

ALEXIS CURVERS

JOURNAL (1924-1961)

Édition, notes et introduction de Catherine Gravet

© Centre de Recherche « Écritures », 2010
Université Paul Verlaine–Metz

ISBN : 978-2-917403-15-0
ISSN : 2100-2711

Tous droits réservés
réimpression ou reproduction interdite
par quelque procédé que ce soit, notamment par microfilm, xérographie,
microfiche, offset, microcarte, etc.

Ce volume est la version revue pour la publication de l'annexe d'une thèse soutenue le 13 octobre 2006 à l'université Paul Verlaine-Metz, sous la direction de Pierre Halen ; faisaient également partie du jury André Sempoux, Frank Wilhelm, Jean-Michel Wittmann.

Cette partie de thèse est publiée avec le soutien de l'École doctorale « Perspectives interculturelles : écrits, médias, espaces, sociétés ».

Composition et typographie
Catherine Maillot, ingénieur d'études, UPVM

Conception de la couverture
Sophie Eberhardt, ingénieur d'études, UPVM

En couverture : Alexis Curvers à Tilff-sur-Ourthe
Tous droits réservés pour tous pays.

ALEXIS CURVERS
JOURNAL (1924-1961)

Édition, notes et introduction de Catherine Gravet

UNIVERSITÉ PAUL VERLAINE–METZ
CENTRE DE RECHERCHE « ÉCRITURES »

Collection *Recherches en Littérature*
N° 3 – 2010



REMERCIEMENTS

Mes remerciements les plus vifs à tous ceux qui, de près ou de loin, m'ont aidée à venir à bout de ce travail d'édition, et notamment,

Alain Aelberts, Francis Balace, Jean-François Beerblock, Colette Bertin, Francis De Bois, Willy Bok, Jean Brumioul, Andrée de Bueger-Lenoir, Jean Claude, Suzanne et Perrine Crahay, Alain Cullière, Michel et Philippe Curvers, Paulette Curvers-Lochtman, Armand Danze, Dominique et Patrick De Geynst, Bernard Delcord, Maurice Delcroix, Hélène Deluz, Philippe Derchain, Marcelle Derwa, Lucienne Desnoues, Jean Marie d'Heur, Dominique D'Olne, Olivier Donneau, Michel Fincœur, Auguste Francotte, Bernard Gheur, Catherine Gide, Pierre Gothot, Serge Gravet, Yvonne Guilloux, Malou Haine, Pierre Halen, Robert Halleux, Étienne Hélin, Daniel Higny, Edmond Hoppe, Jacques Izoard, Marie Jacob de Beucken, Armelle Janne d'Othée, Éliane Kegels-Barnich, Dinah Korn-Lewin, Georges Laffly, Christian Libens, Jacques Lipszyc, Alfred Lovenberg, Annick et Zita de Lussy, Jean Madiran, Jean Maes, Rémy Magermans, Pierre Masson, Cornel Meder, Raymond Michel, Emmanuel Mons delle Roche, Carmélia Opsommer, Evka Papayannopoulou, Jacques Peuchmaurd, Mylena Piccinelli, Alain Piette, R.P. André Pirard, Antoinette Pirllet-Hubaux et François Pirllet, René Plisnier, Pierre Ragot, Michel Schepens, André Sempoux, Jean-Michel Soreil, Thérèse Soudron Marissiaux, Irène Stecyk, Raymond Surlémond, Marie Theunissen-Faider, Lise Thiry, Jean Tordeur, Émile Van Balberghe, Marie-Thérèse Vandermeulen, Pierre Vanderlin, Cécile Vanderpelen-Diagre, Cindy Van Wilder, Guy Van Zandycke, Jean-Michel Wittmann.



Vivre, c'est faire semblant de vivre... et vivre était tout mon talent.

Si les instituteurs expliquent aujourd'hui à leurs élèves la différence entre narrateur et auteur, c'est que la narratologie se vulgarise, mais c'est surtout que l'intuition des lecteurs naïfs les pousse à confondre le réel et la fiction, l'être de chair et l'être de papier. Ont-ils tort ? Les critiques comme les auteurs, avec parfois quelque complaisance, assimilent souvent le roman à l'autobiographie.

Après la parution (et le succès inespéré) de son roman *Tempo di Roma*, en 1957, l'écrivain liégeois Alexis Curvers (1906-1992), lui, sans doute effrayé qu'on évoque sans discrétion sa vie privée, a mis ses lecteurs en garde : « Je ne suis pas Jimmy. » Dans une lettre du 26 juillet 1961, son amie Hélène Desmaroux, artiste-peintre et poétesse, le rassure :

Non, je ne m'étonne pas du tout que *Tempo di Roma* soit purement imaginatif. Ce qui fait toujours croire à une sorte d'autobiographie c'est l'esprit, l'originalité de l'auteur et ses jugements qui transparaissent dans tel ou tel personnage ; dans l'un ou dans plusieurs.

L'amalgame possible entre auteur et personnage pourrait peut-être flatter Curvers sur certains points – dynamisme et énergie de Jimmy, élégance et raffinement de sir Craven – si elle ne dérangeait pas notamment son sens de la pudeur ; mais sa conception du roman est tout autre. Il n'est pas un adepte de l'autofiction.

On m'a souvent demandé si j'étais Sir Craven, ou si j'avais été en prison comme Jimmy, parce qu'il est héros narrateur du roman. Rassurez-vous, je ne suis aucun de mes personnages, ou je les suis tous, car leur histoire est entièrement imaginaire. Ils ne me doivent que des bribes et morceaux d'une expérience pensée plutôt que vécue, exprimée sous forme de souvenirs, d'impressions ou de sentiments tels que j'en éprouvais au cours de mes promenades dans Rome, aussi bien que dans Liège, ma ville natale, où je découvre à chaque pas une certaine Italie¹.

1 La lettre d'Hélène Desmaroux (26 juillet 1961) et cette note d'Alexis Curvers (non datée) sont conservées dans les archives familiales. « Promenades à pied à Rome et dans les environs » est le titre d'un article signé Marie Delcourt-Curvers dans la revue du *Touring club* avant la guerre : *Bulletin officiel du Touring Club de Belgique*, 39^e année, n° 17, 1^{er} septembre 1933, p. 268-272. (Voir aussi dans le même périodique, DELCOURT (M.), « Urbanisme et tourisme dans l'ancienne Rome », 35^e année, nos 2, 3 et 15, 15 janvier, 1^{er} février et 1^{er} août 1929, p. 29-31 ; 38-40 et 232-236.) Au sujet des

Domage pour les esprits romanesques qui imaginaient Alexis dans la peau de Jimmy, « barbare du Nord », ou dans celle de son mentor, le distingué sir Craven. Serait-il hors de question dès lors pour le biographe de s'autoriser à enquêter dans les romans sur la vie de l'écrivain ? La pratique est répandue et, en l'absence de document plus fiable, elle se justifie parfaitement.

Sans doute peut-on considérer un journal comme un « document plus fiable », bien que ce ne soit qu'une forme particulière de « récit de soi, à la première personne¹ ». Dès lors, combien troublantes nous paraissent *a posteriori* certaines remarques relevées dans les commentaires des spécialistes qui se sont penchés récemment, à l'occasion d'un colloque, sur *Tempo di Roma* ou sur Jimmy². Jeannine Paque d'abord estime que le « personnage-narrateur, surnommé Jimmy, [est] un passager en quelque sorte dont toute l'histoire tient dans de modestes carnets³ ». Des carnets comme ceux qui ont servi pour le journal de Curvers, être de chair ? L'analyse psychologique d'Éric Lysøe l'amène à l'idée que : « Tout le trajet de Jimmy consiste à côtoyer des mondes entre lesquels il ne parvient pas à choisir⁴. » Beatrice Barbalato cherche en vain quelle quête initiatique se cache derrière les pérégrinations du héros de Curvers : « Jimmy [...] traverse ses expériences en passant d'une certaine manière à côté de tout : en définitive ni l'amour, ni les événements dramatiques ne le métamorphosent⁵. » Pourtant la vie, la guerre surtout, a, de toute évidence, changé Curvers. Ruggero Campagnoli le suggère assez dans sa contribution, tout en rattachant *Tempo di Roma* au picaresque, dont il retient ces caractéristiques : « un gueux – ayant fréquenté les marges délictueuses de la société – narrateur et personnage, un texte – de structure lâche épisodique – se donnant comme une pseudo-confession, un parcours jalonné de rencontres

anecdotes vécues à Rome : CURVERS (A.), *En marge de « Tempo di Roma »*. Liège : Éditions Dynamo, Pierre Aelberts Éditeur, coll. Brimborions n° 55, 1958. Et de l'Italie à Liège : CURVERS (A.), « Entre le Tibre et la Meuse », dans *Synthèses*, 4^e année, n° 5, 1949, p. 180-188.

- 1 Définition concise de l'autofiction, dernier avatar de l'autobiographie : PAQUE (J.), « Des femmes écrivent », dans *Textyles*, n° 14 (*Lettres du jour II*), 1997, p. 83.
- 2 Suivent quelques extraits de « *Tempo di Roma* ». Actes du colloque organisé à l'Academia Belgica du 17 au 19 septembre 2007 à l'occasion du cinquantenaire du roman d'Alexis Curvers. Gravet (C.) éd., *Cahiers internationaux de symbolisme*, numéro spécial, 2008. Nous signalons le titre de la communication suivi de la page de la citation.
- 3 « "Petits types" ou "petits anges" : *Tempo di Roma*, le roman des marges », p. 202.
- 4 « Petite Fugue en sol mineur : pour une poétique des lieux dans *Tempo di Roma* », p. 177-178.
- 5 « La Rome du vidéaste Alexis Curvers », p. 15.

avec de multiples maîtres, une description critique du monde social¹ ». Le journal est donc picaresque ? Quant à Pauline Bernon, il lui semble, avec raison, que : « Curvers ne pouvait manquer d'avoir à l'esprit et au cœur » le « modèle littéraire du dilettante. » Le dilettante « s'intéresse par goût à une grande diversité d'arts, d'idées, sans s'y attacher ». Ce modèle sert à forger le personnage de Jimmy : « Le dilettante n'a d'autre chef-d'œuvre à proposer que la comédie de sa vie. C'est ainsi qu'il prend sa revanche sur l'artiste qu'il n'est pas ». « Jimmy se présente lui-même comme un "artiste raté" », « un "parasite"² ». Qui dira si Curvers n'a pas forgé son propre personnage sur ce modèle ? Il faut peut-être lire son journal pour répondre à ces questions.

Description du manuscrit. Principes d'édition. Intentions.

Ce journal est un ensemble de neuf cahiers qu'une définition *stricto sensu* du « journal intime » – écrit où l'on relate de manière plus ou moins régulière, en principe au jour le jour, faits, impressions ou réflexions personnelles – nous a permis de sélectionner dans les archives du romancier Alexis Curvers. Nous avons par exemple éliminé un carnet de poésies dont les dates de composition sont pourtant précisées, des confessions intimes non datées, ou encore des feuillets portant la mention « Journal » mais n'appartenant pas à la suite constituée par l'ensemble édité ici. À la division arbitraire en cahiers, sans souci des coupures, nous avons préféré l'organisation en années : 1924-1961.

Curvers fait ses débuts de diariste à Liège le 22 février 1924, il a dix-huit ans le surlendemain et il s'adresse à son « cher cahier vert » – l'auteur n'utilisera plus de ce procédé référentiel qui établit d'emblée le lien entre l'auteur et son journal. Il cherche explicitement un confident, un ami « attentif et muet » à qui confier « ses peines, ses espérances, ses amours », mais qui, plein d'abnégation, ne demandera rien en retour ; il le néglige d'ailleurs après quelques jours, pour le reprendre quelques instants, en mars, avant de l'abandonner jusqu'en avril 1926. Au bout du compte, seules 11 des 40 pages, non numérotées, de ce mince carnet sont remplies.

Bien des événements se produisent dans la vie de Curvers dans les années qui suivent : un voyage en Palestine et en Grèce ainsi qu'un séjour en Égypte, à Alexandrie, où il enseigne le français aux élèves du lycée grec

1 « À la recherche du Mussolini perdu dans *Tempo di Roma* », p. 77-78. Ruggero Campagnoli fait notamment référence à une analyse du *Voyage au bout de la nuit* de Céline, par Crystal Poinçonat (en ligne).

2 « Le Voyage du dilettante », p. 33, 35.

Salvago ; une rencontre décisive en 1929 : Marie Delcourt (1891-1979), professeur à l'Université de Liège, rencontre suivie d'un mariage trois ans plus tard¹... À part des bribes de correspondance avec Marie et son amie Hélène Legros, rien n'est conservé des notes intimes du jeune homme à cette époque puisque le deuxième cahier (gris celui-ci) ne commence que le 13 décembre 1935 – et se termine le 29 février 1940. C'est sur la page de garde de ce carnet qu'est précisée l'intention de publication : « Si l'on décide d'éditer celui-ci, je désire que ce soit intégralement, sans suppressions ni corrections, en respectant ponctuellement mon texte. Sinon, qu'on s'abstienne d'en rien publier. » Bien plus épais, ses 118 feuillets sont complétés systématiquement au recto. Très rarement une note s'ajoute en regard sur la page de gauche.

Ce que nous connaissons de la vie du romancier permet parfois d'expliquer certaines irrégularités : pour 1937 par exemple, une seule page est remplie (le 28 novembre), et plus de 18 mois se sont écoulés depuis la précédente indication. 1937 est l'année de la sortie de son premier roman, *Bourg-le-Rond*, qu'il écrit avec Jean Hubaux. Le travail de rédaction et la promotion du livre lui ont pris tout son temps. De même en 1939, date de la parution de *Printemps chez des ombres*, le journal ne redémarre-t-il qu'en septembre.

Un troisième cahier se poursuit du 1^{er} mars à septembre 1940 mais contient un long *flash-back* puisque le récit des événements, à partir de l'invasion de la Belgique par l'armée allemande, le 10 mai 1940, jusqu'à l'arrivée des Curvers à Sérignac, en France, sont (r)écrits le 16 mai 1941, probablement avec un aide-mémoire. Ce retour en arrière est suivi de douze pages blanches, puis le journal reprend le 17 juin 1940, à Sérignac, et continue à Cabris (chez M^{me} Mayrisch), où il s'achève le 16 septembre de la même année – alors que la majorité des pages du journal sont écrites à Tilff, près de Liège : c'est là qu'il vit à partir de 1932². Bien qu'une grande partie de ce carnet soit restée vierge –

-
- 1 Marie écrit à Jean Schlumberger, le 9 novembre 1931 : « Loup [Aline Mayrisch] vous a dit que j'ai envoyé en voyage d'étude quelqu'un dont la présence m'était douce, et je sens le vide. Mais, mon ami Jean, si votre fils Marc venait vous dire qu'au mépris de toute raison il veut se marier avec une femme beaucoup plus âgée que lui, et infirme, vous seriez reconnaissant à cette dame si elle invitait le compagnon à faire d'abord son tour de France. Aujourd'hui, on fait le tour de la Méditerranée. Si le compagnon revient, il y aura peut-être un peu de joie parfaite. Sinon, il n'y aura rien du tout. Et la terre n'en tournera pas moins. » (Paris, Bibliothèque Jacques Doucet, Ms. 17478.)
 - 2 Aline Mayrisch a donné la maison de Tilff-sur-Ourthe à Hélène Legros. Voir MAYRISCH-DE SAINT-HUBERT (A.) – DELCOURT-CURVERS (M.), *Correspondance 1923-1946*. Avec quelques lettres d'Aline Mayrisch à Hélène Legros, Alexis Curvers, Denise Halkin. Édition établie par Catherine Gravet et Cornel Meder. Luxembourg : Cercle des Amis de Colpach, 2009.

57 feuillets –, les événements, lectures ou sentiments pour la période du 19 octobre 1940 au 9 août 1941 sont rapportés linéairement dans un nouveau cahier, le quatrième, rempli, lui, jusqu'au bout, toujours sur la page de droite (93 pages).

Le cinquième cahier s'étend du 13 août 1941 au 27 septembre 1942. À la première page, Curvers signale qu'il en a arraché le premier feuillet : « com-
mode à cause du quadrillé », « pour y crayonner, une fois de plus, les plans de
la future maison, indéfiniment perfectible... » Puissance ou nuisance des
rêves. Il devra attendre une vingtaine d'années avant de déménager, encore
s'installera-t-il avec Marie dans un appartement à Liège, et non dans une
maison qu'il aurait fait construire selon ses goûts. Le 10 octobre 1941, il
annonce des « Nouvelles effroyables » mais la page blanche qui suit nous fait
douter : s'agit-il de ce qu'un prisonnier libéré des camps a raconté à Marie ?
Des détails climatologiques et pratiques suivent, noyant « l'effroyable » dans la
discretion. Plus de la moitié de ce carnet est vierge ; devait-il être complété par
les événements des mois d'octobre et novembre 1942 ?

Un sixième cahier, qui se termine le 27 août 1944, démarre le 10 décembre
1942 sur ces lignes anxieuses expliquant un nouvel objectif du journal :

Il m'est pénible de ne pas écrire du tout. Je commence ce cahier en attendant mieux, pour
y noter au moins quelques faits ou impressions, faute de pouvoir tout exprimer.

Pour compenser le manque d'inspiration, l'incapacité à terminer le roman
Plaisirs sous la cendre, qui devrait suivre *Printemps chez des ombres*, Curvers
consacre bien des moments de son oisiveté forcée à la relecture, au commen-
taire du *Banquet* de Platon ou de l'œuvre de Proust notamment, comme une
vingtaine de pages sur les 63 que contient ce cahier le prouvent.

Pour la première et unique fois, la dernière phrase, qui n'est pas terminée,
de ce sixième cahier (qui n'est d'ailleurs pas toilé comme le sont tous les autres
à l'exception du premier) se prolonge dans le suivant, en date du 27 août 1944
donc. Certaines journées de ce septième cahier sont hyper-segmentées, comme
celle du 4 septembre, en sept parties, au rythme des heures qui passent, des
bombardements, des informations contradictoires concernant l'arrivée des
Américains... Le cahier, dense de ses 112 pages toutes remplies, se termine le
20 décembre 1944 sur une critique de la presse catholique qui a beau jeu
d'éreinter Voltaire.

Le huitième cahier enchaîne immédiatement et va de l'« indicible énerve-
ment » du 22 décembre 1944, aux considérations sur la mort, datées du 7 mai
1952. Une vingtaine de feuillets (le quart du carnet) sont rédigés à Venise,

durant le voyage qu'Alexis y fait avec Marie en mai 1951¹. Entre le 31 décembre 1947 et le 5 juin 1950, le journal s'interrompt plus de deux ans, les indications pour les années 1946 et 1947 étant déjà très claires, sans aucune explication. Marie Delcourt confiera à son collègue Arsène Soreil, le 16 mars 1949 : « Il y a un an, j'ai vu Alexis dans un tel état de dépression que j'ai désespéré de l'en voir jamais sortir². »

Un neuvième et dernier carnet, dont seuls 18 des 137 feuillets numérotés sont remplis, sert pendant un an : du 7 janvier 1960 au 9 janvier 1961. Curvers s'inquiète alors de l'existence « dans l'invisible [d']un Parti de la Subversion, agissant dans tous les domaines, [...] animé par des hommes ou par le diable en personne [qui] vise à tout ébranler, à tout dérégler, à tout démoraliser ». Il assiste impuissant à la victoire de « tout ce qui est sot et méchant », à « la victoire du mal ». Le sort des animaux et leur dignité dans le malheur semblent seuls l'émouvoir encore et le révolter. Ce nouvel état d'âme trouvera à s'exprimer, à partir de 1964, dans une revue, *Itinéraires. Chroniques & documents*, fondée en mars 1956 et dirigée par Jean Madiran. L'intention de cet homme, en qui Curvers trouvera un confident³, est la « réforme intellectuelle et morale » de la société. S'affirmer et se réaffirmer catholique, fidèle à la doctrine de

-
- 1 D'un voyage ultérieur en Sicile, on n'aura l'écho que par quelques poèmes : « Épigrammes siciliennes », parues dans la revue imprimée par Curvers lui-même, *La Flûte enchantée*, n° 6, 23 août 1955, p. 105-109 et dans *Second Cahier de poésies* (Verviers : La Dérive, À l'enseigne de la Flûte enchantée, 1993, p. 29-39).
 - 2 Notre article, « De la collaboration d'Alexis Curvers aux journaux et revues. Quelques revues de l'après-guerre (1945-1950) », dans *Le Livre & l'Estampe*, t. 51, n° 164, 2005, p. 95-138, montre, durant le lustre qui suit la Seconde Guerre et à travers les articles qu'il publie, à la fois le désengagement de Curvers et les raisons qui peuvent expliquer une dépression. La lettre de Marie à Arsène Soreil est conservée à Ans, dans les archives de la famille Soreil.
 - 3 Une abondante correspondance entre les deux hommes a été conservée et confirme cette profonde amitié : Alexis Curvers se confie, Jean Madiran fait tout ce qui est en son pouvoir pour rassurer et encourager l'homme, le croyant aussi bien que l'écrivain, qui doute. Conservée de part et d'autre, mais pas intégralement, la correspondance compte 87 lettres de Madiran, dont la première, datée du 4 juillet 1964, exprime la joie profonde qui a saisi son auteur à la lecture des deux extraits de *Pie XII, le Pape outragé*, publiés dans le journal *Arts*, « Pie XII, Mauriac et Jean XXIII », n° 967, 17-23 juin 1964, p. 1-2 ; « La Grande Hérésie de Teilhard de Chardin », n° 968, 24-30 juin 1964, p. 1-2). Et 42 lettres de Curvers, dont la dernière, le 26 janvier 1991, fait état d'une grande inquiétude vis-à-vis de l'évolution de l'espèce humaine. Ajoutons que Curvers dédicacera à Madiran son récit « Jean » (dans FRAIGNEAU (A.), *Prénoms*. Paris : Plon, 1967, p. 131-189), réédité sous le titre *Le Monastère des deux saints Jean* (Arles : Hubert Nyssen éditeur-Actes Sud, 1988 ; Bruxelles : Luc Pire, coll. Espace Nord, 2008).

l'Église et respectueux de l'autorité du pape n'est pas, pour l'équipe d'*Itinéraires*, une entrave à la liberté de la pensée mais le seul moyen d'atteindre la vérité.

La lecture du journal ne permet pas, hélas, de reconstituer certains pans de la vie de Curvers, et notamment les années cruciales que sont celles qui précèdent et suivent le succès de son dernier roman, *Tempo di Roma* (1957). Rien hélas ne nous indique ce qui a déterminé l'évolution idéologique et spirituelle d'un écrivain (entre 1952 et 1960 notamment) qui, antifasciste dans les années trente, se lance, trente ans plus tard, dans une croisade pour défendre l'honneur « outragé » du pape Pie XII¹.

Les notations les plus « denses » de Curvers sont celles qui correspondent à la période 1940-1944. Le grand nombre de feuilles éparses conservées dans les archives – feuilles éparses que nous avons renoncé à intégrer dans le journal – d'une part, et la qualité de l'écriture et de la langue dans les carnets d'autre part, donnent à penser que Curvers prépare son texte puis recopie son brouillon. C'est certainement le cas pour le *flash-back* de mai 1940. Pourtant, contrairement au copiste distrait qui écrit une seconde fois un mot ou une partie de phrase, souvent Curvers écrit puis supprime et récrit ce qu'il vient de barrer. Ce qui nous fait pencher pour l'hypothèse d'un premier jet. Si c'est le cas, on comprend mieux les conseils de quelques amis : Curvers écrit naturellement bien et de manière élégante ; pourquoi, toujours insatisfait, se torture-t-il au point d'être incapable d'achever un texte ? On peut aussi conjecturer que certaines parties sont spontanées, d'autres recopiées. Selon l'historien Jean Stengers, « C'est un curieux préjugé que de penser que les éditions critiques de sources – et des éditions où la critique est approfondie – doivent être réservées à des textes de l'Antiquité et du Moyen Âge². » La méthode scientifique reprend tous ses droits pour l'édition de ce journal : l'apparat critique avec toutes les corrections effectuées par l'auteur permettra au lecteur de juger.

-
- 1 *Pie XII, le Pape outragé*. Paris : Robert Laffont, 1964. Idem, 2^e édition revue et corrigée, augmentée d'une postface *Bonne nuit, très saint Père... Petite histoire anecdotique de ce livre*. Bouère : Éditions Dominique Martin Morin, 1988. Avec, à notre connaissance, deux traductions : *Pio XII il Papa oltraggiato*. Traduction italienne d'Orsola Nemi. Milan : Edizioni del Borghese, coll. I Libri del Borghese, n° 35, 1965 ; *Pio XII el Papa ultrajado*. Traduction espagnole de V. Losada. Barcelone : Luis De Caralt Editor, 1965.
 - 2 STENGERS (J.), « Préface », dans Van Balberghe (É.) et Fettweis (N.), dir., « *N'allez pas là-bas !* » *Le séjour de Charles Warlomont au Congo (1887-1888), ses écrits et leur réception par son frère Max Waller*. Bruxelles : Archives et Musée de la Littérature, coll. Documents pour l'histoire des francophonies, 1997, p. XI.

L'édition du journal devrait permettre différentes analyses, littéraires, psychologiques, sociologiques, anthropologiques, historiques... Comme on y découvre un Curvers écrivain au travail, son intérêt peut être d'aider à répondre à quelques questions : Comment écrit-il ? Quelle langue utilise-t-il ? D'où lui vient son inspiration ? Comment choisit-il ses sujets ?

L'intention de Curvers, outre un certain côté pratique qui le pousse à mentionner ou copier les lettres reçues, envoyées et à envoyer (mais jamais systématiquement), est de noter des faits, des anecdotes ou des réflexions, d'ébaucher des portraits ou des descriptions (il note attentivement, par exemple, les expressions familières ou en wallon) qui pourraient lui servir dans un roman à venir – quoiqu'il contredise cette assertion : « je tiens en réserve, pour mon roman, ce qui pourrait en être le meilleur », estime-t-il, non sans coquetterie, le 9 août 1941. Mais a-t-il réellement utilisé ses notes ? Dans l'affirmative, quel est le traitement qu'il réserve à la réalité pour la transformer en fiction ? *La vérité vous délivrera* s'inspire directement des événements de la Libération à Tilff. Dans notre édition de ce récit, nous avons ébauché la comparaison avec le journal¹. Nous faisons de même avec les chroniques qu'il écrit pendant la guerre et qui ne paraîtront qu'en 1955, sous le titre *Entre deux anges*. Ou encore avec les poèmes inspirés par les événements de l'époque et qu'il publie en 1949 dans son *Cahier de poésies (1922-1949)*². Nous sommes d'avis qu'on peut nuancer le premier constat caricatural établi par la biographe de Raymond Radiguet³ :

Tout a été dit, à ce sujet, depuis des décennies, lorsqu'on a commencé à contester le présupposé selon lequel l'œuvre était quasi élucidée quand on avait découvert l'anecdote qui était réputée l'avoir suscitée : si Voltaire est l'auteur des *Lettres anglaises*, c'est parce qu'il avait été bâtonné par le chevalier de Rohan ; si Mallarmé a écrit *Hérodiade*, c'est parce qu'il regardait M^{me} Mallarmé se contempler dans sa psyché...

Publier chez Gallimard, être un écrivain français à part entière, reconnu par ses pairs, c'est l'ambition de Curvers, comme de nombreux écrivains de sa génération atteints de « lutétiotropisme ». Mais Curvers est aussi, quoi qu'il en ait, « malgré tout », un « écrivain belge ». Son caractère, sa personnalité et sa culture (donc, entre autres, les livres qu'il lit, mais aussi les pièces de théâtre et les films qu'il voit), comme les circonstances, son mode de vie ou l'influence de

1 CURVERS (A.), *Le Ruban chinois*. Suivi de *La vérité vous délivrera*. Gravet (C.) éd. Bruxelles : Émile Van Balberghe Libraire, coll. Documenta et opuscula, n° 30, 2005, p. 10-11, 29-30, 34.

2 *Entre deux anges. Chroniques*. Bruxelles : Le Rond-Point, 1955 ; *Cahier de poésies*. Paris : François Bernouard, 1949.

3 NEMER (M.), *Raymond Radiguet*. Paris : Fayard, 2002, p. III.

son entourage déterminent bien évidemment la naissance de l'écrivain, la nature de ce qu'il écrit et ses « stratégies d'émergence ». De ci de là, transparaissent quelques informations à ce sujet, d'autant plus remarquables que l'on estime parfois que l'histoire littéraire serait frappée d'amnésie en ce qui concerne le parcours des écrivains belges de 1940 à 1944¹.

Ce journal est encore un témoignage concernant une époque cruciale de notre histoire, la drôle de guerre, la débâcle, l'exode, la guerre et la libération. Comment un intellectuel, qui veut vivre de sa plume et qui réside dans la banlieue liégeoise, perçoit-il les événements ? Ou plus simplement, comment supporte-t-on la guerre à Tilff-sur-Ourthe ?

Il nous a semblé que la rigueur dans l'édition permettrait de constituer un outil fiable pour la recherche dans ces divers domaines et c'est ce que nous avons essayé de réaliser. En ce qui concerne les indications géographiques, elles sont particulièrement nombreuses parce que Curvers, qui circule entre Liège et Tilff et dans les environs, notamment pour rendre visite à des amis ou se procurer des victuailles pendant la guerre, éprouve le besoin de citer les étapes de ces pérégrinations. Nous donnons une idée des distances à parcourir, ce qui permet souvent de retrouver l'endroit sur les différentes cartes des provinces belges, annexées en fin de volume (p. 486 *sqq.*). Quelques personnes citées restent non identifiées : les témoins interrogés ne les connaissent pas, soit parce qu'ils ne sont pas des contemporains (le Tilffois Raymond Surlémont, par exemple, est né en 1930), soit parce qu'ils n'ont pas les mêmes fréquentations (non seulement Curvers insiste sur le goût qu'il a à fréquenter des « prolétaires », mais de nombreux amis cités dans le journal sont aussi, à l'évidence, homosexuels). Curvers semble prendre un malin plaisir à nommer tous les gens qu'il entrevoit, croise ou rencontre, amis, voisins, vagues connaissances, presque inconnus. Même si nos recherches ont parfois tenu de l'enquête policière, nous devons nous résigner à l'étiquette « personne non identifiée ». Les notices biographiques sont insérées à la première apparition du nom, l'index général des noms s'avère donc indispensable pour les retrouver lors de citations ultérieures.

1 Voir par exemple, HUFTIER (A.), « Pour un nouvel ordre littéraire : le roman policier belge pendant la Seconde Guerre mondiale », dans *Lingua romana*, vol. 7, n° 1, 2008, s. p. (linguaromana.byu.edu/huftier7.html, consulté le 1^{er} juillet 2009). Quant au lustre de désillusions qui suit la guerre, Curvers, désenchanté, le cristallise dans un *Petit dialogue pour illustrer les conditions de la vie littéraire en Belgique* qui paraît dans *La Revue vivante* en 1949 et que nous avons réédité avec une lecture et une aquarelle de René Lambert (Bruxelles : Le Veilleur de nuit, 2005).

Influence de Gide

Dans la « difficile entreprise de devenir [s]oi-même¹ », le journal a de multiples fonctions. Que le modèle d'André Gide ait été déterminant, ce n'est pas douteux, Curvers l'exprime à plusieurs reprises. Chez Gide, tout est objet d'admiration : son écriture, son courage et sa sensibilité, son mode de vie et son système de valeurs. Une première allusion date de 1932. Voici ce que Curvers, alors à Alexandrie, écrit dans un récit inédit :

Alexandrie, le 23 janvier 1932.

On parle, chez les gens de lettres, de fin de l'après guerre : et il paraît que cela consiste en un retour aux valeurs sociales, au sens des responsabilités, etc. Cela tout de même donne la mesure de l'ignorance indifférente et de l'état « hors la vie » des hommes de cabinet. Ils les ont donc perdues de vue, pendant les douze dernières années, ces notions qu'ils redécouvrent à présent avec une telle candeur ? Comme si le monde réel, lui, avait pu ne pas en tenir compte. On s'émerveille devant le *Saint-Saturnin* de Schlumberger (très beau par ailleurs) et, rétrospectivement, du *Voyage au Congo* de Gide² – œuvres censées marquer deux étapes de l'esprit de reconstruction : c'est vrai, mais ce ne l'est qu'en parlant des écrivains. Je pense qu'en lisant telles œuvres antérieures de Gide ou de quelque autre oracle de la période dite révolue, beaucoup de lecteurs se sont comme moi étonnés, parfois indignés de l'égoïsme enfantin, borné et *bourgeois* dans son essence de tous ces chercheurs de sensation. Seulement personne n'osait le dire. Maintenant on va oser, et c'est tout le bienfait des modes littéraires. On va mettre tout son courage à affirmer qu'en somme la chose la plus importante pour un homme est de ne pas mourir de faim, et que nous devons prendre garde aux conséquences de nos actes. On y mettra peut-être autant de talent que la génération précédente à déclarer le contraire. Puis viendra une autre génération qui redécouvrira l'acte gratuit.

Lu cette nuit, chez Marcel Aghion, *Paludes*³. On me dit que je lis bien, et cela me fait plaisir. Gide dit que l'ennuyeux du voyage est de traverser les banlieues ; il y trouve le temps long. Je ne sais si l'exploration et l'organisation des banlieues donneront jamais

1 CURVERS (A.), *Journal*, 15 avril 1952.

2 Alexis Curvers n'a sans doute pas assisté à l'allocution de Gide donnée à Bruxelles le 22 mai 1928 à l'occasion de la projection du film *Voyage au Congo* (salle de l'Union coloniale, sous les auspices des *Cahiers de Belgique* et du Club du cinéma). Curvers semble alors s'intéresser plus à Julien Benda et à la mission des intellectuels en France qu'à Gide et au Congo.

3 Si l'on ne trouve aucun volume de Gide, éventuellement dédicacé à Marie Delcourt, dans la bibliothèque des Curvers, c'est que, d'après la correspondance de Curvers avec son frère Guillaume et les souvenirs de Philippe Curvers, fils de Guillaume et neveu d'Alexis, ces ouvrages ont été reliés par les soins d'Alexis et vendus par Guillaume pendant la guerre.

lieu à des œuvres aussi parfaitement belles que *Paludes*. Cela m'a étreint tout aujourd'hui. Mais pourquoi pas une autre beauté ? Tout se paie¹.

Le premier cahier du journal regorge de remarques à propos de cet aîné prestigieux. Source d'encouragement, d'émotion profonde, mais aussi de désespoir : comment écrire comme Gide, voire mieux ?

Vendredi, le 17 novembre 1939.

Toujours plongé avec bonheur dans le *Journal* de Gide, beau et profond comme la musique, et dont l'exemple m'aide à tenir le mien, faute de pouvoir m'aider à l'égaliser jamais. Vie inimitable.

Lundi 20 novembre 1939.

Odeurs de Gide : fleurs séchées, vieux tiroirs, objets en caoutchouc, puis fumée d'encens, puissante et suave. Son *Journal* m'exalte et me déprime. Après cela, qu'ai-je encore à écrire ? Ces garçons², tout à l'heure, parlaient de lui comme de leur unique maître. Combien j'étais ému et ravi ! Combien je me sentais Nathanaël comme eux ! Mais combien aussi indigne et déformé ! Chose curieuse, Gide, si abondant en sensations de nature et de plein air, n'en évoque presque pas pour moi dès que j'ai cessé de le lire : je ne me rappelle de lui que le plus renfermé, le plus intime, et cette musique profonde que fait sa pensée.

Curvers est loin d'être le seul à se choisir ce maître à penser. Eugène Dabit, que Curvers lit aussi, pense presque de même, à la même époque³ :

Novembre 1932.

Voilà, j'écris. Parce que je me suis décidé enfin à acheter quelques carnets qui ne ressemblent point, hélas, à celui que portait André Gide lorsque nous avons déjeuné ensemble. De lui avoir vu ce carnet (il y note ce qu'il vit de plus intense, ce qu'il pense de plus précieux, et ces notes, il les préfère, dit-il, à son œuvre) en moi ce désir de « tenir un journal ». Désir si ancien, jamais réalisé. Je vais essayer. Pour combien de temps ? Noter sans aucun souci littéraire ; pour mieux penser, m'arrêter sur moi-même et tenter de me comprendre, de m'enrichir, de me libérer de servitude. Mais la constance me manque. Paresse ? Un peu ; et aussi, parce que je ne crois pas au jeu : que le besoin d'écrire est, en moi, joie et dégoût. Me relire, écrire encore, ce me semble, affectation, habitude, perversion. Ce jeu de l'écriture, ce soin de tenir un journal ! Si sincère qu'on puisse être, si soucieux de vérité, ne pense-t-on pas à un lecteur futur – plus tard ? Aussi force-t-on la vérité.

Mais contrairement à l'auteur d'*Hôtel du Nord* qui écrit : « Quel témoin de ma vie, sinon ce carnet ? Oh, ce n'est pas de la littérature... Ici, c'est autant

1 Archives Curvers.

2 Il s'agit d'étudiants dont Curvers écoute la conversation.

3 DABIT (E.), *Journal intime (1928-1936)*. Paris : Gallimard, 1939, p. 11-12.

que je le puis, mon cœur qui bat, mon sang qui coule. (16 décembre 1934) », Curvers, lui, dans son journal, « fait de la littérature » et, bien qu'il s'intéresse à certains thèmes gidiens (l'homosexualité, le sens de la vie, la difficulté d'écrire, le diable...), qu'il tâche de mieux se connaître ou de mieux comprendre les autres, il ne prétend pas écrire *tout* ce qu'il fait ou pense. Son journal est moins intime qu'il ne le souhaiterait ou qu'on ne pourrait l'imaginer. Peut-être même ce qu'il choisit de dire est-il déformé par la perspective que sa femme, un frère ou un ami puisse lire son journal¹. Il évoque brièvement le problème théorique de la sincérité dans une lettre à son ami le poète Paul Dresse de Lébioles :

[C]ombien tout journal, en lui-même, est nécessairement artificiel [...] cela n'exclut pas la sincérité de celui qui écrit. Mais le genre même est trompeur, dans la mesure où le lecteur y chercherait un reflet exact de la réalité vécue².

Si l'on a l'impression par moments de retrouver le côté velléitaire ou anxieux d'Amiel, Curvers n'étale ni ne décortique ses scrupules comme le Suisse dans les milliers de pages qu'il noircit. Éditer son journal est dans ses projets, à condition que la publication en soit intégrale. Pourtant, à plusieurs reprises³, il se plaint de la médiocrité de ce qu'il écrit ; il n'y jette que des « débris », n'y raconte que « l'inattendu », ou « l'anecdotique », ne dit rien de sa vie intérieure... Ce journal, « trop copieux », reflète mal ses pensées et, quand il le relit, le 15 avril 1952, il en est vraiment très déçu, au point qu'il songe à « tout brûler ». Si Anton Alblas peut affirmer et montrer que le diarisme gidien touche à la perfection, nous sommes loin de nous aventurer sur ce plan avec le journal de Curvers⁴. Quand Curvers compare son journal à celui de Gide, il a honte de sa propre médiocrité qui l'amènerait presque à tout brûler si sa modestie n'était compensée par un puissant désir de faire œuvre littéraire et de tirer de ces pages la matière pour un nouveau roman.

-
- 1 Il exprime cependant le souhait de lire ces pages à ses proches et le réalise parfois.
 - 2 Lettre du 2 mars 1946 conservée à Bruxelles, Bibliothèque royale de Belgique, Archives et Musée de la Littérature, ML-7088. Dans son propre journal, Curvers estime le genre « fatigant à absorber » (26 septembre 1944).
 - 3 *Journal*, les 9 août 1941, 5 octobre 1944, 23 janvier 1942, 18 octobre et 25 décembre 1944.
 - 4 Voir notamment ALBLAS (A.), « Autobiographie parfaite », dans *Bulletin des Amis d'André Gide*, 38^e année, vol. 23, n° 147, juillet 2005, p. 367-380. Signalons également le point de vue d'Éric Marty (qui a édité le *Journal* dans la coll. Bibliothèque de La Pléiade et donnait au *Bulletin des Amis d'André Gide*, 37^e année, vol. 32, n° 142, avril 2004, p. 227-231, un article « Genèse et Journal ») : il s'en prenait à plusieurs aspects de la thèse d'Anton Alblas et s'opposait notamment à ce qu'on confonde les genres, confusion « grave » et « fâcheuse » dans le cas du « *Journal* de Gide [qui] n'est en rien un "récit de vie". »

Dans la difficile entreprise de devenir moi-même, il y a toujours quelque chose qui me paralyse, m'intimide et me fait différer. Combien salubres, par comparaison, l'aisance, la décision, la promptitude qu'il y avait dans toutes les attitudes de Gide (vainement égratigné par tous ses thuriféraires nécrophages) ¹ !

Chez Gide, Curvers trouve aussi une justification de son propre penchant pour les garçons. Le couple des Gide lui est comme un miroir. Mais la transposition de sa relation avec sa femme, Marie Delcourt, n'est évidemment pas automatique. Quand Alexis rencontre Marie, celle-ci enseigne à l'Université de Liège (elle y obtiendra bientôt la chaire d'histoire de l'humanisme et sera la première femme professeur à la faculté de philosophie et lettres) ; de 15 ans son aînée, elle vit avec une amie (traductrice), Hélène Legros. Le premier sentiment qu'il éprouve alors doit être l'admiration envers l'immense culture de l'helléniste qui a déjà publié une *Étude sur les tragiques grecs et latins en France depuis la Renaissance* pour l'Académie royale de Belgique (1925)² et une *Vie d'Euripide* (Gallimard, 1930)³. Il doit aussi admirer le courage, si souvent souligné, de cette femme mûre, encore jeune, lourdement handicapée, qui, toute sa vie, lutta pour défendre ses idées, notamment sur l'éducation des filles, l'émancipation de la femme, le pacifisme ou la laïcité. Quant à Marie, qui n'ignorait rien des penchants du jeune homme⁴, n'est-ce pas un mélange d'attendrissement et de vanité qui la pousse dans les bras de ce séducteur, à la fois brillant et fragile ? Après bien des péripéties et des attermolements, le mariage finit par se célébrer (et se consommer) dans la réprobation quasi générale. C'est ensuite, jusqu'à la mort d'Hélène Legros en 1933, une sorte de « ménage à trois » qui vit en bonne entente dans la maison de Tilff. À l'évidence, le portrait de Marie ne correspond guère à celui de Madeleine Gide et les circonstances du mariage des Gide sont bien différentes de celui des Curvers, si ce n'est peut-être la réprobation familiale.

Parfois, l'auteur de *Corydon* semble faire partie intégrante de l'intimité de Curvers, qui observe son entourage au travers du prisme gidien. Ainsi, cet épisode et cette réflexion intime, toujours dans son journal :

1 *Journal*, 15 avril 1952.

2 Jean Schlumberger estime cette étude remarquable : « On y trouve une vigueur d'esprit et un tact littéraire tout à fait dignes d'admiration. » MAYRISCH (A.), SCHLUMBERGER (J.), *Correspondance 1907-1946*. Mercier (P.) et Meder (C.) éd. Luxembourg : Publications nationales, 2000, p. 127, lettre n° 36 (11 octobre 1925).

3 En 1962, elle donnera à la Bibliothèque de la Pléiade sa traduction d'Euripide.

4 C'est ce que prouve la correspondance inédite du couple. Archives familiales.

Samedi 25 novembre 1939.

Passé une heure dans la chambre de Gaston Libon, qui s'est cru, par enfantillage, dans une situation tragique, et s'y est mis par conséquent, en allant tout raconter aux parents de la jeune fille, pour apprendre ensuite que ses craintes étaient vaines. Il regarde la vie avec des yeux si doux, si faibles. Étrange atmosphère de cette chambre populiste. Je reste longtemps étendu, en silence, sur le divan vert-pomme.

Comment a-t-on le courage d'avoir des enfants ?

Le cas de celui-ci me ramène à la vérité de cette idée de Gide, que la pratique de l'homosexualité serait d'un grand bienfait dans bon nombre de vies. Si je lui disais cela, c'est lui qui serait scandalisé. Il est ou se croit fort épris de cette jeune fille. Je lui dis en le quittant : « Si vous me jugez un jour, que ce soit avec aussi peu de parti-pris et de sévérité que j'en ai mis, moi, à vous juger. » Mais n'ai-je vraiment pas de parti-pris ? C'est plus fort que moi, les relations entre homme et femme, en dehors du mariage et de la procréation, me paraissent laides à cause de cette odeur de toilette et de pharmacie qui s'en dégage nécessairement. Avec Marie, pourtant, c'est différent, mais avec elle seule : quelque chose comme de l'enfance prolongée, et heureuse. Ma joie vient pour une part de celle que je lui donne. L'intimité physique des êtres est pour moi le mystère indéchiffrable et passionnant entre tous.

Truismes de l'amour ? L'analyse se fait plus poussée quand Alexis Curvers se débat dans les affres de la création. Les modèles, même ceux qu'on se choisit, peuvent vous écraser :

Pensées du réveil. Hier, je me disais que, sur le plan individuel comme sur le plan collectif, le médiocre doit nécessairement l'emporter sur l'excellent, du fait que celui-ci se fie trop à lui-même pour ne pas négliger sa défense, tandis que le premier ne peut combattre son ennui qu'en sortant de lui-même et en exerçant des contraintes sur lui-même et sur autrui. La merveilleuse liberté française, la liberté d'un Gide est inconcevable en pays germaniques. Les intermédiaires, Belges, Suisses, Français de l'Est, etc. ont les avantages et les inconvénients de la composition des deux modes, – composition souvent artificielle d'où résulte la stérilité. Schlumberger a discipliné sa pensée et son style, sa vie même : il y a gagné en rigueur tout ce que son génie y a perdu d'épanouissement. Quant à moi, je serais par nature (*mutatis mutandis*) un Gide, réduit par la force des choses à vivre en Schlumberger¹. Je perds tout à ce jeu, sauf peut-être ma moralité : je paie les frais de toutes mes expériences et, intellectuellement, je ne suis pas un bourgeois. Constant [?] me disait que *tous* les écrivains français sont des bourgeois. Je commence seulement à comprendre ce qu'il voulait dire.

1 L'homosexualité, et le sentiment de culpabilité – ou la conscience du péché – qui l'accompagne, hantent Curvers : les conventions, la vie de province étriquée l'empêchent de s'épanouir, ainsi que le révèlent son journal et sa correspondance à quelques amis, homosexuels comme lui, ou plus tolérants.

Mais ne serait-il pas *moral*¹ que je sacrifie tout, y compris le « devoir », à mon œuvre et aux émotions dont elle naît ? C'est là ce qu'il m'est impossible de faire entendre à Marie.

L'amour est la plus grande richesse de la vie, la plus nécessaire à la création artistique, mais elle nous prive de toutes les autres, notamment de ces richesses mineures (loisirs, égoïsme, etc.) qui procurent les conditions de la création.

L'idéal serait d'avoir une passion dominante, mais très déterminée, qui absorbât sous une forme limitée notre capacité d'abnégation, mais laissât intact le fond d'égoïsme qu'il faut pour créer².

Avec l'aide de son mari, Marie Delcourt prépare sur Jean Schlumberger un essai³ où elle analyse l'œuvre littéraire de ce romancier, ami d'André Gide que l'histoire littéraire de ces dernières décennies a quelque peu oublié. Le 23 février 1944, le livre est fini et Marie écrit à son amie Aline Mayrisch : « Ce qu'il y a de bon dedans vient d'Alexis qui a relu toute l'œuvre avec moi, en y apportant des yeux plus neufs, plus d'étonnement aussi : utilisation critique du coup de foudre⁴. » Après la guerre, en octobre 1946, Alexis Curvers manifeste à Gide son intention d'écrire sur lui un « petit livre » qui s'intitulerait *À la rencontre d'André Gide*⁵. Effet de la rivalité entre les époux ? Souci de symétrie ? Désir d'identification ? La réponse de la rue Vaneau, le 24 octobre 1946, est enthousiaste mais prudente : il y faut « du tact » car « rien d'imper-

1 Le 25 janvier 1941, Curvers confiait à son journal : « Je prends de vaines résolutions d'égoïsme, d'indépendance ; les hédonistes du type Gide et [Pierre] Herbart (le premier plus sympathique que le second), que la morale de Marie condamne et me force à condamner, du reste *avec raison*, n'en ont pas moins *raison* en tant que vivants et qu'artistes. »

2 *Journal*, 1^{er} février 1945.

3 DELCOURT (M.), *Jean Schlumberger. Essai critique*. Paris : Gallimard, 1945.

4 Dans sa lettre du 17 mars 1944 à Jean Schlumberger, Alexis Curvers évoque aussi l'ouvrage bientôt prêt : « Vous avez, cher Jean, un stoïcisme où je n'ai jamais bien démêlé la part de la nature et la part de la grâce, mais dont la pensée me reconforte souvent : je viens d'en sentir à nouveau le bienfait en relisant ce Corneille qui vous explique si bien. Car nous continuons à vous lire, à vous dépiauter, et je vais faire du travail de Marie une copie qui donnera certainement lieu à des drames, car je suis résolu à ne pas faire grâce d'une virgule. La ponctuation nous divise, le bien qu'on pense de vous nous réconcilie. » (Paris, Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, Ms. 17438).

5 D'après MARTIN (C.), *La Correspondance générale d'André Gide*. Lyon : Centre d'Études gidiennes, 1996, deux lettres de Curvers datées des 22 octobre et 22 novembre 1946 devraient être conservées chez Catherine Gide qui, interrogée, ne les a malheureusement pas retrouvées. Une troisième (et dernière) lettre de Curvers à Gide (29 décembre 1946) répertoriée par Claude Martin est conservée à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet.

minent » ne doit être dit – quels sont les détails « impertinents » dont Curvers aurait connaissance et que Gide, si libre soit-il, craint de voir divulgués¹ ? Gide a ensuite dû être assailli de questions, comme en témoigne une lettre ennuyée de sa secrétaire, Yvonne Davet, datée du 25 novembre 1946². Le 14 février 1947, Alexis Curvers parle de son projet à Jean Schlumberger :

Ce sera [...] l'honneur et le remords de ma vie que d'avoir osé pousser envers vous la franchise jusqu'à l'insolence. Je m'expliquerai mieux dans un petit essai sur Gide dont un éditeur m'a suggéré l'idée, et où il y aura un chapitre tout exprès : Gide-Schlumberger, où il apparaîtra que vous êtes plutôt complémentaires l'un et l'autre, et non pas du tout dans la même ligne comme on l'a prétendu. Dans le duo, Gide a sans doute choisi la part la plus immédiatement séduisante mais non pas nécessairement ni absolument la meilleure³.

Le « petit livre », sans doute jamais achevé voire à peine ébauché, n'a pas vu le jour et personne ne l'évoquera plus. Bien des notes du journal, ou d'autres textes, articles et brouillons divers, auraient pu servir à l'élaborer. Ainsi, le 21 novembre 1939, dans le journal :

Resté plongé jusque tard dans la nuit dans le *Journal* de Gide. Ayant déjà lu les pages qui se rapportent à la dernière guerre, je n'ai pu me tenir d'aller ensuite à la fin du livre, pour dévorer tout ce qui suit le retour d'U.R.S.S. Ici, on est dans le noir. C'est la vieillesse, le désenchantement, la contradiction, la chute des dernières idoles. Les scories ne s'éliminent plus. Odeur, par moments, de soufre et d'ossements. Atmosphère de guerre, tant intérieure qu'extérieure (Espagne, marxisme, etc.) Merveilleuse lumière encore de l'intelligence, pourtant. Et toujours cette vivacité d'impressions, cette faculté d'accueil et de réconciliation, cette naïveté, cette grandeur. À partir de la mort de M^{me} Gide, le chant devint pur et sublime. Noté cette phrase : « Elle était une direction de mon cœur ; et déjà de son vivant, sa voix, parfois, me paraissait venir de très loin. » Pleuré là-dessus en songeant à Marie, qui dormait et que j'allai rejoindre avec plus d'amour que jamais.

Je ne sais si on a déjà remarqué que, lorsqu'un homosexuel aime une femme, il l'aime mieux que ne peut faire la moyenne des hommes⁴. Si ce qu'on a raconté du duc de Windsor est vrai, son cas est tel avec Mrs Simpson, pour qui il renonça au trône. C'est d'abord que l'homosexuel aime une femme, non pour les raisons communes, mais en lui donnant le meilleur de lui-même, comme dit Gide ailleurs, à propos de lui-même. Et puis, sans doute n'y a-t-il ni homosexuel ni hétérosexuel absolument exclusifs. Si les hommes dits normaux peuvent choisir entre un grand nombre de femmes et les aimer à peu près toutes, les autres sont « anormaux » seulement en ceci : que très peu de femmes leur conviennent (d'autant moins qu'ils aiment les hommes davantage) ; mais

1 L'essai de CABANIS (J.), *Le Diable à la NRF 1911-1951*, ne paraît qu'en 1996 (Paris : Gallimard).

2 Les deux lettres d'Yvonne Davet sont conservées dans les archives Curvers.

3 Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, Ms. 17442.

4 Bien qu'on sache qu'il l'affiche parfois ostensiblement en public, dans ses écrits, Curvers reste très discret sur son homosexualité.

s'ils ont la chance d'en rencontrer une qui appartienne à cette minorité, alors ils s'en éprennent d'autant plus que leur choix était soumis à plus de restrictions. Plus l'objet de la passion est défini et donc exceptionnel dans sa catégorie, plus la passion est forte. Inversement, la passion d'un hétérosexuel pour un homme, si d'aventure elle se produit, sera vive dans la mesure où précisément elle avait peu de chances d'exister, faute de trouver facilement à qui s'adresser parmi les hommes, quand trop de femmes se la fussent disputée.

Gide n'est jamais plus grand que lorsqu'il se plaint de sa médiocrité, de son égoïsme, de sa sécheresse, etc. Les autres ont l'habitude de justifier et d'exalter leurs défauts.

Les dernières phrases du *Journal* (coll. de la Pléiade, 1939) laissent espérer on ne sait quel retour à la vie et à la jeunesse.

Ces quelques remarques sur le *Journal* de Gide, « celui qui fut plus que l'initiateur de notre jeunesse, l'initiateur à la jeunesse », réapparaissent dans la recension que Curvers envoie, fin 1939, à la *Luxemburger Zeitung*, intitulée « Les 70 ans d'André Gide »¹. Rappelons que Curvers s'y réjouit de la publication du *Journal* (1899-1939), accompagné de *Feuillets* non datés : les héritiers ne pourront pas mutiler l'œuvre. Il note aussi les moments faibles ou intenses du journal, le type de confessions, l'émotion suscitée. Dans sa recension, Curvers retient encore le passage où Gide évoque le suicide d'un déserteur (le thème intéresse Curvers, objecteur de conscience²) et la dernière phrase du livre : « Me voici libre, comme je ne l'ai jamais été ; libre effroyablement, vais-je savoir encore *tenter de vivre* ? » Phrase prémonitoire : la guerre va briser les élans du créateur. Son article lui vaudra en tout cas les remerciements de Gide, qu'il transcrit dans son journal à la date du 9 janvier 1940.

On le voit, Curvers n'aborde pas réellement la question des idées politiques de celui qu'il admire plus pour ses choix personnels : vivre et écrire comme Gide ! Pourtant, seule exception peut-être dans les notes conservées, le célèbre « Familles, je vous hais » sert de prémisse (en 1945) à un raisonnement d'ordre politico-sociologique qui vise à démontrer à quel point les Allemands – les nazis – ont une « mentalité primitive » :

[L]e totalitarisme a [...] rédui[t] la famille à sa fonction d'éleveuse et [...] align[é] de force la jeunesse dans ses phalanges en uniforme. Lui aussi, il hait les familles. Mais il nous enchaîne par des liens encore plus archaïques³.

En somme, contre la barbarie, envers et contre tout, Gide est le parangon de la liberté à laquelle Curvers aspire.

1 N° 340, 6 décembre 1939, p. 1.

2 Voir dans *Le Flambeau*, « De l'objection de conscience. État de la question », 16^e année, n° 6, juin 1933, p. 641-664, (réimprimé à Bruxelles : Finacom, 1933).

3 *Feuillets*, sans date.

On peut choisir de lire le journal de Curvers comme un morceau de biographie, comme un pan de la vie du héros Alexis Curvers et aller à la rencontre de cet homme, qui est loin de passer tout son temps à écrire, qui tente d'abord, simplement, de *vivre*. Déterminer son caractère, essayer de comprendre ses contradictions, ses doutes, ses enthousiasmes, ses déceptions, ses souffrances, c'est ce que peut le journal, car « Y a-t-il pour le poète une autre œuvre qu'un bon journal ? Nous ne tenons pas à savoir comment a vécu son héros imaginaire, mais comment lui, le héros réel, a vécu au jour le jour¹. » On se gardera alors, sans qu'il s'agisse de lâcheté, non seulement de prendre pour argent comptant absolument tout ce qu'on lit, mais surtout de porter des jugements moraux trop hâtifs sur un être humain torturé par les paradoxes de son éducation, de sa personnalité, de son temps.

1 Henry David THOREAU, octobre 1857. Cité en exergue par LELEU (M.), *Les Journaux intimes*. Paris : Presses universitaires de France, 1952, p. 1.



1924

Liège ¹, vendredi 22 février 1924.

Mon cher cahier vert,

Après tout, tu vaux autant sans doute que l'oreille distraite, ennuyée et indiscreète d'un compagnon de rencontre. Et comme il faut bien qu'on trahisse de quelque manière ses secrets les plus chers, tu seras mon complice, mon confident si tu veux, et quelque chose de moi passera – en la souillant – sur la blancheur de tes pages ; quelque chose enfin sortira de moi qui sera autre chose qu'une sonore vibration d'air. Quel ami peut être plus cher que celui à qui l'on raconte ses peines – le premier élément de la vie ! – ses espérances, ses amours ; celui aussi qui écouterait tout sans jamais parler de lui. C'est même à cause de cela qu'on dit ne pas avoir d'amis : ils veulent tous toujours parler d'eux-mêmes. Toi tu seras toujours prêt à m'entendre, attentif et muet. Je t'aime déjà plus que tu ne le penses. À bientôt mes premières confidences ².

**1924 (année de Notre Seigneur Jésus-Christ)
Samedi 23 février 1924.**

Je termine aujourd'hui ma dix-huitième année. *Memor brevis aevi...* ³

À Blanche Hans ¹ : « Le monde est infiniment vide, et les morts si tôt oubliés sont encore les plus fidèles... Oh ! marcher bien longtemps, et puis

-
- 1 Soixante-cinq ans plus tard, Curvers s'acharne encore à écrire Liège avec un accent aigu : « J'en ai un autre [un dossier] sur le nom de Liège que je m'obstine à écrire avec l'accent aigu (et s'il n'en reste qu'un je serai celui-là) conformément aux règles de la langue française. La question, nullement frivole, m'a l'air de vous tarabuster un peu. Elle a, bien entendu, des dessous politiques, dont je suis prêt à m'expliquer si vous en êtes curieux. » (Archives Curvers, lettre à Jean Madiran, 1^{er} juin 1989). Voir aussi son article « Accent aigu », dans *La Gazette de Liège*, 125^e année, 16-18 mai 1964, n° 114, p. [31].
 - 2 Dans *Printemps chez des ombres*, le professeur Hyacinthe Grandrieux demandera à ses élèves de confesser leurs secrets dans leurs rédactions (Paris : Gallimard, 1939. Bruxelles : Labor, coll. Espace Nord n° 40, 1987, p. 42).
 - 3 Réminiscence d'HORACE (*Satires*, 2, 6).

m'affaler au pied d'une croix et y mourir de lassitude!... Je voudrais m'endormir, pour toujours, et qu'on me berçât, très doucement, avec des baisers sur mon front. »

Dimanche 24 février 1924.

18 ans. Dimanche de neige et de tristesse. « Jour de pluie, jour de pleurs »..., il paraît qu'une pauvre a dit cela sur le seuil de l'église Sainte-Marie-des-Anges², lorsque mon père et ma mère en sortirent mariés, il y a dix-neuf ans. En un jour tout pareil, je dus naître un an après. Et c'est encore le même jour aujourd'hui... 18 ans ! Quel émoi dans la maison : un homme de plus dans le monde ! À cause de vous, ô mon père, ô ma mère, visages disparus, mains jointes pour toujours, paupières à jamais closes. *Requiescant in pace*³ !

Une seule carte de Loulou⁴. Quelques souhaits le soir.

-
- 1 Le seul renseignement que nous ayons sur cette personne, c'est qu'on la retrouve avec son mari Maurice Bertrand, le 23 avril 1942, lors d'un passage de Curvers à Graide, dans les Ardennes belges.
 - 2 L'église Sainte-Marie des Angès, place des Franchises, a remplacé en 1874 la chapelle du Paradis, située rue de Fragnée. Elle doit son nom à une maison située à proximité, nommée le « Paradis terrestre », où s'exerçait le plus vieux métier du monde.
 - 3 C'est à l'âge de trois ans qu'Alexis Curvers, accompagné de ses trois petits frères (les jumeaux, Paul et Guillaume, et le dernier, Jean), suit le cercueil d'une mère tôt disparue, Hélène Halleux (1877-1909). À dix-sept ans, il assiste à l'agonie de son père, Jean Curvers (1877-1923) et s'en souvient : « J'entends encore mon père, voici près d'un demi-siècle, soupiner dans le délire de son agonie : "Une autre fois, qu'on me laisse tranquille !" Il y a bien longtemps que j'ai vu mourir mon père, le 2 octobre 1923. Depuis, j'ai souvent prié pour le repos de son âme, sans que le souvenir de ses derniers moments ait jamais cessé de me déchirer le cœur. » La superstitieuse légende familiale l'incline au malheur : il devra expier le « crime », sorte de parricide qui l'obsède : « Vous ne seriez pas mort si j'avais eu plus d'amour. » (Notes manuscrites inédites, écrites après 1964. Voir *Itinéraires*, n° 5, p. 145).
 - 4 Louise Curvers (°1903, épouse en 1924 Adrien Franck, dont elle aura deux enfants, Paul et Paulette), fille de Gérard Curvers (1876-1956) et Pauline Bar (1870-1931), oncle et tante d'Alexis.

Lundi 25 février 1924.

Journée vide et laborieuse.

Suivi deux heures de cours et donné deux heures de cours. Répétition du *Triomphe de saint Thomas*¹. Transcription de quelques chansons médiévales. Un peu de musique grégorienne. Thème grec. Calme plat, peut-être pire que la bourrasque. Discussion avec Léon Denis² : un sermon entendu sur l'inutilité de la pratique extérieure du culte sans le perfectionnement moral correspondant, le ravit : il paraît que cette idée est neuve à ses yeux dans le christianisme !

– « Ce ne sont pas ceux qui crient : Seigneur ! Seigneur ! qui entreront dans le royaume des cieux³. » – « La foi sans les œuvres est une foi morte⁴. » Le Sauveur ni saint Paul n'ont pourtant pas attendu Léon Denis pour trouver cela. Le fait est que le catholicisme édulcoré d'aujourd'hui en est arrivé à un rare degré d'avachissement. Trop de chrétiens dorment sur les lauriers conquis par les martyrs des Catacombes. Un curé de la banlieue aurait tout récemment refusé la suprême bénédiction à un cercueil de petit enfant⁵ – un petit enfant qui payait sans doute pour un quelconque verrat, comme les saints Innocents et leurs mères en larmes payèrent jadis pour la rage furieuse d'Hérode contre Dieu. Raison de ce refus : « Je ne sais pas qui me payera ! »

La mort est tellement une expiation que pour l'exécuter proprement, il est encore indispensable de payer le curé de la paroisse.

Vendredi 29 février 1924.

Jour surajouté aux 365 jours normaux de cette année bissextile. Mais qui pourrait allonger sa vie d'un seul jour ? Ce dernier de février vaut ni plus ni moins qu'un jour au compte irrévocable du temps.

Si j'avais à diriger un jeune homme, je proscrirais en premier lieu les revues et journaux. Ces modalités modernes de l'imbécillité humaine sont bien un

1 GHÉON (H.), *Triomphe de saint Thomas d'Aquin, à la manière des vieux âges, composé pour la scène en prose mêlée de vers pour le sixième centenaire de la canonisation du saint*. Saint-Maximin : Éd. de la Vie spirituelle, 1924.

2 Nous n'avons pas de renseignement sur cette personne (un condisciple ?).

3 Matthieu, 7, 21.

4 Épître de saint Jacques, 2, 26.

5 La juxtaposition de ces notes semble illustrer un poème en alexandrins, *Les Deux Cortèges*, de Joséphin Soulayr (1815-1891), que, selon les dires de son neveu Philippe, Curvers citait souvent.

signe des temps : gaspillage et dispersion intellectuelles, voilà sans doute une des plaies qui rongent notre société. Toute cette extériorisation accessoire arrive à occuper tout le temps de la vie, c'est-à-dire en somme, toute la vie. Et tout cela n'est pas la vraie vie¹.

La revue modèle² serait celle dont les rédacteurs, étant des génies, s'engageraient par serment à n'écrire que lorsqu'ils auraient quelque chose à dire sur un sujet valant la peine qu'on en parlât. En dehors de là, bavardages, potins, lieux communs, temps perdu et péché contre l'esprit ! En mettant les choses au mieux, je ne suis pas obligé après tout, de tourner cinquante pages avant de découvrir une idée ! Aussi, c'est chose décidée : mes abonnements écoulés, ils seront morts à tout jamais.

Je viens de lire dans une revue, *La Revue catholique* (c'est-à-dire je crois, illimitée dans le temps et dans l'espace) *des idées et des faits*, l'article d'un chanoine – tous les mots sont à peser ! – opposant le classicisme au romantisme, dans les personnes respectives de Corneille, Racine, Bossuet, Boileau – la Raison ! – et de Hugo, Musset, Lamartine – le Sentiment ! –ⁱⁱ. Inconcevable bêtise humaine ! Qu'est-ce que le classicisme, qu'est-ce que le romantisme, Monsieur le Chanoine³ ?

Seigneur, ayez pitié de moi qui suis un serviteur inutile ! Ouvrier de la onzième heure, je paresse aux abords de la Vigne, sans y travailler, et je suis

-
- 1 Allusion à *Une saison en enfer* : « Quelle vie ! La vraie vie est absente. Nous ne sommes pas au monde. » Curvers refera cette allusion rimbaldienne dans ce journal le 8 décembre 1939.
 - 2 *Les Cahiers mosa(i)ns* voient le jour le 15 février 1924. *Invocation*, poème d'Alexis Curvers (manuscrit daté de décembre 1922), paraîtra dans le n° 3, 15 avril 1924, p. 38. Dès mars 1929 (n° 43), Alexis Curvers, nommé rédacteur en chef, réoriente *Les Cahiers mosans* qui deviennent plus littéraires (ou « éclectiques »). Mais Alexis Curvers a une expérience de « rédacteur » qui remonte à... 1920 : à 14 ans il lance déjà un journal ronéotypé, *Le Clampin*. Notons que, dans un article intitulé « Jeunesse liégeoise », paru dans *La Revue nationale*, 45^e année, n° 452, février 1973, numéro d'hommage à Paul Dresse, p. 39-44, Curvers explique entre autres pourquoi, au trentième cahier, le 20 août 1927, *Les Cahiers mosains* deviennent *Les Cahiers mosans* : le néologisme « mosains » en avait choqué plus d'un.
 - 3 Chanoine HALFLANTS (P.), « M. Henri Bremond et le Romantisme », dans *La Revue catholique des idées et des faits* (Bruxelles), 3^e année, n° 44, février 1924, p. 10a-12a. Professeur, journaliste et critique littéraire, Paul Halfants (1873-1945) publia de nombreux ouvrages sur la littérature, dont cinq volumes d'*Études de critique littéraire* (1924-1932).

indigne de mon salaire¹. Je parviens avec lassitude au terme de mes journées creuses et chaque soir, je Vous rapporte des œuvres vaines dans mes mains vides. Peut-être faudrait-il que Vous multipliez sous mes pas les épines, et les fardeaux sur ma nuque, afin que me soient imposés les mérites laborieux que je suis si incapable de conquérir.

Jeudi 6 mars 1924.

J'ouvre en hâte mon cahier pour y jeter quelques impressions qu'il me sera sans doute bien doux de relire un jour, pourvu que Dieu me prête vie.

Ce soir, exécution du *Triomphe de saint Thomas*, trois tableaux d'Henri Ghéon². J'y joue le rôle de Foi. Qu'est-ce que cela va donner ? La générale a été bien languissante, boiteuse, imparfaite – saint Thomas d'Aquin, veuillez couronner deⁱⁱⁱ succès nos efforts³.

Les fêtes du VI^e centenaire du Docteur angélique se sont inaugurées brillamment par la conférence de Jacques Maritain cette après-midi à

-
- 1 Allusion à la *Parabole des ouvriers de la onzième heure* (Matthieu, 20, 1-16). Alexis Curvers pense-t-il déjà au conte, « La Vigne », qu'il publiera dans *Les Cahiers mosans*, n° 51, janvier-février 1930, p. 1071-1077 ? Recueilli dans *La Famille Passager*. Essais et contes. Bruxelles : Libris, coll. Le Balancier, 1943, p. 81-92. Matthieu, dit Curvers, « âme d'essence supérieure, mais passive, [...] cœur entre tous modeste », n'a pas hésité, parmi tous ses devoirs d'homme social, à choisir de répondre à l'appel de Jésus, car le Christ est grand, pareil au plus pauvre des pauvres, la onzième heure est la sienne, et son humilité n'a d'égale que son amour généreux pour les hommes.
 - 2 Comme le rappelle Alexis Curvers dans « Jeunesse liégeoise » (art. cité), Henri Ghéon avait confié la création du *Triomphe de saint Thomas d'Aquin* aux Compagnons de Saint-Lambert, troupe théâtrale estudiantine. Curvers y jouait le rôle de Foi et évoque cette anecdote : « je portais une robe noire empruntée à madame Janne mère, d'où Ghéon fit découper des ornements de jais qu'il trouvait *déplorables* et que je trouvais fort beaux ». Et « sur les yeux un bandeau noir, montrant que la foi transperce les ténèbres ».
 - 3 C'est un peu sous l'égide d'un thomisme de bon aloi que démarre la revue *Les Cahiers mosans*, puisque les « Seize conseils de saint Thomas d'Aquin pour acquérir le trésor de la science » (p. 18) introduisent le n° 2 (7 mars 1924). Des allocutions, données à Liège le 6 mars 1924 à l'occasion du sixième centenaire de la canonisation du saint, y sont reproduites. Les textes sont de MARITAIN (J.), « Quelques mots sur l'actualité du thomisme » ; de GHÉON (H.), « Saint Thomas d'Aquin et l'art dramatique » ; de LEVAUX (L.), « Jacques Maritain » ; de JANNE (R.), « Le Théâtre d'Henri Ghéon » ; de BILLON (H.), « Le Thomisme et l'École de Louvain » et de HENUSSE (T.), compte rendu de Henri Ghéon, *Partis-pris*.

l'Université : *Saint Thomas apôtre des temps modernes*¹. Je noterai plus tard mes sentiments à ce sujet, pressé que je suis par le temps et exaspéré par le sentiment d'une heure franchement perdue au sortir de la dite conférence : Théo Henusse² et quelques autres m'ont retenu dans leur groupe par de spirituels et impayables bavardages assurément très divertissants mais bien onéreux à entendre, quand on songe que ce plaisir coûte une heure de temps, une heure de la vie qui s'est enfuie définitivement et ne reparaitra plus pour être vécue par moi. Oh ! misère.

J'ai sous les yeux les seize conseils que saint Thomas donna à son frère Jean, pour acquérir le trésor de la science³ :

... Je veux que tu sois lent à parler, lent à te rendre là où l'on parle... Ne t'enquiers aucunement des actions d'autrui... Ne sois pas trop familier avec

1 Un des principaux interprètes du thomisme, Jacques Maritain (1882-1973) avait déjà donné cette conférence à Avignon le 20 octobre 1923 (cf. *Les Grandes Amitiés de Jacques et Raïssa Maritain*. [Catalogue d'exposition.] Pernes : Éditions du Carmel, 1995, p. 32). Il n'a pas publié d'article ayant le titre de sa conférence, mais il a traité du thomisme dans de nombreuses publications. Dans le numéro des *Cahiers mosains* qui porte la date du lendemain de la conférence de Maritain à Liège, paraît un court texte de lui intitulé « Quelques mots sur l'actualité du thomisme » (7 mars 1924).

2 Neveu du célèbre prédicateur jésuite, le père Théophile Henusse (ou Hénusse), que Théo surnomma *Perennius* (autre allusion à HORACE, *Odes*, 3, 30, 1 : « *monumentum aere perennius* », « monument plus durable que l'airain »). Le 5 mars 1932, Marie Delcourt écrivit à son futur mari : « pour un être intelligent et normalement équilibré, l'air autour de Théo est irrespirable ». Grand ami d'Alexis et témoin à son mariage. Docteur en droit, en philosophie, futur psychiatre et vétérinaire, Théo Henusse (1904-1973) se distinguera aussi par un essai, *Une pièce de Molière inconnue*. Bruxelles : Biblis, 1954. Nommé à la chaire de psychologie à la Faculté des Sciences agronomiques de l'État à Gembloux, Henusse consacre sa leçon inaugurale, en 1968, à Bossuet, dernier des Pères de l'Église. Sa conduite, jugée scandaleuse, l'avait obligé à quitter le poste d'assistant qu'il avait obtenu à l'Université de Liège au début de sa carrière. Auguste Francotte rappelle l'excentricité du personnage qui était souvent accompagné de son chat : pour donner son cours (à Gembloux mais aussi à l'École des Hautes Études économiques de Liège), il l'installait sur son pupitre ; au restaurant, il le nourrissait à la fourchette.

3 « Seize conseils de saint Thomas d'Aquin pour acquérir le trésor de la science » sont édités dans la livraison des *Cahiers mosains* où se trouve le texte de Maritain (cf. *supra*). Les anciens catalogues ne parlent pas de ce texte de saint Thomas. Mais une cinquantaine d'années après la mort du saint (1274), le bienheureux Venturin de Bergame (1304-1346) le mentionne dans une lettre au frère Eginolf de Ehenheim, sous le titre : *Exhortations de saint Thomas d'Aquin aux jeunes gens de bonne volonté concernant l'étude*. Son authenticité est vraisemblable.

personne, car l'excès de familiarité engendre le mépris et fournit l'occasion de s'arracher à l'étude... Fuir par-dessus tout les démarches inutiles...

Combien tout cela est vrai.

Il faut absolument que je vive de ces paroles de sainteté.

1925

Mercredi 8 avril 1925.

Voilà plus d'un an que j'ai perdu de vue tout « sentiment » sur la conférence de Jacques Maritain, qui est sans doute un imbécile. *Le Triomphe* avait évidemment bien marché ; à la reprise de novembre, j'ai refusé le rôle de Foi. J'ai écrit et pensé tout cela, moi...

J. Souka et H. Brouhon¹ sont partis ce matin « au vrai pays de gloire² ». Théo [Henusse] est triste.

La sincérité n'excuse pas les faiblesses : beaucoup s'en autorisent^{iv} pour se relâcher, qui devraient se fournir moins d'occasions d'être sincères. *Mea culpa*, d'ailleurs. Où est la limite entre scandale et sincérité.

Jeudi 28 mai 1925, minuit.

Je n'avais pas bien compris récemment *L'Empreinte* d'Estaurié³. J'ai compris ce soir.

1 Le 26 janvier 1927, six jeunes Liégeois, tous sortis du collège des jésuites, dont Joseph Souka, Henry Brouhon (qui écrit sous le pseudonyme de Sens unique) et Alexis Curvers, mais aussi Raymond Janne, Jules Van Erck et Théo Henusse, tous anciens rédacteurs du maurassien *Le Vaillant* (1925-1926), que l'évêque de Liège (1902-1927), Mgr Rutten, a interdit, lancent un nouvel et éphémère journal, *Le Quartier latin*. Souka et Brouhon feront aussi partie de l'équipe des *Cahiers mosans*.

2 En France. Extrait d'un vers du sonnet *À une dame créole* des *Fleurs du mal* de Charles Baudelaire, dont voici la fin :

Si vous alliez, Madame, au vrai pays de gloire,
Sur les bords de la Seine ou de la verte Loire,
Belle digne, d'orner les antiques manoirs,
Vous feriez, à l'abri des ombreuses retraites,
Germer mille sonnets dans le cœur des poètes,
Que vos grands yeux rendraient plus soumis que vos noirs.

3 L'édition originale de *L'Empreinte* d'Édouard ESTAUNIÉ a paru en 1896 (Paris : Perrin et C^{ie}). En 1925 paraît une réédition chez Ferenczi, dans la collection populaire « Le Livre moderne illustré ». C'est l'histoire d'une vocation religieuse qui est vécue, non

Théo [Henusse] avait raison qui me disait en riant : tu es né, toi, sous le signe de la sacristie... et c'est dans un bénitier qu'il nage, ton « cygne »¹ – et cet autre, hier : vous avez une tête d'enfant de chœur vicieux... je vous tiens pour un cagot !

J'écris tout cela à ma honte, prêt à hurler de douleur, devant ma table poussiéreuse de maniaque.

Le moindre simulacre d'amour me semble interdit : pas une femme, pas une amie, pas un ami, rien... Théo m'a justement méprisé et sa petite amie plus justement détesté : je les ai quittés avec humeur et brusquement, avec un rire idiot. Je ne suis capable que d'aller m'ennuyer tout seul dans des salles de concert... Comme il est facile de ne trouver aucune femme à son goût ! Il faudrait plus de courage pour vivre. Je suis chez moi dans les ruines, les choses grises, tristes, viles et rampantes. C'est horrible et incurable. Il est monstrueux que la vie me soit telle que la mort. J'ai le bon sens de ne pas m'enorgueillir de cela. Maudits soient ceux qui m'ont à jamais croisé les mains ! Ils ne savaient pas... Mais moi non plus je ne savais pas, enfant sans défiance. Il faudrait connaître la vie avant de vivre... ou plutôt, pour être réel, modifier constamment ce qu'on vit d'après ce qu'on a vécu, avec plus de logique, de décision, et de volonté.

Je me sens l'âme vieille, ratatinée et rancie. Je suis déjà mort.

Je vais encore ce soir corriger des devoirs de latin, écrire une carte de condoléances, et lire *Les Nouvelles littéraires*. Voilà ma vie. Je suis un imbécile et un lâche. Toutes les pages précédentes de ce cahier, que je viens de relire à l'instant, en sont une jolie preuve.

comme une ascension spirituelle, mais comme une chute vers l'inévitable. *L'Empreinte* est une violente attaque contre les Jésuites et leur enseignement : on ne peut échapper à leur empreinte et le héros du livre, Léonard, ne peut qu'accepter sa vocation, même s'il n'a pas conservé la foi.

1 Bien que ce sens ne soit pas attesté, faut-il comprendre « petit oiseau » ?

1926

Mardi 13 juin 1926.

(Confidence annuelle ! Prenons le parti de ne plus nous étonner des changements qu'apporte le temps.)

Mais non, ce ne sont pas seulement des exercices littéraires, cuistres que vous êtes ! N'allez pas mettre un nom sur la 4^e églogue, n'allez pas lui chercher un modèle chez les Grecs. Il y a l'inspiration et le travail : tout n'est pas imitation¹. Je sais qu'Horace a imité, copié, compilé, mais il était alors déjà vieux et abruti par un stupide épicurisme : l'Horace des odes, le tendre ami de Virgile était mort. Ô sublime songerie du poète, ô plus noble labeur !...

Les idées changent, et aussi les rapports qu'on établit entre elles : deux idées paraissent engendrées l'une de l'autre, qui demain sembleront incompatibles. Que fonder là-dessus ? La raison se borne le plus souvent à concilier des goûts ; l'entreprise est déjà rude pour un seul homme.

L'homme : ondoyant et divers². Que vaut l'expérience dont il est à la fois le sujet et l'objet ?

Nous souffrons toujours d'avoir oublié que l'égoïsme est la loi.

1 L'interprétation de la 4^e églogue a suscité de nombreux débats auxquels Jérôme CARCOPINO tentera de mettre un terme en 1930 (*Virgile et le mystère de la IV^e Églogue*. Paris : L'Artisan du livre). Selon lui, le poème, de circonstances (naissance de Salonius, fils du consul Pollion), n'est pas messianique mais, influencé par les théories néopythagoriciennes, Virgile y a mis tout son talent et sa sensibilité. Dans son essai, *Le Carré magique*, paru dans *Itinéraires* (en 9 parties, de février 1938 à février 1969), et qui devait faire l'objet d'une publication en volume que Laffont n'accepta pas, Curvers empruntera beaucoup, notamment, à CARCOPINO (J.), *Études d'histoire chrétienne. Le christianisme secret du carré magique. Les fouilles de Saint-Pierre et la tradition*. Paris : Albin Michel, 1953.

2 Expression tirée de ce passage des *Essais* de MONTAIGNE (M. DE) (livre I, chap. I, 7^e alinéa) : « Certes c'est un subiect merveilleusement vain, divers et ondoyant, que l'homme : il est malaysé d'y fonder iugement constant et uniforme. » Il s'agit d'un décalque d'HORACE (*Épîtres*, I, 1, 98).

Tu me dis : « Je t'ai trompé, non par manque d'amour, non par désir d'un autre, mais uniquement par malice. Le mal pour le mal. Je te le jure (!). Ne souffre pas. »

Je réponds : « Je ne souffre pas. Tu me rends ta faute indifférente, et avec elle, toute ta personne. Tu as mon parfait pardon et mon parfait mépris. Plus un atome de confiance. Tout ce que tu mérites... Et, plus tard, ne te plains pas. »

Quand on n'aime plus et que l'indifférence n'est pas encore avouée ou consciente, on garde le masque. La mauvaise humeur se passe premièrement en dévouements importuns, reproches « désintéressés », récriminations charitables ou bons conseils (par exemple pour la santé) ; deuxièmement en scènes de jalousie. La jalousie offre le multiple avantage d'être le simulacre du plus ardent amour, et en même temps le prétexte de la colère, de l'indifférence, de la trahison prochaine...

Il n'y a rien de plus passionné ni de plus partial que la justice : nous sommes trop intéressés à l'exercer sur les autres pour qu'elle ne se confonde pas avec la vengeance.

Règle : ne pas s'emballer. On revient de tout. Tous, tous, tous des salauds ? Et nous aussi, bien entendu.

Si quelqu'un vous dit qu'il est absolument certain de quelque chose, soyez absolument certain qu'il en faut douter. Mais alors, appliquez la même règle à votre propre certitude.

L'espérance, cette ortie¹ !...

Partir, partir !... « toi qui *pâlis* au nom de Vancouver² !... »

1 S'agit-il d'une réminiscence du *Lys dans la vallée* d'Honoré DE BALZAC : « La vie réelle est une vie d'angoisses : son image est dans cette ortie » ?

2 Vers éponyme de la plaquette que Marcel Thiry publia en 1924. L'italique est de Curvers (jeu de mots ?).

Prière à celui qui trouverait ce cahier de le faire parvenir, au cas où il me serait impossible de le récupérer moi-même, soit à Marie Delcourt, ma femme¹, soit secondairement, à l'un de mes frères Paul et Guillaume², soit enfin à mon ami L.-D. Hirsch, directeur commercial des Éditions de *La N.R.F.*³ Prière de faire^{vi} de même pour les autres cahiers où je tiens mon journal. Si l'on décide d'éditer celui-ci, je désire que ce soit intégralement, sans suppressions ni corrections, en respectant ponctuellement mon texte. Sinon, qu'on s'abstienne d'en rien publier. Merci d'avance aux amis qui voudront bien se charger de réaliser mon vœu.

Alexis Curvers

-
- 1 Alexis Curvers s'est marié à son retour d'Alexandrie, le 21 septembre 1932, avec Marie Delcourt, helléniste et bientôt professeure à l'Université de Liège, son aînée de quinze ans.
 - 2 Paul (1907-1964) et Guillaume (1907-1983), jumeaux, sont plus proches d'Alexis, en partie parce qu'ils ont été élevés ensemble dans la famille paternelle, alors que le cadet, Jean (1908-1995) était confié à la famille maternelle, aux Halleux.
 - 3 Louis-Daniel Hirsch était membre du comité de lecture et directeur commercial de la Librairie Gallimard depuis 1922. Souvent mentionné dans les lettres de Paris.

1935

Vendredi 13 décembre 1935.

Ce qui me retient^{vii} de m'écarter définitivement du communisme (j'entends du communisme politique et militant), c'est la crainte de tomber, ou de rester, en dehors de lui, dans des préjugés aussi funestement faux que ceux qu'il nous propose, mais devenus insensibles par l'accoutumance. Quand j'ai passé une heure avec des communistes fanatiques, je m'en vais révolté par leur étroitesse, leur sectarisme, leur cruauté. Que j'arrive alors dans un milieu bourgeois, j'y trouve les mêmes caractères, mais émoussés, et peut-être d'autant plus féroces qu'ils sont plus inconscients. Peut-être ce que je prends pour tolérance et largeur de vues n'est-il qu'un fanatisme bourgeois poli par l'habitude. Une exécution capitale nous indigne au pays des Soviets¹, parce que nous attendons d'eux la perfection, tandis que cinquante chômeurs ici ne requièrent même pas de nous une minute d'attention. Comment penserions-nous si nous avions faim ?

Au cinéma, j'allume une cigarette. Trois spectateurs autour de moi m'avertissent en sourdine : « Pst... Police ! ». Et un quatrième, assis à mes pieds, me tire énergiquement par le bas de mon manteau². J'éteins ma cigarette, je m'informe. On me désigne, debout dans le passage, un monsieur tout vêtu de noir et coiffé d'un feutre. Je connais ce monsieur^{viii} : il vend du beurre dans les campagnes et voyage dans une petite automobile à longueur de journées. Quelqu'un me dit : « Faites attention, il est très dangereux, je le connais bien, il est de la Sûreté, il a habité dans ma rue et c'est lui qui dresse le plus de procès-verbaux dans les cinémas. » L'obligeance est moins rare que la véracité.

1 L'expression s'inspire-t-elle de *Tintin chez les Soviets*, premier album de bande dessinée (très critique contre l'Union soviétique) publié par Hergé en 1929-1930 ? Ce serait un élément à ajouter dans l'argumentation d'ARON (P.), « Tous les chemins mènent à Rome : une rencontre inattendue entre Hergé et Curvers », dans GRAVET (C.), dir., « *Tempo di Roma* ». Actes du colloque organisé à l'Academia Belgica du 17 au 19 septembre 2007 à l'occasion du cinquantième anniversaire du roman d'Alexis Curvers. Mons : Ciéphum, *Cahiers internationaux de symbolisme*, numéro spécial, 2008, p. 7-14.

2 Cette scène servira dans *Printemps chez des ombres* (éd. citée, Labor, p. 251).

Samedi 14 décembre 1935.

Je me souviens qu'à Alexandrie déjà¹, Léonie et Marcelle D.² me disaient : « Nous voulons bien du communisme, mais à condition qu'on nous laisse le droit d'aimer *les belles choses*. Il paraît qu'en Russie on ne peut même pas se choisir un chapeau à son goût. » À quoi je répondais : « Ici non plus, vous ne *choisissez* pas votre chapeau, et d'abord vous n'oserez pas^{ix} sortir sans chapeau. Mais vous n'y songez pas. La tyrannie de l'usage, de la mode et des conventions vous paraissent naturelles. La même tyrannie ne nous semble insupportable que quand elle s'inspire d'un principe nouveau^x. »

Quand j'avais de l'argent j'en dépensais beaucoup en m'imaginant qu'il n'y avait pas moyen de faire autrement³. Depuis que je n'en ai plus, je m'en passe, et ne suis pas plus malheureux. Jusqu'où pourrait-on faire descendre le minimum dont on croit avoir besoin ? Et je sais que si je devenais soudain riche, mille choses me deviendraient aussitôt nécessaires qui, au fond, m'encombreraient et me contraindraient fort^{xi}. L[evaux]⁴ me disait un jour : « La pauvreté, c'est le grand luxe. » Il est vrai que je ne suis pas pauvre, puisque je dispose de la plus grande partie de mon temps et que, dans les limites^{xii} de mon genre de vie, je ne dois renoncer à rien faire faute d'argent. Suis-je condamné à être toujours un privilégié ?

Le privilège a ceci d'odieux qu'il est néfaste d'abord à celui qui en jouit. Tout privilège sépare du réel et induit en erreur. Il faut être anti-royaliste par charité pour les rois.

1 Curvers fut professeur de français au Lycée grec Salvago d'Alexandrie en 1931. Il a laissé quelques notes inédites sur ce séjour.

2 Personnes non identifiées.

3 À sa majorité, Alexis Curvers a reçu un quart de l'héritage de sa mère, dont une maison qu'il aurait vendue pour aider ses frères. Depuis 1933, date de la parution de son essai sur l'objection de conscience, Alexis Curvers ne donne que quelques heures de cours. Sans doute tire-t-il aussi quelque revenu de cours particuliers, de conférences, d'articles, d'émissions de radio... Le journaliste Jean Brumioul, engagé comme speaker à l'I.N.R. en décembre 1945, se souvient par exemple que Curvers présentait alors, les samedis à 19 h 15, une chronique littéraire intitulée « Entretiens littéraires ».

4 Léopold Levaux (1892-1956), professeur à l'Université de Liège, critique littéraire et essayiste. Curvers a donné un compte rendu de son premier livre, *Quand Dieu parle*, dans *Les Cahiers mosans*, 4^e année, n° 27, février 1927, p. 85-487. L. LEVAUX a écrit, entre autres, une étude : *Léon Bloy*. Louvain-Bruxelles : Rex, 1931, préfacée par Jacques Maritain.

L[evaux] qui était jadis disciple de Léon Bloy¹, agissait^{xiii} et parlait comme un personnage de tragédie apocalyptique. On lui a donné la place qu'il convoitait, d'ailleurs plus honorifique que lucrative (mais qui, à vrai^{xiv} dire, lui laisse du loisir)². Il est depuis lors, souriant et poli. Les gens donnent la mesure de leur âme en révélant celle de leurs ambitions³.

Lundi 16 décembre 1935.

Conférence de Marie sur *Utopie et réalités*⁴. Assemblage étonnant de Nève, Étienne, Desonay⁵, entourés de belles madames, de calotins^{xv} et de jeunes communistes. Marie dit que les nouveaux régimes politiques (collectiviste et fascistes) sont à base d'esprit utopique et se caractérisent par le saut qu'ils font dans l'avenir, dans l'inconnu. En Belgique, l'esprit réaliste et réformiste l'emporte ; pas d'invention ; notre nationalisme est français, notre communisme, russe ; nous avons besoin d'être sûrs que nos utopies ont été réalisées jadis ou le sont ailleurs. Nos hommes d'action n'ont en vue que des progrès limités. Phrase de de Man : « Je voudrais voir, avant de mourir, un monde où plus personne n'aurait peur d'avoir faim⁶. » – Reste l'esprit utopique pur, à la Thomas More⁷, qui n'est peut-être pas le moins fécond.

1 Léopold Levaux a rencontré Léon Bloy pour la première fois en 1914.

2 Levaux a été nommé professeur à l'Université de Liège en 1930.

3 Dans une lettre à son collègue Arsène Soreil, datée du 16 mars 1949, Marie se montrera d'une férocité sans pareil à l'égard de « Le Veau » pour qui la faculté s'est montrée trop indulgente : elle se dit convaincue de « l'absolue non valeur du Mendiant ingrat » (rappelant ainsi son amitié avec Bloy qui s'appelait lui-même le Mendiant ingrat), elle se demande s'il a « joué la même scène de grande hystérie : "ne pas voter pour moi, c'est cracher à la face du Christ" », mais elle « souhaite que le mendiant continue son très lucratif négoce en conférences catholiques, qui l'a déjà conduit, comme vous l'avez redit sous sa dictée, dans plus de 50 grandes villes, sans compter les petites, "les Venloo, les Hasselt" (sic). Voyez-vous, pour moi, toute cette dérision d'activités, c'est des titres à rebours. » (Ans, archives privées).

4 En 1936, Marie DELCOURT publiera une traduction de *l'Utopie* (Paris : La Renaissance du Livre) et une étude sur *L'Utopie de Thomas More* (Genève : Droz).

5 Paul Nève de Mévergnies (1882-1959), Servais Étienne (1886-1952) et Fernand Desonay (1899-1973), trois professeurs de l'Université de Liège.

6 Citation non identifiée. Henri De Man (1885-1953), vice-président, puis président du parti socialiste. Il sera plusieurs fois ministre. En 1934, il a publié son fameux *Plan du travail* (en vue de résorber le chômage endémique).

7 Curvers entame la rédaction d'un *Dialogue d'Érasme et de Thomas More. Été 1516. Campagne londonienne*, où Érasme exprime ses doutes : le Christ n'a pas réellement

Autre idée : que l'humanité a reperdu par la politique tout le terrain qu'elle a gagné par la science.

Jacques¹ me disait en sortant : « Je ne connais personne qui égale Marie pour l'esprit philosophique. »

Mercredi 18 décembre 1935.

Un anonyme, cité par *L'Action française*,^{xvi} d'hier, a envoyé 50 francs à Maurras en lui écrivant² : « ... Il ne s'agit pas de rechercher pour l'humanité le mode de vivre le plus agréable, il s'agit de trouver et d'imposer celui qui est le plus proche de la vérité, il s'agit de sauver les hommes de notre pays, au besoin malgré eux.

« Il y a un laid et un beau, il y a de même un vrai et un faux. Eh ! bien, le vrai n'est certainement pas dans le développement des besoins et des convoitises, dans l'amélioration des conditions matérielles, dans la recherche de la facilité et du confort, mais bien plutôt dans le goût du travail et de l'effort, dans l'amélioration³ des valeurs spirituelles et traditionnelles, dans l'établissement d'une hiérarchie sociale conforme à ces valeurs. »

Bravo ! Voilà un néophyte qui a compris et qui expose la doctrine mieux que ses maîtres. Maurras lui-même loue d'ailleurs la « généreuse clarté » de ce morceau, mais je doute qu'il aime à publier souvent des aveux aussi francs⁴. Ceux-ci sont trop clairs pour n'être pas dangereux, – et déduits des

voulu l'institution de l'Église. Voir DELCOURT (M.), *Thomas More* (Renaissance du livre, 1936) et *Érasme* (Libris, 1944).

- 1 Sans doute Jacques Lehmann, ancien élève et ami de Curvers, communiste.
- 2 Nous n'avons pu consulter ce numéro de *L'Action française*. Le 19 décembre 1933, Curvers, qui polémique avec Robert Poulet, écrivait : « Je lis fort assidûment *L'Action Française*, source abondante de délices, la *Nation Belge* et bien d'autres journaux et revues dont la fréquentation n'a servi qu'à précipiter ma conversion aux idées de gauche. » (Lettre à Poulet, conservée dans les archives Bernard Delcord).
- 3 (?) [Note de l'Auteur.]
- 4 Alexis Curvers a donné, dix ans plus tôt, dans *Le Vaillant*, « Journal des Étudiants catholiques de Liège », une recension du livre de MAURRAS (Ch.), *La Musique intérieure*. Paris : Grasset, coll. Les Cahiers verts n° 52, 1925 – l'exemplaire numéroté (1262) est conservé dans les archives familiales –, sous le titre « À propos de *La Musique intérieure* de Charles Maurras » (17^e année, n° 12, 10 février 1926, p. 2, dans la rubrique *Les Lettres*). Le directeur politique de l'Action Française, Charles Maurras (1868-1952), est aussi poète, fondateur, avec Jean Moréas (1856-1910), de l'école romane, mais un poète « vieillissant », « désabusé [qui] ne connaît plus que la "sagesse du désespoir" ».

principes avec une trop cynique rigueur, en dépit des inévitables coups de pouce : par exemple, l'assimilation de *spirituelles* et de *traditionnelles*. À rapprocher de ce que disait en substance, je crois, Saint-Just : que la croyance à la possibilité du bonheur est une chose nouvelle (et donc révolutionnaire)¹.

Un des méfaits de l'esprit de système est qu'il favorise, en le satisfaisant, l'orgueil des gens qui, sans lui, auraient peut-être été modestes. Trop de gens inconsistants se font communistes, ou catholiques, ou monarchistes, pour pouvoir *avoir raison*. Ils ont dès lors réponse à tout. Leur système leur donne une épine dorsale.

Danger des métaphysiques. L², qui méprisait les plus élémentaires vérités, tranchait de tout du haut de la « Vérité » où il s'était juché.

Benda, lui aussi, fait régler par « l'Éternel » ses querelles personnelles³.

Mardi 24 décembre 1935, soir.

Nous rentrons de Bruxelles (conférence de Marie, samedi, à la radio). Rien n'indique que ce soit la nuit de Noël, pas même les programmes de T.S.F., artificiellement farcis de plain-chant, de vieux noëls et d'insipides homélies ; tout à l'heure un gros prédicateur (il était certainement gros) éructait je ne sais où, avec les intonations du parfait azor⁴, les paroles des anges bethléémites. Pourtant, émotion éparse, insaisissable, dans la nuit pluvieuse et douce. Vérité, malgré^{xvii} tout, et puissance persuasive, salutaire, des mythes. Penser que par

Curvers rapporte aussi le mot de Benda : Maurras est devenu sourd à force de ne pas écouter.

- 1 La citation exacte de Saint-Just est : « Le bonheur est une idée neuve. » (*Rapport à la Convention*, 3 mars 1794.)
- 2 Souvent l'abréviation désigne Levaux. Il pourrait s'agir ici de Lehmann, l'imparfait s'expliquant par le fait que les amis ne se fréquentent plus assidûment.
- 3 Pour Julien BENDA (1867-1956), auteur de la célèbre *Trahison des clercs* (1927), les intellectuels ont trahi la cause de l'esprit en s'intéressant à la politique. Le clerc doit s'éloigner des affaires temporelles. Curvers donne plusieurs recensions de ses ouvrages : « Julien Benda. *La Trahison des Clercs* », dans *Le Quartier latin*, 2^e année, n° 8, 14 décembre 1927, p. 2 ; « *Le Properce* de M. Benda », dans *Les Cahiers mosans*, n° 37, juillet 1928, p. 725-729 ; « À propos d'un petit livre. *La Précision* de M. Julien Benda », dans *Luxemburger Zeitung*, n° 312, 8 novembre 1937, p. 5.
- 4 C'est-à-dire un prétentieux. Rappelons que les Curvers dénomment souvent ainsi les universitaires, du nom du jésuite espagnol, professeur de théologie à Alcalá, Juan Azor (1533-1603), que cite déjà PASCAL dans *Les Provinciales* pour le ridicule de son patronyme.

le monde, en ce moment, des milliers d'êtres s'attendrissent, oublient, espèrent ; et d'autres souffrent, en attendant mieux. Naîtra-t-// jamais un jour ?¹ Ou naît-il vraiment peu à peu ?

Cette nuit de Noël, je la vis malgré moi en imagination. Je me représente ce qu'elle doit être à Jérusalem², dans l'église du Sépulcre³, où j'ai vu, en 1932, la nuit de Pâques. Est-ce que les Éthiopiens⁴ s'y promènent encore sur leur terrasse étoilée, avec leurs plumes d'autruche et leurs tam-tams ? Leur prière pour la paix, en ce moment, se^{xviii} fait sans doute délirante⁵. Et je songe aussi à la Russie et à l'Allemagne, où certainement de jeunes esprits commencent à se préoccuper de concilier, d'harmoniser les dogmes nouveaux avec les anciens. L'Allemagne surtout, je ne sais pourquoi, m'attire par^{xix} tout ce que je sens en elle de dynamisme enfantin et cruel. Je vois des jeunes gens en chemises brunes, les mains tachées de sang, chanter angéliquement du Bach en vidant des pots de bière. Ma force et ma faiblesse consistent en ce que, quand je cède à de pareils entraînements, je sais toujours à quels éléments de moi ils s'adressent, ou plutôt : de quels éléments de moi ils proviennent^{xx}, – et que la raison n'est pas d'accord.

Gentillesse du petit mineur polonais rencontré aujourd'hui. Et sentiment de remords inévitable, que^{xxi} j'éprouve chaque fois que j'ai *utilisé*, pour ma joie, l'infériorité d'autrui.

Tout à l'heure, comme^{xxii} nous achevions de souper, Lucien et Sophie⁶ sont venus près de nous à la cuisine. Ils nous avaient apporté du boudin. Ils étaient assis côte à côte, lui parlant haut, à la découverte, elle se penchant vers lui avec lassitude et en silence. Noir et brun doux, ils formaient un groupe

-
- 1 Dans un « Conte de Noël », paru en 1927 dans *Le Quartier latin*, Curvers faisait renaître le Christ en Ardenne.
 - 2 Alexis Curvers quitte Alexandrie le 22 avril 1932 pour un voyage en Palestine. Il fait halte aussi, notamment, à Tel Aviv, Haïfa, Saint-Jean d'Acre et Nazareth.
 - 3 L'église du Saint-Sépulcre, ou de la Résurrection, dans la vieille ville de Jérusalem, lieu de pèlerinage important depuis le IV^e siècle, est considérée comme le saint des saints pour de nombreux chrétiens : le sanctuaire aurait été édifié à proximité de l'endroit supposé où le Christ a été crucifié, enterré et est ressuscité.
 - 4 Dès son arrivée en Palestine, Curvers a été frappé par le fait que des « Yéménites aux fins visages » côtoyaient des Polonais par exemple et que tous parlaient l'hébreu.
 - 5 L'Italie avait envahi l'Éthiopie le 10 octobre.
 - 6 Lucien Surlémont (1902-1968), sa femme Sophie, née François (1903-1995), ainsi que la mère de Sophie, Lambertine François Brimbois (1879-1957) et leur fils, Raymond Surlémont (né en 1930), voisins des Curvers à Tilff.

de Le Nain¹. À rapprocher des photos d'Edm et de sa femme que j'ai trouvées ce matin dans un journal². Je voudrais savoir ce que la nuit de Noël signifie pour un homme comme Loisy³?^{xxiii} Qu'est la valeur sociale, politique, etc., d'un être humain, auprès du mystère zoologique qu'il incarne ?

-
- 1 Curvers pense peut-être au tableau intitulé *Famille de paysans* de Louis Le Nain ou à *La Réunion de famille* de son frère Antoine. La volonté des trois frères Le Nain de peindre la réalité rejoint sans doute les intentions de Curvers en littérature.
 - 2 Nous ignorons tout de cet Edm (Edmond ?) et de sa femme, encore plus de ce journal.
 - 3 Alfred Loisy (1857-1940), ecclésiastique français. Chef de file des modernistes. Excommunié en 1908, il enseigne l'histoire des religions au Collège de France. Dans une lettre datée du 25 mars 1932, Marie Delcourt se proposait d'envoyer à son futur mari, à Alexandrie, « deux volumes de Loisy dont l'un est l'*Évangile selon Marc*, l'autre *Jésus et la tradition évangélique*. Aimerez-vous les recevoir ? [...] Pour moi, rien de plus simple que de vous les mettre à la poste. »

1936

Paris, lundi 6 janvier 1936.

« Il vaut mieux souffrir que s'emmerder ! » (Marcel Achard, dans *Noix de coco*¹.)

Marguerite W[intzweiller]² expliquait à Françoise³ (9 ans) les raisons politiques du mariage, voulu par Mazarin, de Louis XIV avec l'infante⁴. Alors Françoise, qui n'avait vu d'infante qu'au Louvre, demande :

« C'est ça qu'on appelle un mariage d'amour ? »

Tilff⁵, mardi 7 janvier 1936.

Charles Maurras, cité par *Candide*⁶, rapporte (avec éloges, il va sans dire) que Bourget, au lendemain de l'armistice, annonça : « *La catastrophe commence.* »

Ce mot « les » trahit tout entiers.

-
- 1 La première de *Noix de coco* a eu lieu au Théâtre de Paris le 4 décembre 1935.
 - 2 Bibliothécaire à Sainte-Geneviève, Marguerite Wintzweiller est devenue une amie intime de Marie Delcourt – leur abondante correspondance en témoigne. En 1920, Marie a obtenu une bourse d'études à la Sorbonne et à l'Institut des Hautes Études. Dans une lettre du 8 mai 1969, Marguerite rappelle qu'elle a connu Marie en 1921, et s'est installée rue Michelet en 1924.
 - 3 La fille de Marguerite Wintzweiller (1925-2008). Elle ne nous a malheureusement pas autorisée à consulter la correspondance des Curvers à sa mère.
 - 4 Pour ménager la succession d'Espagne à Louis XIV.
 - 5 Les Curvers habitent cette bourgade située sur l'Ourthe, à 15 km de Liège, depuis leur mariage en 1932 et ne la quitteront qu'en 1959. Marie Delcourt y a emménagé dans les années 20 avec son amie Hélène Legros, à qui la riche luxembourgeoise Aline Mayrisch de Saint-Hubert a offert une « petite maison avec jardin ». Voir notre contribution, « Colpach-Bruxelles via Tilff-sur-Ourthe » dans *Galerie* [Actes du Colloque international (Eil, 13-14 juillet 2007). « Colpach, un petit noyau de la future Europe »], 25^e année, n° 2, 2007, p. 303-327.
 - 6 Nous n'avons pu consulter ce numéro de ce journal.

Vendredi 10 janvier 1936.

– Que trouvent-ils donc de si attrayant aux places, aux honneurs, aux décorations ? demandais-je l'autre jour à Maurice B[eerblock]¹.

– Ils s'occupent de tout cela, me répondit-il, pour ne pas penser à la mort.

On parle beaucoup, à Tilff, du dernier scandale : Alph. C.² pincé pour attentat aux mœurs. Il est militant d'extrême gauche et a violé la fillette d'un camarade, d'ailleurs fort délurée. Beau de voir comme chacun (et moi-même quand je ne me surveille pas) songe d'abord à se défilier, d'autant plus que l'imbécile avait sur lui, quand il s'est fait arrêter (à un rendez-vous auquel il avait appelé sa femme par télégramme, alors qu'il se savait menacé !) des papiers compromettants pour les membres de son organisation, dont certains détiennent des armes. Cependant, on sent^{xxiv} percer, sous la fureur et l'indignation, une persistante sympathie, qui se changera presque en complaisance, lorsque le coupable sera devenu victime. On l'aime déjà, on l'aime encore. Moi-même, j'ai dû, le premier soir, ajourner délibérément au lendemain ma pitié, dont ce n'était pas le moment. Attitude curieuse de Marie, dont la réprobation a cédé très vite au réflexe-en-faveur-du-faible, et même à une obscure sympathie personnelle, dictée peut-être par la méfiance à l'égard des parents de la fillette. Toute puissance de l'irrationnel. *Bourg-le-rond*³ manquerait plutôt d'imagination, à en juger par les variantes qui circulent déjà de l'événement tilffois.

1 Maurice Beerblock (1880-1962), correspondant de *La Meuse* à Paris, surtout connu comme traducteur (de romanciers anglo-saxons), est un ami intime d'Alexis Curvers et de Marie Delcourt, leur correspondance en fait foi. Début janvier 1936, Alexis loge chez Beerblock, 16 rue Grande Chaumière où Marie lui écrit. C'est en 1959 que Maurice BEERBLOCK publie un recueil de poèmes *La Boule de jardin*, avec un frontispice d'Hervé Baille. Paris : La Renaissance du Livre, avec *Dans les bois*, p. 37 et *J'ai vu...* portant la dédicace : « Pour Alexis Curvers. », p. 91.

2 Nous n'avons pas cherché à identifier cette personne.

3 Le roman de Curvers et Jean Sarrazin (pseudonyme de Jean Hubaux) paraîtra en 1937. Un fragment en avait été publié dans *Les Cahiers mosans* (« Premier Mai à Bourg-le-Rond. Fragment », n° 86, numéro spécial, juin 1934, p. 202-211). Rappelons que, pour se rendre intéressante, une adolescente affirme éhontément avoir vu sainte Brande lui apparaître et que presque tout le monde finit par la croire.

(Minuit) dimanche 11 janvier^{xxv} 1936.

Il paraît que la^{xxvi} fillette violente (plus ou moins), étant d'un premier lit, était assez mal traitée par sa belle-mère et manquait d'affection. Ce qui expliquerait bien des choses. Je tiens cela de la tenancière de la Maison du Peuple, qui trahit ainsi, comme bien d'autres, une sympathie obstinée à l'égard des « coupables ». Les journaux, surtout bien-pensants (et, parmi ceux-ci, les socialistes), annoncent le « scandale » sous des titres sensationnels : « On découvre un véritable arsenal, chez un chef communiste de Tilff, écroué pour attentat à la pudeur. » Tout me pousse à soupçonner qu'en cette affaire les torts ne sont pas surtout du côté qu'on croit. J'ai d'ailleurs vu hier la jeune fille en question, calme et digne sous les injures des siens, et crânant comme une reine. Il paraît que le matin elle avait déjeuné de très bon appétit, avant de se présenter, en toilette et la tête haute, chez le juge d'instruction qui l'a interrogée pendant deux heures. Sujet de roman impossible à résumer. La mère tremblait, ne s'étant jamais présentée « dans des maisons pareilles » (le Palais de Justice) !

Est-ce l'effet du whisky^{xxvii} bu chez Marcel Thiry¹ ? Je me sens incroyablement heureux, plein d'allégresse et d'harmonie. Ceux qui ne connaissent pas ces moments sont à plaindre. Je les connais souvent, et^{xxviii} même presque toujours, c'est mon état normal, malgré la grisaille apparente de ma vie. Mon amour pour Marie me rend plus heureux que je n'aurais jamais osé croire. Plénitude et beauté. Et quel hiver splendide ! Notre promenade, aujourd'hui, dans cet or doux. Joie, joie... Je marque ce jour d'une pierre de cristal. Ma vanité même a été flattée ce soir, d'un plaisir que je ne veux pas renier – et mon pouvoir sur les êtres, consacré. Je nage en plein irrationnel, en plein dionysiaque. Faut-il avoir honte ?

1 Marcel THIRY (1897-1977), avocat, prosateur (*Échec au temps*, 1945), nouvelliste (*Nouvelles du grand possible*, 1960) est surtout connu comme poète (*Toi qui pâlis au nom de Vancouver*, 1924, cité dans ce journal le 13 juin 1926). Son œuvre, prose et poésie, porte la marque des événements mondiaux (les deux guerres, avec *Soldat belge à l'armée russe. Récit de campagne d'une auto-blindée belge en Galicie*, 1919, par exemple) et de ses activités professionnelles (affaires, commerce de bois, voyages, dans *Marchands*, 1936, par exemple). Il entre à l'Académie royale de Langue et Littérature françaises de Belgique en 1939 et en devient secrétaire perpétuel en 1960. Élu sénateur pour le Rassemblement wallon en 1968, il effectue des missions à l'O.N.U. comme représentant parlementaire. Ses essais manifestent son engagement idéologique (*Hitler n'est pas jeune*, 1940 ; *Neutralité mère de la pagaille*, 1947 ; *Lettre aux jeunes Wallons pour une opposition wallonne*, 1960...) Voir HALÉN (P.), *Marcel Thiry. Une poétique de l'imparfait*. Louvain-la-Neuve : CIACO, 1990 ; DURAND (P.), dir., « Marcel Thiry prosateur », dans *Textyles*, n° 7, 1990.

Dimanche 12 janvier 1936.

Ça s'est terminé cette nuit par une indigestion.

Mardi 14 janvier 1936.

Voici un sentiment qui ne m'est pas naturel (du moins, il me semble) et que je commence à éprouver vaguement : le mépris de l'humanité.

Mardi 21 janvier 1936.

Ils aiment la guerre et ils aiment le mensonge. Ils aiment tout ce qui les *émeut* et qui, parfois, les tue. Le vrai les *ennuie*, et ils aiment mieux risquer de mourir que de s'emmerder, conformément au mot d'Achard cité plus haut. Si encore ils l'avouaient ! Mais ils veulent toujours colorer leur animalité de raison, ce qui est du reste un singulier hommage rendu à la raison. Vu hier soir *The Informer*¹, lente et assommante illustration de la bestialité humaine. (La critique a crié au chef-d'œuvre, parce que le cinéma² n'a pas dépassé le stade du jouet neuf dont on admire la mécanique sans en^{xxix} chercher^{xxx} la signification.) Conclusion générale : il n'y a pas une cause au monde qui vaille qu'on donne sa vie pour elle, sauf duperie consentie. Le prix de la vie individuelle reste^{xxxi} le seul point ferme de ma morale.

Lu le volumineux essai de Jean Hubaux³ sur les légendes du phénix. C'est plein de drôlerie, de poésie et de conjecture. Si faible que soit souvent

-
- 1 *Le Mouchard* (1935), film de John Ford, avec Victor McLaglen, Heather Angel, Preston Foster, Margot Grahame et Wallace Ford. D'après le roman de l'Irlandais Liam O'Flaherty (d'abord traduit *Le Dénonciateur*, paru en 1925). Irlande, début des années 1920. En échange d'une récompense, Gypo dénonce son ami Frankie, recherché par la police pour avoir milité dans les rangs indépendantistes du Sinn Fein. En apprenant la mort de Frankie, le groupe se lance à la poursuite du mouchard.
 - 2 Curvers envoie des critiques cinématographiques aux *Cahiers mosans*, et bientôt à *Combat*. Voir GRAVET (C.), « La Collaboration d'Alexis Curvers aux journaux et revues. *Les Cahiers mosans* (1924-1934) » dans *Le Livre & l'Estampe*, t. 50, n° 162, 2004, p. 113-155, et, avec la collaboration de VAN BALBERGHE (É.), « L'Homme de *Combat*. Une correspondance avec Alexis Curvers et Marie Delcourt », dans ARON (P.), DELSEMME (P.) et DEVROEY (J.-P.), dir., *Denis Marion. Pleins Feux sur un homme de l'ombre*. Bruxelles : Le Cri, coll. CIEL, 2008, p. 45-66.
 - 3 De Jean Hubaux (1894-1959), qui a fait un infarctus et qu'elle remplace à l'Université de Liège, Marie Delcourt écrira, dans une lettre du 28 janvier 1951 adressée à Lucien

l'argumentation, cela dépiste utilement bon nombre de mensonges religieux. Question : pourquoi les Anciens ne se sont-ils pas exprimés plus clairement sur des sujets dont ils ne sous-estimaient sans doute pas l'importance ? C'est peut-être qu'ils sentaient que leurs écrits gagneraient à paraître mystérieux. La littérature à clef est peut-être celle qui a le plus de chance de durer, précisément parce qu'elle ne cesse de fournir matière à exégèse. Prestige des œuvres pour initiés. Et au fond, n'en est-il pas encore de même aujourd'hui ? Tout le monde a critiqué sévèrement les passages de *Bourg-le-Rond* qui était « trop expliqués ».

Ce cher Jean est dominé par l'idée d'établir des ponts entre le monde juif et le monde gréco-latin. Il est encore imprégné des croyances mêmes qu'il s'efforce de combattre : découvrir leur inanité est pour lui très important. Défaut de tous les philologues, qui raisonnent sur^{xxxii} deux ou trois parcelles de la mosaïque comme s'ils la connaissaient tout entière, et qui, de plus ont toujours l'air de postuler l'existence d'une révélation initiale : ils ne peuvent admettre qu'un homme ait, à un moment donné, inventé^{xxxiii} quelque chose de son cœur.

Christophe : « Hubaux est mon copain depuis 39 ans, a fait la guerre avec mon frère, *Bourg-le-Rond* avec Alexis, a épousé ma meilleure amie [Jeanne, née Foettinger, dite Jeannot], moi l'un des siens. Nous avons passé les 30 dernières années à nous engueuler et à nous chérir. Je hante seule le bureau que nous partagions à l'univ. et où règne un désordre huboldien (c'est tout dire). Je ne verrai plus Hubaux, dans ce même bureau, se jeter par terre pour montrer à un éphèbe ahuri comment Jules César doit mourir aux ides de mars... » Chargé de cours à l'Université de Liège en 1924, il dirige *L'Antiquité classique* depuis sa fondation en 1933 et anime le théâtre universitaire pendant plus de 25 ans (en 1941, Jean Hubaux fondera le « Théâtre universitaire royal de Liège »). Membre de l'Académie royale en 1952, son chef-d'œuvre est sans doute *Les Grands Mythes de Rome*. Ses amis et ses élèves gardent de lui le souvenir d'un homme passionné et impétueux dont l'expérience de deux guerres et l'amour de l'Italie firent un excellent professeur. Voir « In Memoriam Jean Hubaux (Marcinelle 1894-Liège 1959) », dans *L'Antiquité classique*, t. 28, fasc. 1, 1959, p. 4-8 et R.P. VAN OOTEGHEM (J.), *Notice sur Jean Hubaux correspondant de l'Académie*. Bruxelles : Palais des Académies, 1963. Jean Hubaux et sa femme habitent rue Bois-l'Évêque à Liège. Ils ont trois enfants : Antoinette, André et Marie-Claire. Plusieurs membres de la famille Hubaux sont cités par Curvers sans que l'on ne connaisse leurs liens de parenté précise.

Alexis Curvers et Marie Curvers ont sans doute communication du manuscrit de l'ouvrage que Jean HUBAUX publiera en 1939 avec Maxime LEROY : *Le Mythe du phénix dans les littératures grecque et latine*. Gembloux : Impr. J. Duculot ; Liège : Faculté de Philosophie et Lettres ; Paris : E. Droz, coll. Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège fasc. 82, 1939.

Jeudi 23 janvier 1936.

Rêvé cette nuit que j'étais rentré au collège comme élève. J'étais assis au fond d'une classe très vaste au bout de laquelle était installé mon ancien professeur de rhétorique¹, le P. B²... Toujours même arrogance, même sourire méchant. Il me traitait en élément dangereux : je me sentais en quarantaine, comme je l'ai parfois été réellement durant cette année de rhétorique. Seulement, cette fois, la mesure me paraissait justifiée, car j'étais là dans les dispositions qui sont les miennes à présent. C'est la seconde fois que je fais ce rêve. Il m'a enfin réveillé et je suis resté longtemps sous sa désagréable impression, en proie à des idées noires. Au fond, ce que je ne pardonne pas aux Jésuites, c'est de m'avoir *trompé*. Ils n'ont pas cessé de nous entretenir dans le mensonge. Certes, je leur suis reconnaissant de m'avoir bien appris le latin et de m'avoir formé le goût (un certain goût, de l'étroitesse duquel je dois souvent me défendre). Mais en revanche, comme ils nous ont tenus à l'écart de tout ce qui est vivant : sciences naturelles, langues modernes. Pour la culture classique seule, peut-être aussi pour l'esprit mathématique, ce sont des maîtres incomparables. Tout d'ailleurs est dominé chez eux par le mensonge apologétique. Durant mes six années de collège, pas une seule allusion aux grands problèmes que j'ai dû découvrir ensuite. Pas un mot sur l'évolution humaine, sur les questions sociales (le seul qui nous ait parlé de politique est justement ce B..., mais dans un sens si affreusement réactionnaire et inhumain que j'en étais déjà scandalisé et que de là vinrent peut-être mes premiers vrais doutes sur la foi. Je me rappelle son indignation froide, le jour où il nous démontra que l'organisation des « loisirs de l'ouvrier » était une absurdité causée par la funeste loi des huit heures. Son dogmatisme, sa haine de toute forme d'émancipation). Dans l'univers bien peigné des Jésuites, le champ est libre pour l'action cléricale, pour la bêtise allant de pair avec l'égoïsme. Toute générosité en est exclue, sauf celle qui s'exerce au profit de l'Église. Ils ne conçoivent de « vocations » que pour le séminaire ou le noviciat, de plénitude que sur le plan, je ne dis même pas religieux, mais strictement confessionnel. Leurs grands hommes étaient, sont encore, j'imagine, Louis Veillot, Bourdaloue, les *poetae minores* du catholicisme. Renan, Voltaire, Littré, Taine et bien d'autres ne nous furent pas cités une seule fois autrement qu'avec des sarcasmes. Tout cela laisse une empreinte d'une incroyable vigueur. Je suis à ma connaissance, parmi mes anciens condisciples, le seul qui ait tenté de s'en défaire.

1 C'est-à-dire l'année scolaire 1922-1923.

2 Bourdillon. Jésuite, professeur de rhétorique au Collège Saint-Servais à Liège où Curvers fit ses études. Nous n'avons pu obtenir de renseignement sur ce professeur, dont Curvers parle déjà le 21 novembre 1939.

Les autres en restent marqués pour la vie – autant dire^{xxxiv} tous¹. Ma stupeur lorsque j’entendis Bellefroid et Lixhon², jouisseurs sans aucune piété, me déclarer séparément que s’ils avaient des enfants ils les confieraient en tout cas aux bons Pères. C’est cela, l’empreinte. Les Jésuites ne cherchent nullement à former des chrétiens, mais des gens du monde bien pensants qui votent à droite. C’est à la fois plus superficiel et plus profond. Mon père lui-même, qui n’était rien moins que clérical, ne put faire autrement que de nous mettre toujours^{xxxv} aux écoles catholiques.

Pourtant, je songe aux charmantes, aux nobles figures des P.P. Charloreaux, Dupont, Dupuis, Fiévez³, d’autres encore. Des victimes, eux aussi, et qui ne comprenaient sans doute pas à quels desseins on les faisait servir.

Mardi 28 janvier 1936.

Il me paraît que l’indécision qui est la marque de la pensée catholique, et qui à première vue tient à la politique lâche de l’Église, tient surtout, et plus profondément, à la contradiction intime qui vicie le principe même de toute réalisation religieuse. Admettre que le divin puisse s’incarner dans une forme

-
- 1 Auguste Francotte décrit ainsi ce que les jésuites lui ont inculqué : « L’enseignement du français véritable, pour reprendre la formule, comptait parmi les premières préoccupations des jésuites. Leur pédagogie, aussi simple qu’efficace, n’avait guère varié quand, vingt années après Alexis, j’eus la chance d’en bénéficier à mon tour, et je peux la décrire brièvement sans risque d’erreur. Tout commençait par une chasse impitoyable aux solécismes, aux mauvaises pratiques locales en particulier : le R.P. de Harveng, l’auteur jadis fameux des six ou sept volumes du *Corrigeons-nous !* avait été professeur au collège. Venait ensuite la traduction, fidèle mais en style soutenu, des grands écrivains grecs et latins ; puis l’explication progressive du *Manuel de littérature* du R.P. Jules Verest, publié pour la première fois en 1912 et réédité jusqu’à la veille de la Seconde Guerre mondiale : c’était un exposé sans concession des dogmes et des préceptes classiques, “Le P. Verest est notre Quintilien”, proclamait avec fierté notre vieux professeur de quatrième ; et enfin, couronnant le tout, la lecture commentée – avec force louanges – des auteurs du XVII^e siècle. “En littérature, ne rien lire qui ait été écrit après la mort de Louis XIV”, les jésuites adoptaient pour l’usage de leurs élèves la recommandation de Joubert au jeune Chateaubriand. » « L’Œuvre évanouie d’Alexis Curvers », dans Gravet (C.), dir., « *Tempo di Roma* ». Actes du colloque organisé à l’Academia Belgica du 17 au 19 septembre 2007 à l’occasion du cinquantième du roman d’Alexis Curvers. Mons : Ciéphum, *Cahiers internationaux de symbolisme*, numéro spécial, 2008, p. 113.
 - 2 Robert Bellefroid et Lixhon sont des condisciples de Curvers au Collège Saint-Servais.
 - 3 Professeurs au Collège Saint-Servais. Comme pour le P. Bourdillon, nous n’avons pu obtenir de renseignement biographique.

donnée, voilà qui est impensable et capable de fausser toute la vie de l'esprit. Définissant l'attitude du chrétien devant les affaires de ce monde, Maritain écrit : « C'est un engagement d'autant plus réel et d'autant plus profond que la liberté intérieure est intacte. » C'est le type même de l'argument catholique, qui veut qu'une chose soit d'autant plus elle-même qu'elle devient son contraire. De là vient que trop d'écrivains catholiques éprouvent perpétuellement le besoin de distinguer, de mettre au point ; de préciser que les choses sont ceci sans pourtant cesser d'être cela (Levaux conciliait ainsi « la plus extrême tolérance » avec « la plus expresse réserve », et n'en finissait pas d'harmoniser les contraires.) Maritain cependant explique aussitôt avec beaucoup de raison : « À la vérité, c'est une conséquence de la loi de l'Incarnation, dans l'effrayant dynamisme de laquelle tout chrétien est en quelque mesure entraîné... » (*Lettre sur l'indépendance*)¹. C'est parfaitement juste. Du moment qu'on croit que Dieu est homme, on peut affronter n'importe quelle composition d'idées. Encore a-t-on dû faire de l'Incarnation un mystère. À noter dans la phrase de Maritain les deux expressions : *l'effrayant dynamisme* et *en quelque mesure*, destinées, l'une à frapper l'imagination, l'autre à jeter du vague.

Impression que m'a faite, hier soir, la présence des St.², réfugiés allemands, à ce concert Coolidge³ où l'on jouait du Haydn, du Schubert.

Distinction capitale, établie ce matin par Marie, entre « l'idéal chevaleresque » et « l'idéal humaniste ». Notre époque, qui tire du second le^{xxxvi} peu de grandeur qu'elle a, se tourne résolument vers le premier. Les réactionnaires du type de Robert Poulet⁴, qui se réclament de la raison, ne peuvent cacher

1 MARITAIN (J.), *Lettre sur l'indépendance*. Paris : Desclée De Brouwer, 1935. Voir cet ouvrage basé sur la correspondance de Jacques Maritain et de Léopold Levaux : VAN DEN HEED (Ph.), *Réalisme et vérité dans la littérature : réponses catholiques : Léopold Levaux et Jacques Maritain*. Fribourg (Suisse) : Academic Press Fribourg, coll. Studia Friburgensia, 2006.

2 Peut-être Steinberger. Personnes non identifiées. À la Libération, Curvers parlera sans plus de détails « d'une œuvre que nous avons mise sur pied, Goffin, ma femme et moi, pour venir en aide à des allemands anti-nazis, qui s'étaient réfugiés en Belgique avant la guerre ». (Bruxelles : Auditorat militaire, Pro Justicia, 27 février 1945).

3 Du nom de Calvin Coolidge (1872-1933), trentième président des États-Unis d'Amérique, ou plus exactement de M^{me} Coolidge, son épouse, Gertrude Clarke Whittall qui fit construire le Coolidge Auditorium (inauguré en 1925). Elle donnait aussi des soirées musicales à son domicile à Washington et, en 1935, fit don de cinq stradivarius pour qu'ils soient utilisés lors de concerts publics gratuits.

4 Robert Poulet (1893-1989). Le talent de romancier (*Handji*, 1931) de cet intellectuel très en vue dans l'Entre-deux-guerres a d'abord été occulté par ses activités de scénariste, metteur en scène, critique littéraire et pamphlétaire. Il écrit dans *La Nation*

qu'ils sont romantiques et chevaleresques. Desonay, formé par les bons Pères aux disciplines classiques, professe qu'il met le sentiment plus haut que la raison. Que dirait de cela le père B[ourdillon] ?

Situation paradoxale : les champions du classicisme (tel^{xxxvii} qu'ils essaient de le représenter) le sont pour des raisons romantiques. L'inverse est-il également vrai ? On aime peut-être Victor Hugo pour son bon sens.

Lundi 17 février 1936.

Bout de dialogue surpris^{xxxviii} entre deux ouvriers dans une rue de Liège, l'autre dimanche, comme on attendait le passage de la manifestation antifasciste :

- Poqwè lét-on les gazettes ?
- On lét l'gazette di s'pârti po saveûr çon qu'on deut creûre. Et on lét les autes po veûr on pau çon qui s'passe¹.

Lundi 24 février 1936.

Trentième anniversaire. La journée a été bonne. Comme assez souvent quand j'ai trop peu dormi (hier, carnaval à Malmédy² et retour nocturne par une averse de neige), sensation de plénitude et d'équilibre. Mon acquis, après ces trente années d'apprentissage et de continuelles rectifications, se résumerait aisément en deux ou trois propositions bien modestes.

La vie est belle et précieuse dans sa substance même, quels qu'en soient les accidents^{xxxix}.

belge, Rex, Cassandre, Je suis partout et cet engagement dans la collaboration lui vaudra, à la Libération, une condamnation à mort à laquelle il échappe par l'exil. C'est en France qu'il reprend sa carrière de journaliste et critique littéraire dans la presse (*Écrits de Paris, Rivarol, Présent, Pan*) et devient conseiller aux éditions Plon. Souvent ignoré des historiens de la littérature pour son incivisme, il est loin d'être réhabilité aujourd'hui. Voir la biographie générale de ce « fasciste modéré » : DELAUNOIS (J.-M.), *Dans la mêlée du xx^e siècle. Robert Poulet, le corps étranger*. Erpe : Éditions De Krijger, 2003.

- 1 – Pourquoi lit-on les journaux ?
– On lit le journal de son parti pour savoir ce que l'on doit croire. Et on lit les autres pour voir un peu ce qui se passe.
- 2 Malmédy, ville de la province de Liège, rattachée à la Belgique en 1919 par le traité de Versailles et célèbre pour son carnaval.

Pensé ceci de nouveau, et fortement, en voyant un film de l'admirable Katharine Hepburn¹. Ce qui m'intéresse au cinéma, c'est qu'on y voit des êtres. Il me^{xi} suffit que le scénario ne soit pas trop idiot, et que les moyens techniques contribuent à la révélation des acteurs à travers les rôles. Dans ce film, Katharine H. semblait vivre tout simplement quelques moments de sa vie réelle. Je sais bien que c'est précisément là l'effet du grand art, et que je n'arrive pas à faire la part de la vérité et celle du chiqué. Mais qu'importe, puisque, ainsi employé, le chiqué lui-même dévoile une autre vérité, plus profonde que celle de l'art, et qui est la vérité même de l'artiste – ignorée peut-être de lui.

J'aime décidément l'Amérique, et sa brutalité même, parce qu'elle est avouée, et sa sentimentalité, parce qu'elle n'est pas hypocrite. J'admets une sensibilité, même fade, qui ne prétend pas « planer au-dessus des contingences », qui^{xii} tient compte de l'argent et qui, après le clair de lune, parle^{xiii} franchement de chèques et de contrats de mariage. Je l'aime justement pour cela, et c'est pour la raison contraire que je déteste la sentimentalité française.

Corollaire. Il faut éviter pour soi et tenter d'épargner aux autres tout ce qui est appauvrissement de la vie et qui a forme de mort. Je ne suis pas sûr qu'il y ait une seule chose au monde qui vaille, sans mensonge, le sacrifice d'une vie humaine.

Sur le plan moral, une seule valeur vraie (génératrice de toutes les autres) : le respect de la vérité. Tout mensonge est malfaisant. Tout mal, au sens où j'entends le mal, est à base de mensonge. Chaque être a droit à trouver sa place et à recevoir sa part, à pouvoir être ce qu'il est. Pas d'autre morale que celle-là.

Tout cela me paraît sûr aujourd'hui. Dans dix ans, le penserai-je encore² ?

Mardi 25 février 1936.

Suis-je un M. Homais³ ? Je ne puis m'empêcher de voir une responsabilité de l'Église dans tous les maux dont le monde souffre. Il est certain que l'Église détourne les hommes de la raison et du vrai. Cela s'est vu plus lumineusement

1 La célèbre actrice Katharine Hepburn (1907-2003) – Curvers écrit Katherine – a joué dans deux films en 1935 : *Silvia Scarlett* et *Désirs secrets*.

2 C'est justement dix ans plus tard que Curvers écrit *La vérité vous délivrera*. Voir notre édition, Bruxelles : Émile Van Balberghe Libraire, 2005.

3 Faut-il rappeler que Monsieur Homais est un des personnages de *Madame Bovary*, apothicaire anticlérical ayant son avis sur tout et préférant à jet continu des niaiseries entremêlées de termes pseudo-savants.

que jamais par l'affaire du modernisme¹ – après laquelle l'Église a dû s'installer résolument dans l'absurde et dans l'irrationnel. (Jusqu'alors, elle pouvait du moins prétendre à fonder son autorité sur la raison, – c'est du reste cette prétention qui, dépassant le but, a produit le modernisme.) Le^{xliii} déchaînement de non-raison auquel nous assistons en ce moment, et qui est dommageable à l'Église elle-même, a été préparé de longue main par l'influence irrationnelle de l'Église.

Mais peut-être est-il plus juste de considérer le rationalisme comme une victoire sur l'humanité primitive, victoire très lente et progressive. Il y aurait donc eu, dans l'activité de l'Église depuis ses origines, moins trahison proprement dite que résistance aux forces de libération.

D'autre part, les meilleurs d'entre les catholiques des temps passés nous paraissent souvent avoir été d'autant plus raisonnables dans les choses non religieuses qu'ils l'étaient moins^{xliiv} dans les religieuses. Comme s'il y avait dans l'homme un besoin foncier d'irrationnel, qu'il y aurait avantage à satisfaire dans les limites d'un seul domaine nettement circonscrit, pour mieux mettre les autres sous l'empire de la raison. (C'est ce qu'exprime l'apologétique en disant que ceux qui ne croient pas aux dogmes croient volontiers aux tables tournantes. Les Églises auraient-elles pour heureux effet de canaliser dans un seul sens et par là de limiter l'action de la non-raison ?) Malheureusement, il n'y a pas dans l'homme de région circonscrite, et surtout pas la religion. D'elle aux autres domaines de l'esprit la communication est inévitable, la préservation impossible. Un îlot irrationnel ne peut subsister dans une conscience rationaliste, ou celle-ci est fatalement faussée^{xlv} dans toute son activité. Comment a-t-on pu laisser le mot « rationaliste » prendre un aspect un peu ridicule ?^{xlvi} Évident surtout dans les affaires pratiques, où la contradiction se marquera par le mensonge.

Je sais que je ne ferai rien qui vaille aussi longtemps que mes antinomies (éléments rationnels et irrationnels, homme du Nord et homme du Midi, humaniste et chevalier, action^{xlvii} et pensée, rationalisme et Évangile, vérité^{xlviii} et beauté, politique et pureté, patience et intransigeance, etc., etc., – le tout d'ailleurs inextricablement mêlé et confondu) ne se seront pas résolues ou du moins résorbées dans un^{xlix} minimum d'harmonie. Minimum d'harmonie néces-

1 Pontigny fut la « caisse de résonance » du modernisme condamné par le décret *Lamentabili* et l'encyclique *Pascendi* de Pie X (1907). Quatre décades, entre 1910 et 1913, reprendront la vieille querelle des Anciens et des Modernes en la soumettant au questionnement engendré par les développements de la science et de la critique historique. Que le catholicisme s'adapte aux normes de la pensée moderne, c'est ce que Paul Desjardins, comme Alfred Loisy et Henri Bremond, souhaitait.

saire, ne fût-ce que pour permettre à la tension de s'exprimer. Mais peut-être y a-t-il aussi une grandeur à être perpétuellement divisé ?

Vendredi 10 avril 1936.

Ny, hôtel des Lilas¹. Le patron² a été, paraît-il, le premier jockey de Belgique et a fait le tour du monde. Il courait à Tokyo en 1905. Il connaît toute l'aristocratie belge et aussi, nous dit-il, les moindres sentiers du pays. Comme je l'interrogeais sur nos prochaines étapes, il me dit qu'« on trouve toujours assistance, avec son argent ». Maintenant, il soigne des cactus dans tous les coins de l'hôtel. Il est plein de finesse et d'urbanité!. Toute la famille est sympathique, a de l'entrain et de l'idée. La fille va chaque jour suivre à Liège un cours de cuisine. Ce matin, comme nous avons demandé des œufs sans penser que c'était vendredi saint, on n'a levé le volet de l'entrée qu'une fois la table desservie.

La patronne, hier soir : « Moi, j'ai envie qu'il pleuvra à Pâques. » Pour : « je suis portée à croire », sens énonciatif.

Devant nos fenêtres, admirable ferme-château du xvii^e s.³ Tout le pays, maisons et lignes du paysage, a un air de noblesse et de grâce.

Dimanche 12 avril 1936.

Nadrin⁴, dimanche de Pâques. Il s'est produit aujourd'hui, vers 4 heures, dans la petite église⁵ de ce village où nous étions entrés par hasard, une chose étrange. Nous étions assis dans le fond de la nef, et nous causions, sans respect mais sans bravade aucune, déplorant les statues, aussi nombreuses que laides, dont les murs étaient surchargés. Tout à coup, j'ai regardé le

1 Ny : village à environ 70 km de Liège, 58 de Tilff-sur-Ourthe. L'hôtel n'existe plus.

2 Nous connaissons son nom : Gillard, par une note de Marie Delcourt conservée dans les archives familiales.

3 Château-ferme de Ny, village rattaché à la nouvelle commune de Hotton. « [R]emarquable quadrilatère traditionnel et homogène en moellons de calcaire équarris, construit en grand partie dans la 2^e moitié du xvii^e s. suivant un plan préétabli et délimité dès l'origine par une assise bordée de douves. » (*Le Patrimoine monumental de la Belgique. Wallonie*. t. 7. Liège : Pierre Mardaga, 1979, p. 225b.)

4 Nadrin, village de la province de Luxembourg situé à environ 27 km de Ny.

5 Dédiée à sainte Marguerite, l'église de Nadrin a été construite en 1908.

tabernacle, autour duquel étaient disposés de charmants géraniums roses, et j'ai retrouvé pour un instant l'état d'esprit d'un croyant, devant cette chose formidable, merveilleuse et absurde, vraiment impensable : Dieu présent dans un endroit déterminé, plus physiquement présent là qu'ailleurs, et non seulement là mais dans cent mille endroits analogues, – Dieu habitant dans cent mille maisons de pierre et de brique. En même temps je trouvais cela stupide, en même temps cela me paraissait beau et presque réel. Mais à ce moment^{li} je ressentais si fort^{lii} le fluide magique, fait de milliers de prières, de douleurs et d'espoirs, dont était imprégnée l'atmosphère de cette église de campagne, qu'il m'a semblé qu'il aurait suffi en moi du jeu d'un imperceptible déclic pour qu'aussitôt je croie comme autrefois, pour qu'à nouveau l'univers prenne un sens différent de celui que je lui trouve présentement. À quoi au juste tient la foi ?

Cette impression m'a rappelé une récente parole de mon frère G[uillaume], qui m'avait beaucoup surpris. Sur^{liii} un ton de certitude insolite, comme s'il avait déjà^{liv} mûrement réfléchi à la question, mon frère m'a dit à l'improviste qu'il s'en faudrait d'un rien pour que je redevienne aussi croyant que jadis. Mon frère paraît avoir compris que ma^{lv} ferveur est restée la même, que seul le « signe » a changé.

Rencontre imprévue et charmante, hier à Marcourt¹, avec Léopold L[evaux] et quelques-uns de ses délicieux enfants. Toujours aussi catholiques, les L[evaux] sont violemment anti-rexistes². Nous avons appris des choses effrayantes, touchant la moralité et les sentiments vrais de nos candidats-dictateurs, jeunes gens de sac et de corde qui ne reculeront, paraît-il, devant rien, et qui d'ailleurs se haïssent entre eux. Beau sous-produit, tout de même, du catholicisme !

Et ce matin, marche exquise depuis La Roche³, à travers le soleil et la neige, – jusqu'à ce qu'un peu après Maboge⁴ deux jeunes gens en voiture s'arrêtent, nous faisant signe, et offrent de nous reconduire à^{lvi} Nadrin. Nous avons accepté avec joie. Le^{lvii} gros bourgeois auquel nous avons fait signe

1 Marcourt, village de la province de Luxembourg situé à 24 km de Nadrin, 18 de Marche-en-Famenne.

2 *In tempo non suspecto* Léopold Levaux avait publié son livre sur *Léon Bloy* aux Éditions Rex (*op. cit.*, 1931).

3 La Roche, ville de la province de Luxembourg, située à 21,5 km de Marche-en-Famenne, 8 de Marcourt, 13 de Nadrin.

4 Maboge, commune de la province de Luxembourg, située à 7 km de La Roche, 6 de Nadrin.

avant-hier, sur la route de Beffe¹ à Marcourt, avait répondu à notre appel en appuyant sur l'accélérateur.

... « Quae gravia et intoleranda, sed necessitate armorum excusata, etiam in pace mansere. »

(Tacite)²

... « rara temporum felicitate, ubi sentire quae velis et quae sentias dicere licet. »

(*Id.*)³

Mercredi 29 avril 1936.

Je retrouve ceci, que j'avais écrit en vue du manifeste d'*Utopie* :

« L'Utopie est ce monde meilleur dont le rêve a toujours hanté l'esprit des hommes et qui se réalise peu à peu (est-ce bien sûr ? [29-IV-1936]⁴). L'utopie particulière que nous poursuivons ici serait de contribuer, dès ce monde imparfait où nous vivons, à revivifier la culture, sans attendre le monde meilleur et pour le préparer. Nous sommes des révolutionnaires, puisque nous nous tournons vers l'avenir. Mais nous sommes aussi des continuateurs, puisque nous restons reliés à tout ce qui, dans le passé, a poussé les hommes en avant. Nous ne sommes pas des utopistes, car les rêves sont faits pour être réalisés. Mais nous sommes des Utopiens, c'est-à-dire, dans le temps présent, les habitants d'un futur qu'il faudra bien inventer et où l'homme pourra s'épanouir sans mensonge et sans injustice. »

Décidément, je n'aime pas le ton des « manifestes ».

-
- 1 Beffe, village de la province de Luxembourg, situé à 7 km de Maboge, 5,5 de Marcourt (par la route).
 - 2 « Abus pesants et intolérables, excusés par la nécessité de la guerre, mais qui sont maintenus pendant la paix. » TACITE, *Histoires*, II, 84 (cité par SPINOZA, *Traité politique*, VII, § 21).
 - 3 « ... rares et heureux temps, où il est permis de penser ce qu'on veut et de dire ce qu'on pense ». TACITE, *op. cit.*, I, 1.
 - 4 Les crochets sont de Curvers qui marque ainsi que sa réflexion entre parenthèses ne se trouvait pas dans le texte original. Ce texte est du même ton que Curvers destine au Comité de Vigilance antifasciste. Dactylographié, *L'Intellectuel devant le problème politique* a dû être lu en octobre 1936.

Je suis frappé de voir combien les hommes consentent facilement à se tromper, et difficilement à s'être trompés¹.

Samedi 2 mai 1936.

Marie m'assure que Parmentier² disait : « Les catholiques n'ont pas de^{lviii} conscience » (rapporté à Marie par le moderniste Michel³). C'est là une opinion qui est précisément en train de s'imposer à moi. Loin d'être le seul fondement possible d'une morale, le surnaturel m'apparaît bien^{lix} plutôt comme un obstacle à toute morale vraie, puisqu'il ravale le domaine de celle-ci au rang de plan inférieur. Pour un croyant, le sacrement compte plus que la vertu. Significatif est son dédain^{lx} pour les « vertus naturelles ». Hier, ma conversation avec L[éopold] L[evaux]. Il voyait dans le fait d'avoir beaucoup d'enfants une excuse possible (tout au moins une circonstance atténuante) à la malhonnêteté de certains hommes politiques. Les familles nombreuses sont voulues par l'Église. L'honnêteté n'est ordonnée que par Dieu. C'est ainsi que L[evaux] est père de dix enfants, de quoi il se vante avec un orgueil où la sexualité entre peut-être pour autant que la théologie. Il réussit cependant à être sympathique, à cause de la naïveté même de ses auto-suggestions. Et encore est-il vraiment naïf ?

Mercredi 6 mai 1936.

D'un article de *La Libre Belgique* (2 mai 36), interview du sioniste Frosch, je note cette phrase, prononcée^{lxi}, paraît-il, par un leader arabe à Haïfa⁴ : « Sus

-
- 1 En 1949, Curvers donnera « Fragments pour une mosaïque » à la revue *Cahiers du Nord* (série 21, cahier 80-81, n° 5, p. 519-527), suite de réflexions qu'il augmente et prévoit de republier. Cette phrase est insérée dans ce dossier qui restera en souffrance.
 - 2 Léon Parmentier (1863-1929), helléniste, spécialiste d'Euripide, professeur à l'Université de Liège et « maître » de Marie Delcourt.
 - 3 S'agit-il de Charles Michel (1880-1929), d'abord chargé de cours de sanscrit, de grammaire comparée, d'analyse d'auteurs grecs à l'Université de Liège ? Linguiste, comparatiste, philologue, historien, maître et rival de Léon Parmentier, il est l'un des fondateurs de l'Institut d'histoire de l'art et d'archéologie. Son collègue Armand Delatte le désigne comme « prophète de la technique, de l'acribie » dans HALKIN (L.), dir., *Liber memorialis. L'Université de Liège de 1867 à 1935. Notices biographiques*. T. 1 : *Faculté de Philosophie et Lettres. Faculté de Droit*. Liège : Rectorat de l'université, 1936, p. 335.
 - 4 D'après ses notes de voyage, Curvers discutait, à Haïfa en 1932, des motivations des sionistes et du sort des Arabes.

aux Juifs qui veulent vous déposséder, qui font monter les salaires de nos ouvriers et qui vous apprennent à vous laver, jetant dans vos âmes le poison de l'instruction¹. »

Bravo !

Dimanche 10 mai 1936.

Le seul bienfait des tyrannies est d'encadrer fortement les faibles et de leur imposer, par artifice, une discipline. Bienfait d'ailleurs tout relatif, car^{lxi} les effets de la discipline valent^{lxiii} ce qu'en valent les intentions. Dans la liberté, le meilleur se développe, mais le médiocre croupit, pullule et se dégrade.

1 XXX, « Les Événements de Palestine et leurs causes. Interview de M. Frosch, champion du Sionisme en Pologne », dans *La Libre Belgique* (Bruxelles), 53^e année, n° 123, 2 mai 1936, p. 4e.

1937

Lundi 29 novembre 1937.

La N.R.F. me communique une lettre de Loisy¹, datée du 10, où il dit : « J'ai reçu il y a déjà plusieurs semaines un roman intitulé *Bourg-le-Rond* par A. Curvers et J. Sarrazin. Ce livre m'a énormément intéressé et je ne saurais trop louer la pénétration et le tact dont les auteurs ont fait preuve en^{lxiv} un sujet particulièrement délicat. Le livre ne contenait aucune adresse – seulement une très aimable dédicace de M. Curvers. Serai-je indiscret en vous priant de transmettre, – quand vous en aurez l'occasion – aux deux auteurs mes plus sincères félicitations et mes meilleurs remerciements. »

1 Il s'agit d'Alfred Loisy, le professeur d'histoire des religions au Collège de France, que Curvers a déjà cité. La lettre n'a pas été retrouvée dans les papiers de famille. Par contre, plusieurs lettres d'amis comme Maurice Beerblock, Marguerite Wintzweiler ou Aline Mayrisch, ainsi qu'une trentaine de recensions de *Bourg-le-Rond*, publiées dans la presse belge, néerlandaise, luxembourgeoise et française (dans *Le Figaro littéraire* notamment), ont, elles, été conservées.

1938

Mardi 22 mars 1938.

Montherlant¹ ne pardonne pas aux femmes de lui disputer la complaisance des hommes.

L'autre jour, au Cinéac, comme nous prenions place dans une rangée de fauteuils, un^{lxv} monsieur, installé à l'extrémité de cette rangée avec un petit garçon, reste assis et rend ainsi le passage très difficile à Marie². Je l'interpelle avec colère et lui signale qu'il pouvait se déranger. Il proteste avec énergie, invoque « son droit », etc. Je m'aperçois alors qu'il a les cheveux blancs, et il ajoute ceci : « Je ne suis pas ici en service, je suis ici comme spectateur. » Je comprends brusquement que c'est sans doute un vieux subalterne, accoutumé^{lxvi} à être brimé et à courber l'échine, et qui, quand il jouit d'une heure de liberté avec son petit-fils, entend ne plus se contraindre et use le plus possible de ce qu'il considère comme son droit. Quand, après quelque temps, il s'en va, très digne, et sans avoir plus rien dit, c'est moi qui ai des remords.

Lundi 4 mai 1938.

Je lis dans *L'Avant-Garde* le compte rendu d'une conférence faite par le journaliste anglais Arthur Koestler, envoyé par le *News Chronicle* en Espagne et emprisonné à Séville par les franquistes³. Il raconte que des paysans

-
- 1 Après la défaite de 1940, Henri de Montherlant (1896-1972) accepte la victoire des plus forts et décide de travailler à la « renaissance du pays ». Le théâtre devient son mode d'expression majeur : 12 pièces entre 1942 et 1965. Les tragédies de la faiblesse, de l'aveuglement, de l'honnêteté, mais surtout de la peur – Curvers signalera cette obsession le 6 mars 1941 –, en sont les principaux axes. Sa misogynie apparaît dans *Les Jeunes Filles* ; ses tendances homosexuelles ou pédérastiques, dans *La ville dont le prince est un enfant* (1951) ou *Les Garçons* (1969), du moins y raconte-t-il des amours adolescentes.
 - 2 N'oublions pas que Marie Delcourt, victime de la poliomyélite à l'âge de trois ans, se déplace difficilement.
 - 3 Conférence donnée à Bruxelles le 3 mai et relatée par P.H., « Conférences. Dans les prisons de Franco », dans *L'Avant-Garde* (Bruxelles), 39^e année, n° 20, 4 mai 1938,

andalous, tenus^{lxvii} comme lui au secret dans la prison, lui firent parvenir ce message, griffonné sur du papier à cigarettes :

« Nous savons que tu es un étranger ami de la République espagnole. Ils n'oseront pas te fusiller, car ils craignent trop le roi d'Angleterre. Mais ils nous fusilleront, nous, les pauvres et les humbles. Nous comptons sur toi pour aller dire au monde ce que tu as vu ici. Nous t'aimons bien. »

Lundi 26 décembre 1938.

Grands froids. *Le Soir* d'hier signalait que si, dans les villes, beaucoup de gens nourrissent les oiseaux, « hélas ! dans les campagnes, il n'en est pas de même... Certains paysans profitent des grands froids pour attirer par des appâts, soit dans des pièges, soit dans des granges, les petits moineaux transis sur lesquels ils se livrent ensuite à un véritable^{lxviii} massacre ¹. »

D'autre part, Tina² nous apporte ce matin une aile et une patte de canard aux champignons. Elle nous raconte que deux de ces oiseaux ont été trouvés pris dans la glace, hier, sur l'Ourthe, à Comblain³. Ils battaient encore des ailes mais ne pouvaient plus s'envoler. Un chasseur les a tirés à la carabine, son chien est tombé à l'eau, et il est parti bredouille, laissant les deux canards morts dans la glace. Après son départ, le mari de Tina et d'autres paysans (dont le fils du bourgmestre) ont fixé des crochets de fer à des perches de 20 mètres de long et ont ainsi, « par la force d'un homme », dégagé et retiré un à un^{lxix} les oiseaux. Nous questionnons Tina sur l'affreuse agonie de ces deux bêtes.

– N'a-t-on pas essayé de leur jeter à manger ?

– Oh ! non, personne ne savait à qui c'était !

(Sous-entendu : on ne secourt que les bêtes dont le propriétaire est connu.)

p. 1. Arthur Koestler (1905-1983) relate son emprisonnement et sa condamnation à mort pendant la guerre civile espagnole dans *Le Testament espagnol* (1938).

1 Dans la chronique « Petite gazette : Pour les oiseaux », dans *Le Soir* (Bruxelles), 52^e année, n° 359, 25 décembre 1938, p. 1e.

2 M^{me} François Laffineur, née Catherine Zangerlé, « cuisinière-fée » des Curvers. Marie Delcourt dédicacera sa *Méthode de cuisine à l'usage des personnes intelligentes* (Paris-Bruxelles : Éditions Baude, 1947 ; rééd. *Cuisiner. Méthodes à l'usage des personnes intelligentes*. Le Cri, 2008) à celle qui « éclaire notre vie par son art, son courage et sa tutélaire amitié. »

3 Comblain-au-Pont, commune de la province de Liège, située à 29 km de Liège, 24 de Tiiff.

Dédié à ceux qui, comme Alain et Giono, veulent que la société de demain soit d'inspiration paysanne¹. Tina, au demeurant, est un cœur d'or et nous l'aimons beaucoup.

On a presque honte (pourquoi ?) de s'émouvoir sur le malheur des animaux, alors qu'il y a tant de pauvres gens et que le cauchemar de l'Espagne², des Juifs allemands³ et de la Chine⁴ continue à nous obséder. Mais tout cela se tient.

J'ajoute que la viande de canard aux champignons ne nous a pas paru immangeable.

-
- 1 Curvers a probablement rencontré le philosophe pacifiste Alain (1868-1951) à l'occasion de la fondation à Paris du Comité de Vigilance des Intellectuels antifascistes (1934). Toute l'œuvre de Jean Giono (1895-1970) s'inscrit dans le monde paysan provençal et est empreinte de révolte contre la société moderne.
 - 2 Barcelone tombera aux mains des franquistes le 26 janvier 1939. Nous avons montré l'intérêt de Curvers pour l'Espagne et la Guerre civile : « Passions et compassion », dans *La Revue générale*, 141^e année, n° 10, octobre 2006, p. 11-22 ; article revu et complété en espagnol dans *Francofonia* (Université de Cadix), n° 17, 2008, p. 269-286.
 - 3 28 octobre 1938 : 17 000 juifs sont expulsés d'Allemagne ; 9 novembre : « Nuit de Cristal » ; 15 novembre : les écoles allemandes refusent les enfants juifs ; 14 décembre 1938 : Hermann Goering prend en charge la « Question juive ».
 - 4 En juillet 1938 l'armée soviétique a envahi la Chine au nord ; en octobre, ce sont les troupes impériales japonaises qui occupent Canton, coupant ainsi la principale possibilité d'approvisionnement du pays. Pékin occupé en décembre, la Chine signe, contrainte et forcée, le traité mettant provisoirement fin à la Guerre sino-japonaise.

1939¹

Tilff, samedi 2 septembre 1939.

(Neuf ans aujourd'hui que bonne-maman² est morte.)

C'est la semaine passée, vendredi 25 août, à Annecy³, que je notais : « Hier soir, dans le salon de lecture de l'hôtel, j'ai pour la première fois senti l'angoisse ; jusque là j'y avais échappé, par hygiène morale et refus de croire à la catastrophe. Marie, armée elle aussi d'un déconcertant optimisme, dormait déjà. J'étais seul avec Marcel Aghion⁴. Il tombait une de ces pluies qui font

-
- 1 Les mois de juin et juillet ont été occupés par la correction des épreuves de *Printemps chez des ombres*, à Paris, qu'Alexis raconte à sa femme : « Coup de feu à la N.R.F. où mon arrivée a fait l'effet d'une bombe. [...] au travail à l'imprimerie. Présentation au fondateur. On m'installe au bureau directorial, dans le fauteuil d'Alexandre Dumas père, acquis au partage de Villers-Cotterets, berceau de la dynastie. On a aimé *Bourg-le-Rond* et on me traite en prix Goncourt 39. On m'adjoint un vénérable correcteur blanchi sous le harnais, œil de lynx, habile à détecter la voyelle renversée, la virgule aberrante. Et voici l'incroyable. Alors qu'il y a à peine un peu plus de 24 heures, nous nous angoissons, mon pauvre rat, à attendre le début des 2^{des} épreuves, elles sont à présent entièrement corrigées. Tout est revu, épiluché, fini. Demain, on tire. Je m'occupe des couvertures, papillons, bandes et autres "nugae [bagatelles, vétilles] difficiles". Vendredi, je signe. Et samedi, je suis à toi pour la vie » (lettre du 26 juillet 1939).
 - 2 Gertrude Curvers, née Joosten (1845-1930). Durant l'été 1930, Curvers, qui assiste sans enthousiasme à une décade de Pontigny sur les techniques, reçoit un télégramme lui annonçant la mort de sa grand-mère. Il note : « Sa mort fut le dernier bienfait que je lui dus. Elle me restituait par la douleur le sentiment des réalités véritables. Le premier train m'arracha de Pontigny et de ses verbeux prestiges. Il n'y a pas de technique pour le chagrin, tout au plus un artisanat. » Il garde de sa bonne-maman le souvenir d'une femme optimiste et gaie, qui l'a élevé avec amour sans pourtant parvenir à remplacer la mère qu'il a perdue.
 - 3 Ville française, préfecture de la Haute-Savoie, située sur le lac du même nom.
 - 4 Curvers a connu le poète grec Marcel Aghion lors de son séjour en Égypte. Le site Web « Les Fleurs de l'Orient », consacré à la généalogie des familles sépharades, donne un Marcel Aghion né à Alexandrie en 1901, mort en 1970, fils de Benedetto et Berthe Green. Une lettre que Marie Delcourt envoie à son mari en octobre 1970 semble confirmer cette date de décès ; elle y copie un message inquiétant arrivé d'Alexandrie : « En dépit de manques d'équilibre dont il souffre depuis longtemps, M. Aghion a

dire : « Ça ne durera pas », – et pourtant ça durait, ça n'en finissait pas. La fenêtre ouvrait sur un canal où chaque matin les^{lxx} lavandières rinent leur linge. (Je me rappelle maintenant qu'au bout de ce bras d'eau flagellé par la pluie j'apercevais, à l'angle du petit pont qui l'enjambait, une devanture surmontée d'une enseigne au néon bleu, avec un mot comme *Scandale*¹. Cette lumière qui se reflétait dans le canal fut, ce jour-là et les suivants, la seule qui brillât encore dans la ville obscurcie. Les nouvelles de la radio, entendue avec peine, étaient mauvaises. Je me disais qu'un bombardement immédiat n'était pas impossible, et que telles seraient peut-être les dernières images de vie que je connaîtrais.)

Le lendemain, nous allions à Genève, voir les tableaux du Prado². Marcel avait refusé de nous accompagner, craignant, avec sa nationalité italienne, de ne pouvoir rentrer en France le soir. Nous-mêmes avons hésité jusqu'au départ. La patronne attendait, pour nous préparer le déjeuner que nous devions emporter, de savoir si nous partions ; et nous, pour partir, nous^{lxxi} attendions de savoir si ce n'était pas la guerre, – plus précisément nous attendions^{lxxii} l'arrivée du *Petit dauphinois*. Enfin, nous nous décidons. Autocars combles. Trajet merveilleux. À la frontière suisse, beaucoup de formalités. On arrête un Yougoslave qui n'était pas en règle. Puis notre chauffeur distribue aux passagers des sortes d'enveloppes de carton assez intimidantes ; nous ouvrons les nôtres : ce sont des tablettes de chocolat-réclame, ornées de souhaits de bienvenue^{lxxiii} en Suisse. Doux pays.

Genève est blanche et calme. Pique-nique dans un square près de la gare, café au lait, puis le Musée. La foule, internationale et paisible, nous fait augurer de meilleures nouvelles. Nous restons là près de cinq heures. Je découvre et

toujours voulu aller et venir indépendant, ce qui lui a valu de nombreuses chutes, parfois très douloureuses. [...] En ce moment il est très faible et alité. Le docteur qui le soigne se demande s'il se rétablira. Il mange très peu et est quelque peu apathique. [...] Notre cher malade n'est jamais seul. Jour en nuit, l'une de nous est près de lui ». En 1950, Alexis qui l'avait rencontré écrivait déjà : « Marcel Aghion, le pauvre, ne peut plus guère jouir que de la douceur de l'air et passe le temps à se promener et à converser. Très gentil d'ailleurs, et d'un stoïcisme émouvant. »

- 1 C'est vers 1938 que l'usine de confection de bas à varices, installée à Lyon, s'orienta vers la lingerie féminine et mit surtout sur sa fameuse « gaine Scandale » qui fit fureur jusque dans les années 50.
- 2 Dès 1936, des mesures sont prises pour protéger le Musée du Prado à Madrid mais devant l'intensification des bombardements aériens, le gouvernement républicain accepte l'intervention de la Société des Nations et le 13 février 1939, les œuvres arrivent à Genève, où elles sont exposées de juin à août (voir catalogue : *Les Chefs-d'Œuvre du Musée du Prado*. Musée d'Art et d'Histoire de la Ville de Genève, 1939).

j'admire surtout Goya, dont le petit paysage de Madrid, fait le jour de la fête de saint Isidore, me retient longuement¹. Goya exprime vraiment toute l'horreur et la splendeur de l'Espagne. Je préfère chez lui les petits tableaux de composition, les scènes d'Inquisition, par exemple, qui expliquent si bien la récente guerre civile espagnole. Devant ses grands portraits, je suis tout d'abord déçu par la pâleur terne des couleurs, par l'espèce de platitude des surfaces peintes. Mais bientôt, tout s'anime, s'échauffe, un éclat invisible sort de la toile ; et ces femmes campées sur leurs talons, ces hommes au visage fermé prennent une expression indomptable. Les personnages de Vélasquez ont plutôt un regard traqué, sous l'accablement d'un faste imbécile. Et je continue à ne pas comprendre grand-chose à Greco, sauf par éclairs, dans certains rapports de couleur exquis, dans certaines déformations significatives. Le saint Eugène (émeraude et rubis noyés dans une mousse d'argent) me paraît seul tout à fait admirable².

Nous nous reposons dans deux des petits salons suisses, délicieux et candides, du musée, en mangeant nos tablettes de chocolat. Quand nous sortons, il fait beau mais il y a comme un vide dans l'atmosphère. Inquiétude, attente des nouvelles, vie qui se retire. Nous longeons le lac et jetons du pain aux cygnes. Des gens flânent sur les bancs. Charmant pays, où j'ai toujours cette impression d'un décor trop joli, où rien ne peut avoir lieu « pour de bon ». Nous rentrons en France par une pluie mêlée d'éclaircies, et trouvons Annecy sombre comme jamais. L'hôtelier nous engage à partir. Germaine Sneyers³ et ses parents⁴, rencontrés ici par hasard, sont partis dans la journée, après avoir téléphoné à Bruxelles. (Le matin, nous avons vu Germaine, en longue robe de chambre bleu azur, demander la communication au bureau de l'hôtel. Marie l'avait surnommée Blanche-Neige.)

Le samedi, en fin d'après-midi, dernière promenade sur le lac, en barque avec Marie et Marcel. Celui-ci nous chante des romances d'avant-guerre.

-
- 1 *La Pradera de San Isidro* (1789), vue de Madrid depuis ses collines où se trouvent des centaines de personnes célébrant la fête du patron de la ville (42 × 90 cm).
 - 2 Copie anonyme appelée *San Eugenio*, mais qui ressemble au tableau du Greco, *San Idelfonso*, conservé au monastère Saint-Laurent à l'Escurial. Curvers a lu le livre d'Eugène DABIT paru en 1937 : *Les Maîtres de la peinture espagnole. Le Greco. Velazquez* (Paris : Gallimard), comme en témoigne sa présence dans la bibliothèque familiale.
 - 3 Germaine Sneyers (1907-1959), journaliste, essayiste et critique littéraire, rencontrera son futur mari, le poète Paul Dresse de Lébioles, ami de Curvers, en 1941.
 - 4 Jérôme Sneyers, issu d'une famille de la petite bourgeoisie bruxelloise, est fonctionnaire à la Caisse générale d'Épargne et de Retraite. Andrée de Rest, la mère de Germaine, vient d'une famille de magistrats originaire de Lierre. Ils habitent Schaerbeek.

Beauté ineffable du ciel et de l'eau, nuancés, changeants, souvent striés de pluie. Beauté des rivages, des collines, des allées de platanes géants qui bordent le lac. On fait l'enfant pour écarter, un moment encore, l'affreuse angoisse. Le soir, je sors seul^{lxxiv} pour une dernière promenade. Du parc, on aperçoit le cristal lunaire de l'eau. On croise çà et là des ombres incertaines, invisibles, charmantes. Où tous ces êtres seront-ils demain ?

Le dimanche 27 août, départ. La gare est un peu moins envahie que les jours précédents. Nous confions Marcel aux Lakah¹ qui l'emmènent à Marseille. Voyage à peu près normal. Wagon-restaurant pris d'assaut, mais le service (trois hommes en tout) reste parfait. Émouvante gentillesse et serviabilité de tout le monde. Seul, un couple de grincheux, à côté de nous, ronchonne ; le garçon, tout en nage, trouve le temps de les blaguer doucement. Je fais connaissance avec Émile Falempin².

Arrivée à Paris le soir. Nous trouvons Droz³ effondrée, la maison dégarnie. Dîner de sandwiches dans un bar scandinave de Montparnasse, qui s'apprête à fermer. Les grandes brasseries brillent encore de tous leurs feux dans un pâté de nuit, où seuls luisent faiblement les phares bleus des autos. Le lundi, retour en Belgique, comme d'habitude.

Mardi 12 septembre 1939.

À Ostende, où nous tâchons de ménager à Marie un refuge, pour le cas où les événements le rendraient nécessaire. Chez James Ensor⁴. Il nous dit : « Je

-
- 1 Membre non identifiés (hommes d'affaire ?) d'une vieille famille franco-égyptienne qui aideront probablement Marcel Aghion, mal-voyant, à embarquer pour Le Caire.
 - 2 Personne non identifiée.
 - 3 La neuchâteloise Eugénie Droz (1893-1976), diplômée de l'École pratique des Hautes Études et docteur ès Lettres, a fondé à Paris en 1924 la maison d'édition qui porte son nom, afin de pouvoir publier ses propres écrits académiques. Elle vivra à Paris jusqu'en 1947, puis s'installera à Genève.
 - 4 James Ensor (1860-1949) passe son enfance dans la boutique de coquillages et de masques de sa grand-mère. Élève à l'Académie de Bruxelles de J.-F. Portaels. Rentre dans sa ville natale en 1879 et réalise l'essentiel de son œuvre entre 1880 et 1890. Première période réaliste et « sombre », sujets bourgeois. Après 1882, sa palette s'éclaircit, visions peuplées de squelettes et de masques évoquant maladie, mort, vices. Membre fondateur du cercle « Les XX », en 1883. En 1888, peint *L'Entrée du Christ à Bruxelles*. Considéré comme le plus grand peintre belge du XIX^e siècle par certains historiens de l'art, le peintre marque le poète Curvers qui s'émeut de voir le grand artiste décrié et rejeté par ses pairs. Dans un article daté du 15 février

n'ai pris aucune précaution. S'il arrive des choses... hors nature, je jeterai mes tableaux par la fenêtre et je dirai aux passants : « Ramassez-les, vous me les rapporterez après. » – Nous lui parlons de son exposition que nous avons vue à Paris (et qui fit tant d'impression aux Steinberger¹, à Marcel), au moment où ses œuvres étaient bannies des musées allemands. Ensor répond avec la plus parfaite modération : « Il est impossible que de telles erreurs, de tels partis pris soient approuvés par tout le monde en Allemagne. » Pas un mot de plus. Il ne vit que pour sa peinture (celle des autres, fût-elle au Prado, ne paraît même pas l'intéresser beaucoup), et les événements n'ont pas de prise sur lui. Il nous explique ce détachement par l'habitude que son enfance lui a donnée d'une atmosphère dramatique. Son père avait dû épouser l'aînée, étant amoureux de la cadette. Chacun de ces trois êtres passait sa vie à tourmenter^{lxv} les deux autres. « Plusieurs fois j'ai vu mon père se jeter la tête au mur pour se fracasser le crâne, ou tenter de se taillader la gorge. Finalement, à la suite d'un accident, il est allé mourir à l'hôpital, les deux femmes ayant refusé de le recevoir chez lui. » Ensor était alors à l'Académie de Bruxelles². J'essaie de le faire parler de ses couleurs. « Le jaune, dit-il, est une couleur un peu crapuleuse. Il en faut, mais pas trop, et encore à condition de bien l'entourer. » Et le bleu ? Le bleu, c'est la finesse, la spiritualité. Et le rose ? Il se met à rire, ne voulant plus trahir ses secrets. « Le rose, eh bien ! C'est une couleur fort agréable. » Traitant du devoir de l'artiste : « Un écrivain n'a qu'à écrire. Pour les peintres, c'est plus difficile. » Pourtant, il se libère de la peur des bombardements par le calcul qu'en cas de danger la Ville d'Ostende sauverait ses toiles. Finalement, du ton confidentiel d'un homme informé, il me dit : « N'allez pas à l'armée. Ils en ont assez. Ils en ont trop. » Pas d'être plus rayonnant que lui, de plus de ferveur pour son art, ni de plus d'humour. Il a caressé le bras de Marie, qui sortait de la cape. « Gentille dame. » Et combien de jolis mots sur la peinture et les couleurs ! Nous montrant une petite grisaille : « Voyez, je l'ai encadrée^{lxvi} d'un peu de rose. Ce gris en avait besoin. Ça lui a fait beaucoup de bien. »

Impression extraordinaire d'Ostende la nuit. Sentinelles et mitrailleuses camouflées sur la digue. Au large, quelques lumignons de barques de pêche.

1938, publié dans la *Revue du Touring Club*, réédité en plaquette, Marie DELCOURT évoque James Ensor (*Les Amoureux de la ville d'Ostende. Avant-propos d'Alexis Curvers*. Liège : Pierre Aelberts Éditeur, 1981). Deux lettres de James Ensor sont conservées dans les archives familiales, datées d'octobre 1937 et du 16 janvier 1939. La seconde fait suite à l'achat de *Rayons de Palette*, tableau d'Ensor qu'on retrouvera dans un catalogue Sotheby's sous le titre *La Foire annuelle. 1914*.

- 1 Personnes non identifiées, peut-être les St., réfugiés allemands, dont il est question le 28 janvier 1936.
- 2 James Ensor fréquente l'Académie de Bruxelles de 1877 à 1880.

Obscurité complète, sauf parfois une fenêtre illuminée, ou une vitrine offrant encore à la nuit, comme oubliée, le luxe étincelant et^{lxxvii} soldé des vacances interrompues. Irréalité de tout cela^{lxxviii}.

Retour. Vu à Bruges la nouvelle gare et l'exposition Memling (avec les Hélin¹), que visite aussi un groupe de mobilisés ; l'officier qui les conduit en a assez le premier.

Memling m'enchanté et me déçoit. Ses grandes compositions ont la richesse et le mouvement de la vie, mais toujours avec, on ne sait pourquoi, une figure figée qui fait tache au beau milieu de la toile, comme un fossile médiéval dans un ensemble qui n'est^{lxxix} pas encore Renaissance ; mais de ce moment émouvant où la Renaissance se cherche et s'anime déjà.

À Bruxelles, Marie passe chez son notaire pour recueillir le faible héritage de l'oncle Albert². Le notaire fait la bête, conte des anecdotes, puis, comme

1 Maurice Hélin (1897-1971) sera attaché à la bibliothèque de l'Université de Liège à partir de 1942, chargé, en 1945, du cours de latin médiéval (nous adoptons l'orthographe du nom avec accent aigu quoique Curvers écrive souvent Helin). Son ouvrage le plus prestigieux est sans doute *La Littérature médiévale latine* aux Presses universitaires de France (1943), réédité dans la collection Que sais-je ? (1969). Alexis Curvers rédigea une notice nécrologique dont il a conservé le manuscrit : « Mort de Maurice Hélin. On ne pouvait l'approcher sans l'aimer, mais on pouvait l'aimer longtemps sans bien le connaître, tant il mettait de pudeur et de bonne grâce à détourner de lui l'attention. Latiniste éminent, professeur dont la leçon était à la fois trop haute et trop modeste pour séduire le grand nombre, il trouva sa voie d'élection en se consacrant à explorer la littérature latine du moyen âge, cette forêt enchantée, et en se vouant au service de la Bibliothèque de l'Université de Liège, cette cité des livres à peine moins inconnue. Ce double refuge lui assurait une heureuse et féconde solitude. Il ne s'y arrachait qu'à son corps défendant, bien qu'il portât sur les choses de la vie le même regard émerveillé et pénétrant que sur les textes les plus oubliés, parfois aussi les plus modernes. Il avait l'art de ne s'appliquer à rien qu'il ne rendît précieux et proche de nous. Maintenant que Maurice Hélin nous quitte, nous mesurons le trésor qu'il emporte avec lui, et ce don d'amitié qu'il nous prodiguait en silence. Il ressemblait à ces clercs d'autrefois, si humbles et si sages qu'on les eût pris d'abord pour des personnages de fabliaux, mais dont les anciens imagiers avaient surpris le secret : leur profond sourire, immortalisé dans la splendeur des miniatures ou dans la pierre des cathédrales, continue à nous éclairer comme une auréole. A.C. » C'est avec la collaboration de Marie-Claire Magnette, épouse de Maurice Hélin, que Marie Delcourt rédige sa *Méthode de cuisine à l'usage des personnes intelligentes* (op. cit.).

2 Le docteur Albert Delcourt, professeur à l'Université de Bruxelles et fondateur de la pédiatrie en Belgique. Sa femme, Marie Derscheid (1859-1932), médecin elle aussi, spécialisée en orthopédie, féministe militante et fondatrice de la Fédération belge des Femmes universitaires (1921), joua un grand rôle dans la vie de sa nièce, Marie Delcourt.

nous restons de glace, compte l'argent. Nous n'en avons jamais tant vu. Et on ne peut même pas, maintenant, le dépenser.

Déjeuner chez Mme Boël¹. Elle reste vaillante, optimiste, parle tranquillement de la bolchevisation future, d'un partage des terres, de sa propre mise à mort, mais espère en un monde meilleur, pour plus tard. Elle considère la neutralité belge, sinon à présent, du moins à l'époque où elle a été proclamée², comme un crime, à cause de l'exemple qu'elle a donné^{lxxx}, de la brèche qu'elle a ouverte dans la solidarité internationale. Elle m'engage, si je suis mobilisé, à ne pas couper les cheveux en quatre. Je doute que mon *Printemps* lui plaise³.

-
- 1 Marthe de Kerchove de Denterghem (1877-1956) épouse Pol Boël (1868-1941), directeur des usines Gustave Boël à La Louvière, en 1898. Dès août 1914, Marthe s'engage comme ambulancière, adhère à l'Union patriotique des femmes belges et crée un réseau postal clandestin que la police allemande démantèle en 1916. Arrêtée, elle est condamnée à deux ans de prison et déportée à la prison de Siegburg en Rhénanie. Gravement malade, elle est libérée à l'automne 1917 mais reste en exil en Suisse où elle met sur pied un réseau de ravitaillement pour prisonniers de guerre. Après la guerre, elle réclame le suffrage pour les femmes et fonde l'Union des Femmes libérales de Bruxelles, puis la Fédération nationale des Femmes libérales (1923). Elle crée la Fédération des Foyers belges de l'YWCA (*Young Women's Christian Association*) en 1929. Éluë présidente du Conseil national des femmes belges en 1934, elle devient une figure de proue du féminisme laïque belge. Militante pour la paix, elle adhère aux principes de la Société des Nations sans manquer de lucidité : elle sait, dès 1939, que la Belgique n'échappera pas à la guerre. Durant la Seconde Guerre, elle n'hésitera pas à préparer l'avenir du Conseil dans la clandestinité, à aider et héberger des personnes recherchées par l'occupant. Forte personnalité, la baronne Boël est aussi mère de quatre enfants. Voir GUBIN (É.), JACQUES (C.), PIETTE (V.) et PUISSANT (J.), dir., *Dictionnaire des femmes belges. XIX^e et XX^e siècles*. Bruxelles : Éditions Racine, 2006.
 - 2 Dès janvier 1831, l'acte de la conférence de Londres dote la Belgique d'un statut de neutralité perpétuelle.
 - 3 Sans doute, Curvers vient-il de lui offrir un exemplaire de son livre dont l'achevé d'imprimer porte le date du 28 juillet 1939 (Paris : Gallimard). Le roman *Printemps chez des ombres* (très souvent cité sous le titre erroné *Printemps chez les ombres*) se situe dans les années 30 et raconte les expériences d'« une génération détruite par la guerre ». Yvonne et Gustave, leur frère Henri Colbat, étudiant en médecine, Isabelle, amoureuse d'Henri, et Jean-Louis, désespérément amoureux d'Yvonne, se réunissent tous les dimanches et refusent d'être comme les autres dans ce monde « attristant ». Yvonne tombe amoureuse d'un jeune bourgeois, François, qui a une liaison avec Lilou, la femme d'Hyacinthe Grandrieux, professeur de lettres. Le groupe se désagrège : Henri et Isabelle partent pour Paris, Gustave pour Anvers, Yvonne fuit l'indifférence de François et la tyrannie paternelle en Ardennes, Jean-Louis s'engage dans une milice fasciste et Hyacinthe laisse sa femme à Pascal pour s'installer avec Werner, un

Lundi 6 novembre 1939.

L'autobus qui m'emmène cet après-midi à Liège est arrêté, comme d'habitude depuis quelque temps, devant le fortin de Sauheid¹. Un soldat du corps de garde y monte, et vérifie si les voyageurs en uniforme sont bien pourvus de permissions régulières. Derrière moi est assis un militaire en compagnie de sa femme et de ses quatre enfants (1 à 6 ans). En vain l'a-t-on averti. Il n'a pas son titre de permission sur lui. « Cachez-vous ? » lui a conseillé le receveur, un gamin. « Non, je ne me cache pas. Où voulez-vous que je me cache ? » répond-il. Il ne se cache pas, et le soldat-inspecteur le fait descendre, fort d'une autorité auquel son grade seul ne lui donnerait pas droit, mais que symbolise la baïonnette fixée à son ceinturon. On va parlementer au corps de garde, le permissionnaire explique que son titre est resté dans on ne sait quel bureau, qu'il est allé voir sa mère, etc. C'est un pauvre type, pâle et disgracié. Sa femme le rejoint au bout d'un moment, et les enfants laissés dans la voiture se mettent tout doucement à pleurer. Le moteur ronfle toujours, ce qui fait craindre que l'autobus ne reparte avec les enfants seuls. La femme rentre la première et, toute tremblante, expose bien sagement à la cantonade le cas de son mari. Puis, éclatant soudain : « Mais pour les envoyer loin de chez eux, on ne fait pas tant de formalités ! On ne s'inquiète pas si les enfants ont à manger. Ce sont les gros qu'il faudrait abattre ! » Rires amers dans l'autobus : « Oh ! ça, madame !... Sur la plate-forme avant se tient un aumônier bien gentil et bien rose, sanglé dans un bel uniforme et paré de l'horrible collet ecclésiastique. Il s'est gardé d'intervenir. Enfin, l'inculpé, après qu'on a pris son identité pour vérification, remonte à son tour, et la sentinelle présente son arme à l'aumônier. Pour rattraper le retard, nous pénétrons dans Angleur² en bolide : j'appréhende un nouvel et plus grave accident (à propos de quoi j'imagine un roman qui n'aurait pas pour matière des personnages, mais simplement une série continue de faits se déduisant^{lxxxix} indéfiniment l'un de^{lxxxii} l'autre à travers des lieux et des êtres constamment différents). À l'arrêt suivant, je vois l'aumônier descendre et trotter à travers la place : son équipement martial rend visibles les chairs molles, et sa démarche, dans ses bottes de cuir, est aussi édifiante que si une soutane l'empêtrait.

jeune et bel Allemand. Jean-Louis, maladivement jaloux d'une imaginaire Angélyne, maîtresse d'Yvonne, tue la jeune héroïne.

- 1 Dépendance d'Embourg, à 8 km de Liège. Fortin construit pour défendre le pont sur l'Ourthe.
- 2 Angleur, commune de la province de Liège, située à 6 km de Liège.

Passant au Val-Benoît, j'aperçois les débris gigantesques du pont dynamité¹. Image admirable du génie militaire, grandiose seulement dans la destruction. J'éprouve pour l'armée une haine physique, en contradiction, hélas, avec...^{lxxxiii} L'esprit militaire est un enfantillage sanglant, comme le nationalisme et tout ce qui présentement nous écrase.

Je vais assister aux devoirs de ma nièce Hélène². Obstination incroyable de cet enfant, qui préfère passer pour idiot plutôt que de lire ba-be-bi-bo-bu quand on le lui demande. J'ai beau patienter avec douceur, ou faire mine de la fesser, elle me regarde sans broncher ou pleurniche, mais ne cède pas. Tant de constance m'émeut. Je demande : « Pourquoi ne veux-tu pas le dire, puisque tu le sais ?

– Je ne sais pas le dire.

– Qu'est-ce que tu ne sais pas dire ?

– Ce que tu demandes. »

Et c'est vrai : elle ne comprend pas elle-même les raisons de son entêtement stupide. Cela devient pathétique. Je pressens chez cette petite une sorte de fatalité intérieure, qui l'empêche de réagir comme il faut. Elle use d'une ruse qui consiste à feindre de croire qu'il s'agit toujours d'un jeu. Elle fait ainsi de l'insubordination une taquinerie câline³. Elle me quitte d'ailleurs sans rancune, avec coquetterie. La sottise brouillonne de tout l'entourage m'agace indécemment.

Le soir, une phrase dite près de mon oreille, à mi-voix, à l'adresse de je ne sais qui, me glace : « Reste tranquille, ou ça te coûtera cher. »

Hier dimanche, visite de Lucion⁴ et des Van Erck¹, dont les enfants jouaient dans le jardin obscur. Lu *Le Cimetière marin* et deux poèmes de Catherine Pozzi².

1 En 1935, on construit un nouveau pont ferroviaire au Val-Benoît. Il s'agissait d'un ouvrage constitué de deux travées en poutres métalliques, qui ne résista pas bien longtemps. En effet, en 1939, un orage mit le feu aux charges explosives placées en prévision d'un conflit éventuel. Un troisième pont du Val-Benoît sera achevé en 1942. Il sera bombardé à maintes reprises par les Alliés en 1944.

2 Hélène Curvers, fille de Jean, le plus jeune des frères d'Alexis.

3 Encouragée par sa mère, qui m'adresse des sourires de connivence, chose dont l'enfant s'aperçoit parfaitement. [Note de l'Auteur.]

4 Pierre Lucion, né en 1901, est un ancien du collège Saint-Servais à Liège, un ami intime de Curvers qui se souvient : « Combien de fois aussi, avant la guerre, Pierre Lucion et moi sommes-nous allés finir nos soirées à la gare des Guillemins, pour y voir passer le train d'onze heures 45 ! » Pierre Lucion, archiviste à la bibliothèque de l'Université

Jeudi 9 novembre 1939.

Décidé de venir à Bruxelles, après m'être assuré par la radio que ce n'est encore ni la guerre, ni la mobilisation générale (auquel cas mon premier but serait de mettre Marie à l'abri, par les moyens qui resteront possibles). Depuis Angleur, le train est détourné par une voie inédite, la voie directe étant abandonnée^{lxxxiv} par suite de l'accident du Val-Benoît. Paysage nouveau : on traverse la banlieue vers Ougrée³, puis on franchit la Meuse et on contourne Liège par-delà Cointe, Sclessin, Saint-Gilles⁴, etc. Étonnante variété de ce pays où les terrils énormes voisinent avec les champs, les usines avec les anciens villages inchangés (je distingue même, au fond d'une sorte de combe, un petit château à tourelles, immaculé, dans un vestige de parc, parmi la lèpre industrielle), et où des « hercheuses⁵ » peuvent faire leur travail sans cesser de causer avec celles qui cultivent. Tout cela, assez fantastique, est parfaitement inexploré, et tels groupes de maisons paraissent aussi isolés dans un pli

de Liège, fait partie des groupes de travail mis en place par le Conseil économique wallon (1938-1971) pour identifier les problèmes économiques de la Wallonie et trouver les moyens d'y remédier. Il sera chef de cabinet adjoint du ministre libéral liégeois Jean Rey (1902-1983).

- 1 Jules Van Erck (1903-1978) et Jeanne, née Grulle, ont deux filles, Élise et Irène. Jules fait des études de droit à l'Université de Liège. Rédacteur en chef du *Vaillant* (1925-1927), il participe à l'aventure des *Cahiers mosans* et à la fondation, en 1924, de la troupe théâtrale Les Compagnons de Saint-Lambert. En 1940, il s'engagera dans la collaboration et travaillera au *Nouveau journal*, ainsi que pour *Cassandre*. Curvers s'inquiètera à plusieurs reprises de l'évolution de son « pauvre vieux Jules » et finira par critiquer très nettement les positions « ignobles » que prend le journaliste. Van Erck échappera à l'épuration et reprendra la plume, en France, sous le pseudonyme de Georges Portal.
- 2 Le poème de Paul VALÉRY, *Le Cimetière marin*, publié en juin 1920 par Jacques RIVIÈRE dans *La Nouvelle Revue française*, est repris dans *Charmes*, Gallimard, 1922 (avec variantes).
Peut-être Alexis Curvers lit-il ces deux poèmes de Catherine Pozzi (1882-1934) dans le recueil posthume *Poèmes* (Paris : Mesures, 1935). Lecteur d'anthologie, il a aussi pu trouver les rares poèmes retenus par André Gide ou Thierry Maulnier. Comme le souligne Jean Tordeur, Catherine Pozzi naît « dans un monde qui est celui même de Proust » (*L'Air des Lettres*. Préface de Jacques De Decker. Bruxelles : Académie royale de Langue et de Littérature françaises de Belgique, 2000, p. 255-256).
- 3 Ougrée (du nom des Hongrois qui vinrent s'y installer au Moyen Âge), commune de la province de Liège, située à 7,5 km de Liège.
- 4 Cointe, Sclessin, Saint-Gilles, dépendances de Liège et Ougrée.
- 5 Terme wallon pour hercheuses.

de terrain qu'ils le seraient au fond d'une lande. La banlieue s'étire de toutes parts en tronçons dispersés, non pas organisés^{lxxxv} comme dans les villages français, mais alignés^{lxxxvi} au hasard des pentes et des chemins. On passe dans quatre tunnels, non encore noircis par les fumées. Au sortir du dernier, on est dans la plaine, en plein paysage flamand.

Partout, atmosphère de mortelle et silencieuse angoisse. Des milliers d'hommes sont de nouveau mobilisés ce matin. Moins d'inquiétude pourtant à Bruxelles qu'à Liège. On dirait que cette ville laiteuse, trop sûre de son confort, ne prend pas la menace au sérieux. Les bruits les plus incontrôlables circulent, comme celui-ci : le roi serait parti inopinément pour Paris.

Retrouvé Gui, Charlotte et Philippe¹ chez Yvonne Remy². On vit comme si chaque minute était la dernière. Le soir, flâné vainement avec Herman De Cunsel³.

Bruxelles, vendredi 10 novembre 1939.

Pas de nouvelles graves ce matin. De part et d'autre de l'appartement d'Herman [De Cunsel], la ville s'étend, toute en pierres, sous un pâle et innocent soleil. Je ne puis détacher ma pensée de Marie, aujourd'hui à Liège.

-
- 1 Guillaume Curvers (1907-1983), frère cadet d'Alexis, et sa femme Charlotte, née Henchoz, accompagnés de leur fils, Philippe, né en 1936, habitent alors à Boitsfort, rue des Staphylins.
 - 2 Yvonne Remy, née Dumoulin, amie de Guillaume Curvers, ancienne élève de Marie Delcourt à l'Université de Liège (docteur en philologie classique en 1930). Enseigne le latin à l'athénée de Saint-Gilles (Bruxelles) et écrit des articles pédagogiques, notamment dans *La Vie ouvrière*.
 - 3 Herman De Cunsel (Bruxelles, 19 janvier 1907 – Saint-Paul de Vence, 18 octobre 1971) est le neveu du célèbre dramaturge flamand et catholique, Herman Teirlinck (1879-1967). Artiste peintre, Herman est un ami intime d'Alexis Curvers et a connu personnellement André Gide. Curvers prévoyait de recueillir ses souvenirs de De Cunsel dans un texte intitulé « *Galia enigmatica* » ou « *Réflexions sur les Français* ». Sur De Cunsel, voir notamment André Gide – Théa Sternheim, *Correspondance 1927-1950*. Édition établie, présentée et annotée par Claude Foucart. Centre d'Études gidienne. Université Lyon II, 1986 ; FOUCCART (Cl.), « Autour de Herman de Cunsel (1908-1971), membre d'un "vaste clan" », dans *Bulletin des Amis d'André Gide*, 40^e année, t. 35, n° 154, avril 2007, p. 269-278.

Samedi 11 novembre 1939.

Bruits qui courent : les^{lxxxvii} femmes du personnel de l'ambassade d'Allemagne ont reçu l'ordre de faire leurs malles, les banques anglaises de Bruxelles déménagent, on a enlevé les chicanes qui barraient les routes venant de France.

Chez Gui[ll]aume Curvers], saint Nicolas « jette ¹ » pour le petit Philippe et trois autres enfants de la maison.

Gui et Charlotte finissent par se dire des choses blessantes à propos d'incidents futiles. Après-midi morne et accablante. Je vais voir Fernand Waleffe ² à l'hôpital militaire ³, je passe un moment avec Paul Desmaele ⁴, puis je rentre. Lugubre voyage en train, par la pluie. Je parcours l'anthologie de Thierry Maulnier ⁵, où les plus beaux poèmes, les plus beaux moments de la poésie française sont indécemment mutilés. Hugo ayant eu le tort de n'être pas maurrassien, pour le punir, on ne citera de *Booz endormi* qu'un seul vers, fort médiocre. (L'auteur paraît avoir du goût pour les poèmes à sujets astronomiques.) Méchante stupidité de cette école qui, sous prétexte d'exalter la France, commence par l'amputer de la moitié de sa substance, au moins. Le succès de ce genre d'entreprises paraîtra un jour (peut-on l'espérer ?) la preuve de l'ignorance et de la sottise mauvaise foi de notre époque ⁶.

Comme à presque tous mes retours à Tilff, je prends^{lxxxviii} en horreur tout ce qui, dans deux ou trois jours, me^{lxxxix} semblera ici de nouveau charmant. Heureusement, il y a mon roman ⁷, auquel je pense sans cesse et auquel j'incorpore tout ce qui se passe, tout ce qui m'arrive, tout ce que j'éprouve. Je

-
- 1 Coutume populaire à l'approche de la Saint-Nicolas (6 décembre) consistant à jeter des friandises dans une pièce sans que les enfants présents ne se rendent compte d'où elles sont jetées et de leur faire croire que c'est l'œuvre de saint Nicolas.
 - 2 Fernand Waleffe est un collaborateur des *Cahiers mosans* et fait partie, avec Guillaume Curvers et les Remy, de ces Liégeois proches d'Alexis « montés » à Bruxelles.
 - 3 Maintenant détruit, l'hôpital militaire de Bruxelles se trouvait dans la commune d'Ixelles, au-dessus de la place Flagey.
 - 4 Curvers orthographiera ce nom de Smaele. Probablement enseignant dans une école bruxelloise, victime de ce qu'on peut appeler la « guerre des pissotières », et traducteur.
 - 5 MAULNIER (Th.), *Introduction à la poésie française*. Illustrations poétiques choisies avec la collaboration de Dominique Aury. Paris : Gallimard, 1939.
 - 6 Auguste Francotte se souvient avec étonnement combien Alexis vantait au contraire Thierry Maulnier après la guerre.
 - 7 Il s'agit de la suite que Curvers veut donner à *Printemps chez des ombres*, travail qui n'aboutira pas.

prévois d'énormes difficultés. La matière est encore loin d'être établie, répartie, équilibrée, composée.

Vendredi 17 novembre 1939.

Je trouve, au retour de Liège, une lettre de mon frère Paul¹, qui a changé de cantonnement. Les soldats ont reçu des cartouches. Ils ont subi de rudes alertes, et il s'est formé parmi eux une atmosphère de fièvre, qui a provoqué des incidents : trente hommes au rapport, discours du capitaine, exercices qui, espérons-le, auront du moins servi à passer la nervosité générale. On est accablé de tant de laideur et de brutalité. Paul, si fragile et si précieux au milieu de tout cela (il ne se doute pas que je le sens^{xc} à ce point), écrit^{xcii} : « Le village d'Ampsin² est plutôt agréable. Il y a des hôtels, des restaurants et des magasins. » Cette phrase si candide me paraît trahir toute la misère du soldat. C'est lui qui m'écrivait aussi qu'Yvonne³, dans *Printemps*, « ne vit que quand elle marche », dans la même lettre où il me fournissait sans le savoir le titre de mon prochain roman, s'il plaît à Dieu : *Les Plaisirs sous la cendre*. Je lui réponds en hâte, comme pour m'apaiser un peu. Il a signé^{xciii} sa lettre : *ton pauvre frère*^{xciii}.

Dans l'autobus qui nous ramenait à Tilff, j'étais debout à côté d'un groupe de trois très jeunes filles et un garçon. L'une était vêtue plus élégamment que les autres, quoique très simplement, et coiffée d'une haute toque de fourrure ; elle se tenait devant le garçon et causait avec lui d'un air entendu. Autour de lui, appuyées contre la paroi, une blonde rêveuse^{xciv}, fort jolie avec une sorte de calotte florentine (?), et une petite paysanne, m'a-t-il semblé, attentive et plus pauvrement mise ; ces deux dernières également silencieuses, et toutes trois d'ailleurs blondes, de trois blonds différents. Le garçon était noir, noir de cheveux, de sourcils et de type, moins grand qu'elles, un peu mou, vêtu déjà en homme, un feutre gris rejeté sur sa nuque et une ceinture de cuir^{xcv} serrée sur son imperméable. Je n'ai jamais vu sur un visage de mâle pareille expression de bonheur. Il jouissait tranquillement d'être là, entouré de ces trois belles filles. Ses yeux, sa lèvre étaient luisants. Presque tout le temps, il parlait, d'une manière très douce, lentement, avec l'accent wallon mais sans aucune vulgarité malgré certains mots d'argot. Conversation de lycéens assez libres, sur des films et des vedettes de cinéma. À propos du programme du Balzac⁴ :

-
- 1 Paul Curvers (1907-1964), frère cadet d'Alexis, frère jumeau de Guillaume.
 - 2 Ampsin, village de la province de Liège, situé à 6 km de Huy et à 18 km de Liège.
 - 3 Yvonne Colbat, héroïne de *Printemps chez des ombres*.
 - 4 Le cinéma Le Balzac était situé près de l'Opéra, dans le quartier de l'Université de Liège.

« Je voudrais bien aller le voir, mais là les places sont trop chères. Douze francs, fois deux, ah ! mes frères !... » La blonde élégante a un petit rire complice. Je crois que ces places à 12 francs sont celles du balcon, où^{xcvi} l'on s'embrasse le plus commodément ; en tout cas on a d'autres places au parterre, pour 8 francs. J'admiraï la beauté de ce groupe si parfait : la triomphante, la distraite, l'effacée, le petit coq. J'entrevois leurs destinées. Quand le garçon souriait, sa figure penchée brillait de noblesse et d'esprit. J'admiraï surtout avec quel naturel, durant tout le voyage, il évita de rencontrer mon regard, pourtant posé incessamment sur lui. Je souriais aussi, à demi, prêt à me mêler à l'entretien. Les jeunes filles beaucoup plus perspicaces.

À mesure que les Belges sont moins fiers d'être neutres (pourquoi, mon Dieu ?), ils se disent de plus en plus fiers d'être belges. On parle^{xcvii} chaque jour davantage de l'honneur belge, de l'âme^{xcviii} belge, de la musique belge, etc. Les speakers de la radio prononcent le mot avec une emphase quasi-haletante, comme pour le gonfler d'un souffle héroïque : *bell-ge*. Il est maintenant question d'un cinéma belge¹. Il est entendu que, si l'on fait des affaires, ce sera pour sauver la civilisation. C'était déjà pour ça, du reste, qu'on avait fait l'autre guerre. Des gens prennent une importance extraordinaire. Revanche de tous les médiocres, que notre isolement d'avec la France met brusquement à l'abri de toute comparaison.

Lu avec intérêt dans *Les Nouvelles littéraires* (que^{xcix} je relis depuis la guerre malgré leur médiocrité, dans ma curiosité de tout ce qui se passe là-bas et du sort des écrivains, mobilisés ou non) un article de Fred Bérence², montrant^c que beaucoup de grandes œuvres du passé ont été créées en périodes de trouble, dans des villes assiégées, etc. (Del Sarto peignant la Cène dans Florence assaillie³.) Leçon de courage, dont je suis encore incapable de profiter. Je vis dans une sorte de néant intérieur, attendant seulement que ça finisse, d'une manière ou d'une autre. Mais plutôt : n'y a-t-il pas une catégorie d'esprits que ces événements fécondent et stimulent au contraire ?

-
- 1 Le premier film belge en français répertorié par le ministère des Affaires étrangères est *La Kermesse héroïque* (J. Feyder) et date de 1935.
 - 2 BÉRENCE (Fr.), « L'Artiste en face des événements », dans *Les Nouvelles Littéraires* (Paris), n° 891, 11 novembre 1939, p. 1 et 2.
 - 3 Andrea del Sarto, né à Florence en 1486, y meurt de la peste en 1530, lors du siège de la ville. Il aurait terminé son chef-d'œuvre, la *Dernière Cène*, peinte dans l'ancien réfectoire de l'abbaye de San Salvi, en 1527.

Toujours plongé avec bonheur dans le *Journal* de Gide¹, beau et profond comme la musique, et dont l'exemple m'aide à tenir le mien, faute de pouvoir m'aider à^{ci} l'égaliser jamais. Vie inimitable.

Lundi 20 novembre 1939.

André Pauwels² me disait : « Vous, vous êtes un faux paresseux. »

Quand je suis parmi des jeunes gens, je peux faire illusion, parce que je réagis contre leur nihilisme et me dépense pour eux. Question de fluide aussi, sans doute. L'un d'eux, Gogo³, a pourtant deviné aujourd'hui qu'au fond je suis triste (comme déjà en quatrième latine, le P. Charlotieux ayant demandé en me désignant : « Est-ce qu'il est mélancolique ? » – tous mes camarades se récrièrent que non, et lui, à leur grand étonnement, que si).

Torpeur, incapacité, doute perpétuel. Je n'ai plus qu'un sentiment : l'attente passive de la fin de la guerre, – espérant qu'alors enfin l'on vivra, et sachant que c'est une illusion, les circonstances n'étant que des prétextes.

Odeurs de Gide : fleurs séchées, vieux tiroirs, objets en caoutchouc, puis fumée d'encens, puissante et suave. Son *Journal* m'exalte et me déprime. Après cela, qu'ai-je encore à écrire ? Ces garçons, tout à l'heure, parlaient de lui comme de leur unique maître. Combien j'étais ému et ravi ! Combien je me sentais Nathanaël⁴ comme eux ! Mais combien aussi indigne et déformé ! Chose curieuse, Gide, si^{cii} abondant en sensations de nature et de plein air, n'en évoque presque pas pour moi dès que j'ai cessé de le lire : je ne me rappelle de lui que le plus renfermé, le plus intime, et cette musique profonde^{ciii} que fait sa pensée.

1 GIDE (A.), *Journal*, 1889-1939. Paris : N.R.F., coll. Bibliothèque de La Pléiade, n° 54, 1939. Curvers en fera une recension dans la *Luxemburger Zeitung* (6 décembre 1939).

2 André Pauwels, professeur de français à l'Athénée royal de Liège (né en 1913, diplômé de l'Université de Liège en 1938, mort en 1987), ancien élève et ami d'Alexis (et aussi de Govaerts et Puraye) : il l'aide dans ses travaux d'imprimerie et lui aurait inspiré le personnage de Maurice, professeur caricatural dans *Tempo di Roma*.

3 Son ami Albert Govaerts.

4 Nathanaël, héros des *Nourritures terrestres*, être plein de ferveur, libéré des entraves du conformisme religieux, moral et social, a « la vocation d'être heureux ».

Mardi 21 novembre 1939.

Resté plongé jusque tard dans la nuit dans le *Journal* de Gide. Ayant déjà lu les pages qui se rapportent à la dernière guerre, je n'ai pu me tenir d'aller ensuite à la fin du livre, pour^{civ} dévorer tout ce qui suit le retour d'U.R.S.S.¹ Ici, on est dans le noir. C'est la vieillesse, le désenchantement, la contradiction, la chute des dernières idoles. Les scories ne s'éliminent plus. Odeur, par moments, de soufre et d'ossements. Atmosphère de guerre, tant intérieure qu'extérieure (Espagne, marxisme, etc.). Merveilleuse lumière encore de l'intelligence, pourtant. Et toujours cette vivacité d'impressions, cette faculté d'accueil et de réconciliation, cette naïveté, cette grandeur. À partir de la mort de M^{me} Gide², le chant devient pur et sublime. Noté cette phrase : « Elle était une direction de mon cœur ; et déjà de son vivant, sa voix, parfois, me paraissait venir de très loin. » Pleuré là-dessus en songeant à Marie, qui dormait et que j'allai rejoindre avec plus d'amour que jamais³.

Je ne sais si on a déjà remarqué que, lorsqu'un homosexuel aime une femme, il l'aime mieux que ne peut faire la moyenne des hommes. Si ce qu'on a raconté du duc de Windsor est vrai, son cas est tel avec Mrs. Simpson, pour qui il renonça au trône⁴. C'est d'abord que l'homosexuel aime une femme, non pour les raisons communes, mais en lui donnant le meilleur de lui-même, comme dit Gide ailleurs, à propos de lui-même. Et puis, sans doute n'y a-t-il ni homosexuel ni hétérosexuel absolument exclusifs. Si les hommes dits normaux peuvent choisir entre un grand nombre de femmes et les aimer à peu près toutes, les autres sont « anormaux » seulement^{cv} en ceci : que très peu de

-
- 1 Gide a publié ses impressions en 1936 : *Le Retour de l'U.R.S.S.* (Paris : Gallimard).
 - 2 Madeleine Rondeaux, devenue M^{me} Gide en 1895, meurt en 1938. André Gide a alors 69 ans, il lui reste à continuer son journal (définitivement interrompu en juin 1949) et à écrire *Et nunc manet in te* (1951), *Thésée* (1946), *Ainsi soit-il* (1952).
 - 3 On trouve de nombreux échos de discussion au sujet de la relation d'André Gide avec sa femme, dans les lettres des Curvers à Marcel Thiry, à Marguerite Yourcenar et à Jean SCHLUMBERGER – notamment au moment de la parution de l'ouvrage de ce dernier : *Madeleine et André Gide*, dans *Œuvres*. T. 7 : (1944-1961). Paris : Gallimard, 1961, p. 209-382. Première édition en 1956. L'objectif de ce livre est de « veiller à ce qu'[...] on ne fasse pas d'André et de Madeleine Gide un couple tragique, qu'on ne range pas indûment Madeleine parmi les insignes victimes de l'amour trahi » (p. 213). Schlumberger accomplit ainsi un devoir de mémoire non seulement envers son ami, mais également envers la femme de celui-ci.
 - 4 Édouard VIII, roi de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord de janvier à décembre 1936, abdique en faveur de son frère George V pour épouser une Américaine divorcée Mrs. Simpson et reçoit le titre de duc de Windsor.

femmes leur conviennent^{cvii} (d'autant moins qu'ils aiment les hommes davantage) ; mais s'ils ont la chance d'en rencontrer une qui appartienne à cette minorité^{cvii}, alors ils s'en éprennent d'autant plus que leur choix était soumis à plus de restrictions. Plus l'objet de la passion est défini et donc exceptionnel dans sa catégorie, plus la passion est forte. Inversement, la passion d'un hétérosexuel pour un homme, si d'aventure elle se produit, sera vive dans la mesure où précisément elle avait peu de chances d'exister, faute de trouver facilement^{cviii} à qui s'adresser parmi les hommes, quand trop de femmes se la fussent disputée.

Gide n'est jamais plus grand que lorsqu'il se plaint de sa médiocrité, de son égoïsme, de sa sécheresse, etc. Les autres ont l'habitude de justifier et^{cix} d'exalter leurs défauts.

Les dernières phrases du *Journal* (collection de La Pléiade, 1939) laissent espérer on ne sait quel retour à la vie et à la jeunesse¹.

Beaucoup songé à Paul Desjardins², que j'ai connu trop vieux et ne montrant plus, avec parfois encore des éclairs, que sa décrépitude³. Il y mettait d'ailleurs une coquetterie à rebours, sinistre à force d'insistance.

1 « Me voici libre, comme je ne l'ai jamais été ; libre effroyablement, vais-je savoir encore "tenter de vivre" ?... »

2 Paul Desjardins (1859-1940). Écrivain et journaliste, fonde, avec sa femme, Marie-Amélie Savary, les décades de Pontigny qui se déroulent dans les ruines de l'abbaye cistercienne de Pontigny, qu'il a achetées en 1906. De 1910 à 1914, puis de 1922 à 1939, les décades sont liées aux débuts et au développement de *La Nouvelle Revue française*. Pendant 10 jours, chaque année (il y a parfois plusieurs décades la même année), de nombreuses personnalités (André Gide, Edmond Jaloux, Roger Martin du Gard, Pierre Viénot, Jean Schlumberger, François Mauriac, Jacques Rivière, Paul Valéry, Paul Claudel, André Malraux, Antoine de Saint-Exupéry, Charles du Bos, Jean-Paul Sartre, Simone de Beauvoir, T.S. Eliot, Thomas Mann, Heinrich Mann, Ernst Robert Curtius...) s'y entretiennent sur des sujets littéraires, philosophiques ou religieux. Des thèmes politiques y sont souvent abordés, particulièrement en faveur de la coopération européenne. Anne Heurgon, la fille de Paul Desjardins, reprend le flambeau en 1952 à Cerisy la Salle. Voir DIETZ (J.), « M. Paul Desjardins », dans *Cahiers de la quinzaine*, 19^e série, 18^e cahier, 1930 ; *In Memoriam. Paul Desjardins (1859-1940)*. Bulletin de l'Union pour la Vérité. Cahiers de Pontigny. Paris : Éditions de Minuit, 1949 ; HEURGON-DESJARDINS (A.), *Paul Desjardins et les Décades de Pontigny*. Études, témoignages et documents inédits. Préface d'André Maurois. Paris : P.U.F., 1964 ; S.I.E.C.L.E. *Colloque de Cerisy. Cent ans de rencontres intellectuelles de Pontigny à Cerisy*. Paris : Éditions de l'I.M.E.C., 2005.

3 Curvers évoque la vieillesse de Desjardins dans *Les Cahiers mosans* (janvier-février 1931).

Je sais gré du moins à l'anthologie de Thierry Maulnier de m'avoir donné l'envie de lire *Suréna*, pièce pour laquelle je comprends mal la sévérité de Voltaire¹. J'y cueille ces perles, qu'on croirait si peu cornéliennes :

« ... Et d'un mot échappé la douceur hasardée
Trouvait l'âme en tous deux toute persuadée². »
« ... Et le moindre moment d'un bonheur souhaité
Vaut mieux qu'une si froide et vaine éternité³. »

Du *Mithridate* de Racine, Thierry Maulnier ne détache que huit vers, fort quelconques. Mieux valait^{cx} citer (ce que je fais de mémoire) :

« ... Si tu m'aimais, Phédime, il fallait me pleurer
Quand d'un titre funeste on me vient honorer
Et lorsque, m'arrachant du doux sein^{cxii} de la Grèce,
Dans ce climat barbare on traîna ta maîtresse⁴. »

Je m'avise de la grande beauté qu'a souvent la pensée, chez Corneille, et de la force qu'il lui donne quand il la ramasse en un seul hémistiche ou dans une suite de petites phrases qui sont, en réalité, des hexamètres :

« ... Ce soir, la reine arrive.
– Et Mandane avec elle ?⁵ »

Dans la dernière scène du premier acte (de *Suréna*) :

« ... N'épousez point Mandane : exprès on l'a mandée...⁶ »

Et dans *Polyeucte*, l'admirable :

« Il est vrai qu'il est triste⁷. »

1 Voltaire rejette de la tragédie tout ce qui peut sentir le lyrisme. Chant du cygne de Corneille (1674), la pièce se déroule en huis-clos ; elle met en scène un roi, Orode, qui, inquiet de l'ombre que lui fait le valeureux guerrier Suréna, tente de se le concilier en lui offrant la main de sa fille Mandane. Suréna refuse : il aime Eurydice, princesse arménienne, mais sera victime d'un archer inconnu. La pièce illustre l'impossible bonheur et le désenchantement du rêve héroïque (« toujours aimer, toujours souffrir, toujours mourir »).

2 CORNEILLE (P.), *Suréna, général des Parthes*, acte I, scène 1.

3 *Idem*, acte I, scène 3.

4 RACINE (J.), *Mithridate*, acte V, scène 2 (1673). La mémoire de Curvers est fidèle.

5 CORNEILLE (P.), *Suréna...*, acte I, scène 2.

6 *Idem*, acte I, scène 3. C'est Eurydice qui parle.

7 CORNEILLE (P.), *Polyeucte*, acte I, scène 3.

Souvenir. En rhétorique, le P. Bourdillon nous lit de façon caricaturale et grotesque des vers de Mallarmé, en se donnant un mal bien inutile pour nous montrer qu'il n'y comprend rien. À la récréation, Maquoi¹, indigné, nous claironne en manière de réplique, et en exagérant, lui aussi, la cacophonie :

« Il croit pouvoir enfin ce qu'encore il n'a pu,
Et que ce qu'on diffère est à moitié perdu². »

Puis d'une voix religieusement musicale, reprend les vers :

« Ses purs ongles très hauts dédiant leur onyx...³ »

Et voilà Corneille enfoncé, grâce surtout au prestige de Maquoi, qui portait alors une lavallière (imitée par moi dans la suite) et cultivait les poètes maudits. Il est aujourd'hui avocat et rangé. Il faudra que je note les souvenirs que j'ai gardés de lui et du P. Bourdillon.

Mercredi 22 novembre 1939.

La petite Hélène [Curvers], charmante aujourd'hui, est persuadée qu'il y a plusieurs soleils, un sur le boulevard d'Avroy⁴, un à Saint-Hubert⁵, etc. Comme je lui montre la lettre C, elle me dit: « C'est la lune. »

Déjeuner avec Nic et Paul⁶ revenu en permission. Nic me dit aimer tant la figure de Marie, qu'elle trouve « comme éclairée ». Paul partage maintenant, « chez l'habitant », un lit avec un autre soldat. « Par pudeur, on se lave les pieds avant de se coucher. Puis, on est un peu gêné. On n'ose pas être naturel, et c'est bête, puisqu'il faut bien qu'on le redevienne dans le sommeil. » Nous nous sommes^{cxii} très bien entendus, puis quittés brusquement,

1 Fernand Maquoi (1905-1943), ancien élève du collège Saint-Servais, semble avoir impressionné son condisciple ; Alexis se souvient : « étrange garçon à petite tête de chat, à la chevelure crépue, toujours vêtu de noir et cravaté d'une superbe lavallière. Ce n'était pas précisément le mauvais sujet, c'était plutôt l'esprit fort de la classe. S'installant tout seul au dernier banc, il lisait les poètes maudits pendant les cours d'apologétique ou de géographie. Ou bien, de sa belle grande écriture fleuronnée, il improvisait ses propres poèmes sur des feuillets qui circulaient ensuite sous les pupitres. Sa verve était éblouissante. »

2 CORNEILLE (P.), *Polyeucte*, acte I, scène 1.

3 Stéphane Mallarmé, premier vers du poème dont il est le titre.

4 Important boulevard de Liège.

5 Peut-être la ville de Saint-Hubert dans la province de Luxembourg.

6 Paul Curvers, frère d'Alexis, et sa femme, Antoinette Viroux, dite Nic.

tristement. Il rejoint son cantonnement ce soir même. J'ai été frappé de sa démarche plus assurée.

André Mardaga¹ a maintenant un filleul de guerre, qu'il n'a pas encore vu.

Abordé Léopold Levaux sur le boulevard. Surpris par mon appel, il pousse un « ouh ! » et fait un bond en^{cxiii} avant. Il m'explique qu'il était en train de se réciter du Laforgue :

« Loin de ces très goujates gens
Et de leurs phraséologies². »

N'a pas manqué d'ajouter, en se sauvant, qu'un « auditoire » l'attendait à l'instant même.

Samedi 25 novembre 1939.

On « organise l'évacuation éventuelle de Tilff. Il faudra, sur l'ordre de l'autorité militaire, se rendre par Angleur à Seraing³ (trois heures^{cxiv} de marche environ), de manière à y arriver pour 4 heures du matin, heure à laquelle un train partira pour Ypres, lieu de destination, dont il ne restait pas pierre sur pierre après la dernière guerre⁴. La population semble plus disposée que l'administration à comprendre que le froid, la fatigue, le désordre^{cxv} et l'émotion feront sans doute plus de victimes qu'aucun bombardement. Une grande jeune femme riait de toutes ses dents, qu'elle avait belles : « Deux couvertures par personne ! Hô !... Vous verrez, il y aura des tableaux tristes, mais il y en aura aussi de bien comiques, hi ! hi ! hi !... »

Histoire des mots. Les résolutions, naguère, étaient ardentes, enthousiastes. Aujourd'hui, elles sont « froides », et toute discipline est « calme ». Ce jargon doit venir d'Italie, ce qui en garantit la sincérité.

-
- 1 Un ami intime d'Alexis qui tient une élégante boutique de vêtements à Liège. Mardaga, qui voulait être acteur (et qui contribua très modestement aux *Cahiers mosans*), enregistra des cassettes pour les aveugles.
 - 2 Extrait du premier quatrain du 12^e poème des *Locutions des Pierrots de L'imitation de Notre-Dame la Lune* (1886) :
Encore un livre ; ô nostalgies
Loin de ces très-goujates gens,
Loin des saluts et des argents,
Loin de nos phraséologies !
 - 3 Seraing, commune de la province de Liège, située à 9 km de Liège.
 - 4 Rappelons que c'est cette ville belge de Flandre occidentale qui a donné son nom à la tristement célèbre ypérite.

Il paraît que Cécile Sorel¹ a envoyé aux funérailles du bourgmestre Max² une couronne de grappes de raisin, « fruit de la France », et qu'il y a des gens pour trouver ça de mauvais goût.

Passé une heure dans la chambre de Gaston Libon³, qui s'est cru, par enfantillage, dans une situation tragique, et s'y est mis par conséquent, en allant tout raconter aux parents de la jeune fille, pour apprendre ensuite que ses craintes étaient vaines. Il regarde la vie avec des yeux si doux, si faibles. Étrange atmosphère de cette chambre populiste. Je reste longtemps étendu, en silence, sur le divan vert pomme.

Comment a-t-on le courage d'avoir des enfants ?

Le cas de celui-ci me ramène à la vérité de cette idée de Gide, que la pratique de l'homosexualité serait d'un grand bienfait dans bon nombre de vies. Si je lui disais cela, c'est lui qui serait scandalisé. Il est ou se croit fort épris de cette jeune fille. Je lui dis en le quittant: « Si vous me jugez un jour, que ce soit avec aussi peu de parti pris et de sévérité que j'en ai mis, moi, à vous juger. » Mais n'ai-je vraiment pas de parti pris ? C'est plus fort que moi, les relations entre homme et femme, en dehors du mariage et de la procréation, me paraissent laides à cause de cette odeur de toilette et de pharmacie qui s'en dégage^{oxvi} nécessairement. Avec Marie, pourtant, c'est différent, mais avec elle seule : quelque chose comme de l'enfance prolongée, et heureuse. Ma joie vient pour une part de celle que je lui donne. L'intimité physique des êtres est pour moi le mystère indéchiffrable et passionnant entre tous.

Noter pour mon roman qu'Henri se préoccupe ainsi de « ce qui se passe sous les vêtements ». (« Comme médecin », expression qui agace Isabelle. « ... Tendre comme il était devenu depuis la mort de sa mère. ») Hyacinthe⁴, malgré sa déception profonde (rêve de communion jamais atteint, idéalisation

-
- 1 Céline Seurre, dite Cécile Sorel (1873-1966), célèbre actrice française, sociétaire de la Comédie-Française de 1904 à 1933.
 - 2 Adolphe Max (1869-1939), homme politique libéral. Bourgmestre de Bruxelles, sa fermeté vis-à-vis de l'occupant pendant la Première Guerre mondiale lui valut quatre années d'emprisonnement, et sa réputation. Adolphe Max est décédé quelques jours avant, le 6 novembre.
 - 3 Un ami, probablement un ancien condisciple du collège Saint-Servais.
 - 4 Le choix de ce prénom peut paraître curieux, mais le comique Hyacinthe Dans, dit Claudel, né en 1891, défraie alors la chronique liégeoise. Déjà cité une première fois devant la cour d'Assises de Liège en 1926 pour délit de presse, il y est condamné à mort en 1934 pour l'assassinat de sa maîtresse. Hyacinthe Dans et son procès retentissant ont inspiré Georges Simenon pour son roman *Les Trois Crimes de mes amis* (1938).

de ses souvenirs d'Allemagne, confidences reçues au promenoir), s'applaudissant d'être homosexuel, jusqu'à la catastrophe finale. Sa rencontre avec le ménage Pascal-Lilou¹.

Lundi 27 novembre 1939.

Hier dimanche, visite des Van Erck. Les deux petites filles² jouent avec Germaine³ et Raymond⁴, accouru en hâte. Jules nous raconte l'histoire suivante. Récemment, on dit à Irène de cesser de se gratter « le pépette » (le derrière)⁵,

- Pourquoi ?
- Parce que ça ne se fait pas^{cxvii}, surtout en public.
- Françoise [Delcourt ?] intervient alors :
- Mais elle fait quelque chose d'encore bien plus sale !
- Quoi ?
- Elle se gratte aussi le pépette de devant.
- Et pourquoi est-ce encore plus sale ?
- Parce que là, on peut entrer.

Le temps est sinistre. Il pleut, et les eaux montent. On espère vaguement que le fléau de l'inondation arrêterait celui de la guerre⁶.

-
- 1 Tous des personnages de *Printemps chez des ombres*, dont Curvers se propose d'écrire la suite, *Plaisirs sous la cendre*. Le manuscrit de l'épisode de la rencontre est conservé. Lilou, l'ex-femme de Hyacinthe Grandrieux, est désormais remariée, non avec le bourgeois François (son amant dans *Printemps chez des ombres*) mais avec l'ouvrier Pascal.
 - 2 Irène et Élise Van Erck.
 - 3 Peut-être une protégée ou une nièce de Marie Delcourt, dont s'occupent les Curvers et qui entreprendra des études d'infirmière.
 - 4 Raymond Surlémont, fils de Lucien et Sophie Surlémont, voisins des Curvers.
 - 5 Si dans le roman d'André BAILLON, *Zonzon Pépette, fille de Londres* (1924), l'héroïne est surnommée Pépette par les truands qui l'entourent, c'est parce qu'elle « avait un fessard comme pas un » !
 - 6 C'est ce qu'écrivit Curvers à Marie Gevers le 29 novembre 1939 : « Ici, nous avons eu, pour nous distraire, de belles inondations. Dans les prairies, les arbres ont été raccourcis pour de bon, et se trouvaient tout bêtes, changés en échassiers prisonniers dans un lac. Les eaux n'ont pas causé grand mal. On espérait ingénument que Dieu les envoyait pour arrêter la guerre. » (Bibliothèque royale de Belgique, Archives et Musée de la Littérature, ML-L542).

Mercredi 29 novembre 1939.

Hier, au cercle de Philosophie et Lettres, conférence^{cxviii} sur *Catulle et le réalisme poétique*¹. Lu des poèmes d'Apollinaire, Cocteau, Toulet², Carco, etc. Public charmant et, par ces temps d'angoisse, singulièrement sensible à la poésie (le même phénomène, paraît-il, s'était déjà produit au commencement de l'autre guerre).

À Paris, au mois d'août, lorsqu'on apprit la signature du pacte germano-russe (c'était un lundi, les Steinberger venaient de nous quitter, et je me rappelle quelle stupeur nous frappa dans l'appartement des Droz lorsque j'y déployai le journal que je rapportais avec la boîte à lait)³, les communistes commencèrent par crâner ; article d'Aragon : *Vive la paix !*⁴ Les communistes officieux, dont le désarroi perça^{cxix} d'ailleurs par la suite dans les articles fanfarons de cette presse bien stylée, avouèrent plus d'un embarras. À *La N.R.F.*, excellent terrain d'observation, Gilberte Landréat⁵ me dit le jour même : « Moi, je n'y crois pas. Si vous pensez que l'agence Tass ne lance pas aussi des bobards ! » Et Hirsch, comme j'abordais le sujet à son corps défendant, et lui-même dissimulant sa gêne sous un semblant de colère : « Ce qui m'étonne, c'est votre étonnement. Vous croyez donc à la morale en politique ? » etc.

Dès le lendemain, d'autres plaidaient : « Ce pacte rend la guerre impossible (opinion première de Droz^{cx} également), et d'ailleurs il n'est pas encore ratifié. »

Puis, quand le pacte fut ratifié (à l'unanimité, bien entendu), les malédictions contre Hitler s'apaisèrent soudain, et tout ce qu'on avait soutenu pour prouver la nécessité d'entente avec la Russie ne servit plus qu'à prouver le contraire.

Aujourd'hui que la Russie a annexé la moitié de la Pologne, asservi les pays baltes et se prépare à envahir la Finlande (dont les canons menacent

1 Comme le mémoire de fin d'études de Curvers portait sur les poètes lyriques, il n'est pas exclu qu'il en ait tiré une conférence.

2 Les *Contrerimes* (1921) de Paul-Jean Toulet (1867-1920) – poète décrété mineur dont un vers est resté célèbre : « en Arles où sont les Alyscamps » – ont servi de modèles au groupe des « poètes fantaisistes » dont fait partie Francis Carco (1886-1958).

3 Le pacte germano-soviétique a été signé le 22 août.

4 L'article d'Aragon a paru dans le quotidien qu'il dirige, *Le Soir* du mercredi 23 août 1939. Robert Brasillach rétorquera dans le *Je suis partout* du 25 suivant : « S'il y avait un gouvernement, Aragon aurait été fusillé mercredi matin. »

5 Nous ignorons qui est cette personne : une employée de la maison d'édition ?

Leningrad, pauvre petite ville sans défense)¹, il est de bon ton, parmi les communistes officieux, de ne plus s'occuper de politique, de ne pouvoir même plus lire les journaux, – détachement subit (ont-ils assez flétri « la tour d'ivoire » ! celui qui ne résiste pas est complice, etc.) qui ne les empêche du reste pas de continuer à noyauter fort diligemment^{cxix} tous les organismes de gauche, et même de droite, où ils ont accès, car beaucoup de gens ont été noyautés à leur insu et soutiennent encore, par patriotisme ou par antifascisme, la politique de Staline.

Notre erreur a été, notre erreur coupable, de ne pas nous rendre compte plus tôt que nous avons affaire à un peuple de primates prêts à n'importe quoi. Ils nous ont pris par les sentiments, à propos de l'Espagne, des victimes de l'hitlérisme^{cxii}, etc. La lucidité de Marie en tout cela, sa résistance instinctive d'abord, ont été admirables ?

Douce journée pluvieuse aujourd'hui. Les eaux se retirent. Il fait tiède. Longue après-midi pleine de sommeil et d'amour.

Mardi 5 décembre 1939.

Dimanche matin, j'ai revu enfin la bonne figure d'Henri Baugnet², qui me souriait derrière la vitre de sa fenêtre. Promenade l'après-midi, vers Méry³. La jeunesse paysanne, les soldats emplissaient les cabarets du village. On revient ainsi déjà aux plaisirs dits « simples », qui nous ramènent, en tout cas, à combien d'années en arrière ? L'atmosphère était celle d'une fête, d'une Toussaint d'autrefois.

Dîné hier chez les Hubaux⁴, avec les Hélin et les Soreil⁵. On nous traite de bourgeois réactionnaires, parce que nous jugeons avec sévérité la politique russe (bombardements en Finlande). Les Hubaux, eux, sont pleins d'indul-

1 Les Allemands avaient envahi la Pologne le 1^{er} septembre 1939 et les Russes le 17. La guerre russo-finlandaise débute le 30 novembre. Les pays baltes seront annexés en août 1940.

2 Sans doute un voisin.

3 Dépendance de Tilff.

4 Jean Hubaux, sa femme Jeanne et leurs enfants habitent rue Bois-l'Évêque à Liège.

5 Arsène Soreil (1893-1989) (et sa femme Jeanne), professeur d'esthétique à l'Université de Liège, auteur de *Dure Ardenne*, 1934. Voir HEUR (J.-M. d'), « In Memoriam », dans *La Vie wallonne*, t. 63, 1989, p. 79-102 et *Id.*, « Arsène Soreil aurait cent ans (1993-1993) », dans *Id.*, t. 67, 1993, p. 109-111. Auguste Francotte nous confie : « Soreil était Ardennais comme Paul-Louis Courier était vigneron ».

gence ; la jeune Antoinette¹ nous récite, à la surprise amusée des siens, que « la fin justifie les moyens », etc. (comme naguère la petite Bost²). Tout ce milieu est noyauté et ne s'en doute pas. Le travail a été admirablement fait. On a pris Hubaux par l'adulation. Il est déjà incapable de supporter une contradiction, un simple nuancement de sa pensée. Il faut, d'autre part, prévoir que les bourgeois vont exploiter les événements à des fins réactionnaires. Avouons que tout s'est passé comme pour leur donner raison.

Longue conversation sur le roman, dont Soreil cherche une définition pour son cours. Je crois qu'il a tort de *partir* de l'idée de récit, et propose : « Le roman est une image de la vie (c'est-à-dire d'une atmosphère, de caractères et d'événements) exprimée sous forme de récit. » Marie préférerait : « une image de vie », qui me satisfait moins encore que ma formule. Je crois que *Bourg-le-Rond* est un récit, et *Printemps*, un roman.

Jeudi 7 décembre 1939.

À ma définition du roman³, je voudrais ajouter une précision, en indiquant qu'il s'agit d'un récit mené sur plusieurs plans à la fois (ou dans plusieurs dimensions), ce par quoi précisément le roman me paraît se distinguer de la nouvelle, qui est un récit sur un plan unique. Le récit, dans le roman, doit avoir de l'épaisseur.

Un M. Godchaux, fixé à Saint-Germain-en-Laye, m'envoie une coupure du *Journal de Bruges*, où il parle de *Printemps* comme d'un livre « original et amusant ». Le reste à l'avenant. Les héros sont « une bande de jeunes imbéciles » et Jean-Louis, « un crétin complet ». À la fin, une insinuation d'esprit flammant, semble-t-il, à propos de Paris qui est la « capitale de bien des Belges »⁴. J'envoie la coupure à Soreil.

1 Antoinette Hubaux, fille de Jean et Jeanne Hubaux, qui épousera le D^r François Pirlet.

2 Nous ignorons de qui parle Curvers.

3 Curvers publie des réflexions théoriques sur le roman, sous le titre « Notes sur l'Art du Roman », dans *La Famille Passager. Op. cit.*, p. 203-229.

4 Dans la chronique *Les Livres* tenue par Charles Godchaux (*Journal de Bruges*, 103^e année, n° 87, 26 octobre 1939, p. 4). Voici la notice complète : « *Printemps* chez les ombres. – Roman par Alexis Curvers. – Éditions de la "Nouvelle Revue Française" à Paris. / Ouvrage amusant et original, dont les héros nombreux sont tous plus ou moins victimes d'une hallucination permanente. L'auteur nous présente une bande de jeunes imbéciles, dont l'excuse est la guerre qui a atrophié dès le berceau cette génération d'enfants détraqués. Le plus sot de tous, un crétin complet, est un dangereux membre d'une "section" c'est-à-dire d'une organisation politique, qui entretient dans chaque ville

À ma connaissance, pas un critique français n'a encore parlé de mon livre, ce que les circonstances suffiraient d'ailleurs à expliquer¹.

Hier, promenade à cheval avec Ferdinand², dans les bois tout baignés de brouillard. Ferdinand toujours le même, avec sa gentillesse prudente de petit paysan. Ne consent qu'à ce qu'on lui demande explicitement, et on lui donne des raisons (par exemple, il feint de ne pas s'apercevoir que je désire ne pas rentrer seul à Méry, jusqu'à ce que je l'aie prié de me raccompagner, – ce qu'il fait volontiers, du moins pour la moitié du chemin). Il retourne ce soir à l'armée.

Tante Anna³ me raconte aujourd'hui ce rêve qu'elle a fait : elle assiste, en compagnie de nombreux amis, à une représentation ou à un concert organisé par moi (souvenir évident de ma conférence de la semaine passée) ; un contrôleur s'approche, lui réclame les billets, qu'elle n'a pas, et, comme il veut la faire payer, elle répond : « Mais nous n'avons pas à payer nos places, nous sommes les Colbat ! » Cela me rappelle ce soir où, étant moi-même en tramway, je la vis passer sur le boulevard avec sa servante Maria, rentrant à la maison en toute hâte : elle *était* M^{me} Colbat, la pauvre chère.

une section armée, d'un aspect militaire. (Degrelle et Co)... L'auteur dit de ses héros qu'ils sont des ombres... il les flatte !!!! L'ouvrage est très curieux, mais trop pessimiste malgré de jolis tableaux provinciaux, nettement ardennais et belges ou parisiens... / M. Alexis Curvers estime que les adolescents, qu'ils *[sic]* nous présente deviendront un jour des messieurs en jaquette, des parents suant de peur et de vanité, des mécaniques à broyer la vérité. L'auteur trouve le monde bien organisé pour empêcher le bonheur, et le compare à une sorte d'engrenage perfectionné à cet effet. Je vois surtout là-dedans que Paris, capitale française, est aussi la capitale de bien des Belges et surtout des Ardennais, qui y retrouvent leur âme, si française. »

- 1 Aucun Français n'apparaît dans les auteurs des nombreuses recensions dont sont conservées les coupures : Jean Jacob de Beucken (*La Meuse*, 17 août 1939), Germaine Sneyers (*Le xx^e siècle*, 20 août 1939), Victor Moremans (*La Gazette de Liège*, 25 août 1939), Robert Poulet (*Cassandre*, 16 septembre 1939), Fernand Desonay (*La Nation belge*, 1^{er} septembre 1939), Jean Dominique (*Le Soir*, 9 septembre 1939), Lucien Christophe (*La Gazette*, 25 septembre 1939), Franz Hellens (*Le Soir*, 24 décembre 1939), Marie-Claire Hélin (*Terre wallonne*, octobre-novembre 1939), Léon Chenoy (*Le Thyse*, 1^{er} novembre 1939), Léon Danse (*La Cité chrétienne*, 5 mai 1940).
- 2 Ferdinand Guise, Ghyse ou Gise (différentes graphies relevées dans les papiers de famille), fermier.
- 3 Anna Caganus, née Curvers (1880-1967), sœur de Jean, père d'Alexis. À son propos, Alexis Curvers rapporte l'expression compatissante de Marie Delcourt : « Pauvre chère douce tante Anna ! »

Vendredi 8 décembre 1939.

Réfugié pour écrire ceci chez Respentino¹, où le clinquant^{cxiii} italien se donne libre cours dans une solitude éternelle. Ennui épouvantable, qui est pour moi jusqu'à présent l'effet le plus sensible de cette guerre. Avant, je m'ennuyais aussi, mais il y avait des espoirs de fuite. Tout^{cxiv} est fermé à présent.

Tant que je suis seul avec elle, sa valeur unique me tient lieu de tout. Dès que nous sommes en contact avec quelque autre aspect du réel, je ressens cruellement la contrainte qui s'est imposée à ma vie et qui la dénature. Ces deux jours que nous passons à Liège, avec leur inévitable intermède familial, me sont devenus insupportables, alors que j'y voyais d'abord une récréation agréable. Une^{cxv} quantité de petites routines se sont mises à les encombrer, bientôt à les remplir tyranniquement. Finalement, mon temps de liberté se réduit à quelques quarts d'heure disséminés ; encore les passé-je, fatigué par ce qui les a précédés, à attendre, dans des endroits que je n'ai pas choisis, ce qui doit les suivre. Marie n'est à son aise que lorsque tout le programme est ainsi prévu, organisé, compact. C'est le moment précis où je commence à avoir envie de mourir.

Nous ne voyons, à part quelques rares amis, que des gens éteints, tout occupés à étouffer le drame profond qui les rendrait intéressants, ou de pauvres types qu'il faut remorquer, et qui ne manquent jamais aux rendez-vous... Je ne me sens jamais de niveau. Ces mornes entrevues sont pour eux un plaisir qu'ils attendent et savourent passivement. Je n'ai pas le courage d'être désagréable une fois pour toutes, et je sors de là épuisé, méchant. Je me demande si la tendance « réactionnaire » de mes idées actuelles n'a pas surtout pour origine cette « philanthropie » qu'il me faut exercer à^{cxvi} longueur de journées, et à la force des poignets. On veut bien me dire que je suis un artiste, un maître de vie, etc. Mais on ne me traite jamais qu'en pensionnaire docile. C'est moi qui obéis au règlement des autres.

Je sens toute la mesquinerie de cette plainte, que je n'ose d'ailleurs formuler que fragmentairement, en des accès de mauvaise humeur qui me rendent odieux. C'est préventivement qu'il faudrait dire : « Je veux ceci... Cela m'ennuie, je ne le fais pas. » Mais si grande est ma faiblesse (même dans les cas où j'agis indépendamment) que je me demande, hélas, si, livré seulement à moi-même, j'aurais pu conduire ma vie autrement, – et si la querelle que je fais à autrui ne me sert pas surtout de prétexte.

1 Un Italien du nom de Respentino a transformé la maison Havard (quai de la Goffe à Liège) en restaurant dont le cadre, en bord de Meuse, faisait tout le charme.

Déjeuner chez André Grandjean¹. Je désirais lui parler. Lui, avec sa modestie probablement affectée, avait invité, « pour nous intéresser », d'autres personnes du reste aimables. Résultat : zéro, une comédie mondaine.

Dire que, pendant tout ce beau temps gâché, des jeunes hommes errent par les rues... Je ne me résigne pourtant pas à mourir sans m'être jamais mesuré avec la *vraie* vie².

Le métier qui pourrait me libérer de tout ceci^{cxxvii} me réasservirait aussitôt autrement.

Longue conversation, apaisante, avec André Mardaga, qui n'aime toujours pas mon roman. Il me parle de Mauriac, de la nécessité de se vaincre, de l'horreur des vices qui vieillissent... Enfin, du vrai. Puis les lamedukes³ reparaisent et tout est submergé.

Marielle Marique⁴, à propos des perfidies auxquelles elle est en butte à l'Athénée, où elle remplace un professeur mobilisé, nous disait : « Il me semblait représenter là la candeur masculine parmi la perfidie féminine. » Toutefois, elle ne se défend pas avec l'énergie qu'elle devrait avoir, ne fût-ce que par solidarité, d'autres femmes moins riches qu'elle risquant de pâtir avec elle de ces manœuvres.

-
- 1 André Grandjean (auteur de livrets d'opérettes dans les années 20, selon la SACD), amant de la très belle M^{me} Armand Comblen, tient un salon littéraire à Liège où, après la guerre, Auguste Francotte a entendu Alexis Curvers lire Gide et Marie Delcourt, Claudel. Armand Comblen, fils de l'architecte qui amena l'Art Nouveau à Liège et lança Gustave Serrurier-Bovy, habitait lui à Nonceveux, village de la haute vallée de l'Amblève, près de Remouchamp, et avait la réputation de s'intéresser plus aux messieurs qu'à sa femme.
 - 2 Curvers, comme le 29 février 1924, fait allusion à Rimbaud.
 - 3 En anglais, *lameduck* désigne en argot de bourse un agioteur qui ne paie pas ses différences. Le verbe *to lameduck* signifie estropier, rendre impotent. Curvers veut-il parler de vieilles obsessions ou de remords qui le hantent et le handicapent ?
 - 4 Ancienne élève de Marie Delcourt, épouse de Robert Demoulin, professeur d'histoire contemporaine à l'Université de Liège. Fille du D^r Léon Marique (1886-1950), dentiste, qui écrivit des romans en wallon sous le nom d'Aimé Quernol. Curvers a recensé son livre *Toussaint de chez Dadite* dans *Combat* du 11 septembre 1937 et lui consacra une émission à Radio Liège le 29 septembre 1950, dont le texte sera imprimé dans *La Vie wallonne* du 4^e trimestre 1950.

Dimanche 10 décembre 1939.

Il y avait, à déjeuner chez André Grandjean, un jeune homme dont^{cxxviii} j'entendis d'abord mal le nom. Comme nous admirions un charmant tableau d'Alice Frey¹, consulté, il se récusait : « Oh ! je ne comprends rien à cette peinture. Cela ne ressemble pas du tout à ce que faisait mon grand-père. » J'appris ensuite que c'était le petit-fils de Félicien Rops².

Si ce que disent les journaux est vrai, comment les Italiens peuvent-ils s'indigner de l'attaque russe contre la Finlande, alors qu'ils en ont fait autant contre l'Éthiopie, l'Albanie³ ? Ceci, bien entendu, n'excuse pas les Russes. Au contraire, car ils trahissent^{cxxix} plus d'espoirs qu'on n'en avait jamais mis dans les Italiens.

Mardi 12 décembre 1939.

De nouveaux mobilisés sont arrivés à Tilff, en pantalons de toile dans la pluie et la nuit. On les loge dans une usine désaffectée d'où l'inondation vient à peine de se retirer. Ils couchent sur le béton (comme mon frère Paul à Huy⁴, en septembre 38). Dans tout le village, on cherche de la paille, un poêle^{cxxx}, etc. Plus de paroles que d'actes. Je rencontre deux de ces soldats, que j'offre de loger à la maison. Au soir, ils arrivent. Germaine⁵ étant survenue dans l'intervalle, je les conduis à l'hôtel des Bains, où on les accueille à bras ouverts (« M. Peschong⁶ doit justement venir passer la soirée, on va faire marcher le poste, ils s'amuseront », etc.) L'un d'eux, marié, Flamand établi en Wallonie, s'appelle Léon, a^{cxxxi} un gentil sourire et se montre causant ; l'autre est un pauvre grand diable mou^{cxxxii} et timide, se^{cxxxiii} nomme Alphonse et travaille dans un charbonnage limbourgeois : c'est un Flamand à cheveux noirs. Ils

-
- 1 Alice Frey (1895-1981), peintre et aquarelliste. De 1914 à 1916, elle fréquente Ensor à Ostende, puis, elle suit des cours à l'Académie d'Anvers. Elle fréquente le groupe Lumière et fonde Ça ira avec Maurice Van Essche et Paul Neuhuys. En 1922, elle épouse le peintre et critique d'art Gustave Marlier.
 - 2 Sans doute un Demolder, fils de Claire Rops – la fille de Félicien Rops et de Léontine Duluc – et de l'écrivain Eugène Demolder.
 - 3 L'Éthiopie est envahie par l'Italie en 1935 ; l'Albanie en avril 1939.
 - 4 Huy, ville de la province de Liège, sur la Meuse, située à 30 km de Liège. Curvers songe sans doute au séjour de Paul en novembre 1939 au village d'Ampsins, à côté de Huy (voir à la date du 17 novembre 1939).
 - 5 La protégée de Marie ?
 - 6 Le directeur de l'hôtel des Bains.

m'appellent tout de suite Alexis. Ont l'air de ne pas très bien comprendre ce qui leur arrive. Après une bonne nuit, ils rejoignent leur corps et on ne les revoit plus, l'autorité militaire ayant sans doute interdit le logement chez les particuliers.

Ce même lundi, je vois sur la place de l'Église un autre soldat qui reconduit un visiteur à l'autobus : c'est son père, un homme en casquette, à la figure^{cxxxiv} de chien battu, d'où sort, à travers une broussaille de poils noirs, un regard tout d'humilité ; le garçon est roux, maigre et nouveau. Les^{cxxxv} deux hommes s'embrassent à pleine bouche. Et, comme l'autobus s'ébranle déjà, le fils crie en wallon avec un accent paysan : « Ne le racontez pas à ma mère ! Laissez-la croire que nous ne sommes pas encore si mal !... »

Je me demande parfois si la pitié qui nous terrasse ne provient pas d'une erreur de calcul. En temps « normal », il y a aussi, de par le monde, toutes sortes de souffrances ; seulement, il y en a moins, et nous n'y pensons pas. C'est donc l'idée de^{cxxxvi} leur plus grand nombre qui à présent nous semble intolérable. Mais pour chacun de ceux qui souffrent en tant de^{cxxxvii} points du monde, la somme de souffrance sentie excède-t-elle la capacité douloureuse d'une seule conscience individuelle ? Or, cette capacité reste la même quelles que soient les circonstances et, s'il y a plus de gens qui souffrent, peut-être chacun ne souffre-t-il pas plus qu'il aurait pu le faire pour telle ou telle raison particulière, que nous aurions ignorée et dont nous ne serions pas émus. J'ajoute même qu'on se trompe probablement en considérant chaque misère à l'état pur, alors que^{cxxxviii} chacune doit s'accompagner d'un ensemble de diversions qui l'affaiblissent, et lui sont ce que sont à la maladie la fièvre, le délire, la morphine. Je sais que j'en parle à mon aise, étant encore un civil privilégié, et veux me méfier de toute consolation « philosophique » de ce genre. Mais comment, sinon, ne pas sombrer ? (Cette idée elle-même n'est peut-être, chez moi, qu'une des réactions calmantes qu'elle signale^{cxxxix}.)

Cet ennui, dont je rends facilement et injustement les autres responsables, s'atténue quelque peu. Je me remets à travailler, ne pouvant rien faire d'autre, et j'ai résolu d'écrire une sorte de récit de ma vie. L'occasion est bonne, puisqu'il n'y a plus rien à tirer que de soi-même. Écrit à Marcel Aghion, avant-hier, une lettre sottement plaintive et désespérée, que j'ai honte d'avoir laissé partir. Mais j'avais entendu à la radio cette danse allemande qu'il sifflait si bien à Annecy¹.

1 Voir à la date du 2 septembre 1939.

Mardi soir.

Au Bon Marché, où je vais acheter un tableau noir pour Hélène [Curvers], une écharpe pour^{cxl} Marie et des pantoufles pour moi, j'aperçois soudain, du sommet d'un escalier, deux vendeuses qui, les yeux levés, rient ostensiblement de moi. Pas moyen d'en douter : en passant, je les entends qui parlent encore de « chasseurs alpins », sujet que leur a évidemment fait venir à l'esprit la vue de mon béret basque. Je regarde fixement, aussi doucement que possible, celle de ces jeunes filles qui est le plus près de moi. Au rayon suivant, mon achat terminé, je pars en oubliant mon béret. Et, pour aller le rechercher, il me faut repasser devant mes deux jolies^{cxli} moqueuses.

Passé une heure avec Marcel Thiry et Paul Dresse¹, aperçus^{cxlii} par hasard à la Coupole².

Rencontré coup sur coup deux types qui me saluent et m'appellent par mon nom, et que je n'arrive pas à reconnaître. L'un d'eux, surtout, m'a fait peine, dans la papeterie où j'allais choisir le carnet à feuillets mobiles où je veux écrire mes souvenirs. Il était là, en uniforme, l'air désolé sous ses cheveux déjà blancs. Je lui aurais donné le double de mon âge, et il m'aborde en disant qu'il a été avec moi à l'Université. Voyant mon embarras, il se nomme : Thonon³, je crois. Il a un beau et pauvre regard. L'effort que je fais pour me souvenir, l'imminence de l'heure de l'autobus, tout contribue à me donner un air contraint et distant. J'entends à peine les phrases où il me dit combien il est malheureux à l'armée. Je m'efforce de n'avoir à lui dire ni « tu » ni « vous ». Il me quitte, visiblement déçu, en me disant « vous », au moment où je crois me rappeler qu'il me tutoyait dans sa première phrase. Il y a des jours où Dieu est méchant.

-
- 1 Paul Dresse de Lébioles (1901-1987), poète, romancier – le « Balzac liégeois » –, essayiste et fidèle ami d'Alexis Curvers. Cf. *Hommage à Paul Dresse*. À l'occasion de son quatre-vingtième anniversaire par Benoît Braun, Alexis Curvers, Roger Foulon, Denise Greindl, Pierre Hanquet, Arsène Soreil et Bernard Sténiut. Suivi d'un biobibliographie et d'illustrations inédites. Bruxelles : Bibliothèque royale de Belgique, 27 novembre 1981 ; Maison des Écrivains, 25 novembre 1981. L'exemplaire conservé dans les archives familiales (un des 12 vélins de Rives marqués de A à L : le L) porte l'envoi suivant : « À mon excellent frère de plumes / mon aîné dans la renommée, / cet exemplaire d'un livre / qui doit tant à sa générosité / et que, seul, un scandaleux retard / a pu empêcher de lui parvenir / avant ce jour, / en hommage bien affectueux, / Paul Dresse / 25.4.83. »
 - 2 Restaurant de Liège, situé au coin de la rue Lulay et du passage Lemonnier, où déjeunaient traditionnellement les professeurs de l'Université de Liège issus de l'Université libre de Bruxelles. La spécialité de la Coupole était la choucroute.
 - 3 Sans doute un condisciple ou un ami d'Alexis Curvers.

Ma décision d'écrire chaque jour, coûte que coûte, le sentiment que c'est fini de vivre « pour rire » et que me voici « au pied du mur », me^{cxliiii} font du bien et me donnent une espèce de joie.

Mercredi 13 décembre 1939.

Lettre du « petit marin », René Demoulin¹ (autrefois l'ornement des bains de Tilff) qui, engagé à la Légion étrangère, se trouve au camp de Valbonne et se prépare à partir pour le front après une permission de huit jours. Il me demande de lui procurer une marraine en France et un couteau « pied de biche ». J'écris aussitôt à des amis de Paris pour que le nécessaire soit fait. Cette lettre si franche et si tendre me trouble singulièrement. René m'y demande de refaire la promenade que nous faisons jadis ensemble, m'y appelle « ami » et « mon grand », m'embrasse de tout cœur, autant de formules qui ne lui sont certainement pas naturelles et qu'il a peut-être apprises à la Légion. Il était insolemment^{cxliiv} beau. Qu'advient-il de lui et de nous ?

Fas² nous fait tranquillement savoir qu'il ne sera pas dimanche, date qu'il avait fixée lui-même, à Huy où nous comptions l'aller voir, avec les Van Erck et Lucion.

Depuis que j'ai résolu d'écrire mes souvenirs, ils me reviennent en foule à l'esprit. Par exemple à propos de ma première communion (1912), dont c'est

1 Nous ne savons rien de plus sur cette relation de Curvers que ce qu'il en dit.

2 Albert, dit Billy Fasbender. Né en 1897, rédacteur des *Cahiers mosans*, avocat à Liège, il est, très peu de temps, député rexiste, en 1936, « péché de jeunesse » que Marie Delcourt excusera auprès de Lucien Christophe (Bruxelles, Bibliothèque royale de Belgique, Archives et Musée de la Littérature, fonds non répertorié) : l'honnêteté de Fasbender ne peut être mise en doute. Il est cofondateur de la troupe d'art dramatique Les Compagnons de Saint-Lambert, placée sous le patronage du cardinal Mercier et de l'évêque de Liège, Mgr Rutten. Leur aumônier est Paul Fasbender, oncle d'Albert, et la présidence d'honneur revient à Henri Ghéon. Dans une lettre à Marcel Thiry, le 22 octobre 1948 (Liège, Bibliothèque des Chiroux), Curvers se rappelle « le mot déjà vieux d'Albert Fasbender » et le cite : « Je serai toute ma vie un garçon d'avenir. » À Paul Dresse, il communique, le 11 janvier 1949, la nouvelle adresse de « Fas » et ajoute : « Je l'ai un peu rencontré ces derniers temps. Il est plus charmant que jamais, détaché, bienveillant, revenu de tout et se donnant à tout, pareil à quelque vin de prix qui ne se révèle qu'avec l'âge, et portant la bohème jusqu'au degré de la sainteté » (Bruxelles : Bibliothèque royale de Belgique, Archives et Musée de la Littérature, ML7088). Quand Curvers publie son premier cahier d'art poétique, *La Flûte enchantée*, en 1953, il y place onze tercets de son ami.

aujourd'hui l'anniversaire¹. Que de détails à noter ! Autre réminiscence, plus curieuse. Le jour où j'ai fait ma dernière promenade à cheval avec Ferdinand, j'ai vu celui-ci, au retour, faire gracieusement pipi dans l'écurie. Cela m'a rappelé qu'enfant j'avais surpris le même geste fait par mon oncle Camille², à^{cxlv} Hony³, sur la litière de la brebis. Cela m'avait profondément dégoûté. De Ferdinand, non. Serait-ce un rite campagnard ?

Dimanche 17 décembre 1939.

Semaine de grande dissipation. On a trop besoin de s'étourdir.

Mercredi, au Gymnase⁴, *Fric-frac*⁵. Des bourgeois en grand arroi applaudissent de tout cœur cette amusante histoire d'apaches. Mais comment traiteraient-ils, dans la vie, Loulou et Jo-les-bras-coupés ? Cela rappelle, en plus vil, Marie-Antoinette jouant *Le Barbier de Séville*⁶.

-
- 1 Curvers évoque sa première communion dans *Entre deux anges* (Bruxelles : Luc Pire, coll. Espace Nord n° 283, 2008, p. 68-72). « Jamais pardessus neuf ne me parut plus beau que celui qu'on me fit tailler [...] dans une vieille couverture teinte en noir. Le chapeau me fut moins agréable : c'était un bonnet rond d'avant la guerre, soyeux, pelucheux, luxueux et par là même ridicule ; il avait été acheté autrefois à Paris » ; à quoi son ange gardien lui répond : « vos soucis d'élégance y tiennent beaucoup plus de place que les sentiments religieux que vous deviez seuls éprouver dans la circonstance. »
 - 2 Camille Caganus (1874-1957), époux d'Anna Curvers, oncle d'Alexis. À ne pas confondre avec son homonyme, cousin d'Alexis et poète.
 - 3 Hony, dépendance d'Esneux, commune située à 18,5 km de Liège. L'oncle Camille Caganus y a une propriété. Jean et Paul Curvers y habiteront après la destruction de leurs maisons de Liège.
 - 4 Théâtre de Liège créé après la guerre 14-18 et dirigé par Joseph Joosen, ensuite secondé par son fils Charles, dont Curvers fait l'éloge dans *Les Beaux Arts* (« Le Théâtre du Gymnase », n° 841, 30 janvier 1959, p. 1-2).
 - 5 La pièce d'Édouard Bourdet, dont Maurice Lehmann et Claude Autant-Lara (1939) feront un film avec, dans les rôles principaux, Arletty, Fernandel, Michel Simon, etc. Employé chez le bijoutier Mercantieu, Marcel rencontre Jo et Loulou. Bien que fiancé à la fille de son patron, Renée, Marcel tombe amoureux de Loulou. Mais P'tit Louis, « l'homme » de Loulou, est en prison et a besoin d'argent. Dans sa naïveté, Marcel est prêt à se faire le complice de ses nouveaux amis qui veulent cambrioler la bijouterie. Pas si malhonnête, Loulou avoue tout à Marcel qui finit par épouser Renée.
 - 6 Marie-Antoinette avait le goût du théâtre, ce qui n'améliora pas sa popularité. Des représentations eurent lieu à Versailles, mais c'est au Trianon qu'elle eut l'audace de faire jouer certaines pièces controversées. Elle y fit venir les plus grands acteurs de

Jeudi, me promenant en ville avec Paul [Curvers ou Dresse ?], je crois reconnaître Arletty¹. Ce n'est pas elle. Un peu plus tard, je la vois (la vraie Arletty) sortir du Suède ainsi que Michel Simon². Elle nous fait un charmant sourire, un salut de sa belle main. Coïncidence souvent observée, et que j'ai notée dans mon roman. Il est vrai que cette fois elle n'était pas imprévue, puisque j'avais applaudi Arletty la veille³.

Le soir, les jeunes comédiens d'Hubaux⁴ jouent *Trois sœurs* de Tchekhov. En décors et en costumes, ils lisent leurs rôles, ce qui, sans parler de leur manque de métier, rompt l'atmosphère et aggrave l'absurdité de la pièce. De beaux moments pourtant. On est pris sans savoir comment. L'œuvre contient en germe tout le régime stalinien : passivité, ennui, veulerie, vie en tas et croyance au bonheur pour demain ; conformisme foncier. Par intermittences, au milieu de tout cela, un accent très pur, très ardent. La déclaration finale, très messianique (aujourd'hui, nous souffrons et nous ne savons pas pourquoi nous souffrons ; mais plus tard, nous saurons, et ceux qui viendront après nous ne souffriront plus)⁵. Fin de soirée avec les étudiants. On chante un peu, mais le

Paris, et y joua notamment *Le Barbier de Séville*. Curvers écrira la préface de l'essai de HUPIN (G.), *Victime de la subversion : une grande reine, Marie-Antoinette*. Paris : Nouvelles Éditions Latines, 1989. Voir l'analyse du mythe de l'« archigitresse », que donne THOMAS (C.), *La Reine scélérate. Marie-Antoinette dans les pamphlets*. Paris : Seuil, 2003.

- 1 Léonie Bathiat (1898-1992), dite Arletty, actrice française qui s'est imposée dans le registre populaire, notamment dans les films de Marcel Carné (*Hôtel du Nord*, 1938 ; *Les Visiteurs du soir*, 1942, et *Les Enfants du paradis*, 1945).
- 2 Michel Simon (1895-1975), acteur français d'origine suisse. En 1915, il voit Georges Pitoëff mais la guerre l'empêche de rejoindre sa troupe avant 1920. Il quitte la troupe, installée à la Comédie des Champs-Élysées, en 1923 pour devenir acteur de Boulevard avec la compagnie Dullin. Michel Simon s'impose en 1929 dans *Jean de la lune*, une pièce d'Achard dirigée par Louis Jouvet. Sa carrière théâtrale se poursuit (entre 1920 et 1975, il a joué 156 pièces) mais c'est le cinéma, où il débute en 1925, qui lui apportera la popularité.
- 3 Dans la pièce d'Édouard Bourdet. Dans *Printemps chez des ombres*, Yvonne remarque cette « coïncidence étrange ; on croit reconnaître quelqu'un, on s'aperçoit de l'erreur mais un peu plus tard on rencontre bel et bien ce quelqu'un » (*op. cit.*, Labor, p. 246-247).
- 4 En 1941, Jean Hubaux fondera le Théâtre universitaire royal de Liège.
- 5 Stéphane Braunschweig met en scène en 2007 cette pièce de 1901, et, dans une démarche qui ressemble à celle de l'auteur de *Printemps chez des ombres*, l'analyse ainsi : « De toutes les grandes pièces de Tchekhov (1860-1904), *Les Trois Sœurs* est certainement la plus romanesque, chroniquant sur plusieurs années la vie d'une petite ville de garnison à la fin du XIX^e siècle, et l'existence quasi sans horizon de trois jeunes

cœur n'y est plus (quel changement depuis l'an dernier !) et on se sépare^{cxlvi} assez tristement, sans avoir réussi à percer^{cxlvii} ni même à oublier les ténèbres.

Je suis frappé de la froideur de ces jeunes gens, et me^{cxlviii} rappelle la phrase de Proust sur « ce néant qu'est l'amitié ¹ ». Ils manifestent les uns pour les autres si peu de gentillesse, de tendresse et de compassion ! Leur indifférence de sentiments à l'égard de ce qui ne les concerne pas directement. Lucienne Hubaux², privée de son mari mobilisé, était parmi eux, faisant un effort^{cxlix} visible pour être gaie, pour égayer les autres, bonne fille comme toujours. La chose la plus douce qu'on lui ait dite a été de parier qu'elle tromperait son mari à plus ou moins brève échéance. Même un geste généreux

femmes [Macha, Olga et Irina], arrivées là dans les bagages de leur père, commandant de brigade, et qui rêvent de retourner là où elles ont passé leur enfance, à Moscou. Difficile de se départir de cette sensation que la pièce livre le portrait parfaitement daté d'une société depuis longtemps disparue, comme engloutie par le raz de marée de la modernité et rendue obsolète par l'accélération fulgurante de l'Histoire au xx^e siècle. En relisant aujourd'hui *Les Trois Sœurs*, je redécouvre à quel point l'élan vers l'avenir que portent des personnages comme Tosenbach et Verchinine paraît d'emblée définitivement enlisé, comme le rêve de retourner à Moscou est marqué du sceau de l'illusion qui maintient en vie, comme tout l'univers des sœurs suinte l'impuissance et la frustration, la sensation désespérante – et pour elles tragique – qu'elles appartiennent à un monde qui meurt et qu'elles ne pourront rien y changer. Mais je suis aussi frappé par la jeunesse des sœurs, entre vingt et vingt-huit ans lorsque la pièce commence : lorsque j'avais moi-même leur âge, je les jugeais sans doute déjà vieilles avant l'heure, et cela ne me frappait pas comme maintenant. Aujourd'hui que j'ai plutôt l'âge de Verchinine, je peux me dire avec lui qu'elles ont vraiment toute la vie devant elles, comme d'ailleurs la plupart des personnages qui les entourent, et que Tchekhov a en fait écrit une pièce sur la jeunesse : une jeunesse qui se perçoit sans avenir et échouée dans un monde trop vieux. Et cela fait naître une angoisse bien particulière : voir ces jeunes gens déjà déprimés, voir leur énergie vitale peu à peu consumée et engloutie, leurs projets d'avenir se rétrécir comme peau de chagrin, voir la frustration et vivre et d'être heureux, c'est aussi scandaleux et inacceptable en un sens que la mort venue trop tôt. On est sans doute bouleversé en assistant à la vie de plus en plus mortifère des trois sœurs, et aussi de plus en plus angoissé, mais finalement c'est une sorte de colère qui devrait prendre le pas sur l'angoisse et la compassion. »

- 1 Citation non identifiée. Pour le narrateur de *La Recherche du temps perdu*, l'amitié est « quelque chose d'intermédiaire entre la fatigue et l'ennui » (*Du côté de Guermantes*, II). Ou encore « un mensonge qui cherche à nous faire croire que nous ne sommes pas irrémédiablement seuls » (*À l'ombre des jeunes-filles en fleurs*). Bref un sentiment superficiel et inintéressant. Seul Robert de Saint-Loup en Bray peut passer pour un véritable ami mais l'opportunisme, l'homosexualité ou le snobisme y ont une grande part.
- 2 Membre de la famille de Jean Hubaux.

reste froid, et ne s'accompagne pas de plus d'émotion qu'il n'en provoque apparemment. Pudeur ? Peur d'être dupe ? Endurcissement dû à l'habitude des difficultés, des échecs, des mauvaises nouvelles ?^{cl} Explications trop faciles. Leur sympathie^{clii} ne s'exprime jamais par un acte positif. Contents, disent-ils, s'ils^{cliii} vous rencontrent par hasard, ils ne font jamais un pas pour venir à vous. Je retrouve ce mur auquel se heurtait Hyacinthe¹. Pourtant, une dernière et noctambule conversation avec Louis Corin et un autre² (ils ne me sont pas très sympathiques) me prouve qu'ils réfléchissent, que les drames actuels leur posent des problèmes. René Hainaux³ m'avoue son amour pour la charmante Simone de L[onneux]⁴, mais en termes incroyablement secs. Et le plus gentil de tous, Gaston Libon, c'est moi, hélas, qui l'ai laissé tomber.

Pour moi, l'amitié est un *besoin de présence* impliquant un rapport physique (d'où naît la tendresse). De ce rapport physique, le désir sexuel n'est qu'un élément entre autres, celui qui s'hypertrophie dans l'amour. On croit celui-ci moins mystérieux que l'amitié, parce qu'il se particularise et s'exprime sous le mode relativement simple que la nature met à sa disposition. L'amitié, elle, ne dispose, pour s'assouvir, d'aucun organe de notre corps, d'aucun mode d'expression qui lui soit propre. Elle met en jeu tout notre être dans ses profondeurs, c'est pourquoi elle n'est consciente que chez les êtres les plus complets et les plus évolués. Ce que l'amour réalise, bien imparfaitement d'ailleurs, par la possession, elle tend à l'atteindre par un échange inexprimé^{cliii} de fluides, d'impondérables. Ce serait une erreur de croire que le physique n'ait rien à voir là-dedans. J'imagine que les amitiés que les bêtes^{cliv} nouent entre elles se fondent aussi (et uniquement) sur des affinités de tempéraments, d'odeurs, etc. Dans je ne sais plus quel film américain, un père, retrouvant son fils après des années de séparation, lui posait d'emblée cette admirable première question : « Combien pèses-tu⁵ ? » Il marquait bien par là son souci

-
- 1 Personnage de *Printemps chez des ombres* auquel Alexis semble s'identifier.
 - 2 Étudiants, membres de la troupe de Jean Hubaux. Louis Corin deviendra professeur d'anglais.
 - 3 Marie Delcourt se rappelle que pendant la guerre, René Hainaux est venu avec les ascétiques *Routiers* à la Maison du Peuple de Tilff. Ils jouaient notamment *L'Ours* de Tchekhov sous le titre de *Le Bourru* pour déjouer la censure qui interdisait les auteurs russes. (« Le Chariot de Thespis », dans *Les Beaux-Arts*, n° 837, 2 janvier 1959, p. 12).
 - 4 Nous trouvons la trace d'un hameau Lonneux dans la province de Liège et d'une baronne de Lonneux propriétaire d'un château-ferme à Poulseur, à 11 km de Tilff.
 - 5 « How much do you weigh ? », littéralement « Combien pèses-tu ? », pourrait aussi signifier « Quel est l'état de ta fortune ? », « Combien gagnes-tu ? » Voir ROMAINS (J.), *Journées dans la montagne (Les Hommes de bonne volonté t. 21, Flammarion,*

de connaître d'abord la modalité matérielle la plus élémentaire, la spatiale, de cette chose vivante qu'il aimait : son fils.

S'il est vrai que les événements projettent devant eux leur atmosphère, la fièvre ou l'abattement qui permettra de les recevoir (comme la maladie crée elle-même le délire qui nous anesthésie), je pressens que les jours prochains seront sombres, peut-être dramatiques. Les avis officiels ne nous annoncent rien. Mais il y a dans l'air je ne sais quel^{clv} mutisme pesant, je ne sais quelle attente consternée, déjà résignée.

Vendredi, soirée chez Émile¹, qui nous chante ses chansons de guerre. Étonnante actualité de plusieurs d'entre elles. Mélange d'impressions sinistres et drôles. Lui, Marie et moi improvisons une parodie bouffonne de *Trois Sœurs*, qui obtient quelque succès. La pièce a pourtant laissé à la plupart d'entre nous une impression inoubliable.

Samedi, Paul [Curvers] et Nic viennent souper à Tilff. Tristesse de ces permissions qui finissent si vite. Mon frère a déjà repris l'uniforme (ses vêtements civils étant beaucoup moins chauds), sa barbe a poussé, il incarne toute la misère maladroite du soldat. Ma mélancolie me rend nerveux. Comme souvent lorsqu'il s'agit de mes frères, je n'arrive à manifester mon affection que sous des formes angoissées et désagréables. Comme je m'en excuse, « tu es trop bon ! » me dit Paul avec une sincérité qui me fend le cœur.

Dimanche, nous allons à Huy avec les Van Erck. Admirable vallée de la Meuse. Puis nous rentrons tous souper à Tilff, avec Lucion. Gaieté un peu factice, à base d'inconscience voulue, mais bonne pour l'amitié. Marie plus belle que jamais, et si bonne, si douce, si lumineuse.

Je détache du dernier numéro de *La N.R.F.* ces deux phrases :

« On ne peut être avec ceux qui souffrent qu'en souffrant soi-même. La guerre, c'est le temps où il faut souffrir si l'on ne veut pas être malheureux » (Henri Pourrat)².

1942), p. 25 : « La locution qu'on prête aux Américains : "Cet homme-là vaut tant de dollars" est assurément une des plus butordes qu'on puisse imaginer. »

- 1 Le docteur Émile Delcourt (1893-1962), frère de Marie, et sa femme, Andrée Bernard, ont deux filles, Françoise et Marianne. L'une d'elles, future M^{me} Denimal. Sous le pseudonyme de Georges Dachy (prénom de son père et nom de sa grand-mère paternelle, Elvire), Émile Delcourt obtiendra le prix biennal Georges Vaxelaire en 1946 pour sa pièce de théâtre *Le Manteau de Noé*.
- 2 POURRAT (H.), « Airs du mois », dans *La Nouvelle Revue française*, t. 53, n° 315, décembre 1939, p. 950.

Cueilli aussi dans l'article de Schlumberger¹ : « Le parti royaliste est celui qui a le moins l'amour de la patrie pour elle-même » (M^{me} de Boigne², elle-même royaliste, semble-t-il)³. Cela reste vrai de toute l'école d'Action française, jusques et y compris la scandaleuse anthologie de Thierry Maulnier. À citer dans l'article que j'y consacrerai, et que je veux très dur, surtout dans les circonstances présentes⁴.

Mardi 19 décembre 1939.

Manifestation des étudiants en l'honneur de Félix Magnette⁵. Ensuite, on soupe, on chante. Genre intermédiaire entre le mondain et l'estudiantin^{clvi}. L'atmosphère se crée mal. Je pense aux belles fêtes qui se faisaient par hasard. On a tort, décidément, de vouloir regoûter aux eaux du passé.

-
- 1 Jean Schlumberger (1877-1968), souvent appelé Schlum, est un ami de Marie Delcourt, qui lui consacra un essai, et d'André Gide, avec qui il fonda *La Nouvelle Revue française*. L'écrivain français, né dans un milieu protestant, s'intéresse d'abord à l'histoire des religions. Moraliste, il décrit dans ses romans les drames familiaux, les conflits de génération, la tragédie du vieillissement... (*Le Lion devenu vieux*, 1924 ; *Saint-Saturnin*, 1931). Michel Grodent, journaliste au *Soir*, y rappelle, le 2 juin 2006 (p. 50) qu'« il y a encore et toujours d'excellentes raisons de prendre *Plaisir à Corneille*, titre que Jean Schlumberger donnait en 1936 à sa *promenade anthologique* à travers la poésie cornélienne. » De nombreuses lettres, de Marie et d'Alexis à Schlumberger, sont conservées à Paris, Bibliothèque littéraire Jacques Doucet.
 - 2 Contemporaine de Chateaubriand, Stendhal, Balzac, la comtesse de Boigne fut la reine du Paris élégant. Proust s'est inspiré de ses *Mémoires* pour décrire les salons et dresser le portrait de la duchesse de Guermantes.
 - 3 Cité par SCHLUMBERGER (J.), « Actualités rétrospectives. Documents sur le patriotisme », dans *La NRF*, *id.*, p. 919.
 - 4 MAULNIER (Th.), *Introduction à la poésie française*. Paris : Gallimard, 1939. L'article paraîtra dans la *Luxemburger Zeitung* du 14 février 1940. Curvers y parle de « partis pris ridicules ».
 - 5 Félix Magnette (1868-1942), historien. Professeur à l'Université de Liège sur le tard (1923), il se consacra à l'histoire de la région liégeoise à l'époque moderne. Marie Delcourt rédigea une amusante leçon de critique historique où elle imagine qu'en 4939 après Jésus-Christ, le professeur Pingouin décide, péremptoire, de l'interprétation du nom Félix Magnette : « l'heureux Charlemagne ». Elle donne la parole à cet érudit imaginaire et ridicule dans une lettre à Léon-Ernest Halkin (citée par BIERLAIRE (F.), « L'Humanisme de Marie Delcourt », dans *Galerie*, 7^e année, n° 4, 1989, p. 517-529).

Samedi 23 décembre 1939.

Visité l'étonnante ferme-château d'Ivoz-Ramet¹, à vendre « pour une bouchée de pain ». Le propriétaire m'y conduit en m'expliquant que son divorce, qui a doublement^{clvii} ruiné sa vie, l'a forcé de quitter les lieux après six mois. Vastes chambres, vieilles cheminées, tour et grenier, – le goût petit-bourgeois des occupants antérieurs n'a heureusement abîmé que la surface. Remises, granges, serres et jardins, tout cela me fait rêver à une vie belle et simple, laborieuse, périmée. Mais la guerre rend tout projet insensé.

Noël, lundi, 25 décembre 1939.

Les autres années, nous étions à Paris. Cette fois nous réveillonnons seuls chez nous. J'avais fait à Marie la surprise du menu. Au signal convenu, elle entre et aperçoit le plat d'huîtres que j'ai fait venir de Liège. Elle manifeste une vraie joie d'enfant, et nous achevons la soirée en causant, en lisant de l'Apollinaire, en écoutant les chants de Noël à la radio. Jamais nous ne nous sommes mieux aimés. À minuit, on tire des pétards dans la campagne. Les Surlémont, qui font profession de ne croire à rien, mettent dehors du pain et de l'eau^{clviii} qu'on gardera ensuite comme remèdes à diverses maladies (de gens et de bêtes), et qui seront^{clix} incorruptibles et bénis. (« Comme ça, on n'a pas besoin d'aller chercher de l'eau bénite à l'église, et on peut faire plaisir quand il y a un mort quelque part. ») On en use de même, paraît-il, à midi, le jour de la Saint-Jean (solstice d'été)². Sophie, plus rationaliste, explique qu'il se passe probablement dans l'atmosphère, à ces moments-là, quelque chose qui empêche le pain et l'eau de se corrompre.

D'une lettre de René Demoulin :

« ... Je crois bien que tu es le seul qui ôse me faire savoir que tout légionnaire que je suis je vaudrais encore la peine que l'on peut se donner de penser à moi. Mais es-tu sincères en disant à ma mère que tu serais heureux de me revoir ou es- (est-ce) simplement un acte de politesse rendu à la suite du (d'une) conversation, sais-tu que j'ai rudement de morale (un fameux moral ?) et que je suis affranchi de tout, que je n'ai plus aucun préjugé moral ni physique, que je ne suis plus qu'un instrument de la nature et de l'armée. Mais surtout j'aime la France et je suis heureux de la servir... »

- 1 Le château de Ramet surplombant la route d'Ivoz (arrondissement de Liège) date des ^{xvii} et ^{xviii} siècles. « Le château, massive bâtisse rectangulaire flanquée d'une forte tour circulaire à l'Ouest, est le fruit de plusieurs remaniements. » (*Le Patrimoine monumental de la Belgique. Wallonie*. T. 8.1. Liège : Pierre Mardaga, 1980, p. 329).
- 2 Curvers évoquera ces pratiques dans l'article de la *Luxemburger Zeitung* qu'il consacra au folklore (23 janvier 1940).

Mercredi 27 décembre 1939.

Revisité, avec Marie, Alfred Degive¹ et les trois Laffineur², la ferme-château d'Ivoz-Ramet³. Nous arrivons par temps très brumeux. Je n'oublierai jamais la beauté de ces bâtiments, de ces toits, de la vigne flétrie qui couvre le mur rouge^{clx} de la ferme. L'ensemble a ce calme menaçant des lieux d'où la vie, si on ne la retient et ne la réchauffe, va se retirer pour toujours. J'aurais voulu, ici, la retenir. Au début, nous étions enthousiastes, silencieux à force d'émotion. Puis, la nuit est tombée comme nous parcourions les jardins. L'un des concierges polonais, en vareuse verte, nous accompagnait sans mot dire, craignant que le premier soin du nouveau propriétaire soit de le mettre à la porte avec les siens. S'il savait de quel cœur je souhaiterais créer ici un foyer pour tous ! Je lui glisse cent sous, geste qu'il interprète sans doute mal. Degive, plus pratique, l'interroge sur l'état du toit, les réparations nécessaires, etc. Je crois que c'est alors que le mot « prison » nous est venu à l'esprit à tous, comme nous retraversions la cour intérieure, pour partir.

Dans sa voiture où il nous remmenait, Alfred a formulé nos craintes secrètes et nous a enfin^{clxi} carrément déconseillé l'aventure. Il a continué ensuite chez lui, dans la chambre de Sirandrey⁴ (où nous avons revu l'apocryphe Christ de la religion de Sédir⁵, régnant parmi d'innombrables photos d'artistes, des coussins, des poupées, etc. – Sirandrey lui-même en costume de travail, évangélique et charmant, parlant toujours si joliment) : « Vous ne savez pas dans quoi vous vous engagez... Et les impôts, les travaux à faire, etc. Nous avons un ami en France qui a acheté un château splendide, a dû en faire un hôtel et s'en mord les poings, etc. » Ils avaient tous deux divinement raison, avec une sorte de fureur douce. Le beau-père agonisait et hurlait dans la chambre au-dessous, et de temps en temps la sonnette de la boutique faisait

-
- 1 Nous n'avons pas de renseignement sur cet ami des Curvers.
 - 2 C'est-à-dire Catherine, dite Tina, la servante des Curvers, son mari et leur fille Élise.
 - 3 Trente ans plus tard, le 23 mars 1969, Marie Delcourt écrit à son mari et évoque cette visite en compagnie des Laffineur et de Degive, épisode qu'elle avait oublié, dit-elle, et que Tina lui a rappelé.
 - 4 François Sirandrey, ami vraisemblablement rosicrucien, habite Angleur avec Alfred Degive et sa femme Thérèse. Il aurait fait le voyage en Palestine avec Curvers.
 - 5 Employé à la Banque de France, Yvon Leloup (1871-1926) est un écrivain mystique prolifique sous le nom de Paul Sédir (anagramme de Désir, choisi sous l'influence de *L'Homme de Désir* de Louis-Claude de Saint-Martin, philosophe illuministe du XVIII^e siècle). Ami de l'occultiste français Gérard Encausse, dit Papus (1865-1916) et ardent défenseur de son mouvement, qu'il ne quitta qu'à cause de la mauvaise santé de son épouse.

se lever Sirandrey (il sort un après-midi par semaine, le jeudi, pour aller rituellement visiter des malades). Dans cette atmosphère folle, je poursuivais encore, faiblement, mon rêve de vie noble. Mieux vaut ne pas réaliser les rêves, disait Sirandrey. Tout cela nous a valu une nuit exécrationnelle, angoissée, et à Marie, qui n'avait pas été moins ravie que moi, des maux d'estomac.

Aujourd'hui, Tina [Laffineur]^{clxii} est venue nous confirmer dans notre désenchantement. Elle dit par deux fois, avec une brutalité qui ne lui est pas coutumière : « Le malheur, c'est que vous n'êtes pas assez riches. » Il est humain qu'elle redoute de perdre au change, mais que d'arrière-pensées cette occasion a révélées ! L'après-midi, en plein marasme, je suis à Liège simplement pour errer.

Faut-il penser que les lieux s'imprègnent des histoires qui s'y sont passées, d'on ne sait quelles affinités ? Je ne puis me défaire de l'idée que quelque chose nous appelait très précisément à Ivoy-Ramet. Il y avait quelque chose de caché, comme une voix, dans ces murs que personne désormais n'habitera et qui seront bientôt en ruines, ou dégradés. Sentiments que nous seuls aurions pu les sauver. Ah ! si Sacha Silaëff était ici !¹

Lettre de Desjardins² à Marie, écrite et signée par son secrétaire actuel (dont la constance, si c'est toujours le même qui m'a succédé, me fait honte) :

-
- 1 Le colonel Alexandre Silaëff, dit Sacha, est un Russe, rescapé de l'armée blanche, que les Curvers ont bien connu (probablement né en 1886, mort en 1953). Les billets que Curvers a gardés de lui laissent entrevoir un caractère excessif. C'est Jean Schlumberger qui annoncera la mort de Silaëff aux Curvers le 27 janvier 1953, et, en guise d'oraison funèbre : « L'habitude de rencontrer toujours sur son chemin des saints Christophes prêts à lui faire passer les torrents, l'avait rendu un peu exigeant ; il attendait les miracles comme un dût ; mais il restait l'âme la plus chrétienne que j'aie connue – chrétienne à la russe, c'est à dire joyeuse, parfaitement convaincu de l'innocence de la chair. » Comme Alexis l'écrit, le 8 février 1953, toujours à Jean Schlumberger (Doucet, Ms. 17446), Marie, qui « l'aimait bien mais n'aimait guère que je l'aimasse », fait célébrer un service à sa mémoire dans l'église de la colonie russe de Liège, colonie qu'Alexis connaît sans doute un peu puisqu'il poursuit : « Peut-être se trouvera-t-il quelqu'un qui se souviendra de lui parmi les pauvres épaves que la marée rouge a refoulées dans les camps de "personnes déplacées" et qu'un dominicain va repêcher un à un en Allemagne pour les échouer ici tant bien que mal. » Il est question à plusieurs reprises que Sacha Silaëff vienne s'installer à Tilff, même en 1942, alors qu'il affiche « des opinions et des amitiés dangereuses ».
 - 2 Le 18 novembre 1931, alors que son futur mari se trouve à Alexandrie, Marie lui écrivait : « Desjardins, toujours énigmatique, écrit : "Curvers est en Égypte, paraît-il. Il y a quelqu'un ici qui s'y intéresse assez particulièrement." Hélène [Legros] dit que cela doit vouloir dire lui-même... Drôle d'homme. »

« Madame,
« Monsieur Paul Desjardins, après avoir vainement essayé de prendre la plume, me charge de vous envoyer, à vous et à Monsieur Curvers, sa pensée fidèle et ses vœux bien affectueux. Sa santé a beaucoup faibli ces derniers temps. Les émotions que chaque jour lui apporte remplissent ses nuits d'insomnies et d'angoisses. Il se traîne.
« Autour de lui, chacun s'est chargé de tâches nouvelles. M^{me} Desjardins a fondé un Foyer Nansen¹ dans le village, où sont accueillis des réfugiés. Pour l'instant, neuf petits Parisiens y sont hébergés, en attendant des enfants tchèques. L'Abbaye, elle, est transformée en hôpital militaire.
« Si Monsieur Desjardins, par fatigue, laisse sans réponse les lettres de ses plus chers amis, elles n'en constituent pas moins une de ses plus pures joies. Votre nom est un de ceux qui s'accompagnent, sur ses lèvres, du plus confiant sourire. »

C'est signé Gilbert², mais le style porte la marque du maître. Cette lettre émouvante me toucherait bien davantage encore si je n'en avais, pour ma part, recopié jadis plusieurs dizaines du même ton. Elles m'étaient dictées à la première personne, je les tapais à la machine après maints repentirs, et Desjardins les signait de sa main. Il doit maintenant^{clxiii} mettre autant de coquetterie que de mélancolie à^{clxiv} faire écrire de lui à la troisième personne. Tout ceci ne diminue d'ailleurs en rien la grandeur tragique de cette fin de vie.

Je suis rentré hier si démoralisé que j'aurais voulu boire, faire n'importe quoi pour m'étourdir. À l'horreur de ce temps de^{clxv} guerre qui nous ôte tout recours et toute illusion s'ajoute pour moi le sentiment de n'avoir pas de valeur, pas de raison d'être, pas même de talent (absurde, m'a gentiment dit André Mardaga au téléphone). Disgrâce d'être belge, de vivre « au pays du langage impur et des figures molles », comme je me le répétais l'autre jour dans l'autobus³. Si j'étais né Français, il me semble que je pourrais au moins écrire naturellement bien, au lieu qu'ici, n'obtenant rien de moi que par effort, écrivant^{clxvi} dans une langue qui n'a que l'apparence de ma langue maternelle, j'ai^{clxvii} toujours l'impression que je ne suis pas un vrai écrivain, que je triche. D'ailleurs, toute la vie belge, politique et autre, est en ce moment empoisonnée d'hypocrisie et de tartuferie. Il y a un ministère de l'Information, confié, bien

Curieuse coïncidence : Sacha Silaëff, comme Curvers, fut secrétaire de Paul Desjardins, le fondateur des Décades de Pontigny, village dont il est question dans cette lettre. À Pontigny, Silaëff s'occupe un temps du Foyer international d'Étude et de Repos inauguré en mars 1929, permanent, pour pallier le déficit des décades.

- 1 Du nom du Norvégien Fridtjof Nansen, chargé en 1921 du Haut Commissariat aux Réfugiés par la jeune Société des Nations.
- 2 Le secrétaire d'alors de Paul Desjardins.
- 3 Ne croirait-on pas lire du Baudelaire ? Nous ne trouvons pourtant pas ces expressions dans *Pauvre Belgique*.

entendu, au socialiste Wauters^{clxviii}, ex-directeur du *Peuple*¹ (grâce à quoi toute la presse ouvrière est muselée), et qui, n'ayant rien à faire sinon exercer une censure déguisée, cherche à se rendre utile. Ce ministère va s'occuper, dit-on, de resonoriser les films d'actualités qui nous viennent de France, de manière à rendre le commentaire plus conforme à l'esprit du pays (la fameuse « âme belge ») ! Le ministre jure ses grands dieux qu'il ne s'agit nullement « d'exercer une contrainte quelconque ». Ce sera en tout cas du joli. Même au cinéma, on n'oubliera plus qu'on est en Belgique. Déjà, le dégoûtant accent des speakers de la radio de Bruxelles me rend malade. L'accent à demi corrigé est bien pire que l'accent franc, lequel peut être drôle et faire prendre en sympathie le peuple qui parle du moins sans prétention.

Jeudi 28 décembre 1939.

Je ne sais si l'on s'habitue à la guerre. Ce serait monstrueux, mais il faut admettre qu'on devient étrangement insensible. On apprend tous les jours des choses abominables (bombardements, corps à corps^{clxix}, avions ne rentrant pas à leur base, navires coulés, etc.). On s'attarde un instant à imaginer ce qu'ont dû être ces réalités, mais^{clxx} l'esprit recule devant les images à peine esquissées, il s'en détourne, et l'on reprend son occupation, son petit souci, sa vie. L'idée qu'on peut être soi-même, d'un jour à l'autre, victime de telles calamités, loin d'attendrir, durcit le cœur en lui fournissant un alibi, un prétexte à ne pas s'émouvoir incessamment pour autrui. Il doit y avoir de cela dans la psychologie des chefs qui ordonnent ces horreurs. Si valables que soient leurs raisons, elles ne vaudraient rien sans leur insensibilité. Le mot de Joffre² qui venait de visiter un hôpital : « Ne me montrez jamais plus cela, je n'oserais plus signer un ordre. » L'autorité a besoin d'insensibilité, et celle-ci^{clxxi} à son tour a besoin d'imagination, elle faiblit^{clxxii} au contact du réel. C'est sans doute pourquoi le monde est voué à être toujours^{clxxiii} conduit par les moins bons et les plus bêtes des hommes.

-
- 1 Arthur Wauters (1890-1960), homme politique socialiste. Il dirigea le journal *Le Peuple*, organe officiel du parti socialiste, de 1929 à 1937. Ministre de la Santé publique (1937-1940) et de l'Information nationale (1939-1940).
 - 2 Joseph Joffre (1852-1931), maréchal de France. Il remporta la bataille de la Marne et livra la bataille de la Somme. Fort critiqué par les milieux politiques, il est remplacé par le général Nivelle.

Samedi 30 décembre 1939.

D'après les Van Erck, on engage nombre d'ouvriers pour travailler en France, on y aurait même déménagé (à Pau) toute une usine, matériel et personnel compris, – ce qui fait présager une guerre longue.

Mon frère Paul qui partageait avec 3 autres soldats une excellente chambre chez l'habitant, vient de recevoir l'ordre^{clxxiv} de loger dans un baraquement édifié pour la troupe (sans doute grâce à des philanthropes !). Même^{clxxv} cas, à deux pas de chez nous, au poste de Sainte-Anne¹. Les hommes couchent là sans feu, sans lumière, sans air, sans eau pour se laver. Paul est enrhumé. Il y a déjà des mutineries un peu partout. On souhaiterait une révolution si on n'était pas sûr qu'elle amènerait de plus grands maux encore.

Il faut se résigner à ne plus vivre, sauf par des rêves absurdes comme fut pour moi, pendant quelques jours, le projet d'acheter un château. Tristesse accablante et continue. Peuvent seuls tenir le coup les imbéciles et les salauds que les événements ne concernent jamais personnellement, qui ne sont même pas capables de se les représenter. Tel ce rédacteur de *La Tribune de l'Yonne* (cité par *Le Canard enchaîné*)² qui écrit : « ... Il est futile de songer aux pertes de vies humaines que nous causera ce conflit. » D'ailleurs, tout ce que les civils disent des mobilisés est en général, et en mettant les choses au mieux, à base d'inconscience. André Billy, dans *L'Œuvre*, est devenu un spécimen de sottise et d'inconscience³. Comment ne se trouve-t-il pas quelques soldats pour casser la figure à un monsieur qui écrit à leur propos : « ... Ils se sentent rajeunis, la guerre est pour eux une eau de Jouvence » ? Sottise et impudeur.

1 Poste de garde près de Tilff.

2 Nous n'avons pu consulter ces journaux.

3 D'André BILLY (1882-1971), auteur de *L'Approbaniste* (Paris : Plon, 1937), Curvers parle dans *Combat* (11 septembre 1937). André Billy qui, à propos des homosexuels, pensera qu'il faut laisser les gens écrire ce qu'ils veulent, quand Mauriac, prudent, estimera qu'il n'y a ni à condamner ni à tolérer.

1940

Lundi 8 janvier 1940.

Première semaine de janvier : dîner avec René Michelet¹ et Herman De Cunsel, venu le soir à Liège ; soirée de poésie chez les Hélin ; conférence « suivie de soirée mondaine » au profit des étudiants juifs et où je dis quelques mots, sans trop y croire, sur le thème de l'Épiphanie ; la tombola^{clxxvi} qui doit avoir lieu ensuite a du moins eu l'avantage de nous débarrasser de quelques éléphants domestiques. Tout cela sous le vent morne de la tempête, et sans que je parvienne à secouer ma torpeur.

Entendu ce soir à la radio française une^{clxxvii} remise de décorations à des généraux anglais par^{clxxviii} le général Gamelin². Rien de tel pour se guérir de tout entraînement à l'esprit de guerre. Coups de gueule, enfantillages, militarisme toujours pareil à lui-même. « Tous des bêtes » me disait Julien Versluys³. *L'Œuvre* publie aujourd'hui⁴ l'affreux récit d'une victoire aérienne, fait par le pilote français qui l'a remportée, – cependant que la foule se presse aux Champs-Élysées, paraît-il^{clxxix}, pour contempler l'appareil allemand abattu. Je n'arrive pas à deviner si le journaliste, qui prêche par ailleurs la décence, cite pour les blâmer ou pour les louer de telles phrases : « Les quatre boches prennent de l'altitude... Tout d'abord, je crois que les Fritz m'ont vu et cherchent à me coiffer^{clxxx}, mais pas du tout... Profitant de l'aubaine, je leur

-
- 1 C'est René Michelet (1900-1973) poète belge, ami intime d'Herman De Cunsel, qui raconte à Curvers comment ils ont rencontré André Gide, probablement en novembre 1919. Dans une lettre à Marc Allégret (4 janvier 1920), Gide regrette que le physique de Michelet ne soit pas à la hauteur de sa conversation (André Gide – Marc Allégret, *Correspondance 1917-1949*. Édition établie, présentée et annotée par Jean Claude et Pierre Masson. Paris : Gallimard, coll. Cahiers André Gide n° 19, 2005, p. 308). Et c'est par une lettre de René Michelet (Montaigne, 7 décembre 1971), qu'Alexis apprendra la mort foudroyante (cancer du poumon), le 18 octobre 1971, de son ami Herman. Après la mort de René Michelet lui-même, sa compagne, Hélène, enverra aux Curvers copie d'un poème de Michelet : *Réponse* (1945).
 - 2 Maurice Gamelin (1872-1958), général français. Commandant en chef des forces alliées en septembre 1939, il est remplacé en mai 1940 par le général Maxime Weygand.
 - 3 Nous n'avons pas de renseignement biographique sur cette personne.
 - 4 Nous n'avons pas eu accès à une collection de *L'Œuvre*.

plonge au cul... Corrida avec mon boche... Après la première rafale, le pointu fume (au sens propre), mais pas d'histoire, je l'arrose jusqu'au moment où, fumant fortement, il s'abat sans espoir de se redresser. Hurlement de joie... » etc. J'entends bien que de tels sentiments et ce vocabulaire même sont nécessaires à la guerre, mais, décidément, non, je ne m'y ferai jamais. Cela est le mal.

J'ai vu vendredi à Liège les funérailles de l'aviateur anglais dont l'appareil était tombé en flammes à la frontière. Au cinéma : une messe dans la ligne Maginot (l'aumônier revêtait son déguisement sacerdotal par-dessus son déguisement militaire), et des envois de jouets par des femmes françaises aux enfants des marins anglais tués en mer. Tout, dans cette guerre, paraît^{clxxxix} fait d'inconscience et d'impudeur^{clxxxii}.

René Demoulin m'écrit qu'il est maintenant au front, « à moins d'un kilomètre des Allemands ». Sa mère, que je rencontre ce soir, le sait, mais plaint surtout René à cause du froid.

La N.R.F. accorde à mon livre deux lignes de Jean Guérin¹ : « *Jeunesse : temps des faux-jours et des tragédies absurdes. (Mais l'aveu coûte.) Le roman de Curvers est d'une grande sincérité.* » Quel aveu et à qui coûte-t-il ? On en viendrait à aimer la lourdeur belge.

Steinberger m'assure que je suis injuste envers lui (à propos de ce que je continue à considérer comme le crime des communistes, lesquels sont pour moitié, à mes yeux, responsables de cette guerre dont ils essaient maintenant de tirer parti^{clxxxiii} impunément) et me dit qu'il a souvent remarqué, chez moi, des sympathies enthousiastes tournant brusquement en dureté et même en haine. Il doit y avoir là du vrai.

Mardi 9 janvier 1940.

Lettre d'André Gide, à qui j'avais envoyé mon article sur son *Journal*² :

-
- 1 GUÉRIN (J.), « Bulletin des événements », dans *La Nouvelle Revue française*, t. 54, n° 316, janvier 1940, p. 143. C'est Curvers qui souligne. Derrière le pseudonyme Jean Guérin, se cachent Jean Paulhan et quelques rédacteurs de *La Nouvelle Revue française* !
 - 2 Article paru dans la *Luxemburger Zeitung* du 6 décembre 1939. Selon Claude MARTIN, qui a répertorié *La Correspondance générale d'André Gide* (Lyon : Centre d'Études gidiennes, 1996), trois lettres de Curvers à Gide auraient été conservées. Elles datent d'octobre, novembre et décembre 1946 ; seule la dernière se trouve à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet.

« Nice, 3 janvier 1940.

« Monsieur,

« Votre aimable article du *Luxemburger Zeitung*¹, si louangeur que je n'ose dire qu'il me paraît excellent, m'apporte, au seuil d'une année qui s'annonce tragique, le plus grand réconfort que je puisse souhaiter. Je l'ai lu avec une émotion profonde, avec reconnaissance – et vous serre la main de tout cœur.

« André Gide »

Marie trouve l'écriture de ce billet enfantine, charmante, pleine de complaisance affectueuse^{clxxxiv} envers soi-même, mais sans trace de vanité ni d'orgueil ; la marge va en s'élargissant vers le bas, signe de générosité².

Pénible article du pauvre Schlum dans *La N.R.F.*, « pour saluer l'année nouvelle ». Elle^{clxxxv} « a tout de suite reconnu cet air-là, rude et salubre, celui qui monte du vaste glacis peuplé seulement d'hommes sous le casque ». Il faudra à la France, « pour reprendre son rang devant le monde,... d'autres charmes que ceux dont elle a brillé du temps d'Offenbach³ et de la Païva⁴ » (comme si elle n'en avait pas eu d'autres depuis, sans la guerre). « Il ne suffira plus d'être le pays de la vie facile, qui offre à l'étranger sa peinture et ses prostituées » (l'assimilation est flatteuse pour ceux qui ont tant aimé la peinture française, pour nous qui avons^{clxxxvi} trouvé et aimé dans la France en paix tant d'autres choses hautes et belles⁵ !) Je me demande si la guerre n'est pas en effet, comme l'écrivait le sot Billy⁶, une eau de Jouvence, non pour les soldats qui

-
- 1 À propos de la collaboration de Curvers à ce journal, voir notre article « La Collaboration d'Alexis Curvers aux journaux et revues. La *Luxemburger Zeitung* (1922-1940) », dans *Galerie*, 22^e année, n° 3, 2004, p. 411-448.
 - 2 Les études graphologiques d'Hélène Legros, inspirées du *Traité pratique de graphologie. Étude de caractère de l'homme d'après son écriture* (1885) de Jules Crépieux-Jamin, le père de la graphologie, ont elles-mêmes inspiré Marie Delcourt et Alexis Curvers. Ce dernier les utilisera notamment pour son article sur Toulouse-Lautrec, paru dans *Beaux-Arts* du 24 octobre 1947. Voir notre article « D'un portrait graphologique : *Infiniment séduisant* », dans *Bulletin des Amis d'André Gide*, 40^e année, t. 35, n° 155, juillet 2007, p. 371-390.
 - 3 Jacques Offenbach (1819-1880), allemand naturalisé français, célèbre compositeur d'opérettes.
 - 4 Esther ou Thérèse Lachmann (1819-1884), fille illégitime d'un Romanov, marquise de La Païva, tient salon dans l'hôtel qu'elle a fait construire à Paris avenue Montaigne. Son remariage avec un millionnaire cousin de Bismarck la fait accuser d'espionnage.
 - 5 SCHLUMBERGER (J.), « Pour saluer l'année », dans *La Nouvelle Revue française*, t. 54, n° 316, janvier 1940, p. 5-7.
 - 6 Sans doute dans *L'Œuvre*, dont l'écrivain André Billy (1882-1971) était le critique littéraire.

n'ont pas besoin d'être rajeunis, mais pour les vieillards ; si elle n'est même pas pour eux un aphrodisiaque.

Curieux silence, depuis quelque temps, de Benda, singulièrement à propos de ses amis communistes. Comment ce clerc les juge-t-il ? Ils l'avaient si adroitement^{clxxxvii} flatté ! Je prévois le jour où, à Paris, quand les bavardages recommenceront, je m'informerai : « Un tel, que pensait-il, que disait-il ? Et un tel ? » Et pour chacun, un mot suffira, pour chacun la réponse ira de soi, les^{clxxxviii} motifs de tous étant évidents. Ce qui est choquant, c'est qu'une réalité comme la guerre puisse n'être pour quelques-uns (ceux précisément qui, bien à l'abri, prétendent à diriger l'opinion) qu'un objet de pensée, ou de discours. Ceux qui la font n'en parlent pas, nécessairement. Ceux qui ne la font pas devraient se taire.

Jeudi 11 janvier 1940.

Je continue à trouver qu'Henri Pourrat¹ écrit tout ce qu'il y a de mieux dans *La NRF* : « ... On sait ce qu'il faut, et qu'il faut le vouloir ; mais comment accepter pour d'autres mort et souffrance ? Peut-être en passant là où le problème ne se pose plus, où raison et compassion sont absorbées [toutes deux] par quelque chose de plus grand. La compassion peut voir la raison comme une sorte de compassion à vue plus longue, mieux en accord avec l'ordre même de l'univers ; et la raison peut voir la compassion comme une sorte de raison supérieure, émanation de la pensée d'amitié qui a créé le monde². » Voilà de l'humanité !

Dimanche 14 janvier 1940.

Vendredi soir, nous avons à souper Nic et Paul [Curvers] en permission ; ils ont couché ici, ce furent de bonnes heures pour tous quatre (Marie avait préparé une admirable poule-au-pot). Hier, je parlais à l'I.F.L.³ de *La Guerre de 1914 dans le « Journal » d'André Gide*. Ces pages, redevenues d'une actualité brûlante^{clxxxix}, furent écoutées avec émotion^{cx} par un public attentif. Tous sont sensibles à l'humanité si riche^{cxci} et si équilibrée de Gide. Ensuite, l'heure de mon dernier train étant largement dépassée, je sème tout le monde et me

1 Henri Pourrat (1887-1959) obtiendra le Prix Goncourt en 1941 pour *Vent de Mars*.

2 POURRAT (H.), « Airs du mois », dans *La NRF*, *id.*, p. 142.

3 Même si l'on imagine aisément que le L signifie « Liège » ou « littéraire », nous ignorons quelle institution se cache sous ce sigle.

dispose, avant de rentrer en taxi, à faire un tour en ville. C'est alors que j'apprends l'affreuse nouvelle qui vole déjà de bouche en bouche (une femme égarée la crie à des soldats) : on renforce la mobilisation, les permissionnaires ont, par radio, ordre de rejoindre immédiatement leur corps. On dit aussi^{cxcii} que la commune d'Herstal¹ est déjà évacuée ; on dément, mais il se confirme qu'on déménage du moins la fonderie de canons. Autres bruits invérifiables : les communications téléphoniques ont été coupées, les matchs de football sont supprimés dimanche (confirmé ce matin à la radio, mais sous prétexte de gel)... Ma première pensée : rentrer, rentrer tout de suite. S'il fallait fuir avec Marie cette nuit même ! Et Paul qui est allé finir sa permission à Bruxelles chez les Gui² ! Je souhaite presque qu'il n'ait pas reçu la nouvelle tout de suite. Incapable de me résoudre à quitter la ville sans en savoir plus long, je me rends dans ce petit café du Laveu^{3 cxciii} ouvert depuis peu par des patrons que je connais et où j'avais le vague espoir de retrouver Louis Th.⁴, qui m'en avait parlé. Il n'y est plus. Personne ne sait rien. On joue aux cartes, on chante même. On parle surtout du tort que la guerre fait aux commerces. Enfin, je m'en vais. Au garage, il me faut attendre longtemps, les taxis étant pris d'assaut.

Des soldats, assez impassibles, attendent l'heure du^{cxciiv} premier train dans les cafés. Pendant le trajet, le chauffeur me dit tenir d'un colonel d'aviation que la situation n'a jamais été aussi tendue ; les avions allemands seraient à la frontière, prêts à prendre l'air. Je ne puis m'empêcher de souhaiter l'extermination de cette race.

Aujourd'hui, on annonce la phase D de la mobilisation, et des mesures analogues en Hollande. Journée d'angoisse lourde, sans nouvelles. Le mutisme officiel est encore plus déprimant que les faux bruits.

L'après-midi seulement, je vais au village. Il fait très beau. Les parfums mystérieux de l'hiver règnent sur la route, comme de foin et de^{cxcv} violettes trempés^{cxcvi} dans de la glace. Silence et vide. J'apprends que, cette nuit, on a réveillé les riverains dans un rayon de 500 mètres autour du pont, les prévenant qu'on allait sans doute faire sauter celui-ci et qu'ils eussent à quitter leurs maisons. Cette menace n'a pas été exécutée, mais on a incontinent réquisitionné camions et chevaux, que leurs conducteurs ont dû conduire Dieu

-
- 1 Commune située à 6 km de Liège où se trouve une importante fabrique d'armes de guerre.
 - 2 Chez son frère jumeau Guillaume Curvers.
 - 3 Laveu : quartier situé à l'ouest de Liège et de la ligne de chemin de fer, sur la rive gauche de la Meuse, non loin de la gare des Guillemins. C'est Place des Wallons, dans ce quartier, que sont nés Alexis Curvers et ses frères.
 - 4 Vraisemblablement Louis Thibert, un ami.

sait où. Partout, on ne parle que d'évacuation imminente. Un^{cxvii} employé du chemin de fer m'assure qu'il vient de voir, en gare d'Angleur, les premiers trains remplis d'évacués provenant de Visé, Malmédy, Elsenborn, Saint-Vith¹, etc. Je tente de téléphoner aux Van Erck, mais pas de réponse. Il reste, faute de mieux, pas mal de gens avec^{cxviii} qui j'aurais envie de^{cxix} communiquer, mais je n'ai plus de courage et j'abandonne le téléphone. L'inanité de ces obsédants bavardages de circonstance m'accable tout d'un coup. Je me dis que chacun se débrouillera comme il pourra^{cc} sans s'occuper des autres,^{cci} sauf de ceux qu'il^{ccii} trouvera par hasard sur son chemin. La vraie fraternité n'a que faire des « relations », dont la vanité apparaît maintenant. Mes frères du moins sont relativement à l'abri, sauf Paul qui est livré à l'armée et pour qui je ne peux rien. Marie et moi sommes sur les rives droites de la Meuse et de l'Ourthe², sans planches de salut prévisibles ; nous n'avons même pas préparé de bagages pour le cas où il faudrait fuir à l'improviste. (J'entends, en écrivant ceci, l'immonde boniment du Français de Stuttgart³, d'après qui l'Allemagne nationale-socialiste aurait restauré le droit véritable, par opposition au « droit écrit » ; l'Allemagne n'aura négligé aucun moyen de se faire haïr et mépriser, sans qu'on puisse encore soutenir que le peuple allemand n'en soit pas responsable.

Visite aux soldats de Sainte-Anne, qui ont travaillé toute la nuit à miner la route et ne savent rien. Je cause avec eux et ma très gentille et réconfortante jeune femme^{cciii} (celle qui riait dans l'autobus au milieu de la panique générale, lors d'une des dernières alertes) dans la cuisine-cave⁴ d'un^{cciv} café (les cafés sont de nouveau fermés cet après-midi), lorsqu'apparaît, venant me relancer, Jules Van Erck. Jeanne et Élise nous attendent à la maison avec Marie. Leur pensée a rencontré la mienne. Nous achevons ensemble, chaleureusement, cette mortelle journée. On a je ne sais quel besoin de plaisanter, par défi. Un type inconnu m'ayant^{ccv} demandé par écrit un rendez-vous pour demain, je lui réponds que j'y serai en pull-over blanc et cravate rouge et que le plus sûr, pour me reconnaître, sera^{ccvi} donc de se faire accompagner d'un taureau. Est-

-
- 1 Quatre villes de la province de Liège, dans les cantons rédimés : Visé située à 16 km de Liège, Elsenborn, à 16 km de Malmédy déjà citée, Saint-Vith, à 77 km de Liège.
 - 2 L'Ourthe se jette dans la Meuse à Liège, à hauteur du pont de Fétinne (sur l'Ourthe) et du pont de Fragnée (sur la Meuse). Le pont du Val-Benoît, où passe la voie ferrée, est tout proche. Si ces trois ponts étaient bombardés, l'accès à la gare, au quartier du Laveu, aux grandes routes vers Bruxelles ou même vers Paris leur serait barré.
 - 3 Radio allemande de propagande en langue française.
 - 4 En Belgique, on appelle ainsi la cuisine en sous-sol.

ce dans un pareil sentiment que la radio de Bruxelles nous déverse d'incessantes âneries ?

Je pense à Raoul Chevalier¹, que je vis cette semaine, si beau^{ccvii} en uniforme, au lendemain de la naissance de son deuxième enfant. Il venait d'obtenir une permission d'un mois pour aller, avec sa figure d'ange, vendre des mitrailleuses à Lisbonne. Où est-il maintenant ? Bien qu'il appartienne à un corps motorisé, il portait de solides éperons.

Ce soir, j'ai un affreux mal de tête et n'écris que par incapacité de faire quoi que ce soit d'autre. Marie me fait avant de se coucher, par nervosité pure, une scène sans importance.

Mercredi 18 janvier 1940.

Hier à Esneux², pour déclarer la voiture au fisc. Je rentre à pied par un admirable soleil qui fait briller une^{ccviii} neige sans défaut. À Crèvecoeur³, une mésange et un rouge-gorge m'escortent un moment, en sautillant sur les branches étincelantes qui couronnent la route.

« Ah ! Monsieur, me dit le vieux boulanger Riga⁴ que j'aperçois dans sa charrette, on nous a fait aller à Huy avec nos chevaux. Il n'y avait que Delrée qui avait son camion⁵. On y montait de temps en temps pour se reposer, mais il faisait si froid qu'on était bien content de revenir marcher près de son cheval. » Il ajoute qu'on les a tous gardés quelques heures à Huy, puis qu'on les a renvoyés chez eux, où ils sont rentrés fourbus le lundi matin, avec leurs bêtes. Visiblement d'ailleurs, pour Riga, c'est la plus belle aventure de sa vie.

Le soir, je fais entendre au C.P.L.⁶ mes disques de musique grecque. Les étudiants m'offrent, avec une charmante gentillesse, une paire de presse-livres⁷ ornés de la chouette qui est l'emblème du cercle. Leur apparence

1 Nous n'avons pas de renseignement biographique sur ce marchand d'armes.

2 Commune située à une douzaine de km au sud de Liège.

3 Dépendance d'Esneux.

4 Boulanger itinérant de Méry.

5 Auguste Delrée, personnage folklorique de Tilff. Pour ramasser les ordures, l'éboueur passait dans les rues du village avec une charrette tirée par un cheval qu'il aimait mais qu'il injurait en des termes qui scandalisaient les passants.

6 Cercle de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège. Doit son origine au professeur Charles Michel (1853-1929) qui, en 1894, réunit ses étudiants de philologie en une « association studieuse ».

7 Il faut lire serre-livres.

insouciance ne dissimule pas qu'ils se savent tous mêlés au drame, sinon personnellement, du moins par des parents, des fiancés mobilisés, etc. Ils sont à la fois inconscients et crânes, et fort détachés, comme nous tous d'ailleurs. J'exécute une danse grecque avec Georgette, ravissante de grâce, et tous deux, en souriant, ne pensant qu'au pauvre Camille qui n'a pu revenir en permission pour cette fête ¹.

Vendredi 19 janvier 1940.

L'opinion se répand et se fortifie que toute cette alerte a été machinée, sans aucune cause extérieure, par un G.Q.G. impatient d'entrer en fonction et d'exercer une semi-dictature. Il paraît qu'on s'achemine aussi progressivement vers la mobilisation générale. Si la chose est vraie, cette canaillerie politique n'est que trop avouée par l'incroyable mutisme des dirigeants, qui se refusent encore à toute explication. Avis, en tout cas, d'Émile ² et de nombreux esprits lucides, dont Roland Crahay ³, qui nous écrit au surplus que la guerre sera finie dans deux mois. Ce soir, 18 degrés sous zéro ^{cocix}. On patinait au square d'Avroy ⁴. Le coup d'œil était ravissant et le haut-parleur chantait : « Comme tout le monde » J'entends :

-
- 1 Il s'agit de Camille Caganus (1914-1958), et de sa femme Georgette ; licencié en philosophie et lettres, il a publié ou publiera plusieurs recueils de poèmes et ses souvenirs de captivité (notamment CAGANUS (C.), *La Poésie française contemporaine au Pays de Liège*. Anthologie des poètes liégeois. Préface d'Alexis Curvers. Liège : Desoer, 1939). Nommé « chef de station » à Radio-Liège en 1946, il y programmera (souvent jouera) de nombreuses pièces de théâtre (une en français le mercredi et une en wallon le vendredi) et réalisera, en trois ans et demi, plus de 440 émissions. Neveu de Camille Caganus et Anna Curvers, il est le cousin par alliance d'Alexis Curvers qu'il invitera pour des conférences littéraires à Radio-Liège.
 - 2 Sans doute Émile Delcourt.
 - 3 Roland Crahay (1915-1992), élève et protégé de Marie Delcourt, avec qui il éditera *Douze lettres d'Érasme* (Paris : Droz, 1938). Marie-Thérèse ISAAC a établi la bibliographie de Crahay : « *In memoriam Roland Crahay* », dans *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, n° 55, 1993, p. 137-142. Voir aussi la « Notice sur Roland Crahay », par ARNOULD (M.-A.), J. LABARBE (J.) et ISAAC (M.-Th.) pour l'*Annuaire de l'Académie royale de Belgique*, 1995, p. 149-178. Sont conservées deux lettres de Crahay aux Curvers écrites dans un camp dont le nom est indéchiffrable.
 - 4 Le parc d'Avroy est situé sur la rive gauche de la Meuse à Liège. On peut y entrer en passant au pied de la statue de Charlemagne, au croisement des boulevards Piercot et d'Avroy. Il est célèbre pour son étang, ses statues de fonte, reproductions d'antiques, et son monument national de la résistance érigé en 1955 (du sculpteur Louis Dupont).

« ... On a
« Des caleçons en zénana,
« Comme tout le mon-on-de¹. »

Quelle douce sagesse ! Je me suis rappelé Fas[bender] s'émouvant sur l'humanité, parce que, disait-il, tous les matins, tous les types nouent leur cravate du même geste, dans le monde entier. Je me demandais où il avait pris cela. Je comprends^{CCX} ce qu'il voulait dire, maintenant que l'unité du monde est rompue ; elle subsistait encore autour de l'étang gelé.

Ces journées de neige à Liège, où je n'ai pas quitté Marie, ont été resplendissantes d'amour.

Rencontré dans le tram M. Dolders, mon instituteur de 3^e, qui, depuis trente-deux ans, enseigne toujours à cette même école Sainte-Véronique², – et n'a pas changé.

Samedi 20 janvier 1940.

Neiges éternelles.

Je pense au mot de Gogo³, qui avait commencé par s'emballer pour les « valeurs morales » : « Qu'ils aillent se faire pendre, avec leur guerre ! » Quel

Dans *Visage de Liège en l'an 30*, Marie Delcourt écrit : « L'étang d'Avroy est un peu d'eau de Meuse qui reste dormante au cœur de ce site où jadis le fleuve et ses caprices furent les maîtres. » Elle rappelle aux patineurs et aux écoliers habitués du parc que le tracé de la Meuse n'est pas naturel (Avec un avant-propos d'Alexis Curvers. Liège : Pierre Aelberts Éditeur, 1982).

- 1 Célèbre chanson populaire d'André Homez et Paul Misraki interprétée par Ray Ventura et son orchestre, et par Patachou (1938) :
On a un beau pyjama
Comm' tout l'monde
Des caleçons en zénana
Comm' tout l'monde
On a des chemis's coquett's
Comm' tout l'monde
Et puis aussi des trous à ses chaussettes
Comm' tout l'monde.
- 2 Nous ignorons les noms des instituteurs mais une photographie du « groupe des lauréats au concours de Pâques » de l'année scolaire 1913-1914 à l'école Sainte-Véronique a été conservée : Alexis est à gauche de la Vierge, l'instituteur au milieu au dernier rang, derrière la statue.
- 3 Albert Govaerts, ami intime d'Alexis, avec qui il correspondra du Congo.

qu'en soit le cynisme, ce mot traduit assez fidèlement un de mes sentiments les plus constants. Non, décidément, je ne désire plus « participer ». Trop de fripouilles, servies^{ccxi} par trop d'imbéciles, ont préparé cette guerre et mènent le jeu.

Il se confirme que^{ccxii} la marine de guerre française a délibérément renoncé à saisir la cargaison – allemande – du *Castilo Buelar*¹, qui^{ccxiii} contenait entre autres une auto de luxe offerte par Hitler au général Franco (à l'occasion de la fête des Rois !). Évidemment, l'on doit des égards à un chef d'État sachant jouer de sa neutralité. Mais quand il s'agit de ravitaillement pour la population... *Et tout ça pour des altesses, etc.*

Dimanche 21 janvier 1940.

La jeune Germaine nous arrive, ce week-end, devant préparer pour mardi un examen d'anatomie. On leur a dicté vingt pages farcies de noms^{ccxiv} rébarbatifs, sans une figure, sans une explication pratique. Il y a bien un squelette^{ccv} à l'école, mais il est, paraît-il, réservé aux infirmières ! À l'aide des planches du *Larousse*, nous nous échinons à montrer^{ccvi} ce que sont le péroné, la fosse iliaque, l'os temporal, à Germaine qui comprend tout juste le français. À la fin de l'après-midi, nous lui faisons remarquer qu'elle aurait pu nous demander ces éclaircissements plus tôt et ne pas tout laisser pour le dernier moment. Crise de larmes. Elle refuse de venir à table, puis de manger, et pleure obstinément, la tête sur le bras. Depuis plus d'une heure, elle boude dans la chambre à côté, sans lumière.

Journée d'ennui abominable, si vide que je vais aller me coucher sans sommeil, faute de ne pouvoir mieux. Ah ! le temps où je ne vivais que des minutes dorées, pleines à éclater !... Reviendra-t-il jamais ?

Lundi 22 janvier 1940.

Germaine est partie ce matin avant notre réveil, par 10 degrés de froid, « à cause de la tape que j'ai eue hier de tante Marie », dit-elle dans un mot laissé sur sa table. Elle ajoute en post-scriptum, sans doute pour nous apitoyer : « Comme petit déjeuner j'ai prie (sic) une pomme. » Je découvre cela en

1 Il faut sans doute lire *Castillo Buelar*. Nous n'avons pas trouvé d'information sur cet épisode.

descendant, comme je venais lui faire sa fricassée¹. Au lieu de m'apitoyer, je suis furieux. J'apprends que Marie lui a en effet donné une tape parce qu'elle refusait, ainsi qu'à moi d'ailleurs, de lui rendre son bonsoir. Cette enfant a été charmante aussi longtemps qu'elle n'a été qu'un rayon de soleil dans la maison. Tout s'est gâté à partir du moment où on a voulu s'occuper d'elle, la faire travailler, l'éduquer, etc. – du reste sans aucun résultat. Pourquoi ne pas prendre et laisser les gens comme ils sont ? J'explique tout cela à Marie, un peu vivement.

Lettre de Merlen², nous annonçant son départ d'Olivet (Loiret) pour l'Est, c'est-à-dire pour le front. Il termine :

« Ah ! si la reine d'Italie pouvait pisser jusqu'ici, ça nous réchaufferait toujours un peu ! » allusion à la chanson des reines³ que nous chantions en chœur au mas de Berne⁴).

« Je ne peux en écrire davantage.
« Je n'étais pas fait pour la guerre.
« Je vous embrasse.

« Philippe »

Mardi 23 janvier 1940.

Horrible dispute encore ce matin. Les circonstances nous rendent plus nerveusement sensibles que jamais à des futilités. Dans la colère, je ne me connais plus et un autre être prend ma place, méchant, impitoyable^{ccxvii}, odieux. Un crapaud venimeux me sort de la bouche à chaque mot. Bientôt après, remords, larmes et pardon, mais le mal fait n'est réparable, hélas, que par le temps et l'oubli. Je ne me pardonne pas de faire souffrir ce que j'aime le plus au monde.

1 En Belgique, œufs sur le plat servis avec du lard ou une saucisse.

2 Philippe Merlen, ami de Jean Jacob. Ancien secrétaire de Jean Giono. Arrêté par les Allemands, sa libération sera demandée par Marie Gevers qui écrira une lettre aux autorités allemandes.

3 Il s'agit probablement d'un couplet venant compléter la chanson d'étudiants « La Marche des souverains », dont voici le début : « C'est la Reine d'Angleterre, / Qu'a perdu son pucelage / Avec Abd el Kader, / Sur une toile d'emballage »... On trouve aussi dans « Le troubadour », autre chanson paillarde, ces derniers vers : « C'est la reine d'Italie / Qui a le jet si puissant / Qu'elle pisse à la volée / Par-dessus les Balkans. »

4 Mas où séjourne Jean Jacob, près de Saint-Rémy-de-Provence dans les Bouches-du-Rhône et qu'il ne parvint jamais à acheter.

Vu des mouettes qui planaient sur la Meuse encombrée de glaçons, au quai Saint-Léonard¹.

Mercredi 24 janvier 1940.

Je sens la France s'éloigner de nous, se fondre dans un brouillard. Silence de presque tous nos amis de là-bas, qui, j'en suis sûr, nous en veulent vaguement de ce que la Belgique soit neutre. Marguerite W[intzweiller] est la seule qui soit vraiment « au-dessus ». Comment renouons-nous, s'il plaît à Dieu, avec Paris ? Je prévois un retour difficile, un accueil réticent. Peut-être préférons-nous revoir d'abord d'autres pays, comme on se rabat sur des indifférents quand de trop grands drames ont rendu les amis inabordables. Fin de ma jeunesse.

Les oiseaux se querellent sur la terrasse autour d'un morceau de lard doux que nous y avons mis. Parfois, un merle se risque à y donner, vite, un coup de bec, puis s'enfuit, sachant qu'on fait à ses pareils, aux alentours, une chasse impitoyable.

Je pense une musique simple, solennelle,
Chant du dieu que mon âme à vos regards cachait,
Qui vous ravirait tous en la vie éternelle
Et que nul n'ouïra par défaut d'un archet².

Samedi 27 janvier 1940.

Je rêve de mon père, avec une précision, une force extraordinaires. Je le vois dans son magasin, dans la salle à manger qui le prolonge (j'ai passé hier devant la maison). Il y a aussi^{ccxviii} là Philippe Merlen et un autre garçon olivâtre, en uniforme. Ils discutent sur un ton pénible, vont même jusqu'à menacer mon père. Finalement, Philippe me dit : « Résumons-nous. Vous avez toujours été un peu trop bien habillé, genre "femme de ménage". – Que c'est vulgaire ! » s'écrie^{ccxix} à ces mots Marcel Aghion, qui se trouve brusquement dans la chambre.

1 Sur la rive gauche de la Meuse. Part de la place des Déportés vers Coronmeuse et longe le quartier du Nord.

2 Recueilli dans *Cahier de poésies*. Paris : François Bernouard, 1949, p. 33. Outre quelques différences de ponctuation, le troisième vers sera changé : « Secret enfin livré de la vie éternelle », et dans le dernier vers, « par défaut » sera remplacé par « par manque ».

Ce rêve étrange¹ est peut-être en corrélation avec la lettre^{ccxx} de Paul [Curvers ?] que j'ai reçue hier et qui m'a fait écrire ce petit poème² :

Ceux qui sont loin de nous ne se retournent guère,
ils s'éloignent encore, ils suivent leurs chemins,
les voilà dérobés, effacés par la guerre,
nous ne distinguons plus les signes de leurs mains.
Ils n'en font plus. Ils en font d'autres, vers quels autres
cœurs rencontrés dans l'inconnu qui les a pris
et qu'ils nous taisent ? Nous les croyons toujours nôtres
mais eux savent déjà qu'ils ont payé le prix
pour l'aller seulement. Le ton de leurs paroles
quand nous rêvons la nuit de leurs voix sans couleur
est celui qu'ont les morts dans leurs propos frivoles
et ces lettres, dans quels brouillards gris^{ccxxi} le facteur
les va-t-il donc chercher ? Ils n'ont rien à nous dire
sinon qu'il pleut là-bas, qu'il gèle ou fait beau temps,
qu'il faudrait une écharpe et^{ccxxii} quelque chose à lire
et qu'on dort peu mais bien, du moins chez l'habitant.
Pas un mot d'échangé qui faiblement ne sonne
des secrets différés à tout jamais le glas.
Nos colis partent creux. Qui n'a rien rien ne donne.
Vous êtes dans le monde où se perdent les^{ccxxiii} pas.

Rêvé encore d'un tableau qui représentait un radis, une tranche d'œuf dur et un petit cochon de lait dans un plat, avec de la mayonnaise. Quelqu'un me disait : « Ce sont trois déguisements de la vie. » Et je répondais : « Mais alors, il faudrait aussi montrer le monsieur qui va manger. » Puis d'une conférence que je faisais dans une salle^{ccxxiv} exiguë, au premier rang de laquelle je reconnaissais un grand type pâle, laid, fin et triste, et vêtu de marron, que j'ai certainement rencontré il y a très longtemps.

Au cinéma, à Liège, avant-hier (*Fric-frac*), on voyait un moment, dans le film américain¹, un tableau qui surmontait une cheminée et où s'ébauchait un

1 De nombreux papiers (datés notamment de 1928, période durant laquelle Curvers ne semble pas avoir tenu de journal – ou ne l'a pas conservé) prouvent qu'Alexis (comme Marie d'ailleurs) notait ses rêves et tentait de les analyser. Ces récits sont rarement transcrits dans les cahiers. Voir aussi les interprétations de rêves par Théo Henusse, dans *Les Cahiers Mosans*, n° 41, décembre 1928.

2 Également recueilli dans *Cahier de poésies*, p. 77, sous le titre *Drôle de guerre*. Le 12^e vers sera changé : « Et leurs lettres, dans quel au-delà le facteur », dans le 15^e vers, « une écharpe » sera remplacé par « un chandail », dans le 19^e vers, « partent creux » sera remplacé par « sont légers » et un vers sera ajouté : « Vous êtes dans la guerre et nous n'y sommes pas. » La ponctuation est légèrement modifiée.

geste de danseuse. Juste au moment où j'y pensais moi-même, une jeune femme debout près de moi murmure : « Degas... » C'était si joli que je lui ai offert ma place.

Mardi 30 janvier 1940.

Ce grand échassier blanc, peut-être une cigogne vers qui j'étais seul dans la rue à lever les yeux^{ccxxv}, disparut derrière le clocher de la cathédrale, volant avec un calme et une rectitude admirables dans le ciel tout chargé de neige.

Les trajets en autobus deviennent de plus en plus massacrants. Nous ne songeons même plus à protester contre cette hideuse exploitation du bétail humain, dont nous sommes. Tout nous rappelle que, selon le mot de Marie, nous voici « dans un monde où il n'y a plus moyen de se solidariser avec rien », pas même avec sa propre protestation. Notre vie est un néant. Ce nihilisme où je m'enfonc est à la fois aggravé et adouci par la présence constamment sympathique de Marie. Je n'ai jamais senti à ce point combien elle et moi étions un même être. Nous nous serions trouvés dans le désert. Ma soudaine émotion, l'autre soir, lorsque, du geste qu'elle fait depuis sept ans² chaque fois qu'elle va^{ccxxvi} s'endormir, elle m'a tendu son peigne pour que je le pose sur la table de nuit. Sa main était un oiseau engourdi.

Mercredi 31 janvier 1940.

« L'ère du bonheur personnel est close », aurait déclaré Hitler³. C'est entièrement mon avis, mais non mon vœu comme c'est celui de ce gorille.

Marie pense de même que, quelle que soit l'issue des opérations militaires, nous assisterons à la fin de l'humanité supérieure, au commencement du règne absolu de la racaille. Le drame de la démocratie, en quoi nous avons cru, est^{ccxxvii} d'aboutir là fatalement. Le^{ccxxviii} hasard, qui présidait à la sélection des anciens aristocrates, pouvait être en partie corrigé par les vertus fortuites de celles-ci, et était moins malfaisant que ce triomphe du pire où^{ccxxix} conduit nécessairement la loi du nombre. Nécessairement, parce qu'à chances égales

1 Peut-être un documentaire projeté avant le film *Fric-frac*, dont Curvers a vu la pièce qui l'a inspiré le 13 décembre 1939 (voir à la date du 17 décembre 1939).

2 C'est-à-dire depuis leur mariage.

3 Paroles que rapporte Hermann RAUSCHNING dans son livre *Hitler m'a dit* (Paris : Coopérative, 1939).

c'est le mal qui l'emporte, sa force d'ambition étant plus grande que celle du bien. Il est amer d'en revenir là. C'est le contraire de tout ce que nous avons cru, espéré, voulu.

Hubaux se réfugie dans le refus de penser. « Rien n'est en rapport avec rien », disait-il.

Je vois autour de moi quantité de gens à qui l'état de guerre se révèle favorable, au moins indirectement. Émile¹ m'assure qu'il n'y a plus de malades (c'est-à-dire de ceux-là qui lui commandaient des analyses, donc se plaignaient de maux incertains, souvent imaginaires). Le docteur Marique, habituellement angoissé, anxieux, à demi neurasthénique et toujours pessimiste, se montre, depuis qu'il est mobilisé, éloigné des siens et de son cabinet, parfaitement calme, équilibré, heureux. Il semble qu'il y ait des natures (une moitié de l'humanité, sans doute) que les événements présents exaltent, même en les éprouvant, tandis qu'ils déséquilibrent celles qui, comme nous, avaient besoin de l'état de paix pour résister à la dépression. Je rencontre toujours^{ccxxx} autant de gens qui ont le sourire, mais ce ne sont plus les mêmes (tel même, qui^{ccxxxi} gémit, trahit souvent la satisfaction qu'il trouve dans son gémissement). Un peu comme s'il y avait eu une redistribution générale des rôles. Je me demande parfois si tout cela n'est pas une question de tempéraments d'une part, d'autre part d'influences astrales, telluriques ou autres. Est-ce par hasard que ces cinq derniers mois ont vu^{ccxxxii} se produire simultanément la guerre, les froids rigoureux ici, des chaleurs mortelles en Amérique, les^{ccxxxiii} tremblements de terre en Turquie, un incendie titanesque au Japon, tant^{ccxxxiv} de catastrophes ou de naufrages inexplicables ailleurs, etc. ? Il faudrait peut-être admettre^{ccxxxv} que ce ne sont pas les événements qui nous dépriment ou nous exaltent, mais les mêmes causes inconnues qui agissent à la fois sur le cours des événements et sur notre état nerveux.

Je parlais de cela à Steinberger^{ccxxxvi}, qui^{ccxxxvii} supposait aussi que ma tristesse n'est^{ccxxxviii} pas entièrement due^{ccxxxix} à la lecture des journaux, mais qui, incapable de sortir des causalités politiques, veut^{ccxli} y voir la répercussion d'un phénomène social. Il se persuade que le désespoir va me jeter dans l'astrologie (!) et m'explique que la république de Weimar a eu grand^{ccxli} tort de négliger « ces besoins irrationnels ». Impossible de causer.

En me relisant, je m'avise que les fragments d'idées que je note ici depuis quelque temps ont presque tous une apparence « réactionnaire ». Or, ma révolte contre l'ordre établi n'a jamais été plus profonde. Un seul fait, qu'on me

1 Émile Delcourt chez qui les Curvers logent parfois quand Marie donne cours à l'université.

rappelait tantôt chez Surlémont, suffirait à m'y entretenir – et à ruiner d'un seul coup l'idée de patrie et tout ce qu'on nous raconte : c'est que, dans l'armée belge mobilisée (coût : 17 millions par jour), un capitaine touche quotidiennement 120 francs, un^{ccxlii} sous-lieutenant 80, un adjudant 4 et un soldat 1 (l'allocation versée à la famille^{ccxliii} de ce dernier n'excédant pas 10 francs pour la femme et 5 pour chaque enfant). Il paraît que le mécontentement grandit chez les soldats, sauf chez celui que j'ai rencontré cet après-midi au village et qui m'a affirmé ne s'être « jamais si bien amusé ».

La température se maintenant ce soir au-dessus de 0, la promesse du dégel se confirme, et on a vaguement l'impression que l'étreinte du froid et celle de la guerre vont, ou devraient, se desserrer en même temps. Boues glacées. Premier air de printemps, si faible encore. Quoi demain ?

Certitude nouvelle qu'il n'y a rien à faire, que toute révolution, tout changement même seraient pour le moins inutiles et se retourneraient contre leur fin.

Mardi 6 février 1940.

Grand éparpillement toute la semaine dernière. J'apprends à conduire, ce qui est amusant et fort énervant^{ccxliiv}. Mon professeur, M. Raymond, est un jeune homme blond, beau et gentil¹. Chaque fois que je lui manifeste quelque sympathie, il croit que je pense au moteur. Le dimanche, il va s'amuser dans un cercle de motocyclistes. Il a quelque chose d'américain. Parfois pourtant, il me répond par des embryons de confidences et me parle de ses malheurs, presque uniquement dans le domaine des affaires. Ou bien il rit, vite et fort, comme un enfant. Pour lui, je suis un « intellectuel ». Il n'a évidemment jamais vu ça et me considère, d'ailleurs avec calme, comme un phénomène qu'il vaut mieux ne pas chercher à comprendre. À certains moments, il est presque tendre, inconsciemment.

Fait la connaissance du délicieux Pierre Caille², mobilisé à Colonster³ et qui vient ici, presque chaque soir, dessiner, peindre et nous montrer quelques-

1 Peut-être s'agit-il du Raymond (Wagner ?) habitant de Chênée, à qui Alexis Curvers, amoureux, dédia trois poèmes en juin 1943 ; Raymond qui a un accident de motocyclette en novembre 1943, alors que sa femme Simone est enceinte.

2 Pierre Caille (1912-1996) sculpteur, céramiste, peintre, décorateur, artiste originaire de Tournai. Il participe à l'exposition universelle de New York en 1940. Il dirigera un atelier de céramiques à l'école de La Cambre à Bruxelles de 1949 à 1976.

3 Dépendance d'Angleur, à côté de Tilff et de Liège.

unes des choses ravissantes qu'il fait. Préparatifs de la soirée du 13, qui me donnent occasion de découvrir chez René Hainaux un fond de caractère dur, fantasque, bien décourageant.

Dimanche, chez les Serruys, déjeuner excellent, gai, chaleureux, très « avant-guerre », en l'honneur d'Yvonne¹ venue pour deux jours et qui nous fait, de Paris en guerre, un tableau bien triste. Elle a, ici, l'impression de rentrer dans un monde en paix. Que doit-ce être là-bas ?

Samedi 10 février 1940.

Venus à Bruxelles pour la 1^{re} fois en voiture, nous déjeunons chez les Leconte. Les deux fils si différents, le cadet sauvé d'une grave maladie, visiblement enfant gâté, supportant avec peine la moindre interruption et, par moments, assez gentil ; – l'aîné, silencieux, résigné, et actuellement mobilisé. M. Leconte, le père, qui se croit conservateur et qui l'est^{ccxlv} seulement par les traits sympathiques du genre, nous parle de l'armée avec le même esprit qu'il applique à l'ancienne histoire militaire belge, telle qu'il peut l'étudier grâce au Musée qu'il dirige². Il nous raconte qu'un officier d'État-major, énervé par l'obligation d'une visite au front, comme on lui disait : « Et ceux qui y sont tout le temps ? », répondit : « Oh ! ça, c'est le bétail. » Un autre, après l'offensive : « Comment ! il n'y a que tant de tués ? » Cet état d'esprit serait celui de toute une caste militaire, persuadée de sa supériorité et parfaitement inculte. Types : les généraux Galet³ (resté Éminence grise dans les coulisses du palais royal), Nuyten⁴, et l'actuel Van Overstraeten⁵.

1 Vraisemblablement Yvonne Serruys en visite chez ses parents. Yvonne Serruys (1873-1953) est peintre et sculpteur. En 1909, elle a épousé l'écrivain Pierre Mille (1864-1941) avec qui elle a tenu à Paris les Salons du Samedi.

2 Louis Leconte est conservateur en chef du Musée de l'Armée à Bruxelles depuis 1923.

3 Joseph Galet – orthographié Gallet par Curvers – (1870-1940). Le lieutenant général Galet est rappelé en mai 1940 et nommé chef de la Mission militaire belge auprès du Grand Quartier général français. Son rôle n'est pas fort bien connu ; il rejoignit le roi Léopold III dès le 19 mai. Revenu à Bruxelles, il y mourut quelques mois plus tard, le 29 novembre.

4 Prudent Nuyten (1874-1954). Lieutenant général, il est nommé inspecteur général de l'infanterie à la mobilisation de décembre 1939. Il sert ensuite d'agent de liaison entre le roi Léopold III et le Grand Quartier général français.

5 Raoul Van Overstraeten (1885-1977). Nommé général en 1938, il devient chef de la Maison militaire du roi Léopold III et participe ainsi activement à la Campagne de 40.

Mercredi 21 février 1940.

Ces deux dernières semaines :

Séjours à Liège, voyage à Bruxelles (en voiture) où nous logeons chez Jean Jacob¹ ; revenu un jour en permission, il invite avec nous Louis Piérard², Mayou Iserentant, Madeleine Bourdouxhe et son mari, les Fierens, etc.

-
- 1 Jean Jacob (1905-1982) est né à Warsage, fils d'un notaire que les conséquences du krach de 1929 ruinèrent. Dès 1928, il fonde et dirige une maison d'édition (Le Balancier/Libris) et se lance dans le journalisme. En adjoignant, en 1930, la particule suivie de Beucken à son nom (la ferme de Beuckenhof étant une propriété familiale), il attire la moquerie de Paul Dresse de Lébioles (son cousin éloigné) qui ne trouve Beucken « sur aucune carte de Judée ». Le distique de Curvers est passé à la postérité :
La crise avait deux ans, Paul Dresse enviait Job
Déjà Jean de Beucken perçait sous Jean Jacob.

Après la parution de son roman à clefs, autobiographique et sulfureux, *Un monde fini*, en 1945, et ses ennuis avec la justice pour faits de mœurs, sa famille le reniera. C'est lui qui aurait présenté Marcel Thiry à Marie Delcourt. Ami de Marie Gevers qui interviendra pour demander sa libération aux autorités allemandes en 1940. Il s'installera définitivement en Provence (au mas de Berne, près de Saint-Rémy-de-Provence) à la fin des années quarante. Les éditions du Balancier, dont Jean Jacob de Beucken est l'un des huit actionnaires, sont créées à Liège en 1928 et publient 22 volumes jusqu'en 1942, date de la dissolution de la coopérative. Les Éditions Libris, dont la collection Le Balancier est dirigée par Jean de Beucken, leur survivent clandestinement. En 1947, Jean de Beucken reprendra à son compte le nom Éditions du Balancier et y publiera encore deux livres (dont *Lettres d'Émile Verhaeren à Georges Khnopff*, préfacées par Jean de Beucken lui-même), « chant du cygne des Éditions du Balancier », écrit Michel Fincoeur dans sa thèse *Contribution à l'histoire de l'édition francophone belge sous l'Occupation allemande 1940-1944*, défendue en 2006 à l'Université libre de Bruxelles.

- 2 Louis Piérard (1886-1951), poète, conteur (chantre du Hainaut et du Borinage), essayiste (il publie notamment une étude sur Max Elskamp et sa *Vie tragique de Vincent Van Gogh* connaît plusieurs rééditions), critique d'art (*La Peinture belge contemporaine*, 1928, a fait autorité), député socialiste de Mons, président fondateur du P.E.N. Club belge, journaliste et rédacteur au journal *Le Peuple*.

Mayou Iserentant (1903-1978), peintre d'intérieur, de scènes de genre, de paysages et de portraits. Élève de l'Académie des Beaux-Arts de Liège, elle s'est fixée à Paris en 1938. Elle est reprise par l'historien de l'art Paul Haesaerts parmi les Animistes. Pour la revue *Itinéraires*, Curvers rappellera que Mayou Iserentant voyait dans les œuvres de Picasso la marque du diable (« Pages de journal », juin 1968, n° 124, p. 129-147).

Madeleine Bourdouxhe (1906-1996), née à Liège, vit à Bruxelles à partir de 1918 où elle fréquente les milieux de la gauche intellectuelle et les surréalistes. Elle et son

Retour brusque et offensif du froid. À la maison, radiateurs gelés, tuyaux crevés, etc. Les Émile¹ nous offrent l'hospitalité à Liège ; je viens tous les jours à Tilff travailler aux réparations. Le poêle de la cuisine fait explosion. Circonstances sinistres, mais grande gentillesse des ouvriers, des Surlémond, de Tina [Laffineur].

Dimanche soir, nous dînions au restaurant avec Émile, Andrée² et les Verken³, quand l'incident a éclaté tout d'un coup, sous la forme d'une incroyable philippique dirigée soudain, sans raison apparente, par Émile contre moi (qui avais été jusque là, à vrai dire, nerveux et sans doute énervant, mais n'avais absolument rien fait ni dit qui fût en rapport avec les reproches qu'il m'assénait, concernant mon genre de vie en général). Je n'ai réagi, cette nuit-là, que par l'insomnie. Mais le lundi soir, j'ai pu prendre Émile à part et lui vider mon sac. Il était au piano quand je suis entré (et depuis lors je me chante sans cesse la chanson qu'il jouait). J'étais résolu, étonné de mon propre calme et de mon audace. Pour la première fois, il y avait quelque chose que je « n'admettais pas », comme je l'ai si souvent entendu dire dans cette maison où personne n'admet rien, sauf ses propres défauts, et que j'ai quittée le mardi matin, après cette scène brève et sans éclats, bien décidé à n'y pas revenir de si tôt. Nous revoici, bien contents, dans notre pauvre chez nous encore bien délabré.

Des affiches invitent le public à souscrire à l'emprunt national. Elles représentent une Belgique entièrement entourée de fils de fer barbelé.

Lettre de René Demoulin, qui me reproche gentiment de l'avoir appelé, dans une récente carte,^{ccxlvii} du nom de son frère : « mon cher Gaston ». Il

mari, Jacques Muller (professeur de mathématiques) accueillirent Victor Serge en 1936. Alexis Curvers donna une recension de son premier roman *La Femme de Gilles* (Paris : Gallimard, 1937) dans *Combat* (30 octobre 1937). Elle fut secrétaire perpétuelle de la Libre Académie de Belgique (dite Académie Picard).

Paul Fierens, né à Paris en 1895, historien de l'art, est professeur d'esthétique et d'histoire de l'art moderne à l'Université de Liège, conservateur du Musée des Beaux-Arts, poète et critique d'art (« un poète mort jeune à qui le critique survit », dit-il de lui-même, son dernier recueil datant de 1936). Meurt en 1957.

- 1 La famille Émile Delcourt.
- 2 La femme d'Émile Delcourt.
- 3 Il faut certainement lire Verecken : Gaspar(d) Verecken (qui a été l'élève d'Alexis à l'athénée entre 1927 et 1931 et est devenu fonctionnaire au ministère de l'Instruction publique) et sa femme Jeanne, dite Jeanjean, la demi-sœur de Marie Delcourt. Leur fils Jean-Pierre naîtra en mars 1942. Aucun témoin interrogé ne connaît l'existence de cette demi-sœur.

m'explique par là sa soudaine froideur dont je m'étais étonné. Cependant, il m'assure n'être pas jaloux !

Jeudi 22 février 1940.

Au moment de quitter le garage, agacé d'avoir dû perdre une heure à voir réparer des négligences, je dis à l'ouvrier : « Je n'ai pas de monnaie, vous aurez quelque chose la prochaine fois. – C'est bon comme ça », me répond-il, « on n'est pas des sources, d'ailleurs vous n'en gagnez pas tellement plus que moi dans votre métier. » Je lui avais dit que j'étais écrivain. Il me demande ce que j'ai écrit et exprime le désir de m'emprunter mes livres pour les lire. Le patron, homme cultivé, n'a jamais fait allusion à rien de tel. Si l'on examinait mes « relations », on verrait que les plus intimes, les plus touchantes, les plus importantes pour moi, c'est avec des ouvriers, des femmes du peuple, des garçons plus ou moins dévoyés que je les ai.

Le temps redevient magnifique. Sur la terre encore gelée, c'est un ruissellement de lumière, d'eaux et de vie. Le printemps sort enfin de sa gangue. Tiédeur, premiers amollissements, promesses. Chaque soir, Jupiter et Vénus brillent d'un admirable éclat. Et^{cxxlvii} la guerre, toujours.

J'ai le sentiment, ces jours-ci, que je ne sais quelle mauvaise chance me guette. À en devenir superstitieux.

Vendredi 23 février 1940.

Stéphane Audel¹, de passage à Liège, me dit que de jeunes pensionnaires allemandes de l'hôtel où il était descendu à Lausanne, quand un discours de Hitler était annoncé à la radio, se mettaient, pour l'écouter, à genoux autour du poste de T.S.F. Le même m'assure tenir d'un de ses camarades retour du front que beaucoup de blessés allemands, lorsqu'on vient les recueillir après un combat, crient : « *Mein Fuehrer !* » comme d'autres criaient : « Maman !... »

1 Le comédien Stéphane Audel (1901-1984, pseudonyme d'Amédée Glesener) est le neveu du romancier liégeois Edmond Glesener et l'ami d'Alexis Curvers qui a conservé de nombreuses lettres, de lui et de sa compagne, la comédienne Annie Cariel. S'étant lié d'amitié avec le compositeur Francis Poulenc, il a rassemblé ses entretiens radiophoniques dans un ouvrage : POULENC (F.), *Moi et mes amis. Confidences recueillies par Stéphane Audel*. Paris-Genève : La Palatine, 1963. Avec une préface de Stéphane Audel : *Les Derniers Jours de Noizay* (p. 9-27). S'est aussi illustré comme conteur et peintre.

Mercredi 28 février 1940.

Dîner hier chez les Halkin jeunes¹, avec les Harsin² et M^{me} Toussaint, jeune, fine et silencieuse créature, mère de quatre garçons et dont le mari, architecte³, est mobilisé comme officier à Blankenberghe⁴, sans déplaisir, paraît-il, tant ses affaires marchaient mal. Dès qu'on parle de la guerre, le visage de l'épouse se crispe. On en parle, tout d'abord, fort peu. On débat des problèmes de ponctuation. Charmantes jeunes femmes : Denise Halkin, vigoureuse, éclairée par l'intérieur, belle dans sa nouvelle grossesse, et fière de montrer à table ses deux aînés, Vincent et Marie-Jeanne, lui déjà tout grave et remarquable d'intelligence, elle jolie comme une rose hâtive, un peu chiffonnée ; – M^{me} Harsin, souriante et pointue comme une petite souris, et dont on a l'impression qu'elle dirait des choses si jolies si son mari bavardait moins incessamment ; – Marie enfin, rayonnante au milieu du cercle. Vers la fin de la soirée, le sujet auquel tout le monde pense vient brusquement sur le tapis. Sur^{ccxlviii} ce cheval de bataille, Harsin prend son élan : il tient de bonne source qu'on n'évacuera pas, qu'on ne défendra que pour la forme les régions de la frontière, que le danger est d'autant plus imminent qu'il paraît s'écarter, et que^{ccxlix} ceux qui le peuvent feront bien d'émigrer tout de suite à l'intérieur du pays, comme l'on déjà fait les familles de « ceux qui savent ». Marie discute et s'indigne : le devoir des responsables serait de rester. Moi, j'ai envie de rire en entendant l'homme informé raconter, avec^{cccl} la même sombre jubilation qu'il aurait à faire la chronique secrète d'une conspiration du temps de Richard III : « Alors, le général Denis⁵, pâle comme la mort...⁶ ».

-
- 1 Léon-Ernest Halkin (1906-1998), sa femme Denise Daude et leurs deux enfants, Vincent et Marie-Jeanne. Léon-Ernest et son père Léon Halkin (1872-1955) furent historiens et professeurs à l'Université de Liège.
 - 2 Paul Harsin (1902-1983), également historien, chargé de cours à l'Université de Liège en 1929. Militant wallon après la guerre. Il obtiendra le Prix Francqui en 1950, sera nommé académicien en 1951.
 - 3 Robert Toussaint (1900-1975) est connu notamment pour avoir construit la basilique Saint-Vincent, à l'emplacement de l'ancienne église de Fétinne (Liège).
 - 4 Blankenberghe, ou plutôt Blankenberge, commune de Flandre occidentale, située sur la côte à 13,5 km de Bruges.
 - 5 Le lieutenant-général Hector Denis (Laroche, 1877-1957), qui s'est distingué sur le front en 1915, est ministre de la Défense nationale du 13 juin 1936 au 31 octobre 1940. Ses *Mémoires* sont publiées chez Denoël (1992).
 - 6 Dans une lettre à son amie Aline Mayrisch, en février 1942, Marie note que *Richard III*, dernière pièce historique de Shakespeare, « a fait courir à l'Atelier pendant deux hivers ». Mais c'est sans doute Walter Scott que parodie Alexis : « Pâle comme la

Jeudi 29 février 1940.

Visite ce matin au consul de France. Entretien bref et froid, que je n'arrive pas à soulever. Il a l'air de se méfier vaguement. Je m'imagine qu'il a pu entendre sur nous toutes sortes de choses, je deviens timide, baisse les yeux et achève de me décontenancer, pour briser enfin brusquement et m'en aller sur quelques politesses, alors que j'aurais voulu lui faire sentir mon attachement à la France. – En revanche, j'avais échangé des mots pleins de gentillesse avec quelques jeunes soldats qui attendaient dans le couloir. Comme d'habitude.

Vendredi 1^{er} mars 1940.

Quitté Tilff ce matin dans l'obscurité, par suite du changement d'heure. Il fait de nouveau froid, humide et gris.

En attendant Henri au café N. 1, j'apprends que le garçon infirme qui jetait naguère sur moi des regards d'une si déchirante envie est mort il y a 15 jours, « d'une mauvaise grippe ». C'était le frère de la patronne. J'avais promis d'aller le voir chez lui. Encore une intention que je ne réaliserai pas.

Un souvenir de Paris m'obsède. Par un matin^{ccli} d'août, pur comme le diamant, deux ouvriers sur un échafaudage, au haut de la rue de Tournon, badigeonnaient de blanc le mur qu'avait mis au jour la démolition de l'hôtel Foyot². Sur des pantalons couleur de plâtre, ils portaient, l'un une chemise canari, l'autre une chemise azur, toutes deux découvrant une chair rose et musclée. Leurs gestes, la composition des lignes et des tons avaient au soleil, sur ce fond éclatant, une beauté aérienne. Les souvenirs les plus importants de ma vie sont de cet ordre-là. Je me demande de combien auront grandi, quand je les reverrai, les^{ccliii} petits arbres qu'on avait plantés sur ce^{ccliii} dégagement. À noter, peut-être, dans mon roman, ainsi que l'histoire de la dame qui, faute de trouver un appartement sur la rive droite, avait préféré venir habiter Bruxelles. Je me remets décidément au travail, grâce à Marie, une fois de plus.

mort, couvert de sang, avec son uniforme déchiré et ses cheveux en désordre, il ressemblait moins à un homme qu'à un spectre » (*Les Puritains d'Écosse*, roman traduit en 1817 par Auguste Defauconpret).

1 Personne et lieu non identifiés...

2 Situé à l'angle de la rue de Tournon et de la rue de Vaugirard, le restaurant Foyot fut fréquenté par Léon Daudet, Robert de Montesquiou, qui y invita Verlaine, Laurent Tailhade, qui y perdit un œil à la suite d'un attentat anarchiste, et Raymond Radiguet, qui y mourut dans une chambre située à l'étage.

Je relis avec admiration *Le Bal du comte d'Orgel*¹, où tout m'enchanté : le ton des sentiments, celui du récit, et^{ccliv} l'ordonnance fine et abstraite de la composition en fugue (tout le roman est lui-même, depuis la première phrase, un *bal*, qui fait penser à des Villas d'Este, à des tableaux Renaissance un peu guindés). Je^{cclv} ne sais pourtant pas si, mort moins jeune, Radiguet eût laissé subsister telles négligences, telles gaucheries qui, pour se donner comme volontaires et ajouter au caractère de simplicité, n'en sont parfois pas moins heurtantes (par^{cclvi} rapport non^{cclvii} à la grammaire, mais à l'unité musicale et au poli de l'ouvrage).^{cclviii} Un peu^{cclix} trop sensible aussi la marque de Cocteau. Mais n'importe : ce livre restera le joyau du début de cet entre-deux-guerres qui nous devient maintenant si magnifique.

En revanche, je lis avec un vif ennui le dernier tome de Jules Romains, en me forçant et pour apprendre comment il ne faut pas écrire. Cette *douceur de la vie* en fait surtout sentir la lourdeur accablante². Il s'agit des aventures insignifiantes d'un jeune homme content de lui, qui tient un journal pour le plaisir de pasticher Jules Romains. L'ensemble est soufflé et pontifiant, d'ailleurs plein de grosses^{cclx} ficelles^{cclxi}. Par un procédé dont on abuse, l'auteur prête à son héros, au lendemain de la guerre de 14, les réflexions que l'actuelle nous inspire, entre autres cette idée qui^{cclxii} me paraît bien nouvelle : qu'il convient de tenir en estime les égoïstes, les oisifs, les dilettantes, qui du moins ne font de mal à personne et contribuent^{cclxiii} à sauver des biens précieux. Cette idée, qui nous vient à l'esprit tous les jours, est nécessairement d'une époque où l'on a vu les^{cclxiv} réformateurs du monde, les apôtres, pousser tous ensemble à la catastrophe, ce qui n'était nullement le cas après 1918^{cclxv} : la guerre alors^{cclxvi}, n'étant pas encore « idéologique », n'avait pas de quoi dégoûter les gens des « idéologies » ;^{cclxvii} celles-ci, au contraire,^{cclxviii} y ont puisé de la force.

-
- 1 L'édition originale du livre de Raymond Radiguet (1903-1923) a paru en 1924 (Paris : Grasset). *Le Bal du comte d'Orgel*, pastiche de *La Princesse de Clèves*, met en scène Mahaut d'Orgel qui lutte contre la passion l'entraînant vers François de Séryeuse. Quand son mari le comte Anne reçoit ses aveux, il tient à sauvegarder les apparences et, « avec une frivolité grandiose », entend que François assiste au bal qu'il donne. Curvers s'inspirera aussi de *La Princesse de Clèves* pour un roman inachevé, *Les Détours obscurs*.
 - 2 ROMAINS (J.), *Les Hommes de bonne volonté*. T. 18 : *La Douceur de vivre*. Paris : Flammarion, 1940.

Samedi 2 mars 1940.

En rapport avec ce qui précède, je trouve dans Radiguet : « À un moment aussi tragique de la vie de ce continent, la frivolité apparaît impardonnable aux yeux d'un Paul Robin¹. Il se trompe. C'est en ces époques troublées que la légèreté, le dévergondage même se comprennent le mieux. On jouit avec véhémence de ce qui appartiendra demain à d'autres. »

Ce n'est pas d'être léger ou dévergondé que je reproche au Jallez^{cclxix} de Jules Romains², mais de se justifier de l'être, vers 1920, par des raisons de 1939^{cclxx}. Il y a vingt ans, chacun affectait d'être et se croyait de l'avis de Paul Robin, d'autant plus^{cclxxi} que la vie était, en fait, plus relâchée.

Romains^{cclxxii} serait-il notre Ponson du Terrail³, avec, en plus, une énorme prétention ? (La beauté de certaines pages sur Nice me font aussitôt trouver ceci beaucoup trop dur. Mais pourquoi avoir rendu ce Jallez tellement insupportable, à force de mettre en lui de la complaisance d'auteur et, sans doute, de modèle ?)^{cclxxiii}.

Quant au *Bal*, malgré la splendeur de la scène finale qui nous laisse si étrangement^{cclxxiv} sur notre faim, j'y ai un peu trop senti, à la longue, l'influence de Proust : non pas influence directe, mais telle que Radiguet, avant Proust, n'aurait sûrement pas écrit ce livre.

Nous vivons pour l'heure^{cclxxv}, à la maison, sous le signe de la mauvaise humeur et du nihilisme. Quand je me rappelle mes bonheurs d'autrefois, j'éprouve un sentiment pénible, comme si, en les évoquant dans ce qu'est devenue aujourd'hui ma vie, je les profanais. Je suis hanté par le pressentiment de ma mort prochaine. Le destin s'arrange en tout cas pour m'entretenir dans l'illusion que je n'ai plus grand chose à y perdre.

N'est-il pas bizarre^{cclxxvi} qu'on puisse avoir le sentiment d'être une épreuve ratée de soi-même ?

1 « L'idée fixe de Paul Robin était d'"arriver" », tandis que son ami François de Séryeuse, oisif, « était l'insouciance même ». « Ils exerçaient l'un sur l'autre une assez mauvaise influence », ajoute Radiguet.

2 Pierre Jallez, né en 1887, est l'un des deux héros du roman de Jules Romains, *Les Hommes de bonne volonté*. L'autre personnage est Jean Jerphanion. À eux deux, ils figurent la destinée de l'auteur et de ses amis de jeunesse. Les jeunes gens font connaissance en octobre 1908 à l'École normale supérieure. Ils ont vingt ans. Pierre, issu d'une famille bourgeoise parisienne, a des ambitions littéraires. Jean, qui vient de province et d'un milieu rural, sera le « politique »...

3 Pierre-Alexis Ponson du Terrail (1829-1871), l'auteur de *Rocambole*.

Dimanche 3 mars 1940.

Comme les Van Erck sortaient de chez nous, Julien Bouhon le vagabond est arrivé. Je ne l'avais plus vu depuis au moins un an, et savais qu'il avait été en prison pour vol, puis reconnu innocent comme il avait obstinément prétendu l'être. (« Et alors, je lui ai dit, au juge : Nous ne sommes plus au temps de l'Inquisition, vous savez, monsieur le juge ! ») Mais la prison semble lui avoir paru plus douce que ce qui l'attendait après sa « libération » : un séjour forcé à la colonie dite de réadaptation de Merxplas¹. « C'est l'école du crime, monsieur, du crime et du vice. Vous avez là 150 hommes^{cclxxvii} l'un dans l'autre, des jeunes gamins avec des hommes de cinquante ans qui leur apprennent tous les tours, surtout des Flamands, il ne faut pas demander. Et on avait froid, et on n'était pas vêtus. Et le matin on avait du pain sec et du mauvais café avec de la chicorée, et la même soupe tous les jours. Et voilà, c'est Vandervelde qui a fondé ça, un socialiste qui avait de belles idées. » Suivirent des doléances, d'ailleurs criantes de vraisemblance, sur l'hygiène, les soins médicaux, les travaux forcés à 15 centimes l'heure... « Et la morgue, monsieur, j'avais peur de passer^{cclxxviii} devant, il y avait toujours deux ou trois morts. Après, on les enterrait dans un petit bois de sapin, avec une croix, sans nom ni rien. J'aimerais encore mieux de me jeter dans l'Ourthe que de mourir là : ici, il y aurait toujours quelqu'un pour me repêcher et me porter au cimetière, et on pourrait m'y venir voir, tandis que là... C'est malheureux tout de même d'être un pauvre malheureux innocent, et que maintenant je ne trouverai plus de travail dans le pays à cause de cette affaire-là (mais il n'en trouvait jamais non plus auparavant). Vous comprenez, je n'ose plus me montrer dans le pays (cependant, il y est), là qu'on m'a vu passer entre deux gendarmes. J'ai demandé une réparation d'honneur, mais on n'a pas voulu. Et à propos, monsieur, est-ce que vous montez toujours votre cheval de Méry?... Vous seriez bien gentil de dire à ces gens-là (il s'agit des propriétaires d'Orislane²) que je suis réhabilité, la demoiselle m'a vu passer aussi, mon nom a été sur le journal, et ils me donnaient toujours une petite tasse de café. Et si vous pouviez encore me donner un petit renseignement, car à Merxplas j'ai étudié les six livres de géométrie, le théorème de Pythagore et tout, j'allais à la bibliothèque pour ne pas être avec les autres à tourner dans le chauffoir, une belle bibliothèque,

1 Située près d'Anvers, Merxplas est une des colonies agricoles belges créées dans la seconde moitié du XIX^e siècle pour réprimer le vagabondage et la mendicité. Elle était réservée aux hommes dont la détention était d'au moins deux ans. Elle a été réformée par Émile Vandervelde lorsqu'il fut ministre de la Justice en 1921. Actuellement s'y trouve un centre fermé pour les étrangers en situation illégale.

2 La jument appartenant au fermier Ferdinand Guise (ou Ghyse, ou Gise).

vous savez, pour les gens instruits, il n'y avait que ça de bien, je ne me rappelle plus, vous me direz bien ça, monsieur le professeur, comment on calcule la hauteur d'une tour d'après la longueur de l'ombre... »

Il me dit à diverses reprises que les demoiselles Simon¹ lui ont parlé de moi, et ces propos qu'il me rapporte à mon sujet commencent tous par « le^{cclxxix} p't... » (probablement : *le petit...*), aussitôt corrigé en : « monsieur Curvers... »

« Ce sont des gentilles personnes. J'allais jouer aux cartes chez elles, le soir, avec monsieur le vicaire et un commandant. Et quand on s'en allait à la fin de la soirée, moi, je me ramassais comme les autres pour aller dormir dans le bois. Mais c'est comme on m'a dit, si je continue cette vie-là maintenant et si un jour on découvre encore un crime dans la région, quelles nouvelles ? »

Il me quitte enfin, bien décidé à « continuer ».

Lundi 4 mars 1940.

Paul Dresse racontait qu'un Français de Bruxelles avait demandé à la radio belge d'émettre une chanson qu'aimait particulièrement son fils, soldat sur la ligne Maginot (où la « demi-heure du soldat » de Bruxelles² est, paraît-il, très goûtée). On donne la chanson et, quelques jours après, le speaker reçoit une seconde lettre, lui annonçant que le garçon venait d'être tué, dans un coup de main où deux camions français s'étaient, par mégarde, avancés trop loin dans les lignes allemandes. Le père^{cclxxx} n'avait pas encore osé apprendre la nouvelle à sa femme. Il espérait que son fils avait encore pu entendre sa chanson.

Ce matin, en allant voir la petite Germaine malade à l'école d'infirmières, j'ai été amené à faire visite chez M. Léo,^{cclxxxi} établi antiquaire place^{cclxxxii} Coronmeuse³, à côté de l'école. Il regarde les événements actuels comme l'effet de^{cclxxxiii} la vengeance divine qui s'appesantit sur ses ennemis personnels, ceux qui l'ont fait enfermer comme fou et « torturer » pendant des mois, les mêmes qui ont autrefois assassiné^{cclxxxiv} le Christ. Il a, lui,^{cclxxxv} s'il se met en colère et lance une malédiction au milieu de la nuit, le^{cclxxxvi} pouvoir de faire mourir à 5 heures du matin la personne maudite, – sans avoir pourtant réussi à

1 Des Tilffoises sans doute, voir plus loin Georges et Renée Simon.

2 L'émission est introduite dans les programmes de l'I.N.R. en 1939 ; elle est émise tous les jours, des studios de la place Flagey, à 18h.

3 Place Coronmeuse, sur la rive gauche de la Meuse, au nord-est de Liège, près de Herstal.

se débarrasser par ce procédé, jusqu'ici, de son plus mortel ennemi, le procureur Destexhe¹. Il a un culte pour le P. Henusse², « un homme extraordinaire », depuis qu'entrant un jour par hasard dans l'église d'Esneux il vit ce prédicateur le regarder du haut de la chaire et l'entendit proférer des choses le concernant, lui, Léo, et^{cclxxxvii} archi-secrètes. J'essaie en vain de savoir lesquelles, puisqu'aussi bien plusieurs centaines de personnes ont pu les ouïr. Il ne consent à m'en révéler que la dernière phrase, qui terminait le sermon : « Et alors, ce sera le jour de la justice. Et elle s'appellera la justice de Dieu. » « Aussi, monsieur, le Père Henusse pouvait venir à Esneux aussi souvent qu'il voulait, ma façade, ce n'était qu'une plante, un palmier, une fleur, avec deux mille lampes électriques : honneur au Père Henusse !

« ... Quand on me l'a présenté (*sic*), je tremblais comme une feuille. Il m'a dit : « Pardonnez. » Mais je ne suis pas fou, moi, monsieur, pour pardonner comme le Christ à mes assassins. Écoutez. Dites. Je ne suis pas fou. Dites.

« ... Puisque vous êtes romancier. On en ferait un, de roman, avec mon histoire ! Et ce serait un roman (sur un ton confidentiel :) vécu. Un roman-vécu ! D'ailleurs, j'ai mis une annonce :

Léo le triomphateur à qui on^{cclxxxviii} offre 25 millions de dollars pour porter sa vie à l'écran !

« Voilà un livre, monsieur, que j'ai payé 70 francs (il me montrait *Un protestant*, de Portal³). Donc, pour le mien, qu'est-ce qu'on me donnera, dites ?

« Et encore cette annonce que j'ai^{cclxxxix} mise, en caractères comme ça :

« *Que Léo parle*

ou (sur une seule ligne, monsieur)^{ccxc}

que Léo se taise,

ce sera un désastre !!! »

Léo, en tout cas, parle très bien, avec feu et presque sans accent. Il a un visage fin, sans nulle dureté. Il m'explique qu'il vit avec^{ccxci} une vieille dame qui l'a quasiment adopté, est un peu curieuse mais lui laissera huit maisons. Son commerce d'antiquités marche à ravir. Il a de fort belles faïences luxembourgeoises, et met le comble à mon ahurissement en m'apprenant qu'elles lui

1 En 1945, le procureur général à la cour d'appel de Liège, Lambert Destexhe, comparaitra devant le tribunal de guerre pour avoir fourni une liste de communistes à l'occupant et avoir ainsi contribué à leur déportation. Curvers sera appelé comme témoin lors de ce procès.

2 Théophile Henusse (1873-1967), célèbre jésuite et prédicateur liégeois, oncle de Théo Henusse (ami de Curvers déjà cité) sert de modèle au P. Charolet, héros de la nouvelle *Mercredi des cendres*, « roserie mouchetée » de Curvers, parue dans *Audace*, vol. 13, octobre 1956, p. 137-143, recueillie par Carlo de Mey dans *Vingt nouvelles belges*, Verviers : Éditions Gérard & C°, coll. Marabout, 1958, p. 66-73. C'est une lettre de Paul Dresse du 22 octobre 1956 qui le confirme.

3 PORTAL (Georges), *Un protestant*. Paris : Denoël et Steele, 1936.

valent de fréquentes visites de notre cousin d'Arlon¹, Jean Hollenfeltz², qui, en effet, les collectionne. Il convoite particulièrement une monumentale soupière de 15 000 francs, non tant, me dit Léo, pour elle-même, mais pour la louche qu'elle contient ! Car, des soupières, il en a, mais pas de louches. J'achève d'ajouter foi à la coïncidence en entendant que, pendant ces visites, « la vieille dame » (tante Mathilde³) attend dehors, dans la voiture. Le trait est décisif.

Vu au Cinéac *Un de la Légion*, avec Fernandel. Film excellent et fort habile⁴, d'autant plus que la propagande pour l'armée française s'y camoufle sous de fausses hardiesses (« Le colon va venir. C'est même pour ça qu'on a mis des draps propres... »), analogues à celles que pourraient avoir des séminaristes parlant de leur évêque. Progrès sensible de l'accoutumance à la guerre (le film n'est plus tout neuf) : on ose montrer ici des gens tués au combat et mourant sous nos yeux, ce que les films plus anciens ne révélaient, si mes souvenirs sont exacts, que par de poétiques symboles (dans la première version d'*À l'Ouest, rien de nouveau*⁵, on ne voyait du soldat mourant que la main qui retombait). Beaucoup pensé au pauvre petit René Demoulin.

-
- 1 Chef-lieu de la province de Luxembourg où Marie Delcourt passe toute son enfance.
 - 2 Le 26 août 1890, Émile Tandel (Bruxelles, 1834 – Arlon, 1908) a marié ses deux filles. Lucy (parfois Lucie) avec Georges Delcourt (né à Bouillon, 1865-1914). Ils ont deux enfants, Marie en 1891 (date à laquelle son père entre à l'École de guerre) et Émile en 1893 (mort en 1962). Mathilde épouse Albert Hollenfeltz (avocat à Arlon, né à Virton en 1860, mort en 1938) et lui donne deux enfants : Max, en 1891, et Jean, en 1898. Médecin spécialisé en maladies gastro-entériques, installé à Arlon et passionné de numismatique, de folklore, etc. il écrit de nombreux articles, notamment dans le *Bulletin trimestriel de l'Institut archéologique du Luxembourg à Arlon*, dans *Pro Medico*, dans le *Journal de pharmacie de Belgique*...
 - 3 La mère de Jean Hollenfeltz et la tante de Marie Delcourt : Mathilde Tandel (1868-1962) porte le prénom d'une sœur morte jeune (1861-1867).
 - 4 Film de Christian-Jaque (1936), d'après l'œuvre originale de J.D. Newson, *Comment Forbes Smith partit pour la légion*. Antoinette Espitalion a épousé en secondes noces son cousin Fernand qu'elle traite rudement, et revient du Canada à Marseille pour toucher un héritage. Alors qu'elle est chez le notaire, Fernand rencontre un aventurier qui le saoule à mort et troque ses papiers d'identité contre les siens, le transformant en Pierre Durand, engagé volontaire dans la Légion étrangère. À demi-inconscient, Fernand-Pierre est embarqué pour Oran et se retrouve, sous l'uniforme, à Sidi-Bel-Abbès, où il se lie d'amitié, notamment avec le Belge Vandercleef. Malgré les morts, Fernand prend goût à cette nouvelle vie et oublie sa femme dans les bras d'une Algéroise : il ne pourra plus se passer de sa liberté.
 - 5 *All Quiet on the Western Front* (1930), adaptation cinématographique du célèbre livre d'Erich Maria Remarque par Lewis Milestone.

Mardi 5 mars 1940.

Nous fêtons à cette date mon grand-père Halleux¹, à qui je dois mon second prénom : Théophile.

Journée abominable. Vent et neige, torpeur et dureté d'âme.

Les maçons ont commencé à démolir le mur de la cave pour construire là un garage. En entrant chez l'entrepreneur, j'aperçois dans la cour un coq géant, sans crête. Il m'explique que c'est un coq de combat, vainqueur trois fois l'an dernier. « Oui, je suis amateur. Pour un qui n'est pas amateur, les combats de coqs, c'est cruel. Pour un amateur, ce n'est pas cruel. Le mot *cruel* s'emploie dans toutes sortes de domaines. Moi, je suis amateur. Il faut comprendre. » Le plus fort, c'est que je comprends. Naguère, j'aurais discuté, protesté. À présent qu'il y a la guerre... Les causes profondes étant les mêmes, le combat de coqs est en somme anodin par comparaison. Le vieux Leclercq est un fort bel homme rose et chenu, avec un tout petit foulard jaune sur sa blouse bleue, comme dans un tableau, et qui a le goût du sang. Je le laisse parler. Il ne manque pas d'intelligence, car en me disant que les coqs ne demandent tout de même qu'à se battre, il aperçoit l'objection : on les y pousse en les mettant face à face dans un enclos et, au lieu de les séparer comme on ferait normalement, on prend plaisir à les voir. Ce point, sans que j'aie dit un mot, l'embarrasse soudain. Il doit avoir une réponse toute prête, mais il perd le fil et finit par s'empêtrer : « Mais si on ne les^{ccxcii} mettait pas dans un enclos, il leur faudrait la moitié de la prairie... » Un peu comme si on rendait service aux coqs en leur fournissant un champ de bataille limité.

Arrivé chez moi, examinant l'ouvrage à faire, M. Leclercq^{ccxciii} m'assure que la première chose à considérer, c'est la beauté. Et il répète : « La beauté... » Il me rappelle fort bon-papa Halleux, qui avait aussi cette odeur de brique, ce contact un peu crayeux. Malgré la poussière, le métier de maçon est un métier propre, sain, qui a quelque chose de vénérable et de charnel.

Mercredi 6 mars 1940.

Levé tôt pour ouvrir la grille aux ouvriers, dont les coups de pique dans le mur ébranlent la maison. J'ai dormi lourdement, et me réveille en proie aux mêmes pensées qui m'accablaient hier soir. Ma résolution de chercher un travail tiendra-t-elle ? Je ne puis vivre toujours dans cette atmosphère de mort,

1 Théophile Halleux, grand-père maternel de Curvers, dont le fils aîné porte le même prénom. Il était entrepreneur.

où chacune de mes tentatives, fût-ce la plus humble, est d'avance vouée à l'échec et à l'affront, du seul fait que je ne gagne pas assez d'argent. Ma vie propre est entièrement soumise au bon plaisir d'autrui, et cela me serait bien égal s'il ne retombait sur moi autant de plaintes que j'en provoquerais en imposant ma volonté^{ccxciv} (et sans doute même davantage).

Autrui : mot affreux pour désigner ce qu'on aime. « Ne fais pas à *autrui*... », dit le Christ quand il donne un commandement négatif, s'adressant à l'homme en tant qu'il s'oppose aux autres et visant seulement à empêcher le mal. Mais l'ordre positif se formule mieux : « Aime ton *prochain*... » Hélas, on n'est le prochain de personne. Même ceux qui vous aiment le plus sont des *autres* et vous regardent comme un *autre*.

Je sens bien que c'est la scène abjecte que m'a faite Émile [Delcourt] qui continue à porter ses fruits empoisonnés. Rage de détruire qu'il y a dans toute cette famille. En tout cas, je suis résolu à m'en aller d'ici, moralement ou même matériellement s'il le faut, et à me créer une vie propre. Beaucoup de choses en seront cassées, et l'on verra peut-être alors que celui qui paie n'est pas toujours celui qu'on pense.

Jeudi 14 mars 1940.

Journées où il n'est rien qui ne paraisse horrible.

Rencontré Aisenberg¹ à la poste. Il me dit qu'il vient de recevoir pour la deuxième fois^{ccxcv}, depuis le début de la guerre, une carte de sa mère demeurée dans la partie de la Pologne qu'occupent maintenant les Russes ; or, c'est la vingt-deuxième fois qu'elle lui écrit ! Elle a reçu le chèque qu'il lui avait envoyé d'ici, mais n'a pu^{ccxcvi} se le faire payer. La cherté de la vie, la misère sont là-bas indescriptibles.

En revanche, un autre Juif, le jeune Wolff², que je rencontre peu après sous un uniforme de sergent belge, continue à trouver la Russie exemplaire, Staline génial, et juge excellent d'avoir tourné casaque, « puisque les conditions ont changé ». L'indignation me coupe la parole.

Le malheur, pour les Juifs, c'est que le second provoque (même chez moi) plus d'antisémitisme que le premier d'estime pour l'espèce³.

1 Nous n'avons aucun renseignement sur ce Juif polonais.

2 Pour cette personne non plus, nous n'avons trouvé aucun renseignement.

3 À propos d'antisémitisme, dont on accuserait à tort Curvers, signalons cette note datée d'avril 1932 : « Les peuples qui ont persécuté les Juifs expient et expieront leur crime par

Rentré ce soir par une forte tempête de neige, vrai signe de fin du monde, avec Jean-François Hélin¹ que nous ramenons chez nous pour quelques jours, relevant d'une scarlatine. Tout le monde chez lui est malade, Maurice à peine guéri et de nouveau mobilisé.

Gui[llaume Curvers] me fait part de ses craintes pour la santé de Philippe.

En fond de tableau à tout cela, le drame finlandais².

Et pourtant, quel beau moment composaient hier, dans le crépuscule brun, les taches rouges des volets de la nouvelle maison d'en face et, soudain, un camion, rouge aussi, qui passa paisiblement sur la route ! J'ai brusquement senti, au fond de ma dépression, la présence fugitive de Dieu.

Dimanche 17 mars 1940.

Deux ou trois fois déjà, j'avais offert à Henri Bagnat de le ramener^{ccxcvii} à Tilff en voiture, seul moyen pour lui, étant donné le nouvel horaire des trains, de venir passer la nuit avec sa femme après sa journée de travail (de 2 à 10

le danger immanent d'un nationalisme juif, palestinien ou extraterritorial. Depuis l'hitlérisme, on signale en Palestine une recrudescence de l'immigration des Juifs allemands. Mais les Juifs peut-être aussi expient leur nationalisme renforcé de théocratie, et cet orgueil, qui les a conservés et isolés, de se croire peuple élu. Ceci explique une partie de leur malheur, dans le présent et dans le passé. Mes amis se récrient, m'accusant de manquer de relativisme historique. Il est vrai que je crois à un Bien et à un Mal, indépendants du mérite ou de la culpabilité (imputable aux seules intentions) mais non pas de leur objectivité ni de leurs conséquences. » Son article, « Le Poison de l'antisémitisme », mettait en garde les lecteurs de *La Wallonie* sur les dangers des camps de concentration hitlériens (22 mai 1939). Le 2 juillet 1942, Herman De Cunsel tentera d'ouvrir les yeux à son ami resté selon lui trop naïf ou trop idéaliste : « l'antisémitisme n'est pas spécifiquement allemand. Que si l'autorité allemande le favorise, il y a en Belgique pas mal de Belges qui sont loin de s'en plaindre. J'en connais qui versent discrètement de l'eau à ce moulin. Ils tiennent des propos de ce genre : "Ces pauvres juifs ! Évidemment, c'est inhumain. Mais, quand même... ce mouvement s'explique. Je ne l'approuve pas, mais n'oubliez pas que les juifs occupent toutes les bonnes places, qu'ils se soutiennent les uns les autres, etc. etc." Des membres de ma famille, tout en plaignant les pauvres juifs, sont bien contents de les voir en mauvaise posture. Il y a là une hypocrisie de la pire sorte. Au moins Céline est net. Et tu sais ce que je pense de l'auteur de *Bagatelles pour un massacre*. »

1 Fils de Maurice Hélin et de Marie-Claire Magnette.

2 Attaquée par la Russie le 30 novembre 1939, la Finlande capitule le 12 mars 1940, après une éprouvante « Guerre d'Hiver ». Par le traité de Moscou, elle cède à Staline sa province orientale.

heures du soir) dans la mine. J'y mettais toutefois comme condition qu'il me rejoignît à Liège par le tram. Il faut dire que je n'avais guère envie d'aller le prendre à la sortie de son charbonnage à Grâce-Berleur¹, et d'ailleurs cela n'aurait pas encore suffi, car il aurait désiré passer encore à Hollogne-aux-Pierres², où il habite provisoirement chez son père, ce qui nous aurait mis^{ccxviii} ici vers 1 heure du matin. La raison qu'il m'en donnait était qu'il avait besoin de se changer pour revenir, ne voulant pas se montrer à Tilff ne fût-ce qu'une matinée sans être « habillé ». En vain combattais-je ce que je croyais n'être qu'un préjugé bourgeois (il est vrai que je me heurte beaucoup plus souvent chez les ouvriers aux préjugés bourgeois qu'à la fameuse « conscience de classe » prolétarienne). Or, hier soir, comme nous dînions chez les Jean Benoît³ (charmante soirée en compagnie des Paul [Curvers], de Gaspar [Verecken], de Pierre Wiser⁴ et d'une gentille jeune femme au teint de tulipe⁵), j'avais réitéré mon offre à Henri, en fixant comme condition qu'il vienne nous prendre ou me téléphone jusqu'à 11 heures. Il est arrivé à l'heure, assez essoufflé, et réalisant ce tour de force^{ccxcix} de n'être pas en costume de travail mais tout de même à demi endimanché, avec culotte, beau veston et la cravate

-
- 1 Grâce-Berleur, commune de la province de Liège, située à 6 km de Liège.
 - 2 Hollogne-aux-Pierres, commune de la province de Liège, située à 9 km de Liège.
 - 3 Un site généalogique présente un Jean Benoît (1892-1963) né à Priesmont près de Vielsalm dans la province de Luxembourg (à environ 60 km de Liège), marié en 1933 à Christine Cœurderoy (1915-2006), père de huit enfants (dont quatre filles).
 - 4 Quelques mots, dans les lettres de Marie à son futur mari qui est alors en Égypte, éclaireront quelque peu la nature des relations d'Alexis avec ses amis : « Vu Pierre Wiser hier soir, vraiment gentil, sympathique, si simple, si vrai. Vous avez douté de mon amour, mon chéri. Si je vous aimais comme Pierre vous aime, j'aurais accueilli votre départ avec des sentiments les moins heurtés. Pierre est un bon ami. On se demande en le voyant s'il connaîtra jamais de grandes secousses. Théo [Henusse] et Tagnon paraissent au mieux ensemble. Mais sait-on jamais avec les étranges enfants que vous êtes ? » (18 novembre 1931). Ou « Pierre, puis Théo, puis Gaspar (vous avez des amis qui ont des noms distingués) sont venus l'un après l'autre demander de vos nouvelles, Gaspar ondulant et souriant, Théo sombre et fatal, Pierre très gentil et un peu mélancolique. Votre absence crée un vide pour Gaspar, laisse Théo insatisfait et teinte tout de nostalgie pour Pierre. Nous avons un peu causé littérature, le trio ci-dessus et moi et j'ai été vraiment très épatée par le goût et l'intelligence de Pierre. Vous avez eu une action excellente sur une nature très charmante. » En 1931, *Les Cahiers mosans* publient, à chaque numéro, un ou plusieurs poèmes de Pierre Wiser. Un faire-part conservé par Alexis Curvers annonce le mariage de Pierre Wiser, ingénieur civil et licencié en mathématique, avec Marthe Ansiaux, le 5 septembre 1946. Le 28 décembre 1978, Curvers demande à Paul Dresse s'il a appris la mort de Pierre Wiser.
 - 5 Personne non identifiée.

que je lui avais donnée. Pour ne pas faire le détour, il s'était rendu au travail, sinon avec les sacro-saints vêtements du dimanche, du moins avec ce qu'il avait de plus décent. Il était très beau, très correct, a présenté^{ccc} aux dames ses « respects » et s'est parfaitement tenu pendant la demi-heure qu'il est resté au salon. (C'est ainsi que je vois Pascal^{1.}) Tout juste assez timide, et visiblement ravi. Il a accepté un verre de liqueur, des cigarettes. C'est alors seulement que j'ai compris que ses soucis d'élégance n'étaient peut-être pas le seul motif de son désir de retourner d'abord à Hollogne, qu'il n'avait pas eu le temps de rien manger après son travail et qu'il devait mourir de faim. Aussi ai-je précipité le retour.

J'aurais voulu, en compensation (et pour justifier le congé qu'il prend aujourd'hui, car il travaille la plupart des dimanches), lui offrir une belle promenade à cheval, mais il a plu tout l'après-midi et notre projet ne réussit guère. Nous rentrons à pied de Méry, trempés jusqu'aux os. Il me dit en termes exquis l'impression que lui a faite sa rencontre avec Marie.

Les événements de Finlande ont une répercussion incroyable dans les consciences les plus humbles. J'entends partout : « Alors, à quoi ça sert qu'ils se soient si bien défendus ?... Les pauvres hommes !... Qui est-ce qui comptera encore sur l'aide des gros² ? » etc. Chez les Surlémont, Sophie demandait ce que les Finlandais allaient recevoir pour leur peine, Mami³ déclarait que la Suède (dont j'étais étonné qu'elle sût le nom) serait punie⁴. À Méry, Collignon⁵ était surtout scandalisé de ce que coûte la guerre, des taxes qu'il faudra pour payer tout cela. « On ne veut pas que les petits vivent trop bien, c'est pour ça qu'on les écrase. Tous les gros se donnent la main. Voilà Ribbentrop^{ccci} qui massacre les curés en Pologne et partout (oh ! pour moi, des curés, il y en a toujours assez^{ccci}), et puis il va voir le pape et il est reçu avec honneur⁶. Ce

1 Jeune ouvrier dans les bras de qui Yvonne Colbat meurt à la fin de *Printemps chez des ombres*, dont Curvers projette d'écrire la suite sous le titre de *Plaisirs sous la cendre*.

2 En décembre 1939, malgré l'apathie de la Grande-Bretagne, la France avait réussi à convaincre la Société des Nations de prendre officiellement la défense de la Finlande, ce qui inquiéta quelque peu Staline.

3 La mère de Sophie Surlémont.

4 Dès octobre 1939, le premier ministre suédois avait annoncé que son pays, neutre, ne viendrait pas en aide à la Finlande si l'Armée rouge attaquait. Ce qui n'empêcha pas un mouvement civil de se mettre en place pour recueillir les enfants finlandais victimes des combats.

5 Sans doute un fermier.

6 Joachim von Ribbentrop (1893-1946) est ministre des affaires étrangères du Troisième Reich (1938-1945), artisan de l'annexion de la région des Sudètes, du pacte d'acier entre Hitler et Mussolini, mais surtout, avec Molotov, du pacte germano-

serait à devenir communiste. Oh ! en Russie, ça ne va pas mieux pour ça. Mais voilà, Staline, c'est encore un gros. » Il propose aussi de faire « battre les gros ensemble » : comme il y en a moins, ça^{ccciii} coûterait beaucoup moins cher. « Il leur faut tout, à ces gens-là. Et nous qui n'avons presque rien... » (le^{ccciv} sourire de paysan avisé qu'il fait, en passant, au *presque*).

La mort de Paul Desjardins commence à exister pour moi¹. Je me propose ce soir^{cccv} de noter quelques souvenirs sur lui.

Mercredi 27 mars 1940.

Retour de Bruxelles après une semaine éreintante, nous voici en panne^{cccvi} et obligés de coucher à Grez-Doiceau², où nous attendons en vain depuis midi le « roulement à billes » grâce auquel la dynamo cessera, paraît-il, de chauffer, de fumer et de puer. Ô race des garagistes ! Dans la chambre d'auberge, nous récapitulons les fléaux qui s'abattent sur nous depuis six semaines : tuyauteries gelées, engueulade d'Émile [Delcourt], rubéole de Marie, fourneau de cuisine éclaté, mon indigestion monstre, des^{cccvii} disputes, et^{cccviii} maintenant ce roulement à billes, à défaut duquel nous avons du moins fait cet après-midi une belle promenade à pied qui nous a calmés. Le fou rire nous gagne. Curieux que tout cela se soit échelonné entre deux séjours à Bruxelles, ville décidément maléfique pour nous. J'écris aux Gui[ll]aume Curvers] : « Il vaut mieux peut-être que notre cœur seul y demeure avec vous. »

Le lundi de Pâques, à Tervueren³, sur la balançoire, le petit Philippe [Curvers] riait et s'écriait en renversant la tête en arrière : « C'est délicieux !... »

Lundi 1^{er} avril 1940.

Loisir. La voiture mise au garage pour réparations, je me trouve libre en ville à 8 heures ½ du matin. Flâné sur le boulevard. Je viens de changer de^{cccix}

soviétique de non-agression qui prévoit le partage de la Pologne. (Le massacre de Katyn aura lieu en avril 1940.)

1 Paul Desjardins est décédé à Pontigny le 10 mars.

2 Grez-Doiceau, commune de la province de Brabant, située une quarantaine de km de Bruxelles.

3 Tervueren (ou Tervuren), commune de la périphérie flamande de Bruxelles, située à égale distance de Bruxelles et de Louvain.

banc parce qu'un pauvre type, assis près de moi, crachait ses poumons sur le sol. Enfin, le soleil. Vent encore^{cccx} frais, mais caressant. Les bourgeons se mettent à briller tout d'un coup. Douceur, très liégeoise, de ce square d'Avroy un peu négligé. J'apprécie ce luxe d'être ici, oisif et libre. Luxe de plus en plus rare, condamné sans doute à disparaître. Depuis Grez-Doiceau, nous sommes tous deux désenvoûtés. La vie a repris du goût, malgré la hantise de cette guerre, si horrible qu'on renonce à formuler, à concevoir même ce qu'on éprouve à y penser. Achevé l'Épilogue des *Thibault*¹, curieux cas de roman écrit sur fiches, où rien ne nous est épargné, et qui est pourtant extraordinairement poignant. Nous pouvons tous nous retrouver d'avance dans Antoine mourant. Combien de fois j'ai^{cccxii} pensé comme lui ! – Et maintenant, la guerre de nouveau, toujours. Des millions d'absurdes immolations en perspective, pareilles à celles d'il y a vingt-cinq ans.

Lundi 8 avril 1940.

Exquise journée, hier, avec Herman [De Cunsel], venu chez nous juste pour le soudain éclatement du printemps. Longues promenades au soleil. Déjeuner raffiné. Mon bonheur de voir Marie heureuse. Rencontré la famille Ranscelot². Lui ne pense qu'à retourner à Paris « pour son travail » (on ne sait toujours pas lequel). Gentil d'ailleurs, il déclare ne pas s'occuper des événements et parle de la guerre comme tous ceux qui ne la conçoivent que faite par les autres. Cette guerre, selon lui, est d'une forme nouvelle, et c'est par manque d'imagination qu'on s'attend encore à des opérations décisives. Assez plausible, en somme. Puisse-t-il dire vrai ! M^{me} Ranscelot, un peu vieillie, mais charmante, avec quelque chose de délaissé.

Ce matin, de nouveau la pluie. Sur la route, nous croisons une colonne de pauvres diables fourbus et trempés. Ils reviennent de la revue, aussi tristes que ceux que nous avons entrevus hier dans leurs cantonnements misérables. On « célébrait » je ne sais quelle « fête du roi ». Effarante stupidité de tout cela.

-
- 1 Roger Martin du Gard (1881-1958) publie *Épilogue*, le 8^e et dernier volume des *Thibault* en 1940. Antoine, le fils aîné du sévère « père » Thibault, s'est dédié à la mission de soigner la misère humaine et a fait une carrière médicale, brillante et absorbante. Unique survivant des Thibault, il est atteint par les gaz en 1917. Se sachant condamné et souffrant atrocement, il met fin à ses jours la veille de l'Armistice.
 - 2 On nous signale, sans plus de précisions, un Jean Ranscelot, « cacographe » habitant le château de Lassus à Hamoir, usant de pseudonymes (Jean de Foische ou Jean du Ménil) et marié à une poétesse et traductrice.

Mais tous les officiers mobilisés que nous connaissons (Pierre¹, le petit Jublon², Maurice Hélin, l'adorable René Michelet et,^{cccxi} quand nous l'avons vu, le docteur Marique, gens^{cccxiii} généreux et fins d'ailleurs), bien payés, prenant goût à l'autorité et à une certaine espèce militaire de luxe, nous^{cccxiv} ont paru pleins d'euphorie.

Cette après-midi, revoilà le soleil. On doit, dans les cantonnements, astiquer les armes rouillées, après les corvées incroyables qu'a certainement exigées la préparation de la revue.

Les gens disent : « Pauvres soldats ! » Mais ils sont tout de même allés^{cccv} faire la haie, sous des parapluies, contribuant ainsi à rendre le mal durable.

Je finis par croire que j'ai l'esprit fait autrement que les autres, pour m'indigner de ce qui leur semble si naturel à tous, même aux victimes.

Ce soir, la radio annonce que la marine anglo-française vient de poser des mines dans les eaux territoriales norvégiennes. Le triomphe de l'Allemagne, par quoi elle doit avoir^{cccvi} cherché^{cccvii} à se consoler de ses flétrissures, est précisément d'avoir réussi à pousser ses adversaires à des violations analogues à celles qu'ils lui reprochent. Il y a déjà des bateaux coulés, des marins^{cccviii} noyés.

Triple ravissement : je lis de l'Apollinaire, j'entends la *Jupiter* de Mozart³ (jouée à Paris, beaucoup trop vite) et, cependant, ne puis détacher mon regard des anémones que nous ont apportées Paul [Curvers] et Nic,^{cccix} toutes épanouies, elles commencent de^{cccxx} se flétrir, leurs calices rouges, blancs et violets^{cccxi} découvrant entièrement, dans le feuillage, les admirables aigrettes noires. Ô anémones du désert, qu'à Alexandrie on vendait dès janvier !

Je ne sais plus ce qui est important.

Chaque moment, depuis qu'on sait un peu mieux qu'il est peut-être le dernier, a pris une valeur d'éternel.

1 Impossible de préciser de quel Pierre il s'agit.

2 Nous n'avons pas de renseignement sur ce garçon.

3 Plutôt que cette 41^e et dernière symphonie (1788), c'est le dernier opéra de Mozart (1756-1791), *La Flûte enchantée* (1791), ou encore sa familiarité avec la mort, qui fascinent Curvers. « Il me plaît que vous étiez Mozart avec tant de bonheur » (lettre du 1^{er} septembre 1950) ; la poétesse Catherine Fauln, qui a lu le poème *Pour renoncer* (*Cahier de poésies, op. cit.* p. 37), estime que Curvers s'identifie même au musicien :

Qu'importera qu'un ange à ma perte me pousse,
Et ce Mozart enfant qui chantait dans mon cœur ?

Pensé à Desjardins. Mon manque d'émotion devant sa mort m'étonne et me fait un peu honte. Sécheresse ? Incapacité de pardonner certaines choses (que d'ailleurs je pardonne sans nulle peine, mais en tombant alors dans une indifférence pire sans doute que la rancune) ? Ou insensibilisation par les événements ?

Mardi 9 avril 1940.

Occupation foudroyante^{cccxxii} du Danemark par les Allemands¹, et débarquement de troupes dans les ports norvégiens, jusqu'aux plus septentrionaux. Les Alliés discutent et envoient des promesses d'assistance à la Norvège².^{cccxxiii} Avaient-ils réfléchi, en se lançant dans cette guerre, que la cause même qu'ils^{cccxxiv} prétendaient y défendre les condamnait à l'infériorité stratégique, puisqu'elle ne leur laisse que la possibilité de *répliquer* dans les formes légales aux violations commises par l'adversaire ? Le cynisme heureux et tranquille (jusqu'à présent du moins) de celui-ci fait pâlir les exploits des Normands, des Huns, de Tamerlan. Il est évident que nous assistons à la faillite de la notion même du droit.

Vendredi 19 avril 1940.

La guerre continue et la perspective s'en allonge désespérément. Les événements de Scandinavie, qu'on avait^{cccxxv} voulu croire décisifs, ne font que reculer le terme, tels des morceaux jetés en pâture au monstre (c'est-à-dire à la guerre elle-même), et qu'il va lui falloir maintenant le temps de digérer. Après les premières opérations maritimes des Alliés, assez foudroyantes, voici que les positions semblent là-bas se stabiliser, donc s'éterniser. Ici, plus encore que l'appréhension, règne l'abattement.

Cette guerre est pour moi synonyme de non-vivre. C'est la plus terrible chose qui pouvait m'arriver, bien que je sois matériellement épargné et même privilégié, parce que vivre était tout mon talent. Je crois que dans les pays en guerre on doit au moins bénéficier d'une plus forte tension, d'une existence plus active et plus intense que d'ordinaire.

1 L'opération Weserübung est effectivement très rapide : le 9 avril, à 2h15, les troupes allemandes ont envahi la Norvège, à 5h20, c'est le tour du Danemark. Il s'agit de « protéger leur neutralité ».

2 Le 19 avril, un contingent franco-britannique leur viendra en aide.

La venue du printemps s'est déroulée au ralenti, à cause du froid persistant. On a pu en^{cccxxvi} surprendre et en observer parfois^{cccxxvii} tout un jour telle phase qui d'habitude passe inaperçue dans la succession rapide des phénomènes. Aujourd'hui enfin, j'ai senti que le miracle est accompli. Le moment décisif en est pourtant resté incertain : tout d'un coup, il y a des feuilles, les eaux font une autre musique et, sans que le feu soit éteint, on laisse la porte ouverte sur le jardin. J'aurais^{cccxxviii} besoin de crier, de danser, de couvrir de baisers des visages. Avec quelle poignante nostalgie j'ai vu passer sur la route, dans le crépuscule, deux jeunes soldats qui se tenaient par le bras ! Je suis civil et solitaire, en prison,^{cccxxix} exclu^{cccxxx} de tout, mourant à petit feu des contradictions qui opposent toujours^{cccxxxi} mes instincts et mon esprit, pour^{cccxxxii} la victoire, hélas, involontaire, de celui-ci.

Marqué d'une pierre blanche la journée de dimanche dernier. Promenade en auto avec les Gui[ll]aume Curvers] à Hal¹, Waterloo² et Limal³. Philippe a voulu grimper jusqu'au lion⁴. Les autres étant fatigués, je l'y ai accompagné. Il a fort bien gravi^{cccxxxiii}, presque sans aide, l'escalier de plus^{cccxxxiv} de deux cents marches, et n'a cessé de nous ravir pendant tout le voyage par son appétit de vivre. Ô Philippe, toi du moins, il faudra que tu sois heureux. Sera-ce possible dans le monde qui se prépare ?

À Bruxelles, vu la^{cccxxxv} belle^{cccxxxvi} exposition Capacci⁵.

Je viens de marcher jusqu'à Sainte-Anne pour respirer l'odeur de l'herbe au clair de lune. Étrange animation nocturne de la route.

Dimanche 21 avril 1940.

Lumière et chaleur bénies.

S'efforcer à la joie, malgré tout.

-
- 1 Hal, ville flamande de la province de Brabant, située à 16 km de Bruxelles.
 - 2 Waterloo, ville francophone de la province de Brabant, située à 17 km de Bruxelles.
 - 3 Limal, commune francophone de la province de Brabant, située à 26 km de Bruxelles et à 4 km de Wavre. C'est là qu'habitera Gaspar Verecken.
 - 4 À quelques km de la ville de Waterloo, se dresse une butte artificielle de 45 mètres au sommet de laquelle se trouve un lion fondu avec les bronzes des canons pris aux Français lors de la bataille de Waterloo (1815).
 - 5 Bruno Capacci (1906-1996), peintre surréaliste, céramiste et poète. Il fut le mari de l'artiste flamande Suzanne Van Damme.

Mercredi 24 avril 1940.

Affreusement déprimé encore une fois. Incapable de travailler, de m’amuser, de trouver aucune saveur à la vie. Les dernières lignes écrites de mon roman, que je viens de relire, me prouvent que je n’ai décidément aucun talent¹. M’infliger la torture d’écrire, pour arriver à un tel résultat ! Ce roman me semble une montagne à soulever. J’en ai d’ailleurs perdu le fil. Et actuellement, quelle importance, à quoi bon ?

Mon étonnement, ces derniers jours, à entendre Pierre Lucion (pur Wallon) et Paul^{ccccxxvii} de Smaele (pur Flamand)² me déclarer successivement et en termes presque identiques leur nostalgie de l’Allemagne. Condamnant ce peuple bien plus sévèrement que nous pour le connaître mieux, et souhaitant sans réserve sa défaite, ils ne se défendent pas de l’aimer. Lucion, décidé à fuir en cas d’invasion allemande alors qu’une occupation anglaise ou française lui paraîtrait tolérable, avoue que le cœur lui bat malgré lui dès qu’il a franchi le tunnel d’Aix-la-Chapelle³ (la *Stimmung*⁴). L’autre me confesse que la nouvelle

-
- 1 Le 1^{er} juillet 1967, Jean Madiran (directeur de la revue *Itinéraires*) écrira à Curvers cette analyse pénétrante : « Vous enfouissez vos trésors. Vous avez pourtant, dans une certaine partie de vous-même, conscience de votre art : mais par une sorte de mortification, vous vous dépréciez avec une imagination sans limite. Oserai-je vous dire, mon cher Alexis, que vous n’avez plus besoin de ces mortifications-là : j’ignore si elles vous furent un temps nécessaires, provisoirement, mais elles sont trop compliquées, et elles tourment finalement à vous décourager et à vous détruire. Et puis, vous *n’avez pas le droit* : ce sont les dons de Dieu que vous mépriseriez. Il ne faut mépriser personne, pas même soi. Vous avez des dons admirables, soyez-en *heureux* et reconnaissant. Pour éviter l’orgueil, oui, je vous entends, – il vous suffit (et il vous faut) simplement en rendre grâce à Dieu : Il vous a donné sans aucun mérite de votre part, vous n’êtes et n’avez rien que de Sa main. Cela, il faut le penser à fond ; mais rien d’autre et rien de plus. Puisque vos amis vous disent que ce que vous faites est de première qualité, acceptez ce jugement avec humilité, n’allez point y contredire gratuitement dans votre ruminer, et soyez joyeux comme un enfant. Peu importent les lenteurs, les retards, les traverses extérieures, le mûrissement difficile et prolongé. Ce n’est pas le nombre des pages qui compte, mais que vous ne cachiez pas celles qui sont faites. Pardonnez l’indiscrétion de mon propos. »
- 2 Nous n’avons guère de renseignements sur cette personne dont Curvers orthographie le nom Desmaele le 11 novembre 1939. Dans la « Chronique de Belgique », qu’Alexis et Guillaume Curvers donnent au mensuel parisien pour bibliophiles, *Le Livre et ses amis*, en août 1946 (n° 10, p. 44), on lit : « les éditions [bruxelloises] de la Sixaine [...] [ont] présenté *La Petite Inez* de Reinier van Genderen Stort, dans une remarquable version française de Paul de Smaele. »
- 3 Passage de la frontière belgo-allemande en chemin de fer.
- 4 État d’esprit, état d’âme, humeur.

d'un jeune Allemand tué ou blessé l'émeut plus (irrationnellement, bien entendu) que l'idée d'un Anglais ou d'un Français pareillement sacrifiés. Or, une victoire allemande est pour tous deux la pire des hypothèses. Ces^{cccxxxviii} amoureux de l'Allemagne ne nous aident pas, hélas ! à la mieux comprendre. On dirait qu'elle fait passer en eux ses propres contradictions, sa soumission à l'illogique^{cccxxxix}.

Que les soldats avaient l'air triste, hier, Sur-le-Mont¹ où nous nous promenions ! Parmi^{cccxl} les arbres en fleurs, les baraquements alternaient avec les abris de mitrailleuses, les barrières anti-chars. On distribuait la nourriture^{cccxli}, que les hommes mangeaient dans leurs gamelles, debout au bord des chemins. Tous débraillés, résignés, si abrutis qu'ils ne répondaient que rarement à nos saluts, d'un regard éteint. Ils ne retournent plus en congé depuis plusieurs semaines. J'avais honte.

Et pourtant, je ne vaudrais guère mieux que si j'étais sous l'uniforme. Moi aussi, je sombre dans la non-action, dans la non-pensée, en plein avachissement, sans avoir aucun droit à me plaindre.

Le plus horrible est qu'il n'y a de refuge que dans l'égoïsme, les anesthésiques à fleur de peau, l'indolence, qu'on s'habitue très vite à trouver confortables – et nécessaires. Boire, manger, dormir, tuer le temps, ajourner les problèmes et l'effort, laisser la nuit entrer en soi, de peur de voir. Indolence, mot admirable, qui signifie paresse et absence de sensations désagréables : le seul état^{cccxliv} qu'il soit raisonnable de souhaiter présentement.

Ah ! ce merveilleux printemps gâché, qui ne nous sera pas rendu !... Quel âge aurons-nous quand la guerre finira ?

Bruxelles, lundi 29 avril 1940.

Non, je n'irai pas me plaindre à Gaspar, comme la pensée m'en est un instant venue, ni à personne. Accepter la défaite². *Never complain, never explain*³. Agir^{cccxlvi} en conséquence. Ne^{cccxlvii} pas mentir. Quand commençons-nous ?

1 Dépendance de Tilff.

2 Il ne s'agit pas de défaite militaire, mais sans aucun doute d'une déception dans le domaine professionnel ou littéraire. Rappelons que Gaspar Verecken est fonctionnaire au ministère de l'Instruction publique et que ses amis en attendent beaucoup.

3 Devise de la monarchie britannique.

(Roman)... « Car un homme qui^{cccxliv} a trois verres de vin devant son assiette peut avoir besoin de charité autant qu'un chômeur sous-alimenté, ou qu'une prostituée qui, à 2 heures du matin, n'ayant pas encore trouvé de client, se tapit à l'angle d'un porche pour avoir un peu moins froid.

... « Car il était aussi un peu paresseux, à quoi chacun^{cccxlv} se récriait que c'était donc sa faute, comme si l'on était plus responsable d'être paresseux que d'être bossu. »

On lui reprochait ses mensonges gratuits, ses mensonges d'imagination, sans s'apercevoir qu'ils étaient le^{cccxlvii} pendant nécessaire et joyeux^{cccxlviii} de ses mensonges défensifs et tristes, les uns et les autres n'étant que des formes du mensonge essentiel^{cccxlx} qui faussait le centre de sa vie.

Accès de colère de Henri¹.

L'absolution me fut donnée par les tours de Sainte-Gudule², qui s'élevaient, en plein azur, au-dessus des toits et des façades crème et brique de la rue de la Montagne. Un peu de feuillage à droite, sur fond sombre.

Après m'avoir dit grand bien de mon livre³, Jeanne Kessler⁴ me demande s'il n'y a pas « quelque chose d'équivoque » dans la liaison d'Hyacinthe avec le jeune Allemand⁵. Le remarquable^{cccli} est qu'elle n'ait pas blâmé^{cccli} l'équivoque plus tôt, entre Hyacinthe et Gustave. Réaction type de femme intelligente mais qui sait se dominer et entend qu'on se domine, formée aussi à la discipline de l'enseignement, et pour qui il n'y a de péché qu'en acte, non point^{ccclii} dans l'esprit, qui est libre.

Jeudi 9 mai 1940.

Je trouve dans *La N.R.F.* cette phrase d'un philosophe chinois : « La tranquillité dans le désordre signifie la perfection⁶. » Il y a en moi quelque chose qui adhère spontanément, avec certitude, à ce genre de pensées. J'en

1 Henri Colbat, personnage de *Printemps chez des ombres*.

2 Cathédrale des Saints-Michel-et-Gudule, église principale de la ville de Bruxelles, monument de style gothique élevé en plusieurs étapes à partir du XIII^e siècle.

3 C'est-à-dire *Printemps chez des ombres*.

4 Condisciple de Marie à l'école moyenne de l'État pour filles à Arlon.

5 L'homosexualité de Hyacinthe Grandrieux se révèle à la fin de *Printemps chez des ombres* : sa liaison avec Werner est alors manifeste.

6 TCHOUANG-TSEU, « Section intérieure ». Traduction de Pierre Leyris, dans *La Nouvelle Revue française*, t. 54, n° 320, mai 1940, p. 679.

éprouve immédiatement la vérité, mais, faute de volonté sans doute, je ne me libère pourtant pas du jeu des conventions, des apparences, de l'*ordre*. Je sens très fort que vivre, c'est faire semblant de vivre. Or, je vis, avec ardeur, comme si... Mais c'est là peut-être une autre sagesse.

Ce matin, départ de Charlotte avec Philippe pour Paris, et de là pour la Suisse¹.

Été cette semaine, avec Marie et Marie-Claire, voir Pierre Caille² à Hasselt³ et Maurice Hélin à Averbode, près de la merveilleuse abbaye Renaissance⁴. Feuillages, vergers en fleurs, cantonnements et cavaliers tout au long des routes...

Souvenir : cette fête militaire à Alleur⁵, où René Michelet nous emmena, Herman [De Cunsel] et moi ; le chef du jazz chantait un refrain où revenaient ces mots incompréhensibles : « I watche do »⁶ – avec un accent extraordinairement mâle, pur et tendre.

Herman : l'être le plus *charmant* que je connaisse, charmant sans autre moyen sensible que son charme. Dîné à Bruxelles avec lui et Isabelle Michel,

-
- 1 Charlotte Henchoz et son fils, Philippe Curvers, partent pour la Suisse : ils comptent passer des vacances à Château-d'Œx et à Duillier, dans la famille Henchoz. À la frontière suisse, Charlotte apprend l'entrée des troupes allemandes en Belgique. Elle conduit son fils chez ses parents à Château-d'Œx et regagne seule la Belgique en juillet. Son mari, Guillaume Curvers, mobilisable, était parti à vélo avec son ami Fernand Waleffe pour la Corrèze. Philippe reviendra avec un convoi de la Croix-Rouge, parce que la législation suisse lui interdit de rester chez ses grands-parents maternels ou chez sa tante (voir à la date du 18 octobre 1941).
 - 2 Curvers se souviendra de Pierre Caille (1912-1996), céramiste, sculpteur, graveur, peintre, quand il publiera sa revue poétique, *La Flûte enchantée* (nos 2 et 5) en 1954 et 1955).
 - 3 Hasselt, chef-lieu de la province de Limbourg (ancien duché d'où viennent les Curvers).
 - 4 Abbaye norbertine dans la commune flamande du même nom de la province de Brabant, située à 32 km de Louvain. Marie Delcourt étudiera les miniatures d'un manuscrit du XII^e siècle, provenant de cette abbaye et conservé à l'Université de Liège, avec Jean Hoyoux. Ce travail paraîtra après sa mort : *L'Évangélaire d'Averbode. Manuscrit conservé à la Bibliothèque générale de l'Université de Liège*. Liège : Bibliothèque de l'Université, coll. Bibliotheca universitatis leodiensis n° 30, [1979]. Hasselt-Averbode : 38 km.
 - 5 Alleur, commune de la province de Liège, située à 6,5 km de Liège.
 - 6 « I watch to you », je te regarde.

charmante aussi, comme tout ce qui le touche, et le pauvre et déconcertant Henri de Marré¹, qui était venu m'attendre à l'I.N.R.².

Vu Philippe dimanche^{cccliii} pour la dernière fois avant son départ : beau, plein de vie.

(16 mai 1941. – Ce jeudi 9 mai 1940 était une journée calme et belle comme tant d'autres, un peu languissante et dorée. Retour de Marie par l'autobus à l'heure du déjeuner. Notre sieste amoureuse dans l'après-midi. Notre^{cccliv} petit souper dans la cuisine. Puis Marie prépara ses leçons du lendemain et nous fûmes nous coucher de bonne heure, sans soupçonner que ces choses si simples allaient, le lendemain matin, devenir inoubliables.)

C'est vers 5 heures ½ que, le vendredi 10 mai, la canonnade nous a réveillés à Tilff. J'ai d'abord essayé de dire à Marie que c'était un exercice d'alerte, ou quelque chose de ce genre. Le soleil levant traversait des nappes de brouillard où baignaient, sous la fenêtre même de notre chambre, les branches en fleurs de notre pommier d'août. Jamais journée ne s'était annoncée plus belle. Le vacarme ne s'arrêtant pas, je me lève en hâte et cours sur la route : les voisins étaient sur le pas des portes, regardant anxieusement en l'air ; on m'annonce seulement que les permissionnaires sont rappelés par radio, qu'il se passe sûrement des choses graves, etc. Je rentre, je tourne le bouton de la radio et j'entends : « Les Allemands sont entrés ce matin en Belgique, au Luxembourg³ et en Hollande. » Je referme aussitôt, remonte quatre à quatre et ordonne catégoriquement à Marie : « Lève-toi vite. C'est la guerre. Nous partons. » Cet acte d'autorité et de décision m'a bien, de ma part, étonné après coup⁴.

-
- 1 Nous n'avons pas trouvé de renseignement sur ces personnes.
 - 2 Institut national de Radiodiffusion, la radio belge. Située depuis 1938 à la place Flagey à Ixelles (Bruxelles), dans un bâtiment aujourd'hui restauré et réaffecté à des activités culturelles. Le 14 juin 1940, l'I.N.R. interrompra ses activités. Elle sera administrée par un commissaire allemand et rebaptisée Radio Bruxelles.
 - 3 L'historien Luc De Vos, qui retrace heure par heure le début de la guerre, précise que les premiers incidents ont lieu le 10 mai vers 1h, au Grand-Duché, et qu'à 4h35 les commandos allemands se sont emparés des postes-frontières luxembourgeois. En Belgique, la première division de chasseurs ardennais est avertie peu après minuit de l'imminence de l'invasion. *La Belgique et la Seconde Guerre mondiale*. Bruxelles : Éditions Racine, 2004, p. 67.
 - 4 Ce paragraphe, ainsi que les suivants concernant le passage des Curvers à Mons, ont été publiés : GRAVET (C.), « Alexis Curvers, romancier liégeois (?) et le Hainaut », dans *Mémoires et publications de la Société des Sciences, des Arts et des Lettres du Hainaut*, 128^e année, 104^e volume, 2008, p. 65-92.

Nous nous étions couchés la veille, après la petite soupe et le bout de soirée traditionnels, si calmes, si confiants dans la tiède monotonie de notre vie !

En une heure, nos bagages sont faits, à la volée. Je décloue et roule le tableau d'Ensor, notre seul trésor¹. Tout le reste, nos livres, nos objets familiers, demeure à l'abandon. Marie prépare un dernier porridge, qui passe difficilement le gosier. Adieux aux Surlémont : ils ne veulent pas partir avec nous, attendant Lucien pour qui, après son départ pour le travail, un ordre de rejoindre est déjà^{cccliv} arrivé et qui va sans doute rentrer². Sophie m'aide à fixer le porte-bagages sur la voiture. Nous leur donnons les clefs, les instructions habituelles concernant la maison, les provisions etc., suivant l'automatisme de nos autres départs, si gais, si échevelés³. Un^{ccclvi} voisin automobiliste, dont la femme est infirme, vient me demander avec un peu d'humeur ce que nous allons faire à Liège, s'il est bien nécessaire de filer si vite, etc. Je devais apprendre par la suite (à Mons⁴, par les Gobiet⁵ rencontrés là-bas et qui étaient précisément dans le même cas) que le pauvre homme s'était mis en route juste comme on faisait sauter le pont⁶, avait dû abandonner sa voiture à la sortie du village et traîner sa femme à pied jusqu'à Angleur ; le pont a, paraît-il, sauté dans l'après-midi du même jour, les deux morceaux s'en sont rencontrés au niveau de l'eau, de sorte que les piétons seuls purent encore passer l'Ourthe. Avant de quitter Tilff probablement pour toujours, nous^{ccclvii}

-
- 1 Une lettre d'Ensor datée du 16 janvier 1939, déjà citée au 12 septembre 1939, prouve l'achat du tableau : « Les photos d'après mon tableau sont bonnes. Je préfère l'impression en noir. Vous avez fini après bien des recherches, par choisir une moulure vieil or doux avec un filet argent. C'est un choix excellent pour mes *Rayons de palette*. Vos bontés me troublent à ravir. » Le voisin des Curvers, Raymond Surlémont, se souvient très bien du tableau bizarre, le « mahuré affaire », comme le surnommait sa famille...
 - 2 Lucien Surlémont, tourneur, travaille à l'usine « Les Engrenages liégeois ». Si Alexis Curvers (pourtant plus jeune de quatre ans) n'est pas mobilisé, c'est qu'il a été réformé, comme son frère Guillaume.
 - 3 Marie m'a révélé [révélé *au-dessus d'un mot barré*], longtemps après, qu'elle était alors sortie par derrière [par derrière *addition interlinéaire*] la maison pour voir [voir *suivi d'une parenthèse et de deux lettres barrées*] le pommier en fleurs : c'était la dernière fois, pensait-elle. Il est refléuri maintenant, et à demi gelé. (16 mai 1941) [Note de l'Auteur.]
 - 4 Chef-lieu de la province de Hainaut.
 - 5 Famille d'Alexandre Gobiet, ancien employé des eaux qui habite Tilff, deux maisons plus loin que les Curvers.
 - 6 Les destructions, prévues de longues dates, sont effectuées par l'armée belge dans l'espoir, comme on le sait, de retenir l'envahisseur.

faisons le plein d'essence chez Roger Pecqueur¹, qui, en riant, me dit n'avoir jamais autant vendu et travaillé, et nous embarquons, parmi des groupes éplorés, d'abord le fils Massin² en uniforme, puis une vieille dame que sa famille rejoindra au quartier du Laveu.

Route normale jusqu'à Liège, où nous déposons nos passagers ; j'embrasse le fils Massin. L'atmosphère de cette ville que je connais si bien est étrange ; après le soupir de soulagement que je pousse une fois franchi le pont de Fragnée, (qui sautera le lendemain avec tous les autres)³, je redeviens un peu libre de regarder autour de moi : tout semble aussi engourdi qu'un dimanche matin. Il fait merveilleusement beau. Aux Guillemins, un groupe de mobilisés nous crie, imitant Noël-Noël (?) : « Passez, passez, les autos ! » (Je précise, à la date du 10 mai 1941 : « Cette chanson n'est pas de Noël-Noël⁴ mais de Paul Colline⁵, actuellement prisonnier en Allemagne ; la radio française me l'a appris tout récemment.)^{ccccviii} Des gens ont l'air de flâner ; je remarque quelques toilettes printanières, charmantes ; un officier en tenue promène son fox dans la rue Renkin⁶, où Marie va tout d'abord voir sa mère⁷. De là, je téléphone à Andrée⁸, lui offrant de partir avec nous ; elle décline. Puis à mon frère Jean, avec le même résultat ; il passe un instant le cornet à Arnould⁹ qui se trouve par hasard au bureau et me dit au revoir : il est rappelé

-
- 1 Nous n'avons pas d'information sur ce garagiste.
 - 2 Les Massin sont une grande famille de Tilff. Auguste Massin était ferronnier d'art. Ami de Lucien Surlémond, il fabrique avec ingéniosité la presse dont Curvers parlera le 17 mai 1941, ainsi qu'une cisaille, matériel de reliure. Par ailleurs, Auguste Massin est chef d'orchestre de la fanfare Les Montagnards tilffois.
 - 3 Pont de Liège construit de 1901 à 1904, qui enjambe la Meuse à l'endroit où elle rejoint l'Ourthe, son confluent. Il sera reconstruit en 1948.
 - 4 Lucien Noël, dit Noël-Noël (1897-1989), chansonnier et acteur français.
 - 5 Paul Colline, né Paul Durand (1895-1980), chansonnier, scénariste, acteur français. Cette chanson, *Quand c'est aux autos de passer*, est bien de lui.
 - 6 La rue Renkin est aujourd'hui renommée correctement Rennequin Sualem, du nom du mécanicien liégeois qui construisit la « machine hydraulique de Marly » pour Louis XIV.
 - 7 Nous savons seulement que la mère de Marie Delcourt, Lucy Tandel, a habité rue Thier de la Fontaine en 1929 et rue Sainte-Marguerite en 1944.
 - 8 La femme du Dr Émile Delcourt, frère de Marie.
 - 9 Ami des quatre frères Curvers, Adolphe Arnould a épousé Marthe Viroux, la sœur jumelle de Nic (belle-sœur d'Alexis Curvers), avec qui il a trois enfants : Paulette, Claudette et Luc.

à Gand¹. Nic, paraît-il, reste également chez elle ; pas de nouvelles de Paul [Curvers]. La mère de Marie m'accueille comme si nous nous étions quittés la veille ; elle non plus ne veut pas partir, elle espère que la première bombe sera pour elle, etc. Nous nous inclinons, et l'emmenons seulement à la banque où elle va prendre son argent. En chemin, elle n'écoute rien, gémit, réfute ; Marie me fait signe de ne pas insister ; nous sentons que,^{ccclix} quelque solution que nous proposons, elle nous serait indéfiniment reprochée. Enfin, nous la ramè-nons chez elle. « Nous ne nous reverrons probablement jamais », dit-elle à sa fille. Le tragique de cet extraordinaire amour maternel m'apparaît soudain, au sein de la tragédie universelle. On s'embrasse avec une émotion qui va tourner à l'hésitation ; je brusque^{ccclx} ces pauvres adieux.

Nous allons chez Andrée, qui, après avoir téléphoné dans l'intervalle à Émile [Delcourt] au laboratoire, accepte maintenant notre offre de la conduire vers Ostende avec les enfants. J'empile immédiatement leurs bagages sur les nôtres, et je téléphone à Tilff (rien de nouveau ; on me confirme que Lucien [Surlémont] est mobilisé),^{ccclxi} puis^{ccclxii} chez tante Anna, mais je^{ccclxiii} suis reçu par l'oncle Camille. Décontenancé, je lui demande gauchement s'il ne veut pas que j'aie conduit ma tante hors de Liège, à quoi il répond, avec une malice sans doute involontaire, que non, qu'ils restent ensemble, comme si j'avais proposé de les séparer ! Il est temps. La voiture, chargée à bloc, descend péniblement la^{ccclxiv} rue César Franck² puis la rue Jonfosse, jusqu'au boulevard³. Nous y tenons à sept, avec Christine⁴. Les roues font des grincements sinistres. Je demande à Andrée de se rendre à pied à l'hôpital des Anglais⁵ où

-
- 1 Chef-lieu d'arrondissement de la province de Flandre orientale, au confluent de la Lys et de l'Escaut. Un cantonnement de l'armée belge est en tout cas organisé à Lochristi, dans l'arrondissement de Gand (une des villes les plus peuplées de Belgique).
 - 2 Rue César Franck, où ont habité la mère et le frère de Marie Delcourt, du nom du célèbre compositeur liégeois (1822-1890), pourtant né au 13 de la rue Saint-Pierre, cul-de-sac moins prestigieux.
 - 3 De la rue César Franck en passant par la rue Saint-Gilles, on arrive à la rue Jonfosse qui permet de rejoindre le boulevard de la Sauvenière où se situent des institutions bancaires.
 - 4 Probablement une servante arlonnaise. Alexis et Marie ont embarqué leur belle-sœur Andrée et leurs deux nièces Françoise et Marianne. Au total 6 personnes et non 7. Qui manque-t-il ?
 - 5 En 1613, des jésuites anglais s'installent à Liège, sur les contreforts de la colline de Sainte-Walburge, non loin de la Cathédrale Saint-Lambert, sur un terrain nommé Favechamps, délimité par les rues Fond Saint-Servais, Volière et Pierreuse. En 1617, s'ouvre leur collège. Les jésuites abandonnent leur couvent à la Révolution française, en 1794, et en 1875, l'État belge le vend à l'Administration des Hospices civils qui aménage la propriété. L'hôpital des Anglais ouvre ses portes le 8 novembre 1880. Il les

l'attend Émile, car je doute que nous puissions ainsi traverser la ville et gravir la côte. Françoise [Delcourt] reste seule avec nous : nous devons passer prendre nos titres au Crédit anversoï¹. Comme nous y arrivons, on donne l'alerte et les détonations éclatent. Nous descendons aux coffres. J'y laisse Marie et Françoise et vais remettre un peu d'argent aux demoiselles Crahay², puis embrasser Tante Anna. Il y a là M^{me} Jeanne, naturellement sans nouvelles de Camille³, et en larmes, mais calme. Tante Anna^{ccclxv} et moi nous faisons des adieux contraints ; elle me glisse dans la main un billet de 100 francs. Pauvre chère âme, la reverrai-je ?

Je retourne à la voiture, fais sortir des caves de la banque Marie, Françoise et Marie Crahay qui est venue les y rejoindre. Nous repartons. La place Saint-Lambert est déjà encombrée de camions pleins de réfugiés. Devant l'hôpital des Anglais, les autres nous attendent avec Émile, qui embrasse d'abord longuement Marie, puis moi, en me disant simplement : « Merci. » Je ne l'ai plus revu depuis l'algarade de février. Son suprême conseil à ses filles : « Du^{ccclxvi} moment qu'on n'a pas peur, ça va toujours bien. » Il me serre la main avec insistance, sans ajouter un mot. On a les larmes aux yeux. Telles sont mes réconciliations avec la famille Delcourt, au moment de quitter Liège peut-être pour toujours. Il est 11 heures.

Voyage difficile, mais normal en somme, malgré les grincements. Avant Saint-Trond⁴, des gradés de l'école des pupilles embarquent leurs élèves en uniforme à bord des voitures de réfugiés. La nôtre, archi-comble, passe telle quelle.

Arrivée chez Pinson⁵ vers 2 heures. On improvise un déjeuner, interrompu par les alertes qui nous font descendre dans le hall voûté. Gaspar est là. Je

fermera le 31 octobre 1984. Depuis 1999, le bâtiment rénové a été réaffecté à usage administratif.

- 1 Probablement situé rue Saint-Gilles.
- 2 Désirée et Marie, deux tantes célibataires de Roland et Suzanne Crahay, amies de Marie Delcourt, membres comme elle du réseau de résistance La Dame blanche, pendant la Première Guerre mondiale.
- 3 Camille Caganus, neveu de Camille et Anna Caganus. M^{me} Jeanne est probablement une amie d'Anna Caganus-Curvers. La crèmerie des Caganus se situe rue Vinâve-d'Île (n° 46), leur domicile, rue de Féttinne.
- 4 Saint-Trond, ville de la province de Limbourg, située à 17 km de Hasselt, 37 de Liège.
- 5 Peut-être un autre surnom de Jeanjean, la femme de Gaspar(d) Verecken, demi-sœur de Marie Delcourt.

vais installer Marie avec nos bagages à Boitsfort¹. Gui[ll]aume Curvers] est absent mais les Blavier² prennent soin d'elle. Je reviens aussitôt prendre chez Pinson Andrée, les enfants et Christine, on reficelle leurs valises sur le porte-bagages de Lucien [Surlémont], et nous prenons la direction d'Ostende, par Koekelberg³, Alost⁴ et Gand. Passé cette ville, on nous détourne par un chemin de halage à peine praticable, puis, les routes étant barrées, par un dédale de petites voies caillouteuses où les autos se suivent presque en se touchant. À chaque instant, arrêt. Il faut laisser passer des colonnes de troupes motorisées, que nous regardons distraitement d'abord. Mais bientôt, nous croyons y reconnaître des soldats anglais ; observant mieux, nous^{ccclxvii} nous apercevons brusquement que ce sont des Français. Leurs tenues kaki ne nous sont pas familières, mais les phrases lancées par quelques-uns en réponse à nos saluts, leur accent nous renseignent, et, de plus, les gros camions qui les transportent sont tout simplement des autobus parisiens camouflés. De la plate-forme arrière où ils sont accoudés, les soldats contemplent le paysage comme nous l'avons si souvent fait à Paris : plaine dorée sous les arbres. Nous sanglotons dans la voiture. Comme nous, les paysans acclament les Alliés venus si vite à notre aide. On fait la haie sur tous les boulevards et sur les quais de Bruges.

(Aide-mémoire)

Ostende. Le défilé des camions français continue sur la route de Dixmude⁵. Je case la voiture dans un garage, puis retour^{ccclxviii} à l'appartement d'Andrée et souper dans la pâtisserie obscure. Marthe Arnould ayant loué dans la même maison pour la convalescence de ses petites filles, je vais lui dire bonsoir et Arnould arrive à l'improviste : il est envoyé pour le lendemain matin à Gand, où je le conduirai. Ainsi je fais à ce ménage ami, à la lueur d'une bougie, la visite que je lui promets depuis si longtemps, et en vain, à Liège. Aspect fantomatique de la digue : mer agitée, sacs de sable, mitrailleuses braquées comme à l'abandon, parfois une silhouette de sentinelle et, parfois, dans la

-
- 1 Commune de la périphérie de Bruxelles où habitent Guillaume et Charlotte Curvers (6 avenue des Staphylins).
 - 2 Michel Blavier, violoniste à l'I.N.R. et sa femme Lily, née Fassin, habitent le même immeuble que Guillaume et Charlotte Curvers.
 - 3 Commune de Bruxelles.
 - 4 Alost, ville de la province de Flandre orientale, située à 27 km de Gand, 42 de Boitsfort.
 - 5 Dixmude, ville de la province de Flandre occidentale, située à 38,5 km de Bruges, 28 d'Ostende.

nuît, une fenêtré éclairée, très haut. Dans certaines vitrines se devinent encore, à de vagues reflets, les articles de luxe^{ccclix} d'une « saison » qui n'aura pas lieu...

Le 11 mai à l'aube, départ avec Arnould. À la gare d'une petite ville, premier contingent de jeunes Belges mobilisables, expédiés ici de la frontière : mais je ne sais pas encore ce que signifient ces convois de bicyclettes, ornées d'une valise à soufflet et d'une couverture rouge roulée... Villes déjà bombardées. À Alost, je roule dans des brisures de vitres et tombe dans le quartier de la Centrale électrique, qui vient d'être pulvérisé : détour obligatoire. J'emmène un soldat vers Bruxelles. Belles chaussées de Koekelberg.

(À partir d'ici, ces notes seront rédigées de mémoire ; je les reprends en mai 1941 et me propose^{ccclxx} d'y consigner au jour le jour, concurremment avec les éléments de mon journal actuel à leur place chronologique, mes souvenirs d'il y a un an à pareilles dates. Je crois n'avoir rien oublié de marquant ; mais certaines impressions auraient dû être notées toutes vives, dans le feu des événements et des émotions qui en empêchaient précisément la notation.)

J'avais donc laissé Arnould le 11 mai à Gand, près d'un hôpital militaire^{ccclxxi} où je volai ensuite le rejoindre, car il avait oublié sa valise dans ma voiture.

Du samedi et du dimanche que nous passâmes ensuite à Bruxelles, je n'ai qu'un souvenir confus. Préparatifs pour le camouflage des lumières dans l'appartement de Gui[llaume Curvers] (lequel nous laissait presque constamment nous débrouiller tout seuls), soins matériels, chasse aux nouvelles et courses diverses occupaient notre temps. Toute la famille Blavier arrivant de Liège à l'étage au-dessus, nous aidâmes à son installation et dînâmes une fois avec eux (toute une soupière de bouillon fut renversée à cette occasion). C'est le dimanche matin, je crois, que nous eûmes la visite d'Herman [De Cunsel] (résolu alors à ne pas quitter Bruxelles) et que Gaspar [Verecken] vint s'établir chez Gui. J'eus des conciliabules nocturnes dans la^{ccclxxii} petite cuisine, blanche et froide, de la tenancière d'une maison Delhaize voisine, laquelle, s'étant compromise pendant la dernière guerre, redoutait l'approche des Allemands et me demandait conseil^{ccclxxiii}. J'appris plus tard qu'elle était partie à notre exemple ; mais elle n'est pas encore rentrée, depuis un an. Le dimanche après-midi, j'emmenai M^{me} Fassin¹ en voiture à Ixelles, où elle allait prendre matelas et linge à son appartement. Un locataire de cet immeuble déjà presque^{ccclxxiv} désert (seule, une très vieille dame y demeurait encore, en dépit du danger

1 La belle-mère de Michel Blavier. M. Fassin, Liégeois d'origine, est violoniste aussi.

causé par la proximité d'une ligne de chemin de fer), employé dans je ne sais quelle gare, me dit : « Ne croyez pas la radio. Ils sont près de Louvain¹ et seront ici dans deux jours au plus tard. » Nous repassons par un bureau d'État-Major près de la porte de Namur², pour y consulter le capitaine Gillain, notre voisin des Staphylins³. Il me dit : « Si rien ne vous retient ici, partez avec Madame. – Ce soir même ? – Non, demain, demain matin, de bonne heure. » Il me donne, fort aimablement, deux cartes routières. J'ai compris.

Cette nuit-là fut très mauvaise. Nous ne dormîmes qu'à peine sur notre petit divan étroit et dur, dans la chambre de Philippe. La fusillade ne cessa pas. On guettait des parachutistes et, deux fois,^{ccclxxv} étant sorti pour aller voir la voiture dans un terrain vague en face de la maison, je fus interpellé par des patrouilles. À l'aube, nous nous levons et plions bagages. Déjeuner sommaire, puis adieux à Gaspar et à Gui, qui refusent encore de partir avec nous. Je conseille tout de même^{ccclxxvi} à Gui de tenir prêts ses papiers, un minimum de bagages. Gaspar me répond : « Tout sera prêt. » Nous partons. Nous traversons Boitsfort, la forêt, gagnons Uccle⁴, absolument déserts. Matinée splendide. Au loin, fusillades et canonnades continues. Nous nous égarons dans une belle avenue sinueuse, qui n'en finit pas. J'avise enfin au sous-sol d'une villa un homme en tenue négligée, qui me renseigne. Nous allons réveiller les Tandel⁵, qui nous font redéjeuner avec des œufs à la coque. Elles veulent rester, elles aussi. La voiture manœuvre une dernière fois dans leur petit raidillon, et on se quitte très émus, vraiment amis.

Nous nous dirigeons vers Tournai⁶, où nous connaissons Denise Lehmann. Mais les carrefours sont occupés par des Anglais qui nous détournent sans cesse. Nous rallions un convoi d'une demi-douzaine de voitures^{ccclxxvii} par lesquelles nous nous laissons guider au hasard, à travers champs. Bientôt, nous découvrons que nous allons, non pas à Tournai, mais à Mons. Va pour

1 Louvain, ville flamande de la province de Brabant, située à 30 km de Bruxelles.

2 Sur la petite ceinture de Bruxelles (commune d'Ixelles).

3 Le capitaine Gillain habite au rez-de-chaussée du 6 avenue des Staphylins à Boitsfort où habitent, au deuxième étage, Guillaume et Charlotte Curvers, et au troisième étage Michel Blavier et sa femme Lily, née Fassin.

4 Commune de la ville de Bruxelles.

5 Membres de la famille maternelle de Marie Delcourt. Charles-Louis Tandel (Luxembourg, 1801 - Arlon 1854), père de Gustave Tandel, dit Émile (fonctionnaire, traducteur, homme de lettres, grammairien, président de l'Institut archéologique du Luxembourg, commissaire d'arrondissement) (Bruxelles, 1834 – Arlon, 1908), lui-même père de Lucy Tandel, mère de Marie Delcourt.

6 Tournai, ville de la province de Hainaut, située à 50 km de Mons, 87 de Bruxelles.

Mons ! Vers Soignies¹, les Anglais sont remplacés par des Français : aussitôt, notre liberté de mouvements redevient entière.

À Mons, encombrement incroyable de militaires et de réfugiés². Beaucoup^{ccclxxviii} de chasseurs ardennais³ : je cherche en vain la trace ou des nouvelles de l'unité de mon frère Paul. Impossible aussi de voir le gouverneur, M. van Mol⁴. Formalités, inscriptions à l'hôtel de ville¹, etc. Dîner exécrable et

-
- 1 Soignies, ville de la province de Hainaut, située à 17,5 km de Mons.
 - 2 Le 12 mai après-midi, à Casteau, près de Mons, a lieu une importante réunion des plus hauts représentants des forces armées belges (le Roi et le général Van Overstraeten), françaises (le général Joseph Georges, le commandant Gaston Billotte et le ministre de la Défense Édouard Daladier) et britanniques (le général sir Henry Pownall), qui expliquerait la confusion, si l'invasion allemande ne suffisait pas. DE VOS (L.), *La Belgique et la Seconde Guerre mondiale*. Bruxelles : Éditions Racine, 2004, p. 68.
 - 3 Les chasseurs ardennais, régiment créé à Arlon, par arrêté royal du 10 mars 1933, pour remplacer le 10^e Régiment de Ligne, sur une idée d'Albert Devèze, « à l'époque de la polémique sur la "défense aux frontières" ». Ces troupes légères, chargées des destructions et obstructions planifiées de longue date, « politique de la terre brûlée et guérilla » (p. 36-37), ont tenté, le 10 mai, de se défendre malgré l'ordre de rompre le combat. Ils finissent par se retirer en exécutant les destructions prévues et battent en retraite vers l'ouest. Retraite prévue mais mal perçue, aussi bien par la population de Wallonie que par les officiers français. Le 13 mai, huit divisions belges sont redéployées (en vain) sur la ligne entre Anvers et Louvain. Voir BALACE (Fr.), « Une guerre de malentendus, perdue en six jours... » dans BALACE (Fr.), dir., *Jours de guerre*. T. 3 : *Jours de défaite I*. Bruxelles : Crédit communal, 1990, p. 27-67. Et DE VOS (L.). *Op. cit.*, p. 68-69.
 - 4 Le Liégeois Henri Van Mol (1886-1975), avocat, a été nommé gouverneur de la province de Hainaut le 24 mai 1937. Président du Conseil provincial (qui se tiendra pour la dernière fois le 29 février 1940, avant de reprendre ses travaux le 27 décembre 1944), le gouverneur a sa résidence et ses bureaux rue du Gouvernement, à Mons, chef-lieu de la province. Le gouverneur convoque une séance extraordinaire de la Députation permanente le 13 mai 1940 à 10h : des fonctionnaires du gouvernement provincial de Luxembourg, de Liège et de Namur sont arrivés à Mons, les services montois, qui ne peuvent plus fonctionner vu l'état d'alerte permanent, doivent être transférés dans la région de Tournai, les fonctionnaires ne peuvent abandonner leur poste mais doivent prendre toutes les mesures de sauvegarde qu'ils jugeront utiles et se replier sur Rouen. Le procès-verbal (que le gouverneur n'a pas signé) mentionne les nombreux bombardements qui ont obligé les membres à se réfugier dans les abris. (Voir Mons, archives du gouvernement provincial, registre manuscrit, f. 94-95). L'*Almanach de la Province de Hainaut* (Frameries : Union des Imprimeries) ne paraîtra ni en 1941 ni en 1942. En 1943, il est présenté à M. Antoine Leroy, ingénieur et gouverneur *ad interim*. Georges Despinoy, agent provincial, journaliste local et résistant, raconte les dangers qu'il court dans les bureaux désormais peuplés de

insuffisant dans un hôtel cher². Rencontré Gommaire Dyckmans³ (« illustre professeur » goguenard et imperturbablement sûr de lui), Titile Tilkin⁴, Vecqueray⁵ de l'Université, Juliette Bousmanne⁶ en pantoufles, son chien en laisse, exactement comme place des Wallons. Ça ressemble à une station d'été à bon marché. Plus une chambre libre. Des gens de Tilff nous reconnaissent ; personne ne sait rien de ce qui se passe chez nous, ni des

rexisistes et de criminels (DESPINOY (G.), *Miettes*. Documents rassemblés et préfacés par Armand J. Deltenre. Mons : s.d.)

- 1 Le *Registre des procès-verbaux & délibérations du conseil communal* pour l'année 1940 s'interrompt brutalement à la page 169, avec un dernier procès-verbal, celui du lundi 29 avril, qui ne sera signé que le 9 octobre 1944. Le bourgmestre est alors Victor Maistriau. Dès le 11 mai, les autorités communales sont partout complètement dépassées : ravitaillement insuffisant, lieux d'hébergement insuffisants, lignes ferroviaires saturées... De plus, les autorités françaises ferment la frontière aux « évacués » (elles rouvriront le 14). Le 12 mai, le gouvernement et les services administratifs se préparent à quitter Bruxelles. C'est l'effondrement de la société civile. On estime à 1 500 000 ou 2 000 000 le nombre de Belges qui partirent sur les routes de l'exode. Voir ARON (P.) et GOTOVITCH (J.), dir., *Dictionnaire de la Seconde Guerre mondiale en Belgique*. Bruxelles : André Versaille éditeur, 2008, p. 180-181.
- 2 Il pourrait s'agir ici de l'hôtel-restaurant Devos, 7, rue de la Coupe. Il existait déjà, en 1420, une hostellerie du Heaume à l'emplacement de l'actuel restaurant, créé en 1879 par Émile et Modeste Devos. Repris en 1938 par René et Paul Dandoy, l'hôtel sera réquisitionné en 1940 par les Allemands. Après la guerre, les propriétaires renoncent à continuer l'activité hôtelière. Voir *Photos de commerces montois de 1880 à 1939*. Préface de Christiane Piérard. Mons : Fonds d'archives photographiques de l'Association des Montois Cayaux, coll. À la recherche du temps passé..., 2000, p. 94-95.
- 3 Auteur d'une *Initiation pratique au métier d'écrire* (éditions Baude) où il se présente comme professeur d'économie politique et sociale à l'Université de Liège. Aucune trace de Dyckmans dans les *Liber memorialis* consultés. Curvers aurait fait sa connaissance à Alexandrie avant de le retrouver à Tilff.
- 4 Gérard Curvers (1876-1956), oncle d'Alexis Curvers, épouse Pauline Bar (1870-1931), qui lui donne deux filles : Élisabeth, dite Lily, en 1901, et Louise, dite Loulou, déjà citée, en 1903. Lily épouse Marcel Tilkin (né en 1896), teinturier, avec qui elle a quatre enfants, Madeleine et Mathilde (dite Tilete ?), Fernand et Gérard.
- 5 Albert Vecqueray, probable collègue de Marie Delcourt à l'Université de Liège, est notamment l'auteur d'un article savant, « Les Gravures de Lambert Suavius du Cabinet des estampes de la bibliothèque de l'Université de Liège », publié en 1948 dans l'organe mensuel de l'Institut Archéologique Liégeois, *Chronique archéologique du Pays de Liège* (p. 28-42), référence qu'a retenue Google. Ou peut-être L. Vecqueray, secrétaire de l'Administrateur de l'université en 1923.
- 6 Certainement une voisine du quartier natal d'Alexis Curvers.

Surlémont^{1.cccclxxix} Une jeune fille vient à nous, que je me rappelle avoir vue à l'une des conférences que j'ai faite à Bruxelles. C'est Marie-Thérèse Dovillée. Elle nous offre l'hospitalité chez ses parents², et nous nous installons aussitôt chez ces braves gens, dont l'accueil nous reconforte et nous touche profondément. Maison propre, confortable, apaisante^{cccclxxx}. Comme c'est le lundi de la^{cccclxxxi} Pentecôte, les boutiques ont fermé malgré tout. Non loin de la gare, une librairie est restée ouverte³. Nous y cherchons des cartes Michelin, et voici une autre jeune fille, en costume de ski (que les patriotes devaient prendre plus d'une fois pour une tenue de parachutiste) : Antoinette Hubaux ! Toute la famille est ici, partie^{cccclxxxii} de Cointe le samedi, à pied jusqu'à Tilleur⁴, puis dans un train qui mit 24 heures à parvenir à Mons⁵. Ils sont à

-
- 1 Raymond, sa mère et sa grand-mère ont quitté Tilff à pieds et seront rejoints par les Allemands dans les environs de Péronne.
 - 2 Marie-Thérèse Dovillée (°1917) habite alors avec ses parents (son père, Tournaisien, travaille aux chemins de fer), rue d'Egmont, n° 2. En 1940, elle vient de terminer la philologie romane à l'U.L.B. où elle a rencontré Alexis Curvers venu présenter une conférence sur Marcel Proust. Amie de Marguerite Bervoets et d'Édith Blume, elle enseignera le français à l'athénée de Virton, puis au lycée de Forest. Elle continuera sa carrière (professeur d'espagnol) à l'école de traducteurs d'Anvers. Elle a publié Vicente Alvarez, *Relation du Beau Voyage que fit aux Pays-Bas, en 1548, le prince Philippe d'Espagne, Notre Seigneur...* Préface, traduction et notes de Marie-Thérèse Dovillée. Bruxelles : Presses académiques européennes, 1964.
 - 3 Il s'agit fort probablement de l'Office Général de Librairie, fondé par Jean-Baptiste Leich (1866-1938) et sa femme, Marie Putsage (1870-1911) en 1891. En 1916, leur fils Camille (1892-1939) et sa femme, Anita Hainaut, reprennent la librairie. En 1940, c'est cette dernière, assistée de son fils, Robert (1918-1967), qui la tiennent. Nicole (°1925), sœur de Robert, prendra ensuite le relais, avec sa fille, Sylvie, jusqu'en décembre 1990. La librairie (qui fermera définitivement en 2000) est située au n° 18 de la rue Rogier, dans le prolongement de la rue de la Station qui, elle, part de la place Léopold (devant la gare). Nous remercions vivement Élisabeth et France Leich de nous avoir fourni ces précisions.
Antoinette Hubaux, fille de Jean et Jeanne Hubaux (née Foettinger en 1894, dite Jeannot), qui épousera le D^r François Pirlet. Le détail vestimentaire, surprenant, ne nous a pas été confirmé.
 - 4 Tilleur, commune de la province de Liège, située à 7,5 km de Liège et 2,5 km d'Ougrée.
 - 5 Marie-Claire Laisney-Hubaux (née en 1922), la fille aînée des Hubaux, a mis par écrit ses souvenirs de l'exode. Son texte (63 pages dactylographiées), destiné à ses enfants, petits-enfants, neveux et nièces et autres parents, nous a été confié par sa sœur, Antoinette, que nous remercions vivement de son aide. Marie-Claire y raconte le départ : « nous sommes partis à pied, Antoinette et moi poussant nos bicyclettes. À la gare de Sclessin il y avait un train en partance. Ce devait être le dernier train à quitter

l'hôtel¹, très empêtrés, très drôles, toujours eux-mêmes. Avec quelle émotion nous les embrassons ! Nous sentons que notre sort est désormais lié au leur². Notre étoile nous a, comme eux,^{coclxviii} éloignés de Tournai où les bombardements auront des effets terribles.

Le soir, chez les Dovillée, visite de M. Marloie, collègue de Marie-Thérèse à l'Athénée de Virton³, homme bon comme le pain, semble-t-il⁴, et qui fait alterner des histoires comiques avec les lugubres émissions de la radio⁵. Celle-ci persiste à ne donner aucune précision sur la situation réelle. On sait seulement que les Allemands avancent. En réalité, depuis la veille, dimanche⁶,

la gare. Il était plein à craquer. [...] Ce train roulait très lentement. [...] Le lendemain nous sommes arrivés à Mons. Là le train s'est arrêté. Définitivement. » (*Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, p. 34.)

- 1 Plus loin, on apprendra que cet hôtel se situe en face de la gare. L'*Annuaire de la Ville de Mons* (Mons : M. Lhoir, avril 1941) recense douze hôtels dont quatre se situent à la place Léopold. S'il a eu le choix, sans doute Jean Hubaux a-t-il opté pour l'Hôtel-Restaurant d'Italie...
- 2 Marie-Claire Hubaux rapporte qu'Antoinette a vu Marie et Alexis par la fenêtre de la chambre de l'hôtel : « Ce fut une rencontre chaleureuse, des embrassades générales. "Maintenant qu'on est ensemble, on ne se quitte plus." » (*Ibid.*)
- 3 Virton, ville de la province de Luxembourg, située à 26,5 km d'Arton.
- 4 Interrogée sur ce Marloie, Marie-Thérèse Dovillée dit seulement qu'il était loin d'être « bon comme le pain ».
- 5 N'est comique qu'a posteriori l'histoire que rappelle Francis Balace à propos de l'« espionite » qui règne alors et que la radio renforce : en 1939, la firme belge *Chicorée Pacha* a lancé une campagne publicitaire au moyen de plaques émaillées qui suscitent la suspicion. Elles indiqueraient aux envahisseurs la route à prendre ! « Le 12 mai, à la demande de la Sûreté [de l'État], l'I.N.R. diffusera toutes les demi-heures un avis priant les bons citoyens d'arracher et détruire les plaques, continuera les 13 et 14... » BALACE (Fr.), « Parachutite, espionite... et pagaille » dans BALACE (Fr.), dir., *Jours de guerre*. T. 2 : *Les Dix-huit jours*. Bruxelles : Crédit communal, 1990, p. 86-87.
- 6 La chronologie du journal est ici un peu confuse. Rappelons que c'est le seul passage (jusqu'au 17 juin 1940) que Curvers reconnaît explicitement avoir écrit *a posteriori* (voir aux dates des 9 et 11 mai 1940). Si les Curvers arrivent bien à Mons le 12, dimanche de la Pentecôte, la veille est un samedi. En tout cas, le dimanche 12, Rommel arrive à Dinant et, à 17h30, les Allemands sont à Liège ; le 13, la Meuse est franchie et Guderian attaque Sedan avec ses blindés ; le 15 c'est le tour de Philippeville, et les Alliés se replient sur l'Escaut... (Voir notamment DE VOS (L.), *op. cit.*, p. 69 ou GÉRARD-LIBOIS (J.) et GOTOVITCH (J.), *L'An 40. La Belgique occupée*. Bruxelles : CRISP, p. 92).

ils sont à Liège et bien au-delà¹. Les alertes à Mons sont continues, auxquelles personne ne fait attention, bien qu'il y ait déjà eu des bombes. On nous a montré la maison détruite^{ccclxxxiv} d'un boulanger Raymond, lequel^{ccclxxxv} est devenu fou dans l'incendie².

Le 12, il nous paraît que notre séjour ici ne pourra se prolonger³. Nous répartissons nos affaires dans nos trois valises, en effets de première, de deuxième et de troisième nécessité, plus des sacs et différents objets à main. Le tableau d'Ensor restera, pendant tout le voyage, dans la première valise. On voit les Hubaux, on s'informe auprès d'innombrables soldats, et bientôt un morne découragement nous saisit. La vie a l'air d'un film sinistre. Il fait chaud. On se perd dans des quartiers lointains. L'essence commence à manquer et les pompes des garages se ferment. L'après-midi, dans une pâtisserie⁴ où nous goûtons (il y avait alors des gâteaux, du vrai café, et du lait, et du sucre, – de quoi se plaignait-on ?), je lie conversation avec un groupe de Liégeois venus de chez eux à pied⁵. À une table voisine, une espèce de pasteur protestant, joufflu et paterne, lit *Paris-soir*⁶ ; le journal est plié en quatre, et je

-
- 1 Pour quelques photographies montrant l'entrée des Allemands à Liège, voir TAGHON (P.), *Mai 40*. Préface de Jean Vanwelkenheuyzen. Bruxelles : Édition Racine, 2000, p. 39-48. Notamment : le drapeau allemand flottant sur la citadelle le 12 mai après-midi (p. 40), les Allemands devant le Palais des Princes Évêques (p. 41), les ponts détruits (p. 42), les Allemands passant la Meuse et l'Ourthe (p. 43-44).
 - 2 L'*Annuaire de la Ville de Mons* (*op. cit.*) donne une liste de 28 boulangers. Raymond est recensé dans les *pâtisseries* et son adresse, boulevard Charles Quint, près de la gare, explique l'incendie (voir ci-dessous). Il semble que sa « folie » n'ait été que passagère et qu'il ait repris rapidement le travail.
 - 3 Il serait plus logique que ce soit le lundi 13 mai, lendemain de leur arrivée à Mons.
 - 4 Il s'agit probablement de la pâtisserie Vandeputte-Degand, située au coin des rues Rogier et André Masquelier. La maison, fondée en 1848 par Charles, Alexandre, Victor et Thérèse Degand (frères et sœur) a été agrandie au début du siècle ; un salon de consommation, le premier à Mons, y a été installé. Une remarquable « toile peinte à l'huile d'un envol de chérubins et de guirlandes de roses » y décorait le plafond. La maison presque centenaire ferma en 1942, non sans avoir été pillée, à la mort de M^{me} V^{ve} Ernest Vandeputte. Un autre salon de dégustation, moins prestigieux, a vu le jour dans les années trente, à la rue des Capucins. Cette pâtisserie, fondée par François Hoebecke en 1864, deviendra célèbre grâce aux macarons de l'héritier, Victor Saey, et prendra de l'extension jusqu'à devenir une P.M.E. employant 128 personnes en 1985.
 - 5 Liège-Mons : 135 km.
 - 6 La rédaction du quotidien parisien, feuille du soir à tendance de gauche, créé en octobre 1923 par Eugène Merle, évacuera d'abord à Nantes le 10 juin 1940, puis à

remarque que c'est le même quart de page qu'il a gardé sous les yeux pendant une demi-heure. Nous sortons fort méfiants, et je ne sais quelle sottise réserve me retient d'aller signaler le personnage – d'ailleurs à qui ?

On me demande à l'hôtel de ville^{ccclxxxvi} de conduire à Lessines² un groupe de gens de Comblain. J'embarque toute une famille dans la voiture (personne ne sait rien de Tina [Laffineur] et des siens). Nous n'arrivons pas même à sortir de la ville, tant il y a d'encombrement et de consignes. Des sentinelles françaises engueulent fort maladroitement les civils. Des convois militaires passent sans arrêt. De guerre lasse, nos pauvres passagers souhaitent que je les ramène à la gare, où ils espèrent un train. À peine arrivés, alerte. Je laisse les uns se précipiter dans le sous-sol d'un cinéma³, les autres courir au mépris des bombes vers un train improbable. Le tout avec un incroyable^{ccclxxxvii} accompagnement de cabas et de « bodets⁴ »,^{ccclxxxviii} Notre après-midi s'achève chez les Dovillée, chez qui il est question que les Hubaux viennent s'installer également : déjà on envisage les^{ccclxxxix} aménagements de ce campement de fortune. Cependant, je^{ccccx} me rends chez un cordonnier voisin, pour reprendre un soulier de Marie qui avait eu besoin d'une réparation⁵. Me voilà dans la cuisine d'une vieille maison populaire, pleine de caquetages et de jeux

Clermont-Ferrand, à Bordeaux et finalement à Lyon après l'armistice du 25 juin. À Paris, le journal est réquisitionné par l'occupant : il est considéré d'intérêt public en raison de son important tirage. Son éditeur, Jean Prouvost, continuera la publication en zone non occupée jusqu'en 1944, date à laquelle le journal disparaît.

- 1 Difficile d'imaginer l'état d'esprit qui règne alors. MARTIN (D.), dans « "Cinquième colonne", mythe et réalité » (BALACE (Fr.), dir., *Jours de guerre*. T. 1 : *Jours de sursis*. Bruxelles : Crédit communal, 1990, p. 127-131), montre que la « cinquième colonne » n'est pas seulement née de l'imaginaire collectif. Les Allemands ont mis sur pied une organisation bien réelle pour collecter des informations et l'espionnage s'intensifie après septembre 1939. Il signale notamment l'arrestation dans ce cadre de 43 personnes entre septembre 1939 et mars 1940 et évoque celle du lieutenant Joseph Dombret ou du Belge Georges Delfanne : arrêté le 11 mai 1940, il se retrouvera par la suite, sous le nom de Masuy, à la tête d'un des principaux services de la Gestapo à Paris.
- 2 Lessines, ville de la province de Hainaut, située à 40 km de Mons.
- 3 Mons a cinq cinémas à l'époque : l'Alhambra (Grand-Place), le Corso (rue des Capucins), l'Éden (rue Léopold, le plus proche de la gare), le Patria (rue de Nimy) et le Rialto (plus connu sous le nom de Normandie, rue d'Havré).
- 4 Un « bodet » désigne en wallon liégeois une sorte de cageot en osier tressé utilisé notamment, jadis, lors des déménagements.
- 5 L'*Annuaire de la Ville de Mons* (1941) déjà cité recense neuf cordonniers dont aucun n'est « voisin » de la rue d'Egmont. Soit ledit cordonnier a disparu dans les bombardements de 1940, soit il n'a pas souhaité se trouver dans l'annuaire. Quant aux magasins de chaussures orthopédiques, ils sont tous situés près de la Grand-Place.

d'enfants. On cause une minute, puis brusquement j'entends une galopade dans la rue ; on crie : « Attention ! Les voilà ! » Je^{cccxc} ne sais si les sirènes d'alerte ont fonctionné ou non, en tout cas la soudaine irruption d'un énorme vrombissement d'avions nous précipite tous, le cordonnier, sa mère, les gens de la maison et ceux qui se trouvaient devant le seuil, dans les caves, dont j'admire en passant les voûtes fort^{cccxcii} solides¹. On m'y entraîne à peu près de force, dans la bousculade générale. Le vide, le silence se sont faits tout à coup autour de nous. Seuls, les avions grondent sur les toits : un sifflement sinistre, puis l'explosion de la^{cccxciii} bombe. Ma première pensée : Marie. Elle entend cela, elle est là, à deux pas, inaccessible. Puis je réfléchis qu'elle est entourée de braves gens, dans une maison^{cccxciv} hélas ! moins robuste que celle-ci. Il vaut mieux pourtant rester, donner l'exemple de la discipline, de la prudence. Autour de moi, les femmes pleurent, hurlent, évoquent saint Antoine. Je^{cccxcv} m'entends leur dire d'une voix blanche : « Soyez calmes. Ça fait plus de bruit que de mal, ça tombe plus loin qu'on ne croit, etc. » Ça tombait au contraire tout près, et je le savais bien. Il y avait d'abord la brusque embardée de l'avion qui piquait droit sur nous, le crescendo terrifiant du moteur. Puis le sifflement de la bombe, sifflement qui grandissait, grandissait^{cccxcvi} et qui durait toute une éternité, abolissant le temps (impossible de ressentir si j'ai passé dans cette cave dix minutes ou deux heures). Enfin, comme un signal de délivrance, au moment où le tympan allait éclater, l'explosion qui arrachait la^{cccxcvii} ville du sol, secouait les murs,^{cccxcviii} éteignait la bougie. Puis une détente, comparable à celle du trapéziste qui retombe au filet avant un nouveau saut périlleux. Les^{cccxcix} femmes^{cd} alors geignaient plus doucement, reprenant leur souffle avant le grand silence de l'angoisse qui déjà revenait, implacable. La sottise plus encore que la férocité de ces jeux me frappait. Parfois, la bombe était tombée si près que nous entendions en relevant la tête le bruit délicat d'une maison qui s'effondrait méthodiquement sur nous,^{cdi} d'abord les vitres, puis les éclats de pierre, puis le craquement des poutres, enfin un émiettement de sable et de poussière. J'étais debout contre une muraille, la nuque pesante, froid comme le marbre, et le cœur me battait dans tout le corps ; non, je n'avais pas peur, et tout cela ne m'intéressait pas énormément, ni de rester en vie non plus. Je tire machinalement une cigarette, on m'empêche de l'allumer, par peur des gaz qu'il n'y avait pas. Un jeune homme urinait continuellement dans un coin. Voix dans la rue déserte, d'un homme qui se précipitait sans doute au secours des victimes et qu'on^{cdii} retenait : « Il faut être humain, tout de même ! » Je parle à mon tour de sortir pour aller rejoindre ma femme ; on s'accroche à moi : « Restez, monsieur, vous êtes le seul homme avec nous ! » Je reste, sûr que Marie est courageuse de son côté. Au bout d'un temps

1 Ce détail, commun à Mons, ne permet pas de situer l'immeuble.

indéterminé, les avions paraissent s'éloigner et quelqu'un pénètre dans la cave : c'est Marie-Thérèse qui vient aux nouvelles et me rassure sur le sort de ses hôtes. Je respire. Tout le monde remonte, je paie la réparation, emporte la bottine et nous partons. Dans la rue encore cendreuse et embrumée de plâtras,^{cdiii} j'aperçois Marie qui s'avance à notre rencontre. Alors, mon cœur fond, nous nous embrassons en pleurant, je lui reproche d'être sortie seule, et trop tôt, et la supplie de me laisser compter désormais sur plus de prudence de sa part. Nous rentrons chez Dovillée, et le bombardement reprend pour un moment encore. Nous revoilà tous au sous-sol, dont la fragilité m'apparaît bien dangereuse. À son tour enfin, Marie-Thérèse se met à pleurer, et nous comprenons qu'elle tremble aussi pour quelqu'un qu'elle aime. À la fin de l'alerte, tout brûle autour de nous : les maisons d'en face, d'à côté, du coin de la rue, à 20 mètres, à 50, à 200, partout. Les pompiers installent leurs lances au bout de la rue d'Egmont,^{cdv} entre la voie du chemin de fer et les maisons qui flambent¹. Très peu de monde dehors. Je fais un tour ; on éloigne les indiscrets,^{cdv} j'offre en vain mes services. Voix fantomatique d'une femme chez qui j'ai sonné pour l'avertir que son toit brûle ; elle vient ouvrir en manteau et me dit : « Mais il n'y a personne. » Puis referme la porte comme une folle. Surviennent les Hubaux : tante Andréa², Jeanne et André ont subi le bombardement dans la cave de l'hôtel, en face de la gare ; Jean et les deux

-
- 1 La rue d'Egmont, qui va de la place Warocqué au boulevard Charles Quint, a été créée lors de l'aménagement du quartier en 1864, après la démolition des anciennes fortifications. Le comte Lamoral d'Egmont, né à La Hamaide et mort décapité sur la Grand-Place de Bruxelles en 1568, sous le gouvernement du duc d'Albe a acquis le statut de héros national. Voir Charles de Bettignies & Charles Rousselle. *Les Rues de Mons. Promenades et Recherches historiques*. Préface et mise à jour des rues de Mons en 1982 par Christiane Piérard. Mons : Charles Jottrand, 1983. Le boulevard Charles Quint, auquel est adossé un quartier populaire appelé « Cras Monciau », mène à la gare toute proche et longe la voie ferrée qui subit en mai 1940 les attaques répétées des stukas et autres *Messerschmitt* de l'armée allemande visant surtout l'atelier des machines. Le quartier sera rasé en 1944. Richard Benrubi, dans *Mons de 1914 à nos jours*, donne rapidement la liste des destructions entre 1940 et 1944 : la gare de 1870, toute une rive de la rue de la Petite Guirlande, la rue des Sars, le « Cras Monciau », le bas de la rue de Nimy, une partie de la rue d'Havré et de Bertaimont, l'ancien couvent des Visitandines à la place du Parc (avec les archives de l'État et de la commune qui brûlent), la caserne Léopold, plusieurs maisons gothiques... Il signale aussi qu'une bombe tombe, sans exploser, sur Sainte-Waudru, le 16 mai 1940. *Mons le Béguinage*. Photographies contemporaines de Dominique Delaunay. Paris : Institut français d'Architecture. Norma, 1998, p. 48-60.
- 2 Andréa Larsen, dite Tanty, née en 1860 en Norvège, est engagée en 1898 comme dame de compagnie par la famille Foettinger. Elle élève Jeanne à la mort de sa mère (dans la religion protestante), puis vient vivre avec les Hubaux. Elle meurt en 1942.

filles (qu'on a prises pour des parachutistes) l'ont vu de loin,^{cdvi} retour de Frameries¹ où ils étaient à la recherche d'une bicyclette perdue (ô Hubaux !). Nous nous étonnons alors pour la première fois, qui ne sera pas la dernière, de l'absence totale d'avions alliés dans le ciel, de la nullité de la riposte de la défense terrestre² ; le bruit court que les artilleurs ont été tués par derrière au début de l'alerte ; la cinquième colonne est partout, et je repense à mon^{cdvii} pseudo-pasteur protestant de l'après-midi, avec un grand remords de ne l'avoir pas dénoncé. Les Dovillée^{cdviii} s'apprêtent à quitter leur maison pour trouver hors ville un abri plus sûr. Quant à nous, notre décision est prise aussitôt,^{cdix} quasi-tacitement : on part, on part tout de suite. Je ficelle^{cdx} sur le toit de la voiture, avec nos bagages, ceux des Hubaux : sacs, sacoches, emballages de tous genres, sans compter une infinité d'effets et d'objets plus ou moins indispensables qu'ils préfèrent garder à la main³. Adieux rapides à nos hôtes, que nous voyons fermer bien tristement leur porte si accueillante. Détail absurde : je me souviens d'avoir « emprunté » à M^{me} Dovillée, au tout dernier moment, deux gants de toilette, en sachant aussi bien qu'elle que je ne les lui rendrais jamais ; ils nous serviront pendant tout notre exode, et je sens encore le contact un peu rugueux de ce^{cdxi} tissu blanc et bleu, humecté de toutes les eaux de France...

Nous démarrons dans la nuit tombante, à travers la ville sinistre et vide où l'incendie se propage en silence. Impression de fin du monde. Bien entendu, maintenant que ce serait nécessaire, il n'y a plus ni règlements ni agents de la circulation. Des passants interpellés çà et là, ombres^{cdxii} furtives dans ce désert

-
- 1 Frameries, commune de la province de Hainaut, située à 7 km de Mons dans le Borinage.
 - 2 DE VOS (L.) (*op. cit.*, p. 69) confirme l'absence d'aviation alliée et la faiblesse de la résistance face aux troupes de Rommel. TERLINDEN (M.) (« Mai 40 : où étaient donc nos cocardes », dans BALACE (Fr.), dir., *Jours de guerre*. T. 3 : *Jours de défaite I*, *op. cit.*, p. 6-25) explique que l'Aéronautique Militaire (l'AéM), victime de la crise économique, ne dispose que de peu d'avions en 1940 : ainsi, « [l]e premier des 80 *Hurricane* de fabrication belge n'arrivera en unité que juste à temps pour être détruit à l'aube du 10 mai. » Le matériel volant est dépassé mais ni le courage ni l'esprit de sacrifice des pilotes ne doivent être mis en doute ; la malchance et un mauvais entraînement accablent aussi l'AéM.
 - 3 Marie-Claire Hubaux écrit : « Avec Marie et Alexis nous formons une petite caravane. Ils ont gentiment mis nos bagages dans leur voiture. Ils y font monter papa et Tanty [...]. Maman et André sont à pied, Antoinette et moi poussons nos bicyclettes. On n'avance pas vite. » (*Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, *op. cit.*, p. 34.)

de pierres fumantes, nous indiquent vaguement la direction de la France¹. Nous suivons de grands boulevards aux courbes déroutantes.

Suite du journal²

Sérignac³, lundi 17 juin 1940.

On annonce la constitution du cabinet Pétain, où l'élément militaire domine. Je dis à Marie : « Ou bien c'est la résistance à outrance, avec dictature de l'armée, ou bien ça signifie qu'on va capituler, Pétain étant seul capable de faire admettre la chose. » À midi, déclaration du Maréchal. Il parle de la détresse des réfugiés, de sa volonté d'*atténuer* le malheur de la France⁴ : je comprends aussitôt que c'est la seconde hypothèse qui est la vraie.

L'assistance est partagée entre ceux qui se réjouissent de la fin du carnage, qu'ils l'avouent ou non, et ceux que désole la perte de « l'honneur ». Tous d'ailleurs sont ici bien au chaud, et à l'abri.

1 Marie-Claire Hubaux explique : « Il y a beaucoup de monde sur la "route qui va en France". Alexis s'efforce de trouver de petites routes où nous serions plus seuls. La nuit vient. Il n'est pas question d'allumer les phares de la voiture. À l'arrière de ma bicyclette, j'ai une couverture blanche roulée sur le porte-bagages. Ce sera le "phare" d'Alexis. Pour accélérer un peu le train et prendre l'allure des bicyclettes, maman et André montent dans la voiture qui a l'air de plus en plus enceinte. Pendant des heures nous roulons Antoinette et moi devant la voiture d'Alexis. Nous y voyons mieux que lui, car il a un pare-brise devant les yeux. Nous suivons une petite route, pratiquement seuls. Nous traversons un carrefour et voilà que les deux côtés de la route sont éclairés au ras du sol par des rangées de petites lumières blanches. Que c'est joli ! Et comme cela aide à mieux voir... Une voix jeune, aimable et chaleureuse nous interpelle : "Pardon, messieurs, dames, vous ne pouvez pas continuer sur cette route ! Elle est réservée à l'armée". C'est le premier soldat français que nous voyons. » (*Op. cit.*, p. 35).

2 Curvers a laissé une douzaine de pages blanches avant de reprendre le cours de ce journal.

3 Sérignac, petit village du département du Lot, situé à 36 km de Cahors.

4 Cette note permet d'ajouter foi aux dires de Curvers : il a bien entendu l'allocution orale de Pétain et non la version publiée par les services de propagande qui, dans la phrase « Sûr de la confiance du peuple tout entier, je fais à la France le don de ma personne... » ont précisément supprimé la fin : « pour atténuer son malheur. » Dans cet Appel aux Français pour les convaincre de cesser le combat, l'allusion au malheur nuisait à l'argumentation.

Mardi 18 juin 1940.

On attend la réponse des deux dictateurs réunis à Munich. L'armée allemande a poursuivi jusqu'au sud d'Angers son avance foudroyante ; vers l'Ouest, jusqu'à Rennes et Cherbourg, apprend-on le soir. Ô Laval ! ô Thonars ! ô Lion d'Angers ¹ ! L'armée française paraît en pleine déroute. Interdiction est faite aux civils de quitter désormais le lieu où ils se trouvent, toute ville de plus de 20 000 habitants étant déclarée ville ouverte. Beaucoup de nos commensaux, réfugiés comme nous ici avant l'heure du danger, trouvent ça très bien. À la radio anglaise, proclamation du général de Gaulle, qui se trouve comme par hasard à Londres et y organise la suite de la résistance française ². L'émission est extrêmement brouillée, probablement sur l'ordre du gouvernement Pétain. La voix du général paraît cependant belle, assez froide, martelant gravement et doucement les mots : une voix, en tout cas, et une éloquence d'homme nouveau, qu'on ne [se] souvenait pas d'avoir entendues en France. Le commentaire anglais est beaucoup plus sévère pour les Français que ceux-ci ne nous l'avaient laissé apprendre. On connaît enfin, par ce ^{cdxiii} poste anglais, les propositions contenues dans le message de Winston Churchill (il est, je crois, de dimanche, certainement antérieur de peu à la démission du cabinet Reynaud) : fusion intégrale des deux nations, sous un gouvernement et avec un parlement commun, etc. La France n'ayant pas voulu ^{cdxiv} être absorbée ainsi, l'Angleterre lui a retiré les 7/8 de son corps expéditionnaire, l'abandonnant donc à l'invasion allemande dès avant que les propositions d'armistice aient eu lieu. L'idée d'Hubaux, depuis longtemps, était que le vrai drame se joue entre France et Angleterre.

1 Ces lieux indiquent la progression des troupes allemandes.

2 Il faut souligner que très peu de personnes entendirent le premier appel du général de Gaulle, dont on n'a d'ailleurs pas conservé d'enregistrement. On dispose d'une transcription réalisée par le Service suisse des Écoutes de Berne, du texte publié le 19 dans *Le Petit Provençal* et d'une version « officielle » publiée dans le recueil des discours du Général. Depuis le 5 juin 1940, le général Charles de Gaulle est sous-secrétaire d'État à la Défense nationale et à la Guerre. Après le rejet par le Conseil des ministres du plan de l'Union franco-britannique et la démission du Président du Conseil, Paul Reynaud, le 16 juin, il décide de partir pour l'Angleterre afin de poursuivre le combat. L'Appel du 18 juin est inséparable du discours prononcé la veille par Pétain auquel il répond.

Mercredi 19 juin 1940, matin.

On attend toujours, avec une angoisse qui n'est plus guère que de l'anéantissement. D'imprévisibles révolutions^{cdxv} semblent proches. *Finis mundi*. Est-ce le canon que Marie et moi sommes seuls à avoir cru entendre dans la journée d'hier ?

Nous voici absolument coupés du monde extérieur. La poste marche à peine. Les trains venant du Nord sont supprimés. Des avions inconnus parcourent sans cesse le ciel chargé^{cdxvi} de brume. Nul point de repère, nul point d'attache, avec rien. Chacun a le cœur déchiré à la pensée des êtres chers avec lesquels^{cdxvii} on est désormais sans aucune possibilité de communication. Où sont les Wintz, que nous avons abandonnés à Laval¹ ? Il nous fallait partir, et eux voulaient rester. Nous avons un vague remords et songeons sans cesse à leur bonté, à leur faiblesse. Et Droz ? Et mes frères, plus inaccessibles que jamais ? Et Roland Crahay ? Et les Surlémont ? Et les Laffineur ? Et Pierre² ? Et tant d'autres ? Les catastrophes ne font probablement que commencer.

Midi.

On annonce que le Reich fera connaître ses conditions d'armistice aux plénipotentiaires qu'on lui enverra. Le Conseil des ministres les a désignés ce matin. Marie me fait remarquer la gravité de cette exigence, qui exclut pratiquement toute discussion. À Sérignac, la France est sentie et sensible jusque dans la plus humble maison. L'écoeurement général vient du sentiment d'avoir été trompé : on nous a trop menti.

L'après-midi, comme nous repiquons les choux à Campgrand³, on vient avertir M. Laroche⁴ que la nièce de Silaëff se trouve à Cahors et attend qu'on

-
- 1 Marguerite Wintweiller donnera de ses nouvelles dans une carte postale datée du 7 juillet : « Lundi, le bombardement de Laval nous réveillait en sursaut ; puis ce fut le tour du village voisin. Mardi, les Allemands entraient à Laval ; nous les avons attendus d'heure en heure pendant trois jours dans cette grande demeure isolée et inhabitée où l'été aurait été si beau sans tout ça. » (Archives Curvers).
 - 2 Signalons parmi les connaissances de Curvers, un Pierre Algaux, auteur d'un recueil de douze poèmes de captivité, *Ciel immobile*, paru après guerre.
 - 3 Campgrand, dans le département de Lot-et-Garonne, tout près de Tournon-d'Agenais, à environ 10 km de Sérignac.
 - 4 Henri Laroche, maire de Sérignac, et sa famille (sa femme Christiane, leurs cinq enfants et sa mère M^{me} Laroche) hébergent les Curvers. Dans ce journal, Curvers signale sa mort (le 24 janvier 1943) le 5 mars suivant.

viennaise l'y prendre¹, ayant fait en 8 jours le voyage de Paris dans des conditions abominables², ayant perdu en chemin ses papiers et son mari, Sandro³, dont^{cdxviii} elle a dû se séparer à Brive⁴. Nous partons aussitôt dans ma voiture, traversons un épouvantable orage, sous des ténèbres qui me font penser à celles de la mort du Christ, et trouvons enfin la malheureuse, avec une amie, à la gare de Cahors. Je cherche vainement à voir Herman [De Cunsel]. Plus une miette de pain, plus une goutte d'essence à trouver. Nous rentrons tard à Sérignac⁵, dînons après les autres, et on installe sommairement les deux nouvelles réfugiées dans la chambre de Silaëff, Michel⁶ venant partager notre apéritif pour cette nuit.

À Cahors est établi le ministère belge de la Santé publique (dont Jeanne-Émile Vandervelde⁷, nous a-t-elle dit à Poitiers⁸) ; or, le Lot n'est pas département d'accueil pour les Belges ! On voit dans la ville nombre d'automobiles de luxe qui circulent sous le pavillon de la Croix-Rouge, promenant des messieurs et dames en uniformes superbes. Dans aucune d'elles je n'ai vu un blessé, un malade, un des réfugiés dont la masse lamentable erre^{cdxix} et se condense dans les rues, ployant sous le faix.

Revu sur les routes les mêmes convois de troupes, les mêmes sinistres cohortes de véhicules et de piétons, les mêmes autobus parisiens (entre autres le Q, le 1, le 89...) que nous avons vus en Flandre le premier jour, puis dans le Nord, mais cette fois sans plus la moindre lueur d'espoir, en pleine débandade.

Le général de Gaulle a été désavoué par le gouvernement français, et ce soir il ne parle plus à la radio anglaise. Il y est remplacé par un Français de Londres, qui assure ses compatriotes des bons sentiments de l'Angleterre.

-
- 1 Sans doute Macha Smirnoff, morte en 1945. Silaëff parle d'une autre nièce, Veronica Doolittle, « femme du consul d'Amérique à Tanger ».
 - 2 Paris-Cahors : environ 575 km (aujourd'hui, 6h de route).
 - 3 Sandro Smirnoff, époux de Macha. Il aurait été enlevé par les Allemands le 20 août 1945.
 - 4 Brive-la-Gaillarde se situe à environ 115 km au nord de Cahors.
 - 5 Dans une lettre à Thea Sternheim du 21 août 1940, Gide déclare que les Curvers « ont passé un long temps à Cahors, puis à Sérignac, avec Herman [De Cunsel] ». Si, comme on peut lire, les Curvers se rendent à Cahors, rien ne permet d'affirmer qu'ils y ont séjourné. GIDE (A.) et STERNHEIM (T.), *Correspondance op. cit.*, p. 47.
 - 6 Nous ignorons de qui il s'agit.
 - 7 Seconde femme et veuve d'Émile Vandervelde.
 - 8 Il semble donc que les Curvers soient passés par Poitiers, avant d'arriver à Cahors (environ 314 km).

Celle-ci, semble-t-il, ne désespère pas de garder la France dans son jeu sanglant.

Jeudi 20 juin 1940.

Le matin, nous allons tenter de caser^{cdxx} la femme de Sandro et son amie au château de Ferrières¹, qui n'est occupé que par une servante et où il y a d'immenses chambres inoccupées. La servante nous reçoit avec réticence, mais cède à l'autorité du maire : elle offre la place qu'il faut. C'est une vieille femme qui souffre d'un tour de reins. « Je ne suis pas intelligente, nous dit-elle, il s'en faut, mais, messieurs, je vous demande pourquoi on nous a raconté que nous étions si forts au moment de déclarer la guerre... »

Nous passons voir le propriétaire du moulin que nous convoitons, un gros ventru flasque, qui se dit ruiné, parle d'un chiffre de 40.000 francs, et ajoute qu'il ne veut plus vendre : il cherche une famille de réfugiés, pourvue de bétail et de matériel, par qui le^{cdxxi} moulin et les terres seraient exploités à son profit à lui.

Au village, pas de courrier. Atmosphère de désespoir. Une panne d'électricité prive la région des nouvelles de la radio.

Le courrier nous arrive à Réaux² pendant le déjeuner : vieux de quinze jours, sans grand intérêt, et d'ailleurs totalement inutile puisque ceux qui nous ont écrit à Laval, d'où les lettres nous reviennent, ont dû depuis changer d'adresse ou rester dans la zone occupée³. Une carte d'Alfred [Degive] et de Sirandrey nous demande s'ils peuvent, de Paris, venir nous rejoindre à Laval...

1 On pense au château de Ferrières-en-Brie (Seine et Marne) construit par le baron de Rothschild. Mais il existe un lieu-dit nommé Ferrières à environ 3 km de Sérignac. De plus, Ferrières-le-Grand et Ferrières-le-Petit sont deux anciennes communes du Lot qui, entre 1795 et 1800, ont fusionné, la première avec Sérignac, la seconde avec Limogne-en-Quercy (à 36 km à l'est de Cahors, sur la route du pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle).

2 Réaux, petite commune du département de la Charente-Maritime, à 217 km de Sérignac ! Nous ne trouvons aucun village de ce nom dans le Lot.

3 Le 7 juillet, de Laval, Marguerite Wintzweiller écrira encore : « Ma chère Marie, en rentrant à Laval nous trouvons votre lettre écrite d'abord à Lion d'Angers, puis à votre arrivée à Sérignac. Soulagement d'abord, de vous savoir au bout de votre voyage. Mais comme tout cela est vieux ! Où êtes-vous aujourd'hui ? Je vous fais suivre quelques cartes, en leur souhaitant bonne chance... »

M. Laroche est allé à Souillac¹ chercher Sandro. À la nuit tombante, le boulanger n'étant pas passé, j'emmenè M^{me} Laroche mère, Marcelle Bap² et Michel à la recherche de pain. À Saint-Matrè³, rien. Nous rencontrons la voiture des Laroche : ils n'ont trouvé en route ni pain ni essence. Ils filent de leur côté sur Ferrières. Nous redescendons à Segos⁴, dans la vallée charmante, par des chemins impossibles, et achetons enfin quatre énormes miches à la Molinie⁵, admirable bâtiment isolé, avec^{cdxxii} une grange à l'immense toit rouge, où la provision de farine n'est pas encore épuisée.

Le soir, radio. Le maréchal Pétain déclare que les avions français ont combattu à un contre six, et que les divisions anglaises étaient en France au nombre de dix, contre 85 en 1917⁶. « La France n'est pas seule », a répété hier⁷ par trois fois le général de Gaulle...^{cdxxiii} L'armée française elle-même a 500 000 hommes de moins qu'alors. Pour la première fois, le maréchal prononce le mot de défaite.

Allocution de l'archevêque de Bordeaux, primat d'Aquitaine. On sent déjà se former un esprit et un parti de la revanche, et sans doute bien d'autres partis encore, à en juger par l'insistance des appels à l'union que l'on multiplie de toutes parts. Bordeaux a été bombardé quatre fois aujourd'hui, probablement pour faire pression sur le gouvernement, qui va quitter la ville... Les autres doivent rester où ils sont, suivant la consigne, d'ailleurs mal observée^{cdxxiv}, du ministre de l'Intérieur. Il y a autant^{cdxxv} d'autos que jamais sur les routes. Les Allemands sont au Sud de Lyon et de Nantes ; encore n'est-ce là que ce qu'on

-
- 1 Souillac, ville du département du Lot, située à 83 km de Sérignac, au nord de Cahors, et à 35 km de Brive.
 - 2 Nous ignorons de qui il s'agit. Curvers parle plus loin de Jean-Marie Bap. Un couple de réfugiés ?
 - 3 Saint-Matrè, commune du département du Lot, située à 4,5 km de Sérignac.
 - 4 Segos, commune du département du Lot, située à 3,5 km de Sérignac.
 - 5 On trouve un Molinié, village du Tarn-et-Garonne situé à 25 km de Sérignac, et un autre près de Prudhomat, dans le Lot, mais aucun ne semble correspondre à ce qu'en écrit Curvers.
 - 6 Dans ce nouvel appel à l'armistice, Pétain insiste sur l'infériorité des effectifs et du matériel français et sur l'absence d'Alliés (moins d'Anglais, pas d'Italiens ni d'Américains) ; il reconnaît l'échec et en donne la cause morale : « Depuis la victoire [de 1918], l'esprit de jouissance l'a emporté sur l'esprit de sacrifice. On a revendiqué plus qu'on a servi. On a voulu épargner l'effort. »
 - 7 Avant-hier. Curvers cite le discours du 18 juin : « Car la France n'est pas seule ! Elle n'est pas seule ! Elle n'est pas seule ! Elle a un vaste Empire derrière elle. Elle peut faire bloc avec l'Empire britannique qui tient la mer et continue la lutte. Elle peut, comme l'Angleterre, utiliser sans limites l'immense industrie des États-Unis. »

veut bien nous dire. Force nous est de les attendre ici, au terme d'une longue fuite inutile.

Vendredi 21 juin 1940 au matin.

Toujours rien. Les préparatifs d'armistice se poursuivent dans le mystère. On attend les décisions qui fixeront le sort de l'Europe et le nôtre. Tout un cortège de têtes couronnées a quitté la France pour l'Espagne et le Portugal.

Depuis plusieurs jours, il fait ici plus froid, sombre et pluvieux qu'à Tilff.

Lundi 24 juin 1940.

L'armistice avec l'Italie est signé à son tour. Les hostilités vont donc finir six heures plus tard, si ce qu'on a annoncé se réalise. Des hommes meurent encore, en sachant moins que jamais pourquoi. Les Allemands seraient à une soixantaine de kilomètres d'ici, vers l'Ouest.

À Anglars-Juillac¹ avec les Laroche. On abandonne à qui veut les prendre les chevaux du parc de remonte. Liquidation d'un grand pays. Les bénéficiaires de la distribution arrivent mal, dans l'atmosphère sinistre, à dissimuler leur joie. C'est cela, la vraie défaite de la France. Il pleuvait comme en Ardenne.

Boutiques démunies de tout,^{cdxxvi} débandade générale, retour à des conditions primitives de vie, perspectives de famine et de guerre civile.

Mercredi 26 juin 1940.

Hier, jour de l'armistice. Les combats ont cessé à minuit 35.

Tôt le matin, nous allons chercher les chevaux retenus au parc d'Anglars. On m'en confie deux ni plus ni moins rétifs que les autres. Il pleut. Sous prétexte de raccourcis, nous nous engageons dans de véritables précipices au fond desquels nous marchons dans la boue jusqu'aux genoux. Mes appels de détresse à Henri Laroche, qui est en tête, n'ont d'autres réponses que des rires. Dans le taillis glissant et épineux, les chevaux se cabrent ou cabriolent, indomptables. À partir de la Molinie, Laroche nous précède dans sa voiture qu'il y a laissée à l'aller, et nous suivons à pied, quatre Belges en tout, ramenant à

1 Anglars-Juillac, commune du département du Lot, située à 4,5 km de Sérignac.

Réaux dix superbes jeunes chevaux donnés par l'armée française. Les paysages étaient admirables d'ampleur et d'opulence désolée.

Arrivée du jeune et charmant Jean-Marie^{cdxxvii} Bap avec trois soldats rescapés d'Angoulême, d'où^{cdxxviii} ils ont pu s'échapper après avoir été faits prisonniers.^{cdxxix} Triste figure de Michel, dont c'est justement l'anniversaire de mariage. Drames partout. Il paraît qu'à Angoulême, ces soldats ont été surpris à la terrasse d'un café par l'arrivée des Allemands. Je tape à la machine, sous la dictée de Bap, un rapport où il y aurait de quoi faire fusiller ses auteurs dans toute armée organisée. Il dit avoir été fort retardé dans sa mission par le grand nombre de véhicules qui encombraient les routes et^{cdxxx} de^{cdxxxi} ceux des camions qu'il avait à convoyer qui s'étaient égarés dans la ville. Mais les Allemands, cinq minutes après leur arrivée, réglaient la circulation et indiquaient, dans un français impeccable comme toute leur personne, les itinéraires à suivre, qu'ils connaissaient parfaitement d'avance. La population les avait accueillis, sinon en libérateurs, du moins en organisateurs providentiels, sans parler de la 5^e colonne qui arbora immédiatement une coiffure distinctive et se mit à faire le salut hitlérien. Depuis longtemps, je n'avais plus entendu dire autant de bien des Allemands qu'à cette table française, le jour de la défaite¹. Christiane Laroche en est scandalisée.

Le soir, noble et sincère allocution de Pétain. S'attendre au pire et au plus difficile².

La présence de Herman [De Cunsel] nous adoucit ces heures affreuses. Ayant tout perdu et angoissé comme nous, il n'y a pas trace en lui d'amertume personnelle.

Ce matin, les esprits ayant réfléchi et le foin d'ailleurs s'annonçant rare, Laroche a invité les paysans voisins à venir se partager huit sur dix des chevaux que nous étions si péniblement allés chercher hier pour eux, qui se tournaient les pouces pendant ce temps-là.

Marie et Sacha sont partis^{cdxxxii} avec Henri voir Jean Shlumberger à Clairac^{1 cdxxxiii} et le ramènent ici dans l'après-midi, pour deux jours.

-
- 1 De même Marguerite Wintzweiller dans sa carte postale du 7 juillet déjà citée : « Nous n'avons eu qu'à nous louer de nos rapports avec les Allemands, d'une correction parfaite. »
 - 2 Le 25 juin, le Maréchal s'adresse aux Français pour leur expliquer les conditions de l'armistice. L'honneur est sauf. « Vous avez souffert. Vous souffrirez encore. Beaucoup d'entre vous ne retrouveront pas leur métier ou leur maison. Votre vie sera dure. Ce n'est pas moi qui vous bernerai par des paroles trompeuses. Je hais les mensonges qui vous ont fait tant de mal. [...] Nous avons à restaurer la France. »

Samedi 29 juin 1940

Paul, mon frère, es-tu encore en vie ?

Je n'ai avec moi ni une lettre, ni un portrait, ni un souvenir quelconque d'aucun de mes frères. Je ne sais absolument rien d'eux depuis le 10 mai, et m'interroge en vain et d'autant plus douloureusement à leur sujet que je me sens seul à éprouver cette angoisse.

Hier, départ, soulageant pour moi, de Jean Schlumberger, dont j'ai d'ailleurs l'impression qu'il est la première victime de sa froideur, de sa sévérité, de son manque de liant et de tendresse. Il déclarait à table que l'on n'ignorait pas, en septembre, l'infériorité des Alliés, mais qu'il avait bien fallu la cacher (par des mensonges à mon avis plus gros que ceux de la propagande hitlérienne) parce qu'il n'aurait pas été « adroit » de compromettre, en la révélant, le moral de l'armée. Je réplique, non sans fureur, qu'il était bien moins adroit encore de déclarer la guerre dans ces conditions. Je n'obtiens qu'un sourire et cette réponse : « Ça, c'est autre chose », – la seule phrase, ou presque, qu'il m'ait adressée durant ces deux jours. Le contact d'une certaine espèce de gens méprisants me rend décidément vulgaire et méchant, et c'est cela que je leur pardonne le moins. Sensation d'être nié, refusé. On se rend alors soi-même ridicule. Le matin de son départ, Schlum consent à me demander si j'ai bien dormi. Je fais alors cette chose dont j'ai horreur : je me plains – de la fatigue, de la fièvre que me donnent prétendûment les foins, etc. –, comme pour me rendre intéressant. Heureusement, il me quitte sans un mot, me plantant là au milieu d'une phrase. Dire que ce genre de conneries existent toujours !

Pour le reste, Schlum me paraît très diminué intellectuellement, aux limites de l'inconscience. Il est vrai que je dois lui faire plus que jamais l'impression d'un gigolo raté et mal élevé. On devrait, quand on se marie, éviter soigneusement le partage des amis, du reste voué à un échec presque certain.

1 Aux portes de la vallée du Lot, dans le Lot-et-Garonne, à 63 km de Sérignac.

Cabris ¹, mercredi 14 août 1940.

Je sais maintenant que mes trois frères sont en vie. Rien encore de Pierre, de Roland [Crahay], de Pierre Caille...

Rencontré, depuis que nous sommes ici, trois êtres qui comptent – et qui tous trois, en quelque manière, sont venus au devant de moi : Catherine Gide ², Gilles Viénot ³, enfin, le très beau, très pur et très généreux Henry Hassimon ⁴, jeune dieu mis par hasard sur ma route, devant un garage de Nice. Je me suis mis à adorer cette ville comme un fou.

Autour de nous, l'atmosphère politique et internationale va en s'épaississant. Et toujours cette question : faut-il rester ici ou rentrer en Belgique ? Je lutte de toutes mes forces pour ne pas céder à l'espèce de désespoir généralisé qui règne ici, et qui me paraît du reste assez souvent fabriqué.

-
- 1 Cabris, petit village du département des Alpes maritimes, situé à 7,5 km de Grasse, où M^{me} Mayrisch a sa propriété, La Messuguière. Le 18 août 1940, dans son journal (inédit), Aline Mayrisch note : « Les Curvers sont là depuis le 27 juillet. » Quant à Maria Van Rysselberghe : « Vendredi, le 16 août. [...] En ce moment la Messuguière abrite outre Gide, le couple belge Curvers-Delcourt, lui jeune romancier, elle femme attachante, infirme, d'une grande valeur : professeur à l'université de Liège, auteur de plusieurs livres remarquables, dont le dernier sur *Périclès* avait particulièrement intéressé Gide. Demain, on attend Jean [Schlumberger]... et nous espérons le 19 une très longue visite de Martin du Gard. » Voir VAN RYSSELBERGHE (M.), *Les Cahiers de la Petite Dame. Notes pour l'histoire authentique d'André Gide*. Paris : Gallimard, coll. Les Cahiers de la NRF-Cahiers André Gide, n^{os} 4-7, 1973-1977, 4 vol. (t. 3, p. 183-184).
 - 2 Catherine Van Rysselberghe (°1922), fille d'Élisabeth Van Rysselberghe, est la petite-fille du peintre Théo Van Rysselberghe et de Maria, née Monnom – qui vivra dans l'ombre de Gide –, et l'arrière petite-fille de Célestin Monnom et de Sylvie, née Descamps, connue sous le nom de la veuve Monnom, la célèbre éditrice. En 1938, à la mort de sa femme Madeleine, Gide adoptera Catherine.
 - 3 Sans doute un membre de la famille de Pierre Viénot (1897-1944) qui a épousé Andrée, la fille d'Aline et Émile Mayrisch, en juillet 1929. Le 21 juin 1940, mobilisé, Pierre Viénot a embarqué sur le Massilia avec 27 autres parlementaires. Arrivé au Maroc, il est arrêté et mis en résidence surveillée à Rabat d'où il est ramené sur les ordres de Vichy pour être jugé par le tribunal militaire de Clermont-Ferrand. Le 6 décembre, le tribunal le condamnera pour désertion à huit ans de prison avec sursis. En avril 1943, il rejoindra le général de Gaulle à Londres et y sera son homme de confiance. Dans les lettres qui doivent passer par le contrôle de la censure, Aline Mayrisch parlera d'ailleurs du « nouveau Silvio Pellico », du nom du célèbre prisonnier italien. Aucun des frères de Pierre Viénot ne se prénomme Gilles.
 - 4 Nous ne savons pas de qui il s'agit.

Loup¹ souffrante et blessée, plus souveraine et plus rayonnante que jamais. Et si belle ! On voudrait la bénir d'exister, la supplier de se garder intacte de toute atteinte de l'extérieur. Aucune prise sur elle, hélas ! sinon par des moyens fort indirects.

Samedi 17 août 1940.

Abordé Gide à l'arrêt des autocars de Grasse, là même où, un peu plus tôt, sa fille Catherine était venue au-devant de moi. Il est rayonnant de vie, d'empressement à accueillir tout ce qui se présente, bien supérieur à tant de fantoches qui gravitent autour de lui et peuvent donner de son influence une idée fautive – égal à lui-même enfin. À déjeuner, il nous lit une lettre d'un jeune officier allemand actuellement à Paris, et qui a le cœur brisé². Lueur d'espoir. Tout n'est donc pas avili.

Lundi 16 septembre 1940.

Revenus à Cabris³. Carl Henry⁴ nous écrit le 11, de Lons-le-Saunier, qu'il se prépare à franchir la ligne de démarcation, en train militaire, pour rentrer en Belgique. Le 11, c'est le jour où, dans le matin pluvieux, nous sommes repartis de Lons-le-Saunier vers le Midi d'où nous venions, apprenant qu'une fois en zone occupée tous les Belges de 17 à 45 ans couraient grand risque d'être

-
- 1 Aline Mayrisch, née de Saint-Hubert (1874-1947), amie de Marie depuis 1921, mécène.
 - 2 Curvers raconte plus longuement cette rencontre et cette conversation avec André Gide dans un texte inédit intitulé « Rencontre avec André Gide » : probablement Curvers espérait-il collaborer à l'*Hommage à André Gide* (1869-1951. Hommages de l'étranger. Gide dans les lettres. André Gide tel que je l'ai vu. Textes inédits) de *La Nouvelle Revue française*, 1951.
 - 3 Dans son journal inédit, Aline Mayrisch signale quelques déplacements des Curvers ; ainsi, le 20 août, ils reviennent de Grasse où ils étaient partis le 18 « reprendre leur voiture, et tâcher d'avoir des nourritures ». Le 9 septembre : « Alexis et Marie sont partis vendredi. [...] Le départ de M[arie] et d'Alexis ont laissé un grand vide. » Mais le 21, ils sont de retour : « Gide joue beaucoup aux échecs avec Curvers. Celui-ci parle d'aller en Amérique avec Marie, qui voudrait rentrer seule en Belgique. » Le 26 septembre 1940 : « Curvers a téléphoné très découragé qu'il ne trouve rien à Aix – et que l'on va interdire le département des Alpes Maritimes aux étrangers. »
 - 4 Nous n'avons pas de renseignement sur cette personne. Peut-être un chroniqueur à l'I.N.R.

expédiés séance tenante dans des camps de concentration ¹. Que sera devenu Carl ?

Samedi 19 octobre 1940 ².

Samedi. En Ardenne avec Alfred Degive. Je refais la route de Melreux ³ à Ny que j'ai suivie autrefois avec Marie ⁴, passe devant l'hôtel des Lilas – fermé –, et nous gagnons de là le village de Soy ⁵ (premier déjeuner), puis Amonines ⁶ odxxxiv (second déjeuner). Partout de braves gens, qui se sont enfuis, ont vécu quelque temps dans le Midi (dont ils se rappellent principalement les puces) et sont enfin rentrés dans leurs maisons pillées, où ils semblent d'ailleurs mener un train plutôt plantureux. À Soy, l'instituteur, M. Mottet, et sa femme ⁷, me font cadeau d'un pain de seigle de 2 kilos, presque blanc. Ailleurs, j'assiste à la fabrication du beurre, dont on me cède une partie ; je récolte encore, ici des œufs, là des pommes. Au retour, dans le train, on se montre mystérieusement, dans chaque compartiment, des quantités incroyables de provisions fraudées. Et sur la route, on voit défiler les bicyclettes surchar-

-
- 1 Après une première tentative de retour en septembre, Curvers reçoit sans doute des assurances. Stéphane Audel lui écrit : « Vous devez rentrer. [...] Dehousse est catégorique. » D'après le journal inédit d'Aline Mayrisch, le 2 octobre 1940 : « Alexis Curvers rentre d'Aix-en-Provence, où il essaye en vain de trouver gîte et travail. [...] Marie était allée le chercher sous la pluie, et tous deux sérieusement, tristement décidés au retour en Belgique, qu'on leur dépeint [...] comme ne comportant pas le risque qu'ils craignaient il y a un mois de la déportation des hommes de 18-45 ans dans les camps de travail en Allemagne. La mesure, paraît-il, ne visait que les combattants de cette guerre-ci restés en France. Marie s'apaise, elle avait toujours souhaité rentrer et n'avait cédé que devant l'obstination d'Alexis. [...] Marie et Curvers partent sous la pluie battante et le vent, par la nuit déjà. Départ pathétique et encombré [...] mettent plus d'une heure à charger et à démarrer. » Et le 7 octobre : « Poignante pensée de Marie Delcourt qui doit arriver en Belgique aujourd'hui. »
 - 2 Deux lettres datées d'octobre 1940 montrent que les Curvers cherchent soit à s'installer au mas de Berne, à Saint-Rémy-de-Provence (un herboriste leur envoie une sorte de contrat de location), soit à émigrer aux États-Unis (un certain Raymond leur explique les démarches à suivre).
 - 3 Dépendance de Hotton, commune de la province de Luxembourg, située à 53 km de Tilff, à 8,5 km de Marche-en-Famenne.
 - 4 À partir du 10 avril 1936. Ny est à 3 km de Melreux.
 - 5 Toujours dans la province de Luxembourg, à 14 km de Marche-en-Famenne, 2,5 de Ny.
 - 6 Commune à 18,5 km de Marche-en-Famenne, 9,5 de Soy.
 - 7 Nous n'avons de renseignement sur ces personnes.

gées. Ce sont surtout les hommes qui font ainsi le ravitaillement, comme si le vieil instinct de la chasse les avait repris.

Dimanche 20 octobre 1940.

Bonne visite d'André [Pauwels] et de Gaspar [Verecken], qui nous conte des histoires fort intéressantes sur les débuts de l'occupation allemande à Bruxelles. Je le prie de les noter en vue de mon livre.

Lundi 21 octobre 1940.

À Hamoir ^{1 cdxxxv}, à bicyclette.

Mercredi 23 octobre 1940.

Travail dans la cave et au jardin. Avec Laffineur, je range le charbon et fabrique des claies pour les pommes. Puis pédale jusqu'à Renory² et en reviens à la nuit avec un réchaud électrique. Cette vie active, si imprévue, me plaît à cause de ses difficultés mêmes. Plus de journaux, plus de politique, plus de vie intellectuelle jusqu'à ce que la maison soit complètement remise en ordre. Joie de me sentir capable d'adaptation, aussi bien ici qu'à Cabris ou que n'importe où. Beaucoup pensé à Gide. Marie se met aux échecs^{3 cdxxxvi} Belle lettre de Gui[llaume Curvers]. Écrit à Denise⁴. Il paraît qu'elle et Assia ont

-
- 1 Hamoir, commune de la province de Liège, située à 33 km de Liège et à 26,5 km de Huy.
 - 2 Commune située près de Liège et d'Ougrée.
 - 3 L'association d'idées est claire : à Cabris, Curvers passait beaucoup de temps à jouer aux échecs avec André Gide.
 - 4 Curvers signe cette notice biographique : « Denise-Déborah Lehmann est née à Liège le 1^{er} novembre 1908. Fille du rabbin de cette ville, elle y poursuivit de brillantes études de philologie germanique. Elle fut professeur à Gand et à Tournai jusque pendant la guerre. Son frère, Jacques Lehmann, avait été tué en mai 1940 sous l'uniforme belge ; sa belle-sœur Assia Bihovsky, femme de Jacques, devait ensuite mourir dans les prisons allemandes de Hollande. Denise elle-même fut arrêtée par la Gestapo à Bruxelles le 1^{er} juin 1944 et transférée le 2 au camp de Malines. Elle en fut libérée le 29, à la suite des démarches que tentèrent pour la sauver (à l'initiative du dédicataire du poème ci-dessus [Gaspar Verecken]) ses amis et ses anciens maîtres, aidés par une intervention de S. M. la Reine Élisabeth et du Secrétaire général Marcel Nyns. Elle

découvert par hasard la tombe du pauvre Jacques¹ en pleins champs, près d'Anvers, alors qu'elles le croyaient blessé et cherchaient l'endroit où on pouvait le soigner, – chose qu'on n'oserait certainement pas mettre dans un livre. C'est le premier mort du groupe. Avec quelque chose en lui qui était comme du diamant, il avait déraillé dans le « stalinisme »^{cdxxxvii} ; nos dernières discussions avaient été assez aigres. Juif par-dessus le marché, pour quoi donc s'est-il fait tuer ?

Dimanche 3^{cdxxxviii} novembre 1940.

Visite de Gui[ll]aume Curvers]. Il repart à 4 heures. Fin de journée épouvantable, dans le noir absolu, sans aucun recours. Temps sinistre.

À la radio de Bruxelles² : « Les jets de bombes sur le territoire allemand, qui continuent à faire des victimes parmi la population civile, sont attribués par les milieux militaires de Berlin^{cdxxxix} à ^{cdxl} l'intention délibérée qu'ont les Anglais d'exercer des actions terroristes *et* à l'inexpérience des pilotes trop jeunes qu'ils envoient... » etc.

D'autres fois : « Les raids allemands *de représailles* contre des objectifs *militaires* en Grande Bretagne... » etc.

Mercredi 6 novembre 1940.

Réélection du président Roosevelt³.

fut malheureusement arrêtée une seconde fois le 12 juillet et déportée le 29 à Auschwitz. D'après des compagnes de captivité, elle y tomba malade au début d'octobre et mourut peu de temps après, dans des conditions qui n'ont pas été éclaircies. Sous la signature de Del Perez, qui était un des noms de sa famille, Denise Lehmann avait publié, surtout dans *les Cahiers Mosans*, quelques-uns de ses beaux poèmes. L'ensemble de ceux-ci a été pieusement conservé par son amie et très dévouée M^{lle} Jeanne de Wilde, qui a bien voulu nous en confier le manuscrit original. *La Flûte enchantée* en continuera la publication dans ses prochains cahiers. » (dans *La Flûte enchantée*, n° 10 [et dernier], 2 février 1962, 3^e de couverture).

- 1 Assia Bihovsky, M^{me} Jacques Lehmann.
Jacques Lehmann, frère de Denise.
- 2 Sous contrôle allemand.
- 3 Franklin Delano Roosevelt (1882-1945), 32^e président des États-Unis, le seul à avoir eu quatre mandats. Roosevelt remporte l'élection présidentielle de 1940 avec 55 % des

Promulgation par radio des « lois » qui excluent les Juifs des fonctions publiques en Belgique¹. Écrit à Denise^{cdxli}.

Jeudi 7 novembre 1940.

Les Levaux à souper, hier. En deuil de Philippe, tué par une bombe sur un talus, en mai, sous les yeux de deux de ses frères. J'admire combien les parents sont distraits de leur douleur malgré eux et replongés dans la vie, du fait de leurs nombreux enfants. Léopold nous paraît un peu moins bavard qu'autrefois (on peut maintenant placer parfois un mot dans ce qu'il appellerait un peu moins improprement qu'alors une conversation avec lui), et moins dogmatique, plus compréhensif. Sa fermeté exemplaire. Il donne cette définition du génie : « un don exceptionnel de créer dans un ordre quelconque, en respectant les conditions normales de cet ordre ». Cela s'applique à la politique. Un lièvre braconné, une bouteille de Saint-Amour ont contribué^{cdxlii} à réchauffer nos cœurs.

Je lis chaque soir quelques pages des *Anecdotes* d'Apollinaire² et ne puis assez dire combien j'admire le juste et gentil esprit, l'information^{cdxliii} infinie, l'art de saisir et de conter, la pensée et le tour vraiment classiques de cet écrivain qui passait pour un fauve. On reconnaîtra de plus en plus son importance. Il m'apprend (simple détail que je note pour ne pas l'oublier) l'origine du mot *impressionniste*, forgé en manière de dérision par un critique en 1874 d'après le titre d'un tableau de Monet : *Impression ; soleil levant*³. La toile étant^{cdxliv} « très enveloppée, rosée légèrement, et en nuances, par la boule rouge de l'astre naissant, transparente et délicate dans ces brumes, ce

votes et une différence de cinq millions de suffrages. Il obtient la majorité dans 38 des 48 États.

- 1 Notons que Léon Degrelle, bien qu'il considère la lutte contre les francs-maçons comme bien plus urgente, approuve l'ordonnance allemande sur les Juifs, « prélude au grand nettoyage. [...] Israël n'est plus roi » et lance ses formations de combat à l'assaut des boutiques juives (*Le Pays réel*, 6 octobre 1940, cité par DI MURO (G.), *Léon Degrelle et l'aventure rexiste (1927-1940)*. Bruxelles : Éditions Luc Pire, 2005, p. 161).
- 2 Curvers cite souvent Apollinaire (1880-1918) surtout connu pour ses poèmes (*Alcools*, 1913) et ses *Calligrammes* (1918), qui a aussi écrit des *Méditations esthétiques* (rassemblées sous le titre *Les Peintres cubistes* en 1913). *Anecdotes* paraît en 1926 chez Stock.
- 3 C'est à la vue de cette toile peinte en 1872 que Louis Leroy (1812-1885), dans un article du *Charivari* du 25 avril 1874, utilise le terme (péjoratif) d'impressionnisme.

fut elle qui déchaîna le *tollé* ». Apollinaire d'ailleurs ne laisse pas d'y sentir l'influence de Turner.

Depuis le retour, le rythme de ma vie a changé. Je m'éveille maintenant et me lève^{cdxlv} à 5 ou 6 heures du matin et me couche bien plus tôt qu'autrefois, ce qui est d'autant plus surprenant que nos horloges sont de deux heures en avance sur le soleil. Je note ceci avant 7 heures du matin.

Détail curieux : je me mets à porter du vert¹, couleur que je n'ai jamais beaucoup aimée et que j'adopte sans dessein prémédité pour plusieurs des objets que j'achète et emploie^{cdxlv} depuis quelque temps : bas, mouchoirs, cravates, etc.

1 Voir, à propos de cette couleur, à la date du 23 décembre 1941.

1941

Dimanche 5 janvier 1941.

Grosse émotion ce matin en découvrant dans la boîte aux lettres une enveloppe portant le timbre d'Égypte et la bande de la censure anglo-égyptienne : l'écriture est de Marcel Aghion. Mais la lettre est datée du 1^{er} mai 1940, en réponse à l'envoi du *Périclès*¹, que Marcel dit avoir beaucoup goûté, et à une lettre de moi, qu'il a approuvée au point de la faire lire à des amis, – et dont je ne me souviens plus. La vie, là-bas, à ce moment, continuait...

Un triage de vieux papiers, ces jours-ci, a précisément redonné vie à ma nostalgie de l'Égypte, ainsi que la lecture des *Femmes du Caire*, de Gérard de Nerval². Occasion, aussi, de renouer avec Théo [Henusse], à^{cdxlvii} qui j'ai écrit pour lui dire combien ses lettres d'alors, toutes pleines de sollicitude à l'égard de Marie, m'ont à nouveau touché³.

D'une lettre de Gui[ll]aume Curvers], du 28 juin 38, consacrée à des détails sur la santé, alors mauvaise, de Philippe : « ... Il ne paraît pas avoir maigri ; il a pâli, mais le soleil ne vient plus et on ne peut le sortir qu'au soleil ou par temps chaud. Il a parfois un petit air souffreteux, mais il garde toujours ses grands moments de la journée, moments d'agitation, de remue-ménage, de *dia, dia* et autres cris ; il joue dans son parc ou dans sa chaise, avec beaucoup d'entrain. Chaque jour est un combat ; il faut avoir beaucoup de patience ; nous^{cdxlviii} nous épaulons le plus possible, – l'un étant à bout, l'autre plein de courage – il y a toujours quelqu'un de vaillant : et comme cela nous nous en tirons. »

D'une lettre de Paul [Curvers] (28 septembre 37) :

« ... Endormons-nous en pensant à un nouveau *Bourg-le-Rond* où nous serions tous heureux. Comelius y vivrait centenaire, sans aucun doute, Geneviève nous expliquerait son âme sous un tilleul millénaire, Marie sous un cèdre du Liban nous montrerait les nouvelles tables de la Loi, Alexis au milieu de la prairie nous dirait : "Mes frères, faut-il que je me fâche ?" – le curé Bommel, enlevant sa soutane devenue inutile, serait Jean Sarrazin chassant quelques abeilles virgiliennes, – Sainte Brande, jetant sa couronne

1 DELCOURT (M.), *Périclès*. Paris : Gallimard, 1939.

2 Chapitre *Les Femmes coptes* du *Voyage en Orient* (1851).

3 Les lettres d'Henusse n'ont pas été conservées.

par-dessus les barrages, serait une nouvelle Athéné conduisant les Ulysses dans une nef profonde¹. »

Mardi 7 janvier 1941.

Visite d'Étienne Hélin.

Ni le laitier, ni le boulanger ne sont venus aujourd'hui.

La constante pensée de la guerre m'abrutit. Dès que j'essaie de passer à une occupation autre que matérielle, plus rien ne va. Je me suis remis devant les feuillets où je dois écrire *Les Plaisirs sous la cendre*², pour constater, après plusieurs heures d'attente, que je suis incapable de plus rien tirer de moi. Le premier chapitre, écrit depuis l'hiver passé, me paraît lui-même fort insuffisant. Impossible d'amorcer la suite.

Je pourrais sans doute y aller n'importe comment, à la belge, et me suis déjà laissé entraîner à bâcler une « transition » aussitôt reniée, heureusement. Je commence à sentir que les critères de France font défaut.

Lu pourtant (avec quelle émotion !) *Chambre d'hôtel* de Colette³, achevé d'imprimer en novembre 1940 et parvenu, Dieu sait comment, à l'étalage de la rue des Guillemins où je l'ai découvert.

Au fait, pour être sincère, ne seraient-ce pas, au moins autant que « la pensée constante de la guerre », l'austérité, le terrible ennui de la vie d'à présent qui m'abrutissent à ce point ? L'hiver, d'ailleurs, m'a toujours trouvé stérile. Je n'écris volontiers qu'au soleil, parmi les « distractions » charmantes de l'été... Mais que sera le prochain été ?

Au fond, pour mon roman, tout le mal^{cdxlix} vient de ce que je n'arrive ni à résoudre ni à esquiver la difficulté de ce traditionnel chapitre II, où il faudrait,

1 À bien des égards, la vie de Bourg-le-Rond est bouleversée par la modernité. L'ambitieux baron Dupont de Feschereux mise sur le progrès qu'est censée apporter la construction d'un barrage. Le jeune médecin Duchantoir espère faire fortune au service de la Sabex. L'évêque envoie au vieux curé Bommel un jeune vicaire, l'abbé Léon, pour faire face à l'installation de nombreux ouvriers qu'il faut tirer des griffes du socialisme. C'est alors que sainte Brande choisit d'apparaître à Adèle et Zoé, deux élèves de Geneviève van Yperzeele, la jeune institutrice du village. Le vieil archiviste Comelius est quasiment seul à lutter, jusqu'à la mort, contre la superstition ou l'esprit de lucre qui gagnent Bourg-le-Rond.

2 La suite de *Printemps chez des ombres*, que Curvers ne terminera pas.

3 COLETTE, *Chambre d'hôtel*. Paris : Fayard, 1940.

après la première plongée dans le présent, remonter dans le passé. Comment rapporter ce qu'il est advenu de mes personnages durant les dix ans qui précèdent le temps^{cdli} du récit ? Sous cette difficulté technique, somme toute misérable, gît le véritable problème qui est celui du *temps*.

Première hypothèse : Isabelle et Henri se retrouvent à la gare et, en se communiquant les nouvelles, font allusion à des événements anciens que je raconte successivement. Cela me force à intervenir ; accumulations de difficultés (emploi du plus-que-parfait, etc.) ; risque d'ennui. Parmi les formes de style dont j'ai usé dans *Printemps* et qui pouvaient s'y justifier, il en est quelques-unes que je me suis juré de ne plus employer : tel est précisément l'abus du plus-que-parfait, de même que (pour ne pas l'oublier) les phrases du type : « Vraiment, ils n'avaient guère eu de chance » – qui ne sont du reste que des plus-que-parfaits au carré. Le ton de ce livre, et son style, doivent être bien différents. L'affreux, c'est qu'il me faudra tout de même résumer dix années écoulées.

Deuxième hypothèse : je présente dans chaque chapitre un groupe de personnages différents, en refaisant, pour chacun, toute l'histoire, de manière que les liens se marquent entre eux petit à petit. Danger : faire autant de romans que de chapitres.

En tout cas, deux choses sont indispensables : qu'Yvonne soit partout présente, quoique invisible et^{cdli} presque insensible, dans le livre ; et la menace sourde et continue de la guerre. C'est autour de ces deux thèmes secrets que tout devrait s'ordonner.

Samedi 11 janvier 1941.

« Les êtres qui en ont la possibilité... ont aussi le devoir de vivre pour eux-mêmes. » (Marcel Proust, dans *Les Jeunes Filles en fleurs* cité dans les *Souvenirs* – exécrables – de Robert Dreyfus¹.)

1 DREYFUS (R.), *Souvenirs sur Marcel Proust. Avec des lettres inédites de Marcel Proust*. Paris : Grasset, coll. Les Cahiers verts, 1926, p. 277. Dreyfus remarque que, pendant ses périodes productives, Proust n'écrit pas, et le cite : « Les êtres qui en ont la possibilité, – il est vrai que ce sont les artistes et j'étais convaincu depuis longtemps que je ne le serais jamais, – ont aussi le devoir de vivre pour eux-mêmes ; et l'amitié est une dispense de ce devoir, une abdication de soi. La conversation même, qui est le mode d'expression de l'amitié, est une divagation superficielle, qui ne nous donne rien à acquérir. Nous pouvons causer pendant toute une vie sans rien faire que répéter indéfiniment le vide d'une minute, tandis que la marche de la pensée dans le travail solitaire de la création artistique se fait dans le sens de la profondeur, la seule direc-

Dimanche matin 12 janvier 1941, 5 heures.

Impossible de dormir.

En relisant la phrase que je notais hier, je m'avise que je l'ai rendue obscure par la suppression d'une parenthèse. « Les êtres qui ont la possibilité de vivre pour^{cdlii} eux-mêmes », sont-ce ceux qui en ont de nature^{cdliiii} la capacité ou ceux qui en ont les moyens matériels ? Outre que le second sens serait plat, Proust indique bien qu'il s'agit du premier en ajoutant incidemment que c'est aux artistes qu'il pense, et que depuis longtemps d'ailleurs il a renoncé à en être un. Je ne sais s'il était sincère sur ce point, mais en tout cas^{cdliv}, moins modeste que lui, je^{cdlv} l'ai cité de manière ambiguë en allégeant sa phrase d'un scrupule qui l'éclaire.

Il y a certaines profondeurs de sentiment que seuls sont capables d'éprouver ceux qui ont été aimés de leurs parents avec trop de tendresse, avec prédilection. Enfants gâtés peut-être, mais destinés à souffrir de toutes les autres affections, qui, par comparaison, leur paraîtront sèches et pauvres. Eux savent comment on peut, comment il faut aimer. Je me sens par là très frère de Proust. D'où l'agacement que me causent toujours les souvenirs de ceux qui l'ont connu : en place de son or fin, ils lui rendaient de l'honnête monnaie courante. Et ensuite, quand la gloire de Proust leur a ouvert les yeux, leurs : « Je ne comprenais pas », leurs : « Si j'avais su !... » À leur place, aurais-je mieux fait ? Ou me serais-je laissé aller, dans la nervosité inévitable des rapports avec un tel être, à des réactions plus dures encore que les leurs ? Robert de Flers est un des rares qui semblent avoir été vraiment gentils¹. J'ai lu, dans *La N.R.F.* de janvier 1914, l'article de Ghéon sur *Swann*² : honnête, plein de bonne volonté, relativement lucide, et grotesque : Ghéon reprochant à Proust de ne pas « composer » !³ (il est vrai qu'il pouvait peu juger de la composition par ces premiers volumes.)

tion qui ne nous soit pas fermée, où nous puissions progresser, avec plus de peine il est vrai, pour un résultat de vérité. » (*À l'ombre des jeunes filles en fleur.*)

- 1 On connaît l'amitié passionnée de Proust pour Robert Pellevé de La Motte-Ango, marquis de Flers (1872-1927), auteur dramatique, descendant d'une ancienne et illustre famille normande.
- 2 H[enri] G[HÉON], compte rendu de Marcel Proust, *Du côté de chez Swann*, dans *La Nouvelle Revue française*, t. 11, n° 61, janvier 1914, p. 139-143.
- 3 « M. Marcel Proust au lieu de se résumer, de se contracter, s'abandonne. Il ne recherche pas la ligne de développement d'un caractère mais ses aspects contradictoires et divers. Il ne prend même pas la peine d'être logique et encore moins de "composer". » (*Idem*, p. 140.)

Est-ce à cause de Proust, de la guerre, des lettres que je trie ou des incidents d'hier ? Je pense beaucoup à mes parents et suis hanté par l'idée du chagrin qu'ils auraient s'ils me voyaient tombé au point où j'en suis.

Suzanne Rolo¹ me disait à Alexandrie : « Le danger pour vous, c'est que vous ne savez ni souffrir, ni faire souffrir. » De là sont venus tous mes maux. On ne devrait jamais tolérer la plus petite injustice, la plus légère indignité, le moindre outrage, fût-ce envers soi-même.

Seuls, le souvenir, l'exemple, la leçon d'André Gide me soutiennent beaucoup. Après de lui, chacun se sentait porté à sa hauteur maximum.

Mardi 14 janvier 1941.

Journée de paix, d'harmonie, de lectures, à la maison... Journée vide. À la tombée de la nuit, déjà moins hâtive, je vais sur la route où la neige a durci, je marche vers le village obscur, puis vers les champs, sur lesquels le ciel est si beau, plein de neige suspendue, orné d'une seule planète brillante et d'un reste de bleu... Partout, un silence, une absence de vie extraordinaires... J'ai souvent pensé dès^{cdlvi} autrefois que, la guerre et les catastrophes aidant, l'humanité pourrait^{cdlvii} très bien revenir à une sorte de moyen-âge ou même d'âge des cavernes, l'appareil même de la civilisation matérielle étant tombé en désuétude. Il y a moins d'un an, le mode d'existence était encore ici celui du XX^e siècle. Et nous voici bien plus loin que je n'avais osé l'imaginer ! Et pourtant, nous avons encore des trains (mais ils ont des heures de retard), des autocars (mais ils passent quatre ou cinq fois par jour, et déjà si combles qu'ils ne s'arrêtent même plus), un service postal (mais une lettre met deux jours pour venir de Liège, un ou six mois pour venir, comme par miracle, de l'étranger – qui commence à moins de 100 kilomètres d'ici). Et plus de télégraphe, plus de téléphone, et on en sent à peine la privation. Voilà le grave : c'est de s'apercevoir qu'on peut vivre ainsi, en ne songeant qu'à la nourriture, au chauffage, au vêtement (rationné aussi désormais), sans aucun de ces jouets qui, tout de même, simplifiaient le problème matériel et permettaient de songer à autre chose. On passe son temps à attendre les nouvelles, et il n'y a pas de nouvelles ou, s'il y en a et si importantes qu'on les dise, elles déçoivent, parce que la seule qu'on espère est chaque jour reculée un peu plus loin dans l'hypothétique avenir.

1 Amie de Curvers à Alexandrie : Suzanne Rolo (1905-1993) a épousé en 1924 Maurice Dana (1894-1945), comptable, à qui elle donne deux enfants.

Je suis persuadé que ce qu'on prend pour le moyen constitue la fin de cette guerre sinistre. Les contraintes, les souffrances, les restrictions qu'on impose aux gens sont destinées à durer, et c'est pour avoir l'occasion de les imposer qu'on a décidé cette guerre. Qui, on ? Eh ! bien, tous ceux qui, en tous pays, sont partisans de la vie difficile et ennemis du bonheur : ce sont là les vrais réactionnaires, et tous les partis en sont pleins ; ils ont à leur service les armées, les églises, les dictatures, tout ce qui empêche de danser en rond. Ah ! vous vouliez boire et manger, voyager, lire, vous vêtir ou aller tout nus, vivre aux champs ou à la ville dans le décor qui vous plaisait et faire ce que vous aimiez. Attendez un peu : il vous faut des timbres de rationnement, des permis de circuler et des papiers en règle. On vous prescrira un travail, un logement, des servitudes^{cdlviii} à n'en plus finir. Encore êtes-vous bienheureux de n'être ni juifs ni indésirables : vous seriez parqués dans des camps. Une fraction notable de l'humanité ne vit-elle pas actuellement dans des camps. C'est une mode qui s'est répandue, il pousse des camps un peu partout. Et toute la surface de l'Europe est obscurcie chaque soir, plus obscurcie qu'aux temps mérovingiens. À moins d'un revirement inespéré, nous entrons dans un âge de fer tel que^{cdlix} Sparte y semblera une Capoue.

Rencontré hier André Th.¹ Cet imbécile (j'en suis un également pour lui) attend toujours pour demain matin la révolution, la justice sociale, le monde nouveau, le^{cdlx} paradis sur la terre. « Quand tout cela sera fini, quand nos idées auront triomphé... » Comme ils sont bien tous les mêmes, les moscoutaires et les autres, d'ailleurs alliés. Leur idée commune est qu'il faut que l'Europe se fasse esclave d'un système nouveau, dont peu importe au fond la couleur, pour s'opposer à l'Amérique. Cueilli dans Valery Larbaud^{2 cdlxi} (à propos de détails individuels, mais combien cette vue^{cdlxii} s'avère pénétrante !)^{cdlxiii} l'idée que l'Amérique, c'est le Vieux-Monde³. Une colonie restée athénienne après la conquête romaine, byzantine après 1453. J'ai bien envie d'aller en Amérique et d'y finir mes jours. J'ai entendu chez Droz qu'on ne sait pas y relier les livres. Et je médite d'apprendre la reliure pour y gagner ma vie. Je me ferai la main sur nos vieux livres démantibulés.

1 Personne non identifiée.

2 Valery Larbaud (1881-1957), dont la famille était propriétaire de la source Saint-Yorre à Vichy, a beaucoup voyagé. Traducteur, romancier, nouvelliste, il crée un personnage, Barnabooth, prétendu poète sud-américain, dont il fait son double. En 1908, il lui prête la rédaction de ses *Poèmes par un riche amateur, ou œuvres françaises de M. Barnabooth*.

3 Nous n'avons pas retrouvé le texte auquel Curvers fait allusion.

Liège, jeudi 16 janvier 1941.

Passé quelques heures au café avec des étudiants, dont je me plais à transcrire les noms : Henri Conreaux et André Vieuxjean (qui, mobilisés comme sous-officiers, ont fait la campagne, chaque jour à la pointe du danger), Lucienne Hubaux (dont le mari est encore prisonnier en Allemagne), Robert Collard, Simone de Lonneux, Paul Romus, Claire Godard¹, et d'autres, d'ailleurs en ordre dispersé et dans au moins deux cafés, au hasard des rencontres... Leur pureté, leur « expérience », leur hauteur de vues m'a de nouveau ravi, ranimé. Qu'est-ce que la vie fera d'eux ? Je n'aime au monde que cette compagnie et toutes les autres m'ennuient. Je sens que les jeunes gens m'aiment et je les aime vraiment aussi, indépendamment du trouble où ils me jettent.

Vendredi 17 janvier 1941.

Quand on annonce à Tina [Laffineur] de nouvelles restrictions, de nouvelles difficultés, de nouvelles misères, elle prend son temps, sourit d'un air méditatif et entendu, puis prononce : « Eh bien ! donc, ça ne peut pas durer, voyez-vous. Vous voyez bien que ça ne peut pas durer. Vous comprenez bien. » Nous raisonnons tous ainsi. Or, il se pourrait que nous mourions tous de faim, et qu'ensuite ça dure encore très longtemps.

Lundi 20 janvier 1941.

« Ils sont entrés partout avec de fausses clés », me disait l'un de ces jeunes hommes.

Herman [De Cunsel] est venu, avec Michelet, passer chez nous ce week-end, qui fut charmant. Départ commun ce matin, dans le noir, après un déjeuner empreint de l'émotion hâtive des choses qui finissent.

Marie et moi rentrons ce soir, par une fin de journée humide, tiède, lisse, et retrouvons, bien fatigués, la table abandonnée^{cdixiv} de nos agapes matinales.

1 Nous n'avons guère de renseignement sur ces étudiants. Lucienne Hubaux est vraisemblablement la femme du neveu de Jean Hubaux. Paul Romus, né en 1919, a obtenu sa licence en sciences économiques à l'Université de Liège en 1941 et présentera en 1945 sa thèse de doctorat, *Liège, port de mer*. Il fera partie du Conseil économique wallon et de la Commission de la CEE en 1946.

Mercredi 22 janvier 1941.

Visite, hier, des jeunes filles en fleurs (dont deux mariées) : Colette, Lucienne, Marcelle, Juliette¹. Impression curieuse d'être seul homme parmi des femmes : tout ce qu'on gagne en facilité, on le reperd par la sévérité des jugements qu'on sent portés de toutes parts sur soi. J'admire la personnalité déjà si marquée, l'originalité de chacune de ces jeunes femmes, tout le fonds brûlant qu'on sent sous leur grâce. Et Marie la plus belle, la plus grande au milieu de cet essaim charmant.

Rêvé d'Herman [De Cunsel], qui se confondait avec Marcel Aghion.

Les idées recommencent à me venir en foule pour mon roman, si nombreuses même que je les oublie. J'ai malheureusement omis de noter, pour Henri, une observation qui m'avait paru particulièrement heureuse et juste, empruntée à je ne sais quoi de la vie quotidienne, et que je ne retrouverai peut-être plus. Il faut que je récrive d'abord tout mon 1^{er} chapitre.

J'achève *Barnabooth* avec quelque déception² : c'est un fatras où il y a de tout, même du meilleur, et la composition romanesque y est nulle, le ton, souvent faux dans sa monotonie. Amusement inépuisable que donne le spectacle de la richesse, dont Valery Larbaud ne manque pas d'abuser. Mais comme livre d'idées, d'idées mises en action, l'ouvrage reste valable. Sens un peu unilatéral de la beauté des pays, des^{odlxv} villes.

(Soir.)

Il m'arrive de plus en plus souvent de songer à la mort, non plus comme à une catastrophe, mais comme à une sorte d'échéance normale, plus ou moins rapprochée, dont la perspective, sans m'enchanter, me rassure. Encore vingt-

1 Ces jeunes femmes sont probablement des étudiantes de Marie. D'après la correspondance des Curvers, Colette pourrait être mariée à un « homme charmant », comédien à Paris ; « la petite » Juliette D. semble très proche de Marie dans les années 30. Plusieurs lettres de Marie à Marcel Thiry, dès 1948, font état de son inquiétude au sujet de « la pauvre » Lucienne Molitor, qui, malgré son handicap, cherche un travail de traductrice. Nous trouvons encore dans les lettres de Marie une Marcelle Danon (?) et une Marcelle Delay, élève infirmière en 1931. Quant à Marcelle Derwa, ce n'est qu'en 1959 qu'elle rédigera son mémoire de licence en philologie romane sur le style d'Alexis Curvers.

2 Sans doute dans la nouvelle édition : LARBAUD (V.), A.O. *Barnabooth, le pauvre chemisier. Son journal intime*. Paris : Gallimard, 1940. L'édition originale, suivie de nombreuses rééditions, avait paru en 1913.

cinq ans, peut-être^{cdlxvi}, de vie utile ; peut-être quinze ; peut-être dix ; moins, ce serait la catastrophe, car en ce cas je n'aurais pu faire le peu que je voudrais avoir fait. Je continue à former des projets de voyages, de travaux, à dessiner des plans de maisons, desseins que la certitude paisible de la mort ne rend ni frivoles ni fiévreux. J'aimerais ne mourir que le lendemain du jour où tout sera parfaitement au point, même si je n'ai pu jouir de ce que j'aurai fait. Mais je suis toujours en retard et serai pris de court.

Samedi matin, 25 janvier 1941.

Journée accablante, hier à Liège, d'ennuis et de contrariétés. « Tout m'a tourné le dos », comme disait Bonne-maman, qui était d'ailleurs optimiste et gaie. Pensé sans cesse à cette précieuse étoffe de la vie et du temps, dont je pourrais^{cdlxvii} faire un si bel usage et qui s'use chaque jour en corvées assommantes, dans l'étouffoir^{cdlxviii} multiple de la guerre, de la province, du Nord, des relations de commande... Rencontré trois fois, sans m'y attendre du tout, Robert Vivier¹ avec qui nous avons même déjeuné chez les Jacques Duchesne² ; il nous raconte avec infiniment de modestie et d'humour ses aventures de guerre : pompier à Ostende, il éteint l'incendie d'un cinéma à l'aide d'un pœlon et de très peu d'eau ; camionneur avec le libraire Corman³, il

-
- 1 Robert Vivier (1894-1989) enseigne les littératures française et italienne à l'Université de Liège à partir de 1929 jusqu'en 1963. Essayiste (*L'Originalité de Baudelaire*, 1927), traducteur (*La Maison Bourkov*, roman de Remizov, 1927), prosateur (*Folle qui s'ennuie*, 1933, ou *Délivrez-nous du mal*, 1936) et poète (nombreux recueils de poèmes, dont le dernier, *J'ai rêvé de nous*, 1983), il est élu à l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises de Belgique en 1950, au siège de Maurice Maeterlinck (discours de réception de Marcel Thiry).
 - 2 Le professeur Jacques Duchesne (°1910) est un spécialiste de la Perse du Moyen Âge ; il a publié une histoire des religions de l'Iran aux PUF, des traductions, notamment de l'*Avesta* (1948), une étude sur Paul Valéry qu'il signe Duchesne-Guillemin. Sa femme, Marcelle Guillemin (1907-1997), est archéologue-musicologue, spécialisée dans l'art de l'ancien Orient. Le couple tient salon rue de l'Observatoire à Liège.
 - 3 Militant communiste et reporter (voir *Salud Camarada. Cinq mois sur les fronts d'Espagne*, 1937), Mathieu Corman ouvre sa première librairie, avenue Buyl, à Ostende, en 1926. Félix Labisse y peint une grande fresque murale avec les portraits de 52 écrivains. Mathieu Corman créa également des librairies à Knokke, Bruxelles et Anvers. En 1975, à sa mort, André Kemp, ami et comptable de la famille, reprit la gestion des magasins.

visite dès avant l'armistice le champ de bataille de Dunkerque¹ et Paris désert que les Allemands venaient d'occuper. Vers la fin de l'après-midi, je suis tout étonné d'une sensation insolite que j'éprouve : c'est tout simplement l'absence de faim, l'ancienne euphorie qui, aux jours d'abondance, semblait toute naturelle et que je retrouve grâce à l'excellent, extraordinaire et mémorable déjeuner des Duchesne. Rentré cependant à Tilff avec une espèce de soulagement. Je prends de vaines résolutions d'égoïsme, d'indépendance ; les hédonistes du type Gide et Herbart² (le premier plus sympathique que le second), que la morale de Marie condamne et me force à condamner, du reste *avec raison*, n'en ont pas moins *raison* en tant que vivants et qu'artistes^{cdlxix}. C'est pourquoi ils sont admirés et choyés même des « sages » qui pratiquent pour leur compte une morale ascétique^{cdlxx}. Me voici devenu exact, laborieux, dévoué (soyons justes : plutôt suivant une des pentes de ma nature que suivant les conseils de Marie), et fort loin de moi-même. L'obligation me fausse.^{cdlxxi} J'ai beau faire : il y a en moi quelque chose qui va au-devant des contraintes, et autre chose qui le regrette aussitôt, en me faisant voir la sottise

-
- 1 La bataille de Dunkerque (« opération Dynamo », du 25 mai au 3 juin 1940) est considérée comme l'un des épisodes les plus dramatiques de la campagne de France. Au terme d'une pénible retraite, près de 350 000 soldats franco-britanniques, concentrés dans la tête de pont de Dunkerque et protégés par trois divisions françaises chargées de mener des combats retardateurs, seront évacués par mer – le « miracle de Dunkerque ».
 - 2 Romancier et essayiste, Pierre Herbart (1903-1974) est marqué par la décision de son père de dilapider la fortune familiale et de devenir clochard. En 1923, il est incorporé dans les troupes de Lyautey et parcourt l'Afrique du Nord. De retour à Paris, il est très proche de Cocteau jusqu'à sa rencontre avec André Gide en 1929. En 1931, Herbart épouse Élisabeth Van Rysselberghe (dont Gide a eu un enfant) et publie son premier roman chez Gallimard : *Le Rôdeur*. En 1932, son récit *Contre-ordre*, inspiré par un voyage en Indochine avec le ministre des colonies, Paul Reynaud, lui vaut la sympathie du parti communiste qui lui confie un reportage sur l'Espagne. En 1935, il part pour l'U.R.S.S. où il dirige *Littérature internationale* (l'expérience de la censure lui inspirera *La Ligne de force*, essai politique publié en 1958). Il retourne en voyage en U.R.S.S. avec André Gide et Eugène Dabit, repart pour l'Espagne où seule l'intervention de Malraux le sauve de la condamnation à mort, parcourt l'Afrique avec Gide, publie, en 1939, *Le Chancre du Niger*, avant de s'engager dans la résistance. Après la guerre, il collabore à l'écriture de scénarios et tente de fonder une revue, *Terre des Hommes*. Malgré son portrait vitriolé d'André Gide, *À la recherche d'André Gide*, publié en 1952, qui lui ferme quelques portes, il est accueilli par Roger Martin du Gard. Il collaborera sporadiquement à quelques revues, publiera encore *L'Âge d'or* (évocation de ses amours homosexuelles, 1952), *La Licorne* (roman, 1964), *Souvenirs imaginaires* (1968), *Histoires confidentielles* (recueil de nouvelles, 1970) avant d'être jeté à la fosse commune à sa mort.

et le méfait des contraintes. C'est quand je perds mon temps que je le gagne et peux lui donner du prix. Je ne cueille rien d'exquis que dans le loisir, la gratuité, la liberté pure.

Les Duchesne avaient donné le mot : « Nous déjeunerons à une heure, mais, de grâce, dites à Alexis que c'est à midi et demi. » Je me décarcasse et bouscule à grand peine toute la^{cdlxxii} fin de ma matinée. J'arrive enfin à temps. Et on se met à table à 1 heure 45, ayant^{cdlxxiii} attendu Vivier qui survient vers 2 heures avec des chocolats, des sourires, une bonne grâce qui font aussitôt de lui le centre attractif de la réunion, tandis que ma hâte et mes ratages du matin m'ont fait nerveux et renfrogné.

Après la guerre, je devrais avoir l'énergie d'aller vivre en Égypte ou du moins à Paris.

Le fils Lévêque¹ vient de rentrer d'Allemagne, ayant une jambe fracturée et déviée, une épaule arrachée, le tympan perforé d'une balle qui lui est entrée par la bouche comme il levait la tête pour appeler à l'aide. On l'avait envoyé seul en mission à quelque distance du fortin ; pour y retourner une fois blessé, il se traîna sur le ventre, ayant tellement soif, me raconte sa mère, qu'il léchait les herbes et les tiges des plantes au passage pour se rafraîchir un peu.

Je vois quelquefois en ville de petits groupes de prisonniers libérés (deux ou trois, une nuit, place Saint-Lambert, en sabots, et qui s'en retournaient à pied à Eben-Emael², si pressés que j'eus à peine le temps de leur tendre mon paquet de cigarettes : « Le plus beau jour de notre vie ! » me cria l'un d'eux). Je les regarde et me détourne avec honte, avec pitié, avec amour aussi pour leurs pauvres uniformes et leurs bonnets à gland, qui me semblent beaux maintenant pour de bien autres raisons qu'autrefois.

Dire que ce matin je gémissais encore sur mon sort de privilégié ! Mais c'est tellement d'un autre ordre ! La fausse et creuse pensée me vient parfois : « J'aimerais mieux souffrir comme tant d'autres, pourvu que... » Et cela n'est jamais vrai.

1 Probablement un voisin de Tilff.

2 Eben-Emael, commune de la province de Limbourg. Le fort d'Eben-Emael, encore en travaux, fut pris par les Allemands le 10 mai. Situé à 4 km au nord-est de Maastricht et à 20 km au sud de Liège, il avait été édifié pour défendre quatre ponts du canal Albert, qui relie la Meuse à Anvers, et le canal de la Meuse à Maastricht.

Lundi 26 janvier 1941.

Levé tôt, pour travailler, je n'arrive pas à écrire une ligne qui tienne debout et j'ouvre ce cahier dans l'espoir de me « mettre en train » (!), comme si les aveux d'impuissance que j'y inscris pouvaient produire n'importe quoi de positif. Quand la vie a de la saveur, je ne tiens pas de journal. Je crois qu'en désespoir de cause je vais me forcer à récrire autrement tout le premier chapitre de *Plaisirs*. On verra bien ce qui sortira de cet exercice : peut-être l'amorce de la suite ? Le plus curieux, c'est que je n'ai que trop à dire, que les idées, les images me viennent en foule, jusqu'à me chasser du lit quand Marie est encore endormie. Mais impossible de trouver *la forme*.

Promenade à vélo, hier après-midi, dans la vallée noyée de brume et où toute la tristesse de la guerre semblait faire partie du climat. Lettre d'Henri Tagnon¹ ; je lui réponds (bouteille à la mer) pour tenter de le convaincre qu'il a choisi la meilleure part et le presser d'être heureux pour nous, comme par procuration, puisque là-bas il peut voyager, acheter des livres, marcher le soir dans des rues éclairées... C'est un bien brave ami.

Mardi 27 janvier 1941.

Nouveau « tremblement de terre » (comme dit Herman [De Cunsel] à propos de Stoisy²), à la suite d'un dimanche vraiment un peu^{cdlxxiv} surchargé...

Arrivée d'Augustine Schoppach-Molitor¹, qui nous apporte deux valises pleines de pommes de terre, de lard, de farine, de grain... Cette paysanne

-
- 1 Henri Tagnon (1911-2000) est, du groupe des *Cahiers mosans*, le seul ancien élève de l'athénée (où Alexis Curvers assura un intérim), issu d'un milieu non catholique. Futur médecin, oncologue de réputation internationale, il deviendra chef du service de Médecine interne de l'Institut Bordet. Alexis Curvers a gardé une trentaine de lettres (1931-1984) de cet ancien élève devenu un ami fidèle. Les titres de ses articles, *D'une forme de pragmatisme*, qui ouvre le n° 62 des *Cahiers mosans* (avril-mai 1931, p. 1413-1415) ou *De l'esprit matérialiste*, n° 67 (décembre 1931, p. 1565-1569), laissent deviner ses centres d'intérêt. Dès les prémices de la guerre, Henri Tagnon, dont la femme, Évelyne Menkès, est juive, est parti pour les États-Unis.
 - 2 Thea Bauer, dite Stoisy (1883-1971), épouse en premières noces le compositeur Arthur Lowenstein, ensuite le dramaturge Carl Sternheim. Femme de lettres allemande, auteure d'un roman, *Sackgassen* [Impasse] (1952). Son journal est paru en 2002 : *Tagebücher 1903-1971 und Kommentar* (5 vol.). Elle a revu la traduction allemande du *Saül* de Gide (cf. GIDE (A.) et STERNHEIM (T.), *Correspondance*, *op. cit.*). C'est une grande amie d'Herman De Cunsel.

charmante, qui a été en service à Paris, en Avignon, à Genève, et vit maintenant près d'Arlon avec un mari et quatre enfants, a observé que pas un des nombreux soldats qu'elle a vus au repos dans son pays ne lisait un livre... Elle parle aussi bien l'allemand que le français (avec l'accent luxembourgeois précieux). Les discours (des Allemands)^{cdlxxv} qu'elle entend lui paraissent témoigner de peu d'instruction, car elle n'y remarque pas de « mots choisis ».

Tous posent la question : « Pourquoi nous en veut-on ? Pourquoi ne nous aime-t-on pas ? »

Jeudi 29 janvier 1941.

Nous avons chez nous Marie-Claire Hélin. Journées charmantes. Lecture des préfaces de Proust à Ruskin², d'une importance que nous ne soupçonnions pas. Je commence à relire *Le Rouge et le Noir*.

Dimanche 8 février 1941.

Jeudi dernier, soirée de lectures chez les Jacques Beaupain³.

Si, à la Coupole ou au Pélican⁴, on m'apporte par grande chance un petit pot de lait avec mon pseudo-café, je commence maintenant par en verser le

-
- 1 En avril 1946, Marie rendra visite à cette ancienne servante qui habite à Lottert, près d'Arlon, et qui lui assure encore le ravitaillement (en beurre notamment).
 - 2 John Ruskin amène Proust, qu'il a rencontré en 1897, à concevoir un idéal de salut par l'art. La vision de l'artiste, qui recrée le réel, enrichit l'univers, lui redonne « un prix infini ». Proust traduit et préface *La Bible d'Amiens* en 1904 et *Sésame et les lys* en 1906.
 - 3 Nous n'avons pas de renseignement sur cette famille.
 - 4 Le Café du Pélican, où Alexis Curvers tenait ses quartiers, était situé au 114 rue de la Cathédrale, à Liège (propriétaire : H. Coninx). Certaines lettres conservées dans les archives familiales (notamment de 1932) sont écrites sur papier à en-tête du Pélican. Paul Dresse confiera à Anne-Marie Laureys que de nombreuses réunions des collaborateurs des *Cahiers mosans* se sont tenues dans ce café (lettre du 23 mai 1970, Bruxelles, Bibliothèque royale de Belgique, Archives et Musée de la Littérature, ML-7088). Le 19 juin 1957, Curvers écrit à Marie comment le Pélican l'a inspiré pour son roman *Tempo di Roma* et continue à l'inspirer pour *Les Détours obscurs* (roman inachevé dont les d'Amercœur frère et sœur sont les héros) : « J'ai longtemps rêvé hier dans un petit café inconnu de la place Saint-Jean où j'étais entré par hasard parce qu'il porte le nom auguste du Pélican. Et quelle n'a pas été ma surprise de découvrir là, à l'intérieur, un fragment sur verre de l'ancienne enseigne peinte du vrai Pélican ! C'était

contenu dans la tasse, puis je dissimule le petit pot vide à l'aide d'un cendrier^{cdlxxvi} ou de toute autre chose, de manière que ne puissent l'apercevoir de la rue des passants peut-être affamés ou dont les enfants manqueraient de^{cdlxxvii} lait. Je me suis surpris deux ou trois fois à faire ce mouvement, – au moment où je venais de le faire.

D'autre part, une femme s'étant, paraît-il, évanouie dans la queue qui stationnait devant une boulangerie, la police l'a reconduite chez elle et a découvert là une provision de seize pains. Aucun rapport, d'ailleurs.

Dimanche 9 février 1941.

Il est devenu tout à fait^{cdlxxviii} impossible d'entendre à la radio si peu de bonne musique que ce soit. Tous les postes du monde semblent s'être donné le mot : on ne joue partout et à longueur de journée que de la musique militaire ou de la musique de music-hall. On ne^{cdlxxix} se doutait pas qu'il existât tant^{cdlxxx} de mauvaise musique, basse, bête, vulgaire. Il est vrai qu'on l'économise en faisant relayer les mêmes airs par différents postes à la fois. L'ouverture de *Cavalleria rusticana*¹, un solo de trombone et une romance de cinéma arrivent ainsi à occuper seuls^{cdlxxxix} tout l'éventail des ondes. Quant au parlé...

Replongé dans Proust, à qui j'en veux chaque fois qu'il transpose en hétérosexualité des souvenirs dont l'origine homosexuelle éclate d'ailleurs aux yeux². Il a cru s'y prendre très habilement mais n'a pas pensé qu'il s'exposait cependant^{cdlxxxii} à étonner, à heurter le lecteur aimant les femmes ; celui-ci^{cdlxxxiii}, ne reconnaissant pas dans des peintures truquées la beauté qui l'attire^{cdlxxxiv}, ignore que tout redeviendrait juste et clair si on lui parlait dans les mêmes termes de la beauté masculine et de l'attrait qu'elle peut exercer.

Exemple, pris au hasard dans le *Côté de Guermantes* :

« Comme je quittais l'église, je vis devant le vieux pont des³ filles du village qui comme c'était dimanche se tenaient attifées, interpellant les garçons qui passaient. ... Il y en avait une grande qui assise à-demi sur le rebord du pont,

l'aventure imaginaire du *bar notturno* qui se reproduisait telle quelle dans la réalité. Tu ne peux savoir tout ce que M^{le} d'Amercœur a gagné à cette heure perdue. »

- 1 Opéra de Pietro Mascagni (1863-1945).
- 2 André Gide rapporte, le 15 mai 1921, dans son *Journal 1889-1939*, une conversation qu'il a eue avec Marcel Proust à ce sujet : Proust a « transpos[é] "à l'ombre des jeunes filles" tout ce que ses souvenirs homosexuels lui proposaient de gracieux, de tendre et de charmant » (Paris : Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, 1951, p. 694).
- 3 Curvers retranscrit « les » au lieu de « des ».

laissant pendre ses^{cdlxxxv} jambes, avait devant elle un petit pot plein de poissons qu'elle venait sans doute de pêcher » etc. Proust lui donnera tout à l'heure cent sous en la chargeant d'une commission qui n'est qu'un prétexte pour entrer en matière avec elle.

Ces filles ont quelque chose de laid et de brutal. Je doute qu'elles semblent désirables à aucun^{cdlxxxvi} hétérosexuel. Ce sont bien évidemment des garçons endimanchés que Proust a vus en train de pêcher et d'interpeller les filles qui passaient. Ainsi corrigée, la scène reprend^{cdlxxxvii} aussitôt tous les caractères du vrai et du beau.

Sans compter d'autres invraisemblances, plus énormes, qui résultent uniquement du camouflage des sexes. Et ce *monstre* d'Albertine¹, à qui^{cdlxxxviii} je défie n'importe qui de donner une forme^{cdlxxxix} tant soit peu plausible, une^{cdxc} réalité^{cdxci} tant soit peu excitante ! Proust n'a réussi à faire illusion^{cdxcii} que par l'attention qu'il accorde aux toilettes^{cdxciii}, aux manières, aux particularités féminines : mais ce trait est aussi d'un homosexuel, qui use de sa science^{cdxciv} de la féminité non certes pour en parer les hommes qu'il désire, mais pour s'en parer lui-même en imagination à leurs yeux.

Et combien sont également révélateurs cette préférence^{cdxcv} marquée pour les « femmes » *du peuple*, et tant de signes encore plus profonds, qui ne laissent place à aucun doute, dans toute la personnalité, dans le mécanisme de pensée et jusque dans le style de l'écrivain !

Parmi toutes les raisons que j'ai de regretter^{cdxcvi} de n'avoir pu connaître Proust, la moins forte assurément n'est pas que j'aurais voulu le supplier de renoncer à mentir^{cdxcvii}, du reste en vain pour lui-même et au détriment de son œuvre. Maintenant, c'est^{cdxcviii} trop tard. Dans ce seul^{cdxcix} mensonge il a^d en même temps douté de lui et présumé de ses forces, sur un point^{di} où précisément il était le plus^{dii} impossible et le moins souhaitable que ses forces ne le trahissent pas.

Vendredi 14 février 1941.

Matinée charmante en ville. Premier soleil. Oublions pour un instant tout ce qui nous étouffe et nous assombrit. Je m'exerce à vivre dans le moment présent. Nos appréhensions sont inutiles et se révèlent la plupart du temps fausses. Notre anxieuse curiosité du futur^{diii} revient en réalité à une absurde impatience de vieillir. Et de même que nous n'avions pas la sagesse d'être

1 Albertine, l'héroïne de Proust s'appelle Simonet et déteste qu'on écrive son nom avec deux n.

heureux dans le passé que nous regrettons maintenant, si nous avons celle de l'être dans l'avenir, ce ne sera certes pas de la façon que nous pouvons prévoir, mais seulement par^{div} une disposition et une volonté que nous sommes libres d'adopter tout de suite, que nous étions déjà libres d'adopter à n'importe quel moment du passé. N'avoir peur de rien et être prêt à mourir, telles sont les conditions de cette liberté^{dv}. J'écris ceci au *Pélican*. Joie de me sentir si profondément citadin.

Cette semaine, au^{dvi} cours de reliure avec Gogo et Puraye¹. Le professeur est un artisan patient et fin. Plaisirs du travail manuel. Avant-hier, je^{dvii} fendais du bois, en chantant.

Dimanche 16^{dviii} février 1941.

Hier matin^{dix}, non sans surprise, je trouve dans le courrier *La N.R.F.* de février. Émotion, demi-espoir. Sur la couverture inchangée, le sommaire semble à peine un peu plus maigre que ceux d'autrefois. À côté de noms nouveaux^{dx} (dont celui de Roland Purnal², l'ex-ami de Beerblock, qui me parlait de la solide « plantation » de *Bourg-le-Rond*), on y revoit Jacques

-
- 1 Auteur d'une thèse sur la politique artistique d'Érard de la Marck, jamais soutenue, Jean Puraye (historien diplômé de l'Université de Liège en 1934, mort en 2000) aurait accusé le président de son jury au recteur de l'Université : les ouvrages volés durant des années à la bibliothèque par le professeur Joseph Brassinne, spécialiste de la Renaissance, auraient été retrouvés à sa mort chez Sotheby's. Marie Delcourt affirme qu'elle a appris à écrire à Jean Puraye et lui conseille d'oublier ses gants en pécarier pour fréquenter plus assidûment les bibliothèques. Sa réputation de travailleur acharné est pourtant confirmée par son abondante bibliographie – plus de 220 titres, parmi lesquels de nombreuses éditions critiques – Puraye a notamment contribué à faire connaître la vie et l'œuvre du comte Gobineau. Sa bonhomie, son ton farceur, ses talents d'imitateurs (qu'il avait sans doute développés dans sa jeunesse : il était comédien dans la troupe de théâtre amateur, les Compagnons de Saint-Lambert) agaçaient Marie. Alexis Curvers lui enverra le manuscrit de son poème *Cantonnement* (joint aux lettres d'Alexis Curvers à Jean Puraye, archives privées). Conservateur du musée d'armes de Liège, l'érudit a légué sa fortune à la Fondation Lambert Darchis qui attribue des bourses de séjour à Rome pour de jeunes chercheurs ou artistes liégeois.
 - 2 Critique littéraire spécialisé dans la chronique dramatique dont Curvers reparle à la date du 6 mars 1941. Dans l'abondante correspondance de Beerblock conservée dans les archives Curvers, nous ne trouvons nulle trace de Roland Purnal. Auteur d'une tragédie perdue (*Créon d'Halicarnasse*), Purnal préfacera l'édition de l'œuvre de Victor Hugo dans la Bibliothèque de la Pléiade en 1963.

Chardonne¹, dixi Fernandez², Éluard³, auteur d'un joli poème⁴ qu'il a le chic de dédier à Paulhan⁵, Fabre-Luce⁶, Gide, Henri Thomas⁷ (Loup [Mayrisch] n'a

-
- 1 Jacques Boutelleau, dit Chardonne (1884-1968), se fait connaître en 1921 par *L'Épithalame*, où, attentif à la vie provinciale, il décrit la vie d'un couple que le temps déchire. La désagrégation des sentiments, la dislocation de l'amour dans le mariage, est aussi le thème des *Varais* (1929) ou d'*Eva ou le Journal interrompu* (1930). Gagné à l'esprit de la collaboration pendant la guerre, Chardonne sera assimilé, dès 1952, avec Paul Morand, à l'ambiguë « école des hussards » menée par Roger Nimier, et ce malgré la tentative de renouvellement de son roman néo-classique, *Vivre à Madère* (1952).
 - 2 Ramon Fernandez (1894-1944) participe aux décades de Pontigny. Critique littéraire à *La Nouvelle Revue française*, membre du PPF, parti pro nazi, il fait le voyage à Weimar en 1941 avec Drieu, Brasillach et les autres. Collaborateur, il meurt d'une embolie due à l'alcool. Gide disait de lui qu'il était d'une intelligence si vive et si prompte que « quoi qu'on lui dise, il l'avait toujours pensé avant vous ». Auteur d'un *Molière*, d'un *Balzac*, d'un *Proust*. Père de l'écrivain Dominique Fernandez, véritablement hanté par son passé familial (cf. FERNANDEZ (D.), « Moi, Ramon Fernandez, collabo », dans *Le Nouvel Observateur*, 3-9 septembre 2004, p. 58 et *Ramon*. Paris : Grasset, 2009).
 - 3 Paul-Eugène Grindel, dit Paul Éluard (1895-1952) ne déplaît pas à Alexis Curvers en 1936 (la lutte antifasciste les réunit) ni en 1943 (Éluard publie alors le premier volume de *L'Honneur des poètes* que Curvers lit le 15 septembre 1943). C'est probablement le soutien qu'Éluard apporte à Staline, son amitié pour Picasso ou encore la fonction qu'il attribue à la poésie (*Poèmes politiques*, 1948) plus que sa poésie même (quoiqu'il juge parfois sévèrement le vers libre) qui entraînera le rejet de Curvers – sans parler de la position intolérante des surréalistes en matière d'homosexualité.
 - 4 ÉLUARD (P.), *Blason des fleurs et des fruits*, dans *La Nouvelle Revue française*, t. 54, n° 324, février 1941, p. 274-278.
 - 5 L'écrivain Jean Paulhan (1884-1968) est directeur de *La N.R.F.* de 1925 à 1940 et de 1953 à 1968.
 - 6 Alfred Fabre-Luce (1899-1983), écrivain et journaliste français. Fils de banquier, petit-fils du fondateur du Crédit lyonnais, Fabre-Luce a écrit une quarantaine d'essais polémiques et politiques, a fondé l'hebdomadaire *Pamphlet* (1933) et dirigé le journal *L'Assaut*, contre le Front populaire. Curvers lira le 2^e volume de son *Journal de la France*, le 16 septembre 1942. Le critique belge Pol VANDROMME, dans son essai *La Droite buissonnière* (Paris : Les Sept Couleurs, 1960 ; Dualpha, 2002), consacre à Fabre-Luce un chapitre intitulé « Le Bourgeois gentilhomme ».
 - 7 Henri Thomas (1912-1993), poète, romancier et traducteur (c'est en 1941 qu'il se met à l'allemand pour traduire Goethe, Jünger, Stifter). Ami d'André Gide, de Jean Paulhan, de Jean Follain, d'Antonin Artaud... En 1940, il est sous les drapeaux lorsque son premier livre paraît, *Le Seau à charbon*. Dans son journal, début 1941, Henri Thomas ne fait aucune allusion à sa collaboration à *La Nouvelle Revue française* (THOMAS (H.), *Carnets 1934-1948*. « Si tu ne désensables pas ta vie chaque jour... ». Édition établie par Nathalie Thomas, préfacée par Jérôme Prieur et annotée par Luc Autret. Paris : Éd. Claire Paulhan, 2008).

pas eu plus de chance avec ses poulains de Paris qu'avec ceux de la revue *Hermès*¹, qui collaborent actuellement au *Soir*², ayant à vrai dire l'excuse de leur obscurité)... On annonce de l'Alain, du Malraux, du Petitjean³ ! Étrange salade où viennent aboutir les faussetés d'un peu tous les genres. Le caractère n'est plus le même, l'imprimeur non plus, jusqu'aux feuillets d'annonces bibliographiques sont composés autrement⁴. L'ensemble a une vague apparence d'ersatz. Absurde chronique de Drieu La Rochelle⁵ sur *Le Corps*⁶ : confusionnisme et massacre d'idées sur le mode désinvolte. De tout cela se dégage une impression de banalité, de pauvreté (il ne manque même pas le fameux mot « *corrects* », épithète mise à la mode par ceux qui ne peuvent ou ne veulent pas juger, et qui trahit à elle seule l'imbécillité de toute une attitude), de tristesse aussi : une servilité honteuse se dissimule mal sous ces airs d'indépendance étudiée, sous ces hardiesses factices qui sont le propre de tous les conformismes (« vous voyez bien que nous sommes libres ! »). Si encore ces messieurs osaient parler^{dxii} d'autre chose que ce qui fait leur remords secret ! Mais ils sentent trop où le bât blesse, – les blesse et nous blesse. De la mauvaise conscience^{dxiii} à la provocation, le pas est vite franchi. Je remarque

-
- 1 « Revue d'études mystiques et poétiques » trimestrielle bruxelloise (6 juin 1933 – novembre 1939), dirigée par l'homme de lettres René Baert (1904-1945) et l'artiste Marc Eemans (1907-1998). René Baert collaborera avec l'occupant. La revue est subventionnée en 1937 par Aline Mayrisch quand Henri Michaux en est rédacteur en chef ; Curvers y a publié une traduction d'un sermon de Maître Eckhart.
 - 2 Le quotidien bruxellois, alors sous tutelle allemande.
 - 3 En 1941, Armand Petitjean (1913-2003) écrit : « Sans le fer et le feu, pourra-t-on purifier Paris, cette pouffiasse qui s'étire péniblement chaque matin après une nuit obscène ? » À quoi Jean Paulhan lui aurait répondu : « Cher Armand, on reprochait à Bernardin de Saint-Pierre de traîner sa femme par les cheveux, en la bourrant de coups de pieds. Il répondait "c'est plus fort que moi, je ne peux pas rester sans m'occuper d'elle." Il me semble que votre "passion publique" est du même genre. Si c'est pour la traiter de pouffiasse (quand elle est déjà pressurée par ailleurs et torturée), laissez donc la France un peu tranquille. » (Cités par Michel CONTAT, dans *Le Monde* du 19 avril 1996.)
 - 4 Mon cher Louis-Daniel Hirsch, je pense à vous, encore exilé sans doute dans votre retraite d'Auvergne. [Note de l'Auteur en regard du texte.]
 - 5 Romancier influencé par le fascisme (*Le Feu follet*, 1931 ; *Gilles*, 1939), Pierre Drieu La Rochelle (1893-1945) dirige *La Nouvelle Revue française* sous l'Occupation en essayant au départ de réunir autour de lui, hors de toute préoccupation politique, l'élite intellectuelle. Dès 1941, il en vient à dénoncer les « crypto-gaullistes » et les « crypto-communistes ». S'éloignent alors de lui tous ceux qui se réclament de l'esprit de dissidence. Drieu se suicidera à la Libération.
 - 6 DRIEU LA ROCHELLE (P.), « Le Corps », dans *La Nouvelle Revue française*, t. 54, n° 324, février 1941, p. 352-355.

d'ailleurs autant de coquilles dans le texte et d'incorrections dans le style (signe infallible) qu'il y a de tours de passe-passe dans les idées.

J'ai laissé pour la fin les *Feuillets* de Gide¹, que je n'ai abordés qu'avec appréhension. Je sais qu'il a^{dxiv} écrit cela de loin, avec une entière bonne volonté, sans pouvoir deviner à quels voisinages seraient exposées les quelques idées justes et utiles qu'il essayait d'exprimer – mais combien incomplètes et combien prudemment encore ! Je m'interdis de juger Gide, dont la souplesse l'a déjà fait sortir indemne du pas de clerc de Moscou. Je connais d'ailleurs sa sensibilité momentanée aux influences du milieu où il vit, et je connais la nature même de ces influences qui, au^{dxv} fond, restent les mêmes qu'avant^{dxvi} la rupture d'avec les communistes. Tout de même, ces notes de Gide n'ont rien de si important, de si urgent ni de si original qui en justifie la publication dans les circonstances présentes, ni qui surtout compense^{dxvii} le risque d'aventurer son nom et son prestige en pareille entreprise. Les phrases à la louange de Goethe n'ont que trop de chances d'être interprétées comme étant de circonstance, plus encore le parallèle entre Goethe et Voltaire, qui a le mouvement même de ces plats dithyrambes^{dxviii} dont^{dxix} les gazettes sont pleines^{dxix} et dont les auteurs, à force d'adorer frénétiquement ce qu'on sait bien qu'ils auraient brûlé dans l'occurrence contraire, doivent écœurer les vainqueurs eux-mêmes si ceux-ci ont tant soit peu de sens critique et ne subordonnent pas tout à leur profit immédiat. Après cela, les exclamations admiratives de Gide pour la littérature anglaise et les vertus de la France ont l'air d'une coquetterie. Je soupçonne d'ailleurs son texte d'avoir été tronqué d'un passage de ce genre, auquel fait sans doute suite (à partir de trois points de suspension qui ménagent une insuffisante transition avec ce que^{dxxi} nous voyons précéder) le paragraphe, imprimé celui-ci, où sont évoqués les torts des Français².

1 GIDE (A.), « Feuillets », dans *Journal 1889-1939*, *op. cit.*, p. 342-351 (notes de journal datées de mai à décembre 1940).

2 Dans ses *Cahiers*, Maria Van Rysselberghe revient à plusieurs reprises sur cette collaboration de Gide à *La N.R.F.* Elle évoque notamment le 23 janvier 1941 : « l'embarras de Gide devant un geste à faire parce qu'il n'a pas de ligne de conduite véritable et cède à la sympathie, par bonne volonté » (t. 3, p. 222). Au sujet des *Feuillets*, Maria Van Rysselberghe précise (le 11 décembre 1940, *Cahiers*, t. 3, p. 214) : « Beaucoup de citations allemandes parce que, durant cette période, c'est Goethe qu'il lisait, et, comme dit Elisabeth, à la fois c'est un peu gênant et on est content de penser que cela ne l'arrête pas ». Gide préparait aussi une préface au théâtre de Goethe pour la Bibliothèque de La Pléiade.

C'est bien la première fois que je reconnais une supériorité à la Belgique sur la France : mais il me semble qu'à niveau égal les intellectuels de mon pays se tiennent mieux.

Ici, les intellectuels de quelque niveau se passent fort bien de journaux et de revues, tant pour les lire que pour y écrire ; c'est le peuple qui a besoin d'imprimé.

Mercredi 19 février 1941 au matin.

Je rêve que me voici réfugié en France avec Marie et mes frères Gui et Jean. Nous sommes attablés à une terrasse plutôt rustique (chaises de fer peintes en vert) sur la grand place d'une petite ville que je crois reconnaître pour l'avoir autrefois visitée (elle me fait penser à Saint-Trond, avec divers monuments et bouts de rues occupant la majeure partie de la place, et, dans la disposition, un désordre qui ne permet de voir les églises^{dxxi}, etc. que sous^{dxxiii} un seul angle et de biais) mais dont j'ai oublié le nom. J'avoue mon ignorance^{dxxiv}, non sans embarras^{dxv}, à la patronne, qui me renseigne : la ville^{dxvi} porte un nom comme « Démé ». Les femmes de la maison sont très aimables, elles nous procurent diverses choses qui nous manquent. Mon frère Gui me tend une boîte de couleur argent et me charge de leur demander aussi du savon. Je leur dis que nous n'en avons pas, elles en coupent un morceau de leur provision et, malgré nos protestations insincères, le mettent dans la boîte.

En réalité, cette ville me rappelle quelque chose de déjà vu, mais que je n'ai peut-être vu que dans d'autres rêves.

Plus tard, nous sommes sur un boulevard, devant l'entrée d'une caserne. Une petite troupe est rangée à quelque distance du mur et lui tournant le dos : à gauche, des soldats français fort dépenaillés, vêtus^{dxvii} d'effets mi-militaires, mi-civils ; puis, sur le même rang, après un petit intervalle, des soldats belges ; enfin, formant angle droit avec ceux-ci, des gendarmes qui doivent être français mais portant l'uniforme belge, impeccables et au garde-à-vous. Un officier passe et fait rectifier la position aux Français, qui s'exécutent d'assez mauvaise grâce. J'aperçois au second rang des Belges l'un des frères Kelleter, celui qui est devenu pharmacien au quartier du Laveu^{dxviii}. Je m'approche de lui avec ma bicyclette, nous causons très gaiement et je lui demande si je puis traverser les rangs, entre les Français et les Belges, pour entrer à la caserne où j'ai affaire. Il y consent, mais^{dxix}, bien que sergent lui-même, m'engage à demander la permission à un caporal placé devant lui. Je vais le faire, quand le caporal ou un autre me désigne le premier gendarme qui fait l'angle et me souffle à l'oreille : « Regardez, il dépose. » Cela signifie, comme je m'en rends compte,

que le gendarme est en position, ayant déposé l'arme réglementairement. Je comprends que les gendarmes nous désapprouvent mais n'interviennent pas parce que nous sommes belges, ayant à notre égard une sorte de mépris. (Souvenir : Marie et moi ayant un jour traversé une troupe arrêtée au boulevard d'Avroy, un agent nous fit une réprimande et pour lui répondre, par un réflexe dont j'ai encore honte aujourd'hui, j'enlevai mon béret comme un gosse.) Je recule aussitôt sur le terre-plein. À ce moment, je vois que les deux premiers soldats français se sont assis par terre et se déchaussent, ayant en mains des babouches rouges. N'y tenant plus, le premier gendarme va les joindre par derrière et lance à la volée, en pirouette, un formidable coup de pied qui, visant trop haut, manque de peu la tête du soldat. Celui-ci se lève, très pâle ; c'est un grand brun, à cheveux plats tombant sur la nuque ; sans^{dxxx} se retourner vers le gendarme, prêt à riposter,^{dxxxi} il attend un second coup, qui ne vient pas ; on sent que l'affaire aura des suites graves. Mais pour le moment, le gendarme, ayant fait cesser le scandale, s'en tient là.

Toujours en rêve, je pense que ce soldat a sans doute les pieds blessés et ne^{dxxxii} manque pas d'excuses. Je ne désapprouve pourtant pas le gendarme, qui a voulu réagir contre le^{dxxxiii} laisser-aller, cause de notre défaite.

Liège, vendredi 21 février 1941.

Dîner^{dxxxiv} hier, puis soirée avec Jean Puraye et Gogo [Govaerts], tous deux adeptes du gentil art de vivre. Par quel miracle trouve-t-on encore à l'Asti, où ils m'emmènent, des spaghetti al sugo, des pommes de terre etc., le tout en portions congrues mais exquises ? Avec cela, un Brachetto pétillant¹ de la plus fine saveur. Plaisirs d'autrefois, un peu scandaleux. Il me semble que ces jeunes gens, à ne savoir apporter à leurs plaisirs aucune mesure, risquent d'en perdre trop tôt le goût. Je rentre à onze heures passées, d'un pas de biche, rasant les murs par crainte de la patrouille, dans la nuit totale.

Rêvé de Marcel Aghion qui, à notre insu, nous attendait depuis quinze jours à la gare de Tilff, transformée en une sorte d'hôtel dont il me vante le confort et la cuisine. Puis nous sommes assis sous une tonnelle avec lui et Herman [De Cunsel], lequel paraît sous les traits du petit Jublon.

1 Vin rouge, doux et mousseux, de la région du Piémont.

Samedi 22 février 1941.

Rêvé que j'allais à *La N.R.F.* Le coude fait par la rue Sébastien-Bottin¹, le petit hôtel clair étaient à peine changés, mais l'ensemble était d'une surprenante couleur verte, jusqu'au macadam de la chaussée. J'entrais par une porte dérobée et demandais à voir M. Voisin (le concierge, que je ne vis qu'une fois et qui fut très aimable pour moi, un soir où, achevant seul dans l'immeuble les dédicaces de *Printemps*, je fus appelé au téléphone par Droz qui m'invitait à dîner avec Brancher place des Victoires², où j'arrivai un peu plus tard en taxi, deux paquets d'exemplaires sous le bras^{dxxxv} ; M. Voisin, dont je n'appris le nom qu'à Cabris, par cette lettre d'un officier allemand que Gide nous lut avec tant d'émotion). Au haut d'un petit escalier, on me disait qu'il était malade, que c'était impossible.

Ensuite, chez nous, la nuit, entendant du bruit en bas^{dxxxvi}, je descendais à la salle à manger et y trouvais installés deux soldats allemands, du type flasque ; ils étaient silencieux, immobiles. J'appelais Marie. Nous nous demandions ce qu'ils venaient faire là. Notre angoisse était inexprimable.

Dimanche 23 février 1941.

Encore des rêves extraordinairement distincts et colorés, la nuit passée.

Bonne visite de Paul [Curvers] et Nic.

Paul nous raconte encore quelques-uns de ses souvenirs de guerre, dont il est si peu prodigue. Il dit être sorti de la colonne en retraite pour recueillir, au bord d'une route, un blessé qui appelait à l'aide depuis bien longtemps. Il l'a porté sur son dos pendant un quart d'heure, puis l'a déposé au seuil d'une ambulance, entre les bras d'un aumônier. Nic assure que c'est à cela qu'il doit d'avoir été lui-même sauvé quelques jours plus tard, lorsque ses camarades furent tués dans le temps qu'on l'avait envoyé chercher une bêche. Paul parle de la répugnance qu'on éprouvait à approcher un corps tué ou blessé, fût-ce celui d'un ami, et surtout alors.^{dxxxvii}

Je lis, fort lentement, *La Chartreuse de Parme*.

La guerre, en nous installant dans un au jour le jour de durée illimitée, sans perspective comme sans événements, arrive à nous donner la sensation de

1 C'est au n° 5 de la rue Sébastien-Bottin qu'est installée la maison d'édition.

2 Située aux abords du Palais royal, cette place circulaire (1686) est au cœur de Paris, dans un quartier animé le soir. Nous ignorons qui est ce Brancher.

l'éternité, du temps immobile (bien illusoirement, du reste : j'aurai demain 35 ans). Ce n'est pas actuellement, pour nous, l'enfer, mais quelque chose de comparable à ce que doivent être les limbes. J'y retrouve en tout cas cette impression de « tunnel sans fin » que m'avait laissée l'autre guerre, celle de mon enfance.

À propos de mes réflexions sur Proust, que j'avais communiquées à Herman [De Cunsel], il me répond :

« ... Je me demande si tu as raison. Pas mal de types hétérosexuels m'ont exprimé une telle admiration, notamment pour "À l'ombre des jeunes filles en fleur(s)" (où le camouflage me semble flagrant), – m'ont assuré que Proust avait admirablement compris ce qui attire l'homme, chez des jeunes filles, qu'il faut sans doute les croire. Avant-hier, encore, un type dont les goûts sont incontestablement normaux m'a parlé d'un amour de Swann : il trouve que personne jusqu'à présent n'est allé aussi loin dans la passion inspirée par une femme, etc. etc. et il raffole d'Odette. Alors...¹ »

J'aurais dû, à vrai dire, faire une exception en faveur de l'épisode Swann-Odette, sans doute parce que Proust y a déployé tout son génie à peindre, à analyser une matière extérieure à lui-même. Mais partout où il transpose son expérience personnelle, le camouflage est en effet trop flagrant pour que la vérité, la beauté même n'en soient pas offensées. J'aime encore mieux croire que les hommes à femmes n'y connaissent rien.

... Avant de monter me coucher, je cueille par hasard à la radio (où les nouvelles sont nulles, désespérantes), fleur à présent très rare, tendue par je ne sais quel poste probablement neutre, un allegretto de Mozart. Petite confidence pudique et hâtive, voix d'un autre monde, nous rappelant comme à travers des larmes que l'ineffable existe. J'ai l'âme tout enchantée de cette phrase furtive dont je ne sais déjà plus que les premières notes. La, la, mi, mi, sol, sol, ré, ré...

1 D'Herman De Cunsel, en 1941, semble n'avoir été conservée qu'une seule lettre du 29 janvier où le peintre évoque le récent séjour qu'il a fait à Tilff (18-19 janvier 1941). Il se dit « Plongé avec délices dans les *Liaisons dangereuses* » ; il parle aussi du charme exotique de La Fontaine pour un Flamand, de celui de Stendhal pour un Germain, de celui des *Mille et une nuits* ou du cinéma américain pour un Français et entame ainsi avec son correspondant une discussion passionnée sur les raisons « inexprimables » d'aimer une œuvre. Il conclut : « Dis-moi si ces questions t'intéressent autant que moi. Ou si ça t'emmerde. » Nous n'avons hélas pas retrouvé les lettres d'Alexis à Herman.

Lundi 24 février 1941.

Je relis, non sans admiration, le livre de Rivière¹. Lucidité, justesse dont on voit bien maintenant qu'elles étaient plus prophétiques encore que l'auteur ne pouvait le savoir, leur objet^{dxxxviii} s'étant, depuis 25 ans, dépassé lui-même dans le sens qu'il indiquait². Plus de cautele, plus de suffisance, un mépris plus organisé et plus tranquille du vrai (c'est-à-dire aussi^{dxxxix} du bien, etc.), un niveau général beaucoup plus bas. Il faudrait récrire ce livre, pour le rendre plus actuel et marquer le chemin parcouru, en forçant un peu tous les termes, en rendant sensible la dégradation accomplie. Je me propose de le faire en y ajoutant à peine quelques notes nouvelles. Essentiellement inutile, d'ailleurs, sinon à nous-mêmes, puisque les intéressés *ne peuvent pas* comprendre. Ce qu'il y a d'agaçant chez Rivière, les redites, le verbalisme, les « μέν... δέ » qui font toujours le ronronnement de la pensée catholique, se fond ici dans une fureur qui emporte tout.

L'autre jour, à Liège, courant après un tram avec une grosse valise, j'arrivai trop tard à l'arrêt. Il y avait des uniformes sur la plate-forme d'arrière. On me vit. De gros rires partirent à mon adresse. J'étais à vrai dire ridicule. Mais personne d'autre n'eût été capable de rire aussi ostensiblement en pareille circonstance.

L'indéniable, à ce qu'il me semble, c'est le triomphe actuel du « Deutschtum », mot que Rivière propose de traduire : *germanité*³. On^{dxi} ne voit en Europe^{dxi} continentale aucune ligne de résistance spirituelle, – du moins qui soit ligne de faite, car s'il y a résistance, mais alors obscure et peu

1 *L'Allemand. Souvenirs et réflexions d'un prisonnier de guerre*. Paris : Éditions de La Nouvelle Revue française, 1918. L'auteur, mobilisé le 3 août 1914 a été fait prisonnier dès les premières échauffourées et incarcéré au camp de Königsberg (Saxe), puis, après une tentative d'évasion, à celui, disciplinaire, de Hülshberg (Hanovre) où il consigne ses souvenirs. Pour Curvers, le nom de Jacques Rivière (1886-1925) est lié à l'aventure de *La Nouvelle Revue française*, dont il est secrétaire de rédaction dès 1912, et à la personne d'Aline Mayrisch, comme le confirme leur *Correspondance 1912-1925*. Édition établie et annotée par Pierre Masson et Cornel Meder. Introduction de Pierre Masson. Lyon : Centre d'études gidiennes, 2007.

2 C'est à la lucidité du critique littéraire que l'Académicien belge Jean Tordeur rend hommage ; il l'attribue d'abord aux nombreuses rencontres exceptionnelles que Rivière a faites très jeune : Alain Fournier, Barrès, Gide, Maeterlinck, Claudel, Debussy, Gauguin... (dans *L'Air des lettres*, *op. cit.*, p. 201-202). De l'avis de nombreux critiques, Rivière a sacrifié son œuvre littéraire pour servir celle des autres.

3 Cf. *L'Allemand*, *op. cit.*, p. 163 : « le mot n'est pas facile à traduire » écrit Rivière qui propose germanisme, germanité, essence allemande, génie allemand...

consciente, ce ne peut être que dans les profondeurs, de même que c'est du bas que l'assaut est parti, et par le bas qu'il a gagné. Depuis bien longtemps, la politique, la culture s'expriment et se pensent en allemand. Signe infailible : l'inobservance du principe de contradiction, à quoi le grand nombre, le nombre de plus en plus grand s'est laissé aller. Même si les figures héroïques de l'autre guerre ont^{dxlii} été grandies par la légende, elles n'en répondaient pas moins à un besoin, bien authentique celui-ci, d'héroïsme et de grandeur qu'il y avait dans la conscience publique. Rien qu'en Belgique, nous avons le roi Albert¹, le cardinal Mercier², le bourgmestre Max³. Cette fois-ci, attention : nous n'avons – et ils n'ont – que MM. Degrelle⁴, Colin⁵ et Poulet⁶. La principale victoire de l'Allemagne, indépendante de celle des armes, aura été de forcer les autres à s'abaisser en même temps qu'elle, pour avoir accepté son esprit dans le temps même où elle lui ôtait toute mesure.

Autre signe : l'acceptation, tout d'abord feinte, du postiche, du truqué, du faux. Vous recomposez^{dxliii} chimiquement la matière sur laquelle est peinte *La Joconde*, vous y reproduisez l'original avec une exactitude photographique, en^{dxliiv} usant des couleurs mêmes dont s'est servi Léonard, au point que rien n'y

-
- 1 Albert I^{er}, roi des Belges (1909-1934), dont le rôle militaire et diplomatique aux côtés des Alliés durant la Première Guerre mondiale lui valut le surnom de « roi-chevalier ».
 - 2 Cardinal Désiré Joseph Mercier (1851-1926), primat de Belgique que son attitude pendant la Première Guerre et sa lettre *Patriotisme et endurance* (Noël 1914) rendirent particulièrement populaire.
 - 3 Voir note à la date du 25 novembre 1939.
 - 4 Léon Degrelle, homme politique né à Bouillon en 1906, a étudié le droit à l'Université catholique de Louvain. Militant de l'Action catholique belge, influencé par le nationalisme de Maurras, il fonde *Rex*, en 1932, organe du futur parti rexiste, créé en 1935. Il prétend balayer le système parlementaire et les partis existants considérés comme pourris et les remplacer par un parti unique placé sous les ordres d'un chef à pouvoirs dictatoriaux. Après les élections du 24 mai 1936, les rexistes envoient 21 députés à la Chambre et se tourne résolument vers le fascisme. Aux élections suivantes, deux ans plus tard, Léon Degrelle, abandonné des classes moyennes et désavoué par les autorités catholiques, perd de sa popularité. Dès la défaite belge, il crée la Légion Wallonie, division SS qui combat sur le front russe. En 1944, condamné à mort, son parti interdit, Léon Degrelle s'enfuit en Espagne où il mourra, à Malaga, en 1994. Avant la guerre, à plusieurs reprises, Curvers a critiqué *Le Pays réel*, l'organe du parti rexiste créé et animé par Degrelle.
 - 5 Paul Colin (1890-1943), critique d'art, auteur de plusieurs essais dont un sur James Ensor (1921), et journaliste, fonde *L'Art belge*, *Cassandra* (en 1934) et *Le Nouveau Journal* (en 1940, au service de l'occupant). Il sera « liquidé » dans sa librairie par un jeune résistant, Arnaud Fraiteur.
 - 6 Voir note à la date du 28 janvier 1936.

manque et que l'œil le plus exercé, l'appareil^{dxlv} le plus parfait n'y puissent déceler de différence, ensuite vous allez au Louvre placer la copie dans le cadre du tableau^{dxlvi} et vous détruisez celui-ci. Test : est-ce ou n'est-ce pas *La Joconde* ? Et de tout ainsi. « La vérité, c'est tout ce qu'on peut faire croire¹. » Je doute que vous compreniez la question, et l'importance capitale de la réponse qu'on y fait.

Il est normal que les journaux mentent². Le remarquable, c'est que tant de gens en pays non allemands se soient trouvés pour mentir – ou dire vrai, peu importe, – à *l'allemande*. Les passages^{dxlvii} et les titres que Rivière cite des journaux^{dxlviii} allemands de 1914 paraissent empruntés aux journaux français et belges d'aujourd'hui.

Mardi 25 février 1941.

D'après Littré, « *civilisation* », au sens où nous l'entendons, est un néologisme. Sens : action de civiliser, état de ce qui est civilisé. Le mot « *culture* », au contraire, est ancien, mais n'a jamais eu le sens absolu que nous lui donnons : on parlait de la culture des belles-lettres, des sentiments, etc. Je me demande comment se rendaient, dans la langue classique, les notions qui nous sont si familières sous ces deux termes. Peut-être tout simplement manquons-nous de modestie. Je me demande aussi si la fortune du mot « *culture* » ne provient pas^{dxlix} du succès de « *Kultur* », idée germanique excellente mais vague. Abus qu'en ont fait les communistes, leurs adversaires aussi du reste, les moins cultivés – et les moins « *cultivants* » – des hommes. Leur culture n'est pas, à s'en tenir au sens du mot, un *état* (ce qui impliquerait l'idée d'une perfection possible), mais ne peut être qu'une *action*, un travail (cf. Rivière).

1 Titre du chapitre 3 de *L'Allemand*, *op. cit.*

2 Un tapuscrit d'Alexis Curvers, « Le Temps du dégoût », probablement rédigé en 1935, commençait ainsi : « L'un de mes amis ouvriers, ni communiste ni J[eune] G[arde] S[ocialiste], me confiait l'autre jour avec amertume : – Je lis tous les jours... (ici, le nom d'un quotidien socialiste), et ce journal-là me dégoûte encore plus que les journaux bourgeois. – Ah !... Pourquoi ? – Parce que je trouve que ce journal-là est trop *cachette*. »

Mercredi 26 février 1941.

À propos de l'épisode des « Norvégiens, sauvés », que cite Rivière, je pense qu'il n'a pas compris parfaitement l'ensemble du mécanisme psychologique qui joue dans un tel cas. Le mensonge, l'esprit et l'art du mensonge n'y sont pas seuls en cause. « Das ist Krieg ! » : voilà qui explique et justifie^{dl}, chez ces messieurs, tous les crimes, tous les malheurs, – comme d'autres se consolent en disant : « C'est la vie », ou en évoquant quelque fatalité naturelle. Ils croient plus ou moins sincèrement pouvoir^{dli} inspirer aux victimes de la guerre – de leur guerre – la même résignation que par exemple à celles d'un tremblement de terre. Après quoi, ils distribuent du^{dlii} chocolat, rapatrient des évacués, réparent des ponts, recueillent des naufragés avec une bonhomie tendant à montrer que décidément ils ne sont pas si méchants. Ils *oublient* leurs^{dliii} méfaits : ceux-ci, en somme, ne sont dus qu'à la malice du sort, tandis que leurs^{dliiv} bienfaits le sont à leur volonté propre. Leur responsabilité commence à la philanthropie. Rivière donne ailleurs des exemples de cette illusion typique, sorte de partage^{dli v} de la conscience visant à réserver après coup une zone d'irresponsabilité, refus de remonter aux causes, extension au moral de leur acceptation^{dli vi} des contradictoires. Le plus fort est qu'ils paraissent sincèrement persuadés que les victimes sont dupes comme eux de cet escamotage.

Jeudi 27 février 1941, matin.

Éveillé à 4 heures par un mal de gencive, je suis obsédé par l'image des plantes que nous avons brûlées hier au jardin, en compagnie de la fine et brave Augustine venue d'Arlon tout exprès pour nous apporter quelque pâture. Comme on cherche à faire le plus de place possible aux légumes, on a arraché quantité de germes vivaces, dont plusieurs d'ailleurs ne donnaient plus guère que des fleurs sauvages. Parmi le bois mort, les tiges de rosiers etc. que^{dli vii} nous faisons^{dli viii} flamber devant la fenêtre de la cuisine, j'ai distingué un nœud de racines dont émergeaient déjà de petites^{dlix} tiges surmontées d'un minuscule chapeau recroquevillé de feuillage rouge. C'est l'image que je revoyais cette nuit et dont^{dlix} je souffrais plus encore que de ma gencive (je sais que Marie a souffert aussi de cette destruction des plantes d'Hélène¹). Je passe de là à une^{dli xi} vision de Jean-Louis, le seul peut-être de mes personnages qui soit

1 C'est avec bonheur qu'Hélène Legros (1874-1933) a accueilli Alexis dans la maison de Tilff, offerte par son amie Aline Mayrisch dans les années 20 pour que les deux amies, Hélène et Marie, y vivent en paix. Voir nos articles déjà cités : « D'un portrait graphologique : *Infiniment séduisant* » et « Colpach-Bruxelles, via Tilff-sur-Ourthe ».

capable de comprendre de tels sentiments. N'y tenant plus, je me lève, et descends écrire la première page de mon chapitre III. Puis départ d'Augustine, et nous sortons pour attendre l'autobus dans l'aurore magnifique. Mais pas d'autobus : nous l'avons raté, et me revoici à écrire dans la bibliothèque, d'une main encore tout engourdie de froid.

Samedi 1^{er} mars 1941.

Temps doux et pluvieux.

« Je prévois des orages étranges ; peut-être dans cinquante ans ne voudra-t-on plus d'oisifs » : cette prophétie du curé Blanès (p. 174 de l'édition de La Pléiade)¹ continue à se réaliser, avec des sursis dont nous bénéficions. Je lis toujours *La Chartreuse* avec une joie soutenue. Si ma lecture est si lente, c'est peut-être que, la^{dlxii} respiration, le rythme de la phrase de Stendhal m'étant extrêmement sensibles, ceux du paragraphe et du chapitre entier me le sont beaucoup moins. Séduit par chaque phrase en particulier, il me faut relire presque chaque paragraphe pour en saisir le fil conducteur (je sens que ce serait là aussi, pour mon lecteur, le danger de mon style, avec bien des grâces en moins). Combien, par comparaison, le dessein de Proust reste évident sous la prolifération des idées et en dépit de ses redondances, de ses digressions plus apparentes que réelles ! Le chemin suivi par Stendhal n'est certes pas d'un tracé moins ferme, mais ses digressions ne sont qu'amorcées et n'achèvent pas la boucle qui les ramèneraient au point de départ : nous^{dlxiii} avons alors la sensation d'être laissés en panne dans quelque chemin de traverse, jusqu'à ce que nous découvriions le sens de l'ellipse qui nous remet dans la bonne direction. Cette composition négligente et cachée est admirable. On s'en aperçoit surtout aux moments où le récit s'*actualise*, en se rappelant avec quel bonheur étaient^{dlxiv} jetés çà et là, dans ce qui précédait, tous les éléments nécessaires à la préparation de ces grandes scènes. Exemple : le combat entre Fabrice et Giletti². Aussi, dans ces tableaux enlevés souverainement, plus de digressions,

-
- 1 Au chapitre IX de *La Chartreuse de Parme*. Stendhal fait de l'abbé Blanès une sorte de père de substitution pour Fabrice Del Dongo à qui il apprend à lire l'avenir, ce qui jette le jeune homme « sur les routes de Waterloo » (1815), permettant ainsi une critique de la guerre moderne, absurde, où le chevaleresque n'a pas sa place.
 - 2 Fabrice Del Dongo se tourne vers une carrière ecclésiastique et devient coadjuteur de l'archevêque Landriani. Mais son naturel fougueux le pousse à tuer le piètre acteur comique Giletti, qui l'attaque en premier, près de la frontière autrichienne. Cet acte confirme une prédiction de l'abbé Blanès : Fabrice est jeté en prison (la tour de Parme).

plus d'explications au plus-que-parfait, rien qui vienne rompre le mouvement^{dxv} du style, mouvement qui est celui de l'action elle-même et des sentiments qu'elle inspire¹. « Les yeux sont sains, se disait-il, c'est déjà beaucoup ; il regarda les dents, elles n'étaient point cassées. D'où vient donc que je souffre tant ? » Et le désordre de cette ponctuation qui supprime les guillemets, sème des virgules comme au hasard et escamote la valeur^{dxvi} des pauses, est-ce maladresse ou raffinement, ou simplement rapidité entraînante du récit ? Que n'osons-nous si mal écrire !

Ce que je mets au-dessus de tout dans un style, c'est sa transparence.

Soir.

Je ne sais ce qui fait le plus de bruit dans la bibliothèque : dehors, le ronronnement des avions, ou, à mon oreille, les crépitements sauvages de la radio. La Bulgarie entre dans le camp de l'Allemagne. Discours de Pétain, plein de bons conseils aux ouvriers et aux patrons². Ailleurs, impossible de saisir un mot. Lourde inquiétude.

Avant de me replonger dans Stendhal, je parcours *Le Courrier horticole*. J'y aime surtout ces nomenclatures des noms qu'on a donnés aux variétés nouvelles des plantes et des fleurs. Ce sont, pour la quasi-totalité, des noms français ou anglais, chargés de fantaisie, d'allusions, d'intentions et de souvenirs personnels, bien que souvent obscurs³. En revanche, je lis que, selon des

-
- 1 Les critiques relèvent généralement la prouesse stendhalienne consistant à faire mourir son héros en une proposition relative.
 - 2 L'Appel aux travailleurs prononcé à Saint-Étienne le 1^{er} mars 1941 montre l'intérêt du Maréchal pour la classe ouvrière, image d'Épinal : les prolétaires sont des déracinés qui mènent une vie de nomades. Pour faire cesser la lutte des classes, il faut que l'ouvrier, isolé, « retrouve, dans une communauté de travail, les conditions d'une vie digne et libre, en même temps que des raisons de vivre et d'espérer. Cette communauté, c'est l'entreprise ». En somme, l'ouvrier doit se reconstituer des racines. C'est le paysan qui a fait la France, il doit être honoré car il constitue « la garantie essentielle de l'existence et de la sauvegarde du pays », comme Pétain le rappelle à Pau, le 20 avril 1941. Et le 12 août 1941, il dénoncera le capitalisme égoïste et aveugle.
 - 3 Dans *Le Ruban chinois*, Curvers prend plaisir à énumérer les fleurs du jardin de ses héroïnes, les demoiselles Cauvin (qui, elles, sont abonnées au magazine *Homes and Gardens*) : « fleurs de Sainte-Catherine ou de la Saint-Jean, giroflées, ancolies, pieds d'alouette et monnaies du pape, fleurs de coucou et fleurs d'onze heures, amarantes crête de coq et désespoir de peintre ; [...] des tournesols et des roses trémières, [...] belles de jour [...] belles de nuit », sans oublier pensées et œillets. Parue pour la première fois le 14 décembre 1937 dans la revue bruxelloise *Reflets*, la nouvelle a été

auteurs allemands, « les eaux usées d'une ville de 50 000 habitants peuvent transformer 1 000 hectares de bruyères en prairies grasses permanentes, en obtenant sur celles-ci 8 à 9 millions de litres de lait par an¹. »

Je me couche à près de 2 heures du matin, avec un commencement de grippe.

Mercredi 5 mars 1941, 1 heure du matin.

Impossible de dormir. La grippe nous tient tous les deux et je couche seul dans mon bureau. Pensé intensément à Marcel Aghion, l'esprit obsédé par la rédaction du télégramme que je lui enverrai dès la guerre finie (?), et de la carte que j'adresserai demain à sa sœur, à tout hasard.

Terminé *La Chartreuse* et repris les *Promenades dans Rome*, avec une nostalgie qui porte, hélas ! autant dans le temps que dans l'espace².

Entendu à Radio Bruxelles : « Le peuple bulgare se souvient des combats qu'il a livrés jadis avec le peuple allemand côte à côte sur des champs de bataille *communs*. »

Judi 6 mars 1941.

Reçu, pour les avoir réclamés en vertu de l'abonnement, les numéros de décembre et de janvier de *La N.R.F.* nouvelle manière, de *La N.R.F.* – ersatz³. C'est une justice à me rendre que j'ai toujours détesté tous ceux dont j'y^{dlxvii} vois les noms,^{dlxviii} et dès le temps où ils étaient célébrés par une multitude de

rééditée par nos soins : *Le Ruban chinois*. Suivi de *La vérité vous délivrera*. Bruxelles : Émile Van Balberghe Libraire, coll. Documenta et opuscula n° 30, 2005.

- 1 Nous n'avons pas trouvé cet article.
- 2 En 1957, à la parution de *Tempo di Roma*, les critiques évoqueront souvent l'influence de Stendhal. Aucun n'a remarqué cette discrète note bibliographique incomplète qui renvoie à un certain lord Craven, auteur de *Voyage d'un privilégié* (dans l'exemplaire annoté par Curvers : *Promenades dans Rome*. Paris : Calmann-Lévy, 1899, t. 2, p. 8). Que Curvers ait trouvé le patronyme de son personnage chez Stendhal et fasse croire que c'est une référence à la marque de cigarettes est des plus séduisants.
- 3 Les numéros de juillet à novembre 1940 n'avaient pas paru. La revue, sous la direction maintenant de Pierre Drieu La Rochelle, reprend en décembre. Curvers avait déjà reçu le numéro de février 1941 (voir ci-avant, à la date du 16 février 1941).

jobards (dans des milieux comme Pontigny, Colpach¹, l'ancienne *N.R.F.* etc.). Maintenant, c'est à vomir. Je ne sais si l'on a jamais vu une génération^{dlxix} d'intellectuels (du moins dans une proportion aussi importante) se ruer ainsi à l'abjection manifeste. Aucune tenue, aucune pudeur. Ces gens-là, comme^{dlxx} il faut innocenter l'Allemagne des malheurs de la France, dénoncent à satiété la « pourriture » de celle-ci, qu'elle expie à présent ; ils ne s'aperçoivent pas qu'ils sont eux-mêmes, de cette pourriture, le plus beau témoignage. Comme les Allemands, en se servant d'eux, doivent les mépriser ! Et combien on serait tenté de se mettre à estimer les vainqueurs^{dlxxi}, par comparaison avec les^{dlxxii} vaincus^{dlxxiii} qui les flagornent ! Voilà où triomphe^{dlxxiv} la propagande allemande : non pas certes dans les piètres arguments que des écrivains français apportent à son service, mais dans la démonstration qu'ils font de leur propre bassesse. Le plus triste est de sentir qu'ils n'agissent même pas ainsi par conviction, par passion, mais simplement parce que cela s'est décidé dans^{dlxxv} une salle de rédaction, par vanité, par crainte de n'être pas à la mode, par besoin de s'agiter, de « jouer un rôle » : ils auraient bavardé dans l'autre sens si les événements avaient tourné autrement (comme ils ont été surréalistes, antifascistes, communistes, fascistes, pacifistes, toujours du dernier bateau). Le pauvre Paulhan, si falot, était pur. Il laissait^{dlxxvi} faire n'importe quoi, mais il^{dlxxvii} est du moins de ceux qui ont maintenant la dignité de se taire.

1°) Il y a ceux qui, ne pensant rien du tout, écriront toujours tout ce qu'on voudra et s'amuseront^{dlxxviii} à noyer d'une encre^{dlxxix} qu'ils croient lyrique des phantasmes qu'ils prennent pour des idées : Drieu, Paul Morand. Sous-variété particulière : Petitjean². Personne n'ayant jamais su ce qu'il voulait dire, peu importe où et comment il le dit ; l'essentiel est qu'il échappe au malheur de ne pas écrire. Il prononce aujourd'hui des « serments ». Il a trouvé les réfugiés

-
- 1 À partir de 1920, le château de Colpach au Grand-Duché de Luxembourg, devient un lieu de rencontre qu'anime Madame Mayrisch, Aline de Saint-Hubert, amie de Marie Delcourt qui parlera avec nostalgie de « l'esprit de Colpach ». Des écrivains comme André Gide ou Jean Schlumberger, des philosophes comme Paul Desjardins, des hommes politiques, des scientifiques, des artistes comme Théo Van Rysselberghe fréquentent Colpach. Ce cercle devient une pièce non négligeable sur l'échiquier économique-politique d'Émile Mayrisch, maître de forges, fondateur en 1911 des Acières réunies de Burbach-Eich-Dudelange (l'ARBED). Voir GOETZINGER (G.), MANNES (G.) et WILHELM (Fr.), dir., *Hôtes de Colpach. Colpacher Gäste*. Mersch : Centre national de Littérature, 1997, catalogue de l'exposition au CNL, 12 novembre 1997-20 février 1998.
 - 2 PETITJEAN (A.), « Lecture : Le Moment de honte », dans *La Nouvelle Revue française*, t. 54, n° 322, décembre 1940, p. 127-128. Armand(-Marcel) Petitjean (1913-2003), auteur de *Prière pour les copains* en 1938, le « Rimbaud de la philosophie » comme l'aurait surnommé Gaston Bachelard, sera un pionnier de l'action écologiste en France (il fondera en 1976 une association pour l'action écologique européenne, ÉCOROPA).

« grotesques »¹. Ce combattant, blessé à la main, fut soigné à Marseille, d'où il écrivit à Loup [Mayrisch], réfugiée,^{dlxxx} qui lui envoya 500 francs. Elle avait déclaré une fois devant moi, il y a plusieurs années, que ce garçon était « prodigieusement intelligent ».

2°) Viennent ensuite ceux qui ont quelque chose à dire : Chardonne, Fabre-Luce. Ce quelque chose est leur joie de voir les Allemands en France. Ils pourraient le dire. Ils préfèrent parler d'autre chose. Les mauvaises raisons qu'ils donnent (Allemands^{dlxxxii} « corrects », lisant le *Banquet* de Platon², se mettant au garde-à-vous devant les anciens de Verdun³, etc. ; Paris « épuré » par l'occupation, etc.), au lieu de la seule bonne qu'ils taisent, suffisent à marquer leur style d'une fausseté, d'une imprécision qui semblaient jusqu'ici le propre de l'esprit germanique. On n'a jamais mieux parlé allemand en français. Tout devient vague, confus, confondu, approximatif. Impuissance à juger, à énoncer, à raisonner. L'intelligence s'estompe en sentimentalisme. « Les Parisiens ne s'intéressent plus aux abstractions⁴. » Un officier allemand dit à un paysan français : « La guerre est une horrible chose, monsieur⁵. » Le paysan ne songe pas à lui^{dlxxxiii} répondre : « Alors, pourquoi la faites-vous ? » Le Français accepte que la guerre soit une chose ; or, c'est un acte.

3°) Les petits aigris, les petits ratés, les petits roublards, les petits impatients. La chronique dramatique est confiée à Roland Purnal, ce Belge préten-tieux qui écrit le français comme un^{dlxxxiii} voyageur de commerce bruxellois. Il fut entretenu des années durant par la famille d'un industriel dont il devait faire la biographie. Pas une ligne ne fut écrite. Quand il se sentait menacé d'être rappelé à l'ordre, il se^{dlxxxiv} soulageait de quelques injures et faisait patienter ses bailleurs de fonds en leur disant qu'il avait besoin de se pénétrer du sujet, de se mettre dans l'atmosphère. Du reste, honteux de sa nationalité comme d'une tare ; je pense qu'il la cache jusqu'à présent. Autre type, français celui-ci : le petit Henri Thomas, qui se fourre un peu partout pendant que les Allemands de Bessarabie colonisent son pays lorrain⁶. Il était hébergé comme nous à Cabris, candide dans sa veste bleue de démobilisé, habile à faire sa cour à Gide, lisant le journal à table, n'adressant jamais la parole à Loup qui le

1 « [L]a pâte molle, stérile, grotesque et pitoyable des réfugiés » (art. cité, p. 128).

2 CHARDONNE (J.), « L'Été à Maurie », dans *idem*, p. 16.

3 CHARDONNE (J.), art. cité, p. 10.

4 FABRE-LUCE (A.), « Lettre à un Américain », dans *idem*, p. 70.

5 CHARDONNE (J.), art. cité, p. 11.

6 Henri Thomas est originaire des Vosges.

nourrissait¹ et incapable^{dlxxxv} d'étendre le bras pour rendre service ou faire plaisir à quelqu'un. C'est le chemin du succès dans ce milieu.

4°) M. de Montherlant est digne d'occuper à lui seul une catégorie spéciale, par l'habile mélange de rouerie^{dlxxxvi} à longue portée et de cynisme utile qui est son fort. Il a écrit en juillet 40 – à vrai dire un peu vite, et le fil blanc se voit – des souvenirs d'adolescence probablement inventés de toutes pièces mais pleins de l'esprit de la chevalerie². Quelle grandeur ! Quelle force d'âme ! Ce n'est pas M. de Montherlant qui flatterait le vainqueur. Il exalte au contraire l'héroïsme, la résistance, le sacrifice, la dureté « virile³ », toutes les vertus^{dlxxxvii} qu'avaient les Français au temps des Croisades. S'ils les ont perdues, c'est sous l'influence des femmes, responsables du « passage de *la saine et sublime littérature germanique* des chansons de geste aux niaiseries fades et fausses des romans bretons (lisons : *anglais*) de La Table ronde⁴ ». Comme cette décadence s'est prolongée jusqu'à *Manon Lescaut*⁵ et au-delà, c'est toute la littérature française qui est corrompue. « Comment on glisse de Roland à la correctionnelle, ou du rôle de la femme dans notre société⁶. » Quand nous étions dans le Midi, M. de Montherlant faillit bien, lui aussi, passer en correctionnelle : ce n'était pas à cause d'une femme, mais pour avoir tripoté un gamin de 13 ans. Un commissaire peu féru de saine et sublime littérature

-
- 1 Dans ses *Carnets* (*op. cit.*, p. 552), on ne trouve qu'une seule allusion à feu « Madame M. », le 23 août 1946, pour dire qu'il loge dans son ancien bureau, à la Messuguière.
 - 2 MONTHERLANT (H. de), « Les Chevaleries », dans *idem*, p. 149-165. Un prospectus publicitaire des *Cahiers mosans* daté du 8 décembre 1928 portait en exergue cet éloge d'Henry de Montherlant, le « Barrès de la nouvelle génération » : « Les *Cahiers mosans* sont pleins d'intelligence et de sympathie. » En 1928, Henry de Montherlant n'avait publié que *Le Songe* (1922), *Les Olympiques* (1924, où il exprime sa passion du sport), *Les Bestiaires* (1926, où il relate son expérience de la tauromachie), dont le mouvement « solaire » peut sans doute être comparé à l'inspiration barrésienne. Les romans « cyniques » paraîtront après le long séjour de Montherlant en Espagne : *Les Jeunes Filles* (1936-1939) notamment connaîtront un tirage considérable. Ses essais regroupés dans *Service inutile* (1935) défendent une morale individuelle exigeante : l'homme ne doit assumer que la part la plus haute de lui-même, développer sa « passion de l'indifférence ». Si Montherlant met fin à ses jours, ce n'est pas les remords d'avoir collaboré pendant la guerre qui l'y pousse.
 - 3 Je ne puis plus lire [lire *au-dessus de* entendre *barré*] le mot *viril* qui est l'un des plus à la mode (probablement à cause du manque général de ce qu'on y [y *précédé de* nous *barré*] sous-entend). En dehors de ce qui a trait aux organes sexuels, ce mot ne peut s'appliquer à rien du tout. [Note de l'Auteur en regard du texte.]
 - 4 MONTHERLANT (H. de), art. cité, p. 157.
 - 5 Le héros créé par l'abbé Prévost, le « fripon » des Grioux, n'a de chevalier que le titre.
 - 6 *Idem*, p. 158.

germanique eut la mollesse d'étouffer le scandale. Gide nous racontait que le mot qui revient le plus souvent dans les propos de Montherlant, grand *torero*, grand va-t-en-guerre en 1938, est le mot *peur*. Il tremble en entrant dans un ascenseur.

L'immense majorité des Français voyant^{dlxxxviii} bien qui les affame et souhaitant la victoire anglaise, on découvre maintenant le peu d'importance de tous ces « intellectuels », dont la réalité a toujours été le moindre souci et qui ne reflètent que leur propre néant.^{dlxxxix} Je leur fais encore trop d'honneur. Ils ne valent que d'être ignorés.

Samedi 8 mars 1941.

Heures noires. Découragement total. La vie ne recommencera jamais.

Vendredi 14^{dx} mars 1941.

Temps radieux.

Cherchant, d'ailleurs en vain, un peu de bonne musique ce soir à la T.S.F., je tombe, à Radio Paris ¹, dans une homélie à la louange d'Hitler, le plus grand des Allemands, qui a mis sa main dans la main du plus grand des Français, miracle de magnanimité chez un vainqueur, etc. Les Français anglophiles, heureusement rarissimes, sont couverts d'injures : il faudrait les mettre au cabanon, etc. Je distingue, dans le débit de l'orateur, un accent belge corrigé. En effet, le speaker annonce enfin : « Vous venez d'entendre M. Paul Demasy². »

-
- 1 Première radio privée fondée en 1922, Radiola devient Radio Paris en 1924. Malgré l'occupation de Paris par les Allemands, elle continuera à émettre jusqu'au 17 juin 1940, car son émetteur à Allouis, dans le Cher, n'est pas encore occupé ni détruit. Le nom de Radio Paris est à nouveau utilisé par l'occupant, en juillet 1940, qui en fera son principal outil de propagande en français durant toute la Seconde guerre mondiale. Ce Radio Paris, en dehors du nom, n'a plus grand chose à voir avec la station d'avant-guerre.
 - 2 Léopold Paulus, né à Liège (1884-1974), prend le nom de sa mère, Paul(us) Demasy, pour signer ses pièces de théâtre : *Jésus de Nazareth* (1924), *La Cavalière Elsa* (1925), *Dalilah* (Prix triennal de littérature dramatique, 1926), *Milmort* (1933), *Panurge* (1935), *L'Homme de nuit* (1939), qui connaissent le succès à Paris avec celles de Fernand Crommelynck et Michel de Ghelderode. Il ne donnera plus rien au théâtre après 1939. À ne pas confondre avec son homonyme, écrivain colonial (1884-1942).

C'est l'émule de Sophocle, celui qui, dans *La Wallonie socialiste*¹, lançait, il y a moins d'un an, ses anathèmes contre Hitler. J'aurais dû le reconnaître à l'abondance des adjectifs. Suit un laïus de M. André Chaumeix², contre les Juifs.

Dimanche 16 mars 1941.

Visite charmante de M^{me} Serruys, André Grandjean, Madeleine Halkin³, de Colette Anspach⁴ et des Hubaux.

Lundi 17 mars 1941 (Sainte Gertrude).

« La vanité de ces gens-là (Montherlant, Petitjean, Drieu La Rochelle, etc.) trouve dans la défaite exactement le même aliment qu'elle aurait tiré^{d'ici} de la victoire » (Marie *dixit*).

-
- 1 Paul Demasy est aussi un ancien collaborateur du *Peuple* qui, dans *Panurge* notamment, se livre à « une *sérieuse* dénonciation de la guerre, enchâssée dans un discours socialiste classique », tout en récusant cette position idéologique que les critiques de l'époque lui attribuent. Voir DROIXHE (D.), *Le Désarroi démocratique dans « Panurge » (1935) de Paul Demasy* (communication à l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises de Belgique, séance du 12 novembre 2005).
 - 2 André Chaumeix (1874-1955), écrivain et journaliste, surnommé le « cobra des salons » par Léon Daudet. Rédacteur en chef du *Journal des débats* (1905) et du *Figaro* (1926-30) ; directeur de *La Revue de Paris* (1920) et de *La Revue des deux mondes* (1937). Élu à l'Académie française en 1930, au siège de Georges Clemenceau. Pétainiste.
 - 3 Probablement la femme de Léon Halkin, mère de Léon-Ernest (voir note à la date du 28 février 1940).
 - 4 Sans doute membre de la vieille famille calviniste originaire de Genève qui donne à Bruxelles son plus grand bourgmestre, Jules Anspach (1829-1879). Signalons que Simone Anspach (1892-1976), fille d'Eugène, gouverneur de la Banque nationale de Belgique, fit partie, comme Marie Delcourt, du service de renseignements la Dame blanche créé par le résistant Walthère Dewé (1880-1944) durant la Première Guerre mondiale (1916). Elle organisa aussi une ambulance dans sa maison de la place Émile Dupont à Liège pendant la Seconde Guerre mondiale. Curvers parlera de Frédéric Anspach et du décès de Colette le 27 septembre 1942.

Vendredi 21 mars 1941.

Victoire de l'Allemagne. J'entends des jeunes gens me dire : « Les idées, on s'en fout. Pourvu que les gens aient à bouffer, le reste est bien égal. » « Je ne crois pas aux principes. Rien n'est vrai, rien n'est faux, tout est relatif », etc. « La liberté, c'est quelque chose de très restreint. » Tout cela, textuel, dit par des étudiants cultivés, des garçons qui font profession de penser. Je fais parmi eux figure de fossile et me demande si ce n'est pas à ce brusque changement de climat intellectuel que je dois mon actuelle impression de vieillissement. Mais s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là.

On me cite plusieurs exemples^{dxcii} de tenue intellectuelle et morale, des cas de résistance allant jusqu'au risque : ils sont tous dus à de vieux conservateurs ramollis que, bien à la légère, j'avais toujours méprisés jusqu'ici. Je les salue bien bas.

Dans le spectacle qui nous est donné par la France officielle, et d'abord par ses grands chefs militaires, rien n'est sans doute plus écœurant que le numéro de cirque exécuté par les « intellectuels ». ^{dxciiii} Leur vanité inlassable ajoute le ridicule au sinistre. Quelqu'un me le disait encore ce matin : « Quand ils parlent à la radio du ravitaillement de la France, de la misère des enfants de France, etc. (que ces apitoiements sur soi-même sont d'ailleurs peu français et portent bien leur marque d'origine !), ils semblent s'imaginer qu'il n'y a qu'eux. » Pour la première fois, je me demande si la France, avec tous ses prestiges, ne nous a pas, depuis vingt ans, mystifiés, escroqués. C'était donc ça, la France ? Non, je ne peux pas encore le croire.

Lundi 24 mars 1941.

Gogo me raconte à l'école du Livre que Willem ¹, préfet de l'Athénée, a été appelé ce matin à la Kommandantur. La Gestapo l'a interrogé sur le mauvais

1 Nous n'avons trouvé aucun renseignement biographique sur ce directeur d'école secondaire officielle où travaillent les amis d'Alexis, Albert Govaerts, dit Gogo, et André Pauwels. Ce détail cependant dans une lettre de Marie qui morigène son futur mari, le 28 septembre 1931 : « Quel métier envisagez-vous ? Après la façon dont vous avez traité Willem, vous ne pouvez plus rentrer à l'Athénée de Liège et y demander un poste de professeur. Vous ne voulez pas aller dans une petite ville. Un poste dans une maison d'édition à Paris aura vite fait de vous excéder parce que vous n'y aurez aucune possibilité de vacances ni de voyages. Reste une ressource : vivre à Liège comme l'an dernier, en faisant des articles et en donnant des leçons. C'est une vie admissible pour vous étant seul, mais je vous dis tout net que jamais je ne la partagerai avec vous. »

esprit qui règne parmi les élèves et dont elle le tient pour responsable. Le pauvre homme de montrer aussitôt des lettres anonymes dont il est, paraît-il, harcelé, où on le traite de Boche^{dxciiv} parce qu'il réprime avec soin^{dxcv} chez les élèves toute manifestation d'opinions^{dxcvi} ou de sentiments non-conformistes. « Vous voyez bien que je fais ce que je peux. » Il a même eu cette phrase : « D'ailleurs, je n'ai jamais été germanophile : je n'ai pas fait la guerre de 14. » Il a^{dxcvii} répété tout cela lui-même, en rentrant, à André Pauwels.

Mardi 25 mars 1941.

Dans les librairies de Liège comme de Bruxelles, saisie des livres de Gide, Mauriac, Duhamel, etc.

Adhésion de la Yougoslavie à l'Axe¹. En 1914, c'est pour défendre la Serbie que l'Occident entrainé en guerre contre l'Allemagne.

Les petits Warnier sont encore venus, vers 8 heures, « dire bonjour » et demander une tartine à Marie. Je les avais rencontrés au village à 4 heures, en partant, et avais^{dxcviii} deviné qu'ils passeraient à la maison, mais non pas qu'ils y passeraient si tard. Avec leurs gentilles frimousses, ils mènent bravement leur vie d'école^{dxciix} buissonnière et de mendicité, sans souci de la réprobation bourgeoise qui les entoure. Mère morte, père bûcheron, à ce que j'ai pu comprendre ; ils sont élevés par une sœur de 21 ans qui doit être inférieure à la tâche. Il faudra que nous nous informions de la situation réelle de ces gens.

Mercredi 26 mars 1941.

Pluie printanière, brumes jaunâtres, torpeur insupportable.

Le sentiment du grand deuil de la France ne me quitte pas. Français si vains, si agaçants, par qui, par quoi vous remplacera-t-on dans le monde si la ruine est irrémédiable où vous ont conduits vos défauts ? C'est non seulement devant vous-mêmes, mais devant nous tous qui vous regardions et attendions de chez vous la lumière, que vous n'aviez pas le droit de tomber si bas.

1 Le gouvernement yougoslave signe un pacte tripartite avec Hitler et Mussolini. Le 27, Pierre II de Yougoslavie renverse le gouvernement. Le 6 avril, Hitler envahit le pays et le démembré.

Vu Odekerken¹, retour de la zone occupée où il a essayé d'acheter du vin. Rien que dans^{dc} la région de Reims, pour la troisième tranche du mois de mars, 12 millions de bouteilles de champagne sont réquisitionnées. On les enfourne dans des camions venus de Brême, de Danzig... Sans compter ce qui est consommé sur place. Le chef militaire de cette région est l'ancien représentant de la maison Lanson² en Allemagne. Il faudrait dès à présent dix ans pour remettre à flot le commerce de vins français.

Jeudi 27 mars 1941.

Le matin, aux Guillemins, vu Lucion retour de Paris. Il me donne un petit chateau de pain français, moins noir que le nôtre. Bonnes nouvelles de Droz, dont ses nouveaux clients ont fait « die wohl bekannte M^{me} Droz »³. À la chope Danton⁴, on mange encore.

À midi, on apprend le coup d'État du roi Pierre de Yougoslavie. Le soir, la prise de Cheren et de Harar⁵.

Je lis au C.P.L.⁶ des pages du *Prométhée enchaîné*⁷, de la *Logique de Port-Royal*⁸, du *Prométhée mal enchaîné*¹ (exemplaire découvert au Bazar).

-
- 1 Patron de l'hôtel-restaurant du Casino à Tilff. Curvers n'évoque pas ce qui a dû les lier : ils ont tous deux accueilli un enfant réfugié de la Guerre d'Espagne ; c'est pourquoi, quelques décennies plus tard, le patron de l'hôtel sera d'origine basque. Pour les Curvers, l'expérience sera un échec cuisant qu'ils préféreront taire.
 - 2 Créée à Reims en 1760 par François Delamotte, cette vénérable maison de champagne, dont l'emblème est la croix de Malte, prend le nom des associés, les Lanson, en 1837. En 1930, Henri et Victor Lanson ont acheté d'immenses vignobles et créé le « Lanson Black Label » apprécié des cours d'Angleterre, de Suède, d'Espagne...
 - 3 « La bien connue M^{me} Droz. »
 - 4 Établissement situé près de la gare des Guillemins à Liège.
 - 5 Villes éthiopiennes prises aux Italiens par les troupes britanniques. C'est à Harar que Rimbaud dirigea un entrepôt.
 - 6 Cercle de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège.
 - 7 D'Eschyle. Poème cosmique à la gloire de l'homme.
 - 8 *La Logique de Port-Royal* des jansénistes Antoine Arnauld (1612-1694) et Pierre Nicole (1625-1695) a été publiée pour la première fois en 1662, à Paris et sans nom d'auteur. Cet art de penser est structuré selon les quatre aspects de la pensée rationnelle : comprendre, juger, déduire, ordonner. Toutes nos connaissances ont lieu à travers des idées qui reflètent les choses, et le jugement porté sur ces choses s'exprime dans des propositions constituées par un sujet et un prédicat. Cette logique a voulu s'appuyer exclusivement sur les mathématiques dont elle pensait pouvoir trans-

Souper et coucher chez les Jean Benoît, hôtes magnifiques. Je note ceci dans le petit lit qu'ils ont dressé pour moi dans leur salle à manger, face au beau miroir italien.

Lundi 31 mars 1941.

Rêvé de ma mère. Dans le salon rose de la rue Paradis² où nous étions à table, elle jouait du piano dans la loggia, grande, tout en noir, très élégante, brillant d'un beau teint rose, pâle et mat. Je l'admirais avec ferveur et, lorsque, debout, elle nous parla, j'admirai plus encore sa voix si pure et si grave. Rêvé aussi de tante Annette³ et de maintes autres femmes chères et lointaines.

Au restaurant d'Uniprix, où je déjeune en compagnie de Marie-Louise Leunenschloss⁴, un gamin loqueteux s'assied en face de nous. Sa mimique est éloquente. Nous commandons pour lui le plat du jour et, des tables voisines, on lui offre qui un potage, qui une citronnade, qui un morceau de pain. Seule, la tablée qui est à ma droite se tient sur la réserve : deux sottès pimbêches y prennent d'abord parti contre nous (« ils peuvent bien faire ça, ils en ont les moyens ! »), puis contre le gamin, qu'elles soupçonnent, probablement avec raison, d'être un professionnel. Au milieu de son repas, ostensiblement il se lève et va racler quelques restes dans des assiettes abandonnées. Ses bienfaiteurs de gauche, ayant maintenant des droits sur lui, le rappellent à l'ordre aussitôt.

poser le modèle dans tous les autres domaines du savoir et de l'exercice de la raison, par conséquent aussi sur le terrain de la formation syntaxique et grammaticale de tous les énoncés du langage, proposant ainsi un idéal de langage rationnel qui voudrait concilier l'esprit de finesse et l'esprit de géométrie : le discours par excellence.

- 1 GIDE (A.), *Le Prométhée mal enchaîné*. Paris : Mercure de France, 1899 (principales rééditions : Éditions de *La Nouvelle Revue française*, 1920 et 1926). Gide présente Prométhée comme un contemporain pour faire l'apologie de l'émancipation des règles.
- 2 Alexis Curvers n'a probablement pas habité rue Paradis. Comme chacun de ses frères, Guillaume Curvers a hérité d'une maison ayant appartenu à leur mère, 59 rue Paradis, dans le quartier de la gare des Guillemins. Détruite par les bombardements pendant la guerre, reconstruite grâce aux dommages de guerre, elle a été expropriée en 2004 en vue de l'agrandissement et de la modernisation de la gare.
- 3 Annette Raskin (morte en 1991), la femme de l'oncle Albert Curvers (1888-1939).
- 4 Sans doute la secrétaire de la figure emblématique de Mouvement wallon, l'imprimeur-éditeur Georges Thone (1897-1972), qui brûla sur son ordre, en mai 1940, alors que les troupes allemandes étaient aux portes de Liège, la liste de toutes les associations wallonnes et de leur comité dressée dans les années 30.

Jeudi 3 avril 1941.

Liège était charmante ce matin, sous la douce lumière qui rosissait les façades, tombant d'un ciel pourtant rempli de nuages de tous les gris. Des gouttes de pluie s'abattaient par moments. Tout était bleuté, luisant, attiédi. On voit des gens à cheval dans les rues, des joueurs d'orgue de Barbarie. Sur la Goffe¹, au sein de l'allégresse maraîchère, un cocher à gibus menait un fiacre à deux chevaux. Près de la marchande de cerfeuil, dans une cage petite et profonde, une alouette chantait. Impression de rusticité un peu folle, parmi la détresse générale.

Et toujours ni confirmation ni démenti des bruits qui courent au sujet d'un attentat contre Degrelle. On en est à la motocyclette chargée de dynamite et lancée à fond de train contre la voiture du chef de Rex, faisant tout sauter en l'air².

Travaillé chez Beaugard³. Il nous montre, avec admiration, une brochure de grand luxe : papier Japon, caractères spéciaux, etc. C'est l'œuvre, à la fois littéraire et typographique, d'un Allemand qui dirige à Liège on ne sait quelle entreprise « culturelle ». En tout, une dizaine de petits poèmes d'apparence sibylline. J'aperçois un titre : *Kraft*. La reliure sera en parchemin véritable. Dans le même temps, Beaugard perd la clientèle de l'Université, la Bibliothèque de celle-ci ayant vu, paraît-il, ses crédits réduits de 60 % et renonçant par conséquent à donner des livres à relier.

Dimanche 4 avril 1941.

Article de Jules Van Erck dans le *Nouveau Journal* du 31 mars : *la Fidélité à soi-même*. Elle consiste, paraît-il, à faire son métier (en l'occurrence celui de journaliste) sans se demander pourquoi, ni dans quel sens, ni au service de qui. Et nous sommes longuement avertis que ceci n'est pas un plaidoyer *pro domo*^{dci} (donc bien convaincus que c'en est un), puisque rien ni personne n'a plus à se justifier. À ce propos, petite allusion au « fol et prétentieux ennemi de

-
- 1 Un des quais du vieux Liège où se tient le marché dominical de la Batte, situé entre le Pont des Arches et l'ancienne Halle aux Viandes. Goffe signifie « gouffre » et explique le choix du lieu au XVI^e siècle pour établir un port.
 - 2 Début août 1941, Léon Degrelle partira pour l'Allemagne avec sa Légion wallonne en laissant son lieutenant Victor Matthys à la tête des rexistes. Victimes de nombreux attentats, ils obtiendront qu'en représailles les Allemands fusillent des otages : les premières exécutions auront lieu à Charleroi le 27 novembre 1942.
 - 3 Relieur liégeois.

César », qui fait coup de patte (pour les Cicérons que nous sommes) et en même temps coup de chapeau... D'ailleurs, trop d'adjectifs, qui masquent et trahissent les tours de passe-passe. Signe infaillible : l'incorrection du langage, le relâchement du style marquent toujours un gauchissement de la pensée. La « forme prodigieuse et comme divine » des événements de l'an dernier, les « divinités redoutables du malheur » qui nous rendent une « chance indicible » (?) sont évoquées à point nommé pour nous engager à accepter le destin sans plus chercher à comprendre, ni à discuter ni à protester. Ne tenir compte^{d'ici} que^{d'ici} de la responsabilité, des actes et du facteur humains en cette affaire, c'est se résigner « à subir l'âge de fer comme les larves traversent l'orage ». Tant pis pour nous¹. Mon pauvre vieux Jules, je ne me doutais pas que tu en fusses là.

Samedi 5 avril 1941.

C'est notre je ne sais quantième dispute à propos de l'allumage du feu. Je n'ai pas soupé hier soir, suis parti à bicyclette pour rentrer bientôt après, me suis couché à minuit, ne pouvant^{d'ici} dormir me suis relevé à 1 heure pour me recoucher enfin à 2. (Lu *Fabien* de Kaestner², qui, après *Le Dernier Civil* de

-
- 1 *Le Nouveau Journal*, quotidien fondé par Paul Colin et dirigé par Robert Poulet, publiée, à la une de son n° 154 (2^e année, 31 mars 1941), les « Propos pour l'âge de fer. La Fidélité à soi-même » de Jules Van Erck, ancien condisciple de Curvers, qui commence par rappeler le temps où « les Bons Pères tentaient de nous faire goûter les fausses beautés de Cicéron », « les périodes sirupeuses de ce phraseur béat ». Mais « le fol et prétentieux ennemi de César », ce « rhéteur borné » ne lui inspire que du « dégoût », de la « répugnance [...] pour les justifications, les explications, les repentirs ». Lyrique, il se souvient ensuite que « la voix du Maréchal s'éleva pour nous dire que tout était consommé. C'est alors que nous fûmes enfin investis de cette ample mélancolie qui accompagne les désastres irrémédiables. [...] "Il ne nous reste que nous". C'était une plainte. Nous en avons fait la devise de notre redressement. [...] À quel objet accrocher notre fidélité sinon à nous-même ! » Viennent ensuite les consignes. La fidélité à soi-même consiste pour l'écrivain à « ordonner ses idées et ses mots selon les règles impérissables et secrètes du langage heureux et de la pensée cohérente. » « Que d'autres cherchent ailleurs les impératifs d'une vertu plus haute, dans des phantasmes indéfiniment chéris, dans des souvenirs caressés jusqu'à la fatigue morose, dans des farces d'écoliers. Tant pis pour eux. [...] Tant pis s'ils ne saisissent pas la chance indicible qui leur est tendue par les divinités redoutables du malheur. » Ceux-là se condamnent aux « plus lâches démissions de l'histoire ».
 - 2 KAESTNER (E.), *Fabien. Histoire d'un moraliste*. Traduction d'André Gaillard. Paris : Stock, 1932. Pour Fabien, l'Allemagne est pitoyable et Berlin « ressemble depuis longtemps à un asile de fous. À l'Est réside le Crime, au Centre l'Escroquerie, au Nord la Misère, à l'Ouest la Luxure, et aux quatre points cardinaux règne la Déca-

Glaeser¹ me donne l'image la plus désespérée de l'origine des maux présents.) Ce matin, la fureur me travaille encore. Vains efforts pour me dominer.

Perte de Benghazi² : peut-être la cause de notre nervosité.

Je pense encore à la charmante rencontre avec Georges Pensis³, jeudi, à Liège. Il m'a dit son goût pour le nom de Marie (« si pur, si touchant, si net ») qu'il a donné à sa petite fille. Quand il l'a déclaré au bureau de la clinique, l'employé, tout surpris, a observé que, sur près de^{dcv} mille naissances, c'était la première fois qu'il voyait^{dcvi} nommer une enfant Marie tout court.

Dimanche 6 avril 1941.

Je n'arrive pas à me rappeler où ni de qui j'ai lu récemment cette remarque pénétrante, que « l'extrême générosité entraîne quelque impudeur, la pudeur^{dcvii} étant une réserve⁴ ».

Il m'apparaît clairement, à 35 ans passés, que mes accès d'humeur sont dus, presque toujours, à un premier mouvement de faiblesse. Si on me heurte, je commence par céder gentiment, humblement même ; puis je m'aperçois qu'on m'a heurté, et ma colère est d'autant plus forte que j'ai à me venger, non plus^{dcviii} seulement du heurt, mais de ma propre reculade. De là vient que mon « sale caractère » (hélas !) déconcerte les gens plus encore qu'il ne les gêne.

J'apprends que la Yougoslavie et la Grèce sont attaquées par l'Allemagne⁵. Nous avons le cœur lourd. Temps gris et sauvage.

dence. » L'Allemand Erich Kaestner (1899-1974) est l'auteur du célèbre *Émile et les détectives* (livre pour enfants). Ses ouvrages seront brûlés par les nazis.

- 1 GLAESER (E.), *Le Dernier Civil*. Traduction de Jean-Paul de Dadelsen. Paris : Grasset, 1937. Ce roman, chef-d'œuvre d'Ernst Glaeser (1902-1963), est un témoignage implacable sur la montée du nazisme en Allemagne.
- 2 Ville du nord-est de la Lybie reprise aux Italiens par les Alliés. Curvers fait sans doute allusion aux bombardements qui détruisirent cette ville historique.
- 3 Les sites généalogiques d'Internet nous donnent, sans autre précision, deux Georges Pensis belges, l'un né en 1893, l'autre en 1913.
- 4 Pas plus que Curvers nous n'avons retrouvé cette citation.
- 5 En 1939, l'Italie, voulant s'emparer de la Grèce, avait déclenché l'offensive en Albanie. Mais les Grecs, soutenus par les Britanniques, avaient repoussé les troupes du Duce. Par ailleurs, en mars 1941, la Yougoslavie a basculé du côté des Alliés. La campagne des Balkans démarre donc en avril 1941 et l'armée yougoslave, attaquée par le nord, l'est et le sud, est rapidement anéantie par les forces allemandes qui entrent ensuite en Macédoine, contournent la Ligne Metaxás et repoussent le corps expéditionnaire

Lundi 7 avril 1941.

L'Europe me paraît pourrie. Le pacifisme, la S.D.N.¹, la tentative de rapprochement des peuples n'ont donné^{dcix} de fruits que^{dcx} dérisoires ; on s'aperçoit que nos pacifistes étaient simplement des^{dcxi} germanophiles. Le nationalisme, le patriotisme, auxquels je n'ai jamais cru, suscitaient au moins de l'authentique beauté morale. L'étrange, comme me le fait remarquer Marie, c'est qu'on ait été patriote en 14, après une période d'indifférence et d'anarchie, et qu'on ne le soit plus en 40, après vingt années de chauvinisme échevelé.

Je me demandais comment nos journaux annonceraient l'agression allemande contre la Yougoslavie et la Grèce. Ils ont trouvé : « L'offensive de printemps a commencé^{dcxii}. » C'est un phénomène saisonnier. L'an dernier, il avait lieu^{dcxiii} chez nous, voilà tout.

Au cinéma Américain passe cette semaine un film russe de propagande communiste. Étrange retournement. (Sur une des photos, on reconnaît même des Juifs au travail, avec des inscriptions hébraïques un peu partout.) Cette salle, bien entendu, a une clientèle plébéienne^{dcxiv}.

Mardi 8 avril 1941.

Nouveau numéro de *La N.R.F.*, cette fois étrangement prudente. Nous poussons même la largeur d'idées jusqu'à dire du bien de certains Anglais². Apparition encore timide de la crainte que l'ordre nouveau ne suffise pas à résoudre tous les problèmes. Tiens, tiens !

J'entre au bureau de police de Tilff en même temps qu'une vieille qui vient faire ses doléances. Elle habite Sur-Cortil³ une maison isolée parmi des arbres, où des gamins lui jouent^{dcxv} chaque soir des tours^{dcxvi}, jettent des pierres dans son jardin, se moquent^{dcxvii} d'elle et de sa fille, etc. « Et je vous demande un peu,

anglais. La bataille de Crète se solde par une nouvelle victoire allemande et met fin à la campagne des Balkans le 31 mai 1941.

- 1 La Société des Nations : organisation internationale pour le maintien de la paix et le développement de la coopération entre les peuples, fondée en 1920 à la suite du traité de Versailles. Elle fut impuissante devant la montée du nazisme. Nous avons montré l'engagement pacifiste de Curvers (« Passion et compassion », art. cit.).
- 2 Allusion à l'article d'Alfred FABRE-LUCE consacré à Richard Byrd et T.E. Lawrence : « Deux solitaires », dans *La Nouvelle Revue française*, t. 54, n° 326, avril 1941, p. 556-567.
- 3 Sur-Cortil, dépendance de Tilff.

monsieur, vous qui connaissez ma fille, qu'est-ce qu'elle a pour qu'on rie d'elle ?^{dcxviii} Elle a pris le village en horreur et ne descend plus que pour aller au pharmacien ou^{dcxix} sur la tombe de son père. L'autre jour, elle m'appelle, indignée. J'arrive, elle me montre un gamin de 14 ans en train de se masturber à notre nez (la^{dcxx} vieille fait le geste). Je l'ai regardé, et il a continué jusqu'à ce qu'il ait eu fini. Les crapules ! On voudrait qu'ils deviennent allemands pour être matés une bonne fois.

– Madame, on ne peut pas souhaiter cela. Vous n'avez qu'à^{dcxxi} porter plainte.

– Taisez-vous, ils sont bien^{dcxxii} trop méchants. J'aurais tout le village après^{dcxxiii} moi. Devant^{dcxxiv} les Allemands, quand ils^{dcxxv} passent, il faut bien qu'ils soient convenables, pourtant. »

Le soir, mauvaises nouvelles. Impossible de songer à autre chose que ce qu'endurent en ce moment les Serbes et les Grecs, parmi lesquels combien de mes anciens élèves d'Alexandrie¹ ? Visite de Marcel De Corte², qui tâche gentiment de me reconforter. Il m'apprend la mort de Virginia Woolf³.

10 avril 1941 (jeudi-saint).

Un peu de musique de Bach, en Suisse, en Hollande. Pas de ce monde, comme la perfection. Nouvelles affreuses. Belgrade en ruines⁴. Impossible de penser à autre chose. Les fournitures de reliure sont arrivées ce matin. Peut-être serai-je relieur. Et Gaston Libon, que j'ai rencontré et embrassé hier soir^{dcxxvi} sur un quai de Liège, travaille comme charpentier neuf heures et

-
- 1 OÙ Curvers enseigne durant l'année scolaire 1931-1932. Il a gardé quelques copies de ces étudiants : Basile Sotiriou, C. Arghiris, Harilaos Joannides, Constantin A. Sandi...
 - 2 Alexis Curvers a aidé le très catholique et monarchiste Marcel De Corte (Genappe 1905-1994) quand ce dernier s'est installé à Tilff avec ses cinq enfants. Chroniqueur à *La Libre Belgique*, professeur de philosophie morale et d'histoire de la philosophie à l'Université de Liège, dont il sera recteur, il a publié des essais sur Aristote, Plotin, Gabriel Marcel. (Voir *Incarnation de l'homme*, *Philosophie des mœurs contemporaines*, *Essai sur la fin d'une civilisation*, *L'Intelligence en péril de mort* et *L'Homme contre lui-même*). Il écrira, comme Alexis, pour le mensuel *Itinéraires* dont l'objectif est la « réforme intellectuelle et morale » de la société.
 - 3 Virginia Woolf, la romancière britannique de *Les Vagues* (1931), née en 1882, s'est suicidée le 28 mars 1941.
 - 4 La *Luftwaffe* attaque Belgrade, sans déclaration de guerre, le 6 avril et achève son opération « Puniton » le 10. La bibliothèque nationale de Serbie est détruite.

demie par jour au pont de Renory¹. Prolétarisation de l'Europe, au profit de la nouvelle caste des seigneurs.

1 Pont ferroviaire enjambant la Meuse, qui relie Fexhe-le-Haut-Clocher à Kinkempois à hauteur de Sclessin. Il fut achevé en 1930.

Samedi 12 avril 1941.

L'an dernier, à Pâques, nous étions allés voir en Campine¹ Jean Jacob², maintenant prisonnier, et Félix de Ruyter³, tué, puis Marie Gevers chez elle⁴ ;

-
- 1 Région du nord de la Belgique, qui se prolonge aux Pays-Bas, où se situe le château de Warsage, résidence de la famille de Beucken, dépeinte dans *Un monde fini* (roman autobiographique de Jean Jacob de Beucken, déjà cité).
 - 2 Nous n'en avons pas de témoignage dans le journal. Les Curvers logent à Bruxelles chez Jean Jacob, alors en permission, le 21 février 1940.
 - 3 Probablement Félix De Ruyter (1877- ?), éditeur à Huy.
 - 4 Marie Gevers (1883-1975), encouragée à ses débuts par Émile Verhaeren, publie son premier roman, *La Comtesse des digues*, en 1931. Dans ses récits autobiographiques, elle évoque souvent son enfance passée dans le domaine familial de Missembourg (près d'Anvers), la communion avec la nature (*Madame Orpha ou La Sérénade de mai*, 1934) mais aussi la souffrance de la guerre (*Vie et mort d'un étang*, 1950). Huit lettres de Marie Gevers aux Curvers ont été conservées dans les archives familiales (1955-1970) mais la première lettre de Curvers à Marie Gevers date du 24 mars 1939 : « Je me rappelle souvent avec joie la soirée où je vous ai rencontrée chez notre ami Jean, à laquelle Marie regrette fort de n'avoir pu assister. On parle toujours beaucoup de vous autour de nous. Une de mes tantes, peu lettrée mais très sensible et restée d'une charmante jeunesse de cœur, vient de découvrir vos livres avec ravissement. Elle s'appelle Anna, elle est blonde et sa vie est assez difficile ; vos livres sont parmi les choses qui l'aident. » Et le 22 avril 1939 : « Nous avons passé d'inoubliables jours de Pâques au mas de Berne, où vous pouvez penser qu'on a plus d'une fois parlé de vous. Nous y avons même lu votre *ligne de vie*, avec un ravissement augmenté par le sentiment des multiples ressemblances et différences que nous découvrions entre la Campine et la Provence. Mais surtout, quelle vérité, quelle âpreté, quelle dure beauté sans pudeur vous créez ! Nous voilà loin des paysans d'opérettes qui ont cours sous le nom de régionalisme. » Est-ce à la suite de ce séjour que Marie et Alexis envoient ces vers miriltonnesques :

L'anchois, la bouillabaisse et le marc Rou manille
Traversent chaque jour notre ligne de vie.
Frère Jean fait le feu, Alexis la salade,
Les cloches du troupeau sonnent la sérénade
Martin chante, Alexis boit, Jean parle d'or
Et la grenouille annonce un nouveau Météore.
De Saint-Rémy, Beuken et les époux Curvers
Se souviennent de vous, chère Marie Gevers.
Alexis Curvers. M.D.

il y a deux ans, nous étions au mas de Berne¹, où nous apprîmes, avec toute l'indifférence du bonheur, l'invasion de l'Albanie, – qu'est devenu Philippe Merlen ? – il y a trois ans, en Suisse, ayant dû renoncer à l'Autriche qui venait d'être annexée ; il y a quatre ans... mais à quoi bon ? C'est bien la première fois que je date ainsi mes souvenirs.

Les troupes hitlériennes, ayant maintenant coupé Grecs et Yougoslaves à la frontière albanaise, marchent maintenant sur Belgrade par le Sud. On retire des décombres de la capitale des milliers de cadavres². Pendant ce temps, les Anglais nous *disent* ce qu'ils *vont* faire, ce que *va* leur envoyer l'Amérique (où il semble que l'intérêt pour l'Europe se décourage^{dcxxvii} et où les grèves ne sont toujours pas terminées). Les Allemands sont accueillis en libérateurs à Zagreb par les Croates³, – encore une minorité catholique, comme c'est curieux ! Être

La tirade suivante, sur la même carte postale non datée, est signée « Beucken » :

De qui sont ces vers limpides ?
De l'auteur de la Vie d'Euripide.
De qui ces vers dont on jubile ?
De l'auteur de la vie d'Eschyle.
Ne dites donc pas : De qui est-ce ?
C'est de l'auteur de la Vie de Périclèse.
C'est la Marie Delcourt,
Qui enchante nos jours.
Amen.

Et Marie Delcourt prend la plume le 19 octobre 1943 : « les *Images de Grèce* vous ont été adressées directement par Libris, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de dédicace et je voudrais qu'il y en eût une. Nous réparerons cela la première fois que nous passerons à Missembourg. Cela ne durera peut-être plus si longtemps avant que vous nous voyiez revenir, dans une petite voiture qui ne sera plus celle qui nous conduisit chez vous le 24 mars 1940 » (Bruxelles, Bibliothèque royale de Belgique, Archives et Musée de la Littérature, ML-542).

- 1 Où séjournait Jean Jacob dans le Midi.
- 2 Certaines estimations portent à 24 000 le nombre de civils morts dans les bombardements allemands, du 6 au 10 avril 1941.
- 3 Le 10 avril 1941, Zagreb tombe aux mains des forces allemandes qui font appel à Ante Pavelić. Ce dernier revient de Rome à la tête de 200 membres de l'Oustacha et met en place le nouvel État qui reçoit la Bosnie-Herzégovine en compensation des pertes territoriales. Occupation italienne de l'ouest du pays, du littoral dalmate et des environs de Kotor. La *Wehrmacht* installe un contingent important à Zagreb. Le régime oustachi dirige la « Grande Croatie », pourchasse les Tziganes, les Juifs, les opposants croates (notamment communistes), les Serbes (dont il faut « exterminer un tiers, en chasser un tiers, en convertir un tiers ») et fournit des troupes aux forces de l'Axe.
En août 1941, les Allemands confieront la Serbie au général Milan Nedić qui se distinguera rapidement par la sauvagerie des répressions contre les « Tchetsniks »,

saturé d'horreur ne serait rien, si je n'avais le sentiment de l'inutilité de cette horreur. Dans quel cauchemar le monde s'enfonçait-il ?

Dimanche 13 avril 1941.

Ne pouvant plus dormir, levé avant 6 heures, la tête pleine de pensées brûlantes et vagues : l'Amérique, – si j'avais un fils ? – la guerre ; j'ai cru sentir hier, après la dépression d'avant-hier, que le cours des événements allait changer. On attend avec fièvre les premières nouvelles de la bataille de Grèce. Je viens d'avoir aussi l'idée de la première scène où reparaît Hyacinthe [Grandrieux] et vais essayer de l'écrire. La fin de la nuit est encore uniformément grise : impossible de voir quel temps il fera aujourd'hui. Du moins, la pluie a cessé. Des moteurs ronflent, très loin, sur la terre ou dans le ciel. Premiers chants d'oiseaux. C'est Pâques. *Christos anesti*¹ ?

Jeudi 17 avril 1941.

Par une matinée admirable, on amène au cimetière de Tilff le corps d'un garçon de Méry qui, prisonnier en Allemagne, a été libéré atteint de pleurésie, est revenu par chemin de fer en deux jours et deux nuits et arrivé à Bruxelles pour mourir.

Mercredi 23 avril 1941.

Impression que tout est foutu. Le pire nous semble promis, mais je songe qu'il y a moins d'un an, au moment de la débâcle en Belgique et en France, nous n'aurions pas cru que nous mènerions^{dcxxviii} maintenant, dans notre maison, en plein drame européen, une vie en somme tolérable... Il y a les autres, oui, l'océan de deuil et de souffrance autour de nous.

nationalistes serbes, et les partisans communistes croates. En août 1942, la Serbie sera déclarée « libérée des Juifs ». Entre 1941 et 1945, l'administration de Nedić aurait causé la mort de 67 000 partisans de Tito, 69 000 Tchetsniks et 20 000 juifs, à quoi il faut ajouter les destructions de bibliothèques, écoles, musées, théâtres, lieux de culte...

1 Traditionnelle annonce en grec : « Christ est ressuscité ».

Douce visite de Jean Puraye. Il nous dit avoir compris la guerre le jour où, à Temploux¹, il a vu après un bombardement une petite main au pied d'un arbre, dans une prairie où campait, quelques minutes plus tôt, un groupe de soixante cyclistes. Droit et civilisation cessèrent alors d'exister. Je sens poindre l'idée que ça doit finir à n'importe quel prix.

Lundi 28 avril 1941.

Course hier avec Paul [Curvers] à La Planche², où nous avons vu Léna³. Elle a du pain blanc, du chocolat, et pense tomber à la renverse en apprenant à quoi se réduisent nos rations alimentaires, en comparaison de l'abondance relative qui règne encore en Hollande. Retour par Aubel⁴, Herve⁵. Bredouilles mais contents de la journée.

La croix gammée flotte depuis hier sur l'Acropole, où je ne crois pas que les Grecs aient jamais arboré leur drapeau ni aucun autre emblème national.

Samedi 10 mai 1941.

Journée aussi belle que l'an dernier, mais froide. Vent du Nord interminable. Les boutiques et cafés du village ont fermé dès l'après-midi en signe de deuil et de protestation. Un an déjà que nous partions d'ici, pensant ne jamais revenir. Cette année maintenant semble avoir passé vite. C'est le présent qui paraît long.

Mardi 13 mai 1941.

Rudolf Hess a atterri en Écosse⁶.

-
- 1 Temploux, commune de la province de Namur, située à 9 km de Namur et à 61 km de Liège.
 - 2 Dépendance de la ville de Leuze, à 12 km de Namur et à 20 km de Liège.
 - 3 Nous ignorons tout de cette personne.
 - 4 Aubel, commune de la province de Liège, située à 76 km de Namur, à 40 km de Liège et à 16 km de Verviers.
 - 5 Herve, commune de la province de Liège, située à 66 km de Namur, à 25 km de Liège et à 9 km de Verviers.
 - 6 Le 10 mai 1941, Rudolf Hess, compagnon de route d'Hitler, se pose en parachute en Écosse, dans la propriété du duc de Hamilton. Il vient négocier avec un groupe pacifiste

Tout le bassin de Liège est en grève. On parle aussi du Borinage et du Nord de la France.^{dcxxix} Les événements restent obscurs. Je m'attends à des choses graves. Il fait aussi beau que l'an dernier (nous arrivions à Mons). Silence et attente.

Une lettre de Droz, un peu trop « adaptée », nous déçoit.

Chose curieuse, j'ai dû^{dcxxx} porter hier en réparation la montre de Marie et la mienne, et ai constaté en même temps que toutes les horloges de la ville, y compris celle de la Cathédrale, s'étaient arrêtées.

Étonnantes visites à Burenville¹, chez Massenge, à qui je rachète son matériel de relieur². In vraisemblable bric-à-brac d'objets de valeur et de pacotille. Autographes de Louis-Philippe, de Marie-Henriette, beaux meubles anciens. Balais accrochés à de beaux portraits de famille. Dans cette maison, on secoue la cendre des cigarettes, non pas à terre, mais sur les tables.

Rencontré les Van Erck, un peu gênés, l'air « isolé ». Nous évitons toute allusion aux journaux auxquels Jules collabore. Ils me disent être brouillés avec Théo [Henusse], je ne sais pourquoi.

Mercredi 14 mai 1941 au soir.

Fatigue, dégoût insurmontables. Attente épuisante des nouvelles, qu'on pressent mauvaises.

L'ignoble Colle commence la construction d'un horrible mur en ciment qui privera notre jardin d'un peu plus de soleil encore³.

supposé capable de renverser Churchill. Il est arrêté par les autorités britanniques. Hitler le fera passer pour fou et Hess gardera le silence jusqu'à sa mort (1987) sur cette mystérieuse initiative. Voir ALLEN (M.), *L'Étrange Voyage de Rudolf Hess (mai 1941). Le Secret le mieux gardé des services de renseignements britanniques*. Paris : Plon, 2003.

- 1 Burenville, commune de la périphérie de Liège.
- 2 Ce Massenge ne nous est pas autrement connu.
- 3 Le 23 octobre 1944, Alexis Curvers se résignera à déposer plainte au bourgmestre de Tilff : son voisin, Colle, rexiste et collaborateur notoire, furieux sans doute que le juge de paix ait donné raison aux Curvers pour une affaire de mur mitoyen trop élevé, les a dénoncés, provoquant ainsi l'arrestation du 14 juillet 1944. La lettre au bourgmestre est conservée dans les archives familiales. Dans son récit *La vérité vous délivrera*, Curvers transpose ces faits et nomme le voisin M. Dave.

Marie me dit : « Il y a juste un an, à cette heure-ci, nous quittions Mons en flammes, avec les Hubaux, et nous descendions de voiture toutes les dix minutes pour nous cacher dans les fossés. Et nous étions beaucoup moins désespérés que maintenant. »

Vendredi 16 mai 1941.

Vu hier Marcel Thiry et Maurice Dehousse¹.

Fait connaissance cet après-midi, à propos de reliure, avec François Boonen², ancien élève de Soreil, qui se destinait à l'École militaire, a fait la guerre et songe maintenant à se faire trappeur au Canada. Il me conte comment le 10 mai l'a surpris au Sart-Tilman³ avec un camarade et deux téléphonistes ; cantonnés chez^{dcxxx} l'abbé Martin, ils s'étaient couchés tard la veille pour avoir écouté jusqu'au bout un récital de violon à Radio Paris. Ils sont partis le samedi soir, et Boonen est allé chez ses parents, sur^{dcxxxii} les hauteurs de Burenville, où il est resté jusqu'au dimanche à midi (il ne semble pas se rendre compte combien cette touchante faiblesse était conforme à l'attitude universelle d'abandon, qu'il déplore d'ailleurs). Puis la fuite jusqu'au littoral, les vains efforts pour s'embarquer. Ce garçon a vraiment l'esprit militaire, cette chose qui est devenue très belle, et dit « travailler » pour « faire la guerre ».

Reçu pour la première fois une carte de Jean Jacob⁴.

-
- 1 Nous ne savons pas de quel Dehousse il s'agit : Fernand (1906-1976), professeur de droit, homme politique né à Liège, adhère au parti socialiste après avoir été libéral. Militant wallon. Époux de Rita Lejeune (née en 1906), philologue et professeur à l'Université de Liège, et père de Jean-Maurice Dehousse, né en 1936, homme politique et militant wallon lui aussi.
 - 2 Il ne semble pas s'agir de l'abbé Boonen qui viendra chez les Curvers le 23 mars 1952.
 - 3 Sart-Tilman, à 3 km de Liège. Actuel site d'une partie de l'Université de Liège.
 - 4 Curvers a conservé quelques-unes des lettres que Jean Jacob lui a adressées entre 1935 et 1951. Seule une carte est conservée, datée du 22 novembre 1941, Camp M - *Stammlager* XIII, où le prisonnier écrit : « Paul [Dresse] a donné les éléments d'un articulet sur moi dans *Voilà*. "Écrivain prisonnier", il ne me manquait que ce titre ! Il n'est d'ailleurs plus question pour moi d'écrire. La fonction que j'ai ["homme de confiance principal"] n'est pas une sinécure, malgré l'organisation de nos services et notre nouvelle installation. Il y a des jours où je suis réellement éreinté. Et rien ne dit que je ferai partie des prochains convois d'inaptes. Je n'ai guère le temps de lire, sinon le soir avant de m'endormir : la Bible ! Je suis enchanté par les livres de Sagesse. Le niveau intellectuel du camp, qui était brillant, est en baisse depuis le dernier départ d'inaptes français. »

Il continue à faire un froid de loup.
Le matériel de reliure est arrivé ce matin.

Samedi 17 mai 1941.

Le village était ce soir plein d'amitié, dans une belle lumière de soleil couchant. Il n'y a plus d'Allemands à Tilff. Les journées longues nous sauvent du funèbre obscurcissement de la guerre. Les gens causaient pensivement. J'allai voir Lucien [Surlémont] qui travaillait chez Massin à ma presse de métal, dont il fait une merveille. Et Marcel, le rose^{dcxxxiii} garçon boucher, revenait de Liège sur son vélo en panne, ramant du pied sur le sol, aidé par un camarade également à vélo qui, d'une^{dcxxxiv} main appliquée sur ses reins, par un^{dcxxxv} geste presque tendre, le poussait.

Dimanche 18 mai 1941.

Jour de l'arrivée de Gui[llaume Curvers] et Philippe, avec les Paul [Curvers], les Jean Paulus¹, Gaston Libon.

Mercredi 21 mai 1941.

Départ de Gui. Philippe nous reste. Après un moment de mélancolie à la gare, il se reprend à la joie du retour à vélo et joue avec entrain tout l'après-midi au grand air. Je^{dcxxxvi} lui fais un petit jardin. Soupé sur la terrasse, encore au soleil. Le voici couché, et j'entends avec peine sa petite toux intermittente. Il m'a dit, comme nous venions de le coucher : « Quand on est vieux, on est malade, et si on reste dans son lit le matin et encore l'après-midi, on est mort. Si tante Marie meurt, je serai ton homme, tu viendras dormir avec moi. » À

1 Jean Paulus (1908-1995) est professeur de psychologie, historien de la philosophie médiévale, auteur, par exemple de *Henri de Gand* (Paris : J. Vrin, 1938) et de *Le Problème de l'hallucination & l'évolution de la psychologie d'Esquirol à Pierre Jante* (Paris : Droz, 1941). En 1961, Curvers, accusant réception d'un mémoire d'étudiant (« Le Comportement homosexuel »), adresse à Paulus une lettre où il s'insurge contre les psychologues qui se contentent de décrire de manière « triviale », les « singularités physiologiques, affectives et vestimentaires » des homosexuels ou les formes les plus caricaturales de l'homosexualité délinquante ou morbide (brouillon conservé).

Marie, il avait dit : « Demain, est-ce que tu me montreras où tu as mal à la jambe ? » Il est vraiment affectueux.

Vendredi 23 mai 1941.

Philippe [Curvers] remplit toute notre vie. Il nous a accompagnés aujourd'hui à Liège. Son ravissement devant les modestes jouets d'Uniprix que nous lui avons achetés. Il nous a offert ses bonbons en remerciement. Deux ou trois fois déjà, il m'a interrogé sur la mort : « On ne remue plus ? Pas même les mains ? C'est quand on est très vieux ? Est-on encore habillé ? »

Lundi 26 mai 1941.

Réponse typiquement allemande que me faisait Colle : « Oui, j'ai marché sur votre terrain sans votre autorisation, puisque, si je vous l'avais^{dccxxxvii} demandée, vous me l'auriez refusée. » Inutile de discuter, de chercher à expliquer.

Carte de Marguerite [Wintzweiller]. Il paraît que « nos » pommes de terre ont bien donné à Laval. La petite maison n'a pas changé. Nos trois amies y retourneront cet été ¹.

Philippe [Curvers] continue à faire notre joie, tout en nous éreintant. Je pense à l'héroïsme des parents, aux joies qui les récompensent. Sans envie cependant pour la vocation de la paternité. Les enfants des autres suffisent.

1 Cette carte a été conservée. Le 13 mai 1941, Marguerite écrit : « Il faut tout de même que je vous dise que nous avons pensé à vous ces jours-ci plus souvent encore que d'habitude – revivant le mai de l'an dernier. [...] Où en sont vos ruches ? Ça, c'est l'idée de génie. Et puis, virgilienne, et tout. Mais que Marie m'écrive (sans tricher) quel est le tour de taille d'Alexis, et inversement. Françoise mesure 1m 72 ; le dentiste et le docteur assurent conjointement qu'elle se déminéralise, mais elle ne se trouble pas pour si peu et, à part l'ennui des dents à plomber, garde une gaîté admirable ; elle travaille plutôt bien, mais je crois qu'elle est involontairement notée au-dessus de ses mérites par des professeurs qui la trouvent gentille, ce qui est vrai d'ailleurs. Maman a de mauvaises jambes [...] J'ai même pu, avec un petit effort, passer dix jours à Laval. Dans le pauvre jardin (si utile cet automne : nos pommes de terre ont parfaitement réussi) il n'y avait plus que quelques poireaux – mais tout est resté pareil, tout vous attend. Car il faudra y faire un pèlerinage, c'est juré ? pour exorciser les mauvais souvenirs. La corde [installée par Alexis en guise de rampe] se balance dans l'escalier, on n'aura aucun préparatif à faire. Sauf impossible, nous y passerons l'été. »

Mon roman s'enrichit de toute une importante substance : Henri à Londres, le mariage, la petite Yvonne et le petit lord, etc.

Samedi 31 mai 1941.

Ce fut hier la journée la plus lourde, peut-être, de la guerre.

Altercations pénibles avec le sinistre Colle et ses sbires.

Et nous souffrions positivement de la faim.

Il n'était pas jusqu'à Philippe [Curvers] qui ne fût devenu grincheux.

Aujourd'hui tout s'est calmé, rasséréiné. La manne nous tombe du ciel sous forme d'une gigue de chevreuil que Tina [Laffineur] nous apporte en grand mystère. À Liège avec Philippe, je téléphone aux Levaux pour les inviter à venir partager l'aubaine. Et j'oublie, en leur parlant, que c'est aujourd'hui qu'ils marient leur fille Mima.

Simone ¹ s'est fait platiné puis aussitôt, devant l'horreur du tableau, dé-platiné et reteindre les cheveux en acajou. Coût de chaque opération : 150 francs.

Lucien [Surlémond] achève l'installation magnifique de ma presse à satiner et refuse tout salaire.

Vendredi 6 juin 1941.

Philippe [Curvers] parti, nous restons bien seuls, un peu tristes.

Sur le vélo, comme je le priais de ne pas bouger, il me disait, avec son joli accent suisse : « Mais je peux remuer un peu, remuer comme *lé* fleurs ? »

Quand tante Marie sera morte, il sera mon homme et viendra dormir avec moi, car il préfère se marier avec un homme ! Ce point semblait le tracasser et il a demandé plusieurs fois si on pouvait.

À propos d'une pivoine : « Elle est tout ouverte, ouverte comme l'été. » (Mais n'entendait-il pas : « comme *en* été » ?)

1 Ancienne servante chez les Halleux, première femme de Jean Curvers (1909-1995) qui lui donne deux filles, Hélène et Jacqueline, et qui les quitte, comme l'écrit Alexis Curvers le 1^{er} janvier 1942. Les voisins se souviennent que Simone était très « olé-olé » et qu'elle faisait des « scènes terribles ». Jean se remariera avec Paulette Lochtmann et aura un fils, Michel (né en 1959).

Si gentil, si affectueux, si éveillé, et toujours à la fête^{dcxxxviii}. Avis de la patronne du garage d'Angleur : « Ce n'est pas un enfant, n'est-ce pas, ça, tellement il cause bien. »

Pas de nouvelles encore de son retour à Bruxelles^{dcxxxix}, depuis trois jours.

Dégoût, éloignement affreux de la vie et des hommes.

Reçu vingt-cinq mots de Marcel Aghion, par la Croix-Rouge.

Mardi 10 juin 1941.

L'idée des bombardements d'Alexandrie ne cesse de m'oppresser^{dcxli} le cœur¹.

Colle continue ses entreprises effrontées. Le mur va s'élever à 3 mètres 80 et les ouvriers piétinent impunément notre potager.

Sur les deux plans, c'est la même rage impuissante que j'éprouve (impuissante jusqu'à nouvel ordre) devant les défis de la force.

Comme je demandais à Riga, le boulanger, s'il voudrait témoigner de ce qu'il avait vu : « Oh ! non, n'est-ce pas, nous autres, dans le commerce... »

Sentiment qu'il n'y a plus rien au monde sur quoi poser avec plaisir les yeux.

Dimanche 15 juin 1941.

Laideur épouvantable de tout. Je me remets ce dimanche soir à écrire mon roman, l'horrible nécessité^{dcxli} du travail m'étant l'unique salut.

Mardi 24 juin 1941, fête de Père.

(Et fête de mon frère Jean, à qui je n'ai pas écrit, agacé que je suis par la sottise de son ménage, – ainsi devient-on dur et méchant.)

Pétain à la radio (à propos de la Syrie, il y a quelques jours) : « Les Français prouvent, *une fois de plus*, qu'ils sont capables de se défendre¹. » On

1 Erwin Rommel veut conquérir l'Égypte. Le 7 juin 1941, un raid nocturne de la *Luftwaffe* sur Alexandrie fait 230 victimes. Le lendemain, l'évacuation de 40 000 personnes commence. L'Afrikakorps restera bloqué à 200 km d'Alexandrie. Mais en janvier 1942, Rommel reprendra position en Égypte et parviendra jusqu'à El-Alamein, à 60 km d'Alexandrie, au mois de juin.

croit rêver. Le seul ressort actuel, le^{dcxlii} dernier ressort de la France me paraît être la vanité délirante. Bavardage sans fin. Méconnaissance absolue des vertus du *silence*. Ils sont tous persuadés que la France garde un rôle à jouer, un rôle plus grand que jamais (*Graecia capta*² etc.), et que l'Allemagne va lui confier ce rôle dans la nouvelle Europe³.

Dimanche matin^{dcxliii}, coup de tonnerre : déclaration de guerre de l'Allemagne à la Russie^{4, dcxliiv} Ici, on arrête les communistes. L'incertitude et l'anxiété sont générales devant l'événement.

Nous passons l'après-midi (Marie, pour la première fois cette année^{dcxlv}, dans^{dcxlii} son costume blanc de Cabris, tant il fait beau) chez les Gratia, avec l'amusant Maurice Brocas et des peintres^{5, dcxlvii}

Impossible de travailler sérieusement. Mon roman ne se dépanne pas, bien que la matière s'en enrichisse chaque jour. Mon temps est grignoté du matin jusqu'au soir. Fatigue et prostration affreuses, avec obsessions de mesquins détails matériels.

-
- 1 En Syrie, début juin, les troupes vichystes du général Dentz (45 000 hommes) commencent par résister faiblement face à celles du général Wilson et du général français Catroux. Mais le 15 juin, elles contre-attaquent, regagnent la ville de Marjayoun, puis El Quneitra. Les 19-20, de violents combats ont lieu près de Damas et les vichystes éliminent un bataillon indien. Cependant, les Alliés reprennent Damas le 21 et contraignent les vichystes à quitter Marjayoun. Le 23 juin, les vichystes résistent à une attaque britannique et conservent Palmyre.
 - 2 HORACE écrit : « *Graecia capta ferum victorem cepit, et artes intulit agresti Latio* » (*Épîtres*, II, 1, 156). Littéralement : « La Grèce conquise conquiert son farouche vainqueur et porta les arts au sein du Latium rustique ».
 - 3 Un historien comme Jean PLUMYÈNE (*Pétain*. Paris : Seuil, 1964) considère que, lors des combats en Syrie, se sont manifestés « l'essence de la politique étrangère », le « nationalisme archaïque » et la « monomanie » de celui que Churchill appelait le « vieux radoteur » (p. 147 et 145). C'est alors que le prestige du Maréchal s'effrite.
 - 4 Le 22 juin à 3h30 commence l'opération Barbarossa : l'armée allemande, sous la direction de von Brauchitsch (145 divisions, plus de 3 millions de soldats, appuyés par 3300 chars et 2770 avions), pénètre sur le territoire de l'Union soviétique.
 - 5 André Gratia (1893-1950), médecin, professeur à l'Université de Liège, auteur de nombreux travaux en bactériologie. Maurice Brocas (1892-1948) est peintre, époux de Suzanne Cocq (1894-1979), artiste elle aussi.

Jeudi 26 juin 1941.

Journées sans répit. Journées splendides, qu'il faudrait passer dans la contemplation, et à jamais perdues : le ménage, le jardin, les courses, le procès avec Colle... Je me demande parfois ce qui restera de moi après pareille torsion de mon être. Ces activités finissent^{dcxlviii} par me devenir nécessaires comme une drogue : c'est une forme de paresse. Plus une minute pour écrire. J'éprouve de plus en plus une répugnance à poursuivre la relation de mes souvenirs de l'an dernier : je découvre que ces souvenirs, fastidieux comme tels, se sont déjà changés en matériaux de roman. Beaucoup pensé à mon roman.

La plus grande obscurité continue à envelopper les événements de Russie. On est absolument sans nouvelles¹.

Lundi 30 juin 1941.

« Quand j'ai été dans le monde, je l'ai aimé comme si je ne pouvais souffrir la retraite. Quand j'ai été dans mes terres, je n'ai plus songé au monde. » Herman [De Cunsel], ici depuis samedi, nous lit cette phrase de Montesquieu², qui vient comme une réponse à l'une des questions que je suis précisément en train de me poser :^{dcxlix} suis-je^{dcl} un homme des villes ou un homme de la campagne ? (Ceci à propos de mon ignorance de moi-même.) Il faut être les deux.

« Ne sacrifie pas aux idoles », dit Herman, citant Gide³.

— Ne détruis jamais l'idole d'un autre, répond Marie.

À Liège, place du Théâtre, vingt-cinq personnes regardent en l'air, sous les marronniers. Je m'approche, supposant déjà des avions, et m'informe. On me montre un oiseau tombé d'un^{dcli} nid et qui se cramponne à une branche en pépissant, n'osant pas s'envoler.

J'ai brisé samedi^{dclii} deux des cinq tasses japonaises que j'avais achetées pour la rue de Sclessin⁴ et qui dureraient depuis au moins dix ans. Elles m'ont

1 Les troupes allemandes progressent avec la plus grande rapidité : le 26 juin, les blindés de Guderian sont à Minsk.

2 MONTESQUIEU, *Mes pensées*, in *Œuvres complètes*. Paris : Gallimard, coll. Bibliothèque de La Pléiade, 2 vol., 1949-1951, t. 1, p. 978 (autoportrait).

3 « Compagnon de ta solitude, jeune homme qui plus tard me liras, c'est à toi que je m'adresse. Je voudrais que tu puisses dans mes écrits force, courage et conscience, et mépris pour les fausses vertus. Ne sacrifie pas aux idoles. » (*Journal*, 1^{er} août 1934.)

4 Alexis Curvers a habité rue de Sclessin avant son départ pour Alexandrie.

échappé des mains au même endroit de la cuisine, une le matin, une l'après-midi.

Mardi 1^{er} juillet 1941.

Paul [Curvers] me dit que les prix du marché noir baissent aussitôt que les Allemands sont en difficulté, et remontent dès qu'ils avancent.

Sentiment du temps tristement perdu.

Dimanche 6 juillet 1941.

Avant-hier au pays de Herve avec Léon Halkin. Déjeuner (d'avant-guerre) chez le gentil Henry Conreaux, dont la mère et la sœur Simone ¹ nous reçoivent avec une bonne grâce à la fois noble et rustique. Milieu plus que sympathique. Maison commode, propre et belle. Nous visitons aussi le chalet de Froidthier ² et le château de Wodémont près de Mortroux ³, à louer à peu près pour rien, avec des hectares de terres.

Dans mon désespoir de ne plus rien pouvoir tirer de moi, je m'astreins à m'asseoir chaque soir, la journée finie, devant mon manuscrit, – et j'attends.

Je me souviens d'un discours de Daladier, prononcé au début de la guerre, où il disait qu'Hitler ne trouverait en France ni traîtres, ni Hacha ⁴ (ce^{dcliii} nom avait ensuite été supprimé du texte publié^{dcliv}) pour lui préparer la besogne. Ce vaniteux bavardage (j'ai cependant de la sympathie pour Daladier) n'a pas empêché qu'il se trouvât en France des Hacha plus que partout ailleurs, et des Hacha qui s'appelaient Pétain.

-
- 1 Pas plus que sur Henry Conreaux, nous n'avons trouvé de renseignement sur les membres de sa famille.
 - 2 Froidthier, près d'Aubel. L'inventaire du patrimoine architectural de la Wallonie ne signale pas de chalet à cet endroit. Mais il peut s'agir d'un « chalet de Froidthier » ne se situant pas à Froidthier.
 - 3 Mortroux, commune de la province de Liège, située à 18,5 km de Liège et près d'Aubel. Le château de Wodémont est un bâtiment en moellons de grès et de calcaire, avec une grosse tour carrée, vestige de la construction médiévale.
 - 4 Emil Hácha (1872-1945) succède à Edvard Benes, à la présidence de la Tchécoslovaquie sous le protectorat allemand de Reinhard Heindrich.

Admirable dimanche à Hamoir avec les Cunsel¹ et René Michelet.

Lundi 7 juillet 1941.

Après le cours de reliure, je vais chez Paul [Curvers] prendre Philippe [Curvers] qui, pour notre joie, revient en séjour chez nous. Paul nous accompagne à vélo^{dclv} jusqu'à Tilff avec la valise du petit. Je lui fais en chemin des reproches sur sa mauvaise langue, sa roublardise, etc. – et la discussion tourne à l'aigre. C'est notre première dispute depuis la guerre. À l'arrivée, Marie nous offre des fraises et félicite Paul pour son anniversaire², que la mauvaise humeur m'avait fait oublier.

Je trouve Philippe, en si peu de temps, bien changé. Il parle mieux, paraît plus intelligent encore et fait maintenant une nouvelle moue : la grimace sérieuse d'un adulte qui réfléchit.

Mot de Paul, inoubliable : « Vous me refusez tous la vérité. »

Mercredi 16 juillet 1941.

À Hony avec Philippe. Tante Anna, Paul et Nic y sont venus cueillir les groseilles et me fêtent gentiment pour la Saint-Alexis³.

La fièvre de Philippe est tout à fait tombée, qui nous avait si étrangement alarmés et consternés. Nous faisons l'école des parents. Il me conseille sans cesse de me faire « caramade » avec les Allemands, afin que ceux-ci me donnent de la benzine (terme qu'il a rapporté de Suisse) pour ma voiture : il est de la génération réaliste. Le voici maintenant féru d'anatomie : il m'interroge^{dclvi} longuement, le plus souvent à mon grand embarras, sur la « flochette » et sur le contenu des « tuyaux » (boyaux).

Marie m'a dit ce soir qu'il y avait deux êtres dont la compagnie lui semblait toujours trop brève : Herman de Cunsel et Léon-Ernest Halkin¹. Immense éloge dans sa bouche.

1 Herman De Cunsel n'est probablement pas marié mais parfois accompagné de sa mère.

2 Paul Curvers est né le 7 juillet 1907.

3 En juillet 1989, Curvers s'insurgera contre le Vatican (dans *Présent*) qui a changé la date de sa fête : désormais ce n'est plus le 17 juillet mais le 17 février qu'on devrait le fêter.

Je lis *Lucien Leuwen*, en brûlant d'admiration. Assurément la plus grande des œuvres de Stendhal².

Pas de nouvelles, ou pas le courage de noter les quelques événements des derniers jours (entre autres le bombardement de Liège³, qui me fit relever par une belle nuit de lune, éclairée encore par les fusées orange,^{dclvii} – les voisins étaient sur la route et on causait dans tous les jardins). On est fatigué, exaspéré d'attente, et on a faim du matin au soir. Vie purement animale, faite de corvées, exténuante. Sentiment de honte à l'idée de ce qui se passe.

J'apprends par la radio suisse que les bombardements en Angleterre ont fait dans les six premiers mois de cette année 42 000 tués et 53 000 blessés, rien que^{dclviii} parmi la population civile...

Dimanche 27 juillet 1941.

Je n'ai plus eu^{dclix} un moment pour écrire dans ce cahier. Jeudi^{dclx} en Ardenne avec Philippe [Curvers] : journée merveilleuse. Finalement, le bon Soreil arrange tout à Wéris⁴ pour le séjour de Marie¹.

-
- 1 Dans l'hommage qu'il rend à son professeur, Marie Delcourt, à l'occasion du 10^e anniversaire de sa mort, Franz Bierlaire rapporte un conseil que Marie donna à Léon-Ernest Halkin : « Vous êtes nerveux, vous supportez mal l'occupation, vous devriez faire quelque chose, traduisez donc les *Colloques d'Érasme* ». Franz Bierlaire transcrit également deux lettres de Marie à Léon-Ernest (« L'Humanisme de Marie Delcourt », art. cité, p. 525-528).
 - 2 *Lucien Leuwen*, roman inachevé de Stendhal (1783-1842), paraît en 1927. Le 29 janvier 1941, Curvers relisait *Le Rouge et le Noir* (1830). Outre les qualités d'observation objective, la finesse de l'analyse psychologique, la maîtrise des techniques romanesques, Curvers doit aussi apprécier les personnages de Stendhal, êtres libres et individualistes. Julien Sorel, le précepteur pauvre, plein d'ambition, Lucien Leuwen, riche, rêveur, mais confronté au cynisme de la bourgeoisie de finances et aux intrigues politiques de province, sont deux héros à qui il peut s'identifier. Leur « chasse au bonheur », leur oscillation entre la femme mûre et la jeune fille, entre le calcul et l'innocence, âmes élevées dans une société médiocre, tout les rapproche. On peut dire de même de Fabrice del Dongo, dans *La Chartreuse de Parme* (1839), où s'ajoute le thème de l'Italie.
 - 3 Le chef-lieu de la province de Liège est le troisième port fluvial d'Europe et un nœud ferroviaire important. Ce qui explique qu'il soit et sera la cible privilégiée de bombardements tant de la part des Alliés que des Allemands.
 - 4 Wéris, commune de la province de Luxembourg, située à 20 km de Marche-en-Famenne.

Psychologie de belligérants. Les Anglais ayant prescrit, comme signe de ralliement, la lettre V^{dclxi} (les murs s'en couvraient^{dclxii} chaque nuit, à la craie, voire^{dclxiii} au pinceau), les Allemands se sont emparés du même signe dont ils ont fait le symbole de leur propre victoire. On voit maintenant des V officiels, imprimés ou faits au pochoir, parfaitement réguliers et^{dclxiv} représentant quoi ?

Hier matin encore, bombardement d'Alexandrie ; pas de victimes.

Cet après-midi, visite des Van Erck, on ne peut plus pénible et probablement la dernière. Les divergences trop radicales d'opinions ne s'arrêtent pas aux sentiments personnels. Le pis est que cet incident est venu interrompre les visites, charmantes celles-là, des Georges Goffin² et du bon Gaston Libon (qui nous apportait, ô merveille ! un pain blanc). Jeanne Van Erck est restée constamment silencieuse, l'air digne, grave et tendu à me donner des remords – hélas ! injustifiés – pour le restant de mes jours. Sa figure^{dclxv} était belle comme jamais, « fière sous l'outrage ». Je n'ai pourtant pu m'empêcher d'éclater, les ricanements de Jules m'exaspérant à l'excès.

Lundi 28 juillet 1941.

Conduit^{dclxvi} Marie à Wéris, avec Philippe³.

-
- 1 À cause de la guerre, Marie Delcourt ne peut plus, comme elle en a l'habitude, séjourner à Colpach, chez les Mayrisch : le Grand-Duché est annexé, les propriétés des Mayrisch saisies, Aline est en France.
 - 2 Georges Goffin (ingénieur) et sa femme Marie-Louise (surnommée Mouche, romainiste), qui résident à Bruxelles, sont des amis de Guillaume Curvers. Georges Goffin se joint aux frères Curvers (Alexis, Guillaume et Jean) qui, en 1929 et en 1931, partent, avec d'autres amis, dans les Pyrénées.
 - 3 Le 28 juillet, Marie, dans une lettre à son amie Aline Mayrisch, donne cette version des faits : « Je t'écris de Wéris où je suis pour quelques jours dans un brave petit hôtel ; Alexis m'y a collée presque de force. J'étais très fatiguée à la suite d'un séjour un peu trop long du petit Philippe, le neveu d'Al. Le gosse est charmant, mais éreintant et, quand ses parents se sont annoncés par surcroît, j'ai préféré laisser Al les recevoir seul. Ils ne resteront du reste que quelques jours, après quoi j'espère qu'Al viendra me rejoindre. Il pleut à verse et je passe à écrire le temps où je ne dors pas. » Aline lui répondra. L'enveloppe, conservée avec la lettre et portant le même numéro de censure, est adressée à « Marie Delcourt-Curvers Tilff P^r Liège Belgique ». De la main d'Alexis Curvers : « Hôtel Lallemand Wéris (Barvaux s/O) ».

Vendredi 1^{er} août 1941.

Départ des Gui[llaume Curvers], qui remmènent Philippe. La fin de leur séjour a été traversée par l'influence de l'inévitable Yvonne D[umoulin]. Visite ce matin du réconfortant Philippe Culot¹. À Liège, je soupe chez les Paul [Curvers], puis je rentre à la nuit ; pour la première fois, il me faut rallumer la lampe de mon vélo. Dans la maison absolument déserte, le cœur me serre à penser que demain je ne verrai plus traîner par terre, restes d'avions et de bateaux, les petits bouts de papier contre lesquels je me gendarmais.

Mercredi 6 août 1941.

Levé dès 6 heures pour recevoir^{dclxvii} les gens qui viennent vider la citerne, je saisis cet unique moment de liberté pour écrire ceci et prendre quelques notes pour mon roman. Mon procès avec Colle passe ce matin, et je dois encore téléphoner à mon avocat. Journées passées à transporter de la vase. Il pleut sans interruption. Marie – heureusement ! – toujours à Wéris où je dois la rejoindre aujourd'hui : sera-ce possible ? Je me sens au bord de la défaillance nerveuse. L'incroyable somme des choses à faire m'accable sans répit². Cette horrible maison^{dclxviii} (acquise jadis les yeux fermés et qu'il me faut subir depuis mon mariage sans espoir d'en changer avant longtemps) et^{dclxix} tout ce qui y touche, voilà ce qui m'aura dévoré tout entier et aura fait de moi, en moins de dix ans, le personnage que je déteste le plus au monde : un petit bourgeois de banlieue, tatillon et gratteur. Compagnie et aide charmante, hier après-midi,

-
- 1 Nous n'avons pas de renseignement sur cette personne (qui apporte probablement du ravitaillement).
 - 2 L'avant-veille, Alexis écrivait à sa femme : « Il n'est pas exact de dire que la solitude commence à me peser, le vrai est qu'elle n'a cessé de me miner sourdement et que si, même maintenant j'en prends à peine conscience, c'est que je suis trop abruti pour pouvoir encore sentir nettement quoi que ce soit. Je suis, ma pauvre chérie, indiciblement fatigué, fatigué jusqu'à la souffrance physique, avec maux d'estomac et malaises nerveux un peu partout. J'ai essayé de me coucher tôt et d'être seul et tranquille ces derniers jours, mais il y a décidément trop à faire ici pour connaître jamais le répit. Ne crois pas que je recommence à ronchonner, mais je puis bien te dire cela puisque je vais te rejoindre pour passer auprès de toi à Wéris ces qqs jours sur lesquels je compte beaucoup. Ni [?], ni parties d'échecs ne me tentent ; je resterai près de toi si tu veux bien, couché dans le lit ou au soleil s'il y en a. Je t'écris pendant que mon souper mijote : soupe, croquettes, légume vert, compote, n'est-ce pas bien ? Je continue à dévorer et à avoir faim, ce qui prouve que je ne suis pas précisément malade, mais déprimé. »

d'André Pauwels chez qui j'étais allé déjeuner en hâte à Hony entre deux corvées. Matin et soir, pendant dix minutes au lit, je lis^{dclxx} *Lamiel* avec ravissement¹. Seuls instants de vie de l'esprit. Jules Mathy², le manoeuvre, est très beau, courageux à l'ouvrage, vaniteux et assez roublard. Personne sur qui compter, comme d'habitude.

Jeudi 7 août 1941.

J'arrive à Wéris ce matin au lieu d'hier soir, toute citerne vidangée. Marie m'attendait sur le seuil de M^{me} Pochon³, debout dans sa cape brune, avec une bonne mine reposée qui me réjouit. Mon retard l'avait fort inquiétée, et je n'avais pu lui téléphoner (interdiction allemande), alors qu'on téléphone d'ici à Liège comme on veut. Je tombe endormi en entrant dans la chambre. Après-midi chez les Chauvin : goûter plantureux, partie d'échecs, accueil charmant et visite, assez mal reçue, d'un lointain petit-cousin à moi, un bénédictin fils de M^{me} Robert⁴. Le petit Gui Hubin⁵ est là ; cet aveugle roule à bicyclette. Les Soreil arrivent demain. Tout un monde, toute une vie dans ce joli hameau perdu. Joie de retrouver à Marie et de voir devant moi ces quelques jours de détente parfaite. Plus de ravitaillement, de ménage, de jardin ni de citerne dont il faille s'occuper. Quel privilège ! Et pourtant que nos désirs sont devenus modestes !

-
- 1 *Lamiel*, projet de roman (commencé en 1839 et resté à l'état fragmentaire) où Stendhal voulait donner un pendant féminin à Julien Sorel.
 - 2 Nous n'avons pas de renseignement sur cette personne. Dans la lettre citée ci-dessus, Curvers explique : « nous sommes en train de vider la citerne et d'exécuter quelques autres petits travaux adventices. Il y avait décidément de l'humidité et des mystères à élucider. Tout cela est en bonne voie et se passe le mieux du monde. J'ai engagé un mandaye pour une journée de pompage. La vase fournit un excellent engrais pour le jardin. Si tu es d'accord, nous ferons placer une pompe qui permettra d'utiliser l'eau de pluie pour l'arrosage et pour la lessive. » *Mandai* ou *mandaye* désigne, en wallon, un homme à tout faire.
 - 3 C'est chez M^{me} Pochon, à Wéris, que séjourne Marie.
 - 4 Nous ne connaissons pas cette personne.
 - 5 *Idem*.

Vendredi 8 août 1941.

Bruno Mussolini se serait tué (« glorieusement », d'après la radio italienne) en essayant un avion près de Pise¹. C'est lui, sauf erreur, que l'incendie des villages abyssins bombardés réjouissait si fort. Des bruits impressionnants circulent à Wéris : propositions de paix de l'Allemagne. Nous en attendons confirmation avec impatience.

Samedi 9 août 1941.

Lu *Vent d'Est, vent d'Ouest* de Pearl Buck². Admirable explication des Chinois par l'intérieur. Les traits de mœurs sont toujours indiqués par voie d'allusion, comme il est naturel puisque c'est une Chinoise qui parle, et pourtant de façon très claire. Au contraire, il y a de la maladresse dans la peinture des détails matériels. « Elle prit une boîte de laque rouge dans l'armoire en bois de teck sculpté. » C'est comme si un Français écrivait : « Il prit une assiette en faïence blanche dans le buffet de noyer poli. » Ou bien : « Il lui^{dclxxi} présenta des deux mains un bol de riz. » Comme si nous disions : « Il la salua en enlevant son chapeau »^{dclxxii}. J'achève le livre ce matin au lit ; longue discussion avec Marie, que son féminisme révolté empêche de prendre devant le sujet tout^{dclxxiii} autre point de vue que celui de moraliste, à mes yeux le plus faux de tous.

J'ai lu *Lucien Leuwen* et *Lamiel* avec plus de plaisir encore que *La Chartreuse* et *Le Rouge*, romans composés et achevés. C'est que les transitions et les autres artifices du métier, quoique nécessaires, m'ennuient. Je rêve d'un livre qui ne contiendrait que de la substance pure, de celle pour quoi on a envie de faire toute l'œuvre ; je l'intitulerais : *Matériaux d'un roman*.

Je sais pourquoi ce journal est si médiocre : c'est que je tiens en réserve, pour mon roman, ce qui pourrait en être le meilleur.

Wéris sous la pluie est merveilleusement reposant.

-
- 1 Le second fils de Benito Mussolini, Bruno (1918-1941), s'est tué dans un accident d'avion le 8 juillet. Ses exploits en Abyssinie avaient été qualifiés de « démence ».
 - 2 Le premier des nombreux romans « chinois » de Pearl Buck, née Comfort Sydenstricker (1892-1973), qui recevra le prix Nobel de Littérature en 1938. Elle avait à peine trois mois lorsque ses parents s'installèrent en Chine. Publié en 1923, *Vent d'Est, vent d'Ouest* paraît en traduction française en 1932 (Paris : Stock).

Tilff, mercredi 13 août 1941.

Avant de commencer ce cahier, j'en ai arraché un feuillet – commode à cause du quadrillé – pour y crayonner^{dclxxiv}, une fois de plus, les plans de la future maison, indéfiniment perfectible...¹ Elle se situe, maintenant, au pays de Herve ou dans le Condroz².

Entendu ce soir l'*Alleluia* de Mozart, que M^{me} Ernst-Erich Noth³ chantait, à Pontigny, en l'honneur de Gui et de Charlotte qui vinrent m'y voir à peine mariés⁴ et tout tremblants de timidité. Mes larmes, au matin, dans la vieille cuisine voûtée. « Vous avez de la peine, Monsieur ? » me disait M^{me} Mestrès⁵.

J'ai le cœur tout glacé à l'idée que Philippe [Curvers] part peut-être demain pour la Suisse, dans un train de la Croix-Rouge, à ce que m'a dit Paul [Curvers].

Dimanche 17 août 1941.

Lettre de Marcel Aghion. Hier à Hony avec Marie chez André Pauwels, puis chez tante Anna. Jeudi^{dclxxv} aux Guillemins, embrassé Philippe [Curvers] partant pour la Suisse via Cologne et Mannheim. Dieu soit loué pour cette fois, il ne s'est rien passé dans ces villes pendant son voyage. Debout devant^{dclxxvi} la fenêtre du wagon de la Croix-Rouge où il voyageait dans^{dclxxvii} un groupe de 42 enfants, il m'a fait admirer d'abord son joli costume gris (avec des boutons, « comme un homme » et « des poches d'homme »), n'a pas cessé de crâner et de plaisanter jusqu'au moment où le train s'est ébranlé ; alors, il s'est un peu ému : « Tiens-moi la main jusque la gare soit finie. »

Le ménage Gui-Charlotte, de même que le ménage Hubaux, a cette particularité que l'homme y pratique la forme catholique du mensonge et la femme,

1 Ces plans n'ont pas été conservés.

2 C'est-à-dire, en Ardenne, le plateau (300 mètres) situé entre la Meuse, l'Ourthe et la Lesse.

3 Sans doute la femme de l'écrivain allemand, de son vrai nom Paul Krantz (1909-1983), qui a fui le nazisme en 1933, séjourne dans le Midi de la France et gagnera les États-Unis en 1948. Le 12 juillet 1935, avait paru une recension des livres de Noth, *La Tragédie de la jeunesse allemande* et *L'Enfant écartelé*, signée Curvers, dans la *Luxemburger Zeitung*.

4 Le frère d'Alexis, Guillaume Curvers, a épousé Charlotte Henchoz le 23 avril 1935.

5 Vraisemblablement une collaboratrice de Paul Desjardins à Pontigny.

la forme protestante¹. La première consiste à mentir aux autres sur les faits ; la seconde, à se mentir à soi-même sur le fond des choses. Par exemple, quand ils prennent le train, Gui déclare sans scrupule que Philippe n'a pas encore 4 ans ; Charlotte aussi, mais avec scrupule et en se donnant comme excuse qu'elle a trop peu d'argent pour payer. Mensonge égal de part et d'autre, mais aggravé chez Charlotte par le sentiment qu'elle conserve d'avoir le mensonge en horreur.

Bruxelles, dimanche 24 août 1941.

Tout un peuple minuscule de glaneurs, le long de la voie du train, formait^{dclxxviii}, trimant et courbé, bleu sur blond, une succession de Breughel.

Bonnes heures aux Staphylins². Il pleut toujours. Année maudite.

Gui[llume Curvers] me montre un ignoble article de Jules Van Erck : « la mort des délicats »³.

1 Charlotte Henchoz, la femme de Guillaume Curvers, née en Suisse, est protestante. Jeanne Foettinger, la femme de Jean Hubaux, originaire du Sud de l'Allemagne, est également protestante, quoique de mère juive.

2 C'est-à-dire chez Guillaume et Charlotte Curvers.

3 « Sous bénéfice d'inventaire. La Mort des délicats », dans *Le Nouveau Journal*, 2^e année, n° 276, 22 août 1941, p. 1. L'article doit être particulièrement odieux à Curvers qui se reconnaît certainement dans cette charge contre les « délicats ». Van Erck s'en prend aux désespérés, « mort[s] qui se promène[n]t » : « Ils sont ainsi plusieurs aujourd'hui [...] à errer sur une terre malheureuse sans doute, mais sauvée tout de même, déchirée mais vivante, meurtrie mais chargée d'espérances. Plusieurs qui traînent un reste de vie sur les chemins de la désolation et de l'ennui, l'esprit tout entier investi par le regret. Regret de l'"entre-deux", regret d'une époque expirée, regret d'un monde où ils régnaient, ces délicats, où l'universelle confusion leur permettait d'exercer un fragile, brillant mais funeste empire sur le petit nombre des esprits bien nés que la vulgarité publique, le désordre des choses, la folie de l'État détournaient des adhésions, même timides, des consentements, même prudents, aux idéaux qui gouvernent la vie sociale et aux actes collectifs qui traduisaient ces idéaux. [...] délicats, c'est le nom qui convient à ces petites bouches, [...] élite trompeuse, fausse aristocratie, compagnie de tarés qui se donnaient pour des saints. [...] On est tenté de tenir pour exceptionnels ces descendants des beaux-esprits. On se laisse entraîner à considérer comme maladie morale effroyable et nouvelle un vice qui affectait déjà les muscadins, avant ceux-ci les zéloteurs de Voltaire, et plus tôt déjà les petits maîtres qui se pressaient dans les ruelles des Précieuses avant que le rire magnifique de Molière, les sarcasmes salubres de Boileau [...] et le bon sens royal de Louis XIV ne dispersent leur troupe jacassante. » Ce « quarteron de ratés irréductibles » s'est trahi quand « l'odieux Julien Benda » a

Liège, mercredi 27 août 1941.

Retour de Bruxelles, où j'ai passé trois jours charmants et quatre nuits de canonnades. Accueil touchant des Gui[llaume Curvers], bien tristes du départ de Philippe, mais heureux comme nous de le savoir en lieu plus sûr qu'ici. Vu les Goffin, les Waleffe, les Gaspard et Pinson, Paul de Smaele, Marthe et Herman [De Cunsel] comme toujours adorables, Théo [Henusse] plus que jamais, hélas ! pareil à lui-même, les Desonay, mon cher André Pauwels. Tous on ne peut plus gentils, et me donnant l'impression si rare qu'on s'ingéniait

publié *La Trahison des clercs*. « Jusque là on avait affecté d'aimer Barrès et de suivre Maurras. Jusque là on avait professé un ralliement de bonne compagnie aux doctrines antilibérales. Jusque là on avait donné son élégante adhésion au parti de l'intelligence. On se gargarisait des propositions "Anti-Modernes" de Maritain, on se donnait pieusement la migraine en s'évertuant sur la Somme Théologique, on affichait au mur de sa chambre les Conseils pour acquérir la Sagesse. » Cette « mode », ce « souci de ne pas paraître attardé », cette « attitude », ne les retrouve-t-on pas chez les jeunes rédacteurs des *Cahiers mosans* qui admirent Benda ? Quand le « Jacobin travesti en philosophe » « se mit à élever d'absurdes griefs contre les écrivains et les esprits droits qui osaient dénoncer les tares de la démocratie et la décrépitude du régime républicain, le faux rationalisme de l'affreux petit homme parut à nos délicats le fin du fin. » De même les « délicats » élisent-ils André Gide « pape des clercs qui ne trahissent pas » ; mais « en singeant les façons de l'homme le plus intelligent du siècle et en épousant ses goûts, on n'en devient pas soi-même un second Gide. » Ces « petits Corydons » « croyaient s'arrêter avec lui sur une position, il l'avait déjà quittée ». Avec amertume, Van Erck souligne que pour entrer dans la « coterie » de ces « bien-pensants à rebours », il fallait notamment « reconnaître avec eux tous les postulats de leur fallacieux non-conformisme, [...] faire la moue devant le héros qui avait la maladresse de commettre un solécisme, juger du courage de quelqu'un à la qualité de ses mots, aimer le scandale, le pacifisme et la révolution. Avec comme de juste cette restriction triple qu'on ne fût pas soi-même éclaboussé par le scandale, que le pacifisme fût assez belliqueux et que la révolution vous épargnât, vous et vos biens. » Ne rien prendre au sérieux, ne pas s'engager pour plus longtemps qu'un tour de valse, ces mœurs des « délicats » ne conviennent pas à l'époque : « ces mazettes avaient oublié que l'intelligence la plus droite finit par se gauchir quand ne la soutient pas le caractère. » La diatribe n'est pas terminée. « Quand fut révolu le temps du calembour et des roses de papier, quand l'heure vint de savoir ce qui compte [...] les béquilles dorées qui soutenaient les esprits boiteux fléchirent. Ils s'abîmèrent dans cette forme de désespoir qu'on appelle attentisme [à ne pas confondre] avec cette "métastase" du patriotisme que l'attente est pour certaines bonnes gens, [...] des malheureux qui se trompent. » Les délicats ne se trompent pas et ce n'est pas d'hier qu'ils sont engagés sur un chemin sans issue : l'habitude de dire non à la vie, la paralysie, mal sourmois qui les rongeaient sous de brillants artifices, a désormais gagné leur âme. En conclusion, « Quant à nous qui vivons, il nous faut laisser ces morts enterrer leurs morts. »

pour moi. À part des courses pour la reliure, je n'ai fait que me laisser choyer. Visite tragique à Catherine, qui partait le lendemain pour tenter de rejoindre son mari¹. C'est la première fois que je la revoyais, la dernière avant combien longtemps ?

En rentrant, joie de retrouver Marie, et la maison que ma bien courte absence a transformée, embellie et même rendue agréable. L'absence est parfois le plus grand des biens, qui coupe court à l'ennui. « Vois, d'avoir été quittées... », aurait aussi pu écrire Marcel Thiry². Je me sens tout rafraîchi, tout remonté. Le contact avec une ville, avec une vie encore à demi civilisée, m'a surpris et ravi, malgré la misère qui règne là comme partout. J'avais oublié que c'était si doux.

Vendredi 29 août 1941.

Il aura plu sans discontinuer, du commencement jusqu'à la fin du mois d'août. J'ose dire que c'est complet.

Le bruit courait avant-hier soir à Seraing³ que la guerre allait^{dclxxix} finir après septante-deux heures (donc demain). Les gens préparaient les drapeaux et les rues étaient pleines d'une foule en rumeur.

Dimanche soir, 31 août 1941.

Absolument seuls toute la journée, à travailler délicieusement l'un auprès de l'autre. Nos pauvres repas sont des fêtes.

Pédalé jusqu'à Hony, pour dire bonsoir à tante Anna, Paul [Curvers] et Nic, qui venaient à ma rencontre le long du canal. Retour à la nuit. Pour la première fois pendant cet affreux août, la lune se lève et les étoiles se découvrent. À

1 Il s'agit peut-être de la cuisinière, M^{me} Laffineur, plus souvent désignée par le diminutif Tina.

2 Allusion à *L'Enfant prodigue* (1927. Voir THIRY (M.), *Œuvres poétiques complètes*. Édition de Christian Delcourt. Bruxelles : Académie royale de Langue et de Littérature françaises, 1997, t. 1, p. 116) :

Vois, d'être presque quittées,
Ces laideurs de tous les jours
Revêtir comme enchantées
Des airs d'anciennes amours.

3 Seraing, commune de la province de Liège, située à 9 km de Liège.

près de minuit, la vallée s'emplit comme chaque^{dclxxx} soir du bombardement des avions, du gémissement des sirènes et de l'écho^{dclxxxi} d'explosions lointaines, cependant que j'affûte paisiblement, dans la cuisine, mes couteaux à rogner.

Lundi matin, 1^{er} septembre 1941.

De la terrasse, j'ai vu ensuite deux merveilleuses fusées orange s'épanouir juste^{dclxxxii} en face de la maison, sur le faite de la colline, semblait-il. Toute la salle à manger en était éclairée. La bombe a sifflé peu après, puis éclaté, faisant trembler la terre. Puis une troisième fusée s'est brusquement éteinte aussitôt qu'allumée, et il a suivi une infinité de détonations de tous genres, pendant que les phares déplaçaient^{dclxxxiii} dans le ciel des colonnes de lumière bleue.

Pensé constamment à Catherine. Où est-elle à présent ?

(Ne pas oublier, pour le roman, les coïncidences de mes rencontres à Bruxelles avec André Pauwels.)

Nous entrons dans la période de l'année qui a toujours été maléfique à ceux que j'ai aimés. Presque tous sont morts entre le 2 septembre et le 2 octobre, ma mère et bonne-maman à Hony, mon père, de^{dclxxxiv} la congestion qu'il était allé y prendre.

Dimanche 7 septembre 1941.

Hier, Liège en émoi : le bruit courait qu'Hitler était renversé, la guerre, finie, et l'animation était extraordinaire ; les gens d'Outre-Meuse¹ accouraient chercher des nouvelles au centre, où l'on disait qu'Outre-Meuse pavoisait... Rencontré les Defrance², qui m'ont parlé de tante Annette³, et Victor Larock⁴ (plus vu

1 Quartier de Liège situé sur la rive droite, entre la Meuse et la dérivation, réputé pour son épicurisme et son indépendance.

2 Famille inconnue.

3 Annette Raskin, femme de l'oncle Albert Curvers.

4 Victor Larock (1904-1977), homme politique belge, plusieurs fois ministre, directeur du *Peuple*, l'organe du parti socialiste, de 1944 à 1954. Curvers a connu Larock au Collège Saint-Servais où ce dernier, fils de mineur, était boursier. Docteur ès lettres de l'Université de Liège en 1926. De 1932 à 1949, il travaille à l'Athénée royal d'Ixelles et à l'Institut des Hautes Études de Gand.

depuis Cahors), qui m'a dit : « Je crois que les Anglo-saxons l'emporteront finalement. Mais ce sera trop tard. Tout sera déjà pourri. » Entièrement mon sentiment.

Défense est faite aux Juifs de circuler entre 8 heures du soir et 7 heures du matin. Raison : trop de Juifs trempent^{dclxxxv} dans le commerce noir. Quand ce serait vrai, il aurait fallu ne pas leur enlever d'abord tous autres moyens d'existence. Et encore n'y aurait-il alors lieu de sévir que contre les fraudeurs (rendus d'ailleurs indispensables), Juifs ou non. Les auteurs de ce monstre juridique n'ont pas vu que la barbarie éclate moins encore dans la cruauté sadique de la mesure en question (par un surcroît de raffinement, les Juifs ne pourront plus s'établir que dans les grandes villes) que dans l'impertinence des motifs^{dclxxxvi} qu'ils invoquent. Le vrai barbare est celui qui ne sait même pas qu'il est un barbare, ni en quoi consiste la barbarie. J'ai appris cette nouvelle en lisant aux kiosques les titres des journaux que je ne veux pas acheter : c'est dommage, car la suite des articles devait en contredire plusieurs fois le début. Écrit à Denise.

Voici trois ou quatre nuits de suite qu'on n'entend plus passer les avions anglais. Et cette tranquillité soudaine se fait plus inquiétante que le vacarme des nuits précédentes.

(soir)

Il paraît qu'on vient de livrer aux Allemands les 2 millions de kilos de beurre, et plus, qu'on réservait prétendument pour le ravitaillement de la population belge en hiver. Réquisition des objets en cuivre et des pneus.

On ne peut se défendre, malgré tout, d'un vague espoir. Silence des radios. Je relis *La Princesse de Clèves*¹.

Lundi 8 septembre 1941.

Les gens d'Eupen¹ sont, paraît-il, enchantés d'être redevenus allemands : ils sont admirablement nourris, et l'on a doublé leurs traitements, leurs

1 On sait à quel point le chef-d'œuvre de M^{me} de La Fayette (1634-1693) est déterminant pour les romanciers à venir : elle inaugure le court roman psychologique qui deviendra, pour le jeune écrivain du xx^e siècle, une sorte d'exercice indispensable ; pour Curvers une source d'inspiration puisque *La Princesse de Clèves* est inextricablement intégrée à son roman inachevé, *Les Détours obscurs*.

pensions, leurs salaires ; les voilà complètement réannexés, sauf sous le rapport financier : c'est le gouvernement belge qui continue à les payer. Défense leur est faite de mettre les pieds en Belgique, sauf pour venir cueillir la myrtille et l'airelle dans les Fagnes².

Des enfants belges ont été spectaculairement emmenés en Allemagne pour les vacances. C'est sur nos maigres rations que leur subsistance a été prélevée. Or, nos stocks avaient été préalablement confisqués^{dclxxxvii} par leurs hôtes. Mais on est régulier, généreux, méthodique, ou on ne l'est pas.

Les bruits les plus fantastiques courent de plus belle. Les gens ne se résignent pas à ce que la guerre n'ait pas été finie samedi. Il n'y a pas de fumée sans feu, disent-ils. Hitler serait maintenant blessé et prisonnier de l'État-Major à Spa³, dans l'ancien abri du Kaiser !

Mercredi 10 septembre 1941.

Les viticulteurs en serres des environs de Bruxelles ayant eu l'ingénieuse idée de cueillir leur raisin sans avis préalable et de l'offrir à très bon compte directement à la population, qui s'en régala, il paraît maintenant un arrêté interdisant la vente du raisin jusqu'à la fin du mois, c'est-à-dire jusqu'à ce que les Allemands aient eu le temps d'en confisquer la totalité. Qu'il se trouve des Belges, secrétaires généraux et autres, pour faire cette besogne, c'est déjà scandaleux. Mais le plus écœurant est la raison qu'on donne de cette mesure et qui est bien, elle, d'inspiration typiquement boche : il s'agit de protéger les vieillards et les enfants qui auraient à souffrir de manger du raisin insuffisamment mûr. Inutile d'ajouter que toutes les grappes mises en vente étaient magnifiques et d'une maturité parfaite.

-
- 1 Commune des cantons allemands, dits « rédimés », devenue belge en 1919, dans la province de Liège.
 - 2 Les Fagnes : plateau de l'Ardenne belge se prolongeant en Allemagne. La végétation et le décor particuliers, le mystère de la région légendaire ont inspiré un écrivain comme Marcellin La Gardie (1819-1899).
 - 3 Spa, commune de la province de Liège, célèbre station thermale, située à 33 km de Liège. Spa fut le quartier général de Guillaume II à partir de mars 1918. Le Kaiser avait réquisitionné les villas autour de la source ferrugineuse et s'était adjugé Neufbois, propriété de M. Peltzer de Clermont, gros drapier wallon et sénateur de Verviers. Il y avait fait creuser par ses architectes une sorte de souterrain-redoute.

Samedi 13 septembre 1941.

Marie reçoit ce matin de Warsage¹ une photo du pauvre Jean Jacob, prise au camp où il est prisonnier : on le voit causant avec d'autres soldats, aux uniformes un peu négligés mais non pas débraillés. Toute la misère des camps^{dclxxxviii} m'apparaît dans ce carré de papier où se découvrent, parmi les silhouettes des baraquements, d'innombrables perspectives de désolation². Les hommes avec qui se trouve Jean ont^{dclxxxix} bonne mine, se tiennent bien, beaux, souriants et sympathiques pour la plupart. Je constate bientôt que ce sont des Français, et m'étonne de l'attrait quasi-physique que, malgré tant de déceptions, ce peuple continue à exercer sur moi. Jean, parmi^{dxc} ces garçons si bien campés, si bien dessinés (j'entends leurs voix nettes, leur accent vif), a une pauvre petite figure, vague et modeste, de Belge. Il a d'instinct, comme j'aurais fait, recherché leur compagnie³. Ce sont pourtant de tels sentiments qui préparent^{dxcii} les chocs en retour les plus rudes. Dans la^{dxciii} colère probablement^{dxciii} injuste que j'éprouve actuellement contre la France, il entre surtout de l'admiration trompée, – l'humiliation du mystifié.

Camps : institution sauvage remise en honneur de nos jours, où ils connaissent une vogue surprenante. On met un peu de tout dans des camps, pour un oui ou pour un non : soldats, civils, prisonniers, réfugiés, étrangers, hommes, femmes, Juifs, communistes... Et ceux qui n'y sont pas aspirent à y entrer : scouts, campeurs, gens déguisés de toutes façons^{dxciv}. On avait pourtant mis des siècles, en croyant que c'était un progrès, à tâcher de faire coucher chacun dans son lit.

Vendredi 19 septembre 1941.

Aux Guillemins, où je vais conduire ce matin Marie partant pour Bruxelles, nous voyons un homme qui crache le sang et nous montre une figure tuméfiée, avec une large plaie béante à la pommette : il nous dit avoir reçu un coup de poing d'un Allemand. Celui-ci, nous ayant sans doute vu parlementer avec sa victime, revient sur les lieux de son exploit et lui intime brutalement, d'un ton indiciblement vulgaire, l'ordre de déguerpir au plus vite. L'autre lui montre du doigt sa plaie sanglante et tourne les talons. Nous restons là, suffoqués. (Indifférence absolue des passants.) Après, nous pensons que nous aurions dû inter-

1 Warsage, commune de la province de Liège, située à 21 km de Liège.

2 C'est le thème d'un article que publie Curvers dans la revue *Synthèses* en 1945 (n° 5, « L'Âge des camps »).

3 Voir la lettre de Jean Jacob citée ci-dessus à la date du 16 mai 1941.

venir, en référant au commandant de la gare. Mais à quoi bon ? C'était un petit Allemand des chemins de fer, jaunâtre et mince.

M. Poulet écrit qu'il lui en coûte de devoir se soumettre à la censure¹, qui^{dxcv} l'oblige à passer sous silence certaines de ses « idées » (il ne dit pas : certains faits), mais qu'après tout les anciens journalistes avaient aussi des consignes (politiques, financières, etc.) à observer². Si l'on traitait avec l'ordure, je lui répondrais que ces consignes, ou d'autres pareilles, n'ont fait que se fortifier en s'uniformisant, avec cette circonstance qu'elles s'inspirent toutes^{dxcvi} désormais de la volonté^{dxcvii} de l'occupant.

Reprise du cours de reliure, dans la classe de M. Didden, fin, obligeant, minutieux et plus réglementaire que l'excellent Beugard³, qui était tout bonhomie, naïveté et chaleur.

Et me voici tout seul, cette nuit, dans la maison déjà froide.

Samedi 20 septembre 1941.

On me demande de faire la causerie d'introduction à une représentation classique de *Phèdre* au Parc⁴. Mon premier mouvement est d'accepter, puis je

-
- 1 Dès le 20 août 1940, une ordonnance militaire a instauré la censure en Belgique, dans le but d'éviter « l'excitation à la haine et au désordre » (titre d'une liste de 1090 ouvrages retirés de la vente en septembre 1941 par la *Propaganda Abteilung*). En décembre 2005, le mensuel du Front national, *Le National* (n° 126, en ligne), se plaint amèrement de la censure exercée aujourd'hui à l'égard du romancier Robert Poulet.
 - 2 Nous n'avons pas retrouvé trace de cette réflexion de Robert Poulet.
 - 3 Didden et Beugard, professeurs de reliure. Le 20 septembre, Alexis écrit à Marie : « Le cours de reliure a repris dans une atmosphère encore plus sublime que l'an dernier. Notre nouveau professeur, M. Didden, est petit, jeune, obligeant, méticuleux. C'est un ascète de la reliure. Il n'a pas le côté franciscain de Beugard, il serait plutôt un jésuite, d'ailleurs d'assez grande classe. Son cours ne retentit pas encore des "Attention !" et des "C'est ça !" qui ponctuaient tous nos gestes, mais nous le formerons, et il y a bon espoir de le voir bientôt nous tomber aussi dans les bras. »
 - 4 Théâtre bruxellois situé dans le parc de Bruxelles. Curvers écrira un poème sur cette représentation (« *Phèdre* » au Parc 1941, dans *Cahier de poésies*. Paris : François Bernouard, 1949, p. 77-78). Par ailleurs, cette introduction sera reprise dans *La Famille Passager* (op. cit.) : « Préambule des représentations de *Phèdre* » (données au théâtre du Parc les 16 et 18 octobre 1941), p. 175-189. De même pour *Andromaque* (théâtre du Gymnase à Liège le 13 novembre 1941, p. 157-174) et *La Coupe enchantée* de La Fontaine (théâtre des Galeries à Bruxelles, les 12 et 14 novembre 1942, p. 191-200). Les trois préambules sont réunis dans le chapitre *Sur le théâtre classique*

réfléchis que cette proposition émane d'un « secrétaire général »¹ et que, l'une des séances devant avoir lieu le soir, les Juifs ne pourront pas y assister. Que faire ?

Je pars pour Liège où j'ai pris divers engagements pour ce soir et où je compte loger chez Paul [Curvers]. Les préparatifs (nourriture, cigarettes qu'il faut emporter, précautions pour la maison, etc.) sont tels qu'après m'avoir occupé près de toute la journée jusqu'à 4 heures, ils m'ont enlevé d'avance tout le plaisir de cette escapade. Que^{dcxcviii} n'ai-je décidé de rester ici bien tranquille ! Il fait tout d'un coup splendidement beau, après un brouillard^{dcxcix} matinal où toutes les plantes avaient l'air d'être prises dans une glace aérienne. Quelle douceur Marie doit goûter dans le charmant Brabant wallon !^{dcc}

Et je sens^{dcci} peser je ne sais quelle menace.

Dimanche 21 septembre 1941.

Soupé hier chez Louis Thibert, puis, avec lui, Antoine Delrez² et Jean Puraye que je leur présente, morne exploration des cafés de la Batte^{dccii}. Je me jure chaque fois, c'est-à-dire après chacune de ces expéditions toujours vaines, particulièrement lamentables depuis la guerre et heureusement de plus en plus rares, de ne plus recommencer³.

(p. 141-200) qui commence par des *Notes sur la tragédie* (p. 143-156, déjà parues dans *Les Cahiers mosans* en 1932). Curvers y manifeste son engagement pacifiste.

- 1 C'est-à-dire un membre du collège qui exerce le pouvoir législatif et exécutif du pays sous l'Occupation.
- 2 Nous n'avons pas de renseignement sur cette personne.
- 3 Le lendemain, Curvers écrit à sa femme : « samedi, après le cours de reliure, je suis allé souper chez le bon Thibert comme il me l'avait demandé, en apportant avec moi 2 tartines et un œuf. Il m'a aussitôt déclaré : "C'est trop peu, n'est-ce pas, ça, vous n'aurez rien dans le corps. On voit bien que votre dame n'est plus là pour vous soigner. Bougez-vous un peu, allez." Et il a aussitôt ajouté au gras de jambon dont je m'étais muni une assez belle tranche de lard en provenance directe du pays de Herve ; puis ont suivi une tartine supplémentaire, de la compote, une poire cuite, une tasse de café au vrai lait et au vrai sucre, un verre d'anisette : bref, un inoubliable festin. Je l'ai ensuite emmené rejoindre en ville Puraye, extrêmement sensible au pittoresque de la rencontre, et nous sommes entrés ensemble dans divers cafés relativement honorables. Mais, "c'est comme je dis, on ne s'amuse plus. On voit que tout le monde a quelque chose sur le dos. Quand vous pensez que je ne lie plus connaissance avec personne, histoire de prendre un verre et de passer un moment, et que je n'ai même plus envie, moi qui aimais tant la conversation." Je ne sais trop quel effet pourront te

Que mon ancien quartier des Guillemins¹ était joli ce matin, frais^{dcciii}, citadin, à peine réveillé dans la brume dorée ! Même la perspective de la rue Louvrex² déserte, éclairée juste comme il fallait et baignée de blancheur, était devenue belle.^{dcciv} Rencontré Victor Larock, qui me parle des horreurs des prisons d'Espagne où des malheureux en route vers l'Angleterre rejoignent chaque jour les condamnés qui y meurent lentement depuis la guerre civile³. Cet abîme de souffrances inutiles où le monde est plongé m'est une pensée intolérable. Pourtant, au travers de toutes ces misères et de cet accablement, nous continuons, sinon à vivre, du moins à faire les gestes de la vie, parfois même de la joie. La journée a été magnifique. Déjeuné chez les Levaux, qui m'accueillent à leur façon si simple et pour moi si touchante, et me retiennent jusqu'à sept heures du soir⁴, puis retour et souper à Hony avec tante Anna et les Paul [Curvers].

faire, lus dans le décor du Chenoy, les dits et menus propos du pauvre Thibert, mais tu peux toujours les garder en réserve pour Gaspar, qui les appréciera à sa juste valeur. Nous nous sommes donc séparés de bonne heure et je suis rentré chez Paul. »

- 1 Autour de la gare, avec les rues Paradis et de Sclessin déjà citées. On peut sans doute y inclure le quartier du Laveu, plus circonscrit.
- 2 La rue Louvrex longe le jardin botanique et croise la rue Sainte-Véronique où est érigée l'église du même nom sur la place du même nom...
- 3 Rappelons l'engagement de Curvers dans *Combat*, journal antifasciste et prorépublicain fondé par Victor Larock en 1936 et dirigé ensuite par Denis Marion. Dans la lettre à sa femme citée ci-dessus, Curvers raconte : « Rencontré Victor Larock, avec qui j'ai arpenté pendant une demi-heure la rue des Guillemins, belle, endormie, noyée dans une blancheur dorée. Il paraît être revenu de tout et nous nous sommes fort bien entendus. »
- 4 Toujours dans la même lettre, Curvers donne ces détails : « j'ai grimpé chez les Levaux [Léopold et sa femme Flore Gyhra]. Je n'avais même pas eu à m'y inviter, car Léopold, providentiellement rencontré la veille, l'avait fait spontanément. Ils m'ont parfaitement et succulemment traité, à l'aide notamment d'une jeune cochon rapporté de Marcourt et dont on tâchera de nous procurer peut-être tout ou partie du frère lors d'un prochain voyage. La table était encore bien belle, malgré les vides auxquels on pensait sans cesse, et gaie. Le jeune Michel est un tyran. Après le déjeuner, Jacques et Jean, qui sont déjà fiancés (ils peuvent donc encore être de grands saints, mais sans doute déjà plus de grands missionnaires, ayant préféré à toute autre la vocation qu'ont suivie leurs parents et que Léopold illustre de tant de discours que son exemple rend superflus), sont partis rejoindre leurs belles, et je suis resté seul avec les parents. Nous avons causé très intimement et, faut-il le dire, longuement ; ils étaient très émus, très émouvants, et ils t'aiment beaucoup. J'ai trouvé que ce n'était pas une mauvaise manière de célébrer sans toi, ma chérie, notre neuvième anniversaire de bonheur. Je comptais partir à 3 h. J'ai pu me décrocher à 7, déclinant à grand peine une invitation à souper venant après un goûter devant lequel j'avais bien dû capituler, du reste sans aucun déplaisir, et retenu

Lundi 22 septembre 1941.

Journée bien vide et plate après les dissipations d'hier. Couché à 2 heures du matin après avoir un peu travaillé au roman. Fatigue. Je gâche bêtement mon temps à des corvées indéfiniment retardées. Aller ramasser^{dccv} une pomme tombée me paraît, à certains moments, une entreprise au-dessus de mes forces. Sans Marie, je me désorganise.

De même que certains aspects du monde nous échappent parce que nous n'avons pas les sens qu'il faudrait pour les percevoir, sans doute de grands génies restent-ils ignorés, voire d'eux-mêmes, parce que leurs dons ne sont traduisibles en aucun^{dccvi} des arts correspondant aux sens ou facultés humaines. On les appelle des ratés (Henri Colbat). Mais ce sont des échecs de la nature, qui n'a pas su constituer des êtres assez complexes et assez riches pour exprimer toutes ses ressources ¹.

Mercredi 24 septembre 1941.

Arrestations massives, hier, à Liège². On en ignore les raisons et les conjectures les plus fantastiques circulent.

encore une bonne heure dans le vestibule par le bouton de mon veston, exactement comme autrefois. Bref, ce fut un vrai dimanche de retour aux eaux du passé, une vraie petite orgie de paroles, d'animation et de citadinisme, fort agréable surtout en ce qu'elle me rend plus chère encore, et pour longtemps, notre douce vie de rat des champs amoureux. Ce n'était d'ailleurs pas fini, car je n'avais plus que le temps de pédaler jusqu'à Hony ».

- 1 Aucune trace ici de ce qu'Alexis confie à Marie le 23 : « Mes méditations solitaires m'ont amené que nos désirs doivent être nos seuls maîtres ; et quand on leur désobéit, c'est pour s'assujettir à d'autres tyrans, qui ne les valent pas, ont bon appétit et ne demandent rien en échange de ce qu'on leur sacrifie. Il faut donc s'entretenir et, au besoin, se mettre dans un état de sage concupiscence. Le point de départ de ces réflexions a été l'espèce d'ennui, sans souffrance et sans exaltation, où je suis tombé dès que je me suis trouvé seul, du fait que je n'ai presque plus envie de rien. Voilà pourtant où conduit l'ascétisme. Quand tu es là, ma chérie, tu combles tout, tu embellis tout, tu me rends tout, en fonction de toi, désirable et heureux. Toi absente, je ne découvre plus que du vide en moi et autour de moi. Il faudra que je m'entraîne à des hédonismes personnels. Mais tu seras toujours pour moi la condition essentielle du bonheur. »
- 2 Les autorités liégeoises ont fourni à l'occupant des listes de militants communistes (dès avril 1941), de commerçants juifs (on estime qu'un tiers des 2560 juifs de Liège ont été assassinés), de proxénètes et autres délinquants...

Chacun est à la merci d'on ne sait quoi et peut très bien se trouver demain en prison.

Ma solitude s'achève dans le calme. Hier aux Croisettes¹, à Hautgné² puis à Hony avec André Pauwels³, par temps radieux. J'ai^{dccvii} le temps bien long après Marie, qui rentre demain.

Jeudi 26 septembre 1941.

Levé dès avant 5 heures, par impossibilité de dormir. Ce que m'a dit hier mon frère Jean de la conduite de sa femme me tient en fureur, et la pensée des enfants me bouleverse. Je descends choisir parmi les beaux échantillons de papiers que j'ai reçus d'Italie, et cette occupation me calme un peu. Grande joie du retour de Marie, qui rapporte des nouvelles pleines d'intérêt.

Mardi^{dccviii} 30 septembre 1941.

Stagnation décourageante des événements. Il recommence à pleuvoir.

Samedi a eu lieu la visite du juge, en présence de qui Colle s'est grotesquement enfoncé. Dimanche à Aubel chez Henry Conreaux avec Paul [Curvers], qui me dit au retour : « Tu reproches aux autres d'être trop égoïstes, et c'est toi qui ne l'es pas assez. » D'où dispute.

« Ce qu'on aime dans ses amis, ce n'est pas ce qu'ils nous donnent, c'est ce qu'on leur prend » (Henry Conreaux).

Le mot profond de la baronne B[oël] à^{dccix} propos de son frère : « Il est avec ses fils comme un père très affectueux est avec ses filles. »

À l'École du Livre, je passe dans la classe de 5^e, professeur : M. Boverie⁴. Et je commence la dorure jeudi prochain. Il fait noir maintenant quand je quitte le cours. La vue de la ville mortellement obscure, oubliée depuis l'hiver dernier, m'accable.

1 Les Croisettes, village de la province de Liège.

2 À 4 km d'Esneux (Curvers orthographe Hotgnée).

3 Qui lui prépare deux repas... (d'après la lettre du 22 septembre à Marie).

4 Pas plus que pour les Didden et Beugard cités plus haut, nous n'avons trouvé de renseignement sur ce relieur.

Dimanche 5 octobre 1941.

Parmi les phrases qu'on n'oserait pas inventer, il faut citer celle de l'amiral Darlan¹ : « Je veux faire de Paris un des plus beaux centres de l'Europe. »

Il y a un an, nous couchions à Étain², dernière étape avant le retour, et combien sinistre !

Clairs de lune admirables sur des lacs de brouillard.

Mardi 7 octobre 1941.

Le « Théophile Gautier », naviguant sous escorte italienne, a été coulé avant-hier. C'est ce beau paquebot qui m'avait amené d'Athènes à Naples et à Marseille en 1932³.

Jeudi 9 octobre 1941.

Appris au village, comme je revenais d'avoir conduit Marie à la gare, dans le petit matin sombre et pluvieux, la mort de Paul Lévy⁴, de Radio Bruxelles, emprisonné depuis la guerre.

Vendredi 10 octobre 1941.

Ô vie indéfinissable, insaisissable ! Il tient dans une minute plus qu'aucune langue humaine ne pourrait exprimer. Paul [Curvers] me disait, pendant nos

-
- 1 François Darlan (1881-1942), amiral. Ministre des Marines marchande et militaire du gouvernement Pétain, puis vice-président du Conseil avec le portefeuille de l'Intérieur et des Affaires étrangères lors du renvoi de Laval en décembre 1940. Il sera assassiné le 24 décembre.
 - 2 Étain, ville du département de la Meuse, en France, à moins de 200 km de Liège.
 - 3 De retour d'Alexandrie, qu'il quitte le 30 juin 1932. Le passeport de Curvers porte la date de débarquement à Athènes, le 2 juillet (départ le 4), à Naples, le 7, et à Marseille, le 9.
 - 4 Paul Lévy, né à Ixelles en 1910, joue un rôle important dans l'histoire de la radio belge. Arrêté en 1940 pour avoir refusé de travailler sous contrôle de l'occupant, il est incarcéré à Breendonck, mais il sera libéré en novembre 1941 et rejoindra Londres en juillet 1942. Par la suite, il sera directeur de l'information du Conseil de l'Europe et professeur des universités de Strasbourg et de Louvain.

courses à bicyclette : « Tu rêves. » Et c'est vrai. Quand je rentre le soir, je vois tous les petits feux rouges des autres cyclistes me dépasser un à un. Et cette épreuve des voyages nocturnes ne m'est pas désagréable, je^{dccx} la trouve rarement^{dccxi} trop longue. Moi qui peux me croire plutôt mélancolique, je ne m'ennuie jamais avec moi-même. Parfois, un choc me réveille, comme cet après-midi un sifflement de locomotive que j'ai pensé entendre si près de moi que j'ai eu une seconde, sinon de peur, du moins de suspens, d'incertitude physique, – le temps de passer de l'inconscient au conscient, ou de recoordonner des sensations disparates. Et ce soir, en descendant du bus, comme celui-ci se remettait en marche un peu trop tôt, j'ai^{dccxii} dû me laisser traîner dans le noir sur une distance de quelques mètres avant de reprendre pied. Sensation de vieillard. Pensé à la mort de Verhaeren¹. Aucun mal, du reste.

M. Boverie, décidément excellent professeur de reliure, nous dit, avec dans la voix une^{dccxiii} imperceptible nuance de revendication contre les amateurs que nous sommes, qu'il a collé des papiers pendant trois ans quand il était apprenti, et que, s'il y avait une tache sur le beau côté d'un papier, l'ouvrier le lui collait sur la figure. Il me disait de même avec l'humiliante humilité des manuels, comme j'offrais de l'aider à nettoyer le massicot : « Vous allez vous salir. »

Nouvelles effroyables^{2 dccxiv}.

Marie a reçu la visite d'un compagnon de captivité de Jean Jacob : on leur a donné à choisir lequel des deux rentrerait en Belgique et Jean, qui rend là-bas de grands services à tous, a fait partir l'autre sans tirage au sort. Il n'est, paraît-il, pas malheureux, et n'a qu'une idée, qui est de retourner au mas de Berne.

Dimanche 12 octobre 1941.

Brusquement, beau temps et froid annonciateur de gel. Nous allumons un feu timide dans la chambre d'Hélène [Legros], comme elle faisait avant l'installation du chauffage central que la pénurie de charbon ne nous permet plus d'utiliser. Grande remise en ordre et aménagement définitif de mon bureau-atelier. Trié des papiers dont certains n'avaient plus été remués depuis vingt ans.

-
- 1 Écrasé par le train en gare de Rouen le 27 novembre 1916. Les critiques littéraires accordent la valeur de prémonition à certains poèmes d'Émile Verhaeren mettant en scène différents aspects (notamment machines et locomotives) de la nouvelle civilisation urbaine broyeuse d'âmes.
 - 2 Ces nouvelles doivent être locales ou intimes car, à part l'avancée des Allemands en Russie, l'actualité d'octobre 1941 nous paraît mince.

Le plus drôle est qu'on se rappelle *tout*, et dans quelle occasion on avait reçu la plus banale carte postale : son ancienneté maintenant la rend sacrée, et s'il eût mieux valu la détruire tout de suite, peut-être alors le souvenir se fût-il perdu avec elle ? (« J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans¹. ») Après trois jours de travail épuisant, je m'attarde ce soir à jouir un long moment du résultat, et je considère en silence^{dccxv}, enfin désœuvré, immobile et seul, toutes ces humbles choses de hasard, mais si vivantes, qui m'entourent. De nouveau, ronronnement soutenu des avions, après un inexplicable silence d'au moins quinze nuits.

Jeudi 16 – samedi 18 octobre 1941.

À Bruxelles, pour introduire *Phèdre* au Parc. Samedi, retour inopiné de Philippe [Curvers], que je vais prendre avec Charlotte [Henchoz] à la gare de Schaerbeek². La famille n'a pas obtenu la permission de^{dccxvi} prolonger son séjour en Suisse, pays de paix et de liberté (victoire de l'Allemagne, là aussi). Acheté à l'Office³ un^{dccxvii} cahier d'écolier pour commencer un poème dans le train qui me ramène. Vu le nouvel appartement des Cunsel et le « béguinage » des Lambrichs-Anspach (feu de bois, beaux vieux meubles, mais quels drames en cuisine !).

Article de Jules Van Erck sur « l'humeur fasciste », qui est, paraît-il, souriante, par opposition à l'humeur chagrine qu'on avait^{dccxviii} avant les Allemands (au temps où on mangeait à sa faim et vivait comme on voulait). Représentants et maîtres de la nouvelle humeur : Arland (deuxième manière)⁴, Montherlant, Céline, Brasillach⁵... Leur seul trait commun, à ces optimistes (!), est qu'ils

1 BAUDELAIRE (Ch.), *Les Fleurs du mal, Spleen*.

2 Commune de la ville de Bruxelles.

3 Office de Publicité, célèbre maison d'édition et librairie bruxelloise où travaille Guillaume Curvers.

4 Marcel Arland (1899-1986), écrivain, essayiste, académicien français, prix Goncourt 1929 pour *L'Ordre*, publie une *Anthologie de la poésie française* (Paris : Stock, 1941). Pendant la guerre, Arland refuse de collaborer à *La N.R.F.* sans pourtant s'interdire de publier, comme l'exigerait sans doute l'honneur patriotique.

5 Curvers a pu rencontrer Robert Brasillach (né en 1909) à Pontigny. Dans les années 30, le journaliste et écrivain, qui sera fusillé à la Libération, assure la chronique littéraire dans le quotidien *L'Action française*. De 1937 à 1943, il est rédacteur en chef de *Je suis partout* où il exprime clairement ses convictions fascistes et antisémites. Curvers donnera une recension de BRASILLACH (R.), *Poètes oubliés* (Lyon : Emmanuel Vitte,

sont des « collaborateurs ¹ ». Je résiste mal à l'envie d'écrire à Jules ce que je pense de son infamie. Le rencontrant à Bruxelles avant d'avoir lu cet article, j'ai encore eu la faiblesse de lui serrer la main. Il m'abordait comme si de rien n'était, apparemment prospère et rayonnant d'humeur fasciste. J'ai feint d'être pressé.^{dcccix} Jeanne [Van Erck] a, bien entendu, obtenu aussitôt un nouveau poste là-bas, mais je sais qu'elle en tout cas, et sans rien dire, doit souffrir des avantages de cette situation.

1961) aux *Cahiers des Amis de Robert Brasillach*, sous le titre « D'une vérité profonde et capitale » (n° 10, Noël 1964, p. 37-40).

- 1 « Propos pour l'âge de fer. L'Humeur fasciste », 2^e année, n° 324, 17 octobre 1941, p. 1. Van Erck affirme : « le moment est arrivé de prendre son parti des choses et de soi-même, avec bonhomie, avec gaillardise, avec franche allure. Bien sûr il serait indécent de recommander l'exubérance et la folle gaîté à un peuple injustement jeté dans le malheur ». Mais le « dolorisme » est toujours stérile, ceux qui se plaignent « vont au rebours de l'histoire », et « le romantisme est mort ». Avant 1940, « les écrivains étaient inquiets, mal à l'aise, anxieux, même s'ils s'affichaient, comme Morand-le-snob, une alacrité forcée, même s'ils masquaient leur malaise, comme Giraudoux-le-timoré, derrière un jabot de dentelles, même s'ils donnaient le change sur leur désespoir fondamental, comme Cocteau-l'enfant-terrible en gagnant des roses de papier au tir aux pipes de la foire à Neu-Neu. » Aujourd'hui, « même les plus graves [...] manifestent un goût de vivre qui signifie la fin irrémédiable des morosités déprimantes de naguère. [...] Marcel Arland, toujours si triste, toujours si disposé à paraphraser, dans les meilleurs de ses ouvrages, on ne sait quel *De Profundis*, [...] laisse paraître à présent, dans les méditations qu'il a conduites "sur une Terre menacée", quelque chose de plus léger, de moins noir, un soupçon d'espérance ». Il s'agit d'un « grand consentement à la vie », « fruit enviable et inattendu de la grande catastrophe qui s'est abattue sur l'Occident », « principe de toute morale virile toujours professé par Montherlant. » Ce « consentement à la vie » « nourrit le dur génie de Drieu la Rochelle, il bouillonne sans cesse sous le puissant gueuloir de Louis-Ferdinand Céline. Et il n'a jamais cessé d'habiter l'esprit gracieux de Robert Brasillach. » Ces têtes pensantes furent d'ailleurs les seules à rester sereines parce que leurs cœurs n'étaient pas malades. Et de poursuivre : « Les jeunes hommes d'aujourd'hui connaissent-ils leur chance et combien, malgré la guerre et la défaite, il peut être rafraîchissant de ne plus entendre, du matin au soir et du soir au matin, la voix goguenarde du perroquet de Bainville [dans *Jaco et Lori*, 1927] répétant : "Ça finira mal" ? Ça a mal fini, mais, du moins, c'est fini. Et nous voici dans l'état d'âme de celui qui, longtemps accablé par l'oppression de l'orage, éprouve, au premier fracas de la foudre, une inexprimable délivrance. [...] Il est temps de revenir au naturel, à l'acceptation gaillarde du beau risque de vivre. Nous sommes en humeur de vivre et non plus de rêver. Et quant à cette humeur, s'il nous plaît, à la manière de Brasillach, de l'appeler fasciste, nous l'appellerons fasciste. »

Jeudi 23 octobre 1941.

Acheté *Les Vagues* de Virginia Woolf¹.

La grossièreté croissante des gens m'ulcère au point que j'évite autant que possible tout contact avec eux. Le ton des commerçants, préposés et personnages à képis est devenu particulièrement intolérable.

Dans le bus, une dame demande l'arrêt aux Terrasses². La porte reste fermée et la voiture repart, emportant la voyageuse jusque sur l'autre rive. Appels, protestations. Réponse du receveur : on ne peut pas descendre aux Terrasses, c'est un arrêt seulement pour^{dcxx} monter (probablement pour ne pas faire concurrence au tram vert). Le plus fort, c'est que le public accepte tout cela. Le sens de la liberté a complètement disparu.

Au retour, je m'arrête au passage à niveau de Tilff près d'une grosse lanterne à feu rouge, qui ressemble à un hibou cubique : percée de petits trous qui brillent exactement comme les étoiles du ciel, et belle, ancienne, patinée, sombre, secrètement tutélaire, pleine d'une lumière intérieure quasi-invisible...

M^{me} Boël me racontait qu'au début de l'occupation de Bruxelles, quand les Anglais bombardaient, on voyait les soldats allemands se précipiter vers les abris tandis que les Belges restaient placidement assis dans les cafés, dans les tramways : c'est que les premiers seuls se *sentaient visés*.

Les gens d'Angleur ne peuvent plus sortir après 8 heures du soir, parce qu'on a coupé les fils téléphoniques des Allemands dans la localité. Cela complique à souhait nos voyages de retour. Des plus grands maux aux plus petites misères, rien ne nous aura été épargné. Première annonce d'une manœuvre de Colle tendant à nous faire expulser de la maison par les Allemands.

1 Woolf (V.), *Les Vagues*. Traduit de l'anglais, avec une préface, par Marguerite Yourcenar. Paris : Delamain et Boutelleau, 1937.

2 Aujourd'hui l'esplanade Albert I^{er}. Jardin public situé entre la Meuse et l'avenue Rogier, ceinturé de colonnades et orné de statues, parmi lesquelles celle du sculpteur Léon Mignon, *Le Dompteur de taureau* (1881), dont les étudiants adoptèrent le viril animal en bronze, « li toré », comme mascotte, au point de cacher l'œuvre dans les caves de l'université pendant la Seconde Guerre mondiale. Lors de la « Saint-Toré », fête estudiantine, les attributs du taureau, qui firent scandale au XIX^e siècle, sont repeints en rouge.

Dimanche 26 octobre 1941.

Hier, arrestation de Jean Hubaux, parmi une vingtaine d'autres otages ¹.

Ce matin, Malherbe ² nous annonce qu'il est sous le coup de réquisitions, amendes^{dccxxi} et prélèvements massifs, et qu'il ne pourra plus nous fournir de lait.

Le lien logique entre ces deux faits, pour n'être pas sensible à première vue, n'en est pas moins réel. Sombre dimanche.

Lundi 27 octobre 1941.

On réquisitionne un peu partout en Ardenne le bétail, des vaches laitières en plein rendement, pour l'abattage, – ce qui n'augmente nullement notre dérisoire ration de viande ; au contraire, semble-t-il.

Impossible de trouver à acheter les quelques grammes de malt auxquels les timbres donnent théoriquement droit. Dans un an, si la guerre dure, nous penserons au malt comme nous pensons maintenant au café. Nous en sommes à l'ersatz d'ersatz.

On va réquisitionner les cuivres « pour les besoins de l'industrie nationale » (qui cependant est hors d'état de nous fournir même des clous). Il y a progrès depuis l'autre guerre, car cette fois les quantités prélevées dans chaque famille seront fixées d'office, d'après le chiffre des revenus.

On ne recevra – théoriquement – du charbon, à raison de quelques dizaines de kilos par mois, qu'à la condition de n'en pas avoir plus de 400 kilos en cave. Il faudra l'affirmer « sur l'honneur », en s'exposant à de graves sanctions en cas de fraude.

Toutes ces charmantes mesures sont prises, promulguées^{dccxxii} et exécutées par des « Belges », dans notre intérêt évidemment.

Mardi 28 octobre 1941, matin.

Couché à 11 heures passées (tous deux dans une tristesse mortelle), je me lève à 6, incapable de dormir. Demain, départ pour Bruxelles : reprise de *Phèdre*.

1 Jean Hubaux racontera qu'il était enfermé avec Julien Lahaut, le député communiste qui sera assassiné en 1951 quelques jours après avoir crié « Vive la République ! » lors de la prestation de serment du roi Baudouin.

2 Pas de renseignement sur ce fermier.

Jeudi 30 octobre 1941.

Mercredi et jusqu'à ce soir à Bruxelles. Ce matin à l'Office de compensation (où j'ai dignement engueulé le garçon d'ascenseur qui, en ouvrant exprès une porte, m'a^{dccxxiii} immobilisé pendant cinq minutes entre deux étages) et à la Banque nationale, pour m'entendre dire finalement qu'il est également impossible de toucher l'argent que Gallimard m'a versé^{dccxxiv} à Paris en août et d'envoyer en Italie le prix des papiers que j'y voudrais acheter. C'est le nouvel ordre européen qui veut ça. Le système de ces somptueux établissements est à l'image de leurs ascenseurs. Sancke¹ me dit aussi ne pouvoir expédier les livres qu'on lui commande en Roumanie, ce pays n'exportant pas en Belgique autant qu'il en importe !

Vendredi 31 octobre 1941.

Journée épouvantable.

Jeudi 6 novembre 1941.

Nouveaux actes de sabotage à Liège, certains de pur vandalisme, comme ces vitrines qu'on a brisées la nuit dernière, sans raison discernable, et malgré l'interdiction de circuler après 8 heures du soir. Les mesures de répression s'aggravent de jour en jour, et un traitement plus rigoureux est annoncé à l'égard des otages, dont fait toujours partie Jean Hubaux (à la Citadelle²). Impression de panique et de grabuge imminent, peut-être dans toute l'Europe. L'attente, ce soir, dans le train obscur et silencieux, était sinistre.

Courses, corvées, gaspillage de temps. Sentiment que tout cela me fait manquer au véritable devoir et, cependant, impossibilité d'y remédier. C'est ce que je débattais avec Jean Puraye, qui m'a gentiment accompagné dans diverses boutiques toute cette après-midi. Mon seul vrai problème est celui du

1 Georges Sancke, éditeur, directeur-gérant de l'Office de Publicité, était un des fondateurs en 1935 du Syndicat des Éditeurs belges, future Association des Éditeurs belges (ADEB).

2 La vieille forteresse du XIII^e siècle, relevée par les Hollandais en 1817, se situait sur les hauteurs de Liège (rive gauche). Elle a servi de prison aux Allemands, pour les otages et les résistants, en l'honneur desquels un enclos des Fusillés a été aménagé à proximité. Après la guerre, elle a été démolie pour faire place à un hôpital encore connu comme « hôpital de la Citadelle ».

temps. À près d'11 heures du soir, tout à peu près remis en ordre, j'installe mon cousoir dans la cuisine, où il fait moins froid que dans le reste de la maison, et je m'attaque au troisième album de musiques de Loulou, ouvrage qui me donne un mal de chien.

Mardi 11 novembre 1941.

Revu hier Jean Hubaux à l'enterrement du fils Bohet¹ : lui-même et le père du mort devaient ensuite regagner^{dccxxv} la Citadelle, où ils sont retenus comme otages. Marché de l'église Saint-Gilles à la rue Bois l'Évêque en compagnie de M. Dossin², et sans presque pouvoir parler. Jean, libéré à l'occasion de la mort de son beau-père, me raconte comment il a obtenu son congé de l'officier allemand qui les^{dccxxvi} surveille. Cet officier, après l'inévitable appel à la parole d'honneur et^{dccxxvii} le non moins inévitable appel aux sentiments (« Je vous rappelle que je suis ici pour exécuter les ordres de mes chefs et non pour les juger », moyennant quoi on se désolidarise de n'importe quoi aux moindres frais, toute responsabilité dégagee), lui a remis ses condoléances pour M^{me} Hubaux et lui a tendu la main – que Jean a prise.

Toute manifestation est interdite aujourd'hui, et je crains que de nouveaux incidents ne viennent aggraver le sort des otages.

Nouvelles meilleures. Nous avons des matins secs, tièdes et roses, pleins d'espoir.

Jeudi 13 novembre 1941.

Présentation d'*Andromaque* en matinée classique, au Gymnase, dans un chahut modéré. Étaient venus : Marie, tante Anna, Loulou, Nic, les Arnould, Gérard Tilkin, André Mardaga, André Pauwels, Henry Conreux et sa sœur³... (et Léon Halkin, et ceux que j'oublie). Le petit Schonau⁴ jouait Oreste en pantin pathétique, – pathétique malgré lui.

-
- 1 Victor Bohet (1887-1948), professeur d'anglais et de littérature comparée à l'Université de Liège, est communiste. Nous ignorons les circonstances de la mort de son fils.
 - 2 Peut-être un voisin de Jean Hubaux, qui habite rue Bois l'Évêque, et passe sans doute chez lui avant de retourner à la Citadelle.
 - 3 Simone.
 - 4 Schonau sera professeur de diction ; son père était professeur de gymnastique au collège Saint-Servais.

Montherlant s'étale à nouveau dans *La N.R.F.*¹ Le règne des Allemands était^{dccxxviii} pour lui le triomphe de la joie, du paganisme, etc. – par opposition au règne ancien de la tristesse démocratico-chrétienne. Il n'a d'ailleurs rien vu. Ses notes^{dccxxix} du jour de l'armistice ont été rédigées – héroïquement – à Marseille. Et ça prend sur tout un public !

Cet après-midi, allant au cours de reliure, je suis plusieurs fois dépassé sur la route par une auto allemande qui s'arrête constamment devant moi et d'où l'on me tient manifestement à l'œil. Deux gradés en descendent enfin, m'interpellent et me demandent ce qu'il y a dans ma valise. Je réponds : « Rien du tout. » Ces messieurs ricanent. Je prends tout mon temps et, en détachant bien à mon aise les courroies du porte-bagages, jouis d'avance de mon effet, puis ouvre brusquement la valise (j'allais chercher des pommes chez Jean Puraye). Une déception honteuse se peint sur le visage de ces matamores. Ils me demandent encore où j'habite, quelle est ma profession. Le mot « écrivain » paraît faire sur eux une forte impression. J'ajoute naïvement : « J'ai écrit deux livres. » Ils me quittent en s'excusant, en remerciant, et en m'adressant^{dccxxx} un salut que l'embarras du vélo et de la valise me dispense^{dccxxxi} heureusement de leur rendre.

Le soir de ma lecture chez les Gui², Philippe [Curvers], en offrant gentiment les biscuits, en avait laissé tomber une assiette pleine. Il avait aussitôt cherché le degré de sa culpabilité sur le visage de son père, qui n'était qu'ironique. Je me précipite alors pour ramasser les biscuits, recommande à Gui de ne pas effrayer le petit (sur quoi Gui proteste avec raison qu'il n'a rien dit) et m'empresse de le rassurer moi-même en m'écriant : « Des biscuits secs, ce n'est rien. Heureusement que ce n'est pas le gâteau qui est tombé ! » – Je pense ce soir que Gui doit me trouver bien changé depuis le temps où je le rabrouais si durement et si sottement pour beaucoup moins, et qu'il envie peut-être un peu son fils.

Mercredi 10 décembre 1941.

Levés dès cinq heures. Voix d'Amérique.

-
- 1 MONTHERLANT (H. de), « Le Soltice de juin », dans *La Nouvelle Revue française*, t. 55, n° 333, novembre 1941, p. 513-527.
 - 2 Bien que Curvers ne mette pas de virgule après lecture, il est clair que la « lecture » – présentation d'*Andromaque* – ne s'est pas passée chez son frère, mais qu'il s'y trouve après.

Jeudi 18 décembre 1941, matin.

Réveillé par l'angoisse, après un rêve où je voyais mon frère Guillaume, plus beau et émouvant que jamais, assister avec moi à un cours de grec dans une sorte de grande école que, je le savais, il allait quitter aussitôt pour se rendre à l'Office. J'admirais son goût persistant de la culture. Cette^{dccxxxii} école avait aussi un caractère militaire. On apercevait des uniformes dans la cour, et nous y reconnûmes, en civil mais botté, un certain^{dccxxxiii} colonel Coune¹ entièrement imaginaire, petit, trapu, blond et fade (souvenir de Lechante², qui pourtant était noir ?), qui allait de groupe en groupe et « doublait les punitions ». (Il avait un peu la figure de Jacques Thisse³.) Une fois en classe, je demandais à Gui : « Tu me caches quelque chose. Il y a quelque chose qui ne va pas. Dis-moi ce que c'est. » Il me répondait enfin, d'un air extraordinairement froid, réservé et grave : « Ma blessure^{dccxxxiv} va plutôt moins bien que l'an dernier. » Et je comprenais alors qu'il se savait de nouveau menacé⁴.

Samedi 20 décembre 1941.

Passé la journée d'hier à Hamoir avec Herman [De Cunsel].

Jouhandeau⁵, qui ne trouvait jamais de couleurs assez sales pour peindre les choses et les gens de France, en découvre maintenant (*N.R.F.* de ce mois) de pures, de pastorales, d'idylliques pour décrire l'Allemagne hitlérienne, qu'il vient d'aller voir⁶. Cela se comprend. De même que les neurasthéniques, dont

1 Léon Coune (1907-1971) est un ami de Curvers. D'abord professeur de français à l'athénée de Jodoigne, il entrera à l'abbaye de Maredsous sous le nom de frère Barthélemy. Auteur de *La Fête des tabernacles*, Liège : L'Horizon nouveau, 1939. Correspondance et amitié renouées après la parution de l'ouvrage polémique de CURVERS, *Pie XII, le pape outragé*. Paris : Robert Laffont, 1964.

2 Souvenir du service militaire ?

3 Peut-être un condisciple ?

4 On craignait que la pleurésie que Guillaume Curvers avait contractée en 1926-1927 ne dégénérât en tuberculose.

5 Parmi l'œuvre touffue de Marcel Jouhandeau (1888-1979), les pages douloureuses et passionnées sur ses obsessions homosexuelles n'ont, semble-t-il, pas touché Curvers qui n'a pas le goût du scandale.

6 JOUHANDEAU (M.), « Témoignage », dans *La Nouvelle Revue française*, t. 55, n° 334, décembre 1941, p. 649-651. Ce « voyage de la honte » à travers l'Allemagne nazie avait été organisé par le Dr Goebbels et ses sbires. Y participèrent Robert Brasillach,

le besoin de catastrophe est assouvi par les événements extérieurs, sont devenus agréables dans les rapports personnels, les amateurs d'abjection, abondamment servis par le spectacle du monde actuel (et d'eux-mêmes), ont repris goût à la vertu. Il y a toute une catégorie d'infâmes¹, naguère prisés d'une foule de jobards, que je m'applaudis à présent d'avoir toujours détestés, avec le seul regret de n'avoir pas été assez franc dans mon mépris. Sentiments peu honorables, que j'éprouve à contre-cœur, mais avec force.

Mardi 23 décembre 1941.

Départ d'Herman [De Cunsel]. Je le conduis à la gare et continue seul vers Liège à vélo. Vers Streupas² dcccxxv, à l'endroit où la route s'élève, laissant la voie ferrée en contrebas, son train me dépasse, et je l'aperçois me guettant à une portière, pendant que je lui adresse, de dix mètres plus haut, de vains signes.

Il m'a dit avec raison, à propos de reliure, que rien n'était plus délicat^{dcccxxvi} à assortir que les verts. Je réfléchis que pourtant la nature nous en montre pêle-mêle en quantité, sans jamais une fausse note. Mais c'est peut-être cela qui a exercé notre œil à la distinction^{dcccxxvii} des moindres nuances de vert, tandis que nous sommes moins difficiles dans l'assortiment d'autres tons, rouges par exemple, qui sont plus rares dans la nature.

Gentillesse et bonté excessives d'Herman ; sa dispersion, sa perpétuelle disponibilité. Il lui reste bien peu pour lui-même. Que fera-t-il ? Il est une image réussie de ce que j'ai failli être.

Ce soir, Marie couchée, je soupe tranquillement pendant que les sirènes sifflent au loin, que les avions ronflent, que les bombes explosent. Cela n'a plus beaucoup d'intérêt. On n'attend plus que la fin.

Abel Bonnard, Jacques Chardonne, Pierre Drieu La Rochelle, André Fraigneau et Marcel Jouhandeau. Ce dernier, malgré son antisémitisme effréné, fut davantage attiré par les beaux yeux de son guide Gerhard Heller que par des motifs politiques. Le livre de François DUFAY, *Le Voyage d'automne* (Paris : Plon, 2001), nous renseigne sur cet épisode peu glorieux de la collaboration intellectuelle.

1 Superstitieux et intolérants, par allusion au slogan voltairien « Écrasons l'infâme ! »
2 Streupas, dépendance d'Angleur.

Jeudi 25 décembre 1941.

Jour de Noël passé en majeure partie à renforcer des serrures et à préparer des cachettes, en raison des détrousseurs de toutes sortes qui menacent... Marie a vu un homme rôder dans le jardin et s'enfuir à son approche. Impossible de travailler, de respirer, de vivre. Entre nous deux, pourtant, nous n'avons jamais été si heureux. Mais soucis dévorants, perspective de corvées infinies. L'ajournement perpétuel et forcé des seules choses qui m'importent m'est un supplice quotidien. Reliure en panne, elle aussi. Lu un peu *Julie de Carneilhan*¹, envoyé par Gui[llaume Curvers].

Samedi 27 décembre 1941.

Arrivant à Liège où j'allais surtout pour trouver des cigarettes (dont j'ai rapporté deux demi-paquets), je tombe aux Guillemins sur Jean Jacob. Incertain d'abord si c'était bien lui, je l'ai reconnu d'abord à ses vêtements marron d'autrefois, toujours les mêmes, un peu râpés, un peu débraillés, un peu « justes », – puis au geste qu'il m'a fait. Je l'ai embrassé, ne sachant trop si ça lui plaisait. Rentré d'Allemagne depuis huit jours², il s'occupe déjà du *Balancier*, fait des projets, demande un passeport pour Paris. Écœuré, d'ailleurs, de ce qu'il retrouve ici. J'admire une fois de plus combien les gens d'action s'embarassent peu du décor. S'il n'y a pas de trains, on prendra le tram ; s'il n'y a pas de trams, on ira à pied ; mais on ira à travers tout. Il faut, pour agir, ne pas mettre en question les conditions d'exécution. Pour changer le monde, l'accepter comme il est. Tandis que je m'attarde interminablement aux critiques, aux retouches préalables.

1 COLETTE, *Julie de Carneilhan*. Paris : Fayard, 1941.

2 Prisonnier depuis mai 1940 au *Stalag XIII C* où il travaille comme bibliothécaire et où sa connaissance de l'allemand le fait désigner comme « homme de confiance des Belges », Jean Jacob est libéré le 2 décembre 1941. Il séjourne à Paris du 23 février au 10 mars 1942 et dépose son manuscrit (*La Vie basse*) chez Gallimard.

1942

Jeudi 1^{er} janvier 1942.

Réveillon chez Jean Benoît, comme l'an dernier, avec mes trois frères, Pierre¹, Georges Goffin, et Mouche^{2 dcccxxxviii}, qui me dit, en me blâmant gentiment de si peu écrire : « Vous vous croyez donc éternel ? » Logé chez les Paul [Curvers], qui^{dcccxxxix}, sur les dents, préparaient un lunch magnifique. Nous y assistâmes au complet, avec les Arnould, enfants compris. Hallucinant retour des choses que cette réunion des quatre frères dans la cuisine-cave^{3 dcccxl} de « la maison Berry »⁴, en présence de Joséphine, l'ancienne Joséphine de chez tante Anna, ressortie d'un passé qu'on avait à la légère cru enterré, d'ailleurs^{dcccxli} toujours aussi bonne cuisinière, placide et soigneuse, – Simone partie avec les meubles, Hélène et Jacqueline à l'abandon, Jean [Curvers]^{dcccxlii}, passif et éteint à faire peur⁵. Angoisse tuante, état d'exaltation et de crispation mêlées où me jette toujours cette atmosphère familiale. J'avais là sous les yeux ces tentatives de vie (la mienne comprise), pleines de bonne volonté, d'impuissance et de fatalités obscures, ces conséquences lointaines de l'union de Jean et d'Hélène, ô nos parents qui ne nous voyez plus !... Nic et Toulimâ⁶ diversement charmantes, Marie^{dcccxlili} *semper egregia*. Philippe [Curvers] avait une rose sur chaque joue.

-
- 1 Sans doute Pierre Wiser.
 - 2 Marie-Louise Gattez, la femme de Georges Goffin.
 - 3 Rappelons qu'en Belgique, on appelle ainsi la cuisine en sous-sol.
 - 4 Probablement le domicile de la famille Paul Curvers à Liège (rue de Sclessin).
 - 5 Simone a abandonné son mari, Jean Curvers, et ses filles, Géraldine-Pauline, dite Hélène, née en 1933, et Augustine, dite Jacqueline, née en 1938.
 - 6 Surnom énigmatique de Charlotte Curvers.

Lundi 5 janvier 1942.

Samedi, départ des staphylins¹ pour Liège, où ils ont passé un jour encore chez Paul [Curvers]. Je me retrouvai l'âme à la fois vide et lourde. Grand stimulant pour mon roman. Le lien, plus ou moins relâché depuis dix ans, se resserre entre les quatre frères Curvers. Condenser tout cela dans les rapports d'Henri et de Gustave. La vie pourtant n'a rien de littéraire, et je la sens très réelle, terriblement autonome et impérieuse. Mais je sens aussi que la littérature ne sera jamais pour moi qu'un débordement de la vie, moyennant un mouvement de transposition quasi-automatique.

Lundi 12 janvier 1942.

Mal dormi. Rêves absurdes. J'entre dans une écurie où un jeune^{dccxliii} soldat allemand, gai^{dccxliv} et cordial (ceci tiré du journal d'évacuation de Suzanne Boland², qui avoue avoir été flattée et réconfortée dans un moment de dépression par les saluts^{dccxlv} qu'on lui adressait d'un camion, saluts qu'on n'imaginerait plus aujourd'hui, la consigne étant alors à la « correction »), me montre des choses bizarres en fil de fer, intéressantes pour la reliure. Pour sortir, je dois passer sous un cheval placé en travers de la porte ; je me mets à ramper et, une fois entre les pattes de la bête, je m'y accroche avec mon manteau et la serviette bourrée de papiers que j'ai en mains. « Attention ! » me crie le soldat. « Danger de ruade et de galopade mortelles ! » Je reste immobile, puis m'éveille dans l'angoisse en calculant qu'il faudrait deux soldats pour me sauver, un pour tenir la tête du cheval, un pour lui soulever une patte de derrière et l'empêcher de ruer. Tout cela rattaché je ne sais comment à une phrase que je composais mentalement sur ces « minutes (du XVII^e siècle) parmi

1 C'est-à-dire Guillaume, Charlotte et Philippe Curvers qui habitent 6 avenue des Staphylins à Boitsfort.

2 Illustratrice comme Josette et Marthe Boland (ses sœurs cadettes), liégeoise d'adoption, originaire d'Ostende. Curvers fait l'éloge du trio dans sa « Chronique de Belgique », pour *Le Livre et ses amis* (n° 15, janvier 1947, p. 60). Le journal dont il est question ne semble pas avoir été édité. Nous n'avons pas établi le lien avec Joseph Boland, poète, qui termine des études (philologie classique) à l'Université de Liège en 1936, en même temps que sa femme, née Jeanne Hutoy. On nous signale aussi un Boland propriétaire d'une boutique de cadeaux à Liège et un Charles Boland, futur voisin des Curvers à Liège. Le 23 août 1944, Curvers proposera à son ami Paul Dresse : « peut-être mon amie Suzanne Boland ferait-elle un dessin ou une vignette pour la couverture ou hors texte » (Bruxelles, Bibliothèque royale de Belgique, Archives et Musée de la Littérature, ML-7088). On ignore, faute de détails, si le projet d'édition se réalise.

les plus hautes que les hommes aient vécues », – phrase inspirée par le dernier Giraudoux que je lisais hier soir ¹. Livre curieux, précieux, ailé par moments, mais empêtré d'une perpétuelle confusion d'idées, plus ou moins volontaire. Livre habile, aussi. À la deuxième page, petite pique contre la « dissidence » (à propos des auteurs classiques !). Et légers coups de chapeau, par ci par là, à Wagner et à Nietzsche, d'ailleurs flanqués de Shakespeare (comme dans *La N.R.F.*), afin de montrer qu'on a l'esprit large et que, si on rend justice aux Allemands, on n'est pas moins équitable envers les Anglais, tout parti-pris politique ^{dcclvii} mis à part. Fausse impartialité qui se dérobe aux principes, inopportune en tout cas parce que trop opportune.

Grand mécontentement de moi-même. Sentiment d'enlaidir, moralement.

Judi 15 janvier 1942.

Mené ^{dcclviii} ce matin ^{dcclix} Marie à la gare sur le traîneau de Raymond, sommairement pourvu de marchepied et de poignée d'appui ². Dans la nuit. Et retour de la même façon à la nuit tombante, dans une rarissime lumière blanche, bleue ^{dccl}, cendrée.

Vu l'exposition des petites Boland.

Repris mon roman.

Visite chez l'oncle Gérard [Curvers], qui me fait un royal cadeau de beurre ³.

1 Jean Giraudoux (1882-1944) est commissaire à l'information au début de la Seconde Guerre, qu'il traverse sans rien y comprendre, « avec frivolité ». (Cf. MARTINOIR (Fr. de), *La Littérature occupée. Les Années de guerre 1939-1945*. Paris : Hatier, coll. Brèves. Littérature, 1995.) Curvers, qui doit connaître *La guerre de Troie n'aura pas lieu* (1935), ne lit pas la dernière pièce du dramaturge, *Ondine* (1939), mais sans doute l'essai où l'écrivain dresse le bilan de la « politique de la défaite », *Pleins pouvoirs* (1939). Un autre essai sur ce sujet paraîtra en 1945, *Sans pouvoirs*.

2 Dans une lettre de février 1942 à Loup Mayrisch, Marie raconte : « Alexis m'a plusieurs fois menée à la gare sur un petit traîneau d'enfant auquel il a adapté un bâton planté verticalement ; je m'y tiens pour garder mon équilibre. Cela doit être assez comique, mais comme ces voyages se font dans la nuit noire l'effet est perdu. » (Voir notre édition, avec Cornel Meder : MAYRISCH-DE-SAINT-HUBERT (A.) – DELCOURT-CURVERS (M.), *Correspondance 1923-1946*. Luxembourg : Les Amis de Colpach, 2009, lettre n° 50, p. 198).

3 Quelques allusions dans la correspondance permettent de comprendre que cette générosité est exceptionnelle. C'est à propos de l'oncle Gérard que Marie écrit : « Je sais que si je ne vous en adjure pas, vous vous laisserez faire par les égoïstes qui

Il n'y a littéralement plus rien, ni à manger (crevé de faim en ville toute la journée), ni pour se vêtir, ni pour se chauffer, ni pour vivre. Il n'y a plus de pétrole, ni de papier, ni de clous, ni de chaudrons à lessive, ni de savon, ni de lait : rien de rien. On supprime encore des trains, et ceux qui subsistent ont tant d'heures de retard que le plus simple est d'aller en attendre un à la gare qu'il veuille bien en passer un. On se demande jusqu'où pourra se réduire la vie. Il résulte de tout cela, plus encore qu'une sensation de pénurie universelle, une inexprimable fatigue, venant de ce que plus aucun mouvement ne se fait sans d'infinis préparatifs, détours et précautions, tout étant^{dccli} à épargner, à préserver, à conquérir (même les chiffons avec quoi on allume le feu). Pourra-t-on, après (s'il y a un *après*), se rappeler cette époque ? La guerre de 14 ne m'avait laissé *aucun* souvenir sensible. Il aurait fallu^{dcclii} pourtant que ceux qui prétendent^{dccliii} organiser l'Europe sussent *d'abord* se rendre aimables, eux et leur régime. Cette condition élémentaire semble avoir échappé à leurs prévisions. Mais j'oublie toujours qu'ils n'ont pas le sentiment de la contradiction. À Liège, on réquisitionnait les derniers chevaux, jusqu'aux poneys^{dccliv} qui promenaient les enfants dans les jardins publics. Plus de chevaux, donc plus de labours, plus^{dcclv} de crottin, et ainsi de suite.

Beaucoup pensé à M^{me} Desbouis¹, notre Mamy de Laval, gravement malade, et à Paris, et par 10 degrés sous zéro !

Dimanche 18 janvier 1942.

Je lis *Nuit et jour*, œuvre des débuts de Virginia Woolf². Impossible de dire ce qui distingue ce livre d'un roman pour jeunes filles ou, tout au plus, d'un quelconque roman sentimental anglais. Mais impossible aussi de dire ce qui le rend si attachant, et à quoi tient sa profondeur cachée. Je comprends mieux, en revanche, pourquoi Virginia Woolf devait abandonner les formes régulières (où il ne semble pas qu'elle eût jamais^{dcclvi} mieux fait que ceci) pour se créer cet^{dcclvii} art entièrement neuf qui lui a permis d'aller bien plus loin. Rien encore

vous entourent et dont vous ne sentez pas l'égoïsme parce qu'il a les formes de la courtoisie. » (Lettre à son futur mari, sans date, archives Curvers.)

- 1 Mère de Marguerite Wintzweiler. L'abondante correspondance de cette amie parisienne rappelle surtout, qu'en 1942, « [s]a pauvre maman, privée de la nouvelle carte d'identité et ayant dû rendre l'ancienne, n'osait plus sortir dans la rue et n'avait plus de "carte d'alimentation" » (lettre du 10 novembre 1978).
- 2 WOOLF (V.), *Nuit et jour*. Roman traduit de l'anglais par Maurice Bec. Introduction de René Lalou. Paris : Catalogne, 1933. L'édition originale anglaise a paru en 1919. *Nuit et jour* est un roman à la Jane Austen où l'influence de Proust est très sensible.

des grandes fugues dissonantes des *Vagues*¹ ou de *Mrs. Dalloway*², mais on en pressent déjà tous les thèmes.

Mardi 20 janvier 1942.

Hier à Liège. Départ de Tilff par le train d'1 heure. Retard annoncé : trois heures. Je pars à pied. Un camionneur jovial nous prend en charge jusqu'à Streupas, moi et quelques voyageurs égaillés sur la route ; ceux-ci, une fois^{dcclviii} installés, se mettent à rire chaque fois que le camion dépasse des groupes de piétons qui ont également renoncé au train et ont eu moins de chance que nous.

Courses, cours de reliure, etc., puis souper chez Paul [Curvers].

Je prends pour rentrer le dernier train, déjà retardé officiellement jusqu'à 10 heures 12. Attente préliminaire d'une^{dcclix} heure dans le compartiment obscur et glacé. Après cette heure, on commence à chauffer faiblement : premier symptôme de départ. Dans le compartiment voisin, une demi-douzaine d'organiseurs de la nouvelle Europe, voyageant avec armes et bagages, échangent des propos où revient souvent, sur un ton amer, le nom de Leningrad. L'un d'eux va s'informer des causes du retard du train (il les avait pourtant, c'est le cas de le dire, sous la main) et revient naturellement bredouille. Dans tout le wagon, on chante, on rit, on plaisante. Cette bonne humeur, d'ailleurs à base de passivité plutôt que de vitalité, déconcerte sensiblement nos voisins, et j'entends : « Wie können Sie so lachen ? »³ Il y a près de moi des garçons de Tilff qui partent de chez eux avant le jour, travaillent^{dcclx} en ville toute la journée et y suivent le soir les^{dcclxi} cours^{dcclxii} d'une école coloniale où on leur enseigne notamment les dialectes du Congo⁴. Enfin, il paraît que nous avons une locomotive et, au moment où l'on n'espère plus rien, le train s'ébranle, à 1 heure 15 du matin exactement. Je rentre à la maison à 2 heures, par 18 degrés sous zéro. Les Allemands s'étaient finalement endormis, non pas appuyés au dossier mais la tête pendant entre les genoux.

1 Curvers a acheté le livre, comme il le signale le 23 octobre 1941.

2 WOOLF (V.), *Mrs. Dalloway*. Roman traduit de l'anglais par S. David. Préface d'André Maurois. Paris : Delamain et Boutelleau, 1929.

3 « Comment pouvez-vous rire ainsi ? »

4 Près de 250 dialectes sont parlés au Congo. L'étude des langues locales, en établir grammaires et dictionnaires, constitua une priorité pour les missionnaires soucieux d'évangéliser les Congolais. L'administration coloniale belge recommandait l'enseignement des parlers locaux, pour les colons comme pour les colonisés.

Mercredi 21 janvier 1942.

Conduit Marie ce soir à la gare, pour ses cours de demain matin. Elle logera chez Paul [Curvers]. Le train n'avait qu'une heure trois quarts de retard.

La vie ne consiste plus qu'à essayer de lutter contre le froid, à l'aide d'un mauvais charbon dont notre réserve s'épuise à vue d'œil ; l'alimentation ne suffit plus à la résistance, les vêtements, à peine. Encore sommes-nous privilégiés. J'ai continûment les pieds glacés.

Jeudi 22 janvier 1942.

Seul à la maison. Trouvé ce matin tout le rez-de-chaussée inondé, par suite d'un tuyau gelé et crevé à la salle de bains, d'où l'eau se répandait à flots, bientôt transformée en glace. Si j'eusse été absent, l'eau serait montée jusqu'aux plafonds, car elle obstruait d'elle-même^{dccclxiii}, sous forme de glace, ses voies d'échappement. Passé la journée en réparations et nettoyages. Allumé de gros feux, où l'irremplaçable charbon fond à vue d'œil. Si énervé ce soir encore que j'erre à travers la maison en quête d'un nouveau désastre, incapable de rien faire et « luttant contre le froid » comme on lutte sans doute, à bord d'un navire, contre la tempête. Soupé royalement chez les Surlémont avec des frites et un œuf – conservé. Simon peintre le matin¹ et Hollange² l'après-midi m'ont prêté main forte.

Vendredi 23 janvier 1942.

Déjeuner somptueusement (dinde) chez les Marcel Tilkin, dans ce qu'on fait de mieux comme atmosphère familiale. Puis thé (tarte aux pommes) chez la gentille et inexplicablement malchanceuse Jenny Leclercq³. Train à l'heure. Au retour, il faut cette fois dégeler le compteur à eau.

-
- 1 Simon peintre, surnom donné à un voisin, Georges Simon, peintre, qui accueillit une petite réfugiée espagnole, Amélia, en 1937.
 - 2 Hollange est plombier-zingueur à Tilff.
 - 3 La correspondance Alexis-Marie nous apprend que Jenny est une amie de Théo Henusse que ce dernier délaisse, de manière injuste et incompréhensible selon Marie, en 1932. Peut-être traductrice d'un essai de Jung en 1957. On trouve encore des traces de cette amie fidèle et intelligente, que Marie croit malheureusement « vouée à l'échec », dans les années 1970.

Les élèves juives de Marie sont à présent exclues du lycée¹ ; à l'Université, pas encore.

Vu tante Anna, qui fait tellement partie de ma vie que son nom ne vient que rarement dans ce journal où j'ai tendance à ne consigner que l'inattendu (l'essentiel de ma vie intérieure en est d'ailleurs presque absent). « Pauvre chère douce tante Anna ! » disait Marie.

Temps un peu moins froid, neige humide.

Dimanche 25 janvier 1942, matin.

Dégel.

Mercredi 11 février 1942.

Dégel ajourné. Vie complètement paralysée. Affreuse dépression. Pas de nouvelles.

Stendhal, dans *Henri Brulard*², cite « comme exemple^{dcclxiv} de la bassesse bourgeoise » – le^{dcclxv} style d'une vie de Dante publiée en 1834 dans *La Revue de Paris* par un M. Fauriel, de l'Institut³. Tâcher de me procurer ce morceau, pour voir au juste de quoi il s'agit. Je ne démêle pas très bien si Stendhal sent la bassesse dans les *sujets* ou seulement dans la façon de les traiter.

-
- 1 Lycée Léonie de Waha, ancien Institut supérieur de Demoiselles, dit Institut Braquaval, à Liège, où Marie Delcourt a commencé sa carrière d'enseignante (elle y enseigne le grec et le latin) en 1922. Nommée professeur ordinaire à l'Université en 1940, elle abandonne sa charge au lycée où elle revient cependant dans le cadre de la formation didactique de ses étudiantes. Elle est titulaire du cours de « Méthodologie spéciale du grec et du latin avec exercices didactiques », comme le rappelle Paul Delbouille, doyen de la Faculté de Philosophie et Lettres, dans son allocution du 5 novembre 1982 (*Hommage à Marie Delcourt*, fascicule publié en 1983, p. 5).
 - 2 Dans la *Vie de Henry Brulard* (1834-1836) comme dans son *Journal* (1801-1817) et ses *Souvenirs d'égotisme* (1832), Stendhal se livre au récit autobiographique par le biais d'un narrateur ironique, lucide et omniscient. La *Vie de Henry Brulard* est le récit autobiographique le plus important de Stendhal qui donne au narrateur ses propres initiales : H.B. Il y reprend le travail d'élucidation de son moi à partir de la petite enfance.
 - 3 Nous n'avons pas trouvé cet article, Curvers non plus apparemment. Après sa mort, le cours de Claude Fauriel (1772-1844), fait à la Faculté des Lettres de Paris, sera édité : *Dante et les origines de la langue et de la littérature italienne* (Paris : A. Durand, 1854).

Vendredi matin, 13 février 1942.

Seul à la maison, Marie ayant logé chez Paul [Curvers]. Un peu travaillé au roman hier soir, après un retour sinistre. Et ce matin, joie de voir des gouttes d'eau sur les vitres, d'entendre les mille petits craquements du dégel ; déjà les oiseaux viennent becqueter la terre^{dccclxvi} libérée sous les arbres, et un rayon de soleil traverse parfois le ciel mouillé.

Dimanche 15 février 1942.

Commencé d'abattre, avec Lucien Surlémond, l'érable du fond du jardin, maintenant amputé de toutes ses branches. Vent et petite neige fine ; il gèle de nouveau. Et ce soir, Singapour ayant capitulé sans conditions¹, j'effiloche à la cuisine, sur une feuille d'un vieux numéro du *Soir* (avril 1939) où des photos pittoresques célèbrent le centenaire de l'indépendance du Grand-duché de Luxembourg²...

Vendredi 20 février 1942.

Beaucoup ri avec Léon-Ernest [Halkin], venu redéjeuner avec nous cet après-midi vers 4 heures (retour de Marie). Je lui montre des passages du journal du médecin de Louis XIII enfant, où il est beaucoup question de sa « guillery » (mot charmant)³. « Il se joue à sa guillery » ; chose curieuse, j'employais la même tournure pour me confesser (chez les Salésiens, auprès du P. Nagant ou du P. Vincent, dans le haut de l'église à droite) du même crime : « Je me suis joué », disais-je, sans complément. Et, chose plus curieuse encore, le confesseur avait l'air de comprendre et n'insistait pas. Parlé des souvenirs du collègue, de la « retraite de vocation », etc.

-
- 1 Le 4 février, les Japonais avaient déjà exigé la reddition de l'île. Face au refus britannique, les combats avaient continué avec le débarquement, le 8, de la garde impériale japonaise. Le 15, à 19h50, le « Tigre de Malaisie », le général Yamashita, obtint la capitulation sans conditions, signée par le général Percival. La campagne de Malaisie aurait coûté 10 000 hommes aux Japonais, 138 000 aux Britanniques.
 - 2 En 1839, le Grand-Duché est passé aux mains du roi Guillaume I^{er}, qui reconnaîtra l'indépendance du pays.
 - 3 Vraisemblablement dans un article. Les éditions du journal de Jean Héroard (1551-1628) datent du XIX^e siècle et de 1989 (sous la direction de Madeleine Fosil. Paris : Fayard).

Jeudi 19 mars 1942.

Ce matin, aux Terrasses, sous une pluie battante (j'allais reporter chez M^{me} du Monceau¹ son La Fontaine réparé), rencontré Dalimier^{2 dclxvii} avec sa femme : il était rentré hier soir d'Allemagne. Rasé de frais, élégant, l'air printanier, il semblait savourer avec ivresse la fin de sa captivité et m'a abordé en souriant, sans se rappeler tout de suite mon nom, par besoin d'être gentil. Il^{dclxviii} ignore sûrement qu'il est lié à l'un des souvenirs les plus honteux de ma vie. Nous partagions à la Citadelle la même chambrée, où, un soir de mon service militaire, devait se célébrer je ne sais plus quel événement. On achète du vin, on prépare des chansons, etc. – et tout à coup on apprend que Dalimier vient de perdre son père et retourne chez lui pour quelques jours. Il rentre cependant à la caserne^{dclxix} après l'enterrement, à l'improviste, juste comme la fête allait commencer, qu'on ne décommande pas pour autant. « Faites^{dclxx} comme si je n'étais pas là », dit-il en se mettant au lit. Et nous obéissons, assourdissant à peine notre exubérance de circonstance, moi prenant part à l'indécent concert et racontant même telle histoire salée, et Théo [Henusse]³ silencieux dans le lit voisin, me désapprouvant plutôt, je crois, par jalousie, puis allongeant le bras vers moi sitôt la lumière éteinte... Et pourtant, il était cause de ma présence dans cette chambrée de la 5^e compagnie où il m'avait forcé à le rejoindre : il avait faussé mes voies, et dès lors je dissonais. – Mais presque tous les souvenirs de ma vie militaire (!) me feraient rougir maintenant, si je n'en avais pris mon parti. Et c'est à tout cela que je pensais devant Dalimier rayonnant, ce matin : il a perdu deux ans de sa vie dans un camp, d'autres sont morts (le pauvre petit Nicolas Jassart⁴, si touchant avec ses bonnes joues rouges, et je serai toujours un embusqué (ma justification est informulable). Mais Dalimier n'avait pas l'air de m'en vouloir. Bon type, pas très fin, mais fin par la simplicité. Je voudrais le revoir. « Et vous, dans quel camp étiez-vous ? » m'a demandé gentiment^{dclxxi} sa femme, si gentiment que je n'ai senti aucune gêne à répondre que je n'avais pas été mobilisé.

Ce mois-ci, conférences à Charleroi^{5 dclxxii} et à Forest¹ sur *Villon et la poésie familière* ; brefs séjours de Marie-Claire et de Jean Jacob à la maison.

-
- 1 Sans doute Mathilde du Monceau, comtesse de Bergendael (1877-1952), peintre de jardins, de parcs, de fleurs et de paysages industriels. Elle est morte à Liège.
 - 2 Comme on l'apprend ci-dessous, Dalimier a fait son service militaire avec Curvers.
 - 3 Théo Henusse.
 - 4 Sans doute Nicolas Jassart – Curvers orthographe Juassart –, mort en 1940, le fils de Gustave Jassart, directeur de la Fabrique nationale d'Armes de Guerre (FN, Herstal).
 - 5 Charleroi, une des villes principales de la province de Hainaut.

Je lis Butler : *Ainsi va toute chair*². Les Gui[ll]aume Curvers] me disaient qu'il leur est arrivé de pleurer d'impuissance en retrouvant leurs propres défauts chez Philippe. Marie dit qu'elle souffre plutôt de retrouver en elle les défauts de ses parents³.

Commencé mon *Journal d'un romancier*⁴. Cela me fait 3 romans que je mène de front, toujours distancé par eux.

Jeudi 23 avril 1942.

Tournée de conférences dans les écoles sur *Villon et la poésie familière* (« quel rapport ? » me demandait la splendide directrice de l'École normale de Forest) : Marche⁵, Bruxelles, Charleroi... Et bientôt, Andenne⁶, Stavelot⁷, Nivelles⁸, Bruxelles encore. Retour de Bouillon⁹ (deux jours de voyage), j'écris ceci dans un café de Jemelle¹⁰ entre deux trains. Dîné hier soir chez M^{me} de Barsy¹¹ et déjeuné^{dcclxxiii} ce matin, plantureusement, chez la charmante Blanche Bertrand-Hans, à Graide¹², où j'ai fait enfin connaissance avec son mari, Maurice, très sympathique. Vu du train en passant, pour la première fois,

-
- 1 Commune de la périphérie de Bruxelles. La directrice du Lycée de Forest était M^{lle} Andrée Thomas, amie d'Yvonne Dumoulin.
 - 2 Samuel BUTLER, *Ainsi va toute chair*. Traduit de l'anglais par Valéry Larbaud. Paris : Éditions de La Nouvelle Revue française, 1921.
 - 3 En particulier la méchanceté de sa mère, Lucy Tandel (1865-1948), comme elle le confie à plusieurs reprises à son amie Aline Mayrisch.
 - 4 Nous n'avons trouvé aucune trace de ce texte dans les archives familiales.
 - 5 Marche-en-Famenne, ville de la province de Luxembourg, située à 50 km de Liège.
 - 6 Andenne, ville de la province de Namur, située à 38 km de Liège.
 - 7 Stavelot, ville de la province de Liège, située à 37 km de Liège.
 - 8 Nivelles, ville de la province de Brabant, située à 92 km de Liège.
 - 9 Bouillon, ville de la province de Luxembourg, que traverse la Semois, située à 107 km de Liège.
 - 10 Jemelle, commune de la province de Namur, située à 62 km de Liège.
 - 11 Le site Web GENEADEG permet de visualiser l'arbre généalogique des de Barsy, seigneurs de Goyet, qui s'enracine dans le Condroz, au XVII^e siècle, et une partie du patrimoine de la famille, notamment le manoir de Labas (province de Namur), propriété des de Barsy jusqu'en 1920, mais ne permet pas d'identifier avec exactitude cette hôtesse de Curvers, peut-être directrice d'école. En 1977, Alexis évoquera rapidement le suicide de Martine de Barsy, née en 1936, condisciple de Philippe Curvers à l'Université libre de Bruxelles.
 - 12 Graide, commune de la province de Namur, située à 95 km de Liège.

Beauraing¹, beaucoup moins bien que Bourg-le-Rond. Il paraît que les traits communs sont beaucoup plus nombreux que nous ne l'imaginions : la rivière Genette, le hameau où habitent les Voisin, etc. ; le petit Albert, comme Joseph, a joué un rôle suspect. Oublié de demander à Blanche ce que sont devenues les voyantes. On soupçonne depuis toujours le père Voisin de s'adonner à la magie. Un professeur de l'école et d'autres personnes *qui savaient* ont été questionnés^{dcclxxiv} à l'évêché de Namur après avoir dû jurer^{dcclxxv} sur l'Évangile que rien ne^{dcclxxvi} transpirerait de l'interrogatoire (c'est le procédé de la Gestapo,^{dcclxxvii} Évangile à part). Le curé de campagne qui avait écrit la brochure^{dcclxxviii} *Et si c'était le diable ?*² ^{dcclxxix} a disparu mystérieusement. Le docteur Maistriaux³ n'inspire pas confiance dans le pays et a presque fait fortune.

Conclusion de mes visites aux écoles : à tous égards, j'ai eu raison de ne pas rester dans l'enseignement. Trait commun à tous les chefs^{dcclxxx} d'établissements, si différents par ailleurs : l'intention bien arrêtée de ne pas me retenir à déjeuner. À Bouillon, où j'arrivai à 2 heures après^{dcclxxxi} un voyage de huit heures, on ne m'a pas^{dcclxxxii} offert un verre d'eau et j'ai dû moi-même prendre une chaise dans le bureau du préfet. De tous mes auditeurs, les Bouillonnais furent les plus froids, les seuls qui m'aient paru^{dcclxxxiii} fermés : rétifs à la poésie ou simplement ignares, comme le pensait M^{me} de Barsy ? Je bafouillais.

Mon *Journal d'un romancier* perd une grande partie de sa raison d'être, Henry Colbat^{dcclxxxiv} ayant deux femmes.

-
- 1 Beauraing, en Famenne, dans le Condroz, à deux lieues de la ville française de Givet, distante de 65 km de Liège. Y coule un affluent de la Lesse. Gros bourg de 2000 habitants. En 1932, Hector Voisin est employé à la gare, sa femme tient un commerce de papiers-peints et vernis. Anticléricaux, ils envoient quand même leurs enfants à la messe : Fernande, née en 1917, Gilberte, née en 1919, et Albert, né en 1921. M^{me} Degeimbre, veuve, née Germaine Barbier, installée récemment rue de la Genette, a trois filles : l'aînée, Jeanne, qui tient le ménage, Andrée, née en 1918 et la « petite » Gilberte Degeimbre, née en 1923. De nombreux médecins, parmi lesquels les docteurs De Greeff, Gailly et Maistriaux, ont examiné les cinq enfants qui ont déclaré avoir vu la Vierge. La première apparition aurait eu lieu le 29 novembre 1932, la dernière, le 3 janvier 1933. Joseph Degoudenne est un condisciple estropié pour qui Gilberte espère une guérison miraculeuse. Le professeur interrogé est probablement M. Malmédy, qui enseigne à l'école moyenne où va la « grande Gilberte ».
 - 2 DERSELLE (C.), *Beauraing (29 novembre 1932 – 3 janvier 1933). Et si c'était le diable ?* Bruxelles : L'Édition universelle, 1933.
 - 3 Un des médecins qui ont examiné les enfants témoins des apparitions. Il publie sur le sujet, entre autres : *Les Dernières Apparitions de Beauraing*. Louvain : Rex, 1933.

Lu Cocteau. Il se répète trop, ressasse même ses ellipses. L'admirable auteur de *Plain-chant*¹ se moque-t-il de nous dans ses espèces de poèmes syllabiques et graphiques (question de bourgeois, je sais)² ? Non ? Alors, c'est encore plus dommage si ce n'est pas fait exprès.

Mardi 9 juin 1942.

Il y a du soleil, il fait beau : je travaille. Jamais senti comme à présent le prix du temps, du beau temps. J'en veux profiter pour finir mon roman cet été. Guibert de Tournai³, la reliure et mille autres choses sont menés de front. Le perpétuel^{dccclxxxv} petit pincement^{dccclxxxvi} d'estomac, la constante pensée même de la guerre sont plus faciles à supporter. Hier après-midi à Wandre⁴ chez Suzanne Boland.

Douce impression matinale, quand l'unique rayon de soleil pénètre dans la bibliothèque : les idées s'éveillent une à une, données comme des grâces, dans l'esprit encore tout baigné d'une heureuse fatigue. Celle d'aujourd'hui : décrire par le menu une journée d'Henri à Ster pendant la Ster⁵, une seule^{dccclxxxvii} journée qui marquera son évolution et où tout se regroupera (comme à la fin de chacun de^{dccclxxxviii} mes livres). Mais Tina [Laffineur] arrive, l'aspirateur ronfle, l'aspirateur ronfle comme j'achève ces lignes, Marie va descendre, l'éternel ménage bouge et me requiert, c'est le désastre dont il faut sauver au moins l'essentiel, le fruit d'une minute qui ne reviendra plus.

Replongé dans Catherine Pozzi⁶.

-
- 1 COCTEAU (J.), *Plain-chant*. Poèmes. Paris : Stock, 1923.
 - 2 Jean Cocteau (1889-1963), qui veut « décalque[r] l'invisible », vient de publier des poèmes expérimentaux datés de 1931-1932 (*Allégories*. Paris : Gallimard, 1941) qui semblent correspondre à la définition de Curvers.
 - 3 Curvers a commencé la traduction du *Traité de la Paix* de ce théologien du XIII^e siècle, qui paraîtra en 1944 (Bruxelles : Office de publicité).
 - 4 Wandre, commune de la province de Liège, située à 8 km de Liège.
 - 5 Le hameau de Ster, près de Stavelot, est à 49 km de Liège. Nous ne voyons pas à quoi Curvers fait allusion.
 - 6 Dont il lit deux poèmes le 6 novembre 1939.

Mardi 30 juin 1942.

Nous avons le mildiou¹ (inconnu en Belgique jusqu'ici) dans les pommes de terre. Je sulfate.^{dccclxxxix}

La voiture est réquisitionnée. Remise en état, astiquages. Je dois la conduire demain à Liège pour « estimation ». Car elle est « achetée », sans avoir été à vendre. Le mot de réquisition n'est pas prononcé.

Étoiles de David.

À Liège, dans une vitrine du Passage : « Paris », « la mode à Paris », écrits en jolis caractères sur de jolis colifichets, touchante pacotille de guerre. Petite et fugitive résurrection du passé.

Mercredi 1^{er} juillet 1942.

Livré la voiture aujourd'hui, boulevard de la Sauvenière², après un dernier beau trajet (le premier depuis près de deux ans !). Trois heures d'attente. La besogne est faite par des « Belges » à « l'humeur fasciste » (Jules Van Erck scripsit³) : air^{dccxc} expéditif, bien portant, sans aucun vestige de sentiment humain ; ils plaisantent entre eux, mais nous sommes des numéros ; aucune espèce de discussion, de simple conversation n'est concevable. « Votre voiture est^{dccxci} achetée par l'armée allemande pour tant. »

Ils sont aux portes d'Alexandrie.

Arrivée de Gui[llaume Curvers] et de Philippe à Liège, demain à Tilff.

1 Le mildiou – Curvers orthographe mildious – est le nom générique d'une série de maladies cryptogamiques des plantes. C'est le *Phytophthora infestans* qui attaque la pomme de terre.

2 Le boulevard de la Sauvenière était un bras de la Meuse jusqu'au début du XIX^e siècle.

3 Voir note ci-dessus à la date du 18 octobre 1941. Van Erck continue à écrire dans *Le Nouveau Journal*, une ou deux fois par mois en moyenne, des articles qui doivent faire bondir Curvers (par exemple « À la recherche d'un caractère. Namur la cartésienne », le 10 novembre 1941, qui s'efforce de démontrer que Namur, « ville condamnée à une inexorable décrépitude », a bénéficié des bombardements qui ont révélé les qualités de son architecture...) mais on n'y trouvera plus d'allusion dans ces pages.

Mercredi 16 septembre 1942.

Séjour au Chenoy¹ et à Bruxelles. Marie rentrée avant-hier, pendant l'orage.

M^{me} Boël nous a prêté le *Journal de la France* (volume 2), de Fabre-Luce², type d'esprit faux plus encore que retors, le Poulet français. J'y cueille ce mot d'une femme de San-Francisco après le tremblement de terre, cité d'après William James³ : « J'avais pris le parti du tremblement de terre. » Fabre-Luce ne paraît pas avoir aperçu l'imprudence qu'il y avait de sa part à citer ce mot, qui éclaire d'un trait de feu sa propre psychologie et celle de tous ses pareils.

Un tel n'avait souci, en juin 40, que de « sauver son canari », un autre déplore la ligne de démarcation qui l'empêche d'écrire à son cousin que tout va bien et qu'il n'a rien à lui dire : besoin d'insulter, bassesse irrémédiable. Bassesse, aussi, de ce ton bon enfant : « Vous n'êtes pas si malheureux, que diable ! Évidemment, la guerre^{dcccxcii} vous secoue parfois un peu rudement, dérange vos habitudes, mais adaptez-vous, voyons, un peu de souplesse ! » Ton qui implique le refus de juger, l'indifférence aux responsabilités et l'insouciance délibérée devant le malheur.

-
- 1 La ferme-château du Chenoy, à Court-Saint-Étienne, est la plus prestigieuse demeure des Boël. Achetée en 1882 par Gustave Boël (1837-1912), elle totalise 2542 hectares en 1927. Le journaliste Éric Meuwissen la décrit ainsi : « Si l'on devait ceinturer la propriété, on obtiendrait un périmètre de 100 km. [...] On peut marcher en ligne droite sur quinze km sans sortir du domaine. » On y pénètre par une allée de tilleuls et une « haute tour-porche » de 1830. Le bâtiment compte 140 pièces, date du XIII^e siècle et est entouré d'un parc de 40 hectares. Voir VAN HEES (M.), *La Fortune des Boël. Un énorme patrimoine. Une immense dette sociale*. Bruxelles : Éditions Aden, 2006, p. 22-23, 25-26 et 214.
 - 2 Peut-être l'édition belge (Bruxelles : La Toison d'or, 1942). Après avoir critiqué la politique du Front populaire, Alfred Fabre-Luce commence en 1939 un *Journal de la France*. Publié en zone libre, le premier volume sera interdit en zone occupée. Il s'élève contre le Service du Travail obligatoire ce qui lui vaut d'être arrêté et détenu pendant quatre mois par la Gestapo. En 1944, il sera arrêté par les autorités françaises de Vichy.
 - 3 William James (1842-1910), philosophe américain, professeur à Harvard, y fonde le premier laboratoire de psychologie expérimentale (1876), auteur de *L'Idée de vérité* (1909).

Dimanche 27 septembre 1942.

Orfeo, de Monteverdi¹, au Conservatoire, par la Société de Musique ancienne de Bruxelles. Pur joyau dans la nuit. (Uniformes et bras tendus dans une avant-scène.) Lydia Sariban² et le ténor Anspach³. Ce dernier chante admirablement la partie d'Orphée. Nous allons lui dire un mot à la fin. Très bel homme, ressemblant^{dccxciii} un peu, par le galbe du visage, à sa cousine, notre pauvre petite Colette, morte mercredi passé. Impossible de détacher d'elle notre pensée, en écoutant la musique lamenter la mort d'Eurydice.

Le matin, sur la Batte avec Jacqueline et gentil déjeuner chez Jean [Curvers].

Notre maison attend de nouveaux hôtes. Les horreurs, les deuils, les menaces se multiplient autour de nous, mais nous sommes, chez nous, entre nous, plus heureux que jamais.

Tilff, jeudi 10 décembre 1942.

Il m'est pénible de ne pas écrire du tout. Je commence ce cahier en attendant mieux, pour y noter au moins quelques faits ou impressions, faute de pouvoir tout exprimer.

Nous avons eu hier une des plus belles journées de l'année : soleil glorieux, douceur de la lumière et de l'air, et près de dix degrés. Ce fut aussi, je crois bien, un^{dccxciv} des plus sombres sinon le plus sombre jour de la guerre : attente exaspérante, nerveuse et d'ailleurs folle d'un changement quel qu'il soit, inquiétudes^{dccxcv} de toutes parts, et grève des chemins de fer dont on ne sait ce qu'il sortira. Ce matin^{dccxcvi} (6 heure et 1/2), j'entends passer des^{dccxcvii} trains. La fin de la nuit est encore merveilleusement pure et tout étoilée ; pourtant, il ne gèle pas. L'agitation, l'angoisse m'ont chassé du lit que j'avais mouillé, comme un enfant. J'ai mal aux articulations des doigts. Et je me sens affreusement vieillir. Encore ne dois-je pas perdre un instant de vue que je suis au nombre des privilégiés, demeurant^{dccxcviii} chez moi et mangeant à peu près à ma faim.

1 Claudio Monteverdi (1567-1643) – Curvers écrit Monteverde – compose *Orfeo* en 1607.

2 Soprano belge d'ascendance russe.

3 Frédéric Anspach (1908-1977), professeur au Conservatoire royal de Bruxelles, maître de conférences à l'Université de Liège. Il dirigera aussi la chorale universitaire créée en 1949.

Ces jours-ci, Tina [Laffineur] ne pouvant plus venir, nous avons fait seuls le travail du ménage. Travaux et parfaite solitude, à nous deux. Que de petites joies et quel bonheur, malgré tout !

Hier, visite rassurante de M^{lle} Charlier, qui espère, avec conviction, le retour des absents pour la fin de l'année !

Lu *Le Livre des snobs*¹ (très curieuse satire d'un tempérament national plutôt que d'un trait de caractère) et terminé *Les Affinités électives*², œuvre admirable d'où me semble absent tout souci de composition ; le ton est d'une pédanterie constante ; je me demande si la grande beauté de l'œuvre, beauté brute et indéfinissable, ne lui vient pas uniquement *de l'intérieur*, c'est-à-dire de l'espèce de rêve qui lui a donné naissance et autour duquel on la sent constamment organisée, selon les^{dccxcix} lois de l'inconscient. Thackeray est romancier malgré lui, même quand il veut moraliser.

Ne pas oublier que, dans le débat qu'entretient Henri avec les Eugènes, il déclare (à Pascal) impossible de leur rendre même en partie le mal qu'ils ont fait. (Après la guerre, Henri ne fumera plus que des cigarillos.) Saint Paul, *Hébr.* 13, 2-3, pourrait fournir l'épigraphe du chapitre où Félicia (?) et Werner II (?) seront les hôtes de Ster, l'un à l'insu de l'autre³. Amour de Werner pour la peinture moderne ; on l'a rencontré en train de photographier des paysages. Puis un jour, on le voit dans l'exercice de ses fonctions : menant à l'exercice l'escouade des punis (ceux-ci se soulagent au commandement^{dccc}).

-
- 1 *Le Livre des snobs. Par l'un d'entre eux* (1848) de William Makepeace Thackeray (1811-1863). Ce « catalogue satirique des snobs », d'abord paru sous forme de chroniques dans le magazine *Punch* (1846-47), est traduit en français, pour la première fois, par Georges Guiffrey (Hachette, 1893).
 - 2 *Die Wahlverwandschaften* (1809) de Johann Wolfgang Goethe (1749-1832). La puissance des attirances naturelles, « chimiques » et spontanées détruit le couple d'Édouard et Charlotte. Selon Goethe, à la sortie du livre, le public « s'est agité comme au contact d'une tunique de Nessus » (1827). Pour le critique Walter Benjamin, le roman est comme « un jeu d'ombres mythologiques déguisées en personnages contemporains » (1925). (Voir JOLY (B.), « Les *Affinités électives* de Goethe : entre science et littérature », *Methodos*, n° 6, 2006, <http://methodos.revues.org/document482.html> consulté le 4 août 2009).
 - 3 « N'oubliez pas l'hospitalité, car c'est grâce à elle que quelques-uns, à leur insu, hébergèrent des anges. Souvenez-vous des prisonniers, comme si vous étiez emprisonnés avec eux, et de ceux qui sont maltraités, comme étant vous aussi dans un corps. » (Bible de Jérusalem)

Vendredi 18 décembre 1942.

Dans le train du retour, j'allume une cigarette. Mon voisin de droite me dit doucement : « Nous sommes en non-fumeurs, Monsieur. » Mon^{dccci} premier mouvement est de m'excuser. Impossible^{dccii} de vérifier dans l'obscurité, où seule la dame du monsieur possède une lampe électrique ; mais elle la tient braquée sur le livre qu'elle lit (et les piles sont introuvables ; les cigarettes aussi, d'ailleurs). Puis je sors^{dcciii} dans le couloir et, en me penchant à la portière, je constate que le compartiment^{dcciv} ne porte aucunement l'indication :^{dccv} *Défense de fumer*. J'éteins alors ma cigarette et, regagnant ma place, dis au monsieur : « Je renonce bien volontiers à fumer si ça vous est désagréable... – Ce n'est pas moi que ça gêne, réplique-t-il, ce sont les dames. – Mais nous ne sommes pas en non-fumeurs ! – Ah ! j'avais cru... » Un grognement sort du coin opposé, émanant d'un tiers qui, tardivement, m'approuve. C'est tout. La^{dccvi} lampe de la dame cherche vainement, pendant quelques secondes, l'inscription^{dccvii} qui me confondrait, et se rabat aussitôt vers^{dccviii} le livre. Plus un mot. Le trajet s'achève en silence. En somme, cet homme ne m'a rien demandé et il m'impose abusivement sa volonté, sans une parole de remerciement ou de regret.

Que fait-on dans un cas pareil ? Supposons que, usant de mon droit, j'aie rallumé ma cigarette (il y avait une autre dame, âgée et que je *senta*s fort aimable) : c'était d'un mufle. Supposons même qu'ensuite la dame sensible, réellement incommodée, ait quitté le compartiment avec son monsieur et leurs bagages : je devenais alors un goujat. Je n'ai rien fait, rien dit, remâchant l'impertinence du type et ma petite humiliation. J'étais dans l'état d'esprit de Julien Sorel, que je ne comprenais guère autrefois, craignant d'avoir à se mépriser pour un affront avalé, si léger qu'il soit. En posant le pied sur le quai de la gare de Tilff, j'ai trouvé que j'aurais dû^{dccix} dire avant de quitter le compartiment : « Vous^{dccx} voyez, monsieur, que je suis aussi courtois^{dccxi} que vous envers les dames, et plus que vous envers les hommes. » Mais n'eût-ce pas encore été bien lourd, bien pédant ?

Pensé à Henri Colbat. Lui non plus ne sait pas^{dccxii} faire face. « Le seul homme^{dccxiii} à qui il eût jamais fait face (son père, agonisant)... était étendu là », etc.

Mardi 29 décembre 1942.

Tout d'un coup, il neige, après quelques jours de petite gelée et tout un début d'hiver véritablement^{dccxiv} printanier. Je vais à Liège à vélo. On n'y peut circuler qu'entre le lever et le coucher du soleil.

La mère de Denise Halkin lui a écrit de Saint-Flour¹ que, depuis que toute la France est occupée, le prix de la vie a tellement monté qu'elle dépense maintenant pour un ménage de deux personnes autant qu'avant la guerre pour trois ; le beurre coûte là-bas 60 francs le kilo. Il fait ici 350 francs belges (490 français) !

Coupé au^{dcccxv} petit doigt en ramassant les débris de verre du Pissarro², soudainement tombé hier, à grand fracas, de dessus la cheminée de mon atelier.

Mercredi 30 décembre 1942.

Lu les cent premières pages de *M. Barnstaple chez les hommes-dieux*³. Intrépide naïveté de ce genre d'ouvrages. J'admire pourtant la beauté de l'hypothèse de Wells. Tandis que dans *Le Meilleur des mondes* Huxley ne réussit qu'à imaginer de la laideur, de la laideur grinçante, sans un rayon d'espoir ou de poésie (même chez les sauvages)⁴. Ces deux anticipations ont^{dcccxvi} des buts différents et marquent deux^{dcccxvii} familles d'esprits : pour s'échapper du réel, l'un se réfugie dans un âge d'or ; l'autre, dans un âge de fer qui est l'outrance et le repoussoir du nôtre.

Fait deux fois le trajet hier, dans la neige, avec Léon Halkin (qui, pour rentrer, m'attend gentiment au garage). Il me dit du livre de Wells : « Absurde ! Idiot ! » etc. – du même ton et pour les mêmes raisons qu'il avait pareillement rejeté du pied *Le Quatrième Évangile* de Turmel⁵ (d'où notre première discussion orageuse) : fanatisme catholique inavoué, camouflé de « largeur de vues », mais d'autant plus irréductible et qui, ne pouvant réfuter, feint de rire. Le sourire, la suffisance, la légèreté et le mépris sont les mêmes chez tous les fanatiques mis en présence d'une chose qui contredit ou ignore leurs systèmes : le ricanelement est seulement plus onctueux chez le catholique, étant ailleurs^{dcccxviii} plus venimeux, ou plus brutal, partout également destructeur.

1 Sous-préfecture du Cantal.

2 Il s'agit d'une reproduction d'un tableau de Camille Pissarro (1830-1903).

3 Le roman de Herbert George WELLS (1866-1946), *Men Like Gods* (1923) a été traduit sous le titre de *M. Barnstaple et les hommes-dieux* par Louis Labat (Paris : Albin Michel, 1926, 1932...).

4 Curvers donne une recension de *Contrepoint*, du *Meilleur des mondes* et de *La Fin et les Moyens* d'Aldous Huxley (1894-1963), dans la *Luxemburger Zeitung* du 8 avril 1939.

5 TURMEL (Jos.), *Le Quatrième Évangile*. Traduction nouvelle avec introduction et notes par Henri Delafosse. Paris : Rieder, coll. Christianisme n° 5, 1925.

1943

Dimanche 3 janvier 1943.

Séjour délicieux des Gui[llaume Curvers]. Philippe demande s'il est vrai que les ânes sont bêtes. Je lui réponds qu'ils sont parfois intelligents, comme celui de la crèche, qui soufflait sur les pieds de Jésus pour les réchauffer. – Et^{dcccix} le bœuf ? – Eh ! bien, le bœuf, il soufflait aussi. – Mais lequel avait eu l'idée ?

On a encore fait, le soir, « la farce », qui consiste à se cacher dans le lit pendant que je cherche partout. Mais comme je n'étais pas sorti de la chambre assez tôt et que Charlotte le pressait de se coucher, il^{dcccxx} proteste en disant qu'ainsi je saurai bien où il est. « Comment, tu crois qu'oncle Alexis ne le sait pas ? répond assez maladroitement sa mère. – Il ne faut pas le dire, dit alors Philippe, tout triste ; la farce ne vaut plus rien, maintenant. » Cela ne l'empêche du reste pas de la recommencer aussitôt, parce que je m'empressais de rentrer dans le jeu, dont il entend qu'on fasse au moins semblant d'être dupe.

Hier après-midi, Hélène, Jacqueline [Curvers] et les petites Benoit¹ avec leurs parents. Aujourd'hui, les Delcourt. Les^{dcccxxi} Gui sont partis ce matin. Le vide soudain de la maison me rend un peu mélancolique.

Mercredi 6 janvier 1943.

Humiliation de constater à quel point m'éprouve la privation de tabac.

Lu *La Reine morte* de Montherlant². Une nouveauté, comme autrefois ; et rapportée de Paris par Lucion, de la part de Droz. Ce qui me plaît, c'est la couverture, l'odeur du papier imprimé de frais ; celui-ci est encore de bonne

1 Voir la note sur Jean Benoît à la date du 17 mars 1940. Ses deux premières filles s'appellent Denise et Marie-Louise, le troisième enfant, né en 1938 s'appelle Marc. Nous ignorons s'il y a un lien de parenté avec M^{me} Benoit, née Carmen Defize, peintre, amie d'Alexis Curvers.

2 MONTHERLANT (H. de), *La Reine morte ou Comment on tue les femmes*. Drame en 3 actes, suivi de *Régner après sa mort*, drame de Luis Velez de Guevara. Paris : Gallimard, 1942. Pierre Drieu La Rochelle en donnera un compte rendu dans *La N.R.F.* en février 1943.

qualité, et le caractère est beau. Combien navrants, en comparaison^{dcccxxii}, les ersatz de livres qui poussent ici comme champignons !

Lu la pièce avec plaisir (Lucion n'a pu trouver place au Français¹, tous les théâtres étant d'ailleurs pris d'assaut à défaut d'autres divertissements). Style parfait. On sent même un peu le devoir de style. Évidemment, l'auteur a fait plus qu'adapter le texte espagnol sur lequel il a travaillé et qu'il ne se tient pas de publier en appendice, comme par bravade (le ton de la dédicace et de la note^{dcccxxiii} où il s'explique est, comme d'habitude, insupportable ; on regrette qu'un tel écrivain ne s'en tienne pas strictement à la littérature impersonnelle). L'essentiel des caractères et de l'action, pourtant, est déjà dans l'original de Guevara², pour qui sait lire ; et la grande scène du III entre le roi et Inès était achevée telle quelle. Montherlant supprime les concetti, les clichés hyperboliques de l'espagnol et les remplace par des réflexions psychologiques ou politiques qui peut-être, dans trois siècles ou plus tôt, ne paraîtront pas moins conventionnelles et ampoulées. Le seul caractère solide est celui du roi, où Montherlant s'est mis tout entier. Les autres sont faits de chic. Inès est une image d'Épinal qui ne parvient pas à toucher. L'autre personnage féminin, l'infante de Navarre, pour être plus frappant, n'est aussi qu'une abstraction. Curieuse manie, de faire parler les femmes ou d'en parler (ici, plutôt en bien) sans les connaître. On sent la pièce toute pleine de « mots » et d'allusions qui veulent être hardies, mais on ne sait au juste à quoi ni dans quel sens les appliquer. Au total, beaucoup trop d'habileté.

Samedi 9 janvier 1943.

Il gèle toujours. Ah ! ces froids petits matins de guerre, dans la maison silencieuse. Marie dormant encore (rentrée hier soir de Liège avec 2 heures de retard, après avoir dû changer de train dans une ruée générale, et dans l'obscurité). Se souviendra-t-on de tout cela ? Nous sommes au point où le *désir* de la paix se change en *croyance*, par le sentiment (fallacieux ?) d'une nécessité. Il faut...

1 La Comédie-Française, ou Théâtre-Français, fondée en 1680, se trouve, depuis 1799, au cœur du Palais-Royal à Paris. *La Reine morte* y est créée le 8 décembre 1942, dans une mise en scène de Pierre Dux, avec Jean Yonnel (roi Ferrante), Julien Bertheau (Pedro) et Madeleine Renaud (Inès de Castro).

2 Luiz Velez de Guevara (1579-1644) surtout connu pour sa satire *El diablo cojuelo*, 1641 (un diable boiteux y soulève les toits de Madrid). *Reinar despues de morir* et *La serrana de la Vera* (où une paysanne trompée met à mort 2 000 hommes pour se venger du sexe fort) sont des pièces censées conquérir le public féminin.

Je^{dcccxiv} suis de plus en plus convaincu qu'il y a, dans le régime de privations et de contrariétés auquel nous sommes soumis, autre chose^{dcccxxv} qu'une conséquence naturelle de la guerre : une méthode de gouvernement – destinée peut-être à s'implanter à titre plus ou moins définitif. Ne remarque-t-on pas, dans les couvents, que la règle et la discipline sont plus facilement observées en carême ? On *amuse* les gens avec le rationnement et les difficultés, comme on les amusait avec l'abondance et la facilité : c'est même encore plus sûr et plus commode.

Dimanche 10 janvier 1943.

Lu *Pilote de guerre*, de Saint-Ex. (imprimé en novembre 42 avec l'autorisation d'une censure singulièrement indulgente ou distraite)¹. Très beau, sauf un peu trop de bavardage à la fin. Une forme agaçante du bavardage actuel consiste à dire longuement ce que les choses ne sont pas, avant de dire, assez vaguement, ce qu'elles sont (procédé cher aux catholiques particulièrement). Mais enfin voici un langage français, noble et vrai. « Je me suis battu pour préserver la qualité d'une lumière... »

Tout ce que je lis me confirme pourtant dans l'opinion qu'il n'y a de vraiment grand, à cette heure, que le silence. J'ai eu tort de me laisser arracher *La Famille Passager*, qui d'ailleurs, du train dont va l'imprimeur, n'est pas encore près de paraître et qui, heureusement, ne comprend que des écrits de jeunesse, périmés pour la plupart².

Travers des Français : leur besoin d'expliquer le coup, de remplacer l'action par^{dcccxxvi} des mots.

Mardi 2 février 1943.

Cet hiver tiède et printanier continue ; chants d'oiseaux. Ciel couvert ce matin, ce qui annonce, dit-on, la mort définitive de l'hiver.

La radio française avait révélé^{dcccxxvii} l'expulsion inopinée^{dcccxxviii} de 40.000 habitants du Vieux-Port de Marseille, « pour raisons d'urbanisme » ; puis on édicte des mesures contre le pillage des immeubles évacués. On autorise maintenant les anciens habitants à rentrer chez eux pour déménager^{dcccxxix}, moyennant^{dcccxxx} des papiers bien en règle^{dcccxxxi}, leurs meubles et effets, ou du

1 SAINT-EXUPÉRY (A. de), *Pilote de guerre*. Paris : Gallimard, 1942.

2 L'achevé d'imprimer de *La Famille Passager* portera la date du 25 février 1943.

moins « l'essentiel », car on songe à leur épargner les désagréments de « l'embouteillage¹ ».

Une exposition d'architecture allemande était inaugurée à Ankara, voici quelques jours, par M. von Papen². Radio Paris, entre autres, annonce ce matin que M. Churchill et ses conseillers militaires viennent de quitter le Sud de la Turquie, où ils ont eu des entretiens pendant^{dcccxxxii} plusieurs jours avec les plus hauts personnages de l'État³.

Mardi 16 février 1943.

Trop accablé de travaux ménagers (Tina [Laffineur], menacée d'épuisement, est absente), trop énervé par l'attente interminable d'événements peut-être imminents, incapable d'écrire quoi que ce soit. Caractère *indescriptible* de notre vie actuelle, si on peut appeler ça une vie.

Je cueille dans *Œdipe à Colone* (traduction Pessonneaux)⁴ : « Quoi ! tu viens dans une ville qui pratique la justice, où rien ne se fait que par la loi ; et, foulant aux pieds les principes qui la régissent, tu te jettes sur qui te plaît, tu l'emmènes, tu te l'appropries par la force ! Tu as cru que la ville où je règne était dénuée de citoyens ou peuplée d'esclaves, et tu m'as compté pour rien » (Thésée à Créon).

« Ah ! fatal voyage et déplorable échec ! malheureux alliés ! Est-ce donc pour un pareil résultat que notre expédition a quitté Argos ? Il m'est impossible d'en faire part à aucun de mes compagnons, impossible de^{dcccxxxiii} les ramener en arrière ; il faut que je coure à ma perte, sans rien révéler » (Polynice).

Dans Saint-Évremond : « Pour moi, ... je me résous de prendre le parti du bon sens, tout abandonné qu'il est, et de suivre la raison dans sa disgrâce,

1 La « rafle de Marseille » : entre le 22 et le 24 janvier 1943, des milliers de personnes (30 000 ?) habitant les vieux quartiers sont expulsées, arrêtées et envoyées dans les camps de concentration. Puis, maison par maison, 1500 immeubles sont dynamités, laissant un champ de ruines.

2 Franz von Papen (1879-1968), homme politique allemand. Appelé à la Chancellerie par Hindenburg en 1932, il démissionna et prépara l'ascension d'Hitler. Il est ambassadeur à Ankara de 1939 à 1944.

3 Churchill s'est rendu en secret à Adana, au sud de l'Anatolie, pour rencontrer le président İsmet İnönü et tenter de le convaincre de rejoindre les Alliés.

4 À la fin du XIX^e siècle, ont paru plusieurs éditions de la traduction du théâtre de Sophocle par Émile Pessonneaux (1821-1903).

avec autant d'attachement que si elle avait encore sa première considération¹. »

Dans *Armance*² : « J'ai par malheur un caractère singulier, je ne me suis pas créé ainsi ; tout ce que j'ai pu faire, c'est de me connaître³. »

Je vais tenir ici^{dcccxxxiv} une petite chronique des *mots à la mode*, pour faire suite à ce que j'en dis dans mes *Notes sur le roman*. J'y relève trop tard une omission importante : *efficace, efficacité*⁴. Et je viens d'être tout étonné de voir que Duhamel écrivait déjà pendant l'autre guerre qu'il *faudrait réviser*^{dcccxxxv} *les valeurs*⁵.

Combien m'a réconforté, touché, enthousiasmé le jeune Charles H.⁶, en me parlant des perfectionnements apportés aux nouvelles voitures que construit Ford et qu'il construira en grande série après la guerre ! Moteur^{dcccxxxvi} d'avion, en étoile (?), sans refroidissement par eau ; légèreté, largeur et confort ; pare-brise^{dcccxxxvii} « panoramique » en demi-cercle ; plus^{dcccxxxviii} de changement de vitesses, grâce à l'adaptation automatique ; carrosserie en fibre armée, toit solide et transparent, etc. Idée que la civilisation continue, même si nous n'en profitons pas. Et quelles autres surprises nous attendent encore ?

1 SAINT-ÉVREMOND, *Œuvres meslées : Sur les opera, à Monsieur de Bouquiquant*. Saint-Évremond (1614-1703) est connu pour son sens de l'analyse historique et théâtrale, son scepticisme religieux. Il est aussi l'auteur d'une satire *Comédie des académistes pour la réformation de la langue française*.

2 Le premier roman de Stendhal (1827).

3 STENDHAL, *Armance*, chap. I.

4 Jusqu'à la fin de sa vie, Curvers relève et note, dans ses lectures, des termes dont le sens lui paraît altéré ou dont l'usage lui semble fautif et abusif.

5 Difficile de savoir ce que Curvers lit de Georges Duhamel qui s'inspire de son expérience de chirurgien pendant la Première Guerre mondiale pour deux recueils de nouvelles, *Vie des Martyrs en temps de guerre* et surtout *Civilisation* (Prix Goncourt 1918), mais dont l'œuvre est interdite sous l'Occupation. En janvier 1931, Curvers donnait une recension de *Scènes de la vie future* (1930) dans la *Luxemburger Zeitung*, où il reprochait au futur académicien de « ne pas penser juste ». En 1954, dans une lettre à Marguerite Yourcenar, il le traitera de « vieillard à tous égards dépassé » (Harvard, Houghton Library, bMS Fr 372 192).

6 Pas d'autre mention de cet enfant ou jeune homme dans les archives Curvers.

Vendredi 5 mars 1943.

Entendu par hasard à la radio suisse *Le Martyre de sainte^{dcccxxxix} Ursule*, de Scarlatti, œuvre inédite retrouvée, paraît-il, à Lyon¹. Admirable.

Appris par André Pauwels, à qui^{dcccxl} Silaëff l'a dit à Paris, que le pauvre Henri Laroche a été tué par un taureau le 24 janvier. Cet accident absurde nous consterne : comme si la guerre ne suffisait pas... Je revois le geste charmant d'Henri Laroche, comme nous quitions Sérignac en juillet 40 : après^{dccccli} m'avoir embrassé, il me tendit un bidon d'essence, chose déjà rarissime.

Mercredi 24 mars 1943.

Faits saillants :

Menace de déportation pour Gui[llaume Curvers]. Quinze employés de l'Office doivent partir demain, pour travailler comme manœuvres dans une imprimerie de Munich. Gui a été miraculeusement réformé, après des jours d'angoisse^{dcccxlii}, de perplexité, de démarches et d'épuisantes stations dans les bureaux de recrutement. Il m'en donne une idée dans une lettre concise, admirable, vraie image de l'époque.

Nous arrivons à Bruxelles le mercredi 11 (Marie devant présenter *Antigone* au Parc), juste au lendemain de la première rafle à l'Office. Séjour chez M^{me} Boël, ange de bonté, et ange gai. Rentrés à Liège le samedi avec les Gui[llaume Curvers] et Philippe, pour un souper chez Jean Benoît en l'honneur de Raoul Chevalier, retour d'Allemagne. Entre le prisonnier libéré et le déporté^{dcccxliv} en sursis, nous arrivâmes à sauver quelques heures de joie...

Reçu de Charleroi un mot de Silaëff, en route pour Berlin. Sans explications, sinon qu'il est « ravi ».

J'achève mon *Œdipe* (patron, décidément, de cette maison) : un mois de travail aisé, continu, plein d'un entrain que je n'avais jamais connu².

-
- 1 Alessandro Scarlatti (1660-1725) a composé cet oratorio à Rome entre 1695 et 1700. L'unique manuscrit en est conservé à la Bibliothèque municipale de Lyon. C'est une œuvre pour cinq solistes, orchestre à cordes, et chœur de jeunes filles figurant les onze mille vierges qui accompagnent sainte Ursule (soprano) dans son martyre.
 - 2 *Ce vieil Œdipe*, drame satirique en quatre actes, en prose et en vers, d'après Sophocle, Bruxelles : De Visscher, coll. Rideau de Bruxelles, 1947. La pièce, dédiée à Jules Delacre, ne sera représentée pour la première fois que le 17 janvier 1947 au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles, par « Les Spectacles du Palais », sous la direction artistique de Raymond Gérôme.

Grippe très accablante, dont je relève et suis encore fort affaibli (Gui m'écrit qu'il a dû garder le lit, le même jour que moi, tant l'avait abattu l'inquiétude).

Enfin, avant-hier^{dcccxliv}, lundi 22, on^{dcccxliv} nous informe du discours de Hitler (qui a parlé dix minutes après une longue période de silence)¹ et de celui de Churchill, qui prévoit^{dcccxlv} la fin de la guerre pour 1944 ou même 45². Conster-nation générale. Des gens pleurent. Le soir même, on avait déjà trouvé des explications et l'optimisme renaissait.

Temps obstinément merveilleux.

Samedi 27 mars 1943.

Après-midi à Comblain. Nous voyageons en troisième^{dcccxlvii} et sommes péniblement frappés par la saleté qui y règne ; nombreux fraudeurs, parmi lesquels nous rencontrons Arnould, élégant, discret et gentil comme toujours (un de ceux à qui je me reprocherai toute ma vie de ne pas rendre activement justice). Il m'apprend incidemment que Paul [Curvers] se sait, depuis une semaine, menacé de « recevoir son papier » : on me l'a caché, parce qu'Alexis « se tracasse trop » (je devine là une influence de tante Anna) ; Arnould d'ailleurs me rassure aussitôt : par des voies mystérieuses, on a agi pour écarter le péril, et il paraît que tout va s'arranger. Je me rassure de mon mieux, espérant un changement^{dcccxlviii} dans la disposition des astres familiaux, car, normalement, c'est mon pauvre Paul qui aurait dû, une fois de plus, être le premier à pâtir.

Nous retrouvons Tina [Laffineur] convalescente mais bien lasse encore, dans sa nouvelle et commode maison (mais sans aucune vue, dominée par les carrières, avec un jardin inaccessible : je ne connais en somme personne qui, vivant à la campagne, y jouisse d'aucun des agréments champêtres qu'offre souvent la ville). Accueil somptueux : goûter et souper entre 3 et 6^{dcccxlix} heures, pâtisseries, café, etc.

Au retour, Marie s'élançait vers deux places libres en face d'un adolescent dont la beauté nous coupe à tous deux la respiration et que nous contemplons pendant tout le voyage, sans^{dccc} qu'il semble s'en apercevoir. C'est un petit ouvrier aux mains noires, mais racées, et fort misérable. Finesse extraordinaire

1 Hitler échappe à un attentat le 13 mars 1943 à Smolensk et le 21 à Berlin.

2 Le 21 mars 1943, le premier ministre britannique expose à ses compatriotes sa vision de l'après-guerre en insistant sur l'importance de l'unification européenne (le texte du discours est disponible sur le site de la bibliothèque numérique du Conseil de l'Europe, « ena.lu »).

de la bouche, de tous les traits, des sourcils. Il a des mouvements flexibles, justes ; une noblesse parfaite. Nous sentons cette rencontre comme une grâce du ciel.

Dimanche 25 avril 1943.

Jour de Pâques gris et venteux, succédant à des semaines uniformément chatoyantes et dorées. Carte de Marguerite [Wintzweiler] nous apprenant qu'elle et Françoise se sont trouvées à 25 mètres de certaines des bombes jetées le 4 sur Billancourt. Jean [Curvers], enrhumé et bien fatigué, vient passer la journée avec les petites ; leur départ est marqué par les allées et venues d'un camion militaire où des promeneurs sont embarqués au pied levé (un jeune Bruxellois juste devant la maison, ses parents laissés au désespoir sur la route).

Lu jeudi mon *Œdipe* chez les Marique, en présence de Fas[bender].

Hier au cinéma de Tilff avec Léon Halkin : *L'homme qui cherche la vérité* (Raimu dans un rôle de soi-disant sourd). Le film, visiblement tourné depuis le désastre français, est censé se passer en 1940, avant le 10 mai, et ne contient aucune allusion à la guerre¹. On y voit des autobus, des taxis, mais toujours à l'arrêt, et sans nulle perspective de vie publique. C'est toute la gouaille, tout le libertinage d'avant guerre, avec à^{dcccli} peine un^{dccclii} faible triomphe de la vertu pour finir, mais tout cela si froid, si compassé, si contraint que, dans ce film où rien ne s'avoue des vicissitudes de la France, le chemin parcouru s'accuse, involontairement, mieux que dans n'importe quelle œuvre d'esprit nouveau. Les plaisanteries sonnent faux, la légèreté^{dcccliii} a du plomb dans l'aile, le cœur n'y est plus et, à d'imperceptibles signes, on sent que les acteurs, devenus sérieux malgré eux, ont constamment l'esprit ailleurs. Sinistre impression d'automatisme et de vide. Refus d'avouer. Pitoyable mensonge, assez touchant.

Vendredi^{dcccliv}, 4 juin 1943.

On a fait sauter^{dccclv}, hier après-midi, jour de l'Ascension, la cabine d'aiguillage de Liège-Guillemins. Partis de Tilff ce matin à 7 heures, nous

1 Réalisé par Alexandre Esway et mis en scène par Pierre Wolff, *L'homme qui cherche la vérité*, interprété par Raimu, Jacqueline Delubac, Gabrielle Dorziat, André Alerne, etc., est sorti en salle en mars 1940. Monsieur Vernet est heureux parmi ses proches qui le comblent de joie. Mais un jour il ouvre les yeux et découvre que sa maîtresse le trompe avec son filleul. Il décide de feindre la surdité afin de découvrir ce que pense vraiment ceux en qui il avait tant confiance...

sommes arrivés à Liège à 10 ; et nous y avons attendu le train du retour de 4 heures à 8. Une vieille femme de Sy¹, venue voir son médecin, attendait^{dccclvi} près de nous, debout sur le quai, la mort déjà peinte sur son visage de cire.

Je lis *César Birotteau*², ce qu'on a écrit de plus juste sur la bourgeoisie.

Lundi 5 juillet 1943.

Dans le *Chateaubriand* de Lemaître, ceci (7^e conférence)³ : « L'amour n'est intéressant que s'il est contrarié et combattu. L'amour triomphant et repu est déplaisant. Il n'y a rien de plus odieux que le spectacle de l'amour de deux jeunes mariés. » C'est d'une pauvreté dont on a honte.

Je cueille un peu plus loin, pour son intérêt d'actualité, le mot de Napoléon : « On se plaint que nous n'ayons pas de littérature : c'est la faute du ministre de l'Intérieur. » Et l'empereur invente comme remède^{dccclvii} l'institution d'un prix décennal (qui^{dccclviii}, dit Lemaître, ne fut jamais décerné). C'est ce que pensent, c'est ce que font les gouvernements d'aujourd'hui. Idée de barbares.

Ce mois de juin aura été le mois de Raymond⁴. Beaucoup moins pensé à la guerre. Écrit trois poèmes d'affilée.^{dccclix}

Marie en tout cela plus admirable que jamais. Mais je suis bien calmé déjà, à preuve ce retour à mon journal. Relu hier soir presque d'une traite *Le Banquet*⁵. L'étonnant est que ce texte capital, malgré sa prodigieuse beauté,

1 Sy, dépendance de Hamoir, commune située à 33 km de Liège.

2 *Grandeur et décadence de César Birotteau* (1837), le célèbre roman d'Honoré de Balzac (1799-1850), fait partie des « scènes de la vie parisienne » dans *La Comédie humaine*.

3 LEMAÎTRE (J.), *Chateaubriand*. Paris : C. Lévy, 1912.

4 Sans doute le même Raymond (Wagner ?) qui apprend à conduire à Curvers, comme il l'écrit le 6 février 1940. Dans un carnet sans date ni nom, Curvers confie des déboires amoureux probablement en relation avec cet homme marié et père de famille.

5 De Platon. Écrit aux environs de 380 avant J.-C., il est constitué principalement de discours portant sur la nature et les qualités de l'amour. Les sept convives principaux sont : Agathon, jeune poète, organisateur du banquet qui veut fêter le succès d'une de ses pièces ; Aristophane, dramaturge à succès ; Pausanias, amant d'Agathon ; Éryximaque, médecin érudit et fat ; Socrate, accompagné de son disciple Aristodème, qui invoquera Diotime ; Phèdre, jeune et brillant Athénien et le bel Alcibiade, amoureux de Socrate, qui arrivera ivre et en retard. Notre correspondant, l'helléniste Pierre Ragot, soucieux de démontrer à quel point Curvers est imprégné de Platon, a commenté plusieurs passages du journal en rapport avec *Le Banquet*. Ses contributions, résumées, sont signalées : (PR). Rappelons qu'André Gide avait espéré, en

soit resté si parfaitement lettre morte au long des vingt siècles d'une civilisation qui se dit gréco-latine. Je sais que je dirai un jour tout ce que je pense de l'amour de l'homme pour l'homme, mais sous quelle forme le dirai-je^{dcclx} ? J'ai peut-être tort de trop entamer^{dcclxi} le sujet dans des parties de romans, des poèmes, etc. ; mais à vrai dire je ne pourrais m'en empêcher qu'en mutilant ma pensée.

Ἔρωτα δὲ μὴδενά ποῦ ἀνθρώπων τετολμηκέναι εἰς ταυτηνὴ τὴν ἡμέραν ἀξίως ὑμνήσαι (177c). (C'est Phèdre qui parle.)¹

Socrate dit : Οὐδέν φημι ἄλλο ἐπίστασθαι ἢ τὰ ἐρωτικά (177d).
Θειότερον γὰρ ἐραστής παιδικῶν, ἔνθεος γάρ ἐστι (180b)².

Pausanias distingue les deux Aphrodites, la Céleste, fille d'Ouranos, et la Populaire, plus jeune, fille de Zeus et de Dioné. L'amour inspiré par la seconde s'adresse aux femmes aussi bien qu'aux garçons, aux corps plutôt qu'aux âmes, enfin aux êtres les moins spirituels (ἀνοητότατοι) ; il n'atteint au bien et à la beauté que par hasard. La première au contraire, plus ancienne et participant seulement du mâle par sa naissance est exempte d'hybris^{dcclxii} : ses fidèles aiment les garçons^{dcclxiii} qui commencent à avoir de l'intelligence et de la barbe, c'est-à-dire ceux^{dcclxiv} auxquels ils peuvent s'attacher pour la vie en connaissance de cause. Nécessité d'une loi interdisant d'aimer les garçons trop jeunes, dont on ne sait^{dcclxv} quels ils deviendront par la suite (ceci est admirable, comme quoi l'homosexualité peut et doit n'être rien moins que la débauche). Et en général il faut réglementer et contraindre (vivre entre hommes et femmes) uniquement^{dcclxvi} ces amours-là qu'inspire l'Aphrodite

vain semble-t-il, l'aide de Marie Delcourt pour traduire *Le Banquet* (Voir VAN RYSELBERGHE (M.), *Les Cahiers de la Petite Dame. Notes pour l'histoire authentique d'André Gide. Op. cit.* T. 1, 1918-1929, p. 113).

Les citations et traductions fournies par Curvers sont généralement empruntées à l'édition de Léon Robin (PLATON, *Le Banquet*, Paris : Collection des Universités de France, coll. Budé, 1929, vol. 4/2). La division en pages et paragraphes est toujours celle de l'édition standard réalisée par Henri Estienne en 1578 (PR).

- 1 Robin traduit : « Ainsi donc, avoir sur de tels sujets dépensé tant de peine, et que nul homme, jusqu'à ce jour, n'ait eu le cœur de chanter l'Amour en un hymne digne de lui ! » Nous citons d'après PLATON, *Le Banquet ou de l'Amour*, dans *Œuvres complètes*. Traduction et notes de Léon Robin. Paris : Gallimard, coll. Bibliothèque de La Pléiade, 1950, t. 1, p. 693-764, ici p. 700.
- 2 Socrate : « [!] faut [...] que chacun de nous prononce un éloge de l'Amour. » (*Ibid.*) Du discours de Phèdre Curvers ne retient que cette phrase : « [Les dieux] gratifient davantage de leurs bienfaits quand c'est l'aimé qui chérit l'amant, que dans le cas où c'est l'amant qui chérit son favori : c'est que l'amant est chose plus divine que son favori, car il est possédé du Dieu ! » (*Op. cit.*, p. 703).

Populaire : c'est^{dcccclxvii} elle qui déconsidère l'autre. Toute l'argumentation est fondée sur l'indifférence morale et esthétique des actes pris absolument.

Οὐ δῆπου κοσμίως γε καὶ νομίμως ὅτιοῦν πραττόμενον ψόγον ἂν δικαίως φέροι.¹

Pas de règle absolue. À Sparte, il est honorable d'accorder ses faveurs à un amant : cela dispense celui-ci de tout effort². En Ionie, *chez les Barbares*, la même chose est tenue pour honteuse, au même titre que le goût du savoir et des exercices physiques : c'est que les barbares savent qu'il est de l'intérêt des maîtres de réprimer chez leurs sujets les nobles pensées, les amitiés fortes, les *κοινωνίας*³, toutes choses que l'amour engendre éminemment⁴. (L'Église sait qu'elle gouverne surtout par le sixième commandement^{dcccclxviii}, « sans lequel il n'y aurait plus besoin de confessionnaux^{dcccclxix} », disait le P. d'Halluin⁵, – et notre prolétariat ne saura peut-être jamais quelles chaînes font peser sur lui les préjugés « vertueux », les lois matrimoniales que la bourgeoisie lui inculque en les observant^{dcccclxx} pour son compte beaucoup moins scrupuleusement que

-
- 1 Dans son résumé, Curvers suit d'assez près le discours de Pausanias (180c-185c, *op. cit.*, p. 704-711). Cette phrase conclut la partie concernant la dualité d'Aphrodite : « Et cependant, il n'y a absolument point d'acte, quel qu'il soit, qui, à condition au moins d'être accompli selon l'ordre et la règle, puisse comporter une réprobation légitime. » (182a, *op. cit.*, p. 706) (PR).
 - 2 C'est-à-dire que cela dispense les plus âgés « peu habiles à parler » de tout effort pour convaincre les jeunes par des discours (182b) (PR).
 - 3 Forme d'accusatif pluriel empruntée telle quelle à Platon et qui signifie « les affinités entre personnes », voire « les relations intimes » (PR).
 - 4 Traduction d'un extrait du passage 182b-c (PR).
 - 5 Alexis Curvers écrit, une vingtaine d'années plus tard, ce souvenir du R.P. d'Halluin, professeur au collège Saint-Servais : « Il brandissait sur nos têtes, dont les unes ployaient sous l'épouvante et les autres s'inclinaient avec scepticisme, l'histoire d'un brillant élève qui un jour, en récréation, avait commis un péché mortel : "Il était 9 h juste, et à 9 h 5 cet élève était mm-mort !" (le mot éclatait comme un coup de grosse caisse, répercutant dans les abîmes l'écho de la trompette du Jugement dernier. Je frissonnais. À côté de cela, le P. d'Halluin était un fou de musique, et m'avouait très humainement le chagrin qu'il eut un soir de renoncer pour nous à un concert de Mozart. Je frissonnais. Et, les deux souvenirs se liant, je frissonne ainsi doublement chaque fois que j'entends le *Tuba mirum*. Il est vrai qu'on ne l'entend plus guère, du moins à l'église, où le *Dies irae*, qu'on délaye maintenant en français de caramel, n'a plus rime ni raison. De telles innovations aggravent plutôt qu'elles ne m'aident à résoudre les contradictions qui, au collège, me tourmentaient déjà. Finalement [...] nos maîtres nous plaçaient devant des serrures qu'ils n'ouvraient pas pour nous. Du moins nous en livraient-ils les clefs entre lesquelles chacun avait à essayer la sienne. La mienne était un peu grinçante. »

lui.) La règle d'Athènes, c'est la liberté. La qualité d'un acte dépend de^{dcclxxi} la manière dont il se réalise¹. Seules restrictions : il ne faut pas céder trop vite à l'amour^{dcclxxii}, un temps d'épreuve lui étant en tous^{dcclxxiii} cas favorable ; il y faut encore moins céder par intérêt, par ambition, par peur, etc. Le critère, c'est le mérite^{dcclxxiv} de l'amant secondé par l'aimé ; le but, c'est le bien qui résulte (καλὸν γενέσθαι) de l'accomplissement et du bonheur de l'amour, dans les limites de la justice (δικαίως² : c'est ici que nos moralistes vont ergoter). Fonction éminemment *éducative* d'un tel amour, tout imprégné d'enseignement, d'émulation, de soucis moraux.

Éryximaque, dans son assez ennuyeux discours de médecin³, semble accorder même à l'Éros Populaire plus^{dcclxxv} de droits que ne lui en concédait Phèdre ; il ne recommande^{dcclxxvi} dans son usage que prudence et convenance, mais sans du tout le condamner : jouissance sans dérèglement (ἡδονήν... μηδεμίαν ἀκολασίαν)⁴ ; de même, il est légitime^{dcclxxvii} de faire bonne chère^{dcclxxviii} à condition de ne pas se rendre malade. Καθ' ὅσον παρείκει φυλακτέον ἐκάτερον τὸν ἔρωτα ἔνεστον γάρ. Robin traduit : « ... Chacun des deux amours réclame notre vigilance, dans la limite où il y a droit ; car l'un comme l'autre y a sa place » (en toutes choses)⁵. On ne comprendrait pas, s'il n'expliquait en note qu'il en est ainsi « seulement dans l'usage et l'application », parce qu'en principe « il n'y a place que pour l'accord et la proportion, donc seulement pour le bon amour » (!). Et ce^{dcclxxix} que l'on comprend surtout^{dcclxxx} dans ce charabia, c'est l'intention de rendre « morale »

-
- 1 Ce passage peut être cité plus longuement : « [S]i, après avoir cédé aux vœux d'un amant parce qu'on le croit vertueux et dans l'espoir de devenir soi-même meilleur grâce à sa tendresse, on a été victime d'une illusion, l'amant s'étant révélé vicieux et dépourvu de mérite, il n'en est pas moins vrai que c'est une belle illusion ; car, celui-là, de son côté, a manifesté, lui aussi, juge-t-on, le fond de sa nature : celle d'un être prêt, pour le mérite et en vue de devenir meilleur, à déployer son zèle en toute chose et à l'égard de tout le monde ; or, c'est, inversement, tout ce qu'il y a de plus beau ! » (185a-b, *op. cit.*, p. 710).
 - 2 L'adverbe δικαίως (traduit par l'expression « dans les limites de la justice ») est employé deux fois pour insister sur la nécessaire réciprocité des règles que l'amant et l'aimé sont tenus de s'appliquer mutuellement (PR).
 - 3 Ce discours couvre les paragraphes 185e-188a (*op. cit.*, p. 711-714) (PR).
 - 4 La citation n'est pas tout à fait exacte, et plutôt que « jouissance sans dérèglement », il faudrait comprendre ainsi : « [!] faut accorder l'amour Populaire à tous ceux à qui on accorde en outre des faveurs en prenant garde de cueillir les fruits de la jouissance qu'il procure sans provoquer aucun dérèglement. » (PR).
 - 5 Cette phrase conclut le paragraphe 187e (PR) (*Op. cit.*, p. 714 où Robin opte pour une autre formulation).

la proposition d'Éryximaque. Robin restreint φυλάττειν au sens de *se garder de* (gardons-nous du *mauvais amour*, soyons vigilants !) et verse dans l'absurde en traduisant le reste de la phrase comme si la^{dccclxxxii} vigilance qu'on nous demande^{dccclxxxii} était en même temps une précaution contre l'amour et un devoir à lui rendre. Mais φυλάττειν signifie aussi *garder, conserver, protéger*, sens qui me paraît bien plus satisfaisant : « Et dans toute la mesure qui convient, chacun des deux amours doit être maintenu, car tous deux sont en toutes choses. » Ne rien sacrifier de ce qui existe, telle serait donc l'idée d'Éryximaque, bien digne au demeurant d'un médecin¹.

Le discours fameux d'Aristophane est parfaitement clair et parfaitement beau². La finale (193c) dépasse tout : οὕτως ἂν ἡμῶν τὸ γένος εὐδαιμον γένοιτο... Quel autre critère en effet que le bonheur ? Et que peut être le bien de l'espèce sinon le bonheur des individus ?³

Au rebours de Phèdre, Agathon tient l'amour pour le plus jeune des dieux, celui dont la venue a mis fin aux désordres et aux horreurs^{dccclxxxiii} primitivement permis διὰ τὴν τῆς Ἀνάγκης βασιλείαν ἐπειδὴ δ' ὁ θεὸς οὕτως ἔφην, ἐκ τοῦ ἐρᾶν τῶν καλῶν πάντ' ἀγαθὰ γέγονε, καὶ θεοῖς καὶ ἀνθρώποις⁴. L'amour est jeune, délicat, souple et beau. Il possède les 4 vertus : justice, tempérance, courage et sagesse (habileté même dans les sciences et dans les

-
- 1 Cette critique de la traduction de Robin est impeccable car elle repose sur l'analyse précise du sens du verbe grec φυλάττειν. On se convaincra de sa pertinence en la confrontant à celle de spécialistes comme Brisson. Dommage que Curvers n'ait pas continué, ajoute Pierre Ragot en aparté.
 - 2 Le discours d'Aristophane occupe les paragraphes 189d-193e (PR) (*Op. cit.*, p. 716-722).
 - 3 Curvers souscrit totalement à la conclusion d'Aristophane qui se réfère au mythe de l'androgynie, « coupé en deux » par Zeus, à la recherche de sa moitié : « [L]e moyen pour notre espèce de parvenir au bonheur, ce serait, pour nous, de donner à l'amour son achèvement, c'est-à-dire que chacun eût commerce avec un aimé qui soit proprement le sien ; ce qui est pour chacun revenir à son antique nature. » (*Op. cit.*, p. 722).
 - 4 « Or, jusque-là, [...] quantité de choses affreuses, d'après la légende, avaient lieu parmi les Dieux, parce que régnait Nécessité ; mais, après la naissance de notre Dieu, l'amour des belles choses a engendré tous les biens, pour les Dieux aussi bien que pour les hommes. » (*Op. cit.*, 197b, p. 727. Le discours d'Agathon occupe les paragraphes 194e-197e. PR).

arts qu'il inspire : πᾶς γοῦν ποιητῆς γίγνεται, κἄν ἄμουσος ἦ τὸ πρῖν, οὔ ἂν Ἔρωσ ἄψηται¹).

Jeudi 15 juillet 1943.

Soirée et logé chez l'oncle Gérard [Curvers]². Peu^{dcccclxxxiv} après midi, conduit Nic à Sainte-Rosalie³, où l'on ne prévoit l'accouchement que pour demain. Nous la laissons^{dcccclxxxv} dans les premières douleurs, très calme, vaillante et belle. Paul [Curvers] ému et agité. Nous rentrons à Tilff et, vers 9 heures, un coup de téléphone d'Arnould nous apprend qu'un petit garçon est né à 7 heures. Journée splendide.

Très gentille et tardive visite de Raymond.

Trouvé en rentrant la carte de Paul m'annonçant dès ce matin les premiers signes de la délivrance : « Je pense beaucoup à toi et à Père. » – Puis cueilli dans la joie les dernières cerises. Pleine lune admirable.

Vendredi 16 juillet 1943.

Vu le petit Alexis-Jean Curvers, mon filleul. Il dormait mais il a, paraît-il, les yeux bleus ; cheveux noirs déjà longs. La figure est toute chiffonnée, d'un rouge orangé, avec une grande bouche béante comme celle des jeunes oiseaux. Mais les mains sont aussi jolies que celles de Paul [Curvers], fines et déliées ; les doigts longs, parfaitement dessinés, expressifs. Nic toujours calme et secrètement rayonnante. Elle a refusé qu'on l'endormît au plus fort des douleurs. Je l'ai trouvée seule avec son fils, insensible à la nudité de cette chambre de clinique où j'apportais quelques roses achetées chez M^{me} Wauten⁴, figure inchangée de ce quartier où nous sommes nés.

Au retour, vu Raymond à la gare d'Angleur. Il rentrait par le train et m'a incidemment annoncé qu'il ferait de même jusqu'à la fin de^{dcccclxxxvi} la semaine

1 « [L]e Dieu, dirai-je, est un poète qui sait à tel point son affaire qu'il est capable d'en produire un autre : il n'est personne, en tout cas, "fût-on même jusque-là sans culture", qui ne devienne poète quand de lui l'Amour s'est emparé ! » (*Op. cit.*, 196e, p. 727).

2 On sait que l'oncle Gérard habite à Liège, « 21, rue Méan, sur la ligne du 4 (rive droite, terminus à l'église de Fétinne). Téléphone 124.98 ».

3 La clinique Sainte-Rosalie, rue des Wallons à Liège, existe toujours.

4 Nous n'avons pas de renseignement sur cette fleuriste du quartier du Laveu.

prochaine, son travail l'envoyant à Aywaille¹ et son vélo étant d'ailleurs hors d'usage. Ce qui ne l'a pas empêché de^{dccclxxxvii} dire, en me quittant avec son gentil sourire : « À demain. » Je me suis d'abord senti vaguement délivré, mais pour être ensuite^{dccclxxxviii} envahi peu à peu par une affreuse consternation. Encore n'est-ce plus la douleur aiguë, la révolte de l'autre jour, au bord de la route où nous venions de nous séparer, après qu'il m'eut dit combien il souffrait de la grossièreté de langage des maîtres-ouvriers (rencontré alors Gustave Hardy² qui me ramena jusqu'à Tiff, plein de tact et de sagesse devant les^{dccclxxxix} larmes que je n'arrivais pas à contenir).

Dimanche 25 juillet 1943.

Baptême du petit Alexis à Saint-François de Sales³. Il n'a pleuré un peu qu'au^{dcccxc} moment où l'eau a coulé sur sa tête.

Au retour, je grimpe jusque chez les Wagner⁴, en m'orientant d'après la grande croix qui domine^{dcccxcii} Chênée⁵. Petite maison grise, – et vide. La belle-mère me dit qu'ils sont au cinéma.

Disproportion désespérante entre ce que je sens et ce que, vu ma dérisoire faculté^{dcccxciii} de travail, réduite à moins que rien par mes déplorables conditions de vie, je peux exprimer. Cent cahiers comme celui-ci ne suffiraient pas à résumer une journée. Je^{dcccxciiii} n'écris pas une^{dcccxcv} ligne. Et je n'ai d'autre raison d'être que l'expression. Mes échecs sur le plan du réel ne me le prouvent que trop.

Jeudi 29 juillet 1943.

« Je le vois comme un monstre effroyable à mes yeux »¹ : mouvement admirable de Phèdre. Quand l'amour^{dcccxcvi} a épuisé sa fureur contre les dieux

1 Aywaille, commune de la province de Liège, située à 23 km de Liège.

2 Nous n'avons pas de renseignement sur cette personne.

3 Les Salésiens, invités par Mgr Doutreloux, s'établissent dans le quartier du Laveu à Liège en 1891 et y construisent une église néo-gothique en 1911. Ébranlée lors du bombardement de décembre 1944, elle sera démolie à la suite du tremblement de terre de 1983, et reconstruite en 1989 (rue Jacob Makoy).

4 Sans doute la famille de Raymond Wagner.

5 Chênée, commune de la province de Liège, située à 6 km de Liège, au confluent de la Vesdre et de l'Ourthe. Une croix surmonte l'hôtel de ville, construit en 1905.

qui le rendent malheureux, il la tourne contre son objet même. L'amour déçu est à l'affût d'un prétexte pour haïr.

C'est encore par amour, quand Phèdre craint qu'Hippolyte ne périsse, qu'elle reproche à C enone de l'avoir accusée : ce retour du sens moral est d u à la passion. Et c'est parce qu'il est mort^{dcccxcvi} qu'elle se repent enfin^{dcccxcvii} et se tue.

N'y aurait-il pas chez C enone, si prompte à desservir et à perdre Hippolyte, un mobile de jalousie ?

Lundi 2 août 1943.

Suite du *Banquet*. Théorie de Diotime : l'amour est un δαίμων μέγας². Fils de Penia^{dcccxcviii} (la pauvreté) et de Poros (l'expédient), il tient de ses parents sa misère et ses ressources ; conçu le jour de la naissance d'Aphrodite, il s'attache à la beauté : nij^{dcccxcix} mortel ni immortel, ni sage ni insensé par nature, il^{cm} sert d'intermédiaire essentiellement variable entre les dieux et les hommes. C'est l'objet aimé qui est beau par lui-même, tandis que le sujet aimant^{cmi}, donc l'amour, recherche justement la beauté qui lui manque. Je renonce à résumer la^{cmii} suite^{cmiii} du sublime développement sur l'amour tendant à l'immortalité, y tendant par degrés jusqu'à l'acte suprême où il se transcende lui-même par la possession de la Beauté pure. Points de repère :

Sur la diversité des amours (205b) : ἀφελόντες γὰρ ἄρα τοῦ ἔρωτός τι εἶδος, ὀνομάζομεν, τὸ τοῦ ὅλου ἐπιτιθέντες ὄνομα, ἔρωτα τὰ δὲ ἄλλα ἄλλοις καταχρώμεθα ὀνόμασιν³. (Toute activité procède de l'amour ; mais on n'en donne le nom^{cmiv} qu'à une forme particulière de l'activité du c ur^{cmv}, sans que Diotime explique ce fait sinon en disant qu'on réserve de même le nom général de créateurs aux seuls poètes.)

Or, une découverte, une conquête ou une possession passives de la beauté sont impossibles. L'amour, attiré par la beauté, n'a pourtant point pour objet cette beauté même en tant qu'indépendante de lui, mais bien à son contact un acte de fécondation par quoi il engendrera une beauté nouvelle,

1 RACINE, *Phèdre*, III, 3. Il s'agit d'Hippolyte.

2 Un « grand démon » ( tre intermédiaire entre homme et dieu). Le discours de Diotime, rapporté par Socrate, occupe les paragraphes 201-212a, *op. cit.*, p. 733-749 (PR).

3 « Après avoir en effet, tu le vois bien, mis à part une certaine forme d'amour, nous l'appelons amour, en lui attribuant le nom de l'ensemble ; tandis que, pour les autres formes, nous avons recours à d'autres dénominations. » (*Op. cit.*, p. 739).

rendant ainsi la beauté immortelle ; tout se ramène au besoin de créer. Idée admirable, désespérante pour les amants, salvatrice pour les artistes.

Magnifique exemple^{cmvi} tiré de l'existence individuelle, où le corps et l'âme, constitués d'éléments perpétuellement variables, gardent cependant leur unité, leur identité ; ainsi la beauté, sans cesse renouvelée^{cmvii} par l'œuvre de l'amour, doit à celui-ci de subsister éternellement.

J'ai souvent pensé que même l'amour de l'art n'est pas destiné à s'accomplir par la pure jouissance. Une œuvre d'art^{cmviii}, pas plus qu'aucun être, ne rencontre d'admirateur capable de la saisir entièrement. Incomprise lorsqu'elle apparaît, applaudie ensuite par la mode et la routine, enfin tombée dans l'oubli ou dans la gloire scolaire, exerçant toujours une action partielle, elle ne remplirait jamais de fonction proportionnée à sa valeur si précisément elle n'avait pour mission^{cmix} essentielle de stimuler dans la suite des siècles, par la force même de ce qu'elle a d'exemplaire mais cependant d'inachevé, la fécondité des artistes qu'elle laisse inassouvis.

Tout le discours de Diotime est construit sur les thèmes : beauté, amour, création, immortalité.

208e : οἱ μὲν οὖν ἐγκύμονες (féconds) κατὰ τὰ σώματα ὄντες πρὸς τὰς γυναῖκας τρέπονται...¹ D'abord n'aimer qu'un seul beau corps, puis tous les beaux corps, puis les âmes (nobles par leurs occupations et par leurs connaissances), enfin le beau en soi. Ces degrés divers de l'amour engendrent les beaux discours, les belles pensées, les belles actions^{cmx}, etc. – enfin^{cmxi} l'aspiration à la connaissance parfaite, celle qui a pour objet le beau en soi. Diotime ne précise pas à quel degré de l'amour correspond la création artistique. La question est importante pour un moderne parce que, si les Anciens considéraient toute action belle comme une fin suffisante (surtout d'ailleurs quand elle était chantée par un poète), il nous semble que^{cmxii} la production de l'œuvre d'art soit l'acte par excellence, sinon le seul qui justifie. Nos possibilités se sont ainsi beaucoup rétrécies.

Je me demande cependant si le *Banquet* lui-même, dans sa sublime beauté, ne serait pas l'une de ces œuvres par quoi précisément leur auteur prend dans l'art une revanche sur la vie et obtient la compensation de tout ce qui dans la vie^{cmxiii} est irréalisable^{cmxiv}. Il est extrêmement difficile de décider si les amours dont parle Platon ont jamais été des amours réelles, et plus difficile encore, à

1 208e : « [C]eux qui sont féconds selon le corps se tournent plutôt vers les femmes, et leur façon d'être amoureux c'est, en engendrant des enfants, de se procurer à eux-mêmes, pensent-ils, pour toute la suite des temps, le bonheur d'avoir un nom dont le souvenir ne périclisse pas. » (*Op. cit.*, p. 744).

supposer qu'elles aient été telles^{cmxxv} du moins pour un petit nombre d'hommes, de savoir si la pratique de l'homosexualité a été^{cmxxvi} chez les Grecs aussi généralement admise qu'il paraît. Ne serait-ce pas contre le sentiment commun et par une sorte de bravade que Platon a voulu montrer la grandeur possible^{cmxxvii} d'une passion décriée ? Il aurait alors eu recours à un procédé de transposition ou de « sublimation » qui ressemblerait fort aux apologies modernes de l'amour socratique. Le recours au spirituel a toujours été le subterfuge des passions combattues. Dans la surnaturelle symphonie platonicienne où la question du fait est constamment éludée, je perçois par moments la^{cmxxviii} voix humaine du désespoir. (Les amants^{cmxxix} ne jouissent que de la vue et de la compagnie de leurs aimés : ce sont là^{cmxxx} les seules « faveurs » mentionnées^{cmxxxi} par le texte. (Cf. notamment 211d.)

Mardi 3 août 1943.

Je trouve par hasard chez^{cmxxii} Proust (*Swann*, 2^e volume^{cmxxiii} de l'édition de 1928, p. 25^{cmxxiv}), dans l'admirable passage où Swann cherche Odette sur les boulevards nocturnes et qui justement est d'un ton hellénique, cette définition de l'amour : « ... à la recherche des plaisirs que son agrément nous donnait (l'agrément de l'être aimé) s'est brusquement substitué en nous un besoin anxieux, qui a pour objet cet être même, un besoin absurde, que les lois de ce monde rendent impossible à satisfaire et difficile à guérir – le besoin insensé et douloureux de la posséder. »

Je doute que Platon parlant de l'amour ait en vue ce « besoin anxieux »^{cmxxv} qui est pour nous le fond de la passion. Les amants joyeux, heureux et d'ailleurs partagés qu'il nous montre (comme Socrate entre Alcibiade et Agathon) ne se livrent-ils pas plutôt à la « recherche des plaisirs », en l'occurrence^{cmxxvi} à la^{cmxxvii} forme conventionnelle, un peu tendre, enjouée et lyrique^{cmxxviii} que prenait alors l'amitié ? Même accompagnée de volupté, cette amitié-là n'était pas notre amour.

Mercredi 4 août 1943.

(Il m'est venu à l'esprit que la *passion* de l'amour est entièrement étrangère à Gide.)

J'ai quelquefois défini l'amour : un paroxysme de la curiosité.

Dimanche 8 août 1943.

Ne sont-ce pas les élégiaques latins¹ qui les premiers auraient senti et exprimé l'amour comme nous ?

Marie m'objecte Sapho. Oui, mais c'est une femme, et combien particulière ! Les autres types grecs de passionnés, Oreste, Phèdre, sont^{cmxxxix} présentés comme des malades ou comme frappés d'un mauvais sort. Au fond, l'idée grecque^{cmxxx} sur l'amour est que ce sentiment devient^{cmxxxi} anormal par son développement même et *quel que soit son objet*.

Ce ne sont pas seulement « les lois de ce monde » qui rendent l'amour « impossible à satisfaire », ce sont surtout ses propres caractères internes, dont le premier est *qu'il ne sait pas ce qu'il veut*. « Posséder un être », qu'est-ce à dire ? Il faudrait être Dieu, ou du moins être doué d'une faculté de possession qui s'exercerait selon un mode inimaginable^{cmxxxii} ; cette faculté, nous la sentons parfois en nous à l'état de tendance, nous ne l'exerçons jamais à l'état d'acte (c'est ainsi que nous^{cmxxxiii} pouvons éprouver le désir et la possibilité d'un art inconnu, qui existerait si nous avions un sens de plus).

Il n'y a satisfaction que pour ceux à qui suffit la possession physique, simulacre^{cmxxxiv} qui est à l'accomplissement véritable et irréalisable de l'amour ce que la magie imitative du primitif est à l'exécution de ses projets^{cmxxxv}.

Pour les autres, pour ceux que tourmente le rêve^{cmxxxvi} d'une possession totale, leur unique ressource est la connaissance.

D'après Platon : la beauté n'a d'autre fonction que de susciter l'amour ; l'amour, que d'engendrer la connaissance ; et la connaissance, que de créer la beauté. Ainsi la beauté féconde notre âme par l'intermédiaire de l'amour, et notre âme à son tour, par l'intermédiaire de la connaissance, procrée une^{cmxxxvii} beauté nouvelle². La beauté est le seul absolu,^{cmxxxviii} la fin qui se suffit à elle-même, dans ce système « où la douleur de l'homme entre comme élément »³.

1 Alexis Curvers connaît bien les élégiaques latins auxquels il a consacré un travail universitaire. En juillet 1928 notamment, il utilisera ses connaissances pour critiquer Julien Benda et son *Properce ou les Amants de Tibur* : il y relève des erreurs, par exemple dans la conception de l'élégie, qui, précise Curvers, peut être funéraire ou érotique (dans *Les Cahiers mosans*, n° 37).

2 Voir paragraphes 211b-211d, *op. cit.*, p. 747-748.

3 Dans son poème *À Villequier* (4 septembre 1847), Victor Hugo, qui sort « pâle et vainqueur » de son deuil (sa fille Léopoldine est morte à Villequier le 4 septembre 1843) et peut de nouveau « songer à la beauté des cieux », s'adresse ainsi à Dieu :

De vos cieux, au-delà de la sphère des nues,
Au fond de cet azur immobile et dormant,

Mercredi 15 septembre 1943.

Délicieux début de septembre au Chenoy (lectures de Proust, de Thiry et de *L'Honneur des poètes*¹). Le 8, vers 6 heures ³/₄, comme nous rentrons de promenade, la capitulation de l'Italie nous est annoncée du haut d'une fenêtre par Rose, la femme de chambre. La veille, nous avons entendu vers 10 heures du matin le bombardement de Bruxelles (casernes, Evere²), puis vu les fumées noires qui s'élevaient sur l'horizon.

Tome III des *Jeunes Filles en fleurs* : les considérations sur la peinture d'Elstir, qui m'ennuyaient il y a dix ans, me paraissent maintenant^{cmxxxix} l'élément le plus solide de l'ouvrage, et le plus intéressant.

À propos du snobisme des Simonet : « Ils avaient,^{cmxli} d'être les seuls Simonet avec un *n* au lieu de deux, autant de fierté peut-être que les Montmorency d'être les premiers barons de France. » De même, paraît-il, l'abbé Bremond³ tenait à ce qu'on ne mît pas d'accent sur son *e*. Mais est-ce bien là du snobisme ? Ne serait-ce pas plutôt vestige de croyance superstitieuse en la vertu magique du nom, censé représenter la personne et ne pouvoir s'altérer sans entraîner pour elle une modification correspondante ?

Mardi 28 septembre 1943.

Ayant par mégarde maculé de colle une lettre de mon cher Gui[llaume Curvers], j'en recopie ici, pour m'en souvenir, ce passage : « ...N'est-ce pas, pour *Plaisirs sous la cendre*, un peu dangereux de trop lire Proust ? Je me demande (tu vois que je ne doute de rien...) si tu ne ferais pas bien d'écrire un petit roman farce, à côté de *Plaisirs* (genre *Œdipe*, mais roman) : mon rêve à moi serait d'écrire quelque chose comme *Des souris et des hommes*⁴, une

Peut-être faites-vous des choses inconnues

Où la douleur de l'homme entre comme élément.

- 1 Il est dommage que Curvers cite simplement ce titre sans dire par qui il en a connaissance. Dès 1942, Vercors et Pierre Lescure publient clandestinement une anthologie de poètes de la résistance sous ce titre aux Éditions de Minuit : Louis Aragon, Robert Desnos, Paul Éluard, Pierre Emmanuel, Eugène Guillevic, Jean Tardieu, Vercors...
- 2 Commune située à la périphérie de Bruxelles. Il y avait un aérodrome.
- 3 Abbé Henri Bremond (1865-1933), critique et historien français, moderniste. Auteur de la monumentale *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*.
- 4 *Des souris et des hommes* (*Of Mice and Men*) : le célèbre roman de l'Américain John Steinbeck (1902-1968), paru en 1937, montre la misère psychologique de deux jour-

chose aussi simple, aussi vivante (en deux épisodes : le chien qu'on tue ; annonce et préfiguration de l'homme-brute qui est tué par son ami, – tu te rappelles), mais je n'arrive pas à voir, à penser quelque chose d'analogue, avec les données de mes minces états de service. »

Cette justesse, cet excès de modestie m'ont violemment ému.

Vendredi 22 octobre 1943.

Le général Smuts¹, ayant récemment prédit^{cmxli} pour 1944 l'invasion de l'Europe que tout le monde attendait déjà^{cmxlii} pour 1941^{cmxliii}, puis pour 1942, puis pour 1943,^{cmxliv} – invasion nécessaire à bref délai, a-t-il^{cmxlv} dit cependant, pour mettre fin aux misères du continent, a tout^{cmxlvii} aussitôt aggravé celles-ci en portant^{cmxlviii} par là même, dès le lendemain de son discours, le prix^{cmxlviii} du kilo de beurre^{cmxlix} à 350 francs.

Dimanche 31 octobre 1943.

Proust a beau dire que les pires rebuffades n'arrivent pas à décourager l'amoureux, c'est aussi que ces rebuffades ne sont jamais claires^{cmi} ni franches. Celui qui aime n'a^{cmli} pas plus de peine à s'avouer qu'il n'est pas aimé que celui qui est aimé à déclarer qu'il n'aime pas. Pour justifier une conduite^{cmlii} qui ne s'explique que par le manque d'amour, toutes sortes de prétextes sont invoqués dont l'amoureux ne demande qu'à être dupe : manque de temps, empêchements, crainte^{cmliii} du qu'en dira-t-on, etc. Si bien que l'amour malheureux (et il l'est toujours au moins par réciprocité inégale) est nécessairement générateur de mensonge : on ment d'une part en laissant croire qu'on aime, d'autre part en le cachant. Car celui qui aime explique les effets de son amour, non par l'amour, mais^{cmliiv} par des circonstances toutes pareilles à celles que l'autre invoque contre lui pour masquer son indifférence. Chacun fait, en somme, le mensonge qui le rend lui-même malheureux mais qui est censé faire plaisir à l'autre. Pure comédie d'ailleurs, car, si le mensonge venait à être cru, les positions seraient^{cmliiv} aussitôt modifiées : l'amant rassuré cesserait de souffrir, de lutter, et par conséquent aimerait moins ; l'aimé, se voyant^{cmlivi} libre,

naliens dans un ranch de Californie. Adapté à la scène, il eut tout de suite un grand succès.

1 Jan Christiaan Smuts (1870-1950), homme politique sud-africain. Premier ministre d'Afrique du Sud de 1939 à 1948, il mena la lutte contre l'Allemagne aux côtés de l'Angleterre. Il a été nommé maréchal de l'Empire britannique en 1941.

songerait à reconquérir le cœur qui lui échappe. Un double^{cmlii} mensonge est donc de règle dans l'amour, à condition que personne n'y croie mais que chacun feigne d'en être dupe.

On conduisait l'autre jour les classes supérieures du Lycée¹ voir le film *Michel-Ange*². Désolation des petites élèves exclues. On tâche de les consoler en leur disant que ce film, trop sérieux, ne les aurait guère amusées^{cmliiii}. Une petite fille proteste alors : « Oh ! si, c'est amusant,^{cmlix} *Mickey...* »

Samedi 13 novembre 1943.

Mardi 9 : accident de Raymond.

Le mercredi, il dit à sa femme de me prévenir. Elle me téléphone le jeudi matin. Je vais à Chênée l'après-midi et le trouve tout endolori et couvert de pansements. C'est la première fois que je le revois depuis plusieurs semaines. Il m'accueille on ne peut plus gentiment. – Simone est enceinte de deux mois : « la nouvelle petite fille » a été conçue, délibérément, le 13 septembre, juste un an après la mort de la petite Elvire.

Hier vendredi, rencontré en ville, avec Louis Thibert, un garçon qui nous raconte avoir renoué lui aussi la veille avec un ami qui lui battait froid^{cmliix} à la suite des remontrances de sa famille. Triomphe de Louis : « Je vous l'avais bien dit, à tous les deux, qu'il ne faut jamais aller chez les gens et s'attirer des embarras avec les familles ! » La coïncidence me laisse rêveur. Pourtant, je ne regrette pas de connaître Simone. Mais il y a la mystérieuse et inquiétante arrière-garde des belles-sœurs, espèce de chœur antique qui doit commenter mon cas chaque fois que je quitte la scène.

Jeudi 18 novembre 1943.

Écouté avec ravissement le concert donné pour le 300^e anniversaire de la mort de Monteverdi.

1 Probablement le Lycée Léonie de Waha.

2 Nous n'avons pas trouvé de renseignement sur ce film. Il s'agit sans aucun doute d'un documentaire.

Bruxelles, samedi 27 novembre 1943.

Chez M^{me} Boël¹. Reçus hier à la gare du Nord par Charlotte et Philippe [Curvers] à la veille de partir pour la Savoie² ; ce voyage me cause une abominable angoisse. Gui[llaume Curvers] vient ensuite nous rejoindre tous chez M^{me} B[oël] : que j'admire et que j'aime son aisance, sa distinction toute naturelle, la parfaite liberté qu'il garde en toutes circonstances !

Beaucoup pensé à mon roman ce matin avant de me lever. Insoluble et incessant débat entre Isabelle et Henri. Est-il vrai que les femmes les plus parfaites, je veux dire les plus accomplies en tant qu'êtres humains, sont celles qui ont accepté de dépendre d'un homme ? (De quoi dix exemples autour de moi.)

Preuve qu'Albertine devait s'appeler Albert : ces énervements, ces mouvements de contraction à quoi Proust s'aperçoit qu'elle ne l'aime pas, alors qu'elle dit toujours l'aimer. C'est une hypocrisie d'homme. Une femme dont l'amour faiblit réagit par des scènes, des criaileries, des pointes. Un homme se dérobe, une femme cherche à frapper au point sensible (comme fait aussi l'homosexuel).

Jeudi 2 décembre 1943.

Retour de Bruxelles, où 5 jours calmes et délicieux chez M^{me} Boël. Philippe [Curvers] est venu nous y voir deux fois : lui et son père étaient, dans ce salon, d'une merveilleuse aisance. Je renonce à noter les détails, mais tout cela ira dans le roman (il y a toujours eu sympathie entre M^{me} Ryckel³ et Gustave Colbat).

1 À Bruxelles, rue Ducale, n° 21, se situe le siège du groupe Boël, voisin de la résidence officielle du premier ministre, à mi-distance entre le Parlement et le Palais royal. Les Boël ont également une demeure, avenue Louise, dans une impasse surnommée le « square des milliardaires », à l'entrée du bois de la Cambre, et un château à Watermael-Boitsfort, à l'orée de la forêt de Soignes. Voir VAN HEES (M.), *op. cit.*, p. 34-35.

2 C'est finalement le 22 février 1944 qu'on enverra Philippe Curvers en Haute-Savoie, dans un convoi organisé par l'Église protestante de Bruxelles, sous la direction du pasteur Schintz. L'enfant séjourne à Excuvilly-sur-Sciez, à 10 km de Thonon, aux bords du lac Léman, dans l'espoir qu'il puisse passer en Suisse. En septembre 1944, l'enfant est emmené, à pied par un passeur, à Genève où l'attend sa tante, Berthe Noblet, la sœur aînée de Charlotte. Philippe rentrera en Belgique après la Libération.

3 M^{me} Ryckel, née Anna Van Hoofstede, riche amie hollandaise de M^{me} Colbat dans *Printemps chez des ombres*. On comprend que M^{me} Boël a pu servir de modèle pour ce personnage dont l'indépendance fait rêver tous les Colbat.

1944

Tilff, mardi 3 janvier 1944.

Départ des Gui[llaume Curvers].

Nous rentrons, par une pluie sinistre, du cinéma de Tilff, où vu un film également sinistre et stupide comme la guerre : *Mademoiselle Swing*¹. Parmi les acteurs, ceux d'autrefois ne sont plus que des fantômes : Jean^{cmlxi} Murat², bellâtre décati, Popesco³ vieillie, machinale, morne imitation d'elle-même^{cmlxii} (seul, Saturnin Fabre⁴ garde un métier qui domine et camoufle la personnalité sujette au temps, à l'actualité) ; les jeunes sont insignifiants : Mingand⁵, Irène

-
- 1 *Mademoiselle Swing* (1941), comédie musicale sans prétention réalisée par Richard Pottier et mise en scène par Louis Poterat et Richard Pottier. Musique de Raymond Legrand, dont la célèbre chanson *Mademoiselle Swing*, interprétée par Irène de Trébert (paroles de Louis Poterat).
 - 2 Jean Murat (1888-1968) débute au cinéma en 1918 dans le rôle du beau militaire et remporte un vif succès en 1929 dans *La nuit est à nous* de Roger Lion. Après 1940, il n'obtient plus que des seconds rôles, parfois dans des films célèbres comme *Si Versailles m'était conté* (Sacha Guitry, 1954).
 - 3 Elvira Popesco (1894-1993), d'origine roumaine, comtesse de Foy par son mariage, est surnommée « Notre-Dame du théâtre ». Interprète préférée de Louis Verneuil (*Ma cousine de Varsovie*), elle triomphe aussi dans des pièces comme *Tovaritch* (1933) ou *La Machine infernale* (1954), *Nina* (1949) ou *La Mamma* (1957). Directrice du Théâtre de Paris (1956-1965), puis du Théâtre de Marigny, la très populaire comédienne a tâté du cinéma avec moins de succès : *Ils étaient neuf célibataires* de Sacha Guitry (1939), *Paradis perdu* (1938) et *Austerlitz* (1959) d'Abel Gance. Sa superbe propriété de Mézy, dans les Yvelines, a accueilli le tout Paris des lettres, des arts et de la bonne société dans les années 30. Elle a continué à tenir salon dans les années 80 à Paris.
 - 4 Saturnin Fabre (1884-1961), originaire du midi de la France, fut l'un des plus singuliers seconds rôles du cinéma français avant et après la guerre. « Acteur baroque » ou « comédien halluciné » selon Danièle Delorme, il aurait joué dans 79 films, sous la direction de 57 réalisateurs.
 - 5 Le comédien français Pierre Mingand, de son vrai nom Joseph-Yves-Pierre Magnin, est né à Besançon (1900-1982).

de Trébert¹ (j'ai noté les noms après) n'ont ni beauté ni vrai entrain, encore moins de talent, et ont tous deux ce type de visage où l'élément saillant est la bouche.

Mais les mauvais films sont plus intéressants que les bons, lesquels ne font que rendre parfaitement la vision de leurs auteurs, tandis que les mauvais expriment involontairement la pensée réelle d'un milieu, d'une époque. *Mademoiselle Swing* contrefait^{cmliiii} avec une gaieté constamment forcée la tristesse de la France d'après 1940. On y joue une musique d'inspiration américaine, mais qui se couvre de prétextes empruntés au plus banal folklore (régionalisme^{cmliiv}, vieilles chansons françaises de pacotille, etc.). On y plagie des^{cmlixv} numéros de music-hall américain, mais sans ampleur, sans faste, sans brio, sans lumière même, car, peut-être à cause de la mauvaise qualité des fournitures ou du matériel, tout a l'air de se passer dans des caves-abris. Le jeu était par moments si appliqué, les intentions si lourdement soulignées que Marie et moi avons pensé tous deux aux films muets d'autrefois. Une troupe de musiciens voyage dans un wagon à bestiaux (un gag fort peu drôle attire même l'attention sur l'inscription atroce : « chevaux 8^{cmlixvi}, hommes 40 ») : voilà qui rappelle à tous l'évacuation ; dans ce wagon se trouve une vache, qu'un des musiciens se met à traire : voilà qui évoque la famine. Pour ne pas avoir à escamoter les taxis, on ne montre même^{cmlixvii} plus un seul bout de rue. Halls d'hôtels déserts, boîtes de nuit qu'on sent glaciales, où des figurants pauvrement fagotés restent immobiles devant des verres d'eau. Enfin, par un inconscient trait de génie, M^{lle} Swing, symbole du parti pris^{cmlixviii} d'ignorer la guerre et^{cmlixix} d'être gai à tout prix, exécute avec un masque ses danses mécaniques, ses danses d'hallucinée : c'est le visage indéchiffrable, aveugle et sombre de la jeunesse d'aujourd'hui, de l'avenir.

Et ces pauvres choses, si sottes^{cmlixx}, si poignantes, sont pourtant notre seul point de contact avec la France². Il peut y avoir dans certaines niaiseries un héroïsme qui tire les larmes.

-
- 1 L'actrice française, morte en 1996, faisait partie de l'orchestre de Raymond Legrand. En 1945, elle reprendra sa carrière après avoir été condamnée à 10 mois de suspension de travail. Elle a fondé et dirigé une école de danse à Paris. Dans la scène finale de *Mademoiselle Swing*, Pierre Mingand et Irène de Trébert enlacés tombent dans un bassin rempli d'eau.
 - 2 Alexis Curvers ne mentionne jamais les lettres de Maurice Beerblock (deux en janvier 1944 notamment) qui lui parle des pièces qu'on joue à Paris et tente vainement, durant ces années, de placer la pièce que Curvers a écrite (*Ce vieil Œdipe, op. cit.*).

Mercredi 11 janvier 1944.

Cueilli dans *Mensonges* de Bourget¹ (je relie pour le vendre ce vieux volume d'Hélène [Legros]) : « Les écrivains dans les salons, c'est une des plus sottises manies de la soi-disant société d'aujourd'hui. Nous leur faisons du tort en leur prenant leur temps, ils nous font du mal en nous diffamant. »

Achévé^{cmlxxi} de lire avec Marie *Au temps du Bœuf sur le toit*², par Maurice Sachs.^{cmlxxii}

À propos du récent procès de Karkhov³, Radio Bruxelles protestait : « Ne jugez pas et vous ne serez pas jugés. »

On annonce l'exécution du comte Ciano⁴.

Jeudi 19 janvier 1944.

Lu *Fromont jeune et Risler aîné*⁵ et *La Condition humaine*⁶. Alphonse^{cmlxxiii} Daudet est déjà sur le point de paraître moins démodé qu'André Malraux⁷.

-
- 1 BOURGET (P.), *Mensonges*. Roman. Paris : A. Lemerre, 1887.
 - 2 SACHS (M.), *Au temps du Boeuf sur le toit*. Paris : Éditions de La Nouvelle Revue critique, 1939.
 - 3 Le procès des criminels de guerre allemands avait débuté le 15 décembre 1943. Le 19 suivant, les quatre accusés avaient été pendus à Karkhov devant 50 000 soviétiques.
 - 4 Comte Galeazzo Ciano (1903-1944), beau-fils de Mussolini. Il devint ministre de la Presse et de la Propagande, puis ministre des Affaires étrangères. Dès 1942, il chercha à signer la paix avec les Alliés et réclama la démission de Mussolini. Ce dernier le fait fusiller le 11 janvier 1944.
 - 5 DAUDET (A.), *Fromont jeune et Risler aîné. Mœurs parisiennes*. Paris : Charpentier et Cie, 1874. (Édition originale suivie de nombreuses rééditions.)
 - 6 MALRAUX (A.), *La Condition humaine*. Paris : Éditions de La Nouvelle Revue française, 1933.
 - 7 Même dans sa phase militante antifasciste, Curvers ne semble pas s'intéresser à André Malraux (1901-1976). On aurait pu s'attendre alors à une recension de *L'Espoir* (1937) par exemple, d'autant plus que Denis Marion, rédacteur de *Combat*, adaptera le roman à l'écran. Curvers n'en retiendra, bien des années plus tard, que le chapitre où « chantent les rossignols dans les jardins d'Aranjuez ». Tout le reste, dit-il, est tellement imprégné des théories révolutionnaires qu'il faudrait le « traduire en français ». Voir « Pages de journal » dans *Itinéraires*, février 1978, n° 220, p. 65-68.

Mercredi 1^{er} février 1944.

Lu d'affilée tout le premier livre de Thucydide¹, et commencé le second (Schlumberger *suadente*²). Rien de tel pour mettre à leur juste place les événements actuels. Chacun^{cmlxxiv} croit toujours (d'ailleurs non sans raisons^{cmlxxv}) que la guerre à laquelle il assiste est la plus terrible qu'on puisse voir. Cela tient surtout au manque d'imagination par lequel on oublie une guerre finie, on croit « fraîche et joyeuse » une guerre à venir. Thucydide signale avec insistance cette illusion des jeunes gens, en y opposant l'inutile expérience des vieillards qui ont vu la guerre des Mèdes.

Thémistocle³ ayant ordonné que les murs d'Athènes fussent relevés en^{cmlxxvi} hâte^{cmlxxvii} avant son retour de Sparte, toute la population s'y mit et l'on utilisa comme matériaux des stèles funéraires, des bas-reliefs, des pierres à inscriptions. Combien de chefs-d'œuvre et de précieux documents furent ainsi engloutis, on tremble d'y penser. Thucydide déplore^{cmlxxviii} aussi ce vandalisme, mais d'un point de vue fort différent du nôtre : il regrette seulement que l'ouvrage, fait d'éléments disparates, porte la marque de la précipitation avec laquelle il a été construit. Et voilà notre hypocrite fétichisme des œuvres d'art (quand ce n'est pas des « édifices culturels ») jugés par le plus grand esprit de l'antiquité.

Le portrait des Athéniens par les Corinthiens (I, 70) nous fait penser aux Allemands d'aujourd'hui. Tandis que les mêmes Athéniens peints par Périclès⁴ (II, 37-41) ressemblent étonnamment aux Français : insouciance, don d'improvisation, individualisme. Périclès est peut-être le premier homme d'État qui loue chez ses compatriotes les^{cmlxxix} qualités, réputées ailleurs défauts, qui^{cmlxxx} concourent simplement^{cmlxxxi} à l'embellissement de la vie. Le critère de la grandeur d'Athènes est pour lui, en dernière analyse, le bonheur des individus qui l'habitent : cette partie de son discours est admirable. Mais il a d'autant plus de peine à découvrir ensuite les raisons pour lesquelles les Athéniens devraient accepter de mourir : il n'a pas à invoquer^{cmlxxxii} un État transcendant à quoi les citoyens trouvent tout naturel, comme à Sparte, de se sacrifier. On ne peut

-
- 1 La scrupuleuse exactitude de l'*Histoire de la guerre du Péloponnèse* fait de Thucydide le père de l'histoire moderne. La guerre de Péloponnèse commence en 431 A.C.
 - 2 *Suadente*, persuasif en italien. Allusion probable à l'essai de Jean Schlumberger, « En lisant Thucydide », dans *La Nouvelle Revue française*, n° 53, 1^{er} mai 1913.
 - 3 Homme d'État et stratège athénien (528-462) dont le rôle fut déterminant dans la victoire grecque lors de la deuxième guerre médique.
 - 4 Il faudrait se pencher sur le rôle exact du célèbre stratège et homme d'État (495-429) dans la politique qui mena Athènes à la guerre contre Sparte en 459 avant Jésus-Christ.

prêcher à la fois l'amour de la vie et le mépris de la vie. Aussi cette seconde partie du discours est froide, embarrassée ; ce ne sont que lieux communs empruntés et mal camouflés,^{cmlxxxiii} assertions d'aristocrate qui dédaigne son public, creux^{cmlxxxiv} encouragements qui tournent court parce qu'ils reçoivent peu d'écho.

Le discours suivant, où Périclès défend sa politique contre le mécontentement général, est admirable de crânerie. Trop orgueilleux pour plaider : « Je n'ai pas voulu cela », l'aristocrate ici se démasque, et c'est ce qui le sauve aux yeux du peuple. À son ambition personnelle est lié le destin d'Athènes, et il est trop tard pour reculer. C'est tout juste s'il ne reproche pas à ses auditeurs de l'avoir suivi quand tout allait bien. Il va jusqu'à jouer de leur désespoir : le choix n'est plus maintenant qu'entre la vie et la mort. C'est ce qu'avait sagement prévu le vieil Archidame¹, qui conseillait aux Lacédémoniens de ne pas réduire^{cmlxxxv} les Athéniens à une situation désespérée.

Thucydide, qui relate en une demi-ligne le pillage d'une province entière, s'émeut un peu lorsqu'il parle du chagrin qu'ont les paysans attiques de quitter leurs campagnes pour se réfugier dans la ville, et des misères qu'y apportent ces habitants en surnombre. J'apprends, en lisant cela, que des milliers d'évacués de l'Hérault et de Marseille viennent d'être hébergés dans l'Aveyron et la Lozère. Sinistres^{cmlxxxvi} souvenirs de 1940, – et de 431 avant J.-C. !

Jeudi 2 février 1944.

Parlant de la guerre civile des Corcyréens, qui préluda aux divisions intestines des autres cités grecques, Thucydide fait^{cmlxxxvii} ces remarques :

... τὴν εἰωθυῖαν ἀξίωσιν τῶν ὀνομάτων ἐς ἔργα ἀντήλλαξαν τῆ δικαιοσύνῃ ... : ils changèrent à leur fantaisie le rapport traditionnel des mots aux réalités (III, 82, 3).

Τὰ δε μέσα τῶν πολιτῶν ὑπ' ἀμφοτέρων, ἢ ὅτι οὐ ζυνηγωνίζοντο ἢ φθόνῳ τοῦ περιεῖναι, διεφθείροντο : les plus modérés des citoyens étaient mis à mal par l'un et par l'autre parti, soit parce qu'ils ne les soutenaient pas dans la lutte, soit parce^{cmlxxxviii} qu'on prenait ombrage de leur indépendance (*Ibidem*, 9). Voilà bien ce qui nous attend !

1 Pausanias affirme qu'Archidame s'opposa toujours à la guerre du Péloponnèse. Le texte de Pausanias est disponible en ligne : Bibliotheca classica selecta, *Le Tour de la Grèce*, III, 7.

Οἱ φαυλότεροι γνώμῃν ὡς τὰ πλείω περιεγίγνοντο : les plus avantagés étaient les gens d'intelligence médiocre (83, 2).

Samedi 4 février 1944.

... Μὴ τοὺς ἐναντίους οὕτω κακῶς δρᾶν ὥστε αὐτὸς τὰ πλείω βλάπτεσθαι, μηδὲ μωρία φιλονεικῶν ἡγεῖσθαι τῆς τε οἰκείας γνώμης ὁμοίως αὐτοκράτωρ εἶναι καὶ ἧς οὐκ ἄρχω τύχης, ἀλλ' ὅσον εἰκὸς ἡσῶσθαι : ne pas mettre mes adversaires à mal au point d'en pâtir moi-même davantage, ne pas m'imaginer être^{cmixxix} maître de la fortune, sur qui je n'ai pas de^{cmxc} pouvoir, comme je le suis de ma propre pensée, mais céder autant qu'il est raisonnable (IV, 64, 1 ; discours du Syracusain Hermocrate¹, visant à réconcilier les cités siciliennes).

... Εἰωθότες οἱ ἄνθρωποι, οὗ μὲν ἐπιθυμοῦσιν, ἐλπίδι ἀπερισκέπτω διδόναι, ὃ δὲ μὴ προσίενται, λογισμῶ αὐτοκράτορι διωθεῖσθαι : Voilà les hommes : désirent-ils quelque chose, ils s'abandonnent à un espoir inconsidéré ; l'événement dont ils ne veulent pas, ils le contestent par un raisonnement péremptoire (108, 3).

Yvette Guilbert est morte, quelques jours après Jean Giraudoux².

Jeudi 9 février 1944.

Lu *Les Cinq Tentations de La Fontaine*³.

Relu en courant *Jean Barois*⁴ (édifice un peu trop construit, au point d'écraser, d'amenuiser les personnages qui l'habitent, et qui sont des types plutôt que des êtres vivants). Barois observe très bien la dégradation morale qui, même dans^{cmxcii} son propre parti, succède partout à l'affaire^{cmxcii} Dreyfus. On oublie toujours que, les passions une fois déchaînées, fût-ce en faveur de la cause la plus noble, le travail^{cmxciii} qu'elles font est irréparable. On espère

-
- 1 Stratège « doué du pouvoir d'Hermès » selon l'étymologie de son nom, il joua un rôle prépondérant dans la chute d'Athènes.
 - 2 La célèbre chanteuse immortalisée par Toulouse-Lautrec est décédée le 3 février et Giraudoux le 31 janvier 1944.
 - 3 GIRAUDOUX (J.), *Les Cinq Tentations de La Fontaine*. Paris : Grasset, 1938.
 - 4 MARTIN DU GARD (R.), *Jean Barois*. Paris : Éditions de La Nouvelle Revue française, 1913.

que, la lutte terminée, tout rentrera dans l'ancien ordre, à partir de quoi l'on repartira pour de nouveaux progrès, dans le même sens que devant. Mais non : le tournant a été pris, le paysage a changé, et c'est dans un monde nouveau que débouche une humanité transformée et par le temps et par les forces inconnues qui viennent de se libérer. Ceux qui avaient tort^{cmxciv} croient toujours qu'ils avaient raison, ceux qui avaient raison s'en tiennent à leur système bientôt périmé ; les vaincus s'aignissent dans la haine, les vainqueurs s'entêtent dans le triomphe, s'y relâchent, y cherchent des compensations à leurs efforts et réduisent leurs scrupules. Les médiocres prennent partout la succession des meilleurs, et les habiles, et les cyniques. En tout état de cause, l'affaire se solde par une baisse générale du niveau moral, – de nouveau sensible aujourd'hui.

Épigraphie, peut-être, pour Hyacinthe [Grandrieux] :

« Tout en tout est divers ; ôtez-vous de l'esprit
Qu'aucun être ait été composé sur le vôtre. »
(La Fontaine, *Le Cierge*¹.)

Mercredi 15 février 1944.

J'ai de nouveau rêvé de mon père cette nuit. C'est toujours le même schéma. J'apprends que mon père, dont je suis séparé depuis fort longtemps et séparé par ma faute, par négligence, au point de l'avoir oublié, se trouve en un certain endroit. Aussitôt je m'y rends, plein de la joie de le revoir, plein aussi de repentir et cherchant déjà mes excuses. Je rencontre enfin mon père à l'endroit indiqué ; nous^{cmxcv} nous sentons un peu étrangers l'un à l'autre, mais l'émotion nous rapproche dès que je l'ai embrassé. Nous échangeons à peine^{cmxcvi} quelques paroles, puis survient quelque chose qui nous force à nous quitter, et je me réveille en pleurant. Cette fois, je n'avais qu'à rentrer chez nous, place des Wallons : Père était là, non pas dans son magasin ni dans le magasin^{cmxcvii} de mes grands-parents tel que je l'ai connu, mais dans le corps de logis intermédiaire (qui avait d'ailleurs commencé par servir de magasin à mes grands-parents avant la construction de l'annexe et qui, je crois, a repris maintenant cet emploi^{cmxcviii}). Et chose curieuse, dans ce décor de son enfance (mais non de la mienne, la pièce étant devenue de mon temps le salon, « la place »²), mon père m'apparaissait^{cmxcix} âgé, mais tout petit,

1 LA FONTAINE (J. de), *Fables*, livre 9, fable 12.

2 « Place », signifie « pièce » en wallon, et plus précisément la pièce « présentable » où l'on reçoit.

amenuisé et ridé moins comme un vieillard que comme un enfant. Il ressemblait plutôt à Paul [Curvers] et au petit Alexis. Il riait doucement, d'un air un peu moqueur, et ne semblait pas étonné de me voir. Je lui disais :^m « À partir d'aujourd'hui, nous ne nous quitterons plus ; je vais t'aider, te soigner ; tu verras comme nous serons heureux. » Mais déjà il me fallait m'arracher de lui et tout s'évanouissait. Et voici plus de vingt ans que Père est mort, et je refais sans cesse ce même rêve.^{mi} Je me demande si une telle constance et une^{mii} telle^{miii} identité^{miv} dans les formes du souvenir sont un phénomène normal.

Ce rêve venait^{mv} après plusieurs autres que je me rappelais fort bien en m'éveillant et dont^{mvi} j'avais tout^{mvii} oublié^{mviii} au matin, sinon qu'ils étaient fort beaux. Aucun pourtant qui égalât en splendeur celui que j'ai fait il y a quelques jours : au bord d'une Meuse nocturne, fictive, vraiment de rêve, d'extraordinaires jeux d'eaux répandaient une lumière de lune rose ; un jardin s'étendait, semé de gravier fin que^{mix} noyaient ça et là de grandes flaques, et, sur une rive lointaine, d'énormes cyprus¹ de cristal diffusaient une lueur d'aurore parmi le ruissellement des eaux.

Mardi 21 février 1944.

Veille du départ de Philippe [Curvers] pour la Savoie, finalement décidé par Gui et Charlotte après des jours d'incertitude². Insurmontable angoisse.

Que les mouettes étaient belles ce matin sur la Meuse ! Elles^{mx} traversaient, sur fond de neige ensoleillée, un coin de ciel bleu et, du haut des fenêtres du quai, on leur lançait des morceaux de pain qu'elles attrapaient au vol. Et je venais de voir des humains, hideux et misérables, réclamer aussi leur pitance dans un bureau de ravitaillement, où trois femmes enceintes qu'on invitait à passer avant leur tour se firent couvrir d'injures et provoquèrent presque une émeute.

Mercredi 22 février 1944.

Encore pour Hyacinthe [Grandrieux] :

« Ô desir fantastiq, duquel je me décoy,
Mon souhait n'advindra, puisqu'en vivant je voy

1 Sans doute faut-il comprendre cyprès, car *cyprus* veut seulement dire « de Chypre » et le terme latin de cyprès est *cupressus*.

2 Voir note à la date du 27 novembre 1943.

Que mon amour me trompe et qu'il n'a point de frere. »
(Ronsard^{1.})

Samedi 18 mars 1944.

À la radio, par hasard, ce petit air de Haydn que Marcel Aghion sifflait sur le lac d'Annecy^{2.} Une sérénade, je crois.

Lundi 17 avril 1944.

J'avais vu Raymond [Wagner] pour la dernière fois le 24 décembre. Vendredi passé, 14 avril, nous^{mxii} le rencontrons deux fois, sur le pont de Tilff, à l'improviste. Je reste devant lui interdit, agité, sec. Mais le lendemain, je reconnais mon trouble.

Samedi 29 avril 1944.

Un trait de barbarie : croire que le simulacre de la vérité a l'effet même de la vérité.

Jours vides, jours d'angoisse abominable.

Une des plus belles choses qu'on puisse voir à Liège est le fils du boulanger Staermans³ conduisant sa charrette à pains, un simple coffre^{mxii} à deux roues sur le côté duquel, assis en amazone, il a l'air d'un conducteur de char antique. Vu aussi Joseph Rigaux⁴ lançant au galop, le fouet retentissant, la figure épanouie, son gros camion à deux chevaux sur le plan incliné de la passerelle de la Batte. Au pied de la pente attend un vieux brave cheval noir qu'on ajoute en^{mxiii} renfort aux attelages insuffisants. Il souffle, encore arc-bouté par l'effort, et, chaque fois qu'on recourt à lui, il grimpe vaillamment, victorieusement, conscient de faire son devoir. J'ai eu^{mxiv} jeudi à Liège coup sur coup ces trois beaux spectacles de chevaux.

1 RONSARD (P. de), *Sonnets pour Hélène*, I, 5.

2 Voir le 2 septembre et le 12 décembre 1939.

3 Nous n'avons pas de renseignement sur ce boulanger.

4 Personne non identifiée.

Jeudi 11 mai 1944.

Le 1^{er} mai au matin, bombardement de Renory, Sclessin, Cointe¹, etc. Le 9 au soir, bombardement plus violent d'Angleur, Sclessin, Cointe². Ce soir enfin, comme nous rentrons à Tilff (par trolley, vélo et train à partir de Sauheid, première gare censée hors de danger, et près de laquelle nous passons une délicieuse heure d'attente au bord de l'eau), troisième bombardement : on nous le dépeint plus terrible encore ; Ougrée et la ville même, aux abords des Guillemins et du quai des Ardennes, sont particulièrement touchés,^{mxv} à en croire les bribes de conversation que je surprends sur la route (car les trains sont arrêtés et ce ne sont plus que des piétons qui regagnent la campagne). Journée éreintante, passée à organiser le départ des Paul et des Jean [Curvers] pour Hony.

Cette pensée m'est venue que les choses ne sont jamais belles que dans le souvenir ; l'artiste est celui à qui la réalité présente apparaît déjà parée des vertus du souvenir. Un non-artiste doit attendre cinquante ans pour être esthétiquement ému par sa vie.

Lundi 15^{mxvi} mai 1944.

Vendredi, graves et incessants bombardements sur Liège. Nouveaux^{mxvii} afflux de fugitifs. On voit d'ici les avions piquer sur leurs cibles^{mxviii}. Arrivée et installation à Hony des Paul, Jean [Curvers] et Arnould. Journée d'angoisse et d'abominable nervosité³.

-
- 1 Trois dépendances de Liège et Ougrée.
 - 2 C'est le 9 mai 1944 que les forces aériennes alliées commencent des raids à grande échelle pour préparer le débarquement.
 - 3 Le samedi 13 mai 1944, Alexis écrit à la mère de Marie : « Chère Maman, Nous avons été bien heureux d'apprendre par mon frère, qui a téléphoné à M. Putman, que votre logis est indemne. J'espère qu'il en sera toujours de même, mais je vous recommande instamment de ne pas faire d'imprudences et de descendre au premier danger. Cela dit, je ne puis vous répéter assez combien j'admire votre calme et votre sang-froid. Mon frère m'assure qu'un bombardement est plus impressionnant entendu d'ici que du centre de Liège, à cause de la confusion des bruits, du silence qui les multiplie, et de l'ignorance de ce qui se passe. Le fait est qu'à chaque détonation nous partageons, sans les connaître, les émotions des citoyens. Mes oncles, tantes, etc. sont aussi d'un calme étonnant, résolus à rester chez eux et vivent normalement. Quelle différence (mais pas pour vous) avec 40 ! On a seulement installé dans la villa de mon oncle à Hony les enfants de mes frères et d'une belle-sœur, qui, rue de Sclessin et boulevard Kleyen (qui a été, paraît-il, un véritable enfer) étaient vraiment trop mal

Samedi, calme absolu, par beau temps.

Dimanche, continuation du calme, mais il pleut toute la journée. Le matin, arrivée de ma belle-mère en auto de la Croix-rouge.

Ce matin, le ciel se dégage et il y a un peu de soleil.

Mercredi 24 mai 1944.

Dix jours de froid extraordinaire. L'accalmie aérienne n'a cessé^{mxix} qu'avant-hier lundi : nouveau bombardement sur le sud de Liège. La nuit d'avant, quelques bombes étaient tombées au hasard sur les quartiers de l'ouest^{mxv}, faisant beaucoup de dégâts, paraît-il, mais peu de victimes. Hier, un avion aurait mitraillé des passants dans une rue. Bombes sur Colonster et Esneux, dans un champ ou dans l'Ourthe. On ignore ce qui se passe à deux pas, et l'impression qu'on éprouve est celle de la monotonie dans l'horreur. Les queues pour le pain s'allongent (Sophie [Surlémont] a attendu hier quatre heures pour ne rien avoir). Le cauchemar a pris chez moi la forme d'une grippe. Ce matin, le temps semble remis au beau.

Jeudi 25^{mxxi} mai 1944.

Nouveau bombardement matinal sur Liège. Explosions prolongées, que je n'avais pas encore entendues.

placés. Il en résulte que mon frère Jean fera chaque jour la navette à vélo et pourra nous servir de messenger puisqu'il n'y a plus ni train, ni poste, ni téléphone. Il prendra de vos nouvelles et vous portera tout ce que vous désirerez. [...] J'ai trouvé pour vous une cruche identique à celle que vous avez mais plus petite et qui, je crois, conviendra mieux : nous ferons l'échange à la première occasion si vous voulez. On espère malgré soi quelque chose de ces événements qui ont l'air de vouloir se précipiter... Excusez, je vous prie, cette écriture de 6 h du matin et fatiguée, car il y a beaucoup à faire pour aider des tas de sinistrés parfois lamentables : je fais le vélo-taxi sur la route entre Tilff et Esneux pour les enfants et les baluchons. On trouve en général chez les indigènes beaucoup de compassion et de solidarité, et tout le monde donne son coup de main. Vous m'approuverez, je pense, si je vous dis que je défends à Marie d'aller à Liège jusqu'à nouvel ordre. Il n'y a d'ailleurs plus de trains et les trolleys sont le plus souvent arrêtés. Figurez-vous que nous avons passé jeudi quai des Ardennes. Marie en trolley, moi suivant à vélo, quelques minutes avant le bombardement. Et pour Marie, je crains moins les bombes que les alertes et paniques dans les endroits encombrés. »

D'une lettre de Claire Préaux¹ : « J'espère... que Marie Delcourt vit en verve et en invention et que souvent, lorsqu'elle parle, elle a cet air de savourer un fruit qui me charme tant. »

Jeudi 25 mai 1944, après-midi.

Des bombes sont tombées sur le Fond du Moulin, près de la gare de Tilff : douze maisons effondrées, des victimes, d'innombrables dégâts et carreaux cassés dans tout le village.

Les Périer², retour de Liège et bouleversés, m'apprennent que la maison appartenant à Gui[llaume Curvers], rue Paradis, est démolie ; les Henet³, qui l'occupent, seraient indemnes.

Samedi 27 mai 1944.

Non seulement la maison de Gui est démolie entièrement, mais celles de Paul et de Jean [Curvers] ont tout l'arrière endommagé. Tout le quartier de Fragnée⁴ a été labouré de bombes. On a enterré ce matin les vingt-trois morts de Tilff.

Dimanche 28 mai 1944.

Dimanche de Pentecôte parfaitement radieux. Le silence et le vide semblent d'autant plus extraordinaires. Chacun se terre chez soi. Des milliers d'avions, très hauts et brillants dans le soleil, ont continuellement rempli le ciel de leur bourdonnement monotone. Pas d'autre incident, à part des bombardements lointains et, le matin seulement, le tir de la D.C.A. Les rumeurs les plus folles circulent : on s'attend à tout, et il paraît qu'après les voies ferrées, ce sont maintenant les routes qui deviennent dangereuses.

-
- 1 Claire Préaux (1904-1979), originaire de Liège où elle eut Marie Delcourt comme professeur, spécialiste de l'histoire hellénistique, de l'histoire du théâtre et de la science grecs, de la pédagogie des langues anciennes, membre de l'Académie royale de Belgique, a formé quarante générations de professeurs de grec et de latin à l'Université libre de Bruxelles.
 - 2 Des voisins de Tilff.
 - 3 Nous ne savons rien de plus sur les Henet que ce que Curvers en dit.
 - 4 Quartier de Fragnée, tout proche de la gare (sud-est), non loin du pont de Fragnée.

L'Italien Mongia, qui passait pour fasciste, a été assassiné chez lui il y a quinze jours¹. Sa femme et sa belle-mère ont péri dans le bombardement de Tilff, sa maison est détruite ; les deux enfants, qui^{mxii} étaient à l'école, survivent seuls.

Dimanche soir, 4 juin 1944.

Rome, l'unique objet...²

Mardi 6 juin 1944.

On apprend le débarquement, annoncé d'abord par des dépêches allemandes. C'est incroyable. Journée d'anxiété et de nervosité indescriptibles.

Samedi 10 juin 1944.

Attente. Il n'y a plus de trains, plus de visites, plus de lettres, plus de télégrammes, plus de téléphone interrégional, plus de factures. Il faut bien le dire, malgré l'angoisse, la pénurie de pain, etc., nous trouvons cela délicieux³.

-
- 1 Sans doute Mondia, marchand de glaces « fasciste 100% », qui aurait dénoncé des voisins, abattu d'une balle dans la tête par un « client », d'après les témoignages recueillis.
 - 2 CORNEILLE, *Horace*, acte IV, scène 5 (les imprécations de Camille) :
Rome, l'unique objet de mon ressentiment !
Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant !
Rome qui t'a vu naître, et que ton cœur adore !
Rome enfin que je hais parce qu'elle t'honore !
Le 4 juin 1944, Rome est libérée par les Alliés.
 - 3 Est-ce l'avis de Marie qui écrit à sa mère, le 14 juin : « Ma chère maman, Nous sommes contents de savoir que tu vas bien et surtout que tu es bien nourrie car cela devient une hantise. Je dois te dire, avec regret, que je ne pourrai t'envoyer d'argent ni en juin ni en juillet. Je devrai payer les 4.000 f de la prime d'assurance et, cette année, les risques de mort sont trop grands pour qu'il soit question d'ajourner le paiement. Du reste, la société ne fait plus crédit. [...] De plus, il arrive quelque chose d'incompréhensible c'est que je n'ai pas encore touché mon traitement de juin ; il semble qu'il y ait là une pression exercée sur les professeurs qui ne font plus leurs cours. Ma pension à la Ville est suspendue jusqu'à nouvel ordre. Les autres professeurs du lycée ont obtenu à grand peine d'être payés jusqu'en août inclus. Après cela, si l'école reste fermée, on ne les payera plus. Il y a dans le nombre six ou sept jeunes femmes dont

Nous aurons découvert, pendant cette guerre, la profondeur de notre amour, de notre bonheur^{mxiii}, quelque chose, peut-être, comme un sens de la vie. Pussions-nous retenir, pour *après*, cette leçon de sagesse ! – Jeudi à Liège, passé une heure avec André Mardaga sur un banc des Terrasses : il y avait du soleil, les rosiers allaient fleurir^{mxiv}, et, du haut des camions qui se pressaient, les soldats jetaient des regards d'envie.

Aujourd'hui, affluence de rumeurs extraordinaires : on aurait saisi à Anvers tous les postes de radio, le téléphone serait coupé dans tout le pays, on consignerait les officiers de réserve et licencierait les cheminots, etc. ; il y aurait même eu un débarquement sur la côte belge. L'excitation des esprits est à son comble. Il semble du moins exact que les bâtiments du téléphone, à Liège, soient^{mxv} occupés.

Jeudi 15 juin 1944.

On apprenait avant-hier que le roi Léopold avait été emmené en Allemagne, le 7, paraît-il, c'est-à-dire au lendemain du débarquement de Normandie¹. Radio Bruxelles annonçait enfin hier soir que, le château de Laeken² ayant été atteint par des bombes à diverses reprises (chose que j'ignorais jusqu'ici), le Führer « s'était vu obligé » d'assigner au roi et à ses proches un autre lieu de résidence.

les maris sont en captivité, dont le cas est encore plus mauvais que le mien. Il faut espérer que tout cela finira par s'arranger. Vois avec Mélon [agent de change] quel titre tu peux vendre sans trop perdre. Nous avons dépensé la petite réserve que nous avons à la Caisse d'Épargne et, si mon traitement n'arrive pas, nous vendrons aussi ce que nous pourrons. Vivre exclusivement de soupe et de pommes de terre est impossible si l'on veut faire un peu de travail intellectuel et, pour avoir du pain avec timbres, on est obligé d'acheter aussi du pain en fraude, ce qui revient beaucoup plus cher que de corrompre l'incorruptible Edgar. Enfin, les fraises finiront peut-être par mûrir et j'arriverai bien à t'en faire porter. Mais elles ont eu d'abord du soleil et puis de la pluie et c'est comme si on donnait à un bébé de la viande d'abord et puis du lait... » ?

- 1 Sur ordre de Himmler, le 7 juin, Léopold III, la princesse de Réthy, née Lilian Baels (épousée en 1941), et les enfants royaux sont emmenés à Hirschstein, en Allemagne, puis en Autriche, à Strobl, où l'armée américaine arrive le 7 mai 1945. En octobre 1945, ils s'installeront en Suisse, au bord du lac Léman, à Pregny où ils séjourneront jusqu'en juillet 1950.
- 2 Commune à la périphérie de Bruxelles, où se trouve le château appartenant à la famille royale.

Samedi 17 juin 1944.

On parle beaucoup, depuis hier, des « avions sans pilote » ou « bombes-fusées » que les Allemands ont commencé de projeter, à titre de représailles, sur^{mxvii} différents points de Londres et de^{mxviii} l'Angleterre qui n'en sont pas moins des objectifs militaires¹. Ce soir, Radio Bruxelles a^{mxviii} diffusé un reportage sur cette nouvelle arme : un vrombissement effrayant alternait avec les explications d'un speaker à l'accent plutôt flamand qu'allemand, entrecoupées elles-mêmes de musiques triomphales.

Il pleut sans interruption.

J'ai fait la queue ce matin pour la viande, cet après-midi pour les timbres de ravitaillement puis pour le pain à Méry, ce soir pour du lait. La journée entière y a passé, agrémentée encore par les ébats d'une poule qui vient ravager notre jardin, en dépit de nos observations à ses propriétaires, les nouveaux occupants du 33². Ceux-ci nous répondent par des grossièretés. Partout, la racaille et le règne de la racaille.

Judi 6 juillet 1944.

Avec un petit nombre d'esprits frères du mien, épars à travers le monde,^{mxix} combien je tremble pour la reine de Saba qui chemine majestueusement aux murs de la cathédrale d'Arezzo³ ! Je ne l'ai jamais vue, et il me semble que, l'œuvre vint-elle à disparaître, les reproductions en perdraient toute signification.

Vendredi 7 juillet 1944.

Ce matin, pour l'anniversaire de Paul [Curvers], nous lui offrons des fraises, du tabac, etc. Ce soir, à son retour, je cède de nouveau (bien malgré moi, hélas ! et malgré toutes mes résolutions) à l'irritation que me causent ses inconséquences, négligences, roueries, etc. Il s'agit cette fois de la maison de

1 Les V1, de l'allemand *Vergeltungswaffe*, arme de représailles, bombe volante utilisée dès le 13 juin 1944 contre le Royaume-Uni.

2 Les Curvers habitent au n° 35 avenue Neef.

3 Piero della Francesca (1416-1492) décore l'église San Francesco à Arezzo (en Toscane). La fresque de la chapelle centrale représente « la visite de la reine de Saba au roi Salomon ». Une des « chroniques » d'*Entre deux anges*, écrites entre 1943 et 1946, et où l'on retrouve quelques épisodes relatés dans ce journal, s'intitule *La Reine de Saba ou La Destinée des anges* (op. cit., p. 191-214).

Gui[ll]aume Curvers], démolie par les bombes, et dont il est question de vendre les matériaux¹. Paul, intermédiaire et conseiller dans l'affaire, a si bien réussi à embrouiller les choses qu'elles sont devenues un casse-tête. Gui cependant, ne touchant plus de loyer, a besoin d'argent et m'en demande, à moi, c'est-à-dire à celui qui de toute la famille en a le moins. Mon fardeau n'est pas près de s'alléger, et Marie en est comme moi fort découragée.

Tout cela au moment où je me sens^{mxxx} plein d'idées, où il me semble que j'aurais du génie moyennant deux heures de liberté chaque jour. Hélas ! des contraintes, des corvées de tout genre^{mxxxi} se renouvellent incessamment^{mxxxii}. Le soir, je suis mort de fatigue et ne saurais dire à quoi a passé mon temps. Le feu de la cuisine ne résiste pas à la qualité de ce qu'on y brûle ni^{mxxxiii} les repas^{mxxxiv} à celle de ce qu'on y mange, un tuyau de notre chambre coule, le moulin n'a plus de farine, j'attends pour demain du charbon à rentrer (par seaux, faute de sacs), etc. Laideur permanente de la vie actuelle. Un an après la guerre, on sera incapable de se la représenter dans le détail.

Lundi 10 juillet 1944.

Bien pensé à vous hier dimanche, mon cher Étienne Meriel² de Saint-Aubin-sur-mer, qui fîtes vos études à Caen³. Que reste-t-il aujourd'hui de^{mxxxv} votre Normandie ?

Dimanche 16^{mxxxvi} juillet 1944.

Qu'est-il advenu de la reine de Saba ?

Lundi 17 juillet 1944.

C'est vendredi, inoubliable 14 juillet, que la maison a été visitée, puis moi emmené et interrogé toute la journée⁴. Samedi, affreuse dépression nerveuse ;

1 Paul Curvers est architecte.

2 Étienne Mériel, probablement l'artiste et le critique d'art, rencontré en Égypte, qui est l'auteur d'une anthologie de *Poètes du XVI^e siècle* (Paris : Leclair, 1944).

3 Saint-Aubin-sur-Mer, station balnéaire de la Côte de Nacre, se situe à 18 km de Caen (Basse Normandie).

4 Par la Gestapo, écrit plus loin Curvers. Dans une déclaration ultérieure à l'auditorat militaire, Curvers évoquera une autre visite de la Gestapo, en 1943 : « reçu la visite

hier soir et cette nuit enfin, indigestion terrible qui, j'espère, clôt définitivement l'incident.

Y a-t-il une solitude plus grande que celle de l'artiste créateur,^{mxxxvii} particulièrement en Belgique ? On considère le professeur, le savant, car on voit ce qu'ils font, on sait à quoi ils servent, ce qu'ils gagnent... Les lois de leur activité sont à peu près connues, etc.

Lundi 24 juillet 1944.

Quelle semaine ! Mort de Pierre Viénot, attentat contre Hitler¹. On me parle aujourd'hui de sanglants incidents à Saint-Gingolph², où je passai avec Gui[llaume Curvers] une nuit si douce pendant notre voyage à pied en Savoie, et nous tremblons derechef en pensant à Philippe.

d'un agent de la Gestapo à mon domicile ; il m'a longuement interrogé ainsi que ma femme, sur mon passé politique, sur mes opinions, antifascistes, et en général sur l'ensemble de mon activité. Sans se livrer à une perquisition, ce policier a discrètement inspecté l'immeuble, puis s'est retiré en nous disant qu'il aurait peut-être besoin de nous réinterroger. Cette affaire n'a pas eu de suite. » Il précise ensuite : « Le 14 juillet 1944, ma femme et moi, avons été l'objet d'une perquisition en règle, de la part de quatre agents de la Gestapo qui après avoir laissé ma femme sur place, m'ont emmené à la Gestapo à Liège, où j'ai été interrogé pendant presque toute la journée, sur toute mon activité politique et idéologique, et aussi sur certains faits personnels de notre vie privée, et sur nos relations. » (Pro justicia, 27 février 1945). Curvers écrira aussi : « Nous avons en effet collaboré à diverses œuvres patriotiques, caché ou aidé à cacher des réfractaires, des juifs et diverses personnes menacées (entre autres et tout récemment Mme Huyttens de Terbecq, fille de Mme Osterrath). » (Lettre du 23 octobre 1944 au bourgmestre de Tilff, dont un double a été conservé, voir plus loin, aux 4 et 12 septembre 1944).

- 1 Pierre Viénot (1897-1944) meurt à Londres le 20, jour de la tentative de coup d'État contre Hitler à Rastenburg. Dirigée par Claus von Stauffenberg, elle est restée célèbre sous son nom de code, Walkyrie.
- 2 Cette commune française, située au bord du lac Lemman, fut incendiée par les Allemands. Six otages furent fusillés.

Lundi 7 août 1944.

Volupté, de Sainte-Beuve¹, grand livre manqué et attachant par là même. Suite de méditations ennuyeuses mais^{mxxxviii} pleines de grandeur et^{mxxxix} souvent profondes, et d'une extraordinaire qualité d'émotion. On pense à un Chateaubriand qui aurait mal pris le tournant du style classique au romantique. On pense parfois à Proust :

« ...J'ai toujours eu à cœur le souvenir plutôt que l'espérance, le sentiment et la plainte des choses évanouies plutôt que l'étreinte du futur. Le souvenir, en mes moments d'équilibre, a toujours été le fond reposant et le plus bleu de ma vie, ma porte familière de rentrée au Ciel. Je me suis, en un mot, constamment senti plus pieux, quand je me suis beaucoup et le plus également souvenu... Dans les divers âges de la vie que j'ai parcourus, ...je vivais peu de la jouissance actuelle et c'était du souvenir encore que les plus fraîches réparations me venaient. Quand je goûtais un vif bonheur, j'avais besoin, pour le compléter, de me figurer qu'il était déjà enfui loin de moi, et que je repasserais un jour aux mêmes lieux, et que ce serait alors une délicieuse tristesse que ce bonheur à l'état de souvenir... Quand ma lèvre de jeune homme brûlait de saluer les aurores nouvelles, quelque chose au fond de moi brûlait ce qui s'en est allé. » (Chapitre XIII.)

Dimanche 20 août 1944.

Comme quoi les wallonismes ne sont le plus souvent que des archaïsmes. Je trouve dans *Tartuffe* :

« On vous aura forgé cent *sots contes* sur lui. » (V, III.)
« Mais demain, du matin, il vous faut être *habile* (= prompt)
À vider de céans jusqu'au moindre ustensile. » (V, IV.)
« Et je *suis*, pour le ciel, *appris* à tout souffrir. » (V, VII.)

Mardi 22 août 1944.

Le comte Sforza² aurait^{mxl} exprimé le vœu^{mxli} de voir le pape participer à la prochaine conférence de la paix. Il aurait en même temps déclaré que l'Italie désirait l'amitié de l'Abyssinie et renoncerait aux îles du Dodécanèse si les habitants se prononcent pour le rattachement à la Grèce. Ainsi, aurait-il conclu,

-
- 1 Roman de Charles-Augustin de Sainte-Beuve (1804-1869), publié pour la première fois en 1834 : un prêtre raconte sa jeunesse et une amitié amoureuse, décalque de la liaison de Sainte-Beuve avec M^{me} Hugo.
 - 2 Comte Carlo Sforza, diplomate antifasciste, ministre des Affaires étrangères avant et après le régime de Mussolini.

l'Italie ne sera plus une grande puissance, mais les Italiens seront un grand peuple.

Mercredi 23 août 1944.

Le matin, Grenoble ; à midi, Paris ; le soir, la Croix-rouge annonce que la colonie d'enfants dont fait partie Philippe [Curvers] est saine et sauve ; et la nuit, Marseille.

Jeudi 24 août 1944.

Matin :^{mxlii} la^{mxliii} Roumanie ¹ ; le soir, reprise des combats dans Paris.

Vendredi 25 août 1944.

Soir : Paris pacifié ².

Dimanche 27 août 1944.

Les premiers chapitres de *L'Île*³ m'ont donné envie de^{mxliv} reprendre le *Journal intime*⁴ du pauvre Dabit, dont je viens de relire toute la fin, la partie qui va de 1935 à 1936, exactement de la mort de René Crevel⁵ à la mort de Dabit⁶. Je ne me rappelais ni tant de désespoir ni tant de divination. Cette attente de la catastrophe (que Dabit croyait bien devoir être la guerre mais qui fut, d'abord, sa propre mort...) prend aujourd'hui une valeur extraordinaire.

1 23 août : reddition de la Roumanie ; 24 août : rupture des relations avec l'Allemagne ; le 31 les Russes entreront dans Bucarest.

2 25 août : Paris est libéré. Le 26, le général de Gaulle défile sur les Champs-Élysées.

3 DABIT (E.), *L'Île*. Paris : Gallimard, 1934.

4 *Idem*, *Journal intime : 1928-1936*. Paris : Gallimard, 1939.

5 René Crevel (1900-1935), surréaliste intransigeant, romancier et essayiste. Marqué par le suicide de son père dans son adolescence, puis par les querelles des surréalistes, enfin par les débats houleux du premier Congrès international des Écrivains pour la Défense de la Culture, Crevel se suicide le 18 juin.

6 Enfant de Montmartre, Eugène Dabit meurt à Sébastopol, en 1936, de la scarlatine, lors d'un voyage qu'il fait en U.R.S.S. avec André Gide et Louis Guilloux.

Combien l'événement nous trouve^{mxlv} moins sensibles que nous n'étions à son approche ! Et pourtant, même Dabit n'en prévoyait pas toute l'horreur. C'est qu'on s'habitue au réel, tandis que l'idée qu'on s'en fait d'avance garde, jusqu'à ce qu'elle se réalise, une *nouveauté* intolérable. Une fois réalisée, elle^{mxlvi} s'incarne, non pas en bloc, mais en une poussière de journées, de nouvelles, d'impressions qui, en nous submergeant progressivement, nous prépare chaque jour à ce que le jour suivant apportera de pire.

Dans l'attente de sa mort, Dabit, comme Radiguet¹, est obsédé par le désir de mettre ordre à ses affaires, d'éliminer l'inutile (c'est-à-dire tout), de couper les ponts. Comme on est heureux de savoir, et d'apprendre avec détail, qu'il s'est trouvé deux jeunes femmes en Russie pour embellir ses dernières semaines et lui donner des joies physiques ! Le récit qu'il en fait est d'une fraîcheur qui ôte au sujet, si souvent vulgaire, toute apparence repoussante : et on sent que la réalité n'a pas été moins belle. Cher Dabit ! Il faut que je l'avoue : c'est un des très rares « hommes à femmes » dont la sensualité ne me paraisse pas un obstacle à la sympathie. J'avais été frappé, dans *Les Compagnons de l'Andromède*², non seulement de l'absence de femmes, mais du ton d'amitié fraternelle, tendre et quasi-physique qu'il a en parlant des

1 « Le moins que l'on puisse dire c'est que Raymond Radiguet (1903-1923) n'est pas né avec une cuillère en argent dans la bouche et qu'il n'a pas profité de la notoriété [...]. Ni qu'il ait été facile à cet adolescent – l'aîné de sept enfants venu de la banlieue Est de la capitale – de s'imposer, à seize ou dix-sept ans, parmi les écrivains [...] de la nouvelle génération [...]. Mais les embûches dont il a triomphé et sa mort infiniment pathétique – à vingt ans, de la typhoïde – ne font pas de Radiguet un auteur dont la destinée attirerait le regard plus que l'œuvre. » NEMER (M.), *Raymond Radiguet*. Paris : Fayard, 2002. Dans les dernières pages du *Diable au corps*, Radiguet écrit : « Un homme désordonné et qui va mourir et ne s'en doute pas met souvent de l'ordre autour de lui. Sa vie change. Il classe ses papiers. Il se lève tôt, il se couche de bonne heure. Il renonce à ses vices. Ainsi sa mort brutale semble-t-elle d'autant plus injuste. Il allait vivre heureux. » Et dans sa préface au *Bal du comte d'Orgel*, Jean Cocteau évoque la mort de son jeune ami : « Voici ses dernières paroles : "Écoutez, me dit-il le 9 décembre, écoutez une chose terrible. Dans trois jours je vais être fusillé par les soldats de Dieu". Comme j'étouffais de larmes, que j'inventais des renseignements contradictoires : "Vos renseignements, continua-t-il, sont moins bons que les miens. L'ordre est donné. J'ai entendu l'ordre." Plus tard, il dit encore : "Il y a une couleur qui se promène et des gens cachés dans cette couleur." Je lui demandai s'il fallait les chasser. Il répondit : "Vous ne pouvez pas les chasser, puisque vous ne voyez pas la couleur." Ensuite, il sombra. Il remuait la bouche, il nous nommait, il posait ses regards avec surprise sur sa mère, sur son père, sur ses mains. Raymond Radiguet commence. » (Grasset, 1924).

2 Titre du court roman qui ouvre le volume *L'Île*. Il est suivi de deux nouvelles.

hommes. Bien que ce ton ne se retrouve guère dans le *Journal*, il est naturel à Dabit plus peut-être qu'il n'en avait lui-même conscience. Cette tendresse entre hommes, privée du^{mxlvii} prolongement physique qu'elle semble postuler, est une des choses qui m'ont toujours le plus ému. (D'où peut-être aussi la sympathie si évidente entre Gide et Dabit¹). On dirait une imprudence, une hésitation exquise de la nature.

Et ce style, si spontané, parfois un peu négligé pour mon goût, mais si juste et si naturellement classique (bien que sans fondement classique), me fait affreusement envie !

Ce journal fait suite, chronologiquement et^{mxlviii} spirituellement, au livre de Maurice Sachs : *Au temps du Bœuf sur le toit*². C'est le grave après l'allegro, le versant descendant et tragique de l'entre-deux-guerres. L'élément commun est la saturation qui accable ces deux jeunes hommes et^{mxlix} les achemine au dépouillement.

Mercredi 30 août 1944.

Ce qu'il y a de charmant dans le « populisme » de Dabit, et de rare, c'est qu'on le sent inspiré plus par l'amour du peuple que par la haine de la bourgeoisie. Parler du peuple d'une façon à la fois si juste et si amicale, quel talent et surtout quelle pureté de cœur cela suppose ! Mais quelques traits conventionnels me gâtent le tableau : ces prolétaires sont vraiment trop idylliques. Importance du facteur sexuel, perpétuellement sous-jacent au comportement des personnages : la camaraderie des hommes vient en partie de la conscience qu'ils ont d'aimer les femmes tous de la même manière (au lieu qu'ailleurs cette communauté de désirs engendre l'inimitié) ; et le trop-plein de leur affectivité va aux copains, au métier, etc. Dabit n'exprime des sentiments que l'élément positif et généreux.

Je note encore³ :

« Où je suis, là est ma vie » (25 juillet 1936).

« ... Il y a, en dépit de tout, unité dans ma vie, certain chemin sur lequel je marche depuis des années. C'est *seul* que j'y devrais aller ; mais je n'en ai ni le courage, ni la force, ni le goût. J'aime vivre près d'une femme... encore que je ne puisse offrir à aucune

1 Gide avait dédié à Dabit son *Retour de l'U.R.S.S.* (1936). Voir aussi DUBOURG (M.), *Eugène Dabit et André Gide. Avec 18 lettres inédites d'André Gide.* Paris : Plaisir du bibliophile, 1953.

2 Dont Alexis Curvers et Marie Delcourt ont achevé la lecture le 11 février 1944.

3 Suivent deux extraits du *Journal intime* de Dabit.

une certitude... La vérité, c'est que je ne puis vivre pour autre chose que ce destin d'homme et d'artiste, ni renoncer à ma vie, renoncer à ma vie pour faire le bonheur d'une autre vie, d'une femme... Je puis donner de la joie, du bonheur à une femme ; mais au-delà de certaines limites, impossible de m'engager ; je n'ai pas foi en moi, et pour cause ; et je ne peux plus faire des serments impossibles à tenir, je le sais trop » (30 mai 1936).

Je détache d'autres passages pour servir d'épigraphes aux *Histoires angéliques*¹. Je n'ai jamais si bien travaillé qu'à présent, ni mieux goûté l'activité spirituelle. Les fantômes de Dabit, de^m Crevel, m'entourent ; et celui aussi de ce Chadourne dont, plus anciennement, Théo [Henusse] m'annonça la mort en disant : « Pauvre petit Chadourne ! » Et de ce dernier pourtant, je ne retrouve plus dans ma mémoire bien affaiblie ni le prénom (car ils étaient deux frères Chadourne, Marc et Louis, je crois), ni même le titre du livre qui m'avait tant ému (ce n'était pas *Le Pot-au-noir*², mais un autre).

Dans ma bibliothèque non plus, je ne retrouve presque aucun des livres que j'ai aimés. Une foule d'imbéciles me les a empruntés et volés (à moi, imbécile majeur !), et je suis aujourd'hui empêché de faire, alors que j'en ai le grand désir, la rétrospective de mes lectures et de mes enthousiasmes d'autrefois. Or, nous allons peut-être mourir. Je n'ai pas encore eu le courage de déclouer les tableaux, de mettre certaines choses à l'abri, ni de creuser une tranchée. D'ailleurs, je n'ai pas peur des opérations militaires (certains affirment que c'est déjà le canon qu'on entend), mais bien davantage des violences de la guerre civile où nous voici entrés. Reçu dimanche une circulaire rexiste, menaçant de représailles immédiates les « notabilités » du pays. Il paraît que les nouvelles sont bonnes ; mais c'est-à-dire aussi qu'il se passe dans le monde des choses chaque jour plus horribles. Jour et nuit, même dans la joie, ma pensée est empoisonnée par l'appréhension pour Denise³, même pour l'idée de ce que sans doute elle a déjà souffert et qui l'attend encore.

1 *Histoires angéliques* deviendra *Entre deux anges. Chroniques* (Bruxelles : Le Rond-Point, 1955). En épigraphe, Curvers cite effectivement des extraits du *Journal intime* de Dabit, ainsi que, entre autres, des extraits de Sainte-Beuve, dont il lit *Volupté*, le 7 août 1944.

2 L'édition originale du *Pot-au-noir* de Louis Chadourne (1890-1925) a paru en 1922 (Paris : G. et A. Mornay). Son frère, le romancier Marc Chadourne (1895-1975) a dédié *Vasco* (1927) à la mémoire de Louis qui, blessé en juin 1915, ne s'en remettra jamais. Louis passe les quatre dernières années de sa vie à l'hôpital. Voir CHADOURNE (L.), *Camets (1907-1925)*. Préface de Benjamin Crémieux. Édition établie par Christiane F. Kopylov. Paris : Éditions des Cendres, 1994.

3 Curvers apprendra que Denise Lehmann a été déportée à Auschwitz le 29 juillet.

Jeudi 31 août 1944.

Abominable nouvelle de l'assassinat de notre cousin, le charmant Jean Hollenfeltz.

Vendredi 1^{er} septembre 1944.

Le titre du livre que je cherchais à me rappeler me revient : *L'Inquiète Adolescence*, de Marc Chadourne, je crois bien ¹.

On entend distinctement le canon, ou plutôt on le *sent* dans le sol.

Nous restons affreusement tristes dans le plus enthousiaste espoir.

Samedi 2 septembre 1944, 7 heures du matin.

Je venais de me coucher, vers 11 heures ½, lorsque des avions ont commencé à traverser le ciel où brillait une lune magnifique ; ils volaient très bas, l'un à la suite de l'autre, exécutant des sortes de glissades et faisant, m'a-t-il semblé, un bruit inaccoutumé. La voiture des voisins était repartie dans la nuit. J'ai peu dormi, tendant l'oreille.

4 heures de l'après-midi.

Les voisins sont partis hier soir, très précipitamment.

Journée d'attente insupportablement vaine. Je commence *Anges dans la tourmente*².

De Dabit :

1 Non, pas de Marc, puisqu'un livre de celui-ci sur l'U.R.S.S. paraissait en 1932, comme l'indique un catalogue du *Livre oublié* que je reçois à l'instant par le premier courrier venant de Bruxelles, – ainsi qu'une carte rassurante de Gui, datée du 14 (22 septembre 1944). [Note de l'Auteur.]

L'Inquiète Adolescence de Louis Chadourne a paru en 1920 (Paris : A. Michel). Le livre de Marc Chadourne sur l'U.R.S.S. s'intitule *L'U.R.S.S. sans passion* (Paris : Plon, 1932). Nous n'avons pu identifier ce « catalogue du *Livre oublié* », sans doute un catalogue de librairie à prix marqués.

2 Aucune des chroniques d'*Entre deux anges* ne s'intitule ainsi. Sans doute s'agit-il d'un autre titre ou d'un autre manuscrit en chantier que nous n'avons pas retrouvé.

« ... Mes œuvres présentes sont pour moi "œuvres de jeunesse" (si on me laisse vivre) ; elles ne m'expriment pas totalement... Il faudrait vivre, et vivre libre, assez longtemps pour espérer pouvoir se réaliser » (29 septembre 1933).

« Je ne sais pas si j'aurai devant moi beaucoup d'années^{mli} de paix, de vie. Il me semble que non. En tout cas, si la tourmente survenait, que j'aie au moins "dit" quelque chose. Qui ne sera pas, il s'en faut, le plus important de ce que je pourrai écrire... Il ne me semble pas possible que cesse jamais ma soif de vie, et, par conséquent, mon "œuvre" » (28 décembre 1933).

Voilà ce que Dabit, cédant^{mlii} à une hantise prophétique, écrivait à l'âge de 35 ans, alors qu'il devait mourir en 1936, à peu près^{mliii} à celui que j'ai maintenant. La maladie devait l'emporter, non la guerre. La^{mliiv} crainte de l'avenir l'eût-elle moins obsédé, sa santé, sa vitalité n'auraient pu, semble-t-il, qu'y gagner ; et, jusqu'à la guerre, trois années de surcroît lui restaient possibles. Pourtant, ce qu'il écrivait six ans avant la guerre, c'est exactement ce que je pense, ce que je sens maintenant qu'elle va finir, – en me défendant de voir là^{mliiv} aucun présage.

Radio Bruxelles paraît avoir cessé tantôt ses émissions. On m'assure qu'hier soir le commentateur politique y a fait ses adieux, annonçant l'arrivée imminente des Alliés et la revanche certaine de l'Allemagne.

Je lis *Émile Mâle*¹ et *La Bible d'Amiens*². Je ne me suis jamais senti plus actif intellectuellement. J'aurais du génie si les circonstances... – impression normale en pareil cas, et certainement fausse.

Le bruit du canon a l'air de se rapprocher. Explosions au loin, peut-être à Liège. Sur la route, convois en désordre dans les deux sens. Nous ne sortons plus.

Dimanche 3 septembre 1944, matin.

Nous vivons les dernières heures de l'occupation allemande³. Voici la chose tant attendue, tant différée, et qu'on croyait ne jamais voir. Maintenant qu'elle est là, on croit qu'on rêve, etc.

Notre nervosité, hier, était d'autant plus fatigante qu'il ne se produisait rien qui la justifât. Des rumeurs folles couraient : la guerre, disait Lucien [Surlémont],

1 Difficile de préciser un titre parmi les dizaines de livres écrits par ce grand historien de l'art religieux médiéval.

2 RUSKIN (J.), *La Bible d'Amiens*. Traduction, notes et préface par Marcel Proust. Paris : Mercure de France, 1904.

3 Le 3 septembre 1944, les Alliés libèrent Bruxelles, Tournai et Mons.

était déjà finie, mais, avant d'annoncer l'armistice, les Alliés laissent à l'armée allemande le temps de regagner ses frontières pour y maintenir l'ordre (ceci pour expliquer que les avions alliés ne mitraillent pas les convois de véhicules en fuite ; mais la radio anglaise allègue le mauvais temps : ciel couvert toute la journée, et, cette nuit, pluies torrentielles en effet). Le soir, visite de Jean [Curvers]. Il ne sait ce qui a sauté à Liège, les ponts du moins sont toujours intacts (c'est-à-dire les passerelles qui les remplacent depuis mai 40). La ville est en effervescence ; les commerçants livrent leurs stocks par crainte des pillages, tant militaires que civils. Les Allemands emportent tout ce qui leur tombe sous la main. Quelques-uns, dont le véhicule était en panne, ont pris possession, revolver au poing et sans autres formalités, de la camionnette de mon oncle Gérard [Curvers]. (Je n'écris encore ceci qu'avec hésitation ; il faudra me réaccoutumer à l'idée qu'écrire librement ne risque plus d'être un crime, espérons-le du moins !) Jean tient de bonne source que, pour lundi, il n'y aura plus un seul Allemand à Liège, où convergeaient les fuyards de toutes sortes, dans une panique, dans un encombrement indescriptibles. Ici en effet les camions, voitures particulières, roulottes et remorques de tous genres, avec leur camouflage^{mlvi} de feuillage, n'ont cessé de défiler à toute allure vers le Nord : c'est sous cet aspect que nous voyons la retraite allemande, dans ce secteur très secondaire, sur cette petite route de l'Ourthe. Londres annonce d'ailleurs qu'on a trouvé sur des prisonniers un ordre de repli immédiat derrière la ligne Siegfried. Hier soir enfin, nous apprenons que la Finlande demande un armistice¹.

La nuit, calme absolu sur la route et dans le ciel, d'où tombe une pluie violente. Nous pouvons croire la retraite allemande terminée de ce côté-ci. Mais ce matin, le défilé des camions reprend par intermittences, toujours aussi rapide. Les soldats^{mlvii} sont seuls, épuisés. Le ciel se découvre légèrement. Mais toujours pas un avion. Et aucun signe d'activité de l'armée clandestine.

On annonce que les Alliés ont franchi la frontière belge hier à 11 heures du matin et qu'ils ont déjà libéré Tournai. Nous continuons à attendre.

Quand je tâchais naguère encore de me représenter ces événements inimaginables, c'est sous une tout autre forme que je me les figurais, plus soudaine, plus bouleversante. Nous sommes chez nous, nous trimons pour notre pitance... Je pense à tous ceux dont, au loin, le cœur bat en ce moment pour nous. Et à Jean H[ollenfeltz], à Denise [Lehmann] (déportée récemment vers Dieu sait quel destin), qui ne sont plus là pour partager nos émotions.

1 Le 2 septembre, le premier ministre finlandais, Antii Hackzell, annonce que la Finlande rompt ses relations diplomatiques avec l'Allemagne et qu'elle a conclu un armistice avec les Soviétiques, qui sera signé à Moscou le 19.

Des bombes volantes tombent maintenant sur Paris. La bête se venge, jusqu'au bout.

4 heures de l'après-midi.

Un grand vent s'est levé. Le ciel se dégage ; d'amples^{mlviii} nuages le parcourent. La fréquence des passages d'autos diminue. Charleroi, Namur seraient déjà dépassés¹ ; Mons, libéré.

7 heures du soir.

Nous avons employé l'après-midi à repasser une manne de linge, avec François Sirandrey. Puis les Brock viennent faire une petite visite². Comme je les reconduis à la grille, surprise sinistre : la voiture des voisins revient, chargée de bagages et recouverte d'un matelas (telle qu'hier elle était déjà revenue dans l'après-midi, pour remmener avec sa mère le jeune Georges Simenon³, lequel^{mlix} ressemble si étonnamment à celui des frères Marx qui joue de la harpe⁴). Elle est pleine de gens inconnus, dont une femme tenant sur ses genoux un fox à poil ras, également inconnu. Un homme en descend d'abord, et son regard croise le mien, me glace jusqu'au cœur. Figure sans âge mais affreusement vieillie, déshumanisée, figure de tueur comme on n'oserait en^{mlx} produire une dans un film de gangsters. Je n'aperçois qu'ensuite la mitraillette que cet homme tient à la main, presque ostensiblement, comme un avertissement. Toutes mes angoisses renaissent d'un coup. Heureusement, la voiture repart après cinq minutes avec tous ses occupants, dont un seul, le conducteur en uniforme noir, a pénétré^{mlxi} un instant dans la maison. Pourquoi donc a-t-il fallu faire entrer la voiture dans le jardin pour si peu de temps et pour

-
- 1 Charleroi et Namur seront libérés le 5.
 - 2 Renée Brock, née Sarlet (1912-1980), a été l'élève de Marie Delcourt au Lycée Léonie de Waha. En 1933, elle épouse Henri Brock, dont elle aura deux fils, et, trois ans plus tard, ils s'installent sur les hauteurs de Tilff, où ils ont construit leur villa. Mère au foyer, elle entretient une correspondance avec Marcel Thiry. En 1949, *Poème du sang* paraîtra chez Laffont. De 1963 à 1979, elle écrira des nouvelles qui, rassemblées dans *L'Étranger intime*, lui vaudront le prix Rossel 1971. Voir CURVERS (A.) *et al.*, *Connaissance de Renée Brock*. Paris : Édition Saint-Germain-des-Prés, 1983.
 - 3 Il ne s'agit évidemment pas de l'écrivain qui séjourne alors aux Sables-d'Olonne (Vendée), mais de son neveu Georges, dit Georget, né le 26 février 1932, fils de son frère cadet Christian, collaborateur notoire, et de Blanche Binet.
 - 4 Évidemment Arthur, dit Harpo (1888-1964) aux cheveux blonds « crollés ».

si peu de chose ? Ce n'est même pas par souci de dissimuler, puisque l'homme à la mitraillette avait mis pied à terre^{mxii} déjà sur la route. Mystère. Il ne reste là que les vieux parents et une ou deux jeunes filles, tous évidemment beaucoup plus effrayés que nous.

10 heures du soir.

L'émission *Les Français parlent aux Français* me donne un nouveau nom à ajouter à la liste des jeunes écrivains morts : celui du *pauvre petit* Jean Prévost, assassiné dans le maquis par les Allemands (nouveaux récits d'horreurs commises dans cette occasion)¹. Marie l'avait rencontré à Pontigny et trouvé insupportable. Du moins sa mort...

Marie, admirable d'une autre façon, vient de lire en deux mois – et précisément pendant ces deux derniers mois-ci ! – onze cents pages d'Hérodote en grec.

Et quant à moi, où est mon héroïsme ?...

Encore de sourdes détonations et secousses au loin, dont l'une ébranle toute la maison.

Je commence ma première lettre à Marcel Aghion².

Lundi 4 septembre 1944.

Vide, silence et attente formidables. Ciel gris. Plus de camions sur la route, plus de trains (déjà depuis hier), et plus même de ces passants à pied ou à vélo comme il y en avait hier encore, faisant leur^{mxiii} promenade dominicale comme si de rien n'était. Grondements lointains. L'évacuation totale des Allemands, que Jean [Curvers] annonçait pour aujourd'hui, serait-elle réalisée ? – Je ne sais si je vais m'aventurer au village.

Au bulletin matinal de la radio suisse, le nom de Liège apparaît pour la première fois : « Les colonnes américaines ont dépassé Charleroi et Namur, en direction de Liège, Aix-la-Chapelle et Cologne. » De Bruxelles, pas un mot. On ne reparle plus, heureusement, des bombes volantes sur Paris, ni, hélas ! des

1 Le 1^{er} août 1944, le romancier Jean Prévost, *Les Frères Bouquinquant* (1930), est tué par les Allemands les armes à la main alors qu'il quittait le maquis du Vercors.

2 Cette lettre sera publiée dans un journal du Caire, *La Marseillaise*.

malheureux défenseurs de Varsovie¹. Les^{mlxiv} Anglo-Saxons voulaient fournir à ceux-ci des armes, mais il aurait fallu que les avions pussent atterrir ensuite dans les lignes russes, et les Russes ont refusé la permission (fait rapporté par la radio anglaise)².

11 heures du matin.

En dernière heure, à la fin de l'émission de 9 heures ½, on a annoncé que les Alliés étaient depuis hier après-midi à Bruxelles. Peut-être, venant de Namur, y sont-ils entrés par la chaussée de La Hulpe, ô mes chers Gui [Curvers] et Toulimâ ! Et Philippe n'aura pas vu tout cela.

J'avais^{mlxv} raté la fin de l'émission à cause de l'arrivée d'Alfred Degive, qui m'a emmené inspecter, à toutes fins utiles, la grotte de l'autre rive. Ce serait un refuge magnifique, mais difficile d'accès pour Marie.

Comme nous regagnons le village, qui est dans une effervescence contenue, nous sommes abordés par Marcel De Corte qui, une cocarde belge à la boutonnière (!), nous crie : « Ils sont à 20 kilomètres d'ici, à Nandrin³, Ouffet⁴ ! On le^{mlxvi} sait par un officier de l'armée blanche qui vient d'arriver à motocyclette à la^{mlxvii} pharmacie Colin⁵, demandant un médicament pour un blessé grave. » Nous croisons en effet, un peu plus loin, un motocycliste à brassard qui pourrait bien être l'officier en question.

Son du canon, toujours plus proche. Le temps se met au beau.

-
- 1 L'insurrection de Varsovie, qui vise au maintien de la souveraineté polonaise, a commencé le 1er août 1944 et a permis l'établissement provisoire des institutions de l'État polonais sur le territoire de la Varsovie libre. Cependant, le 2 septembre, les Résistants, peu soutenus par les Alliés, ont dû abandonner la vieille ville pilonnée par les Allemands. Par les égouts, ils ont rejoint quelques autres quartiers, derniers bastions qu'ils tiendront jusqu'à la capitulation. L'appel émouvant du chef suprême des armées polonaises, le général Sosnkowski, qui souligne que « les combattants de l'Armia Krajowa ensemble avec le peuple de Varsovie, saignent en solitaire sur les barricades dans la lutte inégale avec un adversaire surpuissant » et réclame désespérément l'aide des Alliés le 1^{er} septembre, n'a pas été entendu.
 - 2 L'Armée rouge, qui arrivera aux portes de Varsovie le 10 septembre et laissera les mains libres aux nazis, autorisera quelques parachutages de vivres, notamment les 10, 14 et 18 septembre.
 - 3 Nandrin, commune de la province de Liège, située à 27 km de Liège, 18 de Tilff.
 - 4 Ouffet, commune de la province de Liège, située à 36 km de Liège, 26 de Tilff.
 - 5 Pharmacie de Tilff.

1 heure de l'après-midi.

Les Brock me téléphonent : « Ils sont à Esneux. »

3 heures de l'après-midi.

Impossible de rien faire, sinon écrire dans ce cahier. Marie, plus sage, s'occupe du tabac qu'elle cultive pour moi, va au bain et a torréfié ce matin, dans une boîte à conserves posée sur le réchaud, nos^{mlxviii} ultimes grains de café, tenus en réserve depuis quatre ans pour un cas de nécessité. Divin breuvage ! Pendant le déjeuner, des soldats allemands font irruption dans les jardins voisins : inquiétude. Je m'informe par téléphone : ils cherchent, paraît-il, des pneus. C'est merveille que le téléphone, coupé à Liège, marche encore ici : je suppose qu'on nous a oubliés.

Beaucoup d'hommes des environs sont partis. Je voudrais les suivre et pourtant je^{mlxix} suis sûr que, l'eussé-je fait, vingt-quatre heures ne s'écouleraient pas que je ne m'en repente comme d'une sottise, n'étant guère apte à ce qu'on me commanderait et n'espérant pas que personne me commandât les choses auxquelles je suis apte. Chacun a sa forme de courage. La mienne est modeste. Ma façon de servir, c'est d'écrire mon œuvre. Chacun a aussi sa forme de lâcheté : est-ce la mienne que de ne pouvoir me résoudre à quitter Marie ? Suzanne Rolo me disait en Égypte : « Vous ne savez ni souffrir ni faire souffrir. »

4 heures de l'après-midi.

Visite de Paul [Curvers], qui regagne Hony après avoir été témoin de divers incidents préliminaires à Herstal et à Liège. Nous entendons un violent bombardement assez proche, peut-être du côté d'Embourg¹, par où repartent les troupes en retraite. Ici, camions intermittents.

Les soldats qui s'étaient tantôt introduits chez Ponslet² n'ont trouvé personne et ont emporté le poste de radio. Nous dissimulons un peu le nôtre. C'est d'ailleurs idiot, car on pourrait tout aussi bien voler toute autre chose.

Temps radieux. Le village commence à être déçu de ne pas voir encore surgir les Américains³.

1 Embourg, commune de la province de Liège, située à 8 km de Liège.

2 Nous n'avons pas trouvé de renseignement sur cette famille de Tilff.

3 Il semble que l'armée américaine ne franchisse la Meuse que le 6.

8 heures du soir.

Malines¹, Boom², Audenarde³, Alost, Anvers. « Au nord d'Arras, la Wehrmacht a reculé ses lignes *de quelques kilomètres.* »

9 heures du soir.

Le son du canon se rapproche de plus en plus et proviendrait, d'après Lucien [Surlémont], des hauteurs d'Esneux. Des cyclistes liégeois crient que les Alliés sont à Rocourt⁴. Parmi les véhicules qui parcourent la route dans les deux sens, certains seraient occupés par des fuyards irréguliers qui feraient la navette^{mlxx} d'un carrefour à l'autre, jusqu'à ce qu'ils trouvent un passage libre et non-contrôlé : Sophie [Surlémont] affirme avoir vu les mêmes voitures, avec les mêmes occupants, passer et repasser plusieurs fois de suite.

Georges Simon, qui est allé offrir ses services (déjà les femmes^{mlxxi} nous traitaient, Lucien [Surlémont] et moi, comme des embusqués), est revenu. « On leur a dit qu'on n'avait pas besoin d'eux, qu'ils étaient *leur assez* dans l'armée blanche. » Et les Simon, ayant creusé dans leur jardin un magnifique abri, tiennent absolument à ce qu'il y ait ici des combats^{mlxxii} pendant cette nuit qui sera probablement la dernière, et ne se coucheront pas. « Je vais dire à Renée de rhabiller la petite [Amélia]. »

La vieille dame existe d'à côté, restée seule avec son mari et une fille non mariée, a donné au jeune Raymond⁵, des incidents d'hier, une version évidemment destinée à m'être rapportée. Sa fille et son gendre l'échevin étant retournés à Liège, des gens seraient venus hier en voiture prendre de leurs nouvelles de la part d'un collègue échevin (Yvon Falise⁶). Ces gens rentraient d'un camping aux environs d'Aywaille, ils étaient saouls, l'un d'eux s'amusait même avec une mitraillette et a embrassé Jeanne⁷ (sur ce point, dialogue avec

1 Malines, ville de la province d'Anvers, située à 25 km d'Anvers.

2 Boom, ville de la province d'Anvers, située à 15 km d'Anvers.

3 Audenarde, ville de la province de Flandre orientale, située à 28 km de Gand.

4 Rocourt (et non Rocour comme l'écrit Curvers), commune de la province de Liège, située à 7 km de Liège, 24 de Tilff.

5 Raymond Surlémont, né en 1930.

6 Yvon Falise, architecte (une maison construite sur ses plans est toujours visible rue Auguste Donnay à Liège), membre du groupe d'urbanistes L'Équerre, disparaîtra de la scène liégeoise après la guerre et mourra en 1981.

7 Jeanne Binet, la fille des voisins.

Jeanne, devant Raymond). Or^{mlxxiii}, la voiture venait de Liège, l'aspect sinistre des deux sbires qui la conduisaient n'était nullement celui de l'ivresse, ils ramenaient M. Binet (beau-père de l'échevin Bomans ¹, et qui n'a cessé d'habiter la maison), et le baiser^{mlxxiv} donné à Jeanne par le type à figure de tueur était plus probablement un baiser d'adieu. Faut-il que ces gens soient épouvantés pour inventer de tels mensonges ! Quelles intentions me prêtent-ils donc, eux qui m'ont fait arrêter par la Gestapo le 14 juillet² ? Je ne songe nullement à me venger, mais ne suis pas trop fâché de leur frayeur.

11 heures du soir.

Ce soir,^{mlxxv} Bréda. C'est prodigieux.

Nouvelles explosions, plus violentes. Nous coucherons tout de même dans notre lit³.

Commencé une lettre pour les Gui[ll]aume Curvers] « libérés ».

Il paraît que Radio Bruxelles, déjà dénazifié,^{mlxxvi} reprend ses émissions^{mlxxvii}.

-
- 1 Ignorant le prénom et l'orthographe exacte du nom de cet échevin liégeois (peut-être échevin de l'urbanisme), nous n'avons pas de précision biographique.
 - 2 Dans le pro justicia du 27 février 1945 déjà cité, Curvers précise : « Je soupçonne que cette dernière perquisition a été pratiquée à mon domicile sur l'instigation ou sur la dénonciation de mon voisin l'échevin de Liège BAUMANS [*sic*], chef d'une section rexiste, qui avait sous-loué la maison contiguë à la nôtre, au rexiste connu le poiysionnier [*sic*] CLESSE, qui lui-même était le locataire de COLLE Victor, rexiste notoirement connu à Tilff. Ces trois individus intimement liés entre eux, n'ont cessé pendant l'occupation de me manifester leur animosité, d'autant plus qu'ils me faisaient passer à Tilff, comme appartenant au parti communiste, ce qui était faux. J'ai même une lettre du nommé COLLE, que j'ai confiée à mon avocat, [...] aux termes de laquelle, il me menace de me dénoncer à l'autorité occupante, à propos d'un incident purement personnel. Immédiatement après la libération, le Bourgmestre de Tilff m'a invité à venir lui relater ce que je savais des trois individus dont je viens de vous parler ; il a acté ma déclaration, ou plus exactement il m'a prié de la rédiger moi-même, ce que j'ai fait. J'ignore quelle suite le Bourgmestre de Tilff a donné à cette affaire. [...] Si cette dénonciation a eu lieu, elle ne nous a causé aucun dommage, en dehors des deux visites que nous avons reçues, si tant est que celles-ci puissent être mises en rapport avec la dénonciation, mais elle nous a expliqué la surveillance dont nous croyons avoir été l'objet tant de la part de Colle, que de Clesse et de Baumans, et le luxe de détails sur notre vie privée que les allemands possédaient. »
 - 3 Et non dans la citerne aménagée en abri.

Je me demandais pourquoi Dabit, si justement éloigné de toute politique, se croit obligé de maudire rituellement à toute occasion le régime capitaliste. Doux régime en effet, qui permettait à un jeune écrivain de faire son œuvre, de vivre à sa guise, de voyager, de passer trois mois par an aux Baléares, etc. ? N'avons-nous pas eu tous plus ou moins la maladie du dénigrement ? C'était le temps du bonheur et nous ne le savions pas.

Mardi 5 septembre 1944.

Nuit étrangement calme. Ce matin, ciel bas et couvert, avec quelques averses. Le monde a l'air vidé : plus un véhicule, pas un bruit, pas un Allemand. (Ils ont encore volé un poste hier soir, à 10 heures ½, chez le fossoyeur,^{m_{lxxviii}} sous le nez de toute la famille qui écoutait le communiqué.)

Que se passe-t-il ?

La radio parle de Metz, de Nancy, fait prévoir de sensationnelles nouvelles dont on attend la confirmation : les Alliés auraient franchi sur un large front la frontière belgo-allemande (mais où ?) et atteint le Rhin¹. Parmi les radios belges qui auraient repris leurs^{m_{lxxix}} émissions en zone libérée, Londres^{m_{lxxx}} cite celle de Liège ! Nous savons moins bien ce qui se passe à deux pas que ce qui se passe au diable.

Marie et moi vivons toutes ces heures l'un près de l'autre, attentifs et angoissés. Joie déchirante d'entrevoir la fin de tant d'horreurs. Douleur de penser à tant d'irréparable : Jean Hollenfeltz, mort ; Denise Lehmann, dans l'inconnu ; Léon Halkin², en Allemagne, dans quelles conditions ? Et des millions d'autres... Et Varsovie...

Dans un reportage sur Paris, Pierre Bourdan^{m_{lxxx}} parle³ de la vie intellectuelle renaissante et d'un nouveau recueil de poèmes qui vient de paraître : je n'ai malheureusement pas entendu le nom de l'auteur.

1 Il semble que les Alliés n'atteignent le Rhin que le 10 septembre.

2 Léon-Ernest Halkin est prisonnier au camp de Dora. Il tirera de cette expérience douloureuse *À l'ombre de la mort* (1947, réédité chez Duculot avec une préface de François Mauriac en 1965).

3 Né en 1909 à Perpignan, Pierre Maillaud passe une partie de son enfance dans la Creuse, au village du Bourg-d'Hem, en souvenir duquel il prend le pseudonyme de Bourdan. Journaliste, il écrit dans *La Journée industrielle*, *Le Soir*, puis devient sous-directeur de l'agence Havas à Londres. Il est à l'origine de l'Agence française indépendante, à Londres, dont le réseau des correspondants et de distribution préfigure l'organisation de l'Agence France-Presse. Il parle à Radio Londres de 1940 à 1944 dans

3 heures de l'après-midi.

Nous étions en train de déjeuner lorsque Radio Bruxelles, muet depuis le matin mais dont nous guettions le réveil, retrouva^{mlxxxii} soudain la voix pour proférer ces mots incroyables, en flamand d'abord, si bien que nous commençâmes par douter d'avoir bien entendu : « Des radios étrangères ont annoncé ce matin à 9 heures 30 que l'Allemagne a capitulé. La nouvelle n'est pas confirmée. » Il était 1 heure 20. Nous nous sommes regardés en silence, pétrifiés l'un et l'autre.

Ni la Suisse ni aucun autre poste ne confirme en effet la nouvelle. Mais tout est possible. Nous étions déjà intrigués par le calme extraordinaire de cette matinée, troublés seulement par de très rares voitures allemandes allant, pour la plupart, vers Esneux, et par quelques avions dans le ciel nuageux.

On vient de crier sur la route qu'à Esneux précisément les Allemands sont de nouveau^{mlxxxiii} en train d'arrêter les hommes de tous âges, et qu'ils ont tiré ce matin des coups de feu à Hony (où se trouve Paul [Curvers]). Justement, le père Halkin passait à vélo avec une valise, se rendant probablement chez Denise¹, et il m'a dit : « Méfiez-vous d'Esneux !^{mlxxxiv} » Cette vie d'attente, d'espoir, d'angoisse, d'émotions violentes dans tous les sens, nous brise.

Le canon de nouveau, assez loin.

Bruxelles (comme déjà Londres ce matin) a annoncé la reprise des émissions^{mlxxxv} du poste^{mlxxxvi} de Liège, où nous n'avons pourtant aucun indice de la présence des Alliés ; et je n'entends rien sur la longueur d'onde indiquée.

6 heures du soir.

Louvain, le grand-duché, Strasbourg !...^{mlxxxvii} Mais nous n'osons plus rien croire².

Oserai-je l'écrire ? Si je me réjouis de la délivrance si rapide de mon pays, je ne puis m'empêcher^{mlxxxviii} de me demander par quelle méchanceté du sort des terres beaucoup plus nobles d'Europe, en Italie et en France, ont vu leurs monuments détruits, leurs étendues disputées pied à pied.

l'émission *Les Français parlent aux Français*. Il deviendra ministre de la Jeunesse, des Arts et des Lettres. Il meurt prématurément à 39 ans.

1 Denise Halkin, enceinte en février 1940.

2 Le 4 septembre 1944, le général Patton franchit la Meuse ; le général Leclerc entre dans Strasbourg le 23 novembre.

8 heures du soir.

Nouvelles de Bruxelles : des combats ont eu lieu et ont causé de graves dégâts place du Trône, au Palais de Justice, au carrefour des boulevards et de la rue de la Loi (ô chère M^{me} Boël !); les journaux d'autrefois^{mxxxxix} ont reparu aujourd'hui...

Les disques anglais qu'on nous a fait entendre me paraissent d'une musique plus douce, plus sentimentale que le jazz d'avant la guerre. Les marches militaires, en revanche, sont éternellement les mêmes.

La déception, le découragement commencent à se faire sentir ici, avec l'inquiétude créée par les incidents d'Esneux et de Dolembreux¹, où les Allemands ont brûlé trois fermes. Déprimante ignorance de ce qui se passe. Chose inouïe, on n'a vu aujourd'hui personne qui vint de Liège. On craint que les Allemands ne soient résolus à résister dans nos environs et que nous ne restions assez longtemps séparés du reste du monde, menacés des pires horreurs. L'enthousiasme délirant des Bruxellois nous fait envie et, très légèrement encore, pourrait presque nous scandaliser.

Mercredi 6 septembre 1944.

Beaucoup d'avions cette nuit, me dit Marie.

Hier soir, Sottens² annonçait l'occupation d'Aix-la-Chapelle³ et de Sarrebrück⁴.

Ce matin, silence de Londres (en anglais), qui répète des nouvelles qu'on croyait vieilles de deux ou trois jours. On ne sait plus si ce sont les Anglais qui mentent par réticence, ou les autres par exagération.

La Russie a déclaré la guerre à la Bulgarie⁵.

-
- 1 Dolembreux, commune de la province de Liège, située à 17 km de Liège, 7 de Tilff.
 - 2 Station radio suisse à laquelle collabore le comédien Stéphane Audel.
 - 3 Quand les Américains arrivent devant Aix-la-Chapelle, le 16 septembre 1944, la ville rhénane – dont la population se réduit à 20 000 civils – est encore défendue par 5 000 soldats allemands. La bataille d'Aix-la-Chapelle se terminera le 21 octobre.
 - 4 À l'approche des Alliés, les détenus du camp de concentration situé à proximité de la capitale de la Sarre sont évacués vers Dachau.
 - 5 Le 5 septembre le gouvernement de l'U.R.S.S. déclare la guerre à la Bulgarie qui déclarera la guerre à l'Allemagne le surlendemain.

Midi.

La Bulgarie demande un armistice à la Russie.

Au village, calme de mort. Tout est clos. Quelques groupes effilés le long des murs montrent^{mxci} du doigt les points du ciel où des avions sortent pour un instant de l'épaisseur des nuages ; ou le point de l'horizon d'où paraît provenir l'incessant grondement du canon ; et les voix résonnent étrangement dans le vide des rues. Par bonheur, il ne passe presque plus d'Allemands. Ceux d'Esneux ont fini par comprendre qu'une voie de retraite plus directe s'ouvrait à eux par Dolembreux. Nous nous en réjouissons^{mxci} – tant pis pour les gens de Dolembreux –, de même que nous ne nous plaignons^{mxcii} pas de l'éloignement de canon – tant pis pour ceux qui reçoivent les obus !

Hier soir, une voiture s'étant fortuitement [arrêtée] devant la maison, je descends à toute vitesse le poste de radio dans la cave. Fausse alerte.

Ce matin, Heiderscheid¹ indique la route à quatre soldats lamentablement écopés, qui, chargés comme des mulets, cherchent à rentrer individuellement chez eux par Malmédy et déclarent la guerre finie pour eux. Ils marchent ainsi depuis Gembloux².

Le chef du groupe de jeunes gens qui, hier à Esneux, avaient capturé cinq Allemands^{mxci} – d'ailleurs relâchés presque aussitôt – et attiré ainsi une terrible^{mxci} menace de représailles sur la population, s'est livré aux S.S. en^{mxci} échange de quarante-deux otages (hommes, femmes et enfants) déjà alignés contre un mur. C'est un héros. On l'a vu emmener en camion, affreusement défiguré et couvert de sang. Voilà du moins ce qu'on raconte.

On ne parle plus d'Aix-la-Chapelle ni du Rhin, et Strasbourg, à ce que rapporte la Suisse, est toujours aux mains des Allemands. Les informations sont aussi décevantes que l'incompréhensible boucan terrestre et aérien qui nous secoue de loin, – sans nous émouvoir d'ailleurs.

Les hommes du village qui étaient allés rejoindre les armées clandestines sont presque tous rentrés : on les a renvoyés chez eux par milliers, faute d'armes, faute d'organisation.

Beaucoup de gens, ces jours derniers, avaient préparé des drapeaux, des banderoles triomphales, et les ont brûlés au premier incident capable de provoquer une réaction^{mxci} des Allemands, perquisitions, représailles^{mxci}... M^{me}

1 M^{me} Heiderscheid, cuisinière, fait le ménage et remplace occasionnellement Tina Laffineur. Son mari est jardinier.

2 Gembloux, ville de la province de Namur, située à environ 80 km de Tilff.

Massin avait déjà arrangé son étalage pour la victoire : elle vient de tout remiser au grenier.

Soir.

François Sirandrey étant ici (son village natal, Saint-Étienne-des-Oullières¹, vient d'être libéré avec la région de Villefranche-sur-Saône), Sophie [Surlémont] accourt : « Vite, on a tiré sur un Allemand dans le village, sauvez-vous ! » Je rentre annoncer la nouvelle. François décide de regagner les Ploppes² au plus vite, moi de descendre dans la citerne. Je vole prévenir Lucien [Surlémont], qui, lui, est déjà prêt à filer vers les bois. François s'éloigne sur la route en rasant les murs, tout mince, de son petit pas dansant, son parapluie au bras : je le considère une seconde avec une vraie tendresse. Puis je me hâte une fois encore de descendre le poste à la cave (ça devient un exercice !) et je m'équipe pour quelques heures de vie souterraine. Cependant, une série de coups de téléphone nous rassure peu à peu. Il paraît que c'est au contraire un membre de l'armée blanche qui vient d'être tué par un des Allemands sur lesquels lui et ses camarades, passant en voiture, avaient fait feu sans résultat. Tout cela sent l'enfantillage et l'indiscipline, car l'ordre a été donné d'éviter toute provocation. La victime serait un jeune Collard³, de Tilff.

Bien que déseffrayés, nous restons si ébranlés par cette alerte que je renonce à remonter mon poste. Tout le monde a les nerfs à bout. Je veux me calmer en lisant, en me remettant à mes *Anges dans la tourmente*⁴, peut-être même à la reliure délaissée depuis quelques semaines. La radio nous agite inutilement. Qu'ils aillent se faire pendre avec leurs fausses nouvelles ! Il pleut lamentablement.

-
- 1 Saint-Étienne-des-Oullières (Curvers écrit « les-Oullières »), commune française située dans le département du Rhône (région Rhône-Alpes).
 - 2 Les Ploppes, quartier de Tilff sur les hauteurs. La rue des Ploppes est toujours un chemin de terre.
 - 3 Nous n'avons pas de détail sur cette personne.
 - 4 Comme le soulignait Marcelle Derwa dans son mémoire de fin d'études, le thème de l'ange apparaît souvent dans l'œuvre d'Alexis Curvers, « tantôt dans le sens théologique le plus pur (ou dans un sens mystique déjà chargé de poésie), tantôt dans un sens uniquement poétique ». Ainsi le *Cahier de poésies* notamment offre-t-il de nombreux exemples d'anges, symboles de pureté, du christianisme, de poésie, des forces maléfiques... (*Thèmes, langue et style chez Alexis Curvers*. Université de Liège, 1959, p. 44).

Vers 9 heures, Sophie arrive de nouveau : « Danger passé. Lucien [Surlémont] est revenu. Le curé de Tilff a dit qu'il ne connaissait pas la victime (dont tout le monde répète le nom !) et il a *arrangé l'affaire* avec les Allemands, qui n'ont pas l'air méchant. » Le poste vient d'ailleurs d'annoncer qu'une colonne américaine venant de Namur et une venant de Bruxelles se sont rejointes à Waremme¹ et marchent sur Liège. Ceci explique l'intense activité aérienne de cet après-midi. De plus, ordre est donné à tous les Allemands d'évacuer la Belgique par les moyens les plus rapides, fussent-ils abandonner leur matériel. L'espoir renaît. Je remonterai le poste demain matin.

Calme admirable et tutélaire de Marie.

Jeudi 7 septembre 1944.

La^{mxviii} journée commence dans un silence absolu, troublé seulement par quelques coups de canon vers 8 heures $\frac{3}{4}$, juste au moment où, par une déchirure bleue dans les nuages, un rayon de soleil se glisse pour s'éteindre aussitôt. On vient de voir passer quelques camions emportant^{mxix} vers Liège des prisonniers américains, qui avaient, me dit Heiderscheid, l'air fort triste. Bruxelles est muet ce matin. Le mystère s'épaissit.

Londres n'obscurcira plus ses lumières à partir du 17 septembre...

4 heures de l'après-midi

La matinée était animée au village, détendue. La disparition des Allemands enhardissait les^{mc} gens à causer sur la route, par groupes où se remarquait le grand nombre des hommes désœuvrés, attendant. Tout est fermé encore.

Peu avant 2 heures, Heiderscheid me téléphone : « Les Américains sont à Liège. » Puis De Corte : « Ils arrivent par Sainte-Walburge² et^{mci} le long de^{mci} la rive droite de la Meuse. » Ces renseignements sont transmis par la Vieille Montagne³, grâce à un téléphone spécial, car toute relation avec Liège est

1 Waremme, commune de la province de Liège, située à 25 km de Liège.

2 Commune au nord de Liège.

3 La Société des Mines et Fonderies de Zinc de la Vieille-Montagne est une entreprise productrice de zinc, fondée en 1837, dont le siège était à Angleur et dont le nom provient d'un lieu-dit de La Calamine (en allemand Altenberg) où elle exploitait une mine de carbonate de zinc.

coupée : on parle d'état de siège en ville¹. Depuis ce moment, grosses explosions dont l'écho se mêle aux rafales d'un vent violent, chassant les nuages. Peut-être les Allemands détruisent-ils les ponts, ou Dieu sait quoi.

Ce matin, ayant conduit Marie chez la coiffeuse, je suis entré en l'attendant dans quelques maisons : partout on fabrique fébrilement des drapeaux. Cette fièvre nous gagne aussi et nous rassemblons nos derniers chiffons, en collaboration avec Sophie [Surlémont], Alfred Degive, François Sirandrey et M^{me} Gorini², qui se charge de les teindre. Détente, enfantillage et absurdité bienfaites : aucune autre activité ne serait possible.

Nous ouvrons pour déjeuner une des toutes dernières bouteilles de Saint-Amour, ainsi que la boîte de pâté hongrois (espoir suprême...) dont M^{me} Serruys nous avait fait présent. Nourritures normales, dont nous sommes déshabitués et qui nous paraissent dignes de la table des dieux. Déjà, les cinq années horribles reculent dans notre souvenir... Nous buvons du vrai café et faisons une partie d'échecs. Et rien n'assure qu'on ne se battra pas ici ce soir ! – À chaque mouvement de joie, une ombre : je sais que Marie pense à Jean [Hollenfeltz] et ne puis m'ôter non plus cette épine du cœur. Les morts désormais n'assisteront-ils pas en tiers à toutes nos joies ?

Marie, impavide, va nager au son^{mcciii} d'une forte canonnade et par un temps épouvantable.

7 heures du soir.

Nous sortons vers 4 heures ½ pour aller au bain quand un cycliste passe en criant : « Ils sont sur la place de l'Église ! » Nous faisons aussitôt demi-tour, je rentre prendre le vélo caché dans la cave à charbon, mets Marie en selle sans même qu'elle se soit chaussée, et nous filons vers le village. En effet, les chars montent par la route de Beaufays³. Les drapeaux sortent des fenêtres.

1 Raymond Surlémont, outrepassant quelque peu sa qualité de témoin de la vie des Curvers, nous donne ce détail, documents à l'appui : « Les Allemands avaient des sortes de torpilles terrestres chenillées, de faibles dimensions (1,50 × 0,50 m), bourrées d'explosifs et téléguidées, appelées goliaths. Le 7 septembre 1944, ils ont lancé des engins de ce type dans les rues du quartier Sainte-Marguerite, à Liège, non loin du carrefour dit de Fontainebleau. Maurice Waha a essayé de déconnecter les fils de commande, mais a péri dans l'explosion, avec 87 autres personnes qui faisaient la queue devant les boulangeries Crosset et Humblet, sans compter les très nombreux blessés et les immeubles voisins complètement détruits. »

2 Personne (voisine ?) non identifiée.

3 Beaufays, commune de la province de Liège, située à 13 km de Liège, 7 de Tilff.

On crie, on acclame. Indescriptible. L'émotion me serre la gorge, je ne puis que balbutier en silence des embryons de pensées : « Voici les garçons qui risquent leur vie pour nous délivrer du cauchemar, de l'horreur hitlérienne. » Ils sont beaux, souriants ou graves. Des enfants, des gars du peuple en majorité^{mciv} comme dans toutes les armées, mais avec un air franc et digne. Quelques têtes fines d'hommes cultivés. Quelques plaisantins qui font rire la foule en tâchant de parler français. Sensation : on canonne les Allemands à Méry ; une partie du public se disperse. C'est un canard, mais quelques drapeaux, prudemment, se retirent des façades. Nous rentrons brisés, incapables de rien formuler. Marie va tout de même au bain, et le gros De Graeve¹ nous offre le petit verre de la libération ! Canon très proche. Éclaircies, avec une moitié du ciel encore noire ; grand vent, qui subitement se calme au moment où j'écris.

8^{mcv} heures du soir.

Beau crépuscule, qui s'achève dans l'apaisement d'un ciel quasi romain.

Passent devant chez nous deux Allemands que des hommes de Méry emmènent prisonniers. « Défense de les insulter », dit l'un des gardiens à quelques badauds vindicatifs. Un autre me demande de lui épingle son brassard : c'est ce bel homme, fermier à Méry, qui passe pour avoir gagné beaucoup d'argent^{mcvi} au marché noir...

Nous soupçons d'une vraie omelette aux vrais œufs (conservés², il est vrai) : c'est la première depuis quatre ans.

... Est-ce possible ? Ne plus avoir peur, ne plus sursauter quand on sonne ou quand une auto freine, ne plus faire le guet en écoutant la radio, ne plus cacher ce que j'écris et qui déjà était écrit^{mcvii} à mots couverts ! Et cet immense changement survenu^{mcviii} pour nous entre le matin et le soir d'aujourd'hui, par le seul fait de l'arrivée de ces garçons sur leurs chars ! Chaque fois que désormais nous goûterons un instant de vie haute, civilisée, humaine et libre, comment ne pas penser à leur héroïsme, à leur sacrifice, au sacrifice de tant de millions de victimes ? Mon privilège d'homme épargné, je veux l'employer à poursuivre sans relâchement mes fins les plus hautes, pour que la victoire ne soit pas, en ce qui me concerne, sans quelque résultat qui^{mcix} en justifie tant soit^{mcx} peu le terrible prix.

1 Le tenancier de l'hôtel des Bains et maître-nageur.

2 Raymond Surlémont se souvient de ces œufs placés dans la saumure, en tonneau.

7 septembre : anniversaire de la mort de ma mère à Hony, de la naissance de Philippe [Curvers], jour de l'arrivée des Américains à Tilff...

Jour à l'image de mes pensées : violent et tragique, finalement d'une sérénité^{mcxi} grave.

Vendredi 8 septembre 1944.

Il paraît que la nuit a été fort agitée et bruyante : les gens sont descendus dans leurs caves ; nous seuls avons dormi des plus paisiblement. Matin radieux, avec un vent froid. La colonne américaine continue à défiler incessamment vers Beaufays, donnant une impression de puissance calme et formidable. Sur le conseil, dit-on, de l'autorité militaire elle-même, beaucoup de gens ont pourtant retiré leurs drapeaux ; mais les acclamations ne diminuent pas. Les soldats y répondent avec un sourire un peu las, d'un geste mécanique de bénédiction, la main se soulevant poliment, mais à peine. Le Dr Parent¹ a logé un professeur de culture physique et un marchand d'articles de sport, tous deux de New York. Explication du grabuge nocturne : trois Allemands auraient tenté de faire sauter le pont, en tout cas de s'en approcher ; les batteries de la place ont tiré ; l'un d'eux est tué, étendu sur le talus où beaucoup de monde va le voir, les deux autres capturés. Et divers autres incidents. Villers² vend des drapelets à 200 francs l'un, et en a trop peu. Je cède moi-même à cette folie collective, et nous voilà à rassembler, à coudre des chiffons bariolés.

– C'est pour faire plaisir à ces pauvres types, à ces braves types d'Amérique qui...

– Oui, en flattant^{mcxii} les instincts qui les poussent à la mort !

Et cætera. Débat^{mcxiii} intérieur sans fin, fatigant. Incapable d'aucun effort en ce moment de détente violente, je trouve plus reposant de conclure par l'assentiment, de^{mcxiv} ne pas me singulariser. Mes drapeaux signifient aussi ma haine du hitlérisme, sentiment que ma raison ne désavoue pas.

À 1 heure, la radio ne parle encore que des abords de Liège. Pas de nouvelles de la ville. Sans doute en aurons-nous par le détour de la Suisse. Les canonnades reprennent par intermittences, surtout dans la première moitié de l'après-midi : nuages et pluie de nouveau, dont sans doute des groupes d'Allemands profitent pour se risquer à découvert. Visite de Jean [Curvers] et

1 Le médecin habite, avec sa femme et sa belle-mère, en face de chez les Surléumont. Curvers parlera de son beau-frère le 17 septembre 1944.

2 Nous ignorons de qui il s'agit.

d'Arnould, restés à Hony depuis lundi soir. Bain^{mcxv}. Comme nous rentrons, un avion mitrailleur passe si bas et lance de telles rafales qu'Arnould nous entraîne à la cave. Puis tout, même le temps, se rassérène.

L'ancien bourgmestre socialiste, Braine¹, est rentré en fonctions et promulgue les^{mcxvi} règlements (couvre-feu, circulation, armes, etc.) édictés par le commandement américain, fort semblables à ceux des Boches, mais^{mcxvii} ne causant plus aucun déplaisir.

Radio Bruxelles, où je reconnais la voix et l'accent (hélas !) de deux speakers d'avant la guerre, est à son tour rendu inintelligible par les techniciens allemands du brouillage. N'ont-ils donc rien de mieux à faire ? Bêtise et bassesse jusqu'au bout.

Des canards circulent : une colonne blindée allemande arrive de Hamoir^{mcxviii}, on se bat à Fêchereux², etc. Plus plausible paraît la nouvelle de la libération de Liège, accomplie^{mcxix}, dit-on, dans l'après-midi. La radio du soir n'annonce encore qu'une progression des deux côtés de la ville. Comme nos amis lointains, entendant cela, doivent trembler pour nous ! La chance que nous avons jusqu'ici tient du miracle.

On dit au village^{mcxx} que les Américains « n'aiment pas encore tant que ça » les Anglais ! Ceux-ci seraient plus froids ; ceux-là, plus joviaux. Je crois que je perds mon temps à noter ces truismes.

Samedi 9 septembre 1944.

Bruxelles, qu'on entend maintenant parfaitement, annonce ce matin la prise de Liège par les^{mcxxi} Américains.^{mcxxii}

Le speaker communique divers avis bruxellois, concernant les partis politiques, les J.O.C.³, etc. Ça me rajeunit de cinq ans. Tout recommence.

La Bulgarie a vraiment envie de déclarer la guerre à quelqu'un : cette fois, c'est à l'Allemagne.

-
- 1 Léon Braine, ancien ouvrier au laminoir de la Vieille Montagne, bourgmestre socialiste de Tilff avant guerre, avait été remplacé par un rexiste.
 - 2 Dépendance d'Esneux.
 - 3 Les membres de la Jeunesse ouvrière chrétienne (J.O.C.), mouvement démocrate chrétien créé en 1925 par l'abbé Joseph Cardijn (1882-1967), futur cardinal, pour initier, selon la morale catholique, les jeunes travailleurs de 14 à 25 ans aux différents métiers et aux problèmes de la vie.

10 heures du soir.

Soir d'alerte. Cet après-midi déjà, par un beau soleil, il y avait quelque agitation au village. On y a « jugé » deux traîtres, dont l'un a été condamné à mort : heureusement, la sentence, au dire de certains, ne sera exécutée qu'après ratification légale. Je ne sais de qui était composé ce tribunal ; sans doute de ces jeunes gens à brassards qu'on voit circuler partout à pied, en voiture, et l'arme au poing (comme ce petit brun qui passait des journées au bain et dont j'admiraient les plongeurs, ou cette jeune fille qui tantôt, juchée dans un spider, saluait du poing fermé). Je vois un grand garçon blond qui fit divers métiers, souvent en balade et qui vendait du beurre au prix fort, emmener sous la menace du revolver deux femmes, la mère et la fille, tenancière d'un café de la place. L'un de nos voisins, connu pour rosser sa femme, laquelle est d'ailleurs folle, se montre aussi beaucoup dans un uniforme de fortune...

Visite de François Sirandrey et de Jean Puraye. Nous nettoyons la maison, qui en a besoin après dix jours sans Tina [Laffineur] (plus rien de Comblain, devenu, paraît-il, un no man's land militaire). Quels que soient les événements, ma vie ne change guère.

Les^{mcxxiii} soldats américains, charmants pour la plupart, se promènent dans le village. Je n'ai pas encore eu le moindre contact avec eux (sauf, hier, deux poignées de main). Une timidité bizarre me tient à distance. On a placé un immense câble téléphonique qui passe devant chez nous, et on^{mcxxiv} craindrait pour cette nuit des incidents, de petits groupes allemands rôdant encore aux environs (certains^{mcxxv} même auraient^{mcxxvi} fouillé des civils la nuit dernière, sur le pont^{mcxxvii} de Méry). Avions, mitrillades, sirènes, etc. Il me serait maintenant tout à fait indifférent de mourir. La Bête est vaincue. Le monde recommence à tourner ; et je vois qu'il n'a pas besoin de moi, qu'il n'attend rien de moi. Je sors de cette guerre affreusement vieilli, usé, et seul.

Tout montre que^{mcxxviii}, de l'avis des Américains eux-mêmes, il ne serait nullement impossible que les Allemands réoccupassent la région un moment.^{mcxxix} Cela s'est produit ailleurs et,^{mcxxx} selon les nouvelles de ce matin, à Nancy. Catastrophe^{mcxxxi} provisoire, mais horrible.

Un nouveau poste émet des slogans^{mcxxxii} de propagande contre les Alliés, excite les^{mcxxxiii} prolétaires à l'insurrection contre « l'occupant », etc. Sous le nom de « Wallonie socialiste », c'est la^{mcxxxiv} dernière invention, fort grossière, du docteur Goebbels.

Avis général des soldats américains, et qui ne laisse pas de m'étonner : ils trouvent l'accueil meilleur en Belgique qu'en France. (Affinités entre le Belge et l'Américain : familiarité, cœur sur la main, sentiment d'infériorité par^{mcxxxv} rapport au Français d'une part, à l'Anglais de l'autre, ces deux derniers^{mcxxxvi}

ayant en commun la^{mcxxxvii} réserve et la hauteur, peut-être justifiée ?) C'est ce que nous a répété spontanément un petit soldat de 19 ans qui nous demandait le chemin, enfant souple, félin, un peu indien et assez insolent à force d'indifférence.

La Suisse annonce que Bourg-Léopold¹ aurait, à son tour, été repris par les Allemands. Toute inquiétude n'est pas finie pour nous. Mais Jean [Curvers], retour de Liège, m'assure que deux ponts de bateaux sont déjà jetés sur la Meuse et que troupes et matériels y passent à flots continus. Esneux semble être, vers le sud,^{mcxxxviii} à la lisière du terrain que les Américains tiennent autour de Liège. Notre factice impression^{mcxxxix} de sécurité vient de ce qu'il n'y a eu jusqu'ici, par miracle, aucun dégât à proximité de Tilff. Mais nous sommes en pleine zone d'opérations. Le journal *La Meuse* a reparu aujourd'hui.

Mardi 12 septembre 1944.

Nous sommes en pleine ligne de feu, sans nous en être aperçus autrement qu'au vacarme qui nous entoure jour et nuit, parfois de très près, comme cette nuit. Liège est bombardé chaque jour au hasard, par méchanceté pure. Chose curieuse, tout cela me touche peu, et je m'intéresse beaucoup moins aux nouvelles depuis que nous sommes « du bon côté ». Réadaptation assez lente à l'air de la liberté, plus délicieux que tout ce que j'imaginai pendant ces quatre ans. Enivrement calme. Je retrouve peu à peu l'aisance, la légèreté de la pensée^{mcxl}, et cette espèce de dilatation du cœur, autrefois inconsciente, dont la privation m'ont empêché, je m'en rends compte maintenant, de goûter pendant la guerre une seule minute de joie pure. Ma seule crainte, assez folle, serait^{mcxli} de voir ici un retour offensif des Allemands.

Dimanche, peu avant notre départ pour Hony puis pendant notre absence, on est venu fouiller la maison des voisins. La jeune fille [Jeanne Binet], qu'on devait arrêter (elle avait été quelque chose dans les jeunesses hitlériennes), avait pu s'enfuir^{mcxlii} à temps. Il ne restait là que sa grand'mère ; on ne l'a pas malmenée, mais elle geignait devant le désastre de sa famille, si lamentablement que nous^{mcxliii} la plaignions sincèrement, malgré le tort que ces gens nous ont fait. Lâcheté des responsables de^{mcxliv} tout cela, du gendre Bomans qui^{mcxlv} a filé en Allemagne en abandonnant derrière lui des irresponsables qui pâtissent : un des auteurs^{mcxlii} de la perquisition en aurait fait, paraît-il, la remarque. J'entendais quant à moi, par-dessus le mur, la vieille dame éplorée qui répétait : « Je vais retourner chez tante Blanche [Binet], je vais retourner chez

1 Bourg-Léopold, commune de la province de Limbourg, située à 91 km de Tilff.

tante Blanche » (sa sœur). Et : « Mon Dieu, mon Dieu !... » Avant de s'en aller, elle a déposé chez les Surlémont quelques objets pris au hasard parmi les moins précieux, leur a confié ses lapins, ses poules, le^{mcxlvii} perroquet et le chat^{mcxlviii}, puis est partie avec le chien. Elle s'est plainte que des vêtements aient été volés au cours de la fouille (ainsi les rexistes dévalisaient les maisons des juifs qu'ils appréhendaient). Mais elle garde la propriété et le libre usage de son bien, de^{mcxlix} même que le^{mcl} droit d'occuper les pièces dont elle a besoin dans la maison, le reste étant réquisitionné en faveur des évacués que l'état-major américain délègue^{mcli} du château de Brialmont¹ (en assumant^{mclii} lui-même le déménagement avec beaucoup de courtoisie).

Le plus beau de l'histoire est que^{mcliii} l'immonde Colle² a aussitôt relevé la crête, est rentré dans sa propriété comme en pays conquis et^{mcliv} s'est empressé d'avertir la commune qu'il avait, de son côté, des évacués à loger dans la maison, mensonge qui signifie seulement l'intention qu'il a de s'approprier le mobilier. Lui qui, pro-allemand notoire, a le premier dans le quartier arboré le drapeau tricolore, serait fort capable d'avoir attiré les foudres de l'armée blanche sur ses locataires, afin de se blanchir en les noircissant. Cette suprême lâcheté m'a indigné plus que tous les mauvais procédés du personnage à notre égard. Aussi ai-je signalé ses intentions au bourgmestre³. Le rencontrant lui-même

-
- 1 Construit en 1282 sur un rocher qui domine la vallée de l'Ourthe à Tilff, ce château devient propriété de la famille de Brialmont au XIV^e siècle. Rehaussé d'une tour, agrémenté d'une pièce d'eau en 1894 par la famille de Mélotte, reconstruit en 1923 par Gustave d'Ottreppe, il est légué par sa fille à la communauté religieuse dont elle fait partie. En 1961, il deviendra abbaye cistercienne Notre-Dame de Brialmont.
 - 2 Victor Colle, le propriétaire de la maison voisine.
 - 3 C'est ce que confirme la déclaration du 27 février 1945 déjà citée ainsi que la lettre écrite au bourgmestre de Tilff datée du 23 octobre 1944 qui précise les griefs des Curvers, notamment : « Pendant toute la durée de la guerre, M. Colle n'a cessé de tenir, d'une manière provocante, des discours pro-allemands et pro-hitlériens. [...] M. Colle se vantait aussi d'être en mesure de faire rentrer des prisonniers d'Allemagne aussi que d'y faire renvoyer des prisonniers rapatriés, ceci afin d'intimider des gens [...]. [À] l'occasion d'un procès que je lui intentai et que je gagnai, Colle, croyant assurer par là l'impunité à ses actes de mauvais gré, m'avait menacé par écrit de me dénoncer aux Allemands. [...] Il me signala ensuite à Clesse, tout-puissant auprès de la Gestapo, comme l'auteur d'un faux en écriture dirigé contre Clesse et signé Colle : l'enquête prouva l'absurdité méchante de cette accusation [...]. Enfin, il attira l'attention des autorités allemandes du Grand-Duché sur la maison que ma femme et moi habitons et qui est la propriété de M^{me} Mayrisch, grand-ducale : celle-ci a quitté son pays et tous ses biens y ont été confisqués [...] l'indiscrétion de Colle, que rien ne justifiait, me valut avec le curateur allemand un échange de correspondance [...] qui pouvait fort bien aboutir à notre expulsion de cette maison dont M^{me} Mayrisch nous a confié la

hier après-midi, je n'ai pu me contenir et lui ai dit d'un seul coup tout ce que j'avais sur le cœur. Quand il a eu compris que je n'avais qu'un mot à dire pour le faire coffrer sur-le-champ, il a pâli et m'a tendu une main suppliante, que j'ai refusée : même de sa part, je n'aurais pas imaginé tant de bassesse. Suivant le conseil final que je lui ai donné, il ne s'est plus montré jusqu'à ce soir. Je suis d'ailleurs sûr que j'aurai à regretter de n'avoir pas mis ma menace à exécution (par répugnance pour le rôle de mouchard) et que le drôle profitera tôt ou tard de son impunité pour se venger de moi par de nouveaux outrages.

C'est hier matin que nous avons appris la libération du [Grand-Duché de] Luxembourg. Très émus, nous avons pensé à Loup [Mayrisch].

Comme le village était ce matin, non^{mclv} pas précisément gai^{mclvi} (car les épreuves ne sont pas finies et la disette règne encore), mais détendu, calme et renaissant à la vie ! Il aura fallu, il faudra^{mclvii} encore quelque temps pour qu'on se fasse à l'idée de ce bonheur : être débarrassé des Boches. Et que les Américains sont gentils !

Dîné^{mclviii} ce soir chez les Brock avec trois d'entre eux : un colonel et deux simples soldats. Tenues identiques, ton d'égalité parfaitement digne. Simplicité, bonne volonté, bonne grâce exquises. Vraiment, pour nous, une humanité nouvelle. Mais des enfants (malgré la remarque si juste de Renée : ils paraissent tous plus vieux que leur âge). L'un des soldats était une sorte de cow-boy géant, d'ailleurs petit-fils d'un Indien à plumes (j'ai cru le flatter en l'appelant cow-boy, mais c'était la gaffe). Cette invasion de l'Amérique à Tilff : chose inouïe qu'il^{mclix} eût été^{mclx} fou de conjecturer il n'y a pas deux semaines...

Jeudi 14 septembre 1944.

Je salue hier soir devant la maison un jeune Américain, grand et mince. Il me demande s'il y a un café aux environs. Je l'invite à entrer boire quelque chose chez nous. Après quelque résistance, il accepte, et de fil en aiguille nous le retenons à souper, puis nous lui offrons un bain et^{mclxi} un lit (choses qu'il nous dit ne plus avoir connues depuis le débarquement en Normandie. Il est fin, délicat, plein d'attentions et nous comble de menus cadeaux qu'il a sur lui : chocolat, cigarettes, savon, etc. (choses inconnues de nous depuis quatre

garde et qui, jusque-là, passait aux yeux des Allemands pour nous appartenir. » Curvers ajoute qu'aucun désir de vengeance ne l'anime, qu'il ne souhaite aucun mal à Colle, mais qu'il serait « révoltant qu'il puisse tirer argument de l'indulgence qu'on lui témoignerait pour recommencer à braver l'opinion publique. »

ans !) Nous causons jusqu'à minuit, en nous affairant à la cuisine. Visiblement, notre genre de vie l'étonne, à la fois par certains raffinements et par la rusticité de notre ménage (il faut allumer le poêle pour chauffer le bain, etc.). Il s'appelle Lloyd Davaillon¹ ; son père est né faubourg Saint-Honoré, sa mère est suédoise, et il nous montre vingt photos de sa sœur, une fille ravissante, Dolorès. Ses yeux se mouillent lorsqu'il nous parle de ses amis tués en Normandie. Il a fait les campagnes d'Afrique (où, dit-il, la supériorité de l'armement allemand était encore écrasante), de Sicile (où la misère l'a surtout frappé) et de France. Bien entendu, il n'aime pas les Anglais. Il est reparti ce matin, plein de reconnaissance. Mais je crois que notre hospitalité l'a tout de même déçu. Car je viens de mieux comprendre le sens du mot « café ». Il^{mclxii} m'est expliqué ce soir par deux soldats, qui ont précisé en ces termes : « Café... Mademoiselles... zig-zig ! » Je les ai mis sur le chemin de la guinguette voisine...

Pourquoi faut-il que ma joie de cette semaine soit gâtée par le récit des brutalités qu'on exerce un peu partout contre les collaborateurs des Allemands ? Que ces gens aient été criminels, ce n'est pas ce dont je doute. Mais à quoi bon avoir vaincu la barbarie si c'est pour y retomber aussitôt ? Après l'exécution sommaire d'un fils Dispas² (convaincu d'avoir dénoncé des patriotes à la Gestapo), voici qu'on roue de coups le sinistre Zachari^{3 mclxiii}, qu'on le torture, qu'on le promène parmi les huées du village en une mascarade qui fait de lui un martyr et, probablement, tiendra lieu de « procès ». Quelqu'un de sensé peut-il croire que ces violences populacières, où n'entrent plus ni raison ni courage, ne produiront pas des fruits^{mclxiv} dangereux et durables ? Le goût du sang s'est extraordinairement répandu depuis huit jours... (Mon frère Paul me disait, du reste sans indignation : « Ils font la même chose que la Gestapo », – à quoi j'ai reconnu cette flamme de lucidité qui couve toujours chez lui.)

1 Lloyd Davaillon (1918-1996), employé de banque, s'engage le 3 avril 1942 dans la 9^e division d'infanterie. Il est démobilisé le 25 septembre 1945 après avoir participé aux campagnes d'Afrique du Nord et de Sicile, au débarquement de Normandie et à la bataille des Ardennes. La dernière strophe du poème *Cantonement* déjà cité (*Ibid.*) lui est réservée :

Mais celui qui sur tous à mes pleurs se propose,
C'est vous, Lloyd Davaillon, nocturne visiteur :
Dans son casque au matin j'avais trouvé deux roses
Dont pour l'éternité je reste débiteur.

2 Jeune collégien assassiné en septembre 1944.

3 Nous n'avons pas recueilli de témoignage sur cette affaire et nous n'avons pas dépouillé la presse de l'époque.

L'abbé Beauvain¹ nous affirmait hier que l'officier allemand^{mclxv} qui a fait brûler vifs environ cinquante patriotes ligotés de fil de fer barbelé, au château de Forêt près de Trooz^{2 mclxvi}, était un prêtre catholique. Il est à son tour prisonnier, paraît-il. Je me propose de vérifier ces faits³.

Il me semble probable que, si tant d'Allemands préfèrent une résistance désespérée à la reddition, c'est qu'à tort ou à raison, soit à cause de la propagande, soit par la conscience qu'ils ont de leurs propres crimes,^{mclxvii} ils tiennent pour affreux le sort qui les attend dans les mains des patriotes. On a vu ce matin un Allemand sans armes marcher sur la voie ferrée (peut-être dans l'intention d'aller se rendre aux Américains), et fuir épouvanté à travers bois dès qu'il se vit repéré par des Belges.

C'est le mal qui engendre le mal : impossible de sortir de ce cercle désastreux. Non, les horreurs ne sont pas finies. Avec les hommes, c'est toujours la même chose. On se réjouit toujours trop tôt : le plus bel^{mclxviii} espoir retombe bientôt dans l'immonde ou, en mettant les choses au mieux, dans le terne.

Visite de Pierre Lucion, qui va tenter de gagner Paris à vélo. Puis arrivée inopinée de Raymond⁴ en uniforme, exhibant fièrement un browning et plein d'une assurance nouvelle. Il était^{mclxix} membre de je ne sais quelle armée clandestine. Ma froideur devant les exploits qu'il nous conte (femmes tondues, interrogatoires à coups de poing, etc.) le déçoit, hélas ! Il^{mclxx} se défend un peu piteusement d'avoir participé aux violences.

1 Nous n'avons pas recueilli de renseignement sur cet ecclésiastique. Peut-être s'agit-il de l'abbé Édouard Baudhuin, auteur d'une « autobiographie » d'Érasme.

2 Dépendance de Grobbendonk, commune de la province d'Anvers, située à 32 km d'Anvers. Un important château néo-mosan en briques et calcaire, appartenant au groupe Danone, a remplacé l'ancien, appartenant à la baronne del Marmol, incendié par les nazis lors de la tragédie de Forêt.

3 *Le Monde du travail* des 17 et 28 septembre 1944, donne la parole à un témoin oculaire qui décrit le « combat titanesque » des patriotes contre les « féroces nazis ». Le 6 septembre, les Allemands attaquent le château de Forêt, centre de Résistance depuis le début de la guerre, exécutent les prisonniers, pillent et brûlent bâtiments et cadavres. Les responsables du massacre seront arrêtés par les Américains.

4 Probablement Raymond Wagner.

Vendredi 15 septembre 1944.

Lucion nous citait hier soir l'admirable mot d'un Allemand, directeur de je ne sais quel office de « métaux non-ferreux », d'ailleurs brave type, à ce qu'il paraît. Comme on lui signalait les nombreux objets (meubles, vaisselles, victuailles volées en Belgique) que son personnel, battant en retraite, emportait en Allemagne : « Que voulez-vous ? répondit-il, *on s'y attache !* » Il a fallu que nous expliquions à Lucion en quoi cette réponse est typiquement allemande.

Vendredi^{mclxxi} soir.

La *Gazette de Liège* publie une photo où figurent côte à côte le coiffeur Criem, « patriote tilffois », et Zachari, son dénonciateur auprès de la Gestapo, – photo, « prise à la suite d'une confrontation au cours de laquelle Zachari avoua¹ ».

Lucion avait vu hier dans le centre de Tilff la foule qui attendait le « retour » de deux autres « traîtres ». Espoir déçu : mais *on les a promis* pour aujourd'hui, me disait ce matin Lucien Surlémont (lequel d'ailleurs désapprouve). Aujourd'hui^{mclxxii}, nouvelle déception : il semble que les autorités légales aient renoncé à livrer les coupables à la populace. Zachari lui-même, quoique promis à de nouveaux sévices, aurait réintégré une prison régulière. La solution la plus morale en somme ne serait-elle pas de restaurer les combats de gladiateurs, ou d'autres^{mclxxiii} jeux de ce genre, pour le divertissement des foules ?

Paul [Curvers] m'apprend qu'on a arrêté à l'église, il y a huit jours, Anna Thysen, la sœur de Caroline², vieille bigote et rexiste fanatique, assez folle pour avoir tenu en public des propos pro-allemands, mais certainement incapable d'avoir fait tort à personne. On a également arrêté Robeaux³, l'imbécile (il avait en vain^{mclxxiv} demandé au curé de déclarer en chaire qu'il

1 *Gazette de Liège*, 105^e année, n° 8, 15 septembre 1944, p. 1. Grâce à la légende de la photographie nous apprenons que le sieur Criem se prénomme Arthur.

Le *Soldat inconnu* (dans *Cahier de poésies*, p. 85-88) invite à l'admiration pour tous ceux qui sont morts et se sont sacrifiés, notamment :

Si tu ne pâlis plus quand une grise auto
Grince à l'aube devant ta porte,
C'est qu'à la fin pour le fléchir la Gestapo
N'eut pas de torture assez forte.

2 Nous n'avons pas de renseignement sur ces deux sœurs.

3 Nous n'avons pas de renseignement sur ce rexiste.

n'était pas resté, alors qu'il était chef de Rex au Laveu, de notoriété publique) !

Je viens de lire quelques journaux de Liège et de Bruxelles. C'est fini, je n'en lirai plus. Tout continue. La^{mclxxv} vie recommence, la Belgique recommence. Les récits d'atrocités boches voisinent avec des vues sur la reprise du théâtre wallon, etc. Pourquoi des hommes sont-ils morts ? On peut dès à présent se le demander. Entre le tragique infini d'une seule^{mclxxvi} mort et les préoccupations^{mclxxvii} de la collectivité survivante, point de commune mesure ; l'abîme qui les sépare est vingt fois franchi dans une page de journal : c'est qu'une^{mclxxviii} mort n'est tragique et irréparable qu'à condition de la considérer *sous son aspect individuel*, tandis que pour la collectivité, qui continue à vivre, elle n'est qu'une nouvelle parmi d'autres.

Il paraît que l'opinion commence à se lasser des violences, des gamins armés de mitraillettes, etc. Tant mieux. Si la Belgique recommence, qu'au moins son « bon sens » revive aussi. (Le ton melliflu, doctoral et prudent du journal *Le Peuple*, inchangé après quatre ans !) Quant à moi, ma résolution est prise, et je la voudrais définitive : je ne suis solidaire de rien.

Mais les Américains sont gentils. Il s'en promenait encore ce soir, sur la route. J'ai éprouvé à nouveau ce besoin, qui m'agitait autrefois, de rôder la nuit dans les rues...

Il faut s'en tenir à *l'individuel*.

Samedi 16 septembre 1944.

Journées calmes, temps vide. La nuit, une mitraille proche a réveillé tout le monde, sauf moi. Conjectures : six Allemands auraient passé puis repassé l'eau, ou bien des Américains auraient tiré, ou bien l'armée blanche, et contre quoi ? On ne sait rien. Et ça s'est passé au coin du cimetière !

L'impossibilité où je suis de rien faire commence à me peser.

J'ai scrupule à porter plainte contre l'immonde Colle. Je sais pourtant que, si je ne le fais pas, lui, fort de l'impunité, nous bravera dans quinze jours. Déjà, il recommence à nous narguer. Je penche ce soir plutôt pour le signaler, et qu'on lui donne une leçon¹.

1 Voir le pro justicia cité ci-dessus, notamment aux dates du 17 juillet et du 4 septembre 1944, et la lettre au bourgmestre finalement écrite le 23 octobre, citée à la date du 12 septembre.

Dimanche 17 septembre 1944.

Quelle étrange chose que la mauvaise humeur ! Je me lève ce matin trouvant la vie insupportable et cherchant des sujets de plaintes, de critiques. En voici un : je découvre dans le bureau de Marie qu'elle pose sur son fauteuil un des volumes de la Bible que j'ai reliés, afin de s'asseoir dessus. À la remarque que je ne puis m'empêcher de lui en faire, elle me répond en demandant si ça fait du tort aux livres. Je réponds que ça leur fait du bien. Conscient de mes fâcheuses dispositions,^{mclxxxix} je parviens pourtant à ne pas insister. Écrire ceci me décontracte un peu.

M^{me} Ubaghs, née Spring, s'est tuée avec sa fille en absorbant un narcotique¹.

Le jeune beau-frère du D^r Parent, membre de l'armée blanche, pris deux fois par les Allemands et deux fois libéré, a fini par être retrouvé noyé dans la Meuse ; le corps était blessé et défiguré, si enflé qu'il fallut commander un cercueil spécial. M^{me} Parent, qui aimait beaucoup son frère, a dit à Marie : « Je n'éprouve plus rien, plus même de^{mclxxx} la haine pour les Boches. »

Lundi 18 septembre 1944.

De nouvelles troupes ont atterri hier en Hollande², on avance en Rhénanie... Tout cela nous aurait paru de la folie il y a un mois. Je pense à Lloyd Davallon, notre bel hôte américain d'il y a quelques jours. Peut-être se bat-il à Aix-la-Chapelle. Est-il vivant ?

On reparle de plus en plus de la cinquième colonne. Colle a été arrêté cet après-midi ; il a dû traverser le village à pied, escorté de deux gardes en armes³.

Élise [Laffineur] est enfin arrivée de Comblain. Elle nous raconte comment le village est administré par divers groupes, d'ailleurs rivaux, de^{mclxxxix} l'armée clandestine et principalement par un groupe d'ex-prisonniers russes fort intolérants. Elle a dû, pour venir, obtenir un laissez-passer d'une de ces unités. Je me demandais comment la Belgique était présentement gouvernée. Voici la

1 Les témoins interrogés ne se souviennent pas du fait.

2 L'intention des Alliés est de s'emparer des ponts clés de la Hollande afin de permettre une progression rapide vers le nord de l'Allemagne.

3 Curvers fait allusion à cette arrestation dans le pro justicia du 27 février 1945 déjà cité : « COLLE a été arrêté par les F.I. au début de la libération mais a été relâché quelque temps après. »

réponse : nous vivons sous un régime de bandes armées. On sent très bien les efforts que commencent à faire les autorités légales pour reprendre le pouvoir en main.

Les^{mclxxxii} fraudeurs du temps de guerre^{mclxxxiii} sont maintenant à Tilff les plus précieux auxiliaires du service de ravitaillement. Étant membres de l'armée blanche, ils se rendent à quelques-uns, et en armes, dans les fermes qu'ils fréquentaient naguère comme pourvoyeurs du marché noir, et n'ont qu'à y réquisitionner d'office les quantités de vivres qu'ils y savent entreposées.

Bouleversante émission de poèmes, ce soir, à Radio Paris. Poèmes de prisonniers, poèmes sur les prisons allemandes. Un, notamment, d'une femme dont on ne sait pas le nom ; un autre sur les détenues de la Roquette¹ ; et la^{mclxxxiv} ballade (probablement d'Aragon) qui a pour refrain : « Et si c'était à refaire, – Je referais ce chemin². » L'admirable, c'est l'espèce de frisson de joie et d'espoir qui court à travers ces images d'horreur. Vertu sublime de la France : elle dégage de tout la beauté, elle découvre en tout le divin, c'est la nation *la plus religieuse* du monde. Vivre hors de France m'apparaît de plus en plus comme une disgrâce. À peine sortant de l'oppression,^{mclxxxv} la France crée, invente, sourit, rayonne. Et je n'en juge que par la radio. Ô touchante radio de Bruxelles, où les speakers parlent si lourdement, où les nouvelles du jour alternent sans transition avec *Cavalleria rusticana*³, où des fonctionnaires spécialistes copieront sans succès, dans un an ou deux, ce que les Français improvisent aujourd'hui avec génie !...

1 En 1830, on inaugure une prison au nord de la rue de la Roquette, dans les faubourgs à l'est de Paris. Six ans plus tard, on ouvre, juste en face, une seconde prison, la « Grande Roquette », qui reçoit bagnards et condamnés à mort. Elle est fermée et détruite en 1900. La « Petite Roquette », elle, devient prison pour femmes en 1920, jusqu'à sa fermeture en 1974. En juillet 1943, Marie-Louise Giraud, dernière femme exécutée en France, fut guillotinée dans la cour de la prison de la Roquette.

2 Le 14 juillet 1943, en hommage aux résistants fusillés, Louis Aragon, sous le pseudonyme de Jacques Destaing, publie *La Ballade de celui qui chanta dans les supplices* dans l'anthologie clandestine *L'Honneur des poètes* (Paris : Éditions de Minuit) :

Et s'il était à refaire
Je referais ce chemin
Une voix monte des fers
Et parle des lendemains.

3 Opéra de Pietro Mascagni (1863-1945).

Mardi 19 septembre 1944.

Il est onze heures du soir. Pour la première fois de la journée, je m'assieds à ma table, enfin tranquille. Temps perdu en courses, vaines attentes, fausses manœuvres, etc. La charmante et dévouée Élise [Laffineur] a si peu d'expérience du ménage que les jours où elle nous sert sont plus mouvementés que ceux où nous sommes seuls : nous avons à nous occuper de tout, et d'elle par-dessus le marché. Avec^{mclxxxvi} la meilleure volonté du monde, et une exquise bonne grâce, elle nous considère un peu comme ses parents, ce qui ne laisse pas de nous toucher, ni de nous astreindre. Et Marie, par horreur de prévoir, n'entendant rien régler d'avance, intervient par occasion, c'est-à-dire constamment, et moi après elle. On est toujours là debout à attendre quelque chose et à tourner en rond.

Sottens^{mclxxxvii} annonçait hier soir que les marchands des quatre-saisons avaient reparu dans les rues de Paris. Ici aussi, on revoyait ce matin des pains aux devantures des boulangers, une charrette de fruits ; et depuis hier, les trains marchent : quatre par jour dans chaque sens entre Esneux et Longdoz¹, – quel luxe ! (Il y en avait une cinquantaine avant la guerre, et on trouvait ça insuffisant.) Sensation de détente, de joie profonde et calme, de retour à la vie. J'avais oublié que ce fût si bon de respirer librement. « On est libre », disent les gens, « on peut discuter. » On ne dit pourtant rien qui en vaille la peine, mais c'est un fait : on se sent libre et on est heureux, inexplicablement.

Lettre de Caroline Thysen : on a arrêté sa sœur comme elle entrait à l'église (pour la messe de huit heures moins le quart, à laquelle j'ai si souvent assisté, chez les Salésiens), après lui avoir arraché et piétiné son chapeau, et on l'a emmenée ainsi qu'une de ses amies, également rexiste : « elles sont parties comme deux criminelles, huées à mort par la foule, se soutenant mutuellement et récitant leur chapelet » (détresse, contenance, dignité ou bravade ?). Justifiées ou non (certaines brutalités sont-elles jamais justifiables ?), ces violences me déplaisent beaucoup. Anna Thysen n'a certainement commis que des délits d'opinion. Et la foule est si lâche !

Le jeune Ponsart² me parlait (en achetant des tomates) de sa volonté de rester en dehors de toute action collective.

Après une belle, humide et chaude après-midi (climat alexandrin), ce fut vraiment, ce soir, *le tout premier soir de l'automne*. Atmosphère lourde, physi

1 Le train d'Esneux (au sud de Liège) à Longdoz (quartier de Liège sur la rive droite de la Meuse, où se trouve l'usine Cockerill) passe par Tilff.

2 Nous ne savons rien de ce Tillfois.

quement et moralement. Mon imagination travaille sur cette idée probablement absurde (espérons-le du moins) : si les Allemands revenaient ?

Incapable de soutenir une lecture importante, je grappille dans de vieux numéros de *La N.R.F.*, d'ailleurs toujours intéressante. Heureux artistes de 1910, qui n'avaient pas le monde à rejeter pour se donner à leur œuvre. Le scandale de l'affaire Dreyfus les étonnait encore, – et c'était l'honneur de leur temps. Maintenant, nous avons la guerre, les massacres, les camps de concentration, la torture, l'avitissement universel, des horreurs sans nom à avaler (qu'on y pense ou qu'on n'y pense pas).

Mercredi 20 septembre 1944.

Ce matin, Raymond [Wagner] arrive à motocyclette : browning, uniforme, etc. D'ailleurs, simple et gentil. Il gagne le double de ce qu'il gagnait à sa compagnie d'électricité, et songe à s'engager au service de l'armée américaine. Pourtant, il ne veut^{mclxxxviii} encore rien signer, par peur, me dit-il d'un air finaud, d'être envoyé au Japon. Son statut est celui d'un soldat mobilisé dans l'armée régulière. Il me fait enfin comprendre que l'A.B.^{mclxxxix} (« armée blanche »), à laquelle il appartient, n'est autre chose que l'armée belge ayant survécu clandestinement pendant la guerre. Tous les autres groupements (communistes et autres) sont théoriquement réunis dans le Front de l'Indépendance (F.I.) mais vivent, en fait, d'une vie autonome, anarchique, et refusent actuellement^{mcxc} de rendre leurs armes « jusqu'à ce qu'ils aient obtenu satisfaction » (en matière de salaires, etc.)¹. J'ai l'impression que les Anglo-américains ne tarderont pas à regretter l'imprudance qu'ils ont commise en armant (assez inutilement pour eux, d'ailleurs) ces bandes indisciplinées.

En attendant, ces fameux F.I., qu'on voit circuler partout dans leurs voitures de luxe, sont occupés à se faire dans le pays une solide impopularité. Comme il faut bien qu'ils s'emploient à quelque chose, faute^{mcxc} d'avoir à combattre, ils

1 L'Armée blanche (ou *Witte Brigade* à Anvers), qui apparaît comme le symbole de la Résistance en Belgique, a plusieurs activités : propagande, renseignement, sabotage. Parmi les groupes armés, le Front de l'Indépendance est, avec l'Armée secrète, l'un des plus importants en nombre, et regroupe des résistants de toutes tendances politiques (même si les communistes y sont très influents). Le F.I. a à son actif la défense des juifs, la diffusion de la presse clandestine, des attentats contre des collaborateurs, la création de milices patriotiques... et s'efforce de fédérer la Résistance, de contrôler les partisans. On estime qu'au total la Résistance active en Belgique concerne environ 100 000 personnes et comptera environ 17 000 morts. (D'après BITSCH (M.-Th.), *Histoire de la Belgique de l'Antiquité à nos jours*. Bruxelles : Éd. Complexe, 2004.)

ont entrepris maintenant de « réprimer la fraude ». Cela consiste à dévaliser les gens qui rapportent chez eux un kilo de beurre ou une douzaine d'œufs. Comme, d'autre part, les services de ravitaillement ne disposent pas de véhicules pour approvisionner le marché régulier, les vivres s'entassent chez les fermiers sans profit pour personne. Pour presque personne du moins, car nombre de fermes sont occupées, rançonnées ou visitées par des détachements de F.I. qui, depuis quelques semaines, mènent une existence assez plantureuse, et sans bourse délier, paraît-il.

Tout cela n'empêche pas que la liste des morts se révèle chaque jour plus longue. J'apprends aujourd'hui que Pierre Masereel ¹ a été tué. C'était un garçon fin et charmant, qui assista à nos conférences chez Braconier ², aimait les vieux livres et se promenait en ville, toujours très bien mis. Fils unique.

Des journaux apportés d'Arlon nous donnent les affreux détails de l'assassinat de Jean Hollenfeltz, inspiré par la Gestapo, exécuté par les rexistes. Dans tout^{mcxcii} le pays, otages massacrés, villages incendiés, etc.

Je dois ajouter que toutes les horreurs de ce genre dont j'ai eu connaissance ont eu lieu à la suite de provocations telles que coups de feu tirés (sans ordres et le^{mcxciii} plus souvent en vain) contre des véhicules allemands en retraite^{mcxciv} par des F.I., etc. Ceci n'est pas pour excuser les Boches. Mais on devrait savoir ce qui arrive quand on montre du rouge à des taureaux traversant une foule ; bien entendu, c'est généralement^{mcxcv} un autre que l'imprudent qui reçoit le coup de corne.

Règle pour l'avenir : ne jamais rien tenter en dehors des armées régulières (celles-ci ne sont-elles pas un mal suffisant ?)

Vendredi 22 septembre 1944.

Première conséquence de la « répression de la fraude » : le beurre coûte 500 francs le kilo, prix qu'il n'avait jamais atteint pendant la guerre ; et d'ailleurs on n'en trouve plus. Mais je m'en passerais volontiers maintenant.

-
- 1 Nous ignorons s'il existe un lien de parenté entre Pierre et Frans Masereel (1889-1972), graveur sur bois, belge, dont les convictions pacifistes sont connues.
 - 2 Frédéric Braconier (1901-1985), ingénieur lettré, peintre, ami de Malraux. D'une riche famille d'entrepreneurs et maîtres de forges liégeois. Avec sa femme, française et paralysée, il tient deux salons, l'un à Paris, l'autre dans sa propriété près d'Esneux.

Compensations : Élise [Laffineur] nous apporte un gigot, Edgard Colson¹, des champignons, et la petite Marie-Jeanne Tambour², des pêches. C'est^{mcxcvi} un festin. Des^{mcxcvii} champignons, nous ne nous souvenons même plus d'en avoir mangé ; des pêches, plus une depuis Cabris ; et notre dernier gigot remonte au début de mai 40, que nous dégustâmes avec Herman [De Cunsel]. Aussi voyons-nous dans ces merveilles reparues un présage de la paix.

(Pourtant, les nouvelles d'aujourd'hui sont décevantes, presque inquiétantes, surtout en ce qui concerne la Hollande. Ma peur de revoir les Allemands tourne à l'idée fixe.)^{mcxcviii}

Retour aussi du courrier : carte de Gui[ll]aume Curvers], et une lettre de Loup [Mayrisch], datée du 25 mai (jour, je crois, du bombardement de Tilff) à Villard de Lans³ (Isère), et transmise par Droz et Thone. L'endroit ne semble guère avoir été plus sûr que Cabris. Nous nous perdons en suppositions sur ce qui aura pu advenir depuis lors à notre chère Loup.

Marie très déprimée par son commencement de panaris, mais tendre et gentille. La seule idée du coup de bistouri dans son doigt me fait positivement mal.

La grève dure toujours dans le bassin de Liège. Un Américain aurait dit : « Vous avez travaillé pendant quatre ans pour les Boches, dans de très mauvaises conditions. Nous venons^{mcxcix} ici risquer^{mcc} notre vie pour vous

-
- 1 Nous n'avons pas de renseignement sur ce Tilffois.
 - 2 Les lettres d'Hélène Legros (le plus souvent non datées) adressées à Marie Delcourt durant les années 1920 font la « chronique de Tilff » et évoquent souvent la « petite Tambour », par exemple : « M^{me} Tambour m'a aidée à nettoyer, trier et mettre en cave nos pommes de terre – elle affirme que la manne brune est une manne de 25 kgs et je crois que c'est elle qui a raison... étant, du reste, fille de cultivateurs. Elle a profité du travail en commun pour me mettre au courant de ses affaires : sa mère vit à Liège, séparée de son père qui "boit volontiers la goutte" et son père vit à Waremme avec une autre femme. Sa sœur qui est mariée à Visé vient d'avoir un bébé et ils vont dimanche au baptême – mais la dite sœur n'est pas heureuse parce que son homme "boit volontiers la goutte". Quant à elle, Marie Tambour, elle a un gentil mari... on a bien quelquefois des mots, parce qu'on est pas toujours de bonne humeur... et puis, à présent, on se marie trop jeune... mais c'est l'enfant qui est le lien du ménage. » On apprend que Marie Tambour se dispute souvent avec son mari, qu'elle a une fille, Germaine, puis un fils, Alphonse. En 1944, Marie Delcourt, elle, parle à sa mère de « la fille de M^{me} Tambour » (peut-être Germaine ?) qui vient faire le ménage chez les Curvers quand Tina Laffineur ne peut se déplacer. Marie-Jeanne pourrait être la petite-fille de Marie Tambour.
 - 3 Lettre conservée. Voir notre édition, avec Cornel Meder, de la correspondance Marie Delcourt-Curvers – Aline Mayrisch-de-Saint-Hubert (*op. cit.*, lettre n° 77, p. 296-297).

libérer^{mccci} et, avec des conditions^{mccii} beaucoup meilleures, vous refusez de travailler pour nous. » L'honnête Lucien [Surlémont] (bien que lui-même ne retournant pas à son atelier, mais par peur des bombardements) approuve ce juste langage.

C'est lamentable en effet, d'une inconvenance très belge. Le bruit – faux sans doute – court que des torpilles volantes seraient tombées sur Liège : telle serait la cause des deux bizarres détonations entendues hier soir et ce matin. Naturellement, pas moyen d'avoir un renseignement exact.

Samedi 23 septembre 1944.

À Liège, pour la première fois depuis plus de trois mois (sauf la visite du 14 juillet à la Gestapo¹).

Dans^{mcciii} les caves de l'ancienne banque qui sert d'annexe à la bibliothèque de l'université, l'incendie du bâtiment des téléphones, dont il ne reste que les murs extérieurs, a rompu les conduites d'eau : je vois des milliers de livres, dont beaucoup sont anciens et rares, tout imprégnés d'humidité et déjà couverts de moisissure. Ce sont les Allemands qui, la dernière nuit de leur occupation, ont allumé cet^{mcciv} incendie et l'ont aggravé par des bombes à retardement, puis en mitraillant les pompiers. Rencontré Marcel Thiry, qui me dit qu'un^{mccv} officier américain, indigné de l'obstination avec laquelle on contrariait les^{mccvi} efforts qu'il faisait^{mccvii} pour mettre fin à la grève, aurait appelé Liège « la cité de l'ingratitude » ; puis aurait donné discrètement à entendre que le front n'est qu'à quarante kilomètres et qu'il ne serait^{mccviii} pas impossible que les Allemands viennent un de ces jours nous réapprendre l'obéissance... Ces propos me donnent froid dans le dos. N'empêche que la ville a tout de même un air nouveau, gentil, rassuré et gai, en dépit des inquiétudes accrues par les bombes volantes, réellement tombées, me dit-on.^{mccix}

Thiry me dit encore : « L'enfantillage allemand, brutal^{mccx} et grimaçant, m'avait fait prendre l'enfance en horreur ; tandis que je suis réconcilié avec elle par l'enfantillage des Américains, si vrai, si sain, si plein de promesses. »

Au café L'Ambiance on m'assure que, contrairement à ce que je croyais, les Américains sont fort impudiques : ils font pipi sans rien tenir ni cacher, et ne s'offusquent ni des regards les plus indiscrets ni des plaisanteries les plus crues. J'admire toujours chez les autres cette sorte d'intelligence pratique,

1 À Liège, la Gestapo s'est installée dans un bel immeuble, en retrait de front de rue, boulevard Piercot, sur la rive gauche de la Meuse, près de l'Évêché et du Grand Séminaire.

cette faculté d'adaptation qui me font si totalement défaut. Louis Thibert les emploie^{mccxi} à commercer très profitablement avec ses nouveaux amis, sans du reste entendre un seul mot de leur langue : contre du cognac, il obtient d'eux cacao, sucre, cigarettes, lames de rasoir, et le reste.

Ce soir, peu après mon retour,^{mccxii} comme nous finissons de souper, coup de sonnette : c'est Paul [Curvers]. Toutes ses visites ont lieu aux heures les plus incommodes (on ajoute un couvert pour le dessert, etc.) ; elles commencent bien, mais en se prolongeant deviennent des catastrophes. Son vélo est en panne comme d'habitude, il m'emprunte le mien, mais il faut réparer la lampe, on^{mccxiii} passe un quart d'heure à déficeler puis à reficeler son invraisemblable paquetage, etc. Mon irritation éclate à la fin. Il en paraît sincèrement peiné. Quand il est parti, c'est le remords qui me tient, – la soirée est vraiment fichue. La Providence est avec lui contre moi : au bout de cinq minutes, comme je suis encore tout occupé de lui qui pédale dans la nuit avec ma lampe de poche à la main, avions et canons commencent leur musique inquiétante, telle la voix de ma mauvaise conscience.

Nervosité, maladresses et sombres^{mccxiv} pressentiments toute la journée. Tantôt, à la radio, ce bout de phrase terrible : « À l'ouest, les Américains ont dû reculer... » (je ne sais d'ailleurs où).

Il semble que la résistance allemande s'exaspère. Serait-ce une nouvelle guerre qui commence ?

Dimanche 24 septembre 1944, matin.

Que je n'oublie pas de noter cette nouvelle annoncée hier matin par la radio de Paris : les suppléments littéraires des journaux reparassent, *Le Figaro* publie le *Journal de Gide*...¹ On en^{mccxv} détachait cette phrase, écrite en 1941 : « Honneur, loyauté, bonne foi, c'est déjà s'en dessaisir un peu que de s'en targuer. » Je sais bien que nous verrons l'essentiel de tout cela en volume, mais enfin ce que nous perdons irrémédiablement, c'est le choc de la surprise, la nouveauté de l'événement, le battement du cœur^{mccxvi} que j'aurais eu à déplier un beau matin *Le Figaro* sur le nom de Gide... La Belgique ne nous offre, hélas ! aucune compensation. Thiry et moi échangeons hier nos doléances sur cet infortuné pays, qui, à peine rendu à la liberté, retombe automatiquement dans la platitude. Le père Wisser², André Pauwels, Arnould, le petit Walter³, etc. me

1 Nous n'avons pu retrouver cet article du *Figaro* dont la parution a repris le 25 août.

2 Sans doute le père de Pierre Wisser.

3 Nous n'avons pas de renseignement sur ce jeune homme.

disaient des choses analogues : on n'est pas très fier d'être belge, etc. Le curieux, c'est que les Belges se tiennent relativement si bien sous l'oppression étrangère ! À croire que les^{mccxvii} longues éclipses qu'a subies leur indépendance au cours de leur histoire ont^{mccxviii} développé chez eux les vertus de l'esclavage^{mccxix} (résistance, obstination, scepticisme, roublardise, etc.) aux dépens des autres.

Ce qui m'irrite le plus dans mon pays : le^{mccxx} manque de rigueur. Relâchement de tous principes dans le langage, dans la tenue, dans l'art, dans la pensée, dans la politique. La lecture d'une page de De Corte¹, d'un discours de Spaak², me rend positivement malade. Ma plus haute ambition serait de donner, par mon œuvre, un modèle de rigueur (d'où le danger de mon style : raideur, purisme).

Je me disais après ma rencontre avec Thiry : comment un pays peut-il être si médiocre, quand on y trouve des individualités d'une telle valeur ? – Lorsque je l'ai abordé, place du Théâtre, il regardait un convoi américain arrêté dans le square Grétry³ (toujours privé de statue), d'un œil^{mccxxi} si arrondi par l'attention, si brillant et si fixe, si dur et si sensible à la fois qu'en le saluant je me suis tout d'abord excusé de *l'interrompre*.

-
- 1 Marcel De Corte publie une étude des diverses déviations morales de l'époque qui mènent au chaos, *Philosophie des mœurs contemporaines* en 1944 et, en 1945, *Du fond de l'abîme*, essai sur la situation morale au lendemain de la guerre, infectée par le rationalisme, où il défend les valeurs traditionnelles : la famille, le métier, la patrie et la religion.
 - 2 Avant guerre déjà Curvers dénonçait l'hypocrisie de Spaak envers les Républicains espagnols, dans un article justement intitulé « Le Temps du dégoût » (archives Curvers, probablement non publié, déjà cité). L'avocat socialiste Paul-Henri Spaak (1899-1972), petit-fils de l'homme politique Paul Janson, neveu de Paul-Émile Janson, premier ministre, est considéré au début de sa carrière comme très proche des communistes. Député en 1932, ministre en 1933, il part à Londres au début de la guerre, avec les autres membres du gouvernement. Ministre en 1945 et 1946, il formera un très éphémère gouvernement, du 13 au 21 mars 1946, et présidera la première assemblée générale de l'O.N.U. C'est à l'O.N.U. en 1948 que, dans un discours resté célèbre, il exprimera ses inquiétudes au sujet de la politique de l'U.R.S.S. En 1957, il est à Rome pour signer le traité fondateur des Communautés européennes. Il démissionnera de son poste de ministre des Affaires étrangères en 1966. Voir SMETS (P. F.), *La Pensée européenne et atlantique de Paul-Henri Spaak*. Bruxelles : Goemaere, 1980.
 - 3 Du nom du célèbre compositeur André-Modeste Grétry. Né à Liège (Outremeuse, rue des Récollets) en 1741, protégé de Voltaire, de Marmontel, de Marie-Antoinette, il porte à son sommet l'opéra-comique, et meurt à Montmorency en 1813. Il légua son cœur à la ville de Liège qui inaugura son théâtre royal (derrière la statue de Grétry), en 1822, avec *Zémire et Azor*.

Mardi 26 septembre 1944.

Hier, lettre déchirante de tante Mathilde [Hollenfeltz] : les assassins de Jean l'ont fait marcher, puis courir dans la rue, à 3 heures du matin, pour^{mccxxii} l'abattre de huit balles qui lui traversèrent la poitrine et le cœur.

Impossible de me tenir à aucune occupation. N'ai pu lire que distraitemment *l'Isabelle* de Gide¹ ; et laisse en suspens d'autres lectures. Pourquoi le *Journal* de Gide, si nourrissant d'ailleurs, est-il si fatigant à absorber ? C'est le genre, sans doute.

Il pleut depuis trois jours sans interruption, et ce matin plus fort que jamais. On pense aux hommes qui se battent là-dedans, même la nuit. Insurmontable sentiment d'horreur. Canon lointain mais violent, hier, toute la journée. Cette nuit, nouvelles explosions et mitraillades, certaines très proches. Et pas moyen d'avoir une explication, un renseignement précis.

Midi.

Encore une matinée sottement perdue. Radio, puis courses au village, formalités de ravitaillement, etc. J'entre voir Sirandrey, qui me réentraîne au village : rencontres, parloles, etc. Tout cela absolument vain : personne n'a rien à dire, rien à raconter, rien à^{mccxxiii} livrer, ni moi à personne. Les gens de Tilff me paraissent « usés », jusqu'à la corde. M'interdire sévèrement ce genre d'imbécile badauderie.

Le temps du moins^{mccxxiv} s'efforce de s'éclaircir^{mccxxv}.

Jeudi 28 septembre 1944.

Arnhem² ! Les troupes qui y avaient atterri se sont décidément retirées, du moins ce qu'il en reste. Ce drame m'occupe l'esprit depuis plusieurs jours. Le

-
- 1 L'édition originale d'*Isabelle* de GIDE a paru en 1911 (Paris : Éditions de La Nouvelle Revue française). Peut-être Curvers prend-il connaissance du texte d'André Gide dans *La Nouvelle Revue française* de janvier, février et mars 1911 où il avait paru en préoriginale.
 - 2 Les divisions aéroportées, parachutées notamment dès le 17 septembre, ne parviennent pas à atteindre leurs objectifs : les Allemands offrent une résistance inattendue. Inconnue des stratèges alliés, la 9^e division SS Hohenstauffen et la 10^e division SS Panzer Frundsberg sont justement stationnées à Arnhem. Le 22 septembre, il ne

voici terminé, assez mal, mais enfin terminé pour les survivants. Quant aux autres... La radio^{mccxxvi} d'hier soir disait, de source anglaise, que les grands blessés avaient dû être abandonnés aux Allemands. Que pensèrent-ils, que pensèrent les prisonniers et que fut la dernière pensée de ceux qui moururent, en se voyant jetés dans le péril et délaissés sans secours ? Il paraît qu'une bonne partie des renforts et des armes qu'on leur envoya du ciel tombèrent aux mains des Allemands^{mccxxvii}, tant les conditions atmosphériques gênèrent l'opération.

Je n'arrive pas à me représenter la guerre sur le plan stratégique, politique, etc., mais seulement en me plaçant au point de vue des hommes, des individus qui la font. Eux-mêmes, sur quel plan supérieur à eux trouvent-ils les raisons de leur courage ? Quels motifs nous persuaderaient, nous, d'aller combattre en Amérique ? Je me rends compte que de telles questions se posent plus naturellement dans un petit pays comme la Belgique, où il n'y a rien pour exalter l'enthousiasme au-dessus des sentiments personnels et de l'esprit critique. La Belgique actuelle notamment semble vouloir se dépasser elle-même dans le sens de la platitude. Je parle, bien entendu, du monde officiel : ce nouveau gouvernement Pierlot¹ paraît en naissant^{mccxxviii} vieux de cinq ans, et réunit quelques-unes des figures les plus fripées d'avant la guerre. Le seul nom de Spaak, l'homme de toutes les compromissions, me cause une véritable nausée². La déception commence à se faire jour partout.

Pour Hyacinthe [Grandrieux]. Il y a chez la plupart des hommes, indépendamment de leur amour pour les femmes, un besoin de communauté, de fraternité avec les autres hommes (qui se manifeste^{mccxxix} à vrai dire surtout, mais non pas^{mccxxx} uniquement, en l'absence des femmes : camps de prisonniers, etc.). Chez l'homosexuel, ce besoin se confond avec l'amour et peut^{mccxxxi} se concentrer dans l'amour d'un seul être : il est donc porté à son comble et élimine facilement ses formes secondaires, qui^{mccxxxii} au contraire, chez

reste qu'un tiers des effectifs alliés tandis que les Allemands reçoivent des renforts. Montgomery renonce à l'opération « Market Garden » qui est un échec.

- 1 Le premier ministre et ministre de la Défense, le catholique Hubert Pierlot (1883-1963) et le socialiste Paul-Henri Spaak (le cabinet d'union nationale est alors composé de 19 ministres, membres de 4 partis) avaient gagné Londres, fin mai 1940. Le gouvernement Pierlot rentre à Bruxelles le 8 septembre 1944 et forme un ministère très contesté (le 26 septembre : 19 ministres, dont 2 communistes, 1 représentant de la Résistance et plusieurs sans porte-feuille) qui démissionnera le 7 février 1945 et sera remplacé par le gouvernement formé par le socialiste Achille Van Acker (1898-1975).
- 2 Au sujet de Spaak, l'historienne Maria de Waele parle de « caméléon politique » (« Politieke kameleon of ultieme overlever ? Michel Dumoulin's Biografie van Paul-Henri Spaak » dans *Brood en Rozen*, 1999, n° 4, p. 93-101). On le surnomme aussi « le socialiste en smoking ».

l'hétérosexuel, en sont la seule manifestation : camaraderies, grégairisme^{mccxxxiii}, actions collectives, etc. D'où, chez les hétérosexuels, cette propension profonde^{mccxxxiv} à la vie sportive, militaire, aux associations, équipes, etc. – où ils semblent n'engager qu'une part bien superficielle d'eux-mêmes, mais qui, débarrassée de toute sentimentalité consciente, leur^{mccxxxv} est néanmoins indispensable. Noter chez Hyacinthe la tendance à philosopher noblement sur son « cas ».

Nouvelles bombes volantes à Herstal (vingt tués,^{mccxxxvi} me dit Arnould), à Mont-Comblain. Cette nuit encore, de violentes explosions nous ont réveillés en sursaut. Ce matin, il fait beau. Rallumé du feu dans la bibliothèque.

2 heures et demie de l'après-midi.

Trois bombes volantes sont tombées depuis ce matin, dont les deux dernières, terriblement proches, viennent d'ébranler la maison jusque dans ses fondements. Vais-je devoir me décider enfin^{mccxxxvii} à déclouer les tableaux ?

De Boileau (lettre à M. de Maucroix, du 29 avril 1695) : « Notre langue veut être extrêmement travaillée. » Je suis à genoux devant cette phrase. La lettre de Boileau est citée dans *La N.R.F.* de^{mccxxxviii} mars 1911¹.

Autres perles, cueillies dans le numéro suivant :

« ... Quand on a l'honneur de parler français » (P.-J. Toulet)².

« ... L'italien... serait la plus belle langue moderne, si le français n'existait pas. Les autres langues sont ridicules. Depuis l'antiquité, il n'y a qu'une langue, le français, qui ait été travaillée par de véritables écrivains, et qui soit devenue un monument comparable au grec ancien » (Moréas, cité par Apollinaire dans les *Marges*, citées elles-mêmes par *La N.R.F.*, citée par moi)³.

(Tout ceci n'indiquerait-il pas en France, vers^{mccxxxix} 1911, un sursaut^{mccxl} de chauvinisme linguistique d'ailleurs^{mccxli} pleinement justifié à mon avis ?

1 Lettre (où Boileau se montre préoccupé de recherche essentiellement verbale en poésie, et indifférent au sujet) éditée dans *Lectures*, dans *La Nouvelle Revue française*, t. 5, n° 27, mars 1911, p. 477-479. François de Maucroix (1619-1708), ami de La Fontaine, qui lui dédie sa fable *Le Meunier, son fils et l'âne*, répondra à Boileau le 26 mai 1695.

2 Citation non retrouvée dans la revue. Dans son article « Contre le jargon », publié dans *Empreintes* en décembre 1949 – janvier 1950, Curvers fait encore allusion à Paul-Jean Toulet.

3 Note dans *La Nouvelle Revue française*, t. 5, n° 28, avril 1911, p. 641.

Même tendance dans tel échange de lettres entre Gide et Kurt Singer¹, dans telles remarques pertinentes de Schlumberger sur les^{mccxlii} traductions de Verhaeren par Stefan Zweig².)^{mccxliii}

« L'exactitude dans la représentation de l'objet inanimé annonce la décadence... On se contente de petites beautés quand on est impuissant aux grandes ; on imite, à tromper l'œil, des fauteuils et du velours, quand on ne peut plus peindre la physionomie de l'homme assis sur ce velours et dans ces fauteuils » (Chateaubriand)³.

Et n'oublions pas le mot prêté à M^{me} Strauss, mécontente de l'accueil fait en France à l'une des œuvres de son mari (*Salomé*, je crois)⁴ : « Il faudra revenir ici avec des baïonnettes. » Historique ou non, cette^{mccxliiv} phrase était d'une vérité profonde et d'ailleurs combien prophétique ! Même dépit furieux, quoique plus enveloppé,^{mccxlv} dans le^{mccxlii} plaidoyer pour^{mccxlii} la langue allemande^{mccxlviii} lourdement entrepris^{mccxlix} par K. Singer contre Gide, pourtant si mesuré.

Vendredi 29 septembre 1944.

Passé encore de perdre son temps à s'amuser, mais le perdre à des choses ennuyeuses, quelle aberration !

-
- 1 Lors de la première décade de Pontigny, en 1910, André Gide souhaite la présence d'intellectuels étrangers. Seuls le romancier anglais H.G. Wells, l'architecte belge Henry Van de Velde et l'étudiant allemand Kurt Singer (1886-1962) répondent à son invitation. En décembre 1910, Gide avait publié dans *La Nouvelle Revue française* un article, « La Suisse entre deux langues », où il affirmait la supériorité du français. Singer protesta dans une lettre publiée dans *La Nouvelle Revue française* de mars 1911 sous le titre « Défense de la langue allemande ».
 - 2 Si Curvers fait toujours allusion au numéro d'avril de *La Nouvelle Revue française*, ces remarques ne sont pas de Jean Schlumberger, mais de Félix Bertaux : F.B., « Traductions », dans *idem*, p. 630-632.
 - 3 CHATEAUBRIAND (Fr.-R. de), *Essai sur la littérature anglaise et Considérations sur le génie des hommes, des temps et des révolutions. Œuvres complètes*. S.l. : Elibron Classics, 2001, t. 15, p. 81 : « L'exactitude dans la représentation de l'objet inanimé est l'esprit de la littérature et des arts de notre temps : elle annonce la décadence de la haute poésie et du vrai drame ; on se contente de petites beautés quand on est impuissant aux grandes ; on imite, à tromper l'œil, des fauteuils et du velours, quand on ne peut plus peindre la physionomie de l'homme assis sur ce velours et dans ces fauteuils. Cependant une fois descendu à cette vérité de la forme matérielle, on se trouve forcé de la reproduire, car le public, matérialisé lui-même, l'exige. »
 - 4 Richard Strauss (1864-1949), compositeur et chef d'orchestre allemand, adapte la tradition wagnérienne notamment sur des textes d'Oscar Wilde (*Salomé*, 1905).

Samedi 30 septembre 1944.

Refusé tantôt de donner des leçons de latin à l'une des filles des Marcel Goffin¹. Je suis encore bien malhabile dans l'art de refuser, qu'il me faut, de toute nécessité, acquiescer au plus vite. N'est-il pas déjà trop tard ? Tant de gens se sont faits à l'idée que je suis indéfiniment disponible ! Le difficile, pour moi, est d'inventer des prétextes. Les vraies raisons sont impossibles à donner, et personne d'ailleurs ne les comprend. J'ai tenté de les expliquer aux Goffin : ils n'en sont pas moins restés près d'une heure, ruinant tout mon après-midi, à bavarder mornement. Quand je me plains des continuelles interruptions qui m'empêchent de suivre une pensée et d'écrire, chacun est persuadé que^{mcccl} la faute en est *aux autres*. Pour Marie, la faute en est à *moi*, ce qui est vrai au fond mais qu'elle ne devrait pas dire.

Paul [Curvers] avait annoncé sa visite pour 6 heures et je lui avais offert un bain. Dès 5 heures, j'allume le feu, mets l'eau à chauffer, nous préparons le souper pour trois, etc. Pas de Paul. À 7 heures passées, nous décidons de souper sans attendre. Pendant que nous écoutons la radio suisse (c'est la même chose tous les soirs), coup de sonnette : arrivée de Jean [Curvers] et d'Arnould, qui acceptent de profiter du bain. Nouveau coup de sonnette : voici Paul. Il ne veut pas rester, désirent rentrer à Hony avant que le petit [Alexis Curvers] soit couché. De mon invitation il paraît ne même plus se souvenir. Néanmoins il s'installe, et raconte incidemment qu'il s'est arrêté chez l'oncle Camille [Caganus], chez l'oncle Théo², etc. (il me semble même qu'il est allé chez le coiffeur). Alors, j'éclate aussi modérément que je le peux, et lui dis qu'il ferait mieux de me laisser croire que seul son travail à Chertal³ l'a empêché d'arriver à temps. Il prend la mouche aussitôt, annonce qu'il ne reviendra plus, etc. On réchauffe^{mcccli} cependant l'eau du bain (*on*, c'est moi) et on l'y pousse à son tour. Il y passe près d'une demi-heure^{mccclii}, pendant laquelle nous tenons salon avec Jean et Arnould, notre^{mcccliii} souper interrompu ne pouvant suffire pour cinq. Paul enfin sort de l'eau, se rassied, engage des bouts de conver-

1 Ne pas confondre avec l'ami Georges Goffin ni avec l'écrivain Robert Goffin. Un témoin nous signale que Marcel Goffin est un riche marchand de tissus qui tient un salon littéraire à Liège au lendemain de la guerre.

2 Théophile Halleux, fils de Théo Halleux et de Rosalie Donneaux (née à Wéris, 1850-1922), entrepreneur comme son père, marié à Hélène Schaltzin morte en 1973, dont il a eu cinq enfants : Christian, Anne-Marie, Hélène, Geneviève et Jacqueline. L'oncle Edmond (marié à Marie Wera, morte en 1944) et la tante Céline (1879-1965), sans enfant, frères et sœur d'Hélène Curvers-Halleux, complètent cette branche maternelle de la famille d'Alexis Curvers.

3 Dépendance de Herstal.

sation et a l'air d'avoir oublié complètement sa hâte de rentrer à Hony. Nous la lui rappelons discrètement et réussissons à pousser tout le monde dehors pour nous apercevoir que nous n'avons plus faim ; nous brusquons la fin du souper, je lave la vaisselle, il est dix heures, la soirée est fichue ainsi d'ailleurs que la journée, qu'une infinité de journées. Paul, comme tous les autres, est convaincu qu'il a le plus grand respect pour mon « travail ».

C'est à moi finalement que Marie, aussi excédée que moi et suivant son habitude en pareil cas,^{mccliv} adresse ses reproches (j'ai mis tout le monde sur ce pied-là, etc.). Non sans raison. À d'autres moments, elle s'accuse de « peser sur ma vie ». Elle ne se rendra jamais compte que sa vraie, sa seule infirmité, c'est son désordre, et je ne peux pas le lui apprendre. Du matin au soir, je cours à travers la maison. Je^{mcclv} fais rarement quoi que ce soit durant un quart d'heure d'affilée. Même les articles de *La N.R.F.*, la seule lecture dont je sois capable maintenant, sont trop longs.

Tout cela tandis qu'une bombe volante risque à tout moment de nous éclater sur la tête. Les nouvelles de la guerre sont, aujourd'hui, des moins rassurantes.

Dimanche 1^{er} octobre 1944.

Nous allons au cinéma de Tilff, bêtement, par badauderie, pour revoir un film américain, un dessin animé. Attente devant le guichet^{mcclvi} dans une foule compacte, que parviennent à fendre, non sans mal, des spectateurs qui ont pris d'avance leurs billets : il eût été trop simple d'ouvrir à ceux-ci une autre entrée ; trop simple aussi de numéroter les places. Mais non : on attend de voir que la salle est pleine pour nous avertir qu'il est inutile de rester. Nous faisons demi-tour, moi plutôt soulagé d'échapper à cette vulgarité, honteux même d'y avoir déjà trop consenti. Ce cinéma est depuis son origine une entreprise de la plus basse sorte. Il a fallu, pour le construire, abattre clandestinement un^{mcclvii} immense cèdre du Liban, qui était l'honneur du rivage. Nous nous promenons au bord de l'eau.

Affreuse impuissance. Plus^{mcclviii} un mot ne peut sortir de ma plume, plus une idée de mon cerveau. Lu, pour tenter de me ranimer, *Le Désert de l'amour*¹, puis le bel essai de Schlumberger sur *Le Règne de l'artiste*². Il me

1 L'édition originale du *Désert de l'amour* de François Mauriac a paru dans la collection « Les Cahiers verts » en 1925 (Paris : Bernard Grasset).

2 Cet article paru dans *La Nouvelle Revue française* en février et mars 1910 (nos 14 et 15) est recueilli dans SCHLUMBERGER (J.), *Œuvres (1903-1912)*. T. 1. Paris : Gallimard,

faut relire deux ou trois fois chaque phrase. À peine suis-je un peu mis en train : coup de sonnette. C'est mon frère Jean (Arnould est déjà revenu ce matin) : il apportait un pneu à réparer chez Surlémont, n'a trouvé là personne, vient le déposer^{mccclix} chez nous, se dispose à entrer. Cette fois, la force me manque, positivement, d'affronter une nouvelle « conversation ». Je lui dis que je suis occupé, que^{mccclx} je ne m'interromprais pas sans dommage... Aussitôt Jean me découvre un de ses meilleurs côtés : sans insistance, sans question, sans l'ombre d'un reproche indirect, il s'excuse, s'efface, m'embrasse et s'en va. C'est alors moi qui flanche : je vois mon frère s'éloigner, peut-être déçu ; je pense à sa vie si peu comblée, si rude, et je suis accablé de remords, lesquels, bien entendu, entravent longtemps le faible élan de ma lecture.

Un soldat nègre poussait en passant un extraordinaire éclat de rire, d'abord grave, puis strident, suraigu, presque sinistre. Il pleut épouvantablement. Ce qui me ronge peut-être à mon insu, c'est l'arrière-pensée constante de la guerre toute proche et des hommes qui combattent. Ma lamentable torpeur me rend à moi-même haïssable. Impossible de me désenvoûter. Est-ce que je suis en train de devenir neurasthénique ? Ce journal trop^{mccclxi} copieux est mon seul et misérable alibi ?

Comme je monte fermer les rideaux, l'averse redoublant, j'aperçois sous un arbre de la route des gens avec une voiture d'enfant. Leur crier qu'ils entrent se mettre à l'abri ? courir leur ouvrir la grille ? Ma voix,^{mccclxii} ma volonté^{mccclxiii} se refusent à cet effort qu'il faudrait faire. Et de vilaines pensées me viennent : « Ils n'avaient qu'à rester chez eux », etc. La pluie se déchaîne^{mccclxiv} davantage. C'est bien, je vais descendre, les appeler. Non pourtant sans achever de^{mccclxv} fermer les rideaux à l'étage. Enfin^{mccclxvi} je descends, prends mon manteau, m'élance vers le jardin... Trop tard. De^{mccclxvii} la terrasse, je vois ces gens qui fuient en courant, traînant la voiture, vers quel autre refuge ? Ma bonne intention, si j'ose dire, en reste là.

Sentiment insurmontable de ma déchéance physique et morale. C'est peut-être ainsi que nous allons, maintenant seulement, subir les conséquences de la guerre (de la dénutrition, de l'ennui, de l'angoisse),^{mccclxviii} en payer le prix.

1958, p. 189-197, avec ce commentaire : « Luttant à la fois sur deux fronts, à la fois contre une littérature stagnante et contre celle qui prend le mors aux dents, nous n'évitons pas toujours les confusions entre les adversaires [...] [U]n art est fragile quand, trop confiant dans sa virtuosité, il croit pouvoir se passer de "sujet" ». Mais « un beau sujet ne suffi[t] pas à faire une belle œuvre d'art ».

Mardi 3 octobre 1944.

Il est permis de se demander si l'État belge, comme tel, existe encore, s'il survivra aux profondes et nouvelles divisions qui s'ajoutent aux anciennes (entre Flamands et Wallons, etc.). L'action du gouvernement, en tout cas, est nulle, et nous sommes en pleine anarchie. On a démis tous les fonctionnaires ayant travaillé sous l'occupation, mais rien n'était^{mccclxix} prévu pour leur remplacement. Il en résulte que l'autorité est à qui veut la prendre. Pendant ce temps, ces messieurs de Bruxelles, ignorant tout de la vie du pays (qui, réciproquement, les ignore encore plus), consacrent leurs soins à des questions de politique intérieure d'avant guerre (« dosages ministériels », etc.).

Pas une voix ne se fait entendre, pas un ordre n'est donné, pas une idée ne s'exprime. Louis XVI recommence. Abstention sur toute la ligne. Si au moins nos dirigeants, incapables de refaire l'unité du pays^{mccclxx} autour de quelques grands principes, s'occupaient de résoudre pratiquement les problèmes immédiats, les seuls d'ailleurs qui intéressent la population : ravitaillement, etc. Lucien Surlémond, rentré hier d'Ardenne, me dit que les vivres s'y accumulent dans les fermes : le beurre n'y trouve pas acheteur à 50 francs le kilo, alors qu'il atteint 400 francs à Liège et 800 à Bruxelles (Gui[ll]aume Curvers] vient de m'envoyer un S.O.S. auquel je ne pourrai répondre). Les^{mccclxxi} citoyens^{mccclxxii} qui ont des vélos ne demanderaient qu'à aller se pourvoir eux-mêmes. Mais l'armée blanche veille sur les routes, mitraille au bras, et refoule, fouille, dépouille impitoyablement. Cela s'appelle : réprimer la fraude. Bien entendu, ces valeureux moralistes réquisitionnent pour eux-mêmes tout ce qu'il faut, et leurs amis disposent de camions, de laissez-passer et de protections qui leur permettent de frauder sur une grande échelle. Ces faits sont officiellement niés ou ignorés. La^{mccclxxiii} gendarmerie et la police régulières, d'ailleurs toujours désarmées, ont complètement disparu. Le mécontentement, dans les villes et dans les campagnes, commence à gronder avec unanimité. Le général Eisenhower vient, pour la troisième fois, et^{mccclxxiv} du ton d'un homme à qui la moutarde monte au nez, d'enjoindre aux troupes clandestines de rendre leurs armes¹. Il ne reste plus qu'à les leur prendre.

Il paraît que nous commençons à jouir d'une réputation des plus brillantes dans l'esprit des Américains.

1 Le général devra encore réitérer son injonction. On se plaint partout de l'attitude du Front de l'Indépendance. Les bons éléments, courageux résistants, sont retournés à la vie civile, les autres terrorisent les campagnes. De plus les différents groupes de résistants se querellent pour le pouvoir.

Qu'il y ait eu des héros et des martyrs dans les armées clandestines, nous le savons de reste : nous en connaissons bon nombre qui sont morts en combattant, tous jeunes gens d'élite. Mais toute une racaille s'est montrée plus prudente^{mcclxxv} : c'est celle qui opère à présent. Il y a là, soit une manœuvre d'une terrifiante habileté, soit une application fatale de la loi selon laquelle, en Belgique plus qu'ailleurs, c'est toujours le plus bas qui domine. Aucune dignité, aucune tenue. Rien ici ne se fait en vertu d'une idée. C'est partout la médiocrité roublarde, et toutes les valeurs qu'on invoque, civilisation, culture, etc. n'existent qu'à l'état d'ersatz. Ce qui rend la chose mystérieuse, c'est que cependant les individus de bonne qualité n'y sont pas moins nombreux qu'ailleurs. Mais, au lieu de donner le ton, force leur est de se confondre avec le troupeau, – ou de s'en isoler totalement à leurs risques et périls^{mcclxxvi} : j'ai moi-même expérimenté successivement ces deux attitudes, et c'est à la seconde que je m'en tiens. Mon seul désir serait de vivre en France, fort à l'écart, et encore ai-je peur de me faire là-dessus de grandes illusions.

Mardi soir.

Pluies interminables. On a l'impression que ce sont elles qui font durer la guerre...

Le général Bor^{mcclxxvii}, commandant les insurgés de Varsovie, a capitulé hier soir après avoir épuisé ses dernières^{mcclxxviii} ressources¹. Je ne sais si l'histoire de cette guerre comptera aucun épisode plus honteux que^{mcclxxix} ces deux mois de résistance héroïque et trahie.

Jeudi 5 octobre 1944.

Marc Blampain, qui fait fort bien la revue de la presse à Radio Paris, s'étonne ce matin du silence des journaux sur la reddition de Varsovie.

1 Tadeusz Komorowski (1895-1966), dit général Bor, commandant en chef de l'armée clandestine polonaise de l'intérieur, capitule le 2 octobre après 63 jours de bataille, pendant que les troupes russes attendent de l'autre côté de la Vistule, à quelques kilomètres de la ville, la destruction de celle-ci et la capitulation de la résistance non-communiste.

Il signale^{mccclxxx} d'autre part un fait^{mccclxxxii} qui nous émeut bien doucement : dans *Le Figaro*, « magnifique article » de Jean Schlumberger¹. C'est la première nouvelle que nous avons de lui.

À me relire, je vois bien qu'il me faut remettre en question certains de mes jugements trop sévères, unilatéraux et chagrins sur l'armée blanche. Certes, hier encore, Sophie Surlémont me disait combien elle est impopulaire dans toute l'Ardenne, combien sont déplaisants ces gamins mal embouchés qui brandissent des mitraillettes aux croisements des routes. Mais rien n'est si simple. J'ai admiré d'autre part la bonne volonté d'Edgard Colson qui l'autre jour, conscient de remplir une mission civique, partait à moto, suivi d'un camion d'F.I., afin de pourvoir au ravitaillement de la commune. D'autre part encore, certains de ces F.I., en patrouille ou montant la garde, font, par leur tenue, leur cran, leur gentillesse, la meilleure impression : j'ai reconnu en plusieurs d'entre eux certains de mes anciens élèves de l'athénée. Ne désespérons pas. Quelques abus, quelque grabuge sont^{mccclxxxiii} évidemment inévitables dans les jours que nous traversons. La carence, la lenteur des pouvoirs légaux sont la cause principale du mal. Ces messieurs de Londres n'avaient rien prévu. Leur retour a mis fin à l'organisation boiteuse du temps de l'occupation. Il fallait une autre organisation toute prête à y substituer immédiatement.

Combien ce journal reflète mal mes pensées ! Elles vont presque tout entières aux hommes qui peinent et qui meurent sur les champs de bataille, si proches de nous. Or, je ne parle guère ici que de détails auxquels je n'attache que bien peu d'importance, et qui en réalité n'en ont aucune, *puisque les Allemands sont partis*. Je dois me défier de certain esprit chagrin qui s'empare facilement de moi dès que j'écris. Tendance à croire que l'essentiel n'a pas besoin d'être dit.

L'essentiel, c'est ce que formule admirablement un mot^{mccclxxxiii} de Pierre Bénard^{mccclxxxiv} cité hier ou avant-hier à la radio (dans l'émission *Sur le pas de la porte*)². Sous l'occupation, dans un bistrot de la rue des Saints-Pères,

-
- 1 SCHLUMBERGER (J.), « Devoir d'aïnesse », dans *Le Figaro* (Paris), 118^e année, n° 39, 4 octobre 1944, p. 1. À propos de l'avenir de la bourgeoisie et de son rôle. Dans une chronique antérieure, Schlumberger écrivait, pendant la guerre, « ne cédant rien sur son devoir d'aïnesse, une élite a beau être exclue du pouvoir politique, elle n'en revendique pas moins l'honneur de répondre pour le pays et de le représenter dans les passes difficiles. » (« Nouveaux Jalons », dans *Œuvres (1940-1944)*. T. 5. Paris : Gallimard, 1960, p. 189).
 - 2 Pierre Bénard (1898-1946) commence sa carrière de journaliste dans les années 20 à *L'Œuvre* et à *Bonsoir*. Auteur de romans comiques et de nombreuses préfaces pour des ouvrages sur l'actualité judiciaire, il fait également du grand reportage pour divers hebdomadaires dont *Gringoire* (il s'en éloigne en 1934). Il entre au *Canard enchaîné*

quelques journalistes « résistants » parlaient nostalgiquement de la démocratie et en cherchaient une définition. – Pour moi, dit Bénard, c'est bien simple : en démocratie, quand on sonne chez moi à 5 heures du matin, je sais toujours que c'est le laitier¹.

Jeudi soir.

Cet après-midi au cinéma de Tilff. Salle glacée, pannes d'électricité. Plusieurs Américains, blancs et noirs, ceux-ci aux rires sonores. Ils dégagent, parmi la foule qui se ressent de la longue pénurie de savon, une bonne odeur de propreté saine et fleurie, de chair choyée. Ils ne comprennent rien au dialogue français. Les indigènes, en revanche, baragouinent l'américain avec une aisance qui me surprend. Film idiot, mais c'est notre premier film américain et nous [nous] amusons comme des gosses.

Marcel De Corte a vu à Liège^{mccclxxxv} mon ami Jean Wilmart, nommé substitut de l'auditeur militaire. Et Wilmart lui a dit, parlant de la trahison dans les milieux industriels : « Ce n'est pas une gangrène, c'est une septicémie. Quatre-vingts pour cent des industriels de la région liégeoise ont collaboré volontairement avec les Allemands. Ceux-ci ont abandonné, probablement avec intention, deux tonnes de documents dont le dépouillement m'effare : lettres adressées à "mon cher général", offres de fournitures militaires, félicitations à l'occupant pour la répression des grèves, etc. » Quoique découragé d'avance, Wilmart se dit résolu à porter le fer dans la plaie, et cela ne m'étonne pas de lui. Si on l'en empêche, il se démettra publiquement. Mais pourra-t-il tenir bon ? Jusqu'à présent, on n'a guère inquiété que le lampiste. Les collaborateurs haut placés,^{mccclxxxvi} c'est-à-dire riches, courent les rues. Si on leur demande des comptes, ne reformeront-ils pas un parti rexiste ? Si la justice s'obstine contre eux, ne deviendra-t-elle pas forcément communiste ? Telle est la crainte de De Corte. Je lui dis que nous venons de voir un film documentaire où est^{mccclxxxvii} exalté le « sacrifice » du roi Léopold III, lequel engageait les Belges, après la capitulation de mai 40, à se remettre au travail². Dans ces

en 1923, dont il devient le rédacteur en chef en 1936. Il s'oppose à Jean Galtier-Boissière à propos de l'intervention militaire de la France en Espagne. Il collabore, au début de 1944, au journal clandestin *Défense de la France*, à *Combat* et aux *Lettres françaises clandestines*.

- 1 On attribue cette définition de la démocratie à Churchill.
- 2 Le Prince Charles a été élu régent le 20 septembre 1944. Une campagne est menée par la gauche contre le retour du roi, à qui l'on reproche essentiellement sa politique de neutralité avant la guerre, sa rupture avec le gouvernement belge en mai 1940,

conditions, le roi lui-même^{mccclxxxviii} ne se soustrayant pas à^{mccclxxxix} la domination allemande et préférant les sentiments aux principes, la Belgique perdait nécessairement sa fermeté morale, sa cohésion, sa raison d'être. De Corte en convient mais^{mccxc} veut rester belge par manque de désir de devenir autre chose : pour les Français, dit-il, nous ne serions que les « petits Belges ». Cela révèle tout un caractère. Pour moi, ce qui m'arrête de trop souhaiter le rattachement à la France, ce serait plutôt la crainte que les Français, avec raison, ne veuillent pas du cadeau. D'ailleurs, les Belges ne seront jamais contents. Tout ce qu'ils méritent, en somme, c'est précisément d'être belges. Abstenons-nous de toute politique.

Samedi 7 octobre 1944.

Nouvelles rien moins que rassurantes : violentes contre-attaques allemandes, combats « aux péripéties changeantes », etc. De là sans doute l'énorme canonnade que nous avons entendue hier et cette nuit constamment : il^{mccxcii} nous semblait que quelqu'un marchait à l'autre bout de la maison. Mais n'était-ce pas l'armée allemande qui tirait ?

Rêvé cette nuit que les Allemands revenaient. J'avais installé mon matériel de reliure dans l'atelier du menuisier de la rue Paradis^{mccxcii} (devenu l'atelier de Jean-Louis) ; nous habitons en face, dans la maison de mes grands-parents. L'alerte m'était donnée d'abord par une visite de cousine Berthe¹, prudente et

son entrevue avec Hitler (à Berchtesgaden, le 19 novembre 1940), son remariage (le 6 décembre 1941) avec Lilian Baels, fille d'un gouverneur d'une province flamande, son abstention au moment des déportations d'ouvriers belges à partir du 6 octobre 1942 et sa propre « déportation » en Allemagne en juin 1944. Les catholiques refusent l'abdication du roi. L'opinion belge se passionne pour la « Question royale » et les provinces de Liège et du Hainaut entrent même en rébellion ouverte contre l'État. Léopold III finira par céder le trône à son fils, Baudouin I^{er}, en juillet 1951. On voit déjà l'amorce de la polémique. Alexis Curvers et Marie Delcourt, soucieux de l'avenir de la Belgique, adopteront alors une attitude plus léopoldiste, rejoignant ainsi quelque peu De Corte, pourtant trop « calotin » aux yeux de Marie.

- 1 Probablement fille d'une tante maternelle d'Alexis, la cousine Berthe, institutrice, est appréciée de Marie : « Quelle brave et authentique créature ! » écrit-elle en 1935. « Berthe est épatante, tu sais. J'ai l'impression qu'elle est complètement exempte d'avarice (au sens latin) et très détachée des potins dont se nourrit sa sœur. [...] Ce qui est touchant aussi, c'est son amour pour sa mère qui, visiblement, préfère les autres enfants, surtout, bien entendu, le fils. Berthe est institutrice dans l'âme, aimant les enfants et faisant ce dur métier avec un parfait désintéressement », ajoute-t-elle dans une lettre à son mari. Voici ce que Berthe écrit à son cousin en 1944, à propos

fort inquiète ; puis par l'apparition d'un uniforme allemand : c'était le greffier qui assista à mon interrogatoire le 14 juillet et que j'avais trouvé assez aimable pour moi, voire assez fin, mais fort brutal dès qu'il causait avec ses pareils (ses éclats de rire au téléphone, ponctués de grands coups de la main sur sa cuisse). Il venait me prévenir d'avoir à quitter l'atelier au plus tôt, par précaution. Je déménageais alors l'essentiel de mon matériel, non sans abandonner certaines choses, comme des tas de colle en poudre, difficile à transporter. L'atelier du menuisier une fois remis en son état primitif, je me promenais dans la ville, une ville étrange, avec des rues montantes et tournantes, et y rencontrais en effet plusieurs Allemands, mais désarmés et paisibles. Et mon angoisse se mêlait de perplexité.

Ce matin paraissent les décrets financiers. On doit échanger les billets et chacun ne pourra conserver jusqu'à nouvel ordre qu'une somme de 2 000 francs¹. Excellente mesure, mais dont l'aspect révolutionnaire va sans doute faire beaucoup de bruit.

Soir.

En effet, grande effervescence à Liège. Chacun trouve qu'on aurait dû s'y prendre autrement, etc. Et pas moyen de changer un billet de 100 francs. Des cafés sont fermés, parce que trop de clients y consommaient^{mccxciii} seulement pour faire de la monnaie. Tout le monde feint de se croire ruiné, alors que la vraie crainte vient de ce qu'on a trompé le fisc et qu'on ne sait trop comment justifier son avoir.

d'une obscure dispute familiale : « les Halleux sont assez secs en général. Ils ne connaissent pas beaucoup la sensibilité ! Ils ne nous ressemblent pas, n'est-ce pas ? Tu as auprès de toi Marie qui te comprend bien ; puis la tante Anna qui t'a toujours tant admiré et aimé ; tu as tes frères, tu as moi...Tu as ma sœur et mes nièces qui ont beaucoup de sympathie pour toi. [...] Tu vois que même du côté maternel de ta famille, tu as quand même bien des sympathies, peut-être pas celles que tu désirerais tout à fait mais elles sont quand même très sincères... »

1 Pour pallier l'inflation monétaire (155 milliards contre 43 en 1940), le ministre des Finances Camille Gutt entreprend, le 6 octobre 1944, une opération hardie de blocage du papier-monnaie et des comptes en banque. Il fait rentrer tous les billets de 100 francs et plus, en échange de nouvelles coupures (2 000 francs par personne), réduisant ainsi la masse monétaire en circulation à 54 milliards. L'excédent est divisé en deux parts : 40 % remboursables progressivement et 60 % « définitivement bloqués » par l'État.

Mon oncle Camille [Caganus] est peut-être le seul homme de Belgique qui soit parfaitement en règle. Il n'a pas gagné un sou pendant la guerre, et il tient d'avance le discours^{mccxciv} par lequel il présentera sa défense devant « ces messieurs ». L'oncle Gérard [Curvers]^{mccxcv} vient d'acheter une voiture, a placé son argent dans quantité de bronzes et^{mccxcvi} de tableaux sans la moindre valeur, et il endosse maintenant des sommes diverses à tous les miséreux de ses relations.^{mccxcvii}

Pendant que ces graves soucis agitent les Belges, les Allemands inondent et détruisent la Hollande et^{mccxcviii} massacrent les Polonais, les Américains percent le front au nord d'Aix-la-Chapelle, les Russes commencent une offensive gigantesque, 5 000 avions ont bombardé hier l'Allemagne et les Alliés découvrent en Grèce, d'où les Allemands emportent jusqu'aux meubles, une misère effrayante.

Dimanche 8 octobre 1944.

Ce matin à Hony. J'en reviens chaque fois malade : enfants piaillants, criailleries entre Paul [Curvers] et Nic, etc. L'imbécillité de ces derniers paraît décidément incurable. Paul a des torts immenses. Mais Nic, appuyée sinon inspirée par Marthe [Arnould-Viroux], au lieu d'y chercher remède, n'en tire argument que pour aggraver sa propre incapacité. Le ton qui règne dans ce ménage, et autour de lui, est intolérable. Je tremble en songeant à ce que promet d'être l'enfance du petit Alexis. J'ai cent fois tenté de rappeler Paul au sentiment de sa responsabilité. Il m'écoute avec intérêt, heureux et fier d'être l'objet de mes préoccupations, et ne tient aucun compte de ce que je dis. Dire que de tels individus procréent ! J'avais espéré que, mes frères se mariant, le fardeau qu'ils sont pour moi s'allégerait : le poids s'en est simplement accru de celui de leurs femmes et enfants. Que je voudrais avoir le courage de secouer tout cela de mes épaules ! De plus en plus, l'institution familiale me semble détestable.

Denise Périer a vu un déporté évadé d'un camp de^{mccxcix} Duisbourg¹, où se trouve son mari. Il paraît que les surveillants allemands se font de plus en plus doux à mesure que les Alliés approchent. On s'en étonne. Je trouve cela fort vraisemblable, typiquement germanique. À preuve ce fait noté par Jacques

1 Duisbourg, ou plutôt Duisburg, est une commune flamande de la province de Brabant, située à 20 km de Bruxelles, mais le camp de Moers, près de Duisburg, en Allemagne rhénane, sert de prison et héberge des travailleurs civils.

Ochs¹ (*Pourquoi pas ?* du 15 septembre), alors qu'il était détenu comme juif au camp de Malines² et à la veille d'être déporté en Pologne : « ... Brusquement, nous constatâmes un changement d'attitude chez les "Boches" qui nous gardaient. Ils devinrent beaucoup plus doux ; le commandant lui-même nous tint un discours afin de nous persuader qu'il nous avait toujours bien traités. Puis, *les larmes aux yeux*, tout empli d'une touchante émotion, *il embrassa quelques-uns des détenus* !... Le lendemain, ses hommes pillaient le camp et se sauvaient en voitures³ » etc.

Lundi 9 octobre 1944.

Terminé l'absurde journée d'hier en me donnant une indigestion de journaux, non moins absurde : c'est fini, je n'en achèterai plus un seul.

Mauvaise nuit, précédée et suivie des plus sombres rêveries : impossible de me distraire un instant de ma double obsession (drames familiaux et horreurs de la guerre).

Ce matin, dans un éclair subit, l'idée me vient de recommencer entièrement mon roman sur un nouveau plan, purement chronologique. C'est la composition actuelle, trop compliquée, qui m'empêche d'avancer, malgré une foule d'idées que je n'ai pas toujours le temps de noter. L'ennuyeux est que ma plume ne suit l'inspiration que de très loin, avec un retard qui la rend froide et laborieuse.

Mardi 10 octobre 1944.

Grande parole : « Nous voulons la sécurité matérielle seulement pour assurer, dans tous les pays, le développement de l'esprit humain, la liberté des

-
- 1 Peintre, portraitiste, caricaturiste, Jacques Ochs (1883-1971), né en France, vient à Liège en 1893 où il fait ses études et devient directeur du Musée des Beaux-Arts (1934) et de l'Académie (1937). Arrêté en 1940 pour une caricature d'Hitler publiée dans le *Pourquoi pas ?*, il est interné au fort de Breendonck, relâché en 1942 mais arrêté de nouveau en 1944. Condamné à mort, il est sauvé *in extremis* par l'arrivée des Anglais.
 - 2 La caserne Dossin où étaient rassemblés les Juifs avant leur départ pour les camps de la mort.
 - 3 Extrait de l'interview d'Ochs (J.) : *Pour un dessin ? L'Odyssée de Jacques Ochs*, dans *Pourquoi pas ?* (Bruxelles), 34^e année, n° 1346, 15 septembre 1944, p. 1177a.

aventures spirituelles. » C'est W. Beveridge qui écrit cela, dans un article cité par l'excellente publication française *Choix*¹.

Dans le même fascicule, un intéressant rapport^{mccc} sur la « Tennessee Valley Authority² ». Je le montre à deux jeunes Américains, grands, doux et magnifiques : justement, ils sont employés dans cette gigantesque entreprise. Ils devaient revenir ce soir, souper et prendre un bain. Nous les avons attendus en vain, assez amèrement déçus à mesure que l'heure passait. Sans doute quelque contre-ordre les a-t-il empêchés... à moins qu'ils n'aient préféré de plus joyeux plaisirs à ceux que peut offrir^{mccci} notre maison si austère, si retranchée de la vie !...

Littéralement prostré dans l'abominable sensation de mon impuissance. Accepté aujourd'hui de collaborer à l'œuvre d'accueil et d'hébergement qui^{mccci} se fonde en vue du retour des prisonniers et déportés. Vais-je avoir besoin de ce genre d'activité pour oublier mes problèmes intimes et pour garder du moins un faible, un artificiel contact avec la vie ?... Moi qui sentais en moi tant de possibilités merveilleuses, par quel mauvais sort les vois-je s'abîmer toutes dans un gouffre stérile ? N'est-il pas trop tard pour en sauver quelques-unes ? Je vais avoir 40 ans. Oh ! non, je ne me repens pas d'avoir mangé mon blé en herbe, mais bien plutôt d'en^{mcciii} avoir trop réservé qui à présent se dessèche. L'aventure qui consiste à passer à côté de toutes les réalités a peut-être un sens, mais je ne découvre pas lequel : que ferai-je ? de quoi servira ma vie ? pourquoi aurai-je été si soigneusement préservé ?

Jeudi 12 octobre 1944.

Nègres, hier soir, sur la route, éperdus de désir et ne sachant où s'adresser.

Ces mots, « sur la route », qui reviennent constamment dans ce journal, disent assez le vide de ma vie : il ne se passe rien que « sur la route », et il ne s'y passe jamais rien... Petit tronçon de route empierrée, banale et morte : mon horizon depuis cinq ans.

-
- 1 Nous n'avons pas eu accès à une collection de cette revue. William Beveridge, baron de Tugall (1879-1963), homme politique, économiste britannique, libéral et admirateur de Keynes, est l'auteur, en décembre 1942, d'un célèbre rapport où il expose son système de sécurité sociale basé sur la solidarité, qui est au cœur du *Welfare State*.
 - 2 Créée en 1933, la TVA est une entreprise américaine chargée de la navigation, du contrôle des crues, de la production d'électricité et du développement économique de la vallée du Tennessee (Mississippi).

L'insuffisance de l'alimentation doit être une des causes de mon actuel dépérissement, physique et moral : je me console du moins par cette explication. Évidemment, je traverse une crise. Mais elle est faite de facteurs négatifs : je n'aime, ne désire, ne fais, ne projette plus guère. Et me voici devenu bien chagrin, soupçonneux et sauvage. Un rien m'irrite. Je ne sens plus beaucoup d'amitié pour les hommes. Serait-il temps encore de rajeunir ?

On annonce que des troupes néo-fascistes marchent sur Domodossola¹, naguère libérée par les partisans et que les habitants présentement évacuent, épouvantés comme je le suis dans les cauchemars où je me figure que les Allemands reviennent ici. Les gens s'enfuient dans les montagnes.

Vendredi 13 octobre 1944.

Je^{mccciv} retrouve une lettre de William Rey² à Marie, à propos de ses *Légendes et cultes de héros en Grèce*³. « ... Quelle richesse d'imagination dans ces âges ! Ne devons-nous pas être honteux de ruminer depuis 2.000 ans notre sec dogme paulinien sur la chute et le fils qu'il fallut envoyer pour racheter^{mcccv} les âmes ? Il est vrai que nous nous sommes montrés infiniment persistants et habiles dans la découverte des conséquences morales de nos croyances religieuses. Les Grecs avaient la faute mais nous avons le péché, et cela nous permet de nous torturer bien davantage.

« Je ne peux cependant m'empêcher de penser pour les âmes d'aujourd'hui et de demain qu'il est temps de trouver autre chose et de ne plus attacher la foi en Dieu, qui est une merveilleuse puissance chez l'homme, à un récit qui n'est qu'un beau drame, plus beau peut-être mais non très différent de tous ceux que vous analysez si bien. »

-
- 1 La République partisane de l'Ossola, dont Domodossola est le centre, au pied du Simplon, se soustrait à l'occupation nazie et conserve des structures démocratiques : de nombreux opposants à Mussolini y trouvent refuge. Mais le 22 octobre, les Allemands prendront d'assaut Domodossola dont les habitants fuiront vers la Suisse.
 - 2 Ami de Marie Delcourt. Frère de Jean Rey, avocat près la cour d'Appel de Liège, député libéral de Liège.
 - 3 DELCOURT (M.), *Légendes et cultes de héros en Grèce*. Paris : Presses universitaires de France, 1942.

De Jean-Richard Bloch (déjà !), dans *Comment on fait une^{mcccvi} section d'infanterie (N.R.F. du 1^{er} octobre 1911, p. 467)*¹, à propos^{mcccvii} d'un lieutenant inspectant sa troupe à l'exercice, cette phrase :

« Il avait un curieux sourire, ce curieux sourire d'homme à homme dont bien des femmes ont envié toute leur vie la bonté. »

Voilà qui va beaucoup plus loin que tout le laborieux « unanimité² » du morceau. Pour moi,^{mcccviii} tout en sentant fortement la vérité de la remarque, je serais^{mcccix} porté à observer plutôt « ce sourire (banal ? tendre ? heureux ?) d'homme à femme, dont quelques hommes ont envié toute leur vie, non pas la bonté... mais quoi ? »

Il paraît que la croix gammée, ce soir, ne souille plus l'Acropole.

Dimanche 15 octobre 1944.

Levés dès 4 heures du matin, par impossibilité de dormir.

Je lis les lettres de lord Chesterfield à son fils³, traité d'éducation fort apparenté à *l'Homme de cour*⁴. Ce genre d'ouvrages me fait toujours faire de cruels retours sur moi-même : l'idéal en est trop haut à atteindre, et je le trouve trop admirable. Mais le curieux est que ces moralistes qui visent à former un homme parfait aient eux-mêmes, si souvent, manqué leur vie et même leur propre personnage.

Appris la mort probable du pauvre cher Benjamin Crémieux⁵, survenue dans un camp allemand où il avait été interné soit comme juif, soit comme haut fonctionnaire de ce^{mcccx} Quai d'Orsay où il m'avait si affablement reçu à

-
- 1 *La Nouvelle Revue française*, t. 6, n° 34. Jean-Richard Bloch (1884-1947), écrivain, essayiste, poète français est surtout connu comme militant antifasciste. Sa fille, France, est décapitée à Hambourg en 1943.
 - 2 Le principal représentant de cette doctrine littéraire d'après laquelle l'écrivain doit exprimer les états d'âme collectifs est Jules Romains.
 - 3 *Choix des lettres du lord Chesterfield à son fils*. Traduites de l'anglais par M. Peyron. Londres et Paris : Nyon l'aîné, 1776. Nous ignorons si Curvers lit ces lettres dans cette édition ou dans des extraits donnés par une revue.
 - 4 De Baltasar Gracián.
 - 5 Benjamin Crémieux, né en 1888, incarne le type même de l'intellectuel juif, cosmopolite et brillant, victime des idéologues racistes. Publiée en 1924, dans *La Nouvelle Revue française*, la première étude sur Proust. Arrêté en avril 1943, il est mort à Buchenwald le 26 mars 1944.

l'époque de *Bourg-le-Rond*. C'est lui qui, sur la recommandation de Pierre Abraham¹, m'avait introduit à *La N.R.F.*

Mercredi 18 octobre 1944.

C'est de plus en plus le matin que je devrais écrire, fixer^{mcccxi} du moins sommairement les embryons d'idées dont je me sens « gros » au réveil. Il y a comme une nuée dans mon esprit, pleine de promesses et de mystères qu'il faudrait percer. Mais alors interviennent la radio, l'ouverture des rideaux, ma^{mcccxi} toilette,^{mcccxi} l'entretien du feu, la corvée des cigarettes,^{mcccxi} le déjeuner, le ménage, puis les courses, et je me retrouve à midi complètement à sec. Il ne me reste plus que des bribes de pensées,^{mcccxi} des souvenirs de faits ou de mots, alors que,^{mcccxi} ce qu'il aurait fallu saisir et retenir, c'était l'impression de l'ensemble où ils baignaient, impression maintenant effacée.

Ma plume est toujours en retard sur ma pensée, et ma pensée elle-même sur mes impressions. Je comprends les choses *après coup*, j'ai, non seulement l'esprit, mais l'intelligence de l'escalier. Ainsi, à la réunion d'hier (pour la formation d'un centre d'accueil en vue du rapatriement des prisonniers et déportés), Marcel Goffin m'ayant dit : « Quant à toi,^{mcccxi} ton rôle tout indiqué sera de *les distraire* », je ne découvre que ce matin la beauté, l'énormité de cette phrase. Elle exprime admirablement^{mcccxi} le sentiment qui règne parmi^{mcccxi} les Belges : l'art, c'est une « distraction ». À rapprocher du mot méprisant d'Hitler : « Les Français sont des amuseurs. » M. Henusse² disait à Théo [Henusse], à mon propos : « Les romanciers sont les amuseurs publics. » (Lui-même était^{mcccxi} fabricant d'armes.) – Marcel Goffin a d'ailleurs gagné une assurance, une solennité de ton, une sorte d'autorité dans la sottise qui font plaisir à voir. Le bourgmestre Braine, dont il est l'Éminence grise (et cela finira très mal), boit ses moindres paroles avec un air d'extase. Goffin se croit ainsi considéré à cause de ses idées « avancées », au^{mcccxi} lieu que c'est parce qu'il est^{mcccxi} riche. Quant à sa femme, elle le regarde aussi d'un air pénétré mais

1 Un article de Curvers publié 22 ans plus tard dans la revue *Itinéraires* permet de mesurer le chemin parcouru. Il y réagit vivement à un numéro spécial « en l'honneur de Teilhard de Chardin » de la revue *Europe* paru en mars-avril 1965 en citant longuement l'introduction de Pierre Abraham, le directeur de la revue, dont il retient en particulier qu'il ne croit ni « au petit Jésus », ni à l'Immaculée Conception. L'intention de ce communiste est, dénonce-t-il, de détacher les croyants de leur foi grâce à la « vérité scientifique » et de les convertir au marxisme. (« Teilhard et la subversion dans l'Église », avril 1966, n° 102, p. 56-67).

2 Rappelons que le père de Théo Henusse est le frère du prédicateur jésuite, Théophile.

indéchiffrable, et elle attend qu'il ait fini quelque énonciation laborieuse pour placer à son tour, avec son fanatisme modeste, une petite remarque utile.

De toute la substance spirituelle que je gâche et perds en raison de mon actuelle impuissance à *créer*, je ne sauve que les débris recueillis dans ce journal. Beaucoup d'autres ne subsistent qu'un jour ou deux dans ma mémoire sans force, idées^{mcccxxiii} parfois belles dont je me dis pour me consoler : « ça reviendra dans mon roman », et puis que j'oublie.

L'imprimeur Wuidar m'a dit connaître et avoir vu à Bruxelles un homme qui probablement ne se remettra pas des sévices qu'il a endurés au camp de Breendonck¹. Sa santé est perdue. Il reste hanté surtout par le souvenir des six mois qu'il a passés dans une cage à l'entrée du camp ; chaque Allemand qui passait lui lançait une injure, un coup, un crachat ; certains urinaient^{mcccxxiv} entre les barreaux ou, parfois, se masturbaient.

Jeudi 19 octobre 1944.

Le vieux Joseph Demarteau², barbu, réactionnaire,^{mcccxxv} antipathique et bigot est l'un des tout derniers représentants d'une espèce quasi disparue : il sait encore ce que c'est qu'un principe. Hier de nouveau, dans *La Gazette de Liège*, il protestait contre les mauvais traitements infligés aux suspects par des geôliers improvisés³. Lui-même a été emprisonné et arrêté par les Allemands : il a donc quelque mérite à ne pas aimer la vengeance. Dans un autre article, il expliquait que le crime capital^{mcccxxvi} de l'Allemagne à notre égard^{mcccxxvii} était^{mcccxxviii} d'avoir violé la neutralité de la Belgique, après s'être engagée à la respecter⁴. Ceci à l'adresse des imbéciles qui avaient commencé par trouver les Allemands « corrects » et^{mcccxxix} ont attendu leurs atrocités pour les juger tels qu'ils sont.

-
- 1 Ce fort faisait partie de la ceinture défensive d'Anvers. En septembre 1940, de « camp d'accueil » (*Auffanglager*) destiné aux prisonniers politiques, ou aux Juifs en attente de leur transfert vers l'Allemagne, il devient un véritable camp de concentration.
 - 2 Joseph Demarteau : nom de trois directeurs successifs de la *Gazette de Liège*, fondée en 1840 par Joseph I (1810-1863). Joseph III (1886-1959), fils de Joseph II, dit Legius (1842-1910), est président de la Commission permanente internationale de l'Association des Journalistes catholiques. Parmi ses essais, signalons *La Presse catholique au Pays de Liège* (1936), *Propos d'un prisonnier* (1945), *Déontologie du journalisme catholique* (1949), *Droits et devoirs du journaliste* (avec Léon Duwaerts, 1952).
 - 3 DEMARTEAU (J.), « La Justice en marche », dans *La Gazette de Liège*, 105^e année, n° 35, 18 octobre 1944, p. 1.
 - 4 *Idem*, « L'Art de se faire haïr », dans *idem*, 105^e année, n° 34, 17 octobre 1944, p. 1.

(Les principes de M. Demarteau sont d'ailleurs limités et parfois contrariés par ses idolâtries : intangibles sont pour lui la personne du roi, l'État belge,^{mccccxx} l'Église, le parti catholique, etc. Sa phobie de la France l'égaré.^{mccccxxi} C'est dans certains vieux journaux libéraux qu'il faut^{mccccxxii} chercher le sens et la sauvegarde des vrais principes constitutionnels.)

Il est certain que les choses qui se passent actuellement dans les prisons constituent la preuve d'une victoire morale de l'Allemagne, et qui laissera des traces : les pays libérés^{mccccxxiii} adoptent les mœurs de l'envahisseur, les victimes ont pris goût à la cruauté des bourreaux. C'est ce qui m'est apparu dans un éclair d'évidence lorsque j'ai revu le coiffeur Criem, autrefois si mou et si terne, maintenant botté,^{mccccxxiv} svelte, désinvolte, avec quelque chose de content, de cynique et de coupant dans le regard : c'était exactement^{mccccxxv} l'expression des gens de la Gestapo. Il parlait à quelqu'un, d'un air confidentiel, au coin d'une rue, et j'ai^{mccccxxvi} deviné, avec une certitude immédiate, qu'il était en train de raconter les représailles exercées par lui contre Zachari ou d'autres délateurs. Détail curieux : il semble que les Belges qui se livrent à ces violences éprouvent le besoin de s'en vanter ; que je^{mccccxxvii} sache,^{mccccxxviii} les Allemands étaient plus discrets sur leur vice. Car c'est bien d'un vice qu'il s'agit : une contagion de sadisme dans toute l'Europe. Les Allemands en portent la responsabilité initiale. Et tous ces écrivains imbéciles qui ont exalté la « cruauté », comme une sorte de vertu à effet magique ! (De ce nombre, Malraux.) Leur doctrine porte maintenant ses fruits : les journaux nouveaux sont pleins d'horreurs, dont tout un public se poulèche.

Midi.

Il pleut toujours, abominablement. Je renonce même à aller au village, voir s'il y a du pain, etc. Fatigue totale.

Le vétérinaire est venu ce matin châtrer Mistice. Cet usage me fait horreur, mais il paraît que c'est indispensable si nous ne voulons pas que nos livres, dans les rayons du bas, soient irrémédiablement arrosés... Tout s'est vite et fort bien passé, sauf^{mccccxxix} un ou deux cris déchirants. Aussitôt après, Mistice buvait son lait, nous caressait de la patte, se léchait et s'endormait d'un air un peu ahuri.

Ce jeune vétérinaire de Beaufays^{mccccx} allait ensuite opérer un goret. Sa femme est enceinte, m'a-t-il dit, et n'a pas plus que nous de servante. Il est libre pourtant, et vaillant, et gaillard. Autre visite : Soreil et son fils Pierre, en

route vers Wéris¹, fort dispos et débrouillards, eux aussi. Paul Soreil² est interprète dans l'armée américaine, est bien payé, fait des corvées, circule en auto et va porter un casque. Il n'en faut pas plus pour que se repose à mon esprit la question : qu'est-ce qui fait que les autres ont tant de courage à vivre et moi si peu ? quel est le mauvais sort qui me retranche du monde des vivants ? La question prend un tragique nouveau du fait que j'approche les quarante ans et que je sens bien qu'il y a désormais certains courants que je ne remonterai plus. Ai-je même le désir de les remonter ? Certes^{mcccxi}, je mesure cruellement le néant de ma vie, et la simple idée qu'il y a actuellement, à^{mcccxiii} Paris, à Bruxelles, des gens qui travaillent et qui créent pour l'avenir, des voix qui retentissent, et dont la radio me livre un faible écho, cette idée me rend plus^{mcccxlvi} intolérablement étouffante que jamais la torpeur mortelle où je végète ici. Cependant, Gaspard [Verecken] vient de nous^{mcccxliv} écrire : « ... Gui[ll]aume Curvers] et moi sommes d'avis que vous devriez venir^{mcccxliv} tous les deux à Bruxelles... Je vous assure que l'on a besoin en ce moment de gens comme vous et que c'est une pitié de vous voir confinés dans votre trou de Tilff... Essayez de trouver un moyen de transport... Vous logerez chez nous ou chez les Gui et l'on s'arrangera comme on pourra pour le ravitaillement. N'attendez pas l'hiver, je vous en supplie, et arrivez-nous bien vite. » Tout cela est aussi judicieux qu'obligeant. Or, à la seule idée du voyage, des valises à remplir et à porter, des courses dans Bruxelles, des combinaisons ménagères qu'il faudrait improviser,^{mcccxvi} je suis sans force. Seul, je risquerais^{mcccxlvii} sans doute l'aventure. Mais quelles fatigues pour Marie, et qui retomberaient sur moi, et auxquelles je m'épuiserais sans cesse à remédier !

Il serait injuste et vain d'imputer à Marie ce qui ne tient qu'à moi. Certes, Marie a plus de vitalité et de volonté que^{mcccxlvi} je n'en ai ; elle a su ne rien sacrifier, en somme, à notre amour (qui lui est cependant aussi précieux qu'à moi). Mais enfin, les choses de ce côté sont telles que je les ai voulues, et c'est bien en moi qu'il me faut chercher les causes de ma paralysie morale.

N'étais-je pas guidé par un sûr instinct lorsque, dans mon adolescence, je voulais devenir religieux ou prêtre ? Ne pressentais-je pas alors qu'il n'y avait pas de place^{mcccxliv} pour moi dans la vie active, dans la vie du siècle ? Depuis, j'ai perdu la foi et je me suis beaucoup dissipé. J'ai joué la comédie de l'activité, sans oser m'avouer qu'elle me pesait^{mccccl} affreusement, et me coûtait sans compensation. Pour^{mccccli} faire comme tout le monde, j'ai joué au tennis, nagé, assisté à des réunions, etc. – et il m'a fallu des années pour prendre conscience que tout cela m'assommait. (Le seul sport que j'aime, monter à

1 Arsène Soreil est originaire de la région de Wéris.

2 Arsène Soreil a deux fils : Paul, et Pierre, futur médecin à Ans.

cheval, implique solitude¹ ; j'ai^{mccciii} eu peu d'occasions de le pratiquer ; et d'ailleurs, ce n'est pas en tant que « sport » que je l'aime.) Eh ! bien, je me demande si ma présente^{mccciii} réclusion n'est pas l'aboutissement de mes aspirations de jeunesse. En réalité, me^{mccciv} voici entré en religion ; je vis comme un moine, avec austérité, recueillement, égoïsme ; les^{mccciv} affaires du monde me sont profondément indifférentes, tout me semble frivole et vain. Deux choses seulement m'importent, et^{mcccvi} dans leurs formes les plus abstraites ; encore se ramènent-elles peut-être à une seule : ce sont la justice et la beauté. Mais pourquoi en moi cette flamme de désir qui s'acharne, et qui, faute d'aliment, devient fumeuse et rampante ?

Vendredi 20 octobre 1944.

Je me demande si l'origine de ma désaffection présente n'est pas à chercher dans ce désir impur qui a faussé^{mcccvi} tant de mes actions les plus désintéressées. Certes, en général, pour les autres, le désir est le stimulant de la vie. Mais à la condition qu'il soit tenu pour avouable, et que celui qui l'éprouve ne soit pas trop lucide dans l'examen de ses ruses, ni trop délicat dans le choix des mobiles...

Visite d'André Pauwels, qui a vu Bruxelles en fête, Tournai et Ostende en ruines. Il a fait^{mcccvi} entre ces deux dernières villes un voyage de 5 heures dans une tapissière, afin de revoir la mer pendant quelques minutes. Elle était d'un bleu d'ardoise.

Mardi 24 octobre 1944.

Depuis vendredi soir, un bruit étrange et nouveau nous fait tendre l'oreille de temps à autre : ce sont des bombes volantes de je ne sais quel type (absurdement nommées V1, V2, etc.), qui passent au-dessus de nous d'Est en Ouest. J'en ai vu une hier : c'est comme^{mcccix} un avion aveugle^{mcccix} qui crache du feu par la^{mcccxi} queue. On ne sait où ces engins vont faire leurs ravages : Bruxelles, Anvers, la côte ou l'Angleterre ? Pauwels disait tantôt qu'il en était

1 Jacques d'Amercœur, héros du roman inachevé de Curvers, *Les Détours obscurs*, aime, lui aussi, les longues promenades à cheval. Sur sa jument Gamine, il jouit du « plaisir de voyager sans cage » et de « l'antique prestige » que lui donne sa position privilégiée ; ni trop éloigné ni trop près des paysages, il peut les contempler à sa guise, en apprécier la poésie. Bref il est heureux.

tombé un à Boitsfort, près d'une école dont il ne savait plus le nom (mais qui n'était pas la Futaie¹)... Devant ma soudaine angoisse, il n'a plus rien dit.

Et malgré tout, la vie, plus forte que tout, redevient chaque jour insensiblement plus normale : notre téléphone marche et l'on peut maintenant voyager sans passeport. Détails incroyables, quand on songe à l'horreur qui fait rage si près d'ici : ruines et massacres, détresses inimaginables.^{mccclxii}

Un profond mécontentement de moi-même m'accable cependant, et un rhume achève de m'abrutir.

Mercredi 25 octobre 1944.

J'ai encore commis ce matin une belle gaffe tout à fait de mon style en abordant Berck^{mccclxiii}, le gendre de Colle, pour l'assurer que son beau-père, s'il a été arrêté^{mccclxiv} à la suite du témoignage qu'on m'avait demandé, du moins ne l'a pas été^{mccclxv} à mon initiative. Ceci pour prévenir, auprès du plus honorable de ses membres, les bruits que la famille Colle fait courir : Colle est en prison par ma faute, il y est malade, innocent et victime^{mccclxvi} d'une vengeance de ma part.^{mccclxvii} Le besoin de me justifier me perd. Berck, brave homme, m'écoutait d'un air qui montrait qu'il ne comprenait que trop. Mais il ne connaît des incidents anciens^{mccclxviii} que la version de Colle, mythomane et menteur effronté. Puis, ayant réfléchi que ma démarche devait être inspirée par la peur, et se souvenant que j'étais l'ennemi, il est devenu un peu plus agressif. C'est moi qui finalement semblais me défendre, en parlant trop. Il m'a tout de même ému, malgré^{mccclxix} mon irritation, quand il m'a rappelé^{mccclxx} que, depuis cinq générations, sa famille n'a pas une tache, – jusqu'à celle-ci qui l'éclabousse, dit-il. J'ai tâché de le rassurer là-dessus. « Mes frères et moi... » a-t-il dit à un moment donné, comme s'il avait su que ces mots m'atteignaient au point sensible. Quand serai-je enfin convaincu qu'il vaut *toujours* mieux se taire, s'abstenir.^{mccclxxi}

Lu dans *La N.R.F.* de 1911 *L'Annonce faite à Marie*², drame de marionnettes écrit^{mccclxxii} par un très grand poète^{mccclxxiii}. Tout reste à dire de la sensualité de Claudel, mélange de sadisme et de religiosité : Violaine lépreuse, vêtue d'une dalmatique, voilà ce qui l'excite. *Intelligence* infantile. Mais le don verbal est extraordinaire, et le don de parler toujours dans le ton juste. Cette esthétique doit d'ailleurs beaucoup à la poésie biblique : le rythme, la plénitude.

1 École primaire de Philippe Curvers, le neveu d'Alexis.

2 CLAUDEL (P.), *L'Annonce faite à Marie*, dans *La Nouvelle Revue française*, t. 6, n° 36, décembre 1911, p. 759-788 (Prologue ; à suivre).

Malgré tout, je suis pris par l'œuvre, par ce que Hubaux appelait, dans *Bourgle-Rond*, « le pathétique à la fois poignant et absurde de l'action ».

Lu aussi *La Fête arabe*, des Tharaud¹, histoire assez belle d'un Lyautey² qui aurait échoué : les actuels reconstruteurs de l'Empire français la^{mcccclxxiv} liraient utilement.

J'ai peur de devenir sec, méchant. Je ne me sens plus de vertu que dans la solitude et l'abstention. Tout essai de participation, de ma part, finit mal et met en lumière le moins bon de moi-même. Je n'ai plus de joie qu'à écrire, seul, ici, avec Marie. *Quantum mutatus !*³...

Samedi 28 octobre 1944.

Une bombe volante, tintamarresque et sans doute proche, m'a réveillé ce matin comme quatre heures sonnaient. Impossible de me rendormir. Je pense aux lieux où elle va éclater, quelques minutes après son passage ici.

Dimanche 5 novembre 1944.

Douceur venteuse de cet automne. Nous vivons^{mcccclxxv} chez nous, en solitude et en silence, et, l'avouerais-je ? pleins d'un bonheur extraordinaire. Il^{mcccclxxvi} semble que nos plus humbles biens nous soient devenus précieux par le sentiment^{mcccclxxvii} de la force avec laquelle tant d'êtres (prisonniers, etc.) aspirent à en retrouver de semblables... Pas un moment, nous ne méconnaissons leur tourment. Et de leur côté, ils nous regarderaient, je crois, moins avec

1 L'édition originale de *La Fête arabe* de Jérôme et Jean THARAUD a paru en 1912 (Paris : Émile-Paul).

2 La réussite d'Hubert Lyautey (1854-1934) en Afrique – ministre de la guerre en 1914, maréchal de France en 1921, académicien – n'est sans doute pas due à la « pacification » du Maroc, entamée en 1912 après l'établissement du protectorat français. Mais, en tant que résident général, Lyautey, très attaché à la culture maghrébine, édicte plusieurs lois visant notamment à protéger les anciennes médinas et la liberté de culte des Marocains musulmans. Curvers a pu être sensibilisé à l'entreprise de Lyautey par ses contacts avec son secrétaire, Pierre Viénot, mari d'Andrée Mayrisch mort fin juillet 1944. Le 25 octobre 1944, Marie écrit à son amie Loup en saluant le courage de son gendre.

3 La citation complète est *Quantum mutatus ab illo !*, « Combien différent de ce qu'il était ! », et concerne Hector : VIRGILE, *Énéide*, II, 274.

envie qu'avec sympathie : car ils verraient que^{mccclxxviii} nous attachons du prix aux choses qui font l'objet de leurs douloureux désirs.

Nous avons repris goût à quelques promenades.

Je vis avec les sibylles¹, lis des livres sur Rome, le *Raphaël* de Bérence². Vandalisme des Anciens : les Romains, j'entends leurs plus grands artistes, ont détruit et^{mccclxxix} abîmé Rome comme à plaisir. Il est vrai que c'était pour reconstruire. Nous ne souffrons peut-être tant des destructions que parce que nous les savons sans compensations.

Important : Michel-Ange détestait la peinture flamande à cause de son réalisme et n'y voyait « aucune proportion, aucune symétrie, aucun choix, aucune grandeur ».

Le grand des grands, pour moi, reste Raphaël. Dommage que la facilité, le succès et le travail en série aient^{mccclxxx} relâché^{mccclxxxi} son génie. J'admire infiniment Michel-Ange, mais d'assez loin, et le plafond de la Sixtine m'a toujours paru un puzzle dont^{mccclxxxii} les morceaux seuls sont sublimes.

Admirable groupe formé, dans *L'École d'Athènes*, par Ptolémée, Zoroastre, Raphaël et le Sodoma³. Ce dernier ressemble à^{mccclxxxiii} Maurice Escande⁴ et a^{mccclxxxiv} la plus étonnante figure d'inverti qu'on puisse voir ; Zoroastre porte sur lui le regard perplexe, à la fois sévère et apitoyé, de l'homme normal.

Je suis de plus en plus loin de toute politique et crains^{mccclxxxv} de m'être fait dans ce cahier l'écho de beaucoup de sottises (souvent justifiées^{mccclxxxvi} pourtant, si j'ose dire) à propos des milices. Le danger qui apparaît maintenant, auquel les milices auraient pu s'opposer, c'est celui de la réaction. Celle-ci en Belgique a partie liée avec le catholicisme, qui est décidément l'un des grands fléaux de l'Occident : il n'y a qu'à voir la différence de niveau moral entre les pays catholiques et les autres.

1 *Entre deux anges* comporte un passage très érudit sur les sibylles dans la chronique intitulée *Le Passé, le Présent, l'Avenir* (op. cit., chapitre 4, p. 143-189).

2 BÉRENCE (F.), *Raphaël ou la Puissance de l'esprit*. Paris : Payot, coll. Bibliothèque historique, 1936.

3 La célèbre fresque, exécutée par Raphaël (1483-1520) en 1509-1510 dans la « Chambre de la Signature » au Vatican, exalte les philosophes : Aristote et Platon sont au centre ; devant eux, Diogène est affalé sur les marches ; Raphaël s'est peint à l'extrême droite, aux côtés de son ami le peintre, Giovanni Antonio Bazzi, dit *il Sodoma* (1477-1549) ; Ptolémée, de dos, vêtu d'un manteau orange, tient en main un globe terrestre tandis que devant lui, Zoroastre tient la sphère céleste, et regarde vers sa gauche.

4 Maurice Escande (1892-1973), sociétaire de la Comédie-Française et acteur de cinéma.

Vendredi 10 novembre 1944.

Soirée agitée : avions, canonnades, feux d'artifice.

Chose étonnante : on récolte en Belgique des jouets pour les envoyer aux enfants anglais, qui en manquent, paraît-il. Cela prouve simplement que les Anglais ont pris la guerre au sérieux, tandis qu'ici, sous l'inspiration boche, la fiction de la « vie normale » a faussé toutes les réalités. Nos enfants n'avaient pas de lait, mais ils ont eu des ersatz de jouets.

Payot¹ annonce que l'île de Walcheren inondée, avec la jolie ville de Middelbourg, nouvelle Ys, est menacée de^{mccclxxxvii} rester à jamais recouverte par les eaux².

À Paris, après les nouvelles de 23 heures, belle lecture de poèmes^{mccclxxxviii} d'Apollinaire, à l'occasion du 26^e anniversaire de sa mort, qui eut donc lieu la veille de l'armistice de 1918. (Rien de tout cela, bien entendu, n'intéresse le moins du monde ces messieurs de la radio de Bruxelles.)

Samedi 11 novembre 1944.

On pavoise, on va en cortège fleurir les tombes des victimes de la guerre, les enfants portent des fleurs... Les Allemands interdisaient, les quatre dernières années, cette commémoration de l'armistice. Ils y concourent cette fois par l'envoi de nombreuses bombes volantes dont une, vers 6 heures, éclate près d'ici, au Pireux³. Blessures, vitres brisées, etc. J'ai bien pensé que nous avions aussi^{mccclxxxix} des dégâts, tant le choc fut violent. Mais rien : nous sommes de nouveau préservés.

1 La chronique de politique internationale que le journaliste suisse René Payot (1894-1970) – polémiste au *Journal de Genève* avant la guerre – donne le vendredi à la Radio suisse romande est très suivie en Belgique, de 1941 à 1969.

2 En octobre 1944, les Allemands occupent la presqu'île zélandaise de Walcheren, dont le chef-lieu est Middelbourg. Afin de rendre possible une attaque amphibie, les Alliés bombardent les digues et inondent la région, qui est libérée le 8 novembre. Ce n'est qu'en 1958 que des travaux de grande ampleur (construction d'un barrage) réduiront fortement les risques d'inondation de Walcheren.

La merveilleuse ville légendaire d'Ys est construite au-dessous du niveau de la mer, mais la très haute digue qui la protégeait n'a pu retenir les flots que Dieu aurait fait déferler pour anéantir ses habitants et les punir de leurs péchés.

3 Bois du Pireux, près de Tilff.

Je n'ai ni entendu ni vu le défilé qui a passé ce matin devant la maison. Mais j'écoute^{mcccxc} le reportage de la manifestation qui a lieu en même temps aux Champs-Élysées en l'honneur de Churchill. Ce fut déjà presque une fête de la victoire : musiques militaires, acclamations, banquet officiel, etc. Tout cela est bel et bon, et l'on y reconnaît la France enthousiaste, improvisatrice, géniale dans ses soudaines résurrections. Pourtant, la guerre n'est pas finie, et^{mcccxi} l'allégresse un peu prématurée, un peu égoïste des villes heureusement libérées reporte ma pensée vers les villes^{mcccxcii} encore martyrisées. Plus personne ne parle de Varsovie, où pourtant la situation ne doit guère s'être améliorée depuis la fin de la résistance polonaise, après deux mois atroces de lutte inutile^{mcccxciii}... *La Dernière Heure* d'hier publiait une photo dont le souvenir me hante : devant un mur de briques, des hommes et des femmes de Varsovie, assis sur des chaises, déceimment vêtus, sans rien de théâtral, mais comme en proie à une^{mcccxciv} silencieuse rage de dents, « totalement épuisés¹ », disait la légende.^{mcccxcv}

Dimanche 12 novembre 1944.

Les quotidiens ne paraissant pas le dimanche en raison du manque de papier, il s'est créé à Liège un hebdomadaire communiste, *Liberté*², qui paraît précisément ce jour-là (de même que *Le Drapeau rouge* est le seul quotidien du matin). Dans *Liberté* du 5 novembre, article de V. Bohet sur *Les Tribunaux du peuple en U.R.S.S.* L'auteur, bien^{mcccxcvi} que ne sachant^{mcccxcvii} pas un mot de russe,^{mcccxcviii} range parmi les « expériences merveilleuses » de son voyage de 1936 la visite qu'il fit à l'un de ces tribunaux, composé d'un juge professionnel et de deux assesseurs (« hommes du peuple »). Ceux-ci « discutaient... avec aussi peu de formalité qu'un groupe de paysans belges discutant politique dans une auberge de village ». Ils sortent du bureau, de l'usine ou de la ferme, et ils y retourneront bientôt.^{mcccxcix} Cela n'implique^{mod}

-
- 1 *La Dernière Heure* (Bruxelles), 39^e année, n° 312, 10 novembre 1944, p. 1. Voici la légende complète : « Les derniers jours de la résistance des patriotes polonais à Varsovie ont été marqués par des scènes atroces. Notre photo représente un groupe de personnes affamées, totalement épuisées, à la suite des terribles combats qui ne durèrent pas moins de deux longs mois et pendant lesquels la population ne reçut aucun ravitaillement. »
 - 2 Le titre, fréquent pour des journaux souvent clandestins et éphémères, ne nous a pas permis d'identifier ni de retrouver d'exemplaire. La bibliographie de Victor Bohet comporte plusieurs titres prouvant son intérêt pour l'U.R.S.S. comme « Le Théâtre soviétique » (*Pro Arte*, 1934-5) ou « Aspects de la vie culturelle en U.R.S.S. » (*Équilibres*, 1935).

« peut-être pas toujours une grande compétence légale ; mais toujours une immense connaissance sociale, du bon sens, l'habileté de comprendre les palpitations du cœur humain », etc. « Ces juges n'ont pas gaspillé la meilleure partie de leur vie à acquérir la pratique d'une profession délicate, en dehors de tout contact avec la vie journalière de l'homme ordinaire... Ils ne sont pas entourés de ce rituel réfrigérant, de cette dignité mécanique qui empêchent l'accusé et les témoins de parler naturellement et librement. Ils ne sont pas étouffés dans leur initiative par une jurisprudence savante et routinière. Ils jugent suivant leur conscience », etc.

On voit que M. Bohet,^{mcdi} comme tant d'autres universitaires, est un grand connaisseur^{mcdiii} de l'humanité.

Mardi 14 novembre 1944.

Je reste hanté par cette chanson que chantaient l'autre soir à Paris des Canaques, mobilisés dans l'armée de Lorraine, sur l'air de *Sous les ponts de Paris*¹ :

*... Et s'il le faut nous mourons tous ensemble.
Mais nous nous défendrons
Et sûr'ment nous vaincrons...*

L'accent était poignant, inoubliable, d'une virilité timide, un peu triste.

Trois des fils^{mcdiii} du professeur Fouarge s'engagent à l'armée comme volontaires². Nous nous inclinons devant cette famille (catholique^{mcdiv}, et qui fut rexiste avant la guerre,^{mcdv} évidemment avec bonne foi et patriotisme). C'est l'unique cas d'engagement que nous connaissions (avec Gogo [Govaerts]).^{mcdvi} Chacun explique qu'on aurait dû organiser le recrutement autrement, précisément de la manière qui l'aurait lui-même exempté. Maurice Hélin, par exemple, blâme l'appel fait aux volontaires (qui force Étienne et Jean-François à prendre une décision) et^{mcdvii} aurait préféré une levée obligatoire, mais comportant de larges exceptions (dont auraient profité ces^{mcdviii} garçons)³. Tant de candeur est désarmante, surtout de la part de « résistants » qui nous trouvaient trop tièdes. Et, bien que tièdes^{mcdix} en effet, et peu enclins à envoyer les gens se

1 Musique de Vincent Scotto, paroles originelles de Jean Rodor.

2 La famille Fouarge habite avenue Reine Astrid à Tilff. L'un des trois fils s'engagera dans la Légion étrangère. Aucun ne fit rien de bon, nous confie-t-on...

3 L'inquiétude des Hélin peut s'expliquer en partie par la mauvaise santé de leur fils Étienne, décrit comme un « égotant, valétudinaire au physique, souvent incertain au moral, peu décidé lors de décision à prendre »...

faire tuer, nous trouvons effarante l'abstention universelle de la jeunesse, son indifférence absolue^{mcdx} à l'intérêt national et plus encore à tout idéal international (car beaucoup répondent qu'ils s'engageraient si on leur garantissait qu'ils n'eussent pas à combattre hors des frontières de la Belgique, – échappatoire qui n'est pas sans bassesse, si l'on songe à ce que font pour nous les Alliés). De plus en plus, on a l'impression que la Belgique ne se découvre plus à elle-même aucune raison d'être. Je m'en réjouirais s'il s'agissait d'un recul de l'esprit nationaliste au profit d'un idéal plus large. Mais seuls paraissent en progrès l'égoïsme, le particularisme le plus imbécile. Voilà où vingt ans de patriotisme verbal, de scoutisme, de^{mcdxi} jocrisme¹, etc. ont mené le pays.

Poussée d'anticléricalisme. Et non pas seulement parce que le curé de Tilff vient de décerner, contre l'évidence, un brevet de patriotisme à Colle et^{mcdxii} de faire par là mentir le témoignage des gens informés et le mien, – uniquement parce que Colle va à la messe et moi pas. « Ces gens-là n'ont pas de conscience », disait Parmentier², et ils ne peuvent en avoir en effet, puisque^{mcdxiii} l'esprit de secte leur tient lieu de notion [du bien] et du mal, et que le sentiment de leur infaillibilité les dispense même d'interroger leur conscience et de peser leurs raisons. Il n'y a pas au XX^e siècle une sale affaire où le catholicisme ne se soit compromis du mauvais côté : Dreyfus, Action française, rexisme, Franco, Vichy, etc. La totale déchéance morale et matérielle des pays catholiques, sans aucune exception, est flagrante. La France d'aujourd'hui n'a de chances de se relever que dans la mesure où elle est « laïque ». Quant à la Belgique, l'espoir est beaucoup moindre : elle est minée et dévorée par le cléricalisme, agent d'immoralité politique et moloch parfaitement stérile³. Je n'oublie pas l'exception des trois fils Fouarge, engagés volontaires, – exception vraiment, et relevant d'un catholicisme un peu ancien, assez illogique, du type « Dieu et patrie ».

C'est par la sexualité, dernier tabou, que l'Église tient encore tant de gens. (À développer.)

-
- 1 Se rattachant à la J.O.C. (Jeunesse ouvrière chrétienne).
 - 2 S'agit-il du directeur de thèse de Marie Delcourt, Léon Parmentier (1893-1929) ? Voir DELCOURT (M.), « Léon Parmentier » dans *Les Cahiers mosans* n° 50, décembre 1929, p. 1032-1033. Libéral doctrinaire, il aurait peut-être jugé ainsi les catholiques pratiquants.
 - 3 Le 1^{er} mars 1946, à l'occasion des élections, Marie Delcourt confirmera pour Aline Mayrisch : « La Belgique sera avec l'Espagne le dernier pays d'Europe à s'affranchir de l'Église. » (Voir notre édition, déjà citée, lettre n° 101, p. 363).

Mardi 21 novembre 1944.

Les Français sont arrivés hier au Rhin et entrés en Alsace.

Il est tombé toute la nuit des bombes volantes sur Liège et les environs, et ça continue ce matin.

Soir.

Les bombes continuent à pleuvoir sur la région liégeoise, certaines tout près d'ici. La maison vibre alors comme une feuille de papier, et nous tournons le dos aux fenêtres en nous protégeant les yeux. Presque tout le monde dort dans les caves – où d'ailleurs il faudrait passer aussi les journées –, et nous dans notre lit, fort bien : nous remontons un peu la couverture au moment où la bombe passe.

Encore de jeunes écrivains morts : Jean Desbordes (sans doute l'auteur de ce *J'adore* qu'avait présenté Cocteau)¹, assassiné par la Gestapo de la rue de la Pompe, – et André Jullien du Breuil², tué dans le Vercors. Sans bien les connaître, j'inscris ici leurs noms avec piété.

Dans *Les Lettres françaises*, je trouve pour la première fois un écrit de Gide³ : ses notes sur la libération de Tunis. Justesse de la pensée et pureté inégalée du style. Gide a connu là-bas les Ragu⁴, probablement les amis de Marcel et Marguerite⁵, et les nôtres. Le monde serait-il petit ?^{mcdxiv}

-
- 1 La parution en 1926 de *J'adore* (Paris : Grasset) de Jean Desbordes (1906-1944), avec une préface de Jean Cocteau à la gloire de son amant, avait fait scandale dans les milieux catholiques.
 - 2 André Jullien du Breuil avait écrit deux livres : *Impudence* (1928) et *Kate* (1929). Un Prix André Jullien du Breuil est créé en 1948 par l'Académie française. Ce prix quinquennal n'est plus attribué.
 - 3 GIDE (A.), « La Délivrance de Tunis », dans *Les Lettres françaises*, 4^e année, n° 30, 18 novembre 1944, p. 1 et 8.
 - 4 Le docteur Ragu, dermatologue à l'hôpital Saint-Louis, que Gide consultait pour sa gratte, s'était exilé avec sa femme à Tunis ; Gide les fréquenta au moins de juin 1942 à mai 1943, comme l'atteste son journal.
 - 5 Marguerite Desbouis, née à Tlemcen, épouse Marcel Wintzweiller (1894-1938), en 1923 ; ils s'installent rue Michelet, à Paris, en 1924.

Vendredi 24 novembre 1944.

Affreuse série noire : il y a quelques jours, notre voisin, le jeune Declaye, marié depuis quelques semaines à France Buisseret, se tuait dans un accident d'automobile – peu après la mort de son père ; et hier soir, une lettre de M^{me} Boël nous apprenait la mort d'Hélène Goblet d'Alviella¹, affreuse nouvelle qui m'occupe entièrement l'esprit. Pauvre chère grande amie ! Comme toujours, regret de n'avoir pas été assez gentil, d'avoir trop mesuré le don d'une amitié que je ne savais pas devoir se terminer si vite.

Nouvelles aussi (par M^{me} Brunnschweiler²) de Loup [Mayrisch], qui est enfin passée en Suisse : une petite photo d'elle, spectrale et très belle, où elle ressemble étonnamment à Hélène (Legros).

Les bombes volantes ne cessent pas depuis deux jours. Nous n'avons pu dormir, tant les explosions étaient fréquentes et proches.

Samedi 25 novembre 1944.

Nuit d'accalmie. Nous dormons. Ce matin, quelques bombes encore, mais plus espacées, et brusquement le ciel s'est dégagé : on réentend le ronflement doux des avions alliés.

Beaucoup d'Américains cantonnent dans le village : écoles, cinéma et divers locaux sont réquisitionnés. Extrême difficulté d'entrer en relations : ils sont cordiaux, mais distants, et ils semblent préférer de rester entre eux. Quelques invitations que nous leur adressions gauchement sont restées jusqu'ici sans réponse. Cet après-midi enfin, il se présente deux officiers avec un interprète canadien. Ils cherchent des logements dans le voisinage. Tout le monde s'empresse de leur offrir l'hospitalité. Nous en acceptons trois dans le

1 La comtesse Hélène Goblet d'Alviella (1887-1944), proche de Marthe Boël, contribue notamment, en 1919, à la création de la section belge de l'YWCA, association qui, avant la Seconde Guerre mondiale, apporte une aide spécifique aux enfants migrants. C'est à elle que Curvers dédiera son *Cahier de poésies* (1949) : « À la Mémoire du Poète Hélène Goblet d'Alviella ». Deux lettres d'Hélène Goblet d'Alviella (20 septembre 1943 et 24 février 1944), inédites, conservées dans les archives familiales, révèlent tout le soin qu'Alexis Curvers prenait à lire, corriger et encourager les poètes.

2 M^{me} Hans Brunnschweiler, née Alix Paliard (1880-1958), amie de Madeleine Maus et femme du neurologue qui soigne Aline Mayrisch, dite Loup, à Lausanne. Malade du cœur, elle vit alitée les trente dernières années de sa vie. Elle écrit sous le pseudonyme de France Pastorelli (*Servitude et grandeur de la maladie*. Plon, 1933). La lettre d'Aline Mayrisch a été conservée dans les archives familiales, mais non la photographie.

bureau du premier étage. Les deux^{mcdxv} officiers s'installeront chez Colle, qui, reparu depuis peu, bafouille de hargneuses et vaines protestations.

Mardi 28 novembre 1944.

Le niveau jusqu'où^{mcdxvi} l'occupation allemande a fait descendre la moralité et le sens du devoir en Belgique est révélé par le fait suivant. Plusieurs jours de suite, des centaines de personnes ont fait queue, des heures durant, à la porte de la Coopérative, sous le vrombissement des bombes volantes^{mcdxvii}. À la fin de l'après-midi, on vient leur annoncer que le pain n'arrivera pas, « parce que les camionneurs^{mcdxviii} n'ont pas voulu se jeter dans le danger ». Cela se renouvelle régulièrement, et régulièrement les gens s'en vont furieux d'être privés de pain, mais nullement indignés contre les camionneurs dont la prudence est d'ailleurs stupide, le danger des bombes étant exactement le même partout^{mcdxix}, sinon^{mcdxx} plus grand à Liège qu'ici.

Nous sommes très occupés par nos hôtes américains, – Marie très en train, rayonnante et gentille ; elle attribue cela au café qu'ils nous ont donné. Ce sont trois Norvégiens d'origine, très courtois dans leurs actes mais^{mcdxxi} froids et peu bavards¹. Je fais l'infirmier, le valet de chambre, le garçon de bains (ils raffolent de bains et invitent leurs amis à venir en prendre chez nous), le tout avec joie. Dire qu'il y a peu la moindre visite me dérangeait et me pesait horriblement ! Je ne m'en souviens pas sans quelque remords.

Mercredi 29 novembre 1944.

Nous dormions. Marie a vu l'éclair rouge dans le ciel, puis l'explosion nous a soulevés. Peut-être allions-nous nous rendormir, quand nous a surpris le délicat et lent cliquetis des vitres qui s'émiettaient. Puis, un peu de bruit dans la

1 Voir ci-dessous, à la date du 29 novembre, pour les trois militaires, Harald, Hank et Elmer. Il semble qu'il y en eut plusieurs. Dans une lettre non datée, d'après la guerre, Alexis Curvers écrit à sa femme : « Je rentrais ici pour souper (ô sagesse !), quand j'ai rencontré au village un petit chou de 51 ans, Américain de la fourmée norvégienne, venu respirer une dernière fois l'air de Tilff, bien entendu le meilleur d'Europe, avant de regagner l'Amérique. Il a laissé en Norvège Hank, Harald et les autres, tous très heureux et promis à une démobilisation prochaine. Ce qu'il m'a dit de la Norvège, qu'il n'avait jamais vue mais où il s'est trouvé chez lui, m'a tiré des larmes. »

s'élevait toujours intacte, – puis les voix dans les jardins et les fenêtres dévoilées qui s'éclairaient^{mcxxxiv} toutes ensemble^{mcxxxv} crûment, comme si ce n'était pas la guerre. Il était 3 heures un quart du matin.^{mcxxxvi} Décidément réveillés, les bombes continuant à pleuvoir (les Américains, eux^{mcxxxvii}, sont décidément rendormis), nous déjeunons d'un œuf au lard et nous mettons au travail dans le désastre de la maison. Marie d'un cran admirable. Au matin, les Américains nous aident, Elmer avec ingéniosité, Harald^{mcxxxviii} avec cœur : il grimpe sans rien dire sur le toit pour replacer les tuiles.

Harald, avec sa grosse laide figure d'ours doux, type étonnant de solitaire inculte : un ancien marin devenu fantassin, parce que norvégien, dans l'armée américaine. Elmer, enfant sage de famille paysanne et nombreuse (deux frères dans le Pacifique), aux yeux bleus, en tenue toujours impeccable, prodigieusement sérieux, adorant ses chefs. Hank, le plus intelligent mais le plus dur peut-être, sensible à la poésie, un peu obsédé par son corps. Tous croyant à l'Amérique. Il me semble que les Américains ont le sentiment de participer à quelque chose de vaste et d'heureux, par rapport à quoi leur sort individuel leur paraît moins important qu'à nous le nôtre.^{mcxxxix} Arnold¹, le plus fin que j'aie rencontré, parlait de la bonne vie qu'il menait dans l'État de^{mcxxx} Washington, au ministère des Finances.

Hollange, le plombier zingueur, devant^{mcxxxxi} assister à l'enterrement du professeur Fouarge (il avait fourni le cercueil de zinc), ne pouvait pas venir ce matin. Le menuisier, Dethise, non plus. Le vitrier, Leblanc, déconseille de remplacer maintenant les vitres : il en possède^{mcxxxii} encore quelques-unes, mais^{mcxxxiii}, au surplus, n'en cédera aucune avant qu'on lui ait fourni les bois qu'il commande depuis un an pour étançonner sa cave ; or,^{mcxxxiv} le commissaire^{mcxxxv} vient^{mcxxxvi} d'écrire une lettre interdisant toute vente de bois ; donc, pas de vitres (ici, air mauvais). Voilà qui explique toute la Belgique lamentable d'à présent. Tout cela sent la fin de l'Europe.

Ce soir, soudain, clair de lune admirable. Je suis recru de fatigue. Si nous dormons cette nuit, quelle joie demain matin de nous apercevoir que nous l'avons fait !

Howet révèle en tout cas une communauté d'esprit : « À Marie Howet, la grande artiste de La Nuit qui resplendit dans ma maison avec un éclat plus voilé mais aussi pur que celui de la lumière romaine que j'ai tenté d'évoquer, alors qu'elle, Marie Howet, l'aurait mise tout entière dans un seul de ses tableaux. Hommage d'admiration et de fidèle sympathie. Alexis Curvers. Vresse. » (Archives Michel Fincœur).

1 Nous n'avons pas de renseignement sur ce militaire américain. Seuls ces deux vers le décrivent (poème, *ibid.*) : Arnold était né prince et chantait la louange
Des bonheurs qu'il avait Dieu sait pourquoi perdus.

Jeudi 30 novembre 1944.

Les Surlémont couchent à trois dans notre cave à charbon, jugée plus sûre par Lucien que la peur décompose. Nous qui vivons, lisons, écoutons de la musique, parlons américain et dormons normalement dans notre maison dévastée, transformée en glacière dans les pièces sans vitres et en prison dans les pièces où les^{mcdxxxvii} fenêtres sont obstruées par du carton, leur^{mcdxxxviii} paraissent des phénomènes.

Un peu moins de bombes aujourd'hui. Nouvelles queues pour le pain. La peur achève le tableau de laideur que composaient déjà la misère, la bêtise, la hargne.

Cette jeune sotte, sur la route d'Esneux, me demandait la permission de pédaler à mon côté, seule^{mcdxxxix} façon, assurait-elle, de calmer un peu^{mcdxli} sa frayeur (on n'entendait pas le moindre bruit dans le ciel). Je lui dis : « Pour ne pas avoir peur, il suffit de décider qu'on n'a pas peur. » Elle se tait,^{mcdxli} réfléchit, cesse la comédie de la « frayeur », et me fait soudain cette réponse intelligente : « Oui, mais pour en revenir à ce point-là, je crois que je suis déjà allée trop loin. »

Vendredi 1^{er} décembre 1944.

De^{mcdxliii} ma vie, c'est juré, je n'aurai plus peur de rien : j'ai vu ces jours-ci trop d'ilotes ivres. Lucien [Surlémont] terré jour et nuit^{mcdxliiii} dans notre cave à charbon, comme une bête hagarde, n'osant pas même aller voir sa sœur sinistrée à l'autre bout du village et partant ce matin pour l'Ardenne, abandonnant femme, enfant, maison et tout. Son prestige, naguère immense aux yeux des siens, ne s'en relèvera jamais. Sophie a pris dès à présent le ton du commandement dans le ménage.

Quant à nous, le danger, l'inconfort, le sentiment aussi de la dignité à garder, ne fût-ce que vis-à-vis de nos charmants Américains, nous stimulent étrangement : nous n'avons jamais été plus en forme.

Un général est venu^{mcdxliv} ce matin décorer^{mcdxlv} dix soldats devant le front des troupes : nous en avons reçu un ce soir, et l'avons pauvrement festoyé avec du cidre. Nous le connaissions à peine de vue. Il est arrivé à l'improviste, comme ayant besoin d'un petit air de fête. Comment ses camarades ne l'entouraient-ils pas pour célébrer l'événement ? La froideur apparente et même ostensible de ces garçons a quelque chose d'incompréhensible.

Bonnes nouvelles de Paris, rapportées par Marcel Thiry.

Perfide attaque d'Aragon contre Gide dans *Les Lettres françaises*¹. Les communistes ont complètement oublié 1939.

J'écris la *Lettre du comte V*².

Mardi 5 décembre 1944.

Chère Hélène Goblet d'Alviella, je pense à vous de plus en plus, et découvre mieux votre vrai visage à mesure que la pensée de votre mort me devient moins étrangère. Rien n'exprimerait plus justement mon sentiment que la belle phrase d'Emerson qu'on vous a donnée pour épitaphe, aucune ne se fût mieux appliquée au souvenir que nous gardons de vous ; il me plaît de la recopier ici : « From within or from behind, a light shines through us upon things and makes us aware that we are nothing but the light is all³. »

Lundi 11 décembre 1944.

On peut maintenant envoyer des cartes postales en France, en Angleterre, en Amérique, en Égypte... Mais le bureau de poste^{mcdxlvii} de Tilff est de nouveau fermé, les gens de la résistance ayant repris leurs cambriolages.

Tina [Laffineur], retour de Recht⁴, nous raconte que l'abondance règne dans les pays rédimés, grâce aux trafics qui s'y font avec les troupes américaines. Trente garçons du village ont été tués au front russe, mais le

1 ARAGON, « Retour de Gide », dans *Les Lettres françaises* (Paris), 4^e année, n° 31, 25 novembre 1944, p. 1 et 5. Lettre ouverte au directeur des *Lettres françaises*, Claude Morgan, pour protester contre la publication dans la revue des bonnes pages du second volume des *Chroniques interdites*, que Curvers a lues le 21 novembre au soir. Dans une lettre probablement postérieure, Marie écrit à son mari : « Achevé Aragon (prose) avec agacement. Dégusté Aragon (vers) avec délices. Nous avons les premiers poèmes dans la NRF et je me rappelle les avoir lus avec le même plaisir il y a juste 6 ans... »

2 Nous n'avons pas retrouvé de manuscrit qui pourrait correspondre à ce titre.

3 EMERSON (R. W.), *The Over-Soul* (1841). Traduction littérale: « De l'intérieur ou de l'arrière, une lumière brille à travers nous sur les choses et nous fait prendre conscience que nous ne sommes rien, mais que la lumière est tout. » La citation renvoie à un symbole universel : la clarté, dit par exemple Heidegger, est ce à travers quoi nous voyons.

4 Recht, commune germanophone de la province de Liège, située à 44 km de Verviers, 65 de Tilff.

reste de la population a largement^{mcdxlvii} profité du régime allemand pendant toute la guerre et profite maintenant de la présence des Alliés.

Il existe à Fraiture¹ en Condroz une espèce de camp où viennent d'échouer^{mcdxlviii} 250 Russes, hommes, femmes, vieillards et enfants, rescapés d'Aix-la-Chapelle. Ils n'ont ni vivres ni vêtements, et les fermiers du pays refusent de livrer de la paille pour leur couchage.

Les tramways de Liège ne roulent plus que quelques heures par jour, faute de courant électrique.

Mardi 12 décembre 1944.

Important article de Marcel Thiry dans *La Meuse* du 7 : *Que le passé ne meure*². Il paraît que les éditeurs français recevront une prime pour chaque ouvrage ancien qu'ils rééditeront : la mesure a pour but de remédier à la rareté des livres d'hier, décimés par la guerre, les destructions et la pénurie du papier. Marie me fait observer qu'au IV^e siècle les chorèges recevaient pareillement une prime de l'État quand ils remettaient à la scène une tragédie d'Eschyle...

Ce matin à Fraiture^{mcdxlix} avec Marcel Goffin, pour visiter 250 Russes amenés d'Allemagne où ils étaient déportés.

Samedi 16 décembre 1944.

Hier à Liège. Les Brock devaient nous transporter dans leur camionnette. Celle-ci, au départ, était en panne : après des attentes et des coups de téléphone, nous partons seuls en avant dans la voiture d'Edgard Colson, rencontré par hasard et qui, en service commandé, menait à Bavière³ une^{modl} femme juive indigente, réfugiée du temps de l'occupation allemande.

À Liège, rien : beaucoup de gens vivent encore dans les caves. L'oncle Camille [Caganus] nous offre un sublime Musigny⁴. (Tante Anna nous reçoit d'abord avec sa gentillesse réticente et embarrassante, puis, dès que le maître a donné le signal du bon accueil, avec enthousiasme.) Vu Jean Hubaux,

1 Fraiture, commune de la province de Liège, située à 33 km de Liège, 22 de Tilff.

2 THIRY (M.), « Que le passé ne meure », dans *La Meuse* (Liège), 89^e année, n° 76, 7 décembre 1944, p. 1.

3 Hôpital de Bavière, à Liège, du nom des princes évêques.

4 Grand cru de Bourgogne.

complètement éteint, et les Hélin, assombris par les dernières nouvelles d'Étienne, lequel, à peine engagé, est envoyé du côté d'Aix-la-Chapelle.

À 5 heures, nous retrouvons les Brock. La camionnette ne s'est ébranlée le matin qu'après deux heures d'efforts. Elle n'a pas été réexaminée pendant la journée, et je m'attends au pire. En effet, départ laborieux, à la manivelle. Sur la passerelle du Commerce, arrêt brusque : le moteur se cale. Au milieu d'un intense charroi américain, aussi assourdissant qu'aveuglant (les lumières des phares font un film d'avant la guerre), nous poussons le véhicule jusque sur le quai. Nouvelles recherches^{mcdli} sous le capot, dans le noir, et tentatives inutiles. Nous battons la semelle pour nous réchauffer. On s'aperçoit que le radiateur manque d'eau, je cours en chercher : peine perdue. Finalement, Henri [Brock] décide d'aller à Bressoux¹ demander si possible un autre camion, qui remorquera celui-ci. Nous^{mcdlii} continuons à monter la garde. Attente interminable, Marie à demi morte de fatigue et de froid, Renée affectant insupportablement de prendre la chose comme une bonne plaisanterie. Énervé, je prétexte une carte à jeter à la poste pour m'éloigner un instant, et je rôde un peu sur le boulevard. Renée elle-même nous quitte ensuite, pour aller attendre chez les Daxhelet^{2 mcdliii}, non loin de là. Marie refuse de l'accompagner, incapable d'affronter une nouvelle parlotte chez ces gens qu'elle connaît à peine. J'oublie de dire qu'au moment où Henri partait pour Bressoux, Renée [Brock] lui avait recommandé de passer par La Marne, pour y prendre de quoi avoir « au moins un bon souper » : il s'agit du restaurant où mille deux cents Américains laissent chaque jour d'immenses reliefs. Elle-même « n'avait pas eu le temps » d'y passer plus tôt. Henri d'ailleurs repousse cette proposition, qui aurait eu pour effet une ½ heure d'attente supplémentaire pour Marie et pour nous tous.

Restés seuls et toujours faisant les cent pas en surveillant le véhicule, ouvert à tous vents, nous finissons par voir apparaître Henri accompagné, non d'un camion, mais d'un de ses mécaniciens, porteur d'une batterie neuve. On remplace laborieusement la batterie,^{mcdliv} sans résultat ; on met au régime de l'essence le moteur à gazogène, puis on constate que le réservoir est vide, bien qu'il eût^{mcdlv} été plein le matin, etc. Ce n'est rien, les quelques gouttes qui restent suffiront à nous acheminer vers un endroit où on trouvera, paraît-il, de l'essence. Nous réussissons en effet^{mcdlvi} à franchir le pont. Mais il faut d'abord cueillir Renée chez les D[axhelet]. Bien entendu, elle n'est pas prête, on l'attend, le moteur^{mcdlvii} s'arrête et se cale : la panne est cette fois définitive.

1 Commune située à 1,5 km de Liège, 14 de Tilff.

2 Il doit s'agir de la famille de l'illustrateur et peintre liégeois Paul Daxhelet (1905-1994) (dont Alexis Curvers possédait un tableau de la première période), et non de celle du rédacteur au journal *Le Soir*, Fernand Daxhelet.

« Ça va encore être de ma faute », dit Renée en minaudant. Mais soudain elle ne plaisante plus : elle se rappelle tout d'un coup que ce sont maintenant ses enfants qui l'attendent^{mcdlviii} (chez les Goffin, où ils sont bien au chaud) et « vont peut-être s'inquiéter ». Dès lors, c'est un drame. Le mécanicien est parti (j'avais failli conseiller de le retenir jusqu'au dernier démarrage), il n'y a plus de remède. Qu'à cela ne tienne, Henri ira emprunter la voiture de ses beaux-parents (qui d'ailleurs n'est pas non plus en ordre de marche). N'en pouvant plus, Marie au bord d'un éclat nerveux, nous annonçons que nous partons à pied et quittons tout le monde assez brusquement, malgré l'insistance des D[axhelet] qui offrent de nous loger. Il est 8 heures. Je sais que c'est une folie de nous lancer dans pareille expédition, mais je compte qu'il arrivera^{mcdlix} en route quelque intermédiaire sauveur. Et nous voilà marchant le long des quais déserts, pleins de fondrières et de débris provenant des maisons sinistrées. En vain nous tentons d'arrêter quelques camions, tant belges qu'américains.

Dimanche 17 décembre 1944.

(Suite.) Vers le milieu du quai des Ardennes, une idée me vient : si cousine Berthe était chez elle ? Nous n'y serions pas mal placés pour gagner demain matin Angleur, d'où part le train pour Esneux^{mcdlx}. Ô joie ! j'aperçois aux fenêtres, voilées de zinc, de la lumière. Berthe vient nous ouvrir elle-même et, dès les premières marches de l'escalier, a tout compris et nous offre le gîte. Cœur d'or. Elle héberge déjà un jeune Anglais, dont le camion est en panne, lui aussi, devant la maison. Et nous voilà attablés et installés. Berthe cède impérativement à Marie son^{mcdlxi} petit divan (la majeure partie du mobilier est dans les caves), elle-même couchera sur des coussins et je partage avec le jeune Anglais, à l'étage au-dessus, le lit d'un autre locataire.

Marie m'a fait ensuite remarquer qu'à la même date elle avait, en 1941 ou 42, fait le chemin à pied de Tilff à Angleur ; en 1943, de même, avec moi et la bicyclette. La coïncidence me frappe d'autant plus que j'ai fait le même jour trois rencontres surprenantes, moi qui n'en fais jamais ; et la dernière, vraiment inattendue, avec ce jeune Anglais. Il a 20 ans, il est blond, rieur et doux, il était, dans le civil, chauffeur à Derby. Ray¹.

Le samedi matin, levés dès 5 heures (Ray continue à dormir ou à faire semblant, malgré la sonnerie qui m'aurait éveillé si j'avais fermé l'œil), nous nous dirigeons vers Angleur quand, à peine dehors, une sirène se met à siffler. Une première bombe volante traverse le ciel et^{mcdlxii} l'embrase de son éclatement

1 Nous n'avons pas de renseignement sur ce militaire anglais.

rouge. Puis une autre. À la gare, déserte, glacée, comme désaffectée, une série d'alertes précipite vers les abris toute une partie des voyageurs. Enfin, le train. Images de la guerre, plus sinistres qu'au temps de l'occupation, n'était la différence essentielle qui nous fait autrement voir et supporter nos misères.

Depuis lors, les explosions ne cessent pas vers Liège. Arnould nous fait ce matin de la nuit dernière à Herstal^{mcdlxiii} un récit apocalyptique : un dépôt d'essence en flammes, des gens fuyant en chemise dans les rues, etc.

Ce dimanche soir, la nuit semble s'annoncer moins terrible qu'on ne pouvait la craindre : accalmie relative. Mais voici d'autres nouvelles : tous nos Américains quittent Tilff (j'ai rencontré le convoi qui roulait, feux éteints, vers Esneux) et une contre-attaque allemande a atteint Malmédy. Plus inquiétante encore me paraît la nouvelle^{mcdlxiv} de l'entrevue qui vient d'avoir lieu entre Ribbentrop et Degrelle¹. J'avais presque oublié que le front n'était guère qu'à quarante kilomètres d'ici. Tous mes cauchemars se réveillent.

J'aurais dû me douter de quelque chose, quand Harald est passé^{mcdlxv} me dire à 2 heures qu'il ne pourrait pas venir^{mcdlxvi} prendre le bain que nous lui préparions. Il avait l'air triste, incertain, plus affectueux que de coutume. Affreux serrement de cœur, maintenant que je sais.

Lundi 18 décembre 1944.

Tout le monde est fort ému ce matin au village par le départ brusqué de nos hôtes². Les nouvelles de la contre-offensive allemande sont encore

-
- 1 Lors de la bataille des Ardennes, Degrelle, qui a déjà rencontré Joachim von Ribbentrop en 1936, est cantonné à l'arrière du front et ne prend pas part aux combats. Il est nommé *Volksführer der Wallonen* le 23 novembre 1944, reçoit « les pleins pouvoirs pour les affaires civiles, politiques et militaires pour les Wallons séjournant dans les territoires occupés par les troupes allemandes » et décrète aussitôt la mobilisation des ressortissants belges qui se trouvent sur le territoire du Reich. Le 29 décembre, il sera condamné à mort par contumace par le Conseil de Guerre de Bruxelles (voir notamment FRÉROTTE (J.-M.), *Léon Degrelle, le dernier fasciste*. Bruxelles : Paul Legrain, 1987, p. 207-208. Jonathan Littell évoque la campagne de Russie dans *Le Sec et l'Humide. Une brève incursion en territoire fasciste*. Postface du sociologue Klaus Theweleit. Paris : Gallimard, coll. L'Arbalète, 2008).
 - 2 Ce départ inspire sans doute à Curvers son poème *Good Bye*, recueilli dans le *Cahier de poésies* (p. 84-85) :
Villages sans Américains,
Rendus à votre humeur première,

incertaines : les uns les aggravent, d'autres rassurent. Marie optimiste. À la moindre^{mcdlxvii} apparence de danger sérieux, en tout cas, nous faisons notre valise et partons avec la bicyclette. Je ne *pourrais* plus, de ma vie, revoir un Boche.

Joie de rencontrer le bel Arnold, resté ici avec un petit nombre de ses camarades. Il se dit touché de l'affection dont il se sent entouré et me serre longuement la main.

Il paraît que des blessés ont déjà été ramenés.

Mardi 19 décembre 1944.

Une de nos plus angoissantes journées de la guerre. Nouvelles confuses et contradictoires. Rumeurs insensées (les Allemands à^{mcdlxviii} Stoumont¹, les Américains se repliant sur la Meuse, etc.). Faut-il partir ? Je n'ai la force d'entreprendre aucuns préparatifs et n'ai pu me résoudre qu'à désencadrer *La*

Dressez les bornes des chemins
Où les chars se donnaient carrière.
Souvenez-vous qu'ils étaient beaux,
Les garçons bruns dans les tourelles
Quand riaient parmi les drapeaux
Leurs dents au goût de mirabelles.

Ils vinrent – vous alliez mourir –
Sauveurs dans la saison des pommes,
Ils s'en vont que tarde à mûrir
Le cerisier qui perd sa gomme.

Ô grand hiver à tous les vents !
Ils partent, leur besogne est faite ;
La paix vous rendort au printemps,
L'angoisse était sœur de la fête.

Ils vont ailleurs jeter leur feu
Et renverser quelques clôtures
Pour le scandale des fâcheux
Pareils en toutes aventures.

Villages, recomptez vos sous,
Ô villages veufs de la vie.

La liberté, qu'en ferez-vous ?
– Le sommeil du moins te soit doux,
Europe lasse, vieille amie !

1 Stoumont se situe à 37 km de Tilff dans la province de Liège.

*Nuit*¹, à classer un peu mes papiers. Pluie de bombes volantes sur Liège et tout autour de chez nous.

Ce soir, le *ton* des nouvelles est un peu meilleur (on vit suspendu à la radio). La^{mcdlxix} nuit dernière, des fusillades toutes proches nous avaient fait croire à une descente massive de parachutistes. Celle-ci s'annonce un peu plus calme. Mais que nous réserve demain ?

Mercredi 20 décembre 1944.

Angoisse et parloles. Presque pas le courage d'entreprendre des préparatifs. Au fond, l'idée d'abandonner la maison (où se sont concentrés les symboles et les instruments de nos raisons de vivre), et de l'abandonner au pillage certain sinon à la destruction totale, cette idée m'est intolérable. Moins pourtant que celle de revoir une occupation allemande². Tout le monde vient nous parler de départ. Mais ce soir, les nouvelles sont meilleures et, provisoirement, on ne part plus.

Roger Thomas³ et Paul [Curvers] fuiraient les bombes volantes plutôt encore que les Allemands.

On trouve un peu partout dans la presse littéraire française^{mcdlxx} (où, sous couleur de patriotisme et de résistance, les catholiques ne peuvent s'empêcher de laisser passer déjà le bout de l'oreille) des éreintements de Voltaire, considéré comme « démodé », etc. Je ne sais quel nain allait jusqu'à le montrer préférant Frédéric II au « peuple de France⁴ » ... C'est toujours le même procédé : la calomnie au service de l'ignorance. On nous disait de pareilles choses, au

1 Le tableau de Marie Howet.

2 Le 20 décembre, les Allemands assiègent Bastogne.

3 Le graveur Roger Thomas (1912-1978) est connu pour « la pratique du beau métier et l'amour de la culture littéraire ». Voir ROUIR (E.), « La Gravure en Belgique », dans *Dictionnaire biographique des arts plastiques en Belgique*. Anvers : Éd. Arto, 2002. Ami du couple, il leur grave notamment un ex-libris et la devise de la revue *La Flûte enchantée* que fondera Alexis Curvers en 1953, « Le chant ne fuira ».

4 Si le philosophe rencontra le despote éclairé à deux reprises, il en fut fort déçu. La première fois, Frédéric II était malade, la seconde, il venait de s'emparer de la Silésie par la force. Il se dit que le roi de Prusse, pour sa part, préférerait la compagnie de ses lévriers à celle des hommes, du moins à la fin de sa vie (1712-1786).

collège, de Renan, de Zola (« mort dans ses déjections¹ »), etc. Sans en avoir lu ni nous permettre d'en lire une ligne, bien entendu.

Vendredi 22 décembre 1944.

Hier, journée d'indicible énervement : hauts et bas, fausses nouvelles, etc. La radio ne donne que des informations de l'avant-veille. Le soir, tout paraît aller un peu mieux. Nuit abominable, chutes constantes de bombes.

Ce matin, panique générale. Londres diffuse un communiqué invraisemblablement sombre et certainement mensonger, puisqu'il annonçait des combats aux abords de Liège et les Allemands à vingt kilomètres de la ville. Ils avanceraient d'autre part vers Namur. Dans ces conditions, il serait vain de tenter de fuir. Je prends la résolution de rester en tout cas à la maison, quitte à m'y cacher s'il y a danger de représailles. Aussitôt, un grand calme m'envahit. Marie se réjouit de cette décision, qu'elle approuve. Nous allons au village et prêchons à tous le calme. Denise Halkin nous dit sa joie de ne pas rester seule, alors que tous les autres parlent de s'en aller. Je lui dis un peu trop vivement : « Non, vous ne serez pas seule. » Et ce mot lui met les larmes aux yeux. Les De Corte, déjà sur la route avec les cinq enfants, font demi-tour une heure plus tard. Paul [Curvers] et Nic également, à Hony, partaient en poussant le petit Alexis dans sa voiture, quand deux bombes leur apprirent qu'ils couraient de plus grands dangers en chemin que chez eux : ils rentrèrent aussitôt. Paul vient nous voir à midi, assez ému ; nous le remontons de notre mieux. Il ne s'agit que d'être prêt à mourir bravement : ceci accepté, tout devient simple. D'ailleurs, Tedesco², rentré hier soir de Malmédy, n'a rien constaté d'anormal en cours de route. C'est à croire que la radio anglaise cherche à affoler l'opinion.

Cependant, l'après-midi, les nouvelles prennent une tout autre tournure. Il semble bien que la situation soit renversée, et l'espoir renaît. Tout le monde

1 Mort asphyxié dans sa chambre à coucher le 29 septembre 1902, à 62 ans. Le romancier naturaliste aurait été assassiné par l'extrême droite, en raison de son engagement dans l'Affaire Dreyfus (voir BEDEL (J.), *Zola assassiné*. Préface de Henri Mitterand. Paris : Flammarion, 2002). Le 30 septembre 1902, Léon Bloy rapporte : « D'après un reportage plus ou moins véridique, le Crétin aurait crevé dans sa littérature. On l'aurait ramassé au milieu des excréments. » (BLOY (L.), *Journal inédit*. T. 2. Lausanne : L'Âge d'Homme, 2000, p. 1483). « Crevaille scatologique », ajoutera-t-il.

2 Aucune autre mention de cette personne. Un voisin ?

parle de l'énormité des renforts qui encombrèrent les routes. On a vu des Français de l'armée Leclerc¹.

Je transforme nos préparatifs de départ en préparatifs d'état de siège et remets en ordre, à toutes fins utiles, diverses cachettes. Nous couchons cette nuit pour la première fois dans la cave, à côté du charbon. La maison est à nouveau pleine d'éclats de verre et de plâtras. Le canon, tout le temps. Et ciel plus clair, qui fait espérer. Ordre du jour déjà victorieux du général Eisenhower.

Le cœur me serre affreusement en pensant aux gens des régions ré-envahies, particulièrement du Luxembourg². Que l'ennemi n'ait pas le temps de leur infliger trop de nouvelles horreurs ! Et comment fuir, en hiver, sans véhicules, sans vivres, souvent sans souliers ni vêtements chauds ! Peu d'espoir de gîte, et^{modlxxi} presque tous les chemins interdits.

Le gouvernement, bien entendu, ne donne aucune instruction, et la radio de Bruxelles fait allusion aux événements qui nous angoissent comme s'ils se passaient dans la lune. Règle sans exception : les pouvoirs ne se « rendent utiles » que quand tout va bien, c'est-à-dire quand on n'a pas besoin d'eux. Ainsi de toutes choses, d'ailleurs.

Vivre dans la terre, cacher ce à quoi l'on tient, trembler pour ce qu'on aime, démonter ses meubles : nous en sortirons immondes.

Samedi 23 décembre 1944.

Passé à la cave une nuit fort agitée. Il est certainement descendu des parachutistes : j'entendais siffler les cordes. Mitrailades. Rage de ne pouvoir rien faire. Les civils, les gens de la résistance sont soigneusement tenus à l'écart de toute activité. Tandis que la cinquième colonne, bien entendu, agit.

Employé la journée à déménager la maison dans les caves : livres, tableaux, vêtements, etc. Profond dégoût.

Comme le danger semble s'éloigner un peu de nous, nous avons tendance à trouver que la situation s'améliore. Mais les nouvelles restent incertaines, et^{modlxxii} la pointe allemande est signalée à Saint-Hubert. Nous ne comptons

1 L'Armée Leclerc, appelée aussi Division Leclerc, est la 2^e division blindée (2^e D.B. cavalerie), composée d'environ 16 000 hommes, créée en août 1943 par le général Philippe Leclerc. Le 26 août elle a défilé sur les Champs-Élysées à Paris, le 23 novembre elle a libéré Strasbourg.

2 Le 22 décembre, le Grand-Duché renonce à sa politique de neutralité (comme la Belgique l'a fait le 7) et instaure le service militaire obligatoire.

plus les bombardements, bombes volantes, etc. On s'habitue à tout. Les maisons de Paul et de Jean [Curvers] à Liège sont maintenant complètement détruites (l'aviation allemande achevant ce qu'avait commencé l'américaine en été). Calme olympien de Jean.

Il y a des gens qui s'imaginent qu'on « reconstruira » l'Europe.

Descente vers Liège, cet après-midi, d'un convoi américain retour^{mcclxxxiii} du front. Grande émotion^{mcclxxxiv}. Nous saluons les hommes harassés et gelés sur les camions : ils sont sales, emmitouflés dans des lainages de fortune. Ils trouvent la force de nous répondre, même de sourire. Quelques véhicules s'arrêtent : j'offre des pommes ; un petit chauffeur blond me serre la main avec enthousiasme et me force à accepter un paquet de chocolat.

Il s'agit d'une relève. Mais la panique se répand dans le village. On croit à une retraite sur la Meuse.

Dimanche 24 décembre 1944.

Après une nuit à nouveau tumultueuse – mais nous dormons jusqu'à 10 heures du matin, tant nous étions brisés –, encore une journée incertaine. L'atmosphère, le matin, est inquiétante. Beaucoup de parachutistes. J'en vois descendre un à midi au milieu du village, pantin inanimé qui se balance sans grâce, suspendu à la grande fleur blanche autour de laquelle un chasseur américain décrit des ronds menaçants. Je m'attends à le voir tomber dans l'Ourthe, il atterrit sur le Mont¹ ; soldats et véhicules s'élancent : on le cueille peu après, et on découvre sous son vêtement un uniforme américain... Un autre parachutiste est exposé à la façade du Cheval Blanc : c'est un mannequin en paille, lancé pour détourner l'attention. Enfin, toute la journée, intense animation^{mcclxxxv}, avec combats d'avions, tirs antiaériens, bombardements, etc. D'immenses formations alliées parcourent le ciel^{mcclxxxvi} redevenu parfaitement bleu.

On parle de la prise de Stavelot, puis il paraît que Stavelot est toujours aux Américains. L'absence de précision dans la date des informations cause d'innombrables erreurs. J'interroge un paysan venu à vélo de Vaux-Chavannes² : il est très rassurant, et parle^{mcclxxxvii} des énormes renforts qu'il a vu monter vers le front. Bref, on est pessimiste le matin et optimiste le soir. Incapable d'aucun travail, je continue l'aménagement^{mcclxxxviii} du sous-sol.

1 Lire : « il atterrit à Sur-le-Mont ».

2 Vaux-Chavannes, commune de la province de Luxembourg, à environ 40 km de Tilff.

Lucien [Surlémont] a choisi ce moment pour rentrer chez lui. Surpris par l'offensive en pleine zone dangereuse. Il ne sait plus où fuir et fait vraiment peine à voir : sa santé même est altérée par la peur.

Étrange soirée de Noël.

Lundi 25 décembre 1944.

Sous l'occupation allemande, Radio Paris annonçait des œuvres de *Modzart*^{mcdlxxxix}. Bruxelles présente ce matin un concerto dirigé par *Brouno Ouôte(r)*¹, ce qui est encore plus ridicule.

Je me demande si ce copieux journal, si^{mcdlxxx} je le relis quelque jour, m'offrira un intérêt autre que purement anecdotique. Il ne se passe rien dans ma vie, et ce ne sont pas mes pensées que je consigne^{mcdlxxxix} ici. La radio, les faibles échos qui nous parviennent de la guerre, voilà présentement tout l'objet de mes notes.

Il me semble que je tiens moins à la vie que je ne le croyais. Ne pas quitter Marie et voir grandir mes neveux, c'est^{mcdlxxxii} ce qui m'attache le plus. Surtout, je voudrais compléter^{mcdlxxxiii} mon œuvre. Mais celle-ci, tout inachevée qu'elle est, bénéficierait peut-être de ma mort (comme *Le Grand Meaulnes*)² : je sens très bien quelle force, quelle profondeur elle gagnerait à être interrompue brusquement.

Jeudi 28 décembre 1944.

Extraordinaire aspect de Tilff occupé maintenant par une importante fraction de la 8^e armée, que je crois être, d'après une allusion faite hier soir par un capitaine en kilt, la 51^e division de Highlanders³. Nous logeons quatre

1 Bruno Walter Schlesinger, dit Bruno Walter (1876-1962), célèbre chef d'orchestre d'origine allemande. En 1938, il quitta l'Autriche pour se rendre en France, puis s'établit aux États-Unis où il se fit naturaliser.

2 Le célèbre roman poétique et autobiographique d'Henri-Alban Fournier, dit Alain Fournier (1886-1914), paraît en 1913. Augustin Meaulnes tombe amoureux d'une jeune femme entrevue, Yvonne de Galbais, dont le prénom, voire le nom, rappelle l'héroïne de Curvers, Yvonne Colbat.

3 La 51^e division des Highlanders est une des premières divisions installées sur le continent (1939). Incorporée dans le 21^e groupe d'armée, corps anglo-américain commandé par Montgomery, elle participe à la bataille d'El-Alamein. Le 21^e groupe d'armée

officiers¹ et quatre soldats², le mess est dans la salle à manger et la cuisine dans le garage. Nous n'avons plus d'autre place pour dormir que la cave à charbon, fort à propos du reste^{modlxxxiv}, vu la fréquence des bombes. Vie à la fois misérable et exaltante, vraie participation à la guerre. Tous les tuyaux gelés, maison de plus en plus délabrée et tout s'entasse dans les caves. Je me partage entre de fort intéressantes conversations avec les officiers et des bonnes manières aux soldats, qui nous les rendent. Impossible de tout noter ici. Nous voici complètement prolétarisés, de vrais troglodytes³. Mais la vie, dans l'effort, prend une espèce de sens.

débarque le 6 juin 1944 en Normandie et sa 152^e brigade se positionne près de Liège fin décembre 1944 pour repartir au front le 7 janvier 1945 au son des cornemuses.

- 1 Parmi eux, peut-être y a-t-il le pasteur écossais Robert McNeill (1908-1956) qui arrive en Belgique en novembre 1944 avec la 51st Highland Division ? Le 1^{er} janvier 1945, lors de la fête écossaise « Hogmanay », sous les bombes, il récite imperturbablement du Baudelaire chez les Curvers ; il leur écrira en décembre 1945. Ou encore, un autre membre de la 51^e, Alexander B. Russell (Glasgow 1910-1985), professeur de langue et de littératures anglaises qui a tenu un journal du débarquement ? Cet officier a écrit aux Curvers le 15 mars 1945. Michel-Basil Beyea (1910-1986), réalisateur de films documentaires et auteur de pièces de théâtre, né à New York, militaire cantonné à Tilff après la Bataille des Ardennes, écrit lui aussi aux Curvers, notamment les 21 septembre et 26 octobre 1946, pour leur parler longuement de la psychanalyse freudienne qu'il a entreprise aux États-Unis.
- 2 Curvers a conservé quelques documents en rapport avec ces soldats : le brouillon de sa lettre aux parents du défunt Bruce E. Tomkins (8 mai 1946), une lettre d'Ernest Wohler (4 novembre 1945), l'adresse de Johnny Weaver, un brouillon en français pour Joe Ullman qui voulait écrire à une demoiselle (3 septembre 1945) ainsi que des nouvelles de ce Joe (septembre 1945)...
- 3 Marie confirme à sa manière les propos d'Alexis dans une lettre à sa mère datée du 29 décembre : « Ma chère maman, Les nouvelles sont meilleures et les officiers d'ici (highlanders de la 8^e armée) sont très optimistes. Comme ils ont fait l'Afrique, la Sicile, l'Italie, la Normandie et Nimègue avant d'aboutir dans le lit où tu couches, on peut bien leur accorder une certaine expérience. Disent que le reste du matériel boche sera plus facile à détruire sur route que sur la Siegfried Line. J'ai tellement froid que je ne saurais t'écrire longuement [...]. Nous vivons dans l'impossibilité absolue de faire quoi que ce soit en dehors de la vie matérielle. Mais le soir 6 ou 8 officiers viennent passer la soirée dans la bibliothèque, apportent leur poêle à paraffine ce qui, joint au nôtre, fait monter la température à 16-18°, ils apportent aussi du whisky écossais. Je voudrais bien avoir des *thistles* [chardons], fleur nationale de l'Écosse, pour mettre sur leur table de Noël. La note d'électricité sera pommée, tant pis. La maison empeste le pétrole brûlé. Et voilà. Je trouve que tu devrais coucher dans la cave si on peut t'y mettre un lit. Nous nous y sommes résignés parce que tout sommeil était devenu impossible à l'étage. Ce qui me gêne le plus est d'avoir toujours mon appareil par crainte qu'il soit séparé de moi ou

1945

Samedi, 6 janvier 1945.

Impossible de rien noter dans ce cahier, faute de temps. Ma vie double de manoeuvre et de gentleman continue de plus belle. Notons au moins les idées qui me sont venues dans ce tourbillon, et qui deviendront peut-être des œuvres :

- 1) Caïn et Abel.
- 2) Histoire d'affamés (M^{lle} Cauvin ¹).
- 3) Lettre du comte V. à son fils.

4) Tableau de^{mcdlxxxv} la vie d'une famille dans trente ans, dans l'hypothèse où la situation actuelle se serait prolongée.

Enfin, très important, composer *Plaisirs sous la cendre* sous la forme d'un journal de romancier, et fondre ainsi deux projets en une seule œuvre. Mais rien d'assuré encore².

détruit et, moi sans lui, totalement immobilisée. Au revoir. [...] Mes mains tremblent de froid : aucune fenêtre ne ferme. » Dans un article intitulé « La Maison des mâles », dans *Synthèses*, 2^e année, n° 11, 1947, p. 40-50, Marie Delcourt évoquera cette période : « au moment de l'offensive des Ardennes, nous eûmes chez nous un mess de Highlanders ». Choqué par la différence de traitement entre soldats et officiers, Alexis, écrit-elle, « harangua les cuisiniers, dans un anglais lent, mais shakespearien, leur parla de la solidarité ouvrière et du prestige de l'Empire britannique, fort inutilement. »

- 1 Les demoiselles Cauvin (déjà citées) sont les héroïnes du récit intitulé *Le Ruban chinois*, recueilli en 1943 dans *La Famille Passager* (op. cit.). À la réception du volume, Marcel Thiry, élogieux, écrira : « [I]l y a chez vous, et c'est bien heureux, quelque chose de plus haut que la littérature. Entendre, en ce temps-ci, une voix courageuse reprendre calmement des thèmes humains d'espérance et d'honnêteté intellectuelle, quel réconfort et quelle fraîcheur ! La tranquillité de vos assertions, quand il s'agit de croire en la bonté des demoiselles Cauvin, en la S.D.N. ou en la vérité "diffusive de soi", a quelque chose de plus que la logique, – quelque chose de révélé, de certain, comme la vraie poésie » (10 août 1943).
- 2 Effectivement, rien ne paraîtra de ces projets. Seuls « M^{lle} Cauvin » ou « La Machine infernale » (voir à la date du 1^{er} février) correspondent-ils au manuscrit que nous avons édité sous le titre de *La vérité vous délivrera* (op. cit.).

Nos carreaux de nouveau cassés cette nuit.

Lundi 8 janvier 1945.

Départ de nos hôtes. Neige épaisse, dans laquelle le^{mcdlxxxvi} capitaine Russell, le dernier, s'en va tout seul rejoindre son camion, en se retournant vers moi. Brisés d'émotion et de fatigue.

Jeudi 1^{er} février 1945.

Tout prendra place dans *La Machine infernale*, la nouvelle histoire de M^{lle} Cauvin, et dans les autres *Histoires d'affamés*.

Nous avons insensiblement renoncé au malt et ne prenons plus que thé ou café. Malgré les drames et la pénurie totale de certaines choses, comme le beurre, l'ordinaire s'améliore pour tout le monde, grâce notamment aux énormes reliefs distribués ou abandonnés (ou, hélas ! chapardés et revendus) par les armées. L'effet de ces stimulants se fait aussitôt sentir : je regorge d'idées mais manque malheureusement de temps pour les noter, la vie matérielle étant plus difficile que jamais (gel, absence de Tina [Laffineur], etc.). Marie renaît à la vie depuis que nous avons quitté la cave pour regagner^{mcdlxxxvii} notre chambre.

Howard¹ vient passer presque toutes ses soirées auprès de moi.

Pensées du réveil. Hier, je me disais que, sur le plan individuel comme sur le plan collectif, le médiocre doit nécessairement l'emporter sur l'excellent, du fait que celui-ci se fie trop à lui-même pour ne pas négliger sa défense, tandis que le premier^{mcdlxxxviii} ne peut combattre son ennui qu'en sortant de lui-même et en exerçant^{mcdlxxxix} des contraintes sur lui-même et sur autrui. La merveilleuse liberté française, la liberté d'un Gide est inconcevable en pays germaniques. Les intermédiaires, Belges, Suisses, Français de l'Est, etc. ont les avantages et les inconvénients de la composition des deux modes, – composition souvent artificielle d'où résulte la stérilité. Schlumberger a discipliné sa

1 Howard Leyland, né à Boston en 1921. Après Pearl Harbor, il interrompt ses études de marketing et s'engage dans le 41^e Armored Regiment (2^e division blindée). Il rentre aux États-Unis en décembre 1945. Marié, père de six enfants, il vit en Floride. Interrogé par téléphone en 2005, il ne s'est pas souvenu de la Belgique. Nous remercions Cindy Van Wilder pour l'information qu'elle a récoltée. Curvers a conservé deux lettres de Howard (11 mars 1945 et 21 février 1946), ainsi qu'une lettre de ses parents (15 juillet 1945).

pensée et son style, sa vie même : il y a gagné en rigueur tout ce que son génie y a perdu^{mc dx c} d'épanouissement. Quant à moi, je serais par nature^{mc dx ci} (*mutatis mutandis*) un Gide, réduit par la force des choses à vivre en Schlumberger. Je perds tout à ce jeu, sauf peut-être ma moralité : je paie les frais de toutes mes expériences et, intellectuellement, je ne suis pas un bourgeois. Constant¹ me disait que *tous* les écrivains français sont des bourgeois. Je commence seulement à comprendre ce qu'il voulait dire.

Mais ne serait-il pas *moral* que je sacrifie tout, y compris le « devoir », à mon œuvre et aux émotions dont elle naît ? C'est là ce qu'il m'est impossible de faire entendre à Marie.

L'amour est la plus grande richesse de la vie, la plus nécessaire à la création artistique, mais elle nous prive de toutes les autres, notamment de ces richesses mineures (loisir, égoïsme, etc.) qui^{mc dx cii} procurent les conditions de la création.

L'idéal serait d'avoir une passion dominante, mais très déterminée, qui absorberait sous une forme limitée notre capacité d'abnégation, mais laisserait intact le fond d'égoïsme qu'il faut pour créer.

Ce matin, autres pensées. Je rêve que les ministres des pays alliés se rencontrent en Italie (on annonçait hier le passage de deux hauts personnages américains à Rome). Je m'éveille, et conjecture aussitôt que Staline, Roosevelt et Churchill doivent déjà se trouver réunis dans quelque palais romain. Staline ira voir le pape, donnera des gages à l'Église (on élit en ce moment le nouveau patriarche de Moscou²) et, en échange, obtiendra la collaboration des catholiques avec les communistes. Pacelli³ serait alors, politiquement, un bien

1 Nous ignorons qui est ce Constant.

2 C'est en septembre 1943 que Joseph Staline opère un tournant dans la politique religieuse de l'U.R.S.S. en autorisant notamment la création du Conseil de l'Église orthodoxe russe et l'élection d'un nouveau patriarche. En 1945, Sergeï Simanski (1877-1970) est élu à la tête du patriarcat de Moscou et de toutes les Russies, juridiction canonique de l'Église orthodoxe russe. Il devient ainsi le 13^e patriarche de Moscou sous le nom d'Alexis I^{er}.

3 Eugenio Pacelli (1876-1958), 258^e pape sous le nom de Pie XII (1939-1958), proclamera, en 1950, la bulle *Munificentissimus Deus* qui érige en dogme l'Assomption de Marie. L'annonce de cette décision, à la radio, aurait été une étape importante de la reconversion d'Alexis Curvers au catholicisme. La pièce *Le Vicaire (Der Stellvertreter)*. Hamburg : Rowohlt Verlag, 1963 ; traduit de l'allemand par F. Martin et J. Amsler. Avant-propos d'E. Piscator. Paris : Seuil, 1963) où Rolf Hochhuth attaque le pape provoquera chez Curvers une colère telle qu'il se lancera dans une véritable croisade, souvent qualifiée d'intégriste, dont le texte fondateur sera son pamphlet *Le Pape outragé* (Paris : Laffont, 1964). La plupart des articles qu'il publiera ensuite dans la revue *Itinéraires* seront dirigés contre Vatican II.

grand pape, ayant déjà réussi à détourner la barque de Pierre dans les eaux des vainqueurs. La politique de la main tendue triompherait enfin, les chrétiens de gauche l'emporteraient (Maritain au Vatican, le général de Gaulle entendant la messe à Moscou), et nous aurions une dictature catholico-communiste, inavouée^{modxciii} mais irrésistible, chef-d'œuvre^{modxciv} d'obscurantisme doucereux et entreprenant. Peut-être faudra-t-il encore bien des expériences de ce genre avant que les hommes se décident à la liberté. Staline est de force à comprendre que le seul obstacle sérieux qui s'oppose au communisme en Europe est l'Église, et Pacelli qu'il est temps que celle-ci fasse peau neuve. Je pense d'ailleurs depuis longtemps que catholicisme et communisme, tous deux totalitaires, sont faits pour marcher de pair, valant mieux pour s'entendre^{modxcv} être d'accord sur les moyens que sur les buts officiels.

Dimanche 4 février 1945.

Mon petit Howard est parti hier soir. Pour la première et dernière fois, je l'ai serré dans mes bras en le reconduisant à la grille, sous les étoiles. Ce matin, le village était vide et sinistre : j'ai appris que le convoi avait reçu dès cette nuit son ordre de départ. Inutile donc d'allumer cette lampe du vestibule que j'allumais pour qu'il voie clair en entrant. Cette première soirée sans lui est bien triste. Et où est-il ? Perdu dans une nuit sans fond, loin, peut-être tout près de moi encore, inaccessible, perdu, – et dans quels dangers ? Absurde espoir de le voir reparaître chaque fois que j'entends une auto. Et peur, peur pour lui, mon pauvre petit Howard^{modxcvi}.

Mercredi 28 février 1945¹.

C'est maintenant seulement que je crois comprendre la maxime de Gide : « Non pas la sympathie, mais l'amour¹. » La sympathie résulte^{modxcvii} des

1 Aucune allusion à l'audition de Curvers dans le cadre de l'instruction du procès Bologne-Destexhe par le Conseil de guerre. Elle a lieu le 27 février et il y déclare notamment : « Il y a précisément trois jours, j'ai reçu la visite de deux gendarmes belges chargés de procéder à une enquête sur le cas du nommé CLESSE ; en nous interrogeant ma femme et moi, ils nous ont révélé que CLESSE, pendant l'occupation allemande, avait déclaré au nommé FISSETTE, agent de la gestapo, actuellement détenu à Liège, qu'il avait comme voisin, une centrale "d'espionnage" et qu'il venait de la signaler aux allemands. CLESSE aurait précisé qu'il s'agissait de Mr et Mme CURVERS, cette dernière professeur à l'Université de Liège ». (Voir aussi en notes aux 28 janvier 1936, 17 juillet 1944, 4 septembre 1944 et 28 février 1945.)

agréments, très divers, que deux personnes peuvent^{mcdxcviii} trouver à se fréquenter. Dans l'amour, ce n'est plus tel ou tel agrément^{mcdxcix} que l'on recherche dans un être, mais cet être lui-même : on veut le posséder dans son essence même, par^{md} l'acte charnel mais surtout par la connaissance, par une contemplation en quelque sorte désintéressée. (Il faut rapprocher la phrase de Gide des admirables définitions de Proust, dans *Swann*.)

J'éprouve^{mdi} par nature la sympathie beaucoup moins volontiers que l'amour. C'est une des causes de mes échecs, tant en amour, où je ne sais guère jouer la sympathie, que dans les relations ordinaires de la vie, où je prends des êtres ce qu'ils ont de^{mdii} profond et non, comme il faudrait, ce qu'ils ont d'utile : dans les deux cas, ils se^{mdiii} déconcertent et se dérobent dès qu'ils sentent que je veux atteindre^{mdiv} d'eux^{mdv}, fût-ce par une exigence tout intellectuelle, la région secrète qu'ils ont^{mdvi} accoutumé de ne livrer à personne. Exigence qu'il serait donc habile de dissimuler, comme excellent à le faire les séducteurs heureux. Je la trahis quant à moi toujours trop tôt, et l'impose toujours trop tard. Je m'embarasse de prétextes à la fois naïfs et laborieux, qui ne sont peut-être que des scrupules. Marie est le seul être pour qui amour et sympathie, chez moi, aillent de pair, sans qu'il soit besoin de stratégie. Le don total est ainsi^{mdvii} le seul qui soit payé de retour.

Mercredi 2 mai 1945.

Retour de Léon-Ernest Halkin. Voyage à Bruxelles avec Gorini, d'où nous ramenons trois rapatriés de Buchenwald : visions, récits horribles, impressions de retour inoubliables. Je noterai d'autre part les témoignages de ces garçons.

L'un d'eux, le communiste Henri Beaujean, d'Outre-Meuse, m'avait raconté par bribes et morceaux, dans la voiture où nous étions entassés à six (puis à sept, un gros aumônier américain nous ayant demandé une place entre Saint-Trond et Liège), certaines choses que j'ai la surprise de retrouver presque textuellement pareilles, avec les mêmes détails dans le même ordre, sous la plume de Jean Fonteyne, dans *Le Drapeau rouge* du vendredi 27 avril (journée que Beaujean a passée à Bruxelles). Jean Fonteyne, lui-même rescapé de Buchenwald, convient avec mon narrateur sur les points suivants² :

-
- 1 « Non point la sympathie, Nathanaël, – l'amour. » (GIDE, *Les Nourritures terrestres*, livre I.)
 - 2 Le reportage de Jean Fonteyne (1899-1974, avocat, résistant, cinéaste, sénateur communiste en 1946) s'étend sur plusieurs numéros du *Drapeau rouge* depuis le 23 avril. Chaque article porte un titre différent. Celui auquel Curvers fait allusion ici est

- 1) assassinat d'enfants *tziganes* ;
- 2) chiens policiers lancés par les S.S. sur les détenus *arrivant au camp* (certains moururent des suites des morsures) ;
- 3) appels durant parfois plusieurs heures par grand froid : certains hommes mouraient sur place, que leurs voisins avaient à maintenir debout dans les rangs.

La coïncidence ne prouve évidemment rien contre la^{mdviii} réalité ni l'horreur de ces faits. Les deux témoins ont pu assister aux mêmes choses malgré les dimensions du camp ; l'étonnant est la trop exacte concordance de leurs rapports. La^{mdix} lecture de l'article de Fonteyne aura probablement réveillé et fixé dans l'esprit de Beaujean certains détails^{mdx} plus particulièrement que d'autres. La vérité, en tout cas, est difficile à établir avec certitude. Je pense à la phrase de Gide, parlant des combattants de 1914 : « Leurs récits paraissent empruntés aux journaux¹. »

Jeudi 3 mai 1945.

De Jean Fonteyne (*Drapeau rouge* du 26 avril), à propos des morts de Buchenwald :

« Appendue au crématoire, leur donnant sarcastiquement la parole, une inscription en vers leur faisait dire² :

*Nicht ekele Wurme soll mein Lieb ernähren,
Die Reine Flamme die soll ihn versehren,
Ich liebe stets die Wärme und den Licht,
Denn verbrennt und begraf mir nicht.*

*Mon corps ne doit pas nourrir de dégoûtants vermisseaux,
La flamme pure doit le consommer,*

paru non le 27 avril mais le 26 (2^e année, n° 91) et celui dont il parle le jour suivant, non le 27, mais le 25 (n° 90).

- 1 « Leurs récits *semblent* empruntés aux journaux. » GIDE (A.), *Journal, op. cit.*, p. 487, 12 septembre 1914.
- 2 Voici la transcription correcte du texte du poète autrichien Peter Rosegger (1843-1918) et sa traduction par notre collègue Alfred Lovenberg :
Nicht ekle Würmer soll mein Lieb ernähren, (Mon corps ne doit pas nourrir,)
Die reine Flamme, die soll ihn verzehren, (C'est la flamme pure qui doit le consommer,)
Ich liebe stets die Wärme und das Licht, (J'ai toujours aimé la chaleur et la lumière,)
Darum verbrennet und begrabt mich nicht. (Dès lors brûlez-moi et ne m'enterrez pas.)

*J'aime toujours la chaleur et la lumière,
Ainsi, brûlez-moi et ne m'inhumez pas.*

Nous sommes allés voir hier pour la première fois Léon Halkin. Courte et presque insignifiante conversation, tant nous étions émus et lui faible, tout pâle et incroyablement maigre dans son lit. Il lui reste son sourire, son humour. Ce qui paraît à travers les phrases assez décousues et allusives qu'il nous adresse, c'est la même horreur qui fait le fond commun des récits de tous les rapatriés. Il nous parle d'un voyage qu'on leur fit faire à travers l'Allemagne en wagons à marchandises, par grand froid, sans rien pour se couvrir, avec un demi-pain par homme pour quatre jours et cinq nuits. À l'arrivée, ils durent sauter des wagons sans l'aide d'aucun marchepied. Ceux qui trébuchèrent et tombèrent, les S.S. les tuèrent sur-le-champ.

En voyant Léon et tant d'autres, j'ai l'impression que, fussent-ils restés là-bas quinze jours de plus, aucun n'en serait revenu vivant. Je dis cela à Léon qui, la mort encore sur son visage, m'assure que je sous-estime la résistance humaine. « Mais je n'aurais plus passé l'hiver prochain », ajoute-t-il.

Mardi 8 mai 1945.

J'étais hier chez mon oncle Gérard [Curvers], vers 5 heures, lorsque Paulette¹ vint nous dire : « Entendez-vous les cloches et les sirènes ? » On cria dans la rue des éditions spéciales : l'Allemagne avait capitulé.

Aussitôt, les petites rues d'Outre-Meuse se fleurirent de guirlandes et de lampions. Toute la soirée, en ville, ce fut une animation croissante, mais voilée d'hésitation, de réserve : il y a trop de souffrances encore vives. Quelques façades illuminées, mais surprenantes et bizarres dans la pénombre qui persiste comme par la force de l'habitude.

Mélancolie des soldats américains, à^{mdxi} qui l'allégresse de quelques jeunes fous rappelle qu'ils sont loin de chez eux, et qui s'attendent à devoir partir pour le Japon. On est ingrat envers eux. À tous ceux que je rencontre, je m'efforce de [le] faire sentir.

1 Il pourrait s'agir de la fille de Louise Curvers et Adrien Franck (mariés en 1924), ou de la future seconde femme de Jean Curvers, Paulette Lochtmann (née en 1919).

Mercredi 25 juin 1945.

Dimanche, j'apprenais par la radio que les écrivains et les artistes allemands sont classés par les Russes, de pair avec les « travailleurs lourds », dans la catégorie qui reçoit les plus fortes rations alimentaires.

Lundi matin, le facteur nous apportait un avertissement du fisc : nous avons 13.387 francs à payer comme supplément^{mdxii} d'impôts sur nos revenus de^{mdxiii} 1943. Je perds mon après-midi d'hier à aller chercher^{mdxiv} des explications : il s'agit des droits d'auteur que nous avons touchés sur trois de nos livres. Ces droits se montaient à 19.000 francs. Refaisant ses calculs pour mon édification, l'employé s'aperçoit qu'il y a eu erreur et me rassure : nous n'aurons guère plus de 7.000 francs à payer.

La Belgique, d'ailleurs au lendemain de la victoire, est, comme chacun sait, l'un des remparts de la vieille civilisation spiritualiste contre le matérialisme barbare du bolchevisme. (Je regrette cette phrase de journal à peine l'ayant écrite, car il est vrai que le critère est ailleurs. Mais tout de même !...)

Vendredi 3 août 1945.

Un capitaine américain expose à la Belle Image des aquarelles et^{mdxv} des gouaches représentant divers coins de Liège¹. Des peintres liégeois ont fait, paraît-il, la petite bouche devant ces couleurs violentes, ces perspectives raccourcies et ces manquements à toutes les traditions de l'art local. Ils auraient été plus sages de s'inspirer de cette vision si neuve d'un sujet rebattu, toujours traité en grisaille. Le caractère fou et enflammé de la banlieue liégeoise m'avait encore frappé mercredi au Thier-à-Liège², où j'étais pour l'enterrement de la pauvre petite Lucienne Hubaux. La messe eut lieu dans une salle de patronage, et les prêtres officiaient sur la scène, dominée par un très profane manteau d'Arlequin.

Tiiff me paraît certes l'endroit le plus ennuyeux du monde. Mais les Américains déclarent qu'ils n'en ont pas connu de plus aimable en Europe, et demandent à y revenir passer leurs permissions plutôt qu'à Bruxelles ou à Paris.

1 Nous n'avons pas trouvé trace de cette exposition ni de ce peintre.

2 Commune au nord de Liège, entre Sainte-Walburge et Herstal.

Jeudi 9 août 1945.

L'événement peut-être le plus marquant de ces quelques siècles, à savoir l'explosion de la première « bombe atomique » qui vient d'anéantir toute une ville japonaise¹, est survenu sans crier gare, au milieu de cette semaine froide et terne. Les gens, tirés^{mdxvi} à peine^{mdxvii} pour un instant de leur indifférence et repris aussitôt par leurs préoccupations personnelles (moi-même, hélas !...), expriment pourtant une certaine indignation. Cette prodigieuse découverte, occasionnée par la guerre et appliquée d'abord à la destruction, vaudra par ses effets ce que vaudra^{mdxviii} l'humanité chargée de l'employer : c'est dire qu'il y a peu d'illusions à se faire. Mais quelle aventure !

Cela devrait affranchir les hommes de tout ce qui les divise, les contraint, les limite. Que sont les conventions, les croyances, les tabous sociaux ou autres à côté d'un atome éclaté, de la matière rendue par l'homme à son état d'avant l'univers ?

Camille Caganus me disait que, dans son camp d'officiers prisonniers, l'homosexualité^{mdxix} faisait l'objet des pensées et des sentiments de tous, mais que personne n'osait y donner suite, en vertu d'une inhibition collective et tacite, d'aspect surtout religieux, d'ailleurs diligemment entretenue par les trois aumôniers du camp. On découvrit pourtant deux soldats qui avaient la simplicité de coucher ensemble. Ils furent aussitôt dénoncés, déplacés et séparés. Camille^{mdxx} trouvait cela très bien. Je lui ai dit combien m'indignait cette férocité, aiguisée par l'hypocrisie et l'envie. Les Français beaucoup plus humains sur ce chapitre, d'après maints témoignages, tous concordants. Tout le monde a aimé les Français en captivité. Au retour, ils étonnèrent par la légèreté de leurs bagages. « Rien qu'une petite besace. » Les Belges emportaient d'énormes^{mdxxi} paquets.

Je persiste douloureusement à chérir aussi les Américains.

Il me semble que l'emploi de la bombe atomique^{mdxxii} a été décidé, non, comme on le dit, par représailles contre les mauvais traitements que les Japonais infligent à leurs prisonniers, mais à Potsdam, afin d'intimider les prétentions de la Russie. C'est pour en parler au roi Georges VI que le président Truman s'est arrêté à Londres en rentrant d'urgence en Amérique. Les conséquences ne se sont pas fait attendre : déclaration de guerre de la Russie au Japon, mouvements politiques en Grèce et en Yougoslavie, et curieuse dépêche Reuter^{mdxxiii} nous prévenant que les frontières stratégiques n'ont désormais plus d'importance et qu'ainsi la question des Dardanelles

1 La première bombe atomique est lancée sur Hiroshima le 6 août.

perd^{mdxxiv} de son intérêt... Nous retombons dans la grande politique, comme dans la morale : on croit donc toujours aux atomes.

Bien compréhensible « émotion » au Vatican. Galilée est dépassé.

Le fait est que ce sont toujours de pauvres types d'individus qui paient le prix de ces expériences merveilleuses.

Je me demandais l'autre jour encore, en voyant de stupides campeurs s'affairer sous la pluie autour d'un feu de brindilles, à quoi sert la « civilisation », puisqu'à mesure qu'elle progresse^{mdxxv} les hommes n'ont de plus en plus qu'une envie, qui est de s'en évader pour retourner à l'âge des cavernes.

Extraordinaire compte rendu du procès Pétain dans *Europe Amérique*¹, fait dans un esprit nettement non-conformiste, assez rafraîchissant. Parmi^{mdxxvi} les photographies, nous reconnaissons celle de Schlum[berger], un peu vieilli, au banc des journalistes.

Lundi 15 octobre 1945.

Après^{mdxxvii} le séjour de Marguerite et de Françoise Wintz[weiller], nous déjeunons aujourd'hui avec les Vigneau² retour d'Égypte ; demain, visite de Stéphane [Audel], retour d'Amérique du Sud³. Temps des revoirs. Pas grand-chose à se dire...

Entendu ce soir à la radio française la salve qui, à midi 32, a mis fin aux jours de Pierre Laval⁴. Indécent bavardage^{mdxxviii} de journalistes.

-
- 1 Ossian MATHIEU [?], « *Du passé, faisons table rase !* ou Le Défilé des témoins chargés », dans *Europe Amérique* (Bruxelles), n° 17, 9 août 1945, p. 4-10 et 27-29. La photographie avec Schlumberger se trouve à la page 29. On notera que ce procès, c'est un peu à elle-même que la France l'intente : « si l'image de Pétain est devenue si haïssable à la France, c'est qu'elle lui renvoie, comme un miroir son propre visage. » Bref, la France se punit de n'avoir pas su résister aux armées hitlériennes (PLUMYÈNE (J.), *Pétain, op. cit.*, p. 176).
 - 2 Après la guerre, un certain Vigneau sert parfois d'intermédiaire aux Curvers pour placer un manuscrit chez un éditeur ou toucher des droits d'auteur.
 - 3 Durant la guerre, le comédien est en tournée en Amérique du Sud (Brésil, Uruguay, Argentine, Chili, Pérou, Équateur, Colombie, Venezuela, Cuba, Haïti), avec Louis Jouvet. Le 11 juillet 1945, il a écrit de Mexico qu'il avait enfin reçu son visa pour rentrer en France et annonce son arrivée à Liège le 13 octobre.
 - 4 Pierre Laval (1883-1945) fut vice-président du gouvernement de Vichy, puis ministre de l'Intérieur, de l'Information et des Affaires étrangères. Réfugié en Autriche, il a été

Lundi 22 octobre 1945.

Renée Brock est allée à Ostende. Elle a vu Ensor dans son atelier dont les vitres n'ont encore été remplacées que par du zinc ou du carton, sauf un tout petit carreau par où il s'amuse comme un enfant à regarder passer les trams. Il a 80 ans. Toutes les boîtes *de nuit* d'Ostende ont des vitrines magnifiques.

Paul Dresse m'envoie copie d'une requête adressée au prince régent pour demander la grâce de Robert Poulet¹, et m'invite à la signer avec d'autres écrivains² (dont, paraît-il, Hellens³ et Louis Piérard⁴). Je lui réponds :

livré par les Américains aux autorités françaises. Condamné à mort, il est fusillé, après avoir tenté de se suicider.

- 1 Arrêté le 23 octobre 1944, condamné à mort le 4 octobre 1945 par la Cour militaire, c'est à l'initiative de Franz Hellens que Robert Poulet introduit un premier recours en grâce le 6 novembre 1945, son pourvoi en cassation ayant été refusé. Après le rejet de la requête en révision du procès, une deuxième demande sera introduite le 14 mai 1946. La grâce sera finalement obtenue le 4 octobre 1948, sans doute après que Poulet demande une enquête parlementaire sur la responsabilité de l'entourage royal. La défense de Poulet repose sur la notion de « service commandé » : quand il a pris la direction du *Nouveau Journal* en 1940 (il devient alors la figure de proue de la presse collaborationniste), c'était par fidélité au Roi et selon les instructions du comte Robert Capelle, secrétaire de Léopold III sous l'occupation.
- 2 La liste des personnes ayant signé la pétition est longue. Poulet compte notamment sur la solidarité de quelques-uns des écrivains qui signent avec lui le manifeste du Groupe du lundi le 1^{er} mars 1937 : Madeleine Bourdouxhe, Hermann Closson, Paul Fierens, Franz Hellens, Arnold de Kerkhove, Camille Poupeye et Henri Vandeputte. De nombreux proches ou amis des Curvers signent : Lucien Christophe, Jean de Beucken, Marcel De Corte, Jules Delacre, Carlo de Mey, Fernand Desonay, Jacques Duchesne, James Ensor, Pierre-Louis Flouquet, Pierre Janlet, Mélot du Dy, Pierre Nothomb... Paul Dresse et Germaine Sneyers signent, bien entendu. L'absence de certaines signatures est à relever : celles de Marie Gevers et de Marcel Thiry par exemple.
- 3 *L'Alphabet des lettres belges de langue française* (Bruxelles : Association pour la promotion des Lettres belges de langue française, 1982, p. 245) précise : « On ne peut négliger le rôle d'éveilleur et de rassembleur qu'a joué Hellens [(1881-1972)] dans la vie littéraire belge et française, entre 1920 et 1955, en animant des revues ouvertes à toutes les expériences esthétiques de la modernité... » Une lettre de Curvers à Hellens, datée du 21 décembre 1949 est conservée à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet (Ms 11729) et témoigne d'une certaine admiration pour l'auteur de *Mélusine* (1920).
- 4 On notera que le premier président de la section flamande du P.E.N. Club belge – Louis Piérard est président-fondateur de l'association – est Toussaint Van Boelaere, premier époux de Germaine Poulet.

« Mon cher Paul ¹, je trouve comme toi qu'il a coulé assez de sang, spécialement du fait des Allemands pendant la guerre, et l'idée seule de la peine de mort me rend malade. Néanmoins, les choses étant ce qu'elles sont, et sans souhaiter de mal à personne, je ne signerai pas la requête en faveur de Robert Poulet. Voici pourquoi.

« Je suis incompetent. Avant la guerre, on nous a fait signer toute espèce de déclarations qui n'ont jamais servi à rien, sinon à enlever tout crédit aux noms des "intellectuels" assez naïfs pour se prononcer sur des questions qu'ils ne connaissaient pas. Je me suis juré de ne plus rien signer que je n'aie écrit *propio motu*. Intercéder aujourd'hui pour Poulet, ce serait m'obliger à le faire demain pour quelque conspirateur^{mdxxx} argentin ou grec, sous peine de me faire traiter de sale fasciste si ce conspirateur se trouve être de gauche. Notre fonction, si nous sommes moralistes, est peut-être de définir la justice, mais non d'en influencer le cours terrestre par les moyens de l'action. Que les politiques s'arrangent entre eux, et^{mdxxx} avec leur conscience s'ils en ont une.

« Je ne vois dans le procès de Poulet rien qui ressemble à une erreur judiciaire ou à quoi que ce soit d'illégal. Poulet connaissait le code. Il s'est exposé délibérément aux rigueurs de la loi, sachant qu'il n'avait chance d'y échapper que par la victoire allemande à laquelle il croyait. Il a perdu son pari, toute question de moralité mise à part. Pourquoi vouloir empêcher les causes de produire normalement leurs effets prévisibles ?

« Pendant la guerre, sous le régime allemand prôné par Poulet, j'ai vu une quantité de gens et beaucoup de mes amis, de talent égal au sien et de caractère supérieur, mourir ignominieusement sans que jamais Poulet, du haut de la puissante tribune dont il disposait, élevât la voix en leur faveur. Nous-mêmes d'ailleurs gardions devant ces horreurs un silence prudent, dont le souvenir, à présent qu'il n'y a plus de risque à protester, doit donner beaucoup de modestie à nos protestations. Mais Poulet, non content de se taire, approuvait hautement, sinon les crimes des Allemands, du moins l'état de choses qui les rendait possibles. Il se targuait ainsi d'une logique supérieure, indifférente aux interventions du sentiment. L'appel final au sentiment, dans ces conditions, me paraît indécent.

« En acceptant bravement sa condamnation, Poulet ferait preuve d'une tenue intellectuelle où je lui marque mon estime. Ce serait le dernier et le plus grand service qu'il rendrait à ses contemporains : après avoir tant troublé leur jugement, tant ébranlé leurs convictions, il leur rappellerait enfin par son exemple que les actes importent et que les principes sont chose sacrée. En regard du respect que m'inspirerait pareille attitude, toute pitié de ma part serait injurieuse.

« Telles sont, mon cher Paul, les raisons de mon abstention. Elles sont d'ordre public. Quant à mes dispositions intimes, elles sont tout à la clémence. Mais mon opinion est précisément que les sentiments personnels n'ont rien à faire ici ².

1 Cette lettre que Curvers copie ci-dessous ne semble pas avoir été conservée dans l'important fonds que M^{me} Andrée de Bueger, nièce de Paul Dresse, a confié aux Archives et Musée de la Littérature (Bruxelles, Bibliothèque royale de Belgique).

2 Le 8 novembre 1945, Curvers écrit à sa femme en évoquant de manière quelque peu obscure les « dessous léopoldiens de la pétition de Paul Dresse : ne s'agissait-il pas de payer le prix du silence ? Abstention et tour d'ivoire, voilà de plus en plus l'unique solution possible. »

« Et j'ajouterais encore ceci : que je suis profondément indigné, sans que mon indignation trouve occasion de s'exprimer, chaque fois que j'apprends qu'on a fusillé des hommes de 20 ans qui sont allés se battre sur le front russe il y a trois ou quatre ans, c'est-à-dire à un âge où la responsabilité politique est évidemment limitée, sinon nulle : ils se sont bien plutôt laissés entraîner par des influences et des autorités comme celles qu'exerçait justement Poulet en raison de son prestige et de son talent. Ceux-ci constituent des circonstances moins atténuantes qu'aggravantes. À ce titre encore, j'estimerais chez Poulet une fierté par quoi il se réhabiliterait, en ne cherchant pas à s'épargner le sort de ceux dont il a contribué à causer la perte ¹. »

Vendredi 14 décembre 1945.

Rencontré à Colpach Ernst-Robert^{mdxxxix} Curtius², qu'Andrée Viénot¹ amenait de Bonn. Nous^{mdxxxii} voyons arriver un vieil homme assez gros, à

-
- 1 Le 8 novembre 1948, Curvers récrit à Dresse au sujet de Poulet : « J'ai lu non sans émotion le mémoire de M^{me} Poulet. Tout cela est triste et affreux et je trouve que de toute façon, maintenant, une mesure de clémence s'imposerait. D'autre part, si je comprends que la pauvre femme fasse flèche de tout bois, je n'aime pas beaucoup le ton sentimental dont elle use pour expliquer l'attitude de son mari par la logique du pacifisme. Robert Poulet n'a jamais été pacifiste le moins du monde, il était anti-pacifiste (du moins au temps de la république de Weimar), il couvrait les pacifistes de mépris et de dérision. Je l'ai entendu de mes oreilles affirmer devant vingt personnes que : "c'est très bien la guerre, qu'il faut des guerres, que c'est la plus belle aventure au monde", etc. Moi, je veux bien. Mais j'ai plus d'estime pour quelqu'un qui suit sa pente avec franchise, même avec cynisme, jusqu'au bout, que quelqu'un qui déguise, après coup, les mobiles. Cela dit, je pense que nous vivons depuis assez longtemps dans l'horreur, et que l'heure de la miséricorde n'a déjà que trop tardé. » Et le 6 décembre 1948 : « J'ignorais tout de ce que tu appelles le revirement de Poulet. Mais alors pourquoi, véridique ou non, ce revirement n'a-t-il eu lieu que si longtemps après le procès ? Et pourquoi les démentis et précisions nécessaires ne sont-ils pas venus aussitôt, ne viennent-ils pas encore ? Le caractère de Poulet, que j'ai toujours vu comme tu le vois, n'est pas seul à déplorer dans cette affaire où tout le monde semble avoir quelque chose à cacher. Et comme le roi doit soupirer : "Seigneur ! délivrez-moi de mes amis !" » (Bruxelles, Bibliothèque royale, Archives et Musée de la Littérature, ML-7088).
 - 2 Ernst-Robert Curtius (1886-1956), ami des Mayrisch, historien, professeur à Heidelberg. André Gide appréciait le critique littéraire. Il faut dire que Curtius réserve une place de choix à l'auteur de *La Porte étroite* dans son ouvrage sur la littérature française paru en 1919 : avant Rolland, Claudel, Péguy et Suarès (CURTIUS (E.-R.), *Die literarischen Wegbereiter des neuen Frankreich*. Postdam : Kiepenheuer Verlag). Curtius entama, en 1922, une correspondance avec Proust qui lui permettra sans doute d'écrire des pages qui font date dans la critique littéraire en Allemagne. Charles Du Bos fait l'éloge des essais de Curtius sur la culture française (principalement *Die Französische Kultur*, 1929) et acquitte sa dette de gratitude en consacrant à Curtius un chapitre de ses

mâchoire et à lunettes, chauve, qui se dandine curieusement sur un pied blessé (accident d'ailleurs purement domestique) et tout de suite, impérieusement, se met à geindre sur le sort de l'Allemagne. Mes dispositions lui étaient d'avance favorables ; j'étais sous l'impression de l'article de Schlumberger (dans *Terre des hommes*)² sur la « résistance » des intellectuels allemands non ralliés au nazisme, néanmoins restés dans leur pays. Et Curtius est, me semble-t-il, ce qu'il peut y avoir de mieux dans le genre, vu sa culture et ses relations internationales, sa connaissance de la France, etc. Combien j'ai regretté que Schlumberger ne fût pas là et combien, hélas ! il fallut aussitôt en rabattre. C'est trop peu de dire que Curtius, débarquant au Luxembourg et parmi des Belges, ne manifesta pas le moindre regret des souffrances infligées à nos pays par le sien : il les ignore ou, les lui rappelle-t-on discrètement, il en écarte jusqu'au souvenir. Exemples :

« À Bonn, notre bibliothèque est détruite par les bombardements. Non pas les livres, mais les bâtiments. C'est un malheur pour la culture. »

Afin de lui donner le sentiment que nous sommes tous logés à la même enseigne, et pour ne parler que de ce que je connais personnellement, je répons :

« À Liège aussi, la bibliothèque a beaucoup souffert, les livres mêmes sont fortement endommagés. »

Approximations. Paris : Éditions R.-A. Corrêa, 1932, p. 107-139. La correspondance inédite d'Aline Mayrisch à Ernst Robert Curtius est conservée à l'Université de Bonn.

- 1 Andrée (1901-1976), la fille unique des Mayrisch, a épousé, en 1929, Pierre Viénot. En 1946, elle sera sous-secrétaire d'État à la Jeunesse et aux Sports du gouvernement Georges Bidault, puis, du gouvernement Léon Blum. Députée S.F.I.O. (section française de l'Internationale ouvrière qui deviendra en 1969 le parti socialiste français) des Ardennes en 1946-1947, Andrée Viénot deviendra maire de Rocroi en 1953. Elle milite aussi au sein du mouvement socialiste pour les États-Unis d'Europe et de la Ligue française pour la défense des droits de l'homme et du citoyen. Elle démissionnera de la S.F.I.O. au début de la Guerre d'Algérie pour marquer son opposition à la politique colonialiste de Guy Mollet. (BARBE (M.-Fr.) et DÉROCHE (G.), « Andrée Viénot (1901-1976), une femme au service des autres » dans *Terres ardennaises*, 1998. Voir également le site officiel de l'Assemblée nationale française.)
- 2 À la Libération, Pierre Herbart fonde un nouvel hebdomadaire, *Terre des Hommes*, d'après le titre de l'ouvrage d'Antoine de Saint-Exupéry, avec la collaboration d'André Gide, d'Henri Calet, de Raymond Aron, de Jacques Prévert... Le périodique s'arrêtera au 23^e numéro. Un autre article de SCHLUMBERGER sur le même thème est paru dans la « revue mensuelle de la poésie et des lettres françaises » (Paris), *Fontaine*, novembre 1945, p. 771-776 (repris partiellement dans *Œuvres. (1944-1961)*. T. 7. Paris : Gallimard, 1961, p. 86) : « Abattre n'est pas vaincre ». Les Curvers l'ont lu aussi.

Je n'ajoute pas que chez nous les dégâts furent causés par les explosions que les Allemands provoquèrent en quittant la ville, sans aucune raison militaire, par méchanceté pure. Réponse :

- « Mais en Belgique, le pays est si petit ! Vous avez d'autres bibliothèques.
- C'est que Louvain aussi est détruit.
- Mais Bruxelles est tout près. »

Et ainsi de suite. Bonn est « à moitié détruit », du moins le centre de la ville, car à nos questions, et d'assez mauvaise grâce, Curtius doit répondre que la banlieue où il habite est intacte. Je précise que Liège n'a pas été plus épargné, que Tiff même et notre propre maison, à 12 kilomètres de la ville, n'ont encore^{mdxxxiii} que des fenêtres sans carreaux (je n'explique pas que nos vitres ont été brisées par les bombes volantes). Indifférence absolue. Les trains en Allemagne sont si inconfortables qu'on y voyage souvent debout. Je réponds que nous sommes habitués à cela et à bien pis depuis cinq ans, que même nous venons d'arriver à Arlon dans un wagon ouvert à tous les vents^{mdxxxiv} (on est allé prendre Curtius en voiture). Aucune importance.

La conversation vient sur l'avenir de la culture. Curtius la croit définitivement perdue. En le poussant un peu, on s'aperçoit qu'il la considère comme liée au sort de la seule Allemagne. Il redoute par-dessus tout une annexion de la Rhénanie à la France. Loup [Mayrisch], que nulle énormité ne paraît d'ailleurs surprendre (le Luxembourg a été annexé par l'Allemagne), répond qu'il n'y a rien à craindre, que l'âge des annexions est passé. À quoi Curtius :

- « Mais les Français ont toujours des idées politiques vieilles de trois siècles. »

Cela devant l'infirmière française¹ de Loup.^{mdxxxv} Pour ne rien dire des Russes, les Américains sont aussi des barbares. Preuve : 60 % d'entre eux ne sont même plus baptisés. Eisenhower² est une nullité (Curtius cache mal son orgueil en rappelant que le front américain fut ébranlé il y a un an par l'armée épuisée de von Rundstedt³). Les universités, les arts, les musées d'Amérique :

-
- 1 Peut-être s'agit-il de Lily ou Lilly Cuguin, sur qui nous n'avons pas de détails, ou d'Anita Winter, née en 1918, rescapée du camp de Ravensbruck ?
 - 2 Dwight David Eisenhower (1890-1969), 34^e président des États-Unis de 1952 à 1960, nommé en 1943 commandant en chef des forces alliées en Europe, coordonna le débarquement de Normandie en juin 1944 et, le 9 mai 1945, reçut la capitulation allemande à Berlin.
 - 3 Gerd von Rundstedt (1875-1953), maréchal allemand, dirigea la contre-offensive allemande des Ardennes en décembre 1944.

zéro. À ce point, je quitte le salon¹. En somme, le seul pays auquel il n'y a rien à redire (et sur lequel en effet *nous* n'avons pas dit un mot), c'est l'Allemagne.

Curtius pérore sans interruption, n'entendant rien, sûr et content de lui, même quand il se contredit. Il trouve la langue de Schlumberger trop classique, fait valoir les droits du français parlé, vivant, changeant. Le lendemain, il condamne celui-ci, ne veut plus qu'une langue correcte et traditionnelle. Boileau, Malherbe sont à rejeter : on a tort de voir en eux des classiques, ils n'offrent aucun intérêt. Racine peut-être, à la rigueur. Mais la vraie littérature française commence au XVIII^e siècle, et la critique à Thibaudet². Je défends Malherbe.

« Eh ! bien, pendant la guerre, m'est-il finement répondu, vous n'aviez qu'à relire la *Consolation* de votre poète préféré³ ».

En ce moment, je préférerais plutôt Déroulède⁴ !

Autre charge à fond,^{mdxxxvi} devant Marie muette et résignée, contre les tragédies grecques, « ramassis incroyables de superstitions et d'absurdités » (Curtius^{mdxxxvii} les connaît par Voltaire). Je dis que, pendant la guerre,

-
- 1 En septembre 1945, à la suite de violentes critiques émises par des Belges – « criaileries de quelques mécontents » pour Curvers – à l'égard du comportement des soldats américains, Alexis Curvers se propose d'écrire une lettre au Général Koenig, commandant des forces américaines en Belgique, pour se faire le porte-parole de l'immense majorité silencieuse et lui assurer, avec lyrisme, « que l'amour vésanique des premiers temps de la libération ne s'est pas complètement éteint sur le territoire de la Belgique » (archives familiales, lettre d'Alexis Curvers à Marie Delcourt, sans date, accompagnée d'une coupure de *La Libre Belgique*, 62^e année, n° 269, 26 septembre 1945, p. 1 : « Les Américains et nous » avec un résumé de la conférence de presse du général Koenig).
 - 2 Albert Thibaudet (1874-1936), célèbre critique littéraire français, collaborateur à *La Nouvelle Revue française*.
 - 3 Allusion au célèbre poème *Consolation à M. Du Périer*. François de Malherbe (1555-1628) s'y lance-t-il dans un exercice de style oratoire ou tente-t-il de donner une leçon de stoïcisme à son ami François du Périer, inconsolable de la mort de sa fille Marguerite ? En tout cas, ces stances, véritable genre littéraire avec ses traditions, avaient d'abord été écrites vers 1590 pour un ami normand qui avait perdu sa fille Rosette. Entre 1599 et 1607, elles ont été remaniées et adressées à du Périer.
 - 4 Dans ces circonstances, on comprend que Curvers opte ironiquement pour Paul Déroulède (1846-1914), homme politique qui fit la guerre de 1870 et publia des *Chants du soldat* (1872 et 1875), poésies chauvines et revanchardes. Dans son poème *Le Clairon* notamment, mis en musique et devenu une chanson très à la mode, l'âme du clairon, abattu au moment où il sonne la charge, incite ses compagnons d'arme à attaquer.

ces^{mdxxxviii} œuvres antiques ont été remises à la scène, chez nous et en France, avec un énorme succès¹.

« – Eh ! bien, cela vous aura fait oublier l'occupation allemande. »

Homère à peu près seul trouve grâce à ses yeux : Nausicaa est « éternellement jeune », etc.^{mdxxxix}

En somme, tous les fondements de notre culture sont tranquillement niés par cet âne vaniteux, dont la jobardise de tout un milieu français a fait une autorité. Loup [Mayrisch] nous raconte innocemment que c'est^{mdxli} Gide qui, flatté par un de ses articles, l'avait d'abord fait inviter à Colpach (ainsi le^{mdxlii} vîmes-nous en 40^{mdxliii} offrir à d'autres de ses acolytes l'hospitalité de la Messuguière²).^{mdxliv} Après quoi ce fut, pour le herr professor³, Paris, Pontigny⁴, l'adulation d'une France qu'au fond il méprise et déteste. Il s'est fait recevoir partout, a très bien connu Valéry⁵, etc. Il n'entend parler de personne qui n'ait été son grand ami ou sa grande amie. Il assure même avoir approché Catherine Pozzi, ce qui me fait l'effet d'un sacrilège⁶. Étant donné sa

-
- 1 On peut citer, notamment, *Les Bacchantes*, pièce d'Euripide, mise en scène en 1941 par le théâtre universitaire liégeois (ou Groupe théâtral de l'Université de Liège, issu du Cercle de Philosophie et Lettres), troupe dirigée par le professeur Jean Hubaux, ami des Curvers. Voir Université de Liège, *Guide pratique de l'étudiant*. Liège : Éditions de l'Université de Liège, 1956, pp. 40-42 ; DUYSINX (Fr.) et WATHELET-WILLEM (J.), « Le Théâtre universitaire liégeois », dans *La Vie wallonne*, t. 54, n° 369-372, 1980 [numéro spécial du millénaire de la Province de Liège], p. 145.
 - 2 C'est à Cabris, petit village du département des Alpes maritimes, situé à 7,5 kilomètres de Grasse, ou plus exactement à Spéracèdes, qu'Aline Mayrisch a fait construire sa villa, « La Messuguière », non loin des « Audides », où sont installés Maria Van Rysselberghe, le couple Herbart et Catherine Gide. Encore en travaux quand commence la Seconde Guerre mondiale, la villa accueillera sa propriétaire dont les biens sont saisis au Luxembourg. De nombreux amis y trouveront refuge, notamment les Curvers, mais aussi André Gide, Jean Schlumberger, Roger Martin du Gard, etc.
 - 3 Curvers oublie les majuscules...
 - 4 En 1924 notamment.
 - 5 La récente réédition, par Peter Fawcett, de la *Correspondance [d'André Gide] avec Paul Valéry 1890-1942* (Gallimard, 2009, p. 870) révèle que « Curtius ayant espéré rencontrer Valéry à Pontigny, Charles Du Bos les a invités tous les deux chez lui après le dîner le 31 août [1924]. Le 4 septembre, Curtius se rendra rue de Villejust [domicile de Valéry à Paris] pour une conversation en tête-à-tête. » Dans sa lettre du 20 août 1924 à Gide, Valéry explique qu'il n'a pu aller à Pontigny. Une ligne de Gide le 3 septembre annonce l'arrivée de Curtius, « ravi », le lendemain à onze heures. Valéry ne fait aucun commentaire sur cette rencontre.
 - 6 Alexis Curvers manifeste son admiration pour Catherine Pozzi (1882-1934) à plusieurs reprises : ses poèmes, sa vie, sa liaison avec Paul Valéry (1871-1945), ses

monumentale incompetence, force est de penser que son seul^{mdxliiv} sésame, le titre qui lui valut et lui vaut encore tant de faveurs est tout simplement sa qualité d'Allemand. Français ou belge, il n'eût pas dépassé le niveau d'un petit cuisinier. Nous en connaissons ici, Soreil et d'autres, qui le surpassent^{mdxliiv} de cent coudées et auxquels personne ne fait attention. Curtius ne sait même pas très bien le français. Il nous explique qu'il a compté une faute à ses élèves dans cette phrase : « Ne trouvez-vous pas qu'il *fait* froid ? » Et est tout étonné d'apprendre (mais sans comprendre, je crois) qu'il n'y a pas là de faute, vu que la principale n'est pas une vraie négative.

Il ne m'a été sympathique que quand il a déploré la disparition de l'hôtel Foyot¹, et quand il a parlé de^{mdxlivi} ses soixante élèves actuels, pour la plupart des soldats démobilisés qui, à près de 30 ans, se remettent à l'étude.

J'ai peur en tout cas que les généreux Européens de *Terre des hommes*, de qui je me sentais si près à la veille de cette accablante rencontre, ne se fassent de grandes illusions sur ce qu'on peut véritablement attendre des Allemands, j'entends des moins mauvais^{2 mdxliivii}.

souffrances le fascinent (voir Pozzi (C.), *Journal 1913-1934*. Édition établie et annotée par Claire Paulhan. Paris : Phébus, 2005). Elle rencontre Valéry en 1920, divorce de son mari le dramaturge Édouard Bourdet en 1921 et sa correspondance témoigne de cette liaison parfois tumultueuse qu'elle eut avec Valéry jusqu'en 1928 (Pozzi (C.), VALÉRY (P.), *La Flamme et la Cendre : Correspondance*. Éditée par Lawrence Joseph. Paris : Gallimard, 2006).

- 1 Sur l'hôtel Foyot, voir à la date du 1^{er} mars 1940.
- 2 Dans une lettre à Aline Mayrisch, le 8 février 1946, Marie confirme qu'« Alexis lit *Terre des hommes* (que je trouve ennuyeuse) avec beaucoup d'intérêt ». (Voir notre édition de leur *Correspondance*, *op. cit.*, lettre n° 100, p. 360). À Jean Schlumberger, le 6, Curvers donnait cette version de la rencontre de Colpach : « C'est en décembre, à Colpach, que j'ai eu la chance de découvrir *Terre des hommes* et votre noble article sur les Allemands non-nazis. Cela m'a enthousiasmé au point que j'ai aussitôt écrit à Herbart pour le féliciter, et vous avec lui. Pour se convaincre que de telles publications sont aujourd'hui, en France, l'honneur de l'humanité, sans doute suffirait-il d'en chercher l'équivalent dans la presse allemande du temps où elle pouvait chanter victoire... Et malheureusement mon émotion s'est mêlée de scepticisme après quelques conversations avec Ernst-Robert Curtius. Nous l'avons vu arriver à la fois pitoyable et digne, mais si visiblement incapable de s'intéresser au point de vue d'autrui, considérant nos propres malheurs comme si peu de chose et la notion de responsabilité comme si absente de l'univers que nous avons à peine tenté de mettre au point ; puis avons écouté en silence de longs monologues où furent passés en revue les torts et méfaits de tous les pays, l'Allemagne seule, bien entendu, restant hors de cause, – nous avions trouvé plus délicat de n'y pas faire allusion, ne nous doutant pas que cette discrétion serait si peu payée de retour. Il n'y eut pas jusqu'au classicisme français qui ne fût

Vu aussi à Colpach Henri Michaux¹, très beau parleur lui aussi, mais gentil. Sa grande idée est de supprimer les guerres en organisant des bombarde-

pris à partie avec une sorte de rancune personnelle, d'ailleurs avec une incompétence remarquable chez un spécialiste aussi pontifiant. Je vous jure qu'il y aurait eu un tout petit peu de quoi devenir maurassien à l'ancienne mode. Du moins me suis-je couvert de votre autorité pour esquisser in deserto une défense de Corneille. Quant aux idées annexionnistes de la France, on peut tout craindre : ses idées en politique internationale sont toujours en retard de 3 siècles. Cela, en présence, non seulement de Loup et de nous deux, mais d'une infirmière française dont le mutisme, frère du nôtre, n'était pas uniquement professionnel. Vous devinez quelles répliques nous brûlaient les lèvres. Quant à Loup, elle ne paraissait pas réagir, isolée peut-être par une santé capricieuse (quoique toujours vive d'esprit et gardant d'admirables défenses) ou sensible surtout, comme je l'ai souvent vue, à ce qu'il y a de plus subjectif chez les individus, au point d'en oublier le concret de leurs discours. Je lui ai dit un soir combien de tels propos nous étaient intolérables. Surprise d'abord, elle a pourtant compris tout de suite notre irritation. Tout cela, mon cher Jean, m'a terriblement rappelé Pontigny et tels de nos milieux "avancés", où, pour faire figure et tenir le dé, il suffisait, vous savez bien, d'être insolent, et opposant, et provocant à l'égard du sens commun. Je ne vous raconte tout cela – en confidence, et dussé-je vous paraître méchant – que pour vous expliquer que nous soyons rentrés dans notre Tilff (malmené par les bombes volantes et toujours sans vitres, mais de ceci il n'avait pas été question une minute) plutôt perplexes sur les chances d'une entente avec l'Allemagne qui ne soit pas une nouvelle duperie. Vous n'êtes pas sans avoir remarqué la coïncidence, fort honorable pour votre générosité, de cet article où vous faisiez honneur à Jünger de quelques allusions antihitlériennes éparses dans son œuvre, avec l'interview où Jünger lui-même se défend de les avoir voulues. Mettons qu'il ait au moins le mérite de la franchise, et ses lecteurs d'un bel optimisme critique, mais est-ce suffisant pour fonder beaucoup d'espoir ? » (Paris, Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, Ms 17440/3-4).

- 1 Henri Michaux (1899-1984) expérimente, par l'écriture et le dessin, à travers la souffrance et la drogue, les limites entre la vie et l'art, la vie et la mort, dans une démarche très étrangère à celle d'Alexis Curvers. Voir MARTIN (J.-P.), *Henri Michaux*. Paris : Gallimard, 2003. Tout jeune, Henri Michaux a travaillé dans un collège sis à quelques kilomètres de Colpach. Il est un temps rédacteur en chef la revue trimestrielle *Hermès* (mystique, poésie, philosophie), dont le comité de rédaction compte Aline Mayrisch de Saint-Hubert et Bernard Groethuysen (depuis 1937). Le 10 novembre 1938, Maria Van Rysselberghe voit une exposition Michaux : « ses petits tableaux sont aussi bizarres que ses inventions poétiques ; cela ne me semble pas encore être grand-chose, mais c'est intéressant et particulier. » écrit-elle dans ses cahiers (VAN RYSELBERGHE (M.), *Les Cahiers de la Petite Dame. Notes pour l'histoire authentique d'André Gide*. Op. cit. T. 3, 1973-1977, p. 112). La conférence qu'André Gide a prononcée à Nice en mai 1941, *Découvrons Michaux*, a lancé le poète. Maria Van Rysselberghe le voit ensuite d'un autre œil : « Son intelligence fine aux arêtes tranchées prend un grand relief dans cette nature ésotérique et étrange. Très attachant » (7 juin 1941).

ments et des explosions gigantesques qui amusent les foules. Il nous reproche de ne pas prendre cela au sérieux, de méconnaître la fonction de l'art.

Tels sont les grands hommes.

1946

Samedi 6 avril 1946¹.

Définition de l'Europe actuelle : « ... cette cathédrale écroulée, sombre, obscure, où des politiciens prêchent la pénitence à des veuves. » (Paul Bringuier, dans *La Meuse* du 5 avril)².

Mercredi 24 juillet 1946.

Je pense que je dois absolument écrire à Gallimard³, qu'il me fasse un chèque de quinze mille comme la dernière fois, ça me remettrait d'aplomb ; il y a au moins dix jours que j'hésite. C'est drôle, malgré ce que je prétends à qui veut m'entendre, je ne pense pas *vraiment* que l'édition de mon bouquin exige que j'en retire un juste bénéfice. (Comme à tous les gens autour de moi, mes parents par exemple, écrire m'apparaît encore une activité de luxe.) Je n'arrive pas à faire le rapprochement. De là cette attitude de quémandeur que j'imagine malgré moi que je prends, qui me fait hésiter et qui m'ennuie.

-
- 1 Curvers reprend son journal – de manière bien éphémère et sans que rien n'y transparaissent des affres qu'il vit alors – quand Marie part pour Arlon et Colpach. Il lui écrit et, incidemment, signale : « comme je me préparais mon souper, est survenu inopinément Raymond [Wagner ?] ! Il a soupé avec moi et vient de repartir par le dernier train. Réponse à ma visite du vendredi. Il venait achever de se décharger le cœur, sans que je parvienne à voir plus clair dans la situation. Mon propre détachement m'a surpris. » À l'écrivain Henri Calet (1904-1956), il exprime discrètement le désespoir généralisé qui l'habite : « Vous me demandez où j'en suis. Je me sens vieux [Curvers a quarante ans], dépassé, affreusement en panne. J'ai diverses choses sur le métier, mais qui stagnent. Ces 5 années d'étouffement m'ont un peu abruti et rouillé comme tout le monde, et mes rapports actuels avec la N.F.R. sont désespérants, aussi peu stimulants que possible. » (Paris, Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, Ms 9461, 16 mars 1946).
 - 2 L'exemplaire de *La Meuse* conservé à la Bibliothèque royale de Belgique est en trop mauvais état pour être consulté.
 - 3 C'est en 1946 que Gaston Gallimard (1881-1975), dont les affaires prospèrent, rachète les parts de Denoël (assassiné en 1945).

Je tire ces lignes d'un texte de Forestier, texte d'un populisme d'ailleurs parfaitement chiqué, paru dans *Les Temps modernes* de juin¹, à cause des deux choses intéressantes qu'elles signalent : 1°) il y a des écrivains pour qui Gallimard signe des chèques ; 2°) le sentiment que l'écrivain a souvent de lui-même le rend timide et inapte aux questions d'argent, c'est pourquoi il reste à peu près le seul prolétaire qu'aucune protection légale ou syndicale^{mdxlviii} ne défend contre l'exploitation la plus effrénée.

Dans le même fascicule, nobles pages de Jean Bloch-Michel : « Je n'ai pas aimé la guerre. Je n'ai pas aimé non plus la résistance. J'ai voulu donner d'elles des images sans emphase que je crois vraies². » Écrit à l'auteur pour lui dire ma sympathie.

Cette revue ne publie que des « documents », un peu de littérature^{mdxlix} au stade embryonnaire. C'est un magazine américain pour intellectuels.

1 FORESTIER, « La Vie quotidienne », dans *Les Temps modernes*, 1^{re} année, n° 9, 1^{er} juin 1946, p. 1704-1712.

2 BLOCH-MICHEL (J.), « Les Grandes Circonstances », dans *idem*, p. 1656.

1947

Mercredi 31 décembre 1947¹.

André Pauwels m'écrit, à la date du 27 : « Paris est plus adorable que jamais avec cet air un peu triste d'un Noël qui ne trompe plus personne. Les jours filent mais je veille et chaque minute a son prix. »

1 Ce n'est qu'en 1948 que Marie Delcourt se résignera à utiliser le mot tabou « dépression » pour décrire l'état de son mari. Dans une lettre datée du 17 janvier 1948, l'Américain Beyea écrit : « J'étais désolé en lisant que tu as reçu des visites de cette dame la Mélancholie. [...] Oui, je la connais bien cette vieille putain. [...] Mais je suis heureux à dire qu'elle me laisse en paix grâce à mon nouvel ami le psychoanalyste. Quand elle voit ce cher homme, elle pousse les grands cris d'effroi. Elle disparaît comme une bouffée de fumée – pouf ! Partie. » Il ne semble pas que Curvers ait suivi les conseils de cet ami. Nous ne trouvons aucune trace d'une éventuelle thérapie que Curvers aurait entreprise.

1950

Lundi, 5 juin 1950.

Le Soir d'hier publiait en troisième page la dépêche¹ que voici^{mdl} :



Il semble que le maréchal Pétain (toujours en prison)² ait fait école, lui qui, voici dix ans, déclarait^{mdli} avoir signé « dans l'honneur » un armistice qui l'obligeait à livrer à Hitler des réfugiés politiques allemands. Il est même un peu dépassé, puisque les Finlandais sont forcés d'en faire autant cinq ans après la fin de la guerre.

Mercredi 7 juin 1950.

Les bienfaits de la science. – Un hélicoptère ayant répandu des produits insecticides sur les zones marécageuses de la région d'Anvers, voilà les Anversois momentanément^{mdlii} délivrés des moustiques. Mais toutes les abeilles ont péri ; et probablement les premières, ce qui est précieux étant toujours fragile. Les apiculteurs portent plainte³.

1 Dans *Le Soir* (Bruxelles), 64^e année, n° 154, 4 juin 1950, p. 3e.

2 Pétain mourra emprisonné à l'île d'Yeu le 23 juillet 1951.

3 L'épisode inspire Curvers qui le transpose dans son roman inachevé, *Les Détours obscurs*.

Il y a encore des juges à Genève. – Une bande de faux-monnayeurs étant signalée à Genève, des policiers bernois sont venus dans cette ville, se sont présentés aux suspects comme des complices et leur ont offert de fortes sommes en échange d'une^{mdliii} presse à fabriquer de la fausse monnaie. Les vrais faux-monnayeurs sont tombés dans le piège et ont été arrêtés. Mais le tribunal de Genève les acquitte, tandis que les policiers^{mdliv} provocateurs se font huer par^{mdlv} l'assistance.

On m'a rapporté qu'en divers pays, et jusqu'en Amérique, la police des mœurs emploie maintenant des Adonis qui vont offrir leurs charmes dans les endroits publics. Leurs malheureuses dupes font-elles mine de céder à la tentation, c'est elles que l'on condamne pour outrage aux mœurs. C'est beau, le règne de la vertu ¹.

Les juges de Genève désapprouveraient-ils^{mdlvi} ces policiers séducteurs comme ils ont débouté les policiers faux-monnayeurs ? Rien n'est moins sûr. Parmi les actions qui^{mdlvii} relèvent du code, la faiblesse charnelle, si elle est la plus commune, est aussi la^{mdlviii} plus honnie. Il est séant d'affecter contre elle une réprobation qui autorise tous les moyens de la réprimer et de la surprendre, y compris les plus immoraux.

Lundi 10 juillet 1950.

À ceux qui se plaignent de l'injustice ou de la méchanceté dont ils se croient victimes, on répond communément et commodément qu'ils ont le délire de la persécution. Si l'on s'informe, on s'aperçoit souvent que leurs plaintes sont fondées, et qu'ils ne délirent pas. Le vrai problème devient alors celui-ci : pourquoi, chez certains êtres, tant de sujets de plaintes ? qu'est-ce qui, en eux, leur attire tant de persécutions réelles mais anormales ?

Au lieu de chercher en eux, pour y remédier s'ils le peuvent, la cause de leurs malheurs, ils l'attribuent à des hostilités extérieures et concertées. Il ne leur suffit pas que leur infortune résulte de l'indifférence ou de la négligence

1 Dans les années 30, l'homosexualité était mieux tolérée en France, faute de loi, que dans les pays anglo-saxons, mais la répression hitlérienne a mis fin à une relative insouciance. On pouvait s'attendre à une libération des mœurs plus rapide après 1945. Laud Humphreys montre à quels subterfuges et comportements mène la répression dans *Le Commerce des pissotières. Pratiques homosexuelles anonymes dans l'Amérique des années 1960*. Ce document ethnographique, qui fait date dans l'histoire de l'homosexualité (paru en 1970 aux États-Unis), a été traduit en français par Henri Peretz (Paris : La Découverte, 2007).

d'autrui ; ils veulent que ce soit d'une^{mdlx} conspiration délibérée. Là commence le délire. Mais c'est l'effet d'une tendance naturelle de l'esprit humain, qui donne à toutes choses une raison, une finalité.

Après nous avoir pris au piège de l'espérance, les événements concourent à nous décevoir avec tant d'ingéniosité qu'il faut beaucoup de sagesse pour ne pas les supposer conduits par un esprit malin. De là vient, je crois, la croyance au diable. Croyance^{mdlx} salutaire, en ce qu'elle nous dispense de prêter^{mdlxi} à la nature des intentions qu'elle ne peut concevoir, et aux hommes une noirceur dont leur légèreté les rend incapables.

Mardi 8 août 1950.

Réveillé avant le jour, cette fois encore par un rêve horrible. Je ne sais si tous mes rêves sont horribles, en tout cas le sont tous ceux dont je me souviens, soit que je me souviens d'eux parce qu'ils précèdent immédiatement le réveil, soit qu'ils me réveillent parce qu'ils sont horribles. Celui-ci pourtant avait assez agréablement commencé.

D'ailleurs, à l'état de veille aussi, je n'ai plus jamais que des pensées tristes, particulièrement pendant ces insomnies : je mesure avec épouvante la fuite des années, je songe à des choses que je n'ai pas le courage d'écrire, j'envisage l'avenir le plus sombre pour moi et pour les autres, et pour le monde. Mon esprit se débat faiblement comme sous un voile funèbre. Je vais avoir 45 ans : c'est l'âge où mon père est mort. Si je le dépasse, je penserai à mon père comme à quelqu'un de plus jeune que moi.

Je crois que nous en sommes à l'extrême fin de l'empire romain¹. Alors aussi, les gens même inconscients de l'approche du désastre, même bercés des plus insouciantes illusions, devaient éprouver cette perte de vitalité qui est en réalité l'une des causes et non pas seulement l'un des signes du désastre.

A-t-on signalé dans le personnage de Phèdre un cas de dépression parmi les plus éclatants ? « Tout m'afflige et me nuit, et conspire à me nuire »² : c'est le parfait énoncé des trois phases de la dépression³. Sensibilité excessive, mal réel succédant au mal imaginaire, enfin^{mdlxii} l'âme en proie au malheur se l'explique par une persécution délibérée et universelle, – elle se meut dans

1 Cette idée inspire la réflexion de Curvers à partir des années 60. Avec ses articles, dans *Itinéraires* notamment, il tente de lutter contre la barbarie.

2 RACINE, *Phèdre*, acte I, scène 3.

3 Curvers préfère passer par l'analyse *littéraire* pour exprimer son mal-être, sa dépression.

un^{mdlxiii} monde entièrement hostile, qu'elle a créé elle-même et qui devient pour elle le monde véritable.

Mardi 15 août 1950.

On lit dans les mémoires de Giuseppe Bottai, à la date du 30 janvier 1943¹ :

« Je m'aperçois que nous menons tous une vie vide de choses précieuses. »

Cet aveu me paraît le plus lucide et le plus profond que puisse faire un homme du XX^e siècle. J'aimerais en connaître la forme italienne originale.

1 Giuseppe Bottai (1895-1959), poète et journaliste italien, le « più fascista dei fascisti », ministre de l'éducation nationale de Mussolini. Pour se racheter, il s'engagea dans la Légion étrangère (1944-1948). Son *Diario* paraît en 1949. Curvers prend sans doute connaissance de la citation dans la presse écrite.

1951

Mercredi 8 février 1951.

Je descends à 5 heures du matin, ne pouvant plus dormir pour m'être couché avant minuit. Depuis la fin de ma grande dépression¹, mon sommeil s'était pourtant amélioré, – mais à condition de commencer tard. Autre amélioration : si mes insomnies roulent encore de sombres pensées, du moins celles-ci^{mdlxiv} ont-elles beaucoup perdu de leur caractère angoissant. C'est étrange : je sens en moi quelque chose qui écarte l'idée inquiétante, qui l'esquive dès^{mdlxv} qu'elle menace d'apparaître, qui refuse de la voir, comme un animal se cache la tête dans le sable. Peut-être cette prudence instinctive est-elle économie de forces, réaction de l'organisme, signe de vieillissement ?

J'ai entendu hier, pour la première fois depuis au moins vingt ans, le Père Henusse. Il prêchait à la messe des artistes qu'on célébrait, à l'occasion du mercredi des cendres^{mdlxvi}, en l'église Saint-Denis (Pierre Froidebise² à l'orgue). Nous étions invités. Il y avait dans l'église moins d'artistes que de bonnes gens de la paroisse, et surtout de bonnes femmes. Ce qui n'a pas empêché l'orateur de commencer ainsi : « Messieurs les artistes, mes frères », et de répéter simplement dans le corps du discours : « Messieurs », comme Bossuet, avec une parfaite ignorance des artistes femmes qui tout de même étaient là assez nombreuses. Certaines phrases, certains mouvements encore très beaux, mais la voix s'éraïlle dans l'aigu et s'éteint dans le grave ; les sifflantes, en particulier, se sont voilées jusqu'à n'être plus distinctes. Ces

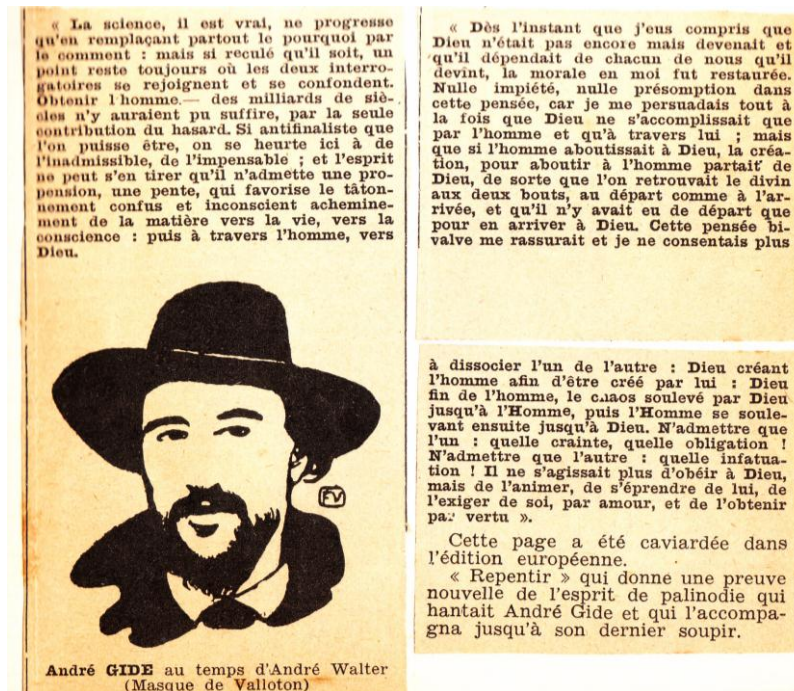
-
- 1 En juin 1948, les Curvers ont pu quitter la Belgique, en compagnie du peintre Edgar Scaufflaire, pour un salutaire voyage en Italie, qui donnera naissance à un projet de roman italien. L'article « Entre le Tibre et la Meuse » (dans *Synthèses*, 4^e année, n° 5, 1949, p. 180-188), dédié « Au comte et à la comtesse Borromée », laisse entrevoir la préparation qu'a nécessité *Tempo di Roma*. En 1950, dans un numéro spécial consacré à l'Italie (n° 4, p. 22-26), *La Revue vivante* publie « Le Temps de Rome » (nouvelle inédite, fragment). Un avant-goût du fameux roman qui ne paraîtra que sept ans plus tard. Autre preuve de la reprise des activités intellectuelles, Curvers organise une exposition littéraire et en tire un pastiche : « Une visite de Marcel Proust, à Liège », dans *Tout-Liège* (4^e année, n° 35, 28 avril – 4 mai 1950, p. 6-7).
 - 2 Pierre Froidebise (1914-1962), organiste, compositeur et musicologue. Toute sa carrière se déroule à Liège où il joue un rôle important dans la vie musicale.

moyens réduits seraient convenables à une éloquence très simple, dont le ton serait celui de l'entretien sans apprêt,^{mdlxvii} à cœur ouvert. Malheureusement, le P. Henusse, par habitude sans doute, continue d'employer^{mdlxviii} des^{mdlxix} recettes^{mdlxx} un peu théâtrales. Il enfla la voix, module des périodes, prépare et souligne d'un beau geste des cadences qui n'arrivent plus à monter jusqu'au bout ou qui retombent dans une sorte de borborygme aigrelet. Les traits du visage se sont à la fois durcis et empâtés. Une constante anxiété dans le regard un peu fixe. Seule, la prestance est restée intacte, et^{mdlxxi} l'autorité de la personne. Le thème était naturellement le néant de la vie : « Ce n'est rien, – quintessence de rien, – trois fois rien. » Il n'est que trop vrai, mais^{mdlxxii} il est trop facile ainsi d'avoir raison. Il aurait fallu montrer aussi à quoi répond dans le plus divin l'œuvre des artistes. Si elle n'est que néant, la gloire de Dieu y éclate tout de même, comme dans l'univers à quoi elle s'ajoute et qui d'ailleurs n'est lui-même que néant. J'ai senti chez le P. Henusse un nihilisme assez destructeur, suite sans doute de ses propres déceptions (il ne laisse aucune œuvre et n'est même pas de l'Académie, ce qui du reste est parfaitement injuste ; et sans doute il méprise l'Académie, mais la privation même de ce qu'on méprise porte à considérer^{mdlxxiii} avec plus d'amertume, et peut-être de lucidité, la vanité des choses). Il ressemble de plus en plus à son frère (le père de Théo [Henusse]), lequel avait parfois plus de bonté dans l'expression. Bref, ce sermon m'a paru plutôt la confession de l'homme touché par la vieillesse : il n'en était que plus déchirant, et c'en était là l'éloquence véritable¹.

Dimanche 28 avril 1951.

J'extrait du *Goéland* de ce premier trimestre la^{mdlxiv} page que voici d'André Gide, citée par Théophile Briant². Celui-ci n'en indique pas la date, mais elle doit être assez récente, puisqu'elle a paru dans le *Journal* édité à New York en 1944.^{mdlxv}

-
- 1 Curvers s'inspire de ce sermon pour son récit intitulé *Mercredi des cendres*, paru dans MEY (C. de), dir., *Vingt nouvelles belges*. Verviers : Éditions Gérard & C°, coll. Marabout, 1958, p. 66-73.
 - 2 Le poète Théophile Briant (1891-1956) fonde, en 1931, et dirige *Le Goéland*, revue littéraire bretonne. Nous n'avons pu consulter cette revue. Sous le portrait, lire Vallotton. Félix Vallotton (1865-1925), peintre et graveur suisse.



N'en déplaise à Briant, je crois que Gide, en supprimant cette page, fit preuve de moins de repentir que de prudence. Il savait que sa profession de foi, sans danger en Amérique, l'exposait en Europe à quelque conversion posthume. Baudelaire, Rimbaud et tant d'autres Pères de l'Église malgré eux justifient cette crainte.

André Rousseaux, dans *Le Figaro* du 24 avril, raconte qu'il a visité à Amschit, au Liban, la maison où vécut Renan avec sa sœur Henriette¹. (Celle-ci d'ailleurs devait y mourir, après avoir dit à son frère : « Je t'ai aimé comme on n'aime plus, comme on ne doit peut-être pas aimer. ») Il paraît qu'il y avait là un oratoire où^{mdlxxvi} Renan, dans le temps même qu'il^{mdlxxvii} préparait sa *Vie de Jésus*, entendait parfois la messe². Tout près de crier à la contradiction,

1 ROUSSEAU (A.), « La Maison de Renan », dans *Le Figaro* (Paris), 125^e année, n° 2061, 24 avril 1951, p. 1.

2 Les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* (1883), notamment la *Prière sur l'Acropole*, d'Ernest RENAN (1823-1892), relatent comment il perdit la foi à 22 ans, se détourna de la vocation ecclésiastique et se consacra à ses travaux d'exégète, de philologue et d'historien qui confirmèrent ses conceptions rationalistes. Le premier volume de son *Histoire des origines du christianisme* (1863-1881), *La Vie de Jésus*, eut un grand

Rousseaux voit en cela un « mystère », un signe « d'inquiétude et de nostalgie dans une âme troublée ». Les catholiques ne peuvent concevoir qu'on soit religieux sans être orthodoxe. S'ils ne prétendaient nous forcer à tout admettre en bloc, plus de gens sans doute iraient volontiers à la messe. Ils ne doutent pas, parce qu'on est « troublé », qu'on ne soit convertible.

Venise, samedi 26 mai 1951.

Depuis près de deux semaines ici avec Marie, je sens avec force, ce soir, combien toute ville est une énigme, et celle-ci plus qu'aucune autre. Il s'y cache comme un secret de famille, que l'ostentatoire hospitalité ménagée aux touristes ne sert qu'à rendre plus indécidable encore.

Arrivés morts de fatigue, nous nous sommes assez bien rétablis. Aujourd'hui, brusquement, dépression, torpeur et saturation. On nous dit que c'est l'effet^{mdlxxviii} ordinaire du *sirocco*^{mdlxxix}.

La couleur fondamentale de Venise, c'est le noir. Dans certains canaux bordés de hauts murs de briques, sous certains éclairages, on se croirait à Amsterdam. J'imagine une histoire très sombre qui se passerait à Venise, mais chez des pauvres, dans un décor de *campi*, de *rami*, de *sottoportici*¹, sans qu'il soit jamais question de gondoles, de palais, etc. Chiens et chats abandonnés, innombrables.

Comme Rome et les autres villes, Venise a sa « distance » particulière, et baroque : entassement et grouillement alternent sans transition avec de vastes

retentissement. Dans « Le Carré magique. Alpha et Oméga » (*Itinéraires*, mai 1968, n° 123, p. 87-100), Curvers rappelle que Renan, à la tête de l'école moderniste, a établi le dogme de l'antériorité de l'Apocalypse sur les évangiles et rend ainsi possible l'utilisation du symbole dans les carrés magiques de Pompéi. Les conjectures de Renan lui serviront à étayer sa longue analyse (voir encore « Le Carré magique. Les Inscriptions "réputées chrétiennes" », dans *id.*, septembre-octobre 1968, n° 126, p. 117-146), avant d'être l'objet de sarcasmes : « contre-conjectures madrées et brouillonnes », sa pensée « a le chatoisement, le tremblement, la solidité de la gélatine » (« Le Carré magique. L'Âne et la Croix », décembre 1968, n° 128, p. 111-148). Au point que Curvers affirmera : la *Vie de Jésus* n'est qu'un « tissu de billevesées » écrites dans un « style délavé, doucereux et relâché » (« Le Carré magique. L'Âne et la Croix (suite) », février 1969, n° 130, p. 35-54). Dans « Remarques suivies de Pages de journal » (décembre 1971, n° 158, p. 81-101), il reprochera aux modernistes, tous des imbéciles, d'avoir entraîné le catholicisme vers sa ruine en oubliant que la science ne va pas sans barbarie.

1 Des champs, des branches, des porches...

étendues d'ombre et de silence. Cela se marque dans les tableaux de Carpaccio¹, notamment dans celui de l'Académie qui représente un miracle opéré par la relique de la Croix : le miracle a lieu dans un petit entresol surpeuplé, à mi-hauteur et à l'extrême gauche de la toile, où l'événement n'a presque aucune importance apparente, cependant que le centre et tout le reste de l'immense composition sont traités à larges espaces, pont, façades et surtout l'eau, d'une couleur verte incomparable, où évoluent des embarcations vides^{mdlxxx} ; l'une d'elles est conduite par un nègre en costume d'arlequin, personnage d'une grâce infinie, qui semble être le vrai^{mdlxxxi} foyer lumineux du tableau. Était-ce là, pour le peintre, une façon de marquer son indépendance à l'égard du sujet religieux qui lui était commandé ?

Dans les scènes de la vie de sainte Ursule², les innombrables figurants sont pareillement^{mdlxxxii} serrés les uns contre les autres, groupés sur de petites îles où pourtant chacun d'eux semble seul, indifférent à l'entourage et fort insensible à l'événement principal. Chacun tire de lui-même sa raison d'être, sa beauté propre. Je n'ai jamais rencontré si peu de regards qu'ici, particulièrement aux heures d'affluence, dans la Merceria³ ^{mdlxxxiii}.

À San Giorgio degli Schiavoni⁴, saint Jérôme amenant au couvent son lion apprivoisé a l'air d'un vieux pince-sans-rire en train de faire une bonne blague. La plupart des assistants ne voient même pas le lion et sont là, dirait-on, sans y être. Seuls, les moines dominicains s'enfuient épouvantés. Carpaccio les a peints en blanc et bleu, les^{mdlxxxiv} membres étendus, comme de grandes hirondelles. Et leur mouvement n'est pas celui de la course sur la terre ferme, mais plutôt celui des gondoliers d'autant plus inclinés vers l'avant qu'ils s'efforcent d'accélérer.

-
- 1 Précisément, dans la célèbre galerie de l'Académie, les *Miracles des reliques de la sainte Croix*, série de tableaux dont trois sont de Gentile Bellini (1421-1507) et un de Vittorio Carpaccio (1455-1525), *La Guérison du possédé*, scène qui se déroule près du pont du Rialto.
 - 2 *La Légende de sainte Ursule*, série de 9 tableaux de Carpaccio, peints entre 1490 et 1500.
 - 3 La *Merceria dell'Orologio* est la rue commerçante qui part de la place Saint-Marc ; elle se prolonge par la *Merceria San Zulian*, puis la *Merceria del Capitello*...
 - 4 Institution charitable fondée en 1451 par la confrérie des rameurs d'origine slave dont les saints patrons sont Georges, Jérôme et Triphon. Une dizaine de tableaux illustrant la vie des trois saints avaient été commandés à Vittorio Carpaccio. D'abord destinés au premier étage, ils ont ensuite été placés, dès le XVII^e siècle, au rez-de-chaussée de leur maison.

Si j'écrivais mon histoire vénitienne, c'est ainsi que je la composerais : en déséquilibrant complètement le sujet, pour lui redonner un équilibre original. Ville extrêmement particulariste où tout semble inversé, où l'irréel est le réel, etc. On comprend tout si l'on se souvient que ces îles (pelées, plates et informes comme celles que nous vîmes dans la lagune aux environs de Torcello¹) furent occupées et bâties d'abord par des réfugiés vénètes qui fuyaient les barbares et voulaient se mettre hors de leur portée.

Pour la peinture, on pourrait se croire hors d'Italie. Pas un Raphaël, pas un Michel-Ange. Chefs-d'œuvre purement vénitiens, et par conséquent retournant presque tous au noir. Beaucoup trop nombreux d'ailleurs, accablants par la masse. Vaincues les premières difficultés, tout devient facile et surabondant.

Nous sommes bien en Orient : le désert, c'est l'eau. Quand on passe en bateau devant la place Saint-Marc, face à l'horloge, on aperçoit un merveilleux bazar.

Le Tintoret, peintre visionnaire, a redistribué de manière nouvelle les pleins et les vides². Hardiesse prodigieuse de ses compositions. Dans la Cène de San Marcuola^{mdlxxxv}, le Christ et les Apôtres^{mdlxxxvi} esquissent des gestes tumultueux aux^{mdlxxxvii} extrémités du tableau ; le centre est entièrement libre : dallage noir et blanc où repose seulement un chien, nappe de la table abandonnée, jeux de reflets dans cette espèce de solitude.

Toutes ces peintures sont pleines d'animaux. Certains^{mdlxxxviii} vieux Vénitiens n'ont jamais vu un cheval, ni une voiture.

Au musée Correr^{mdlxxxix}, petite Crucifixion anonyme du XV^e siècle, de forme ogivale³. Le peintre y a mêlé personnages réels (la Vierge, les soldats, etc.) et figures allégoriques (l'Église, la Synagogue, etc.). Parmi celles-ci, on remarque des anges sans ailes, plutôt de jeunes femmes vêtues de robes longues, occupées à enfoncer à coups de marteaux les clous dans les pieds et les mains du Christ, à lui percer le flanc^{mdxc} avec la lance, à fixer sur sa tête la couronne d'épines. Elles représentent les vertus dont les noms sont inscrits à côté de chacune d'elles : caritas, humilitas, etc. Le peintre a-t-il voulu dire que ce sont nos vertus qui nous torturent ? Idée étrangement audacieuse au XV^e siècle, et que je tiens depuis longtemps pour vraie : que nous souffrons par cela même que nous avons de meilleur. Je n'entends pas seulement que la

1 Petite île de la lagune de Venise où est érigée une cathédrale des VII^e-XI^e siècles.

2 Les couleurs somptueuses et contrastées du Tintoret (1518-1594), fils de teinturier, inspirèrent El Greco.

3 Le musée municipal, installé sur la place San Marco, porte le nom du magnat, Teodoro Correr (1750-1830), qui légua sa collection d'œuvres d'art et de documents à la ville.

vertu nous coûte par les sacrifices qu'elle exige en raison de sa nature même, mais bien qu'elle est en nous ce que le monde déteste et persécute. Tout ce tableau est d'ailleurs d'un symbolisme dont le détail m'échappe : ainsi les bras de la croix terminés par des mains, dont l'une tient une sorte de baguette ou sceptre rouge.

Peu de Tiepolo, dont on prépare ici une grande exposition que nous ne verrons pas¹. Peinture plus aérée, légère^{mdxcj}, subtile, décorant trop souvent d'invisibles plafonds et, souvent aussi, banalisée par sa surabondante virtuosité. Beaucoup de grâce surtout dans les scènes profanes, ayant pour cadre délicieux jardins, fontaines, statues, etc. On ne sait si la religion, en Italie, a fait plus de bien à la religion qu'elle ne lui a fait tort.

Il est vrai que les artistes d'esprit indépendant arrivent à tout exprimer quelles que soient les contraintes du sujet, peut-être même d'autant mieux que le sujet les forçait à ruser avec lui. Ainsi le Caravage, dont nous vîmes à Milan une belle exposition d'ensemble, a mis partout en vedette, jusque dans ses tableaux religieux, de ces petits voyous noirs qui lui étaient chers : Bacchus enfant, David, Jean-Baptiste, tous gamins ramassés dans les rues de Rome. Importance des *bouches*. Ce peintre avait le courage de ses préférences. Des centaines d'imbéciles passent là-devant sans y rien comprendre : beaucoup sont critiques d'art² !

-
- 1 Giambattista Tiepolo (1696-1770) et ses deux fils, Giovanni Domenico (1727-1804) et Lorenzo (1736-1776) sont des peintres vénitiens. Voir LORENZETTI (G.) (dir.), *Mostra del Tiepolo. Catalogo ufficiale della mostra*. 3 juin-7 octobre 1951, Palazzo Grassi. Venise : Alfieri, 1951.
 - 2 Première grande exposition anthologique du Caravage (1571-1610), maître milanais du clair obscur à la vie dissolue, organisée par Roberto Longhi : *Mostra del Caravaggio e dei caravaggeschi*. Milan, Palazzo reale, catalogue. Florence : Sansoni, 1951. Dans « Le XVIII^e Siècle à l'Italienne » (*Arts*, n° 796, 16-22 novembre 1960, p. 1-2), Curvers estime que Venise, patrie du masque et du raffinement, « cité lacustre où toutes les lois de la nature et de l'histoire semblent se renverser – le réalisme et le féerisme ne sont pas où l'on pense », l'emporte sur Rome : « Les caractères particuliers du siècle et les dons les plus singuliers de l'Italie se rencontrent à Venise au point culminant de leur équilibre, car Rome, dans le même temps, s'embourbe un peu dans une gravité scolaire agrémentée de rusticité bonasse et d'archéologie vandale. Elle devient objet de commentaires et s'en console par des luxes mineurs. Les peintres n'y découvrent plus que la beauté des ruines. C'est à Venise que la beauté vivante est alors dans sa gloire. » Il cite Longhi pour le tableau de genre, Guardi pour la composition, Canaletto pour le paysage et Tiepolo pour la fresque ; pour le théâtre, Goldoni, à qui Curvers consacre aussi une émission à Radio Liège, et Gozzi.

Vu au Ridotto¹ *Il re cervo* de Gozzi². Exquise mise en scène. Mais la pièce est gâtée par la fatuité^{mdxcii} de l'acteur principal, Memo Benassi³, dont le nom figure à l'affiche en lettres démesurées. Cet imbécile a refusé de porter, comme les autres acteurs, un masque. Il joue le rôle de Tartaglia, puis celui de Tartaglia réincarné en Deramo, en changeant seulement de costume, de manière qu'on n'y comprend plus rien, et d'autant moins^{mdxciii} qu'il est herculéen, tandis que Deramo petit et frêle. C'était au contraire Deramo qui devait reprendre le rôle de Tartaglia réincarné, en empruntant le masque du premier Tartaglia, si celui-ci avait consenti à en porter un et à ne pas être en scène pendant toute la soirée. En Belgique, pendant la guerre, le Théâtre National avait joué cela avec moins de moyens mais beaucoup plus intelligemment. – Salle élégante, provinciale avec grâce, dans le^{mdxciv} cadre exigü et délicieux d'un vieux palais. (Palais inchangé depuis le XVIII^e siècle, comme nous le prouve un petit tableau de cette époque, à la galerie Querini-Stampalia⁴, représentant une scène de bal au *Ridotto*. Nous y reconnaissons jusqu'aux moindres détails les lustres, tapisseries, décorations etc.)^{mdxcv} De jolies toilettes, dont quelques-unes nous paraissent typiquement vénitienes : robes^{mdxcvi} noires en forme de manteau à pèlerine, fermées sur la gorge par un seul bijou, et rappelant la toge rouge^{mdxcvii} des anciens procureurs.^{mdxcviii} Tout le monde se connaît. Nous ne connaissons personne, sauf la dame du contrôle, d'ailleurs charmante, avec qui je tente un brin de conversation qu'un monsieur, chauve, et peut-être jaloux comme il convient ici de le paraître, se hâte aussitôt^{mdxcix} d'interrompre.

-
- 1 Célèbre théâtre vénitien, calle del Ridotto.
 - 2 Au contraire de Goldoni, Carlo Gozzi (1713-1786) veut plaire à la classe populaire avec le genre féérique qu'il affectionne. Dans *Il re cervo*, le merveilleux est partout, notamment dans la statue qui rit quand on ment et dans le stratagème de Tartaglia (le Bègue dans la commedia dell'arte) qui transplante son âme dans le corps du roi Deramo. La jeune Angela n'est pas dupe, c'est Deramo qu'elle aime, et pas parce qu'il est roi. *Le Roi cerf*, joué pour la première fois le 22 janvier 1762, est adapté par Pierre Barbier (1911-1996) et créé en 1937 par le Théâtre des Quatre Saisons, avec, notamment, Svetlana Pitoëff.
 - 3 Domenico, dit Memo Benassi (1886-1957), célèbre acteur italien qui joua dans de très nombreux films.
 - 4 Le palais Querini-Stampalia possède une collection d'œuvres de Donato et Caterino Veneziano, de Giovanni Bellini, de Pietro Longhi...

Lundi 28 mai 1951.

Les élections communales se déroulent dans une grande indifférence, en dépit de quantité d'affiches et de discours plus emphatiques les uns que les autres. Les gens, ici aussi, commenceraient-ils à comprendre ce que c'est que la politique ?

La propagande de la démocratie chrétienne^{mdc} s'est surtout bornée à engager les électeurs à voter. Inutile de préciser pour qui : le grand nombre est catholique, et les femmes en immense majorité.^{mdci} Les curés, en tout cas, ont donné à fond. La campagne électorale coïncidait opportunément avec le mois de Marie, qui remplit les églises tous les jours jusqu'à des heures indues. En rentrant le soir,^{mdcii} je me suis plus d'une fois glissé dans l'une^{mdciii} ou l'autre d'entre elles (Sant'Antonino, San Giovanni in Bràgora^{mdciv}, San Zaccarìa 1...), ai répondu *ora pro nobis* aux litanies de la Vierge, ai chanté de tout mon cœur le *Tantum ergo* de mon enfance. Religion bon enfant, démonstrative, païenne et familière. Mais pas de véritable émotion, sauf devant le beau buste de la « Madonnina delle Grazie » à San Giovanni Crisostomo^{mdcv}, – figure pleine d'une bonté à la fois surnaturelle et humaine, environnée de ferveur populaire². Le soir de la Fête-Dieu, interminable et morne procession sur la place Saint-Marc. Théories^{mdcvi} d'enfants pâles de fatigue, de femmes et de séminaristes dénués de toute expression. Aucun beau visage. D'ailleurs, la race vénitienne n'est pas belle (d'où peut-être la vogue ancienne du masque ?^{mdcvii}) Du moins de visage, car les corps sont souvent bien faits, et la démarche des gens, sur les ponts et dans les venelles, admirable de sveltesse et d'harmonie.

La chose dont je souffre le plus, et bien inattendue en Italie, c'est le manque de tout contact humain. On sent ici entre les êtres une sorte de crainte, de froideur et même de dureté. Du bavardage, de la plaisanterie, des *complimenti* généralement^{mdcviii} mercantiles, parfois de la gentillesse, mais jamais de communication véritable, jamais l'échange ne fût-ce que d'un regard. Cela est-il propre à Venise, ou y aurait-il quelque chose de changé en Italie.

-
- 1 L'église Sant'Antonino est située le long du rio della Pietà mais ce sont surtout les églises San Giorgio degli Schiavoni et San Giorgio dei Greci, à proximité, qui retiennent l'attention du touriste. Située *sestiere di Castello*, l'église San Giovanni in Bràgora, fondée au VIII^e siècle et dédiée à saint Jean-Baptiste, doit sa forme actuelle de basilique et sa façade de briques à une rénovation de la fin du XV^e siècle. Le campanile de l'église Renaissance San Zaccaria date du XIII^e siècle ; des œuvres de Giovanni Bellini et du Tintoret décoorent l'intérieur.
 - 2 Bâtie à proximité du Grand Canal, à la Renaissance, l'église San Giovanni Crisostomo abrite plusieurs tableaux de Giovanni Bellini et de Sébastien del Piombo, ainsi qu'un bas-relief de Tullio Lombardo représentant le couronnement de la Vierge.

Peut-être cela résulte-t-il d'une vie trop difficile où tout le monde se méfie, et des progrès universels des mœurs policières ? En tout cas j'étouffe de n'avoir de rencontres qu'avec des *objets* (si beaux qu'ils soient), et peu s'en faut que je ne me mette à regretter Liège où j'ai du moins des amis à qui parler. Il y a bien ici (à la pension Conte¹) quelques Français, mais d'un mufisme incroyable : des parasites importants de la nouvelle espèce^{mdcix} (U.N.E.S.C.O., radio, « échanges culturels », etc.). Les Français d'aujourd'hui ! Comme les seules valeurs qu'ils manifestent encore sont des valeurs de théâtre, ils voient partout du théâtre et jugent le monde comme un spectacle. J'entends encore au balcon du Rezzonico², à sa compagne plus âgée qui admirait naïvement les gondoliers, cette jeune femme répondre sévèrement, après mûre réflexion : « Je les aime mieux la tête nue. » Le ton était inimitable, signifiant tout ensemble : « Je préfère leur donner franchement mon avis... Un gondolier averti en vaut deux... Ayons le courage de nos opinions... Tant pis pour ceux qui ne seront pas contents... Il ne faudrait pas qu'on oublie que j'ai déjà vu ça dans la mise en scène de Jouvét ! »^{mdcx} Vu pourtant un Français des plus aimables encore qu'un peu fou : pétainiste marié à une Vénitienne, suspect en France, il lutte ici contre la misère en vendant par les rues des stylographes. Très gentil, celui-là, et il a compris. Impossible malheureusement de le retrouver.

Une fois^{mdcx} sur le vaporetto, un enfant d'une dizaine d'années vient s'asseoir à côté de Marie. Environ 9 ans, assez chétif, avec d'admirables yeux sérieux, sensibles et volontaires. Nous l'interrogeons : il est d'une famille de sept enfants, très pauvre (mais lui-même très propre), et il se rend aux cours d'une *scuola d'arte* (dont^{mdcxii} n'existe la pareille qu'à Florence, nous dit-il) où il apprend le métier de *cisellatore*. Au moment où il va descendre, Marie, les larmes aux yeux, me demande cent liras et les lui tend. L'enfant, très surpris, refuse d'abord puis cède à notre insistance. Cherchant quelque chose à nous offrir en échange, comme le vaporetto est déjà arrêté, il fouille à la hâte dans son petit portefeuille et en tire sa photographie, une^{mdcxiii} photo d'identité qui a déjà servi pour quelque abonnement, et il nous la donne. Son nom est inscrit au verso : Bernardi Giotto³. Il nous fait signe de la main, en mettant pied à terre, et disparaît.

-
- 1 Souvent recommandé par les Curvers, qui y descendent notamment avec Edgar Scaufflaire lors de leur voyage en 1948, l'établissement n'existe plus.
 - 2 Le musée Correr se trouve dans le Palazzo Rezzonico.
 - 3 La photographie a été conservée dans les papiers de famille.

Au mur du palais Rezzonico, sur le petit canal, une inscription commémore la mort de Robert Browning (1889), et sa phrase : « Open my heart and you will see graved inside of it : *Italy*¹. »

Wagner est mort au Palais Vendramin (1883)².

Lido (sous la pluie, plus triste que Mariakerke³). Rien ne marque mieux les distances qui séparent les classes sociales en Italie. Sur une moitié de la plage, les cabines de luxe des grands hôtels, avec tennis, allées fleuries, etc., – le tout enfermé par d'épais feuillages et des barricades qui ne permettent même pas d'apercevoir la mer. De l'autre, la plage communale, plus simple, d'ailleurs bien tenue, mais presque aussi hermétiquement close et presque aussi coûteuse. On n'entre librement en contact avec la mer qu'entre les deux, sur un seul point, emplacement d'un hôtel détruit depuis la guerre. La pierraille s'est répandue jusque dans l'eau et il y pousse de l'herbe : c'est tout à fait « l'affreux Lido » de Musset et « l'herbe d'un tombeau⁴ », et c'est là le seul coin charmant. Mais pas d'optimisme : on reconstruira l'hôtel. Le tenancier de^{mdcxiv} la guinguette provisoire nous explique que, partout ailleurs, pour se mouiller les pieds il faut *pagare*. Les plages belges, si laides, sont par comparaison des miracles de bonhomie et d'égalité. On peut y fouler gratis des kilomètres de sable. Cela me convertit à la démocratie. Il paraît qu'au Lido la grande affluence anglo-saxonne des dernières années est passée. Aurait-on tué la poule aux œufs d'or ? Tout ce qui devrait tendre à favoriser le tourisme semble ici^{mdcxv} conçu au rebours du bon sens (musées de Venise fermés à 4 heures et le dimanche à midi,^{mdcxvi} églises pleines de chefs-d'œuvre et d'une ombre éternelle, etc.). Innombrables petits commerces de demi-luxe, si misérables sans clientèle ou sous la pluie. Cercle vicieux : l'excessive et quémandeuse misère éloigne les acheteurs qui précisément pourraient y porter remède. Refrain universel, à l'accent brave et plaintif : *pochi soldi, pochi soldi*.

-
- 1 BROWNING (R.), *De gustibus*, str. 2. Cette phrase sert d'épigraphe au premier chapitre de *Tempo di Roma*.
 - 2 Le 16 septembre 1882, Richard Wagner (1813-1883) s'installe, avec sa famille, au Palais Vendramin ; le 24 décembre, il dirige sa symphonie en do majeur au Teatro La Fenice et meurt d'une crise cardiaque le 13 février. Son corps est transporté à Bayreuth où il est inhumé.
 - 3 Sur la côte belge, dépendance d'Ostende.
 - 4 « À Venise, à l'affreux Lido, / Où vient sur l'herbe d'un tombeau / Mourir la pâle Adriatique ». MUSSET (A. de), *La Nuit de décembre*.

Mardi 29 mai 1951.

Matin radieux. Nous partons après-demain. Départ du grand navire de guerre américain qui barrait de sa masse gris bleu le canal de Saint-Marc. De la Piazzetta, on voyait le campanile de San Giorgio Maggiore¹ dresser sa pointe entre les cheminées^{mdcxvii} et les tourelles blindées. Les marins, avec leurs calots blancs, sont rangés sur toute la longueur du pont et saluent la ville où ils ont tant erré ces derniers soirs. Musique de cuivres. Les Vénitiens matinaux semblent fort indifférents.

Devant chez nous, les deux dragueurs de mines sont toujours rangés à quai. Le Tulipano et le Fiordalisa.

Il y a un secret de Venise, que Marie croit perdu depuis Napoléon². Ce secret fait l'enchantement de la ville, on le cherche en vain et l'on s'en va insatisfait. Les grands peintres, naturellement, l'ont connu. Je crois l'avoir entrevu l'autre soir, comme j'étais sur l'un des débarcadères de la Riva degli Schiavoni. Je regardais vers la ville. Une animation prodigieusement variée se répartissait sur les quelques mètres qui me séparaient du Danieli³ : carrés d'eau où voguaient des gondoles, passerelles, quai encombré de petits groupes et d'échoppes, de terrasses et de vendeurs ambulants, tout près un pont surchargé de monde et, comme fond, le grand hall ouvert du palais, à l'intérieur duquel un grand tableau représentait précisément, comme un miroir, les mêmes scènes. Je ne distinguais plus ce qui était eau de ce qui était terre ferme (un peu comme dans la description impressionniste que fait Proust du port de Balbec), ce qui était réel de ce qui était reflet, ce qui était nature de ce qui était artifice.

Comme pour symboliser la perte du secret, tous les témoignages, tous les indices vont en^{mdcxviii} s'effaçant. Les fresques des palais ont^{mdcxix} disparu, mangées sans doute par l'humidité. Les murs eux-mêmes ont l'air de ne tenir que par miracle. Les *pavimenti*, ceux de Saint-Marc par exemple, avec leurs merveilleuses mosaïques de marbres rares, gondolent. Les ors pâlissent. Les tableaux, comme ceux du Tintoret qui tapissent toute la ville, non contents de tourner au noir – *anneriti* –, se déploient^{mdcxx}, pareils à d'immenses papillons nocturnes, dans des églises elles-mêmes obscures. Le sacristain vous dit que

1 L'église de Saint-Georges Majeur est édifiée entre 1566 et 1610 sur l'île Saint-Georges, face à la place Saint-Marc.

2 Allusion, sans doute, aux pillages des armées napoléoniennes.

3 Le célèbre hôtel Danieli, à proximité de la place Saint-Marc, *via degli Schiavoni*, est le palais, bâti au ^{xiv}e siècle, par la famille du doge Enrico Dandolo. Balzac, Proust, Georges Sand y séjournèrent.

l'heure est^{mdcxxi} mal choisie, que le temps est un peu *buio*. Mais les fenêtres hautes et petites sont le plus souvent tendues de stores sombres, et il est presque impossible d'obtenir qu'on allume. Le *custode* de la Madonna dell'Orto¹ était empêché de le faire, et le regrettait^{mdcxxii} ; il y avait bien des projecteurs à l'entrée du chœur et il eût suffi de tourner le commutateur, mais le curé s'y opposait, qui disait à ce moment son bréviaire dans la nef ; et le curé s'y opposait, nous expliqua le *custode*, par souci d'économie et parce que les^{mdcxxiii} Tintorets appartiennent, non à l'église, mais à l'administration des Beaux-Arts, laquelle^{mdcxxiv} a fait installer les projecteurs^{mdcxxv}, dont l'emploi dépend cependant du bon plaisir du curé ! Le *custode* des *Frari*, lui, ne consentit à éclairer pour un moment l'*Assunta* du Titien² qu'après insistance et considérations sur le prix de l'électricité ; quand il fut assuré de la décence du^{mdcxxvi} pourboire, il eût volontiers illuminé toute l'église (bien nommée Santa Maria Gloriosa dei Frari, où se trouve, en face du tombeau du Titien, celui de Canova dessiné par lui-même, très beau et dont s'est évidemment inspiré Bartholomé au Père-Lachaise³, ce pourquoi sans doute personne n'en parle ; il y a d'ailleurs, autour de tout ce qui touche à Stendhal, une^{mdcxxvii} conspiration franco-italienne du silence, qui ne peut s'expliquer sinon par l'ombrage que donne nécessairement au monde officiel tout artiste, tout esprit indépendant et créateur). Seul, le gentil *custode* de San Marcuola a spontanément fait^{mdcxxviii} la grâce d'un peu de lumière à la belle *Cène* du Tintoret, dont j'apprends finalement qu'elle n'est peut-être qu'une copie ; mais non moins belle pourtant⁴.

-
- 1 La Madonna dell'Orto, nommée aussi San Cristoforo martire, a une belle façade gothique et de nombreux tableaux, notamment de Van Dyck et de Bellini. Du Tintoret, on peut voir, dans le chœur, le *Jugement dernier* et l'*Adoration du veau d'or*. Le tableau d'autel, le *Miracle de sainte Agnès*, et une *Présentation de la Vierge* dans une chapelle sont encore du Tintoret.
 - 2 Le Titien (1490-1576) a peint une célèbre *Assomption* en 1518 qui se trouve dans l'église franciscaine gothique de Santa Maria Gloriosa dei Frari (la plus vaste de Venise), aux côtés d'autres œuvres comme *La Madonna di Ca'Pesaro* (1526) ou le retable de la *Madone avec des saints et des membres de la famille Pesaro* (1519-1526).
 - 3 Le *Monument aux Morts* (1899) au cimetière parisien du Père-Lachaise est l'œuvre du sculpteur Albert Bartholomé (1848-1928). *La petite fille pleurant*, visible au Musée d'Orsay, est une réduction d'une figure latérale. On lui doit aussi le monument de la famille Pam (*Génie funéraire*). Les spécialistes voient l'influence du sculpteur vénitien néoclassique Antonio Canova (1747-1822), mais aussi des monuments de l'Égypte ancienne.
 - 4 Les guides conduisent les touristes à l'église San Marcuola, sur la rive droite du Grand Canal, pour leur faire admirer une œuvre de jeunesse du Titien (*Jésus enfant entre saint André et sainte Catherine*).

Douceur,^{mdcxxxix} déchirante plénitude de ces dernières heures à Venise.

Jeudi 31 mai 1951.

Matin de départ. Levé de bonne heure, j'ouvre le volet. Jamais^{mdcxxx} l'eau n'a été plus lisse, jamais la lumière plus divine, jamais la ville plus rose ni les passants plus beaux. Le bruit des premiers *vaporetti* qui viennent s'arrêter devant moi est encore tout neuf. Tout va continuer.

Mille détails me viennent à l'esprit, encore présents, encore sensibles, que ce soir peut-être je chercherai douloureusement à retrouver dans ma mémoire.

Saint-Marc, que j'ai commencé à comprendre quand j'ai pensé à Sainte-Sophie (que je n'ai pourtant pas vue). Hier soir, la lumière du couchant dans les mosaïques des voûtes était paradisiaque.

Ce qu'on voit du bord de la Piazzetta, en regardant vers la tour de l'Horloge¹ : un bazar d'Orient.

Ce doge dont j'ai lu l'épithaphe à SS. Giovanni e Paolo : « amator^{mdcxxxii} justitiae, pacis et ubertatis² ».

Au fond d'un *ramo* de la Ruga Giuffa, on aperçoit un portail latéral du palais Grimani, dont les deux chapiteaux portent ces mots :

GENIO	USUIQ.
URBIS	AMICO
AUG.	RUM ³ .

Dans une galerie du palais des doges,^{mdcxxxii} série de bustes de grands hommes, parmi lesquels Gozzi, « tardi rimeritato¹ ».

1 La *Piazzetta* s'étend de la place Saint-Marc jusqu'aux lagunes ; son côté est occupé par le palais des Doges, l'ouest, par l'ancienne bibliothèque (xvi^e siècle). Construite en 1496, la tour de l'Horloge (*Torre dell'Orologio*), dont la plate-forme est surmontée de deux Vulcains en bronze qui sonnent les heures en frappant sur une cloche, constitue l'entrée de la *Merceria*.

2 Élu 63^e doge en 1400, Michele Steno est réputé pour son élégance, son habileté diplomatique et la conquête de Padoue.

3 Situé sur la rive gauche du Grand Canal, le palais Grimani aux robustes colonnes (1550) est aujourd'hui le siège de la Cour d'appel. La formule « Genio urbis aug[ustae] usuiq[ue] amicorum » témoigne de l'orgueil de son propriétaire, (Giovanni d'Aquileia) : sa magnifique demeure et ses nombreuses œuvres d'art s'offraient à l'admiration de ses amis.

Retournant à la fenêtre, j'observe deux pigeons qui picorent sur le quai, sans crainte des passants rapides. La sirène du *Tulipano* lance son appel de crécelle. La belle blonde Ispana vient ouvrir le bar San Giorgio ; le balayeur l'aide à lever le volet, puis deux *ragazzi* et deux marins ensuite lui apportent des paniers remplis de *fiaschi* vides. On entend des *prego*, des *per carità !*, des *grazie*². Et en face Saint-Georges Majeur, dans sa beauté inoubliable et que pourtant j'oublierai.

Bâle, vendredi 1^{er} juin 1951.

On m'a réhabilité^{mdcxxxiii} le Benassi ! Il a fait cinq ans de *confino* sous Mussolini, pour non-conformisme sexuel. À sa rentrée, après le fascisme, on l'a vu s'avancer sur la scène du théâtre et déclarer : « *Si, io sono un grande pederasta, è vero, ma anche sono un grande artista.* » Tonnerre d'applaudissements.

Liège, mercredi 6 juin 1951.

Hier, à Remicourt³, après déjeuner, je lis ces pages de Venise à Marie et à Léa François⁴. Celle-ci me dit : « Vous jugez d'abord, vous aimez après, et vous partez au moment de jouir. »

-
- 1 Quand Gozzi entre dans la carrière de dramaturge, c'est pour défendre la naïve commedia dell'arte que les pièces réalistes de Carlo Goldoni ont fait oublier. Sa comédie satirique *L'Amour de trois oranges* (1761) connaît un grand succès mais son œuvre fut rapidement oubliée en Italie, avant d'être traduite et appréciée par les romantiques allemands – tardive récompense ?
 - 2 Faut-il traduire les gamins, bouteilles, je vous en prie, s'il vous plaît, merci ?
 - 3 Remicourt, en Hesbaye, se situe à une vingtaine de km de Liège.
 - 4 Léa François publie (préface et choix de textes) PROUST (M.), *Pensées et extraits*, Paris : Éditions Maréchal, 1945. Dans une lettre à Paul Dresse, le 1^{er} avril 1952, Curvers parle de sa mort : « Autrement bouleversante est pour nous la mort de Léa François, – au fait en êtes-vous informés ? La femme de chambre l'a trouvée un matin dans son bain déjà froid (avenue des Nations), frappée d'une syncope cardiaque à laquelle elle a survécu dix-huit heures encore sans reprendre conscience. Nous avons vu hier le mari et sa fille, laquelle avait pu arriver de Zurich avant la mort complète. C'est affreux. Nous perdons une amie charmante, et le cercle des ombres, mon cher Paul, s'agrandit autour de moi avec une sorte de régularité mathématique qui m'effraie » (ML7088). Le 30 mars, il évoquait déjà, pour Anne-Marie Kegels, « le coup terrible » qu'est ce décès, nouveau déchirement. « [J]e porte malheur à ceux que j'aime », conclut-il (Arlon, Archives

Ces paroles me^{mdcxxxiv} semblent d'autant plus justes que^{mdcxxxv}, à mesure que je relisais mes notes, j'étais frappé de leur froideur. Ai-je perdu mon enthousiasme ? Il est vrai que je ne voyais pas Venise pour la première fois. Vrai aussi que je ne puis aimer que^{mdcxxxvi} si je comprends. C'est maintenant que Venise vit^{mdcxxxvii} dans mon cœur et que, positivement, je la découvre. Et mes remarques trop sévères peut-être sur l'obscurité des églises, la fermeture intempestive des musées (nous sommes retournés jusqu'à trois et quatre fois en certains lieux sans^{mdcxxxviii} réussir jamais à les visiter) et, en général, la défectueuse organisation du tourisme dans cette ville qui vit du tourisme (les hôtels ne disposent d'aucune documentation^{mdcxxxix} sur l'horaire des bateaux^{mdcxl}, le programme des spectacles, etc., et il faut faire soi-même la chasse aux informations), ne m'ont^{mdcxli} pas empêché de chérir ardemment cela même qui nous était invisible ou d'accès difficile,^{mdcxlii} peut-être même de le chérir davantage. C'est une des leçons de Venise, qu'il vaut mieux laisser les choses s'offrir d'elles-mêmes plutôt que de courir après elles ; qu'il^{mdcxliii} est plus doux de respecter leur humeur^{mdcxliiv} que de forcer leur mystère ; et de végéter capricieusement comme elles que de s'acharner en vain à les posséder.

Bruxelles, samedi 9 juin 1951.

Leçon de Venise, que je continue de méditer, que je m'efforce^{mdcxlv} partout de suivre : le bonheur, la beauté sont où nous sommes, non pas objets de conquête (sinon sur nous-mêmes) mais récompenses immédiates de notre liberté.

Le palais des doges : écran rose dressé, à hauteur du ciel, sur les^{mdcxlvi} arches d'ombre de la terre. Ainsi la peinture de Tiepolo se hausse dans une lumière céleste, quittant le sol où ses prédécesseurs s'obscurcissent. Sa prédilection pour les plafonds, – qu'il crève. C'est à Venise le seul peintre lumineux et, comme il y a des peintres de l'eau, du feu, de la terre, lui est le peintre de la matière subtile, vraiment^{mdcxlvii} le peintre *de l'air*.

Kegels). Le 15 juillet 1975, il rappellera encore à Marie Delcourt le décès de Léa François et la « [l]iste incomplète mais qui s'allonge, de ces figures évanouies de femmes amies qui m'ont voulu et fait du bien, mystérieusement ».

Après-midi.

En mettant le pied sur l'asphalte de la place Rogier¹ (venant de Boitsfort), je sens se produire en moi une sorte d'illumination soudaine et fortuite, phénomène trop rare pour que je ne m'efforce pas de le noter aussitôt, d'en noter du moins quelque linéament, car l'essentiel en est intraduisible. Ce qui m'envahit brusquement, c'est l'idée, l'image, la sensation directe de la lutte qui ne finit jamais entre l'esprit et la matière. Celle-ci m'apparaît dans toute son épaisseur, dans sa puissance compacte, aveugle, indifférenciée^{mdcxlviii}, à travers quoi l'esprit, flamme, souffle,^{mdcxlix} pensée, tente de faire pénétrer quelque^{mdcl} chose de sa substance divine. En vain, car ce quelque chose d'ineffable se dégrade en s'incarnant, devient matière, épaisseur et vulgarité.

Je crois cependant à l'action inexplicable de l'esprit, mais seulement si^{mdcli} elle s'opère spontanément, immédiatement, comme par miracle. Car toutes les voies que tentent de lui ménager même les hommes qui sont selon l'esprit ne mènent qu'à l'impureté. L'esprit dans la matière se fait simulacre d'esprit.^{mdclii} Ainsi les religions. Ainsi l'art, peut-être le^{mdcliii} compromis le moins décevant pour notre entendement.

Et pourtant l'esprit est, il vit, il soulève tout,^{mdcliv} il anime tout !

Tilff, mercredi 22 août 1951.

Avant-hier matin, funérailles de mon pauvre cousin Adrien Franck², mort d'un cancer à 51 ans.

Le doyen de Saint-Nicolas³, qui officiait, introduit^{mdclv} des innovations dans la liturgie. On distribue avant l'office des brochures où les parties principales de la messe des morts sont résumées et commentées en français. À tout instant, le sous-diacre quitte l'autel et vient à l'entrée du chœur donner lui-même lecture de ces textes. Ce prêtre avait une voix rocailleuse, un accent flamand, ce qui fait que son français n'était guère plus intelligible que^{mdclvi} n'eût été le latin, lequel se trouvait, ainsi que le chant, évincé. À l'évangile, le diacre (désigné dans la brochure du nom de « prêtre assistant ») commence à chanter la séquence de Jean, puis sa voix s'amenuise, comme à la radio, pendant^{mdclvii} que s'élève celle du sous-diacre^{mdclviii} récitant la version française.

1 Place du centre de Bruxelles.

2 Adrien Franck (1899-1951), mari de Louise Curvers.

3 L'église Saint-Nicolas est située à Liège dans le quartier d'Outremeuse, rue Fosse-aux-Raines.

Celle-ci, au total, parle moins au cœur et^{mdclix} exprime moins de sentiment religieux que l'admirable psalmodie grégorienne du dialogue dont le latin met si bien en relief la simplicité sublime : « *Dixit ei Martha... Dixit ei Jesus...* » Ces répliques ont en français quelque chose de sec et de laborieux ; c'est comme un catéchisme auquel la piété, je crois, ne gagne rien ; il me semble même qu'elle y perd.

On a donc fait pour rien la guerre aux protestants, qui voulaient prier en français. Quatre siècles après eux, l'Église s'engage dans la même voie¹. Si le mouvement continue, le latin cédera totalement le pas au français, et avec lui disparaîtra le dernier symbole de l'unité de la chrétienté civilisée. Toutes les aristocraties finissent par abdiquer d'elles-mêmes les privilèges où se marquait leur grandeur. Elles^{mdclx} prétendent par là se redonner vie et popularité, et ce calcul échoue toujours. Ceux des fidèles qui n'ont pas^{mdclxi} l'énergie d'apprendre assez le latin pour suivre la messe ne la suivront pas mieux en français ; et^{mdclxii} beaucoup de ceux qui la suivaient en latin la trouveront insipide en français. Le sens caché des mystères paraîtra moins précieux quand^{mdclxiii} le sens premier seul en sera dévoilé. Ôtés la poésie, la musique et le secret, que restera-t-il ? C'est altérer le fond que de modifier la forme. Vous pensez mettre les mystères à la portée du peuple et n'arriverez qu'à dispenser le peuple de l'effort qu'il faut pour s'élever aux mystères. Et vous ne les rendez pas plus croyables en les rendant vulgaires.

Noël, mardi 25 décembre 1951.

Curieux : je rouvre après quatre mois, ce cahier,^{mdclxiv} étant justement retourné hier à cette église Saint-Nicolas dont il est question ci-dessus. « Ayant tenté d'y retourner » serait plus exact, car nous n'y trouvâmes point place pour la messe de minuit et dûmes faire demi-tour. Nous étions allés voir les marionnettes de la rue Roture². Puis, exquis souper de réveillon chez Félix

-
- 1 Angelo Giuseppe Roncalli (1881-1963), 259^e pape sous le nom de Jean XXIII (1958-1963) ira dans le sens des réformistes et préparera le Concile Vatican II (quatre sessions de 1962 à 1965) où il entend adapter l'Église au monde moderne. Les remarques de Curvers préfigurent l'agitation de 1965 : il se dispersera alors en conférences, rencontres et, en particulier, dans l'organisation d'« *Una Voce* » [D'une seule voix], association internationale pour la sauvegarde du latin et du chant grégorien dans la liturgie catholique, section belge présidée par le prince François de Mérode.
 - 2 Le Théâtre royal ancien impérial, le plus ancien théâtre de marionnettes liégeoises (1850), était situé dans le populaire quartier d'Outremeuse, rue Roture, n° 24. Le héros de ce théâtre folklorique, qui était très apprécié des étudiants, se nomme Tchantchès.

Strauven¹, après une halte que je fis à l'église Sainte-Anne où avait lieu la messe des Italiens ; il faut avouer que les Italiens ne savent guère chanter ensemble. Enfin, courte expédition, très gaie, au quartier du Laveu. Soirée parfaite et légère. Rentrés au matin, nous nous couchons et je suis réveillé vers 9 heures par un rêve que je suis certain d'avoir déjà fait au moins une fois. J'apprends, dans ce rêve, que mon père et ma mère ne sont point morts, mais internés dans une sorte d'asile, où d'ailleurs ils viennent d'être mis à un régime d'emprisonnement plus sévère et durement traités. Il faut intervenir, les sauver, tenter quelque chose, mais comment faire ? Je me réveille dans l'angoisse, avec l'impression très nette que ce rêve m'est envoyé comme un pressant avertissement. Mais quel en est le sens ? J'ai beau chercher, je ne trouve rien dans mes souvenirs récents qui ait pu motiver ces images et la désolation où elles me laissent. (Nous nous étions arrêtés hier soir^{mdclxv} chez mon frère Paul, puis rue de Fétille pour une courte visite à la famille Caganus, et là j'avais appris que la pauvre Caroline Thysen vient d'entrer à l'hôpital de Bavière, souffrant d'un zona.)

Au moyen âge, on m'aurait dit : ce rêve signifie que les âmes de vos parents réclament de vous des prières, des actes de charité. Aujourd'hui, un psychiatre^{mdclxvi} l'expliquerait par quelque complexe ou névrose dont il se ferait fort de me débarrasser : ainsi, pas de prières ni d'actes de charité ; à la place de l'angoisse, un vide. Des deux thérapeutiques, laquelle est la plus sage et la plus humaine ?

1 Nulle part nous ne trouvons d'autre mention de cet ami, architecte, d'origine limbourgeoise, dont le frère aîné, Gustave Strauven (1861-1947), installé à Bruxelles, est plus connu – co-fondateur de la revue *La Gerbe* – en raison de ses liens avec Victor Horta, de sa participation au mouvement Art nouveau.

1952

Jeudi 3 janvier 1952.

Le protestantisme est la méthode Decroly¹ du christianisme : cette idée m'est venue hier soir chez Dominique², en causant avec André Pauwels.

Y réfléchissant ce matin, je trouve que le point commun est le refus de la transcendance : tout expliquer, tout enseigner à partir des choses, – chercher la vérité dans les objets, non dans l'esprit.

Lundi 7 janvier 1952.

– Je meurs désespéré, dit-il.

– Cherchez au moins dans votre vie, lui dit-on, quelque chose à offrir à Dieu avant de mourir.

– Je lui offre mon désespoir, répondit-il. Je ne trouve rien d'aussi pur. Je n'ai rien d'autre à donner.

Samedi 2 février 1952.

De nouveau réveillé aux petites heures de^{mdclxvii} la nuit. (Je rature le mot *ennui* que je commençais d'écrire par un lapsus combien révélateur !) La cause de l'insomnie, c'est le malheur. Elle est une protestation de la nature dérégulée, en même temps une revanche et un accommodement, une folle et désespérée tentative de libération quand il n'y a plus d'autre voie. Les somnifères remédient artificiellement à tout cela en nous permettant de ne plus sentir le malheur qui nous tenait^{mdclxviii} éveillés, – mais qu'alors^{mdclxix} il faudra retrouver intact le matin^{mdclxx} et loger tout entier dans les heures du jour. D'où un désordre pire encore, et c'est pourquoi je ne veux pas de somnifères. Certes

1 Méthode pédagogique, élaborée par le médecin belge Ovide Decroly (1871-1932), qui consiste à s'appuyer sur les centres d'intérêt de l'enfant. Alexis Curvers et Marie Delcourt critiquent cette pédagogie.

2 Nous ignorons qui est cette personne.

ils^{mdclxxi} peuvent nous rendre pendant la nuit des forces qui nous aideront à supporter la journée, mais cet avantage est compensé par l'accoutumance qui ne tarde pas à le réduire.

J'avais connu quelque répit, sans médicaments, ces dernières nuits et par conséquent ces derniers jours (on installe rue de l'Évêché l'imprimerie de Catherine Fauln¹, ce qui me cause beaucoup de frayeur mais un peu

1 Le 18 juillet 1950, Alexis Curvers a écrit pour la première fois à Catherine Fauln, qu'il vient de découvrir : « [J]e vous suis reconnaissant, à vous, d'avoir écrit de si belles, fines et profondes choses. Elles devraient être plus connues, à moins que vous ne les jugiez plus précieuses dans le demi-secret où vous les retenez ». Leur première et unique rencontre a lieu le 2 novembre 1950 (le jour des morts !), chez Catherine, à Rhode-Saint-Genèse. Catherine Fauln (1912-1951) a imprimé elle-même quelques recueils de ses poèmes : *Fenêtre sur le paradis*, avec une guirlande d'Édith Dasnoy, un collage de l'auteur, un oiseau et une dame de Pierre Caille et une fenêtre de Serge Creuz pour l'emboîtement. Bruxelles : Sous le signe de l'Oisel, 1946 (du tirage à quarante exemplaires hors commerce, Alexis Curvers a les exemplaires O et W sur papier impérial Hollande). En exergue, un extrait de *Lointain intérieur* d'Henri Michaux. *Chants pour la statue*. Bruxelles : Sous le signe de l'Oisel, 1948 (du tirage à cent exemplaires, Alexis Curvers possède le n° 82 signé de la main de l'auteur, ainsi que le n° 66 avec cet envoi : « Nous jouions à lier aux arbres les nuages, / À prendre à des miroirs le soleil au piège, / À marcher sur le vent, à fleurir dans la neige, / À dormir, à mourir, à partir en voyage. / pour Alexis Curvers / ces chants avaricieux, en échange / du généreux Cahier de Poésies, / avec l'amitié de Catherine Fauln. »). En exergue, un extrait des *Odes* de Keats. Alexis Curvers possédait également un troisième recueil, sans date, tiré à trois exemplaires, nominatif (à Hélène et à Pierre Fisson), signé de la main de l'auteur : *Les Éphémères. Chanson*. Avec une aquarelle de l'auteur. Bruxelles : Sous le signe de l'Oisel. Catherine Fauln imprime aussi *Les Convives* de Vincent Muselli (1949). En 1950, elle part au Mexique, mais son voyage tant rêvé, son seul et unique voyage réel, se termine au cimetière de San Felipe, à Oaxaca, où elle est enterrée. Curvers n'apprend son suicide qu'un mois jour pour jour après sa mort : c'est Pierre De Geynst, son mari, qui le lui écrit, le 18 avril 1951. Le 20 février 1952, Curvers écrit à Anne-Marie Kegels : « Pierre de Geynst est venu hier m'apporter le beau matériel d'imprimerie dont Catherine Fauln se servait pour éditer elle-même, admirablement, ses admirables poèmes. Il a eu cette idée bouleversante, un peu effrayante pour moi, de vouloir que ce matériel restât entre mes mains au service de la poésie. Des amis m'ont encouragé à accepter, m'ont promis leur concours. Voilà qui nous ouvre des perspectives bien imprévues, et peut-être fécondes. » Cette petite presse à bras, dite « coup de poing », sortie de l'atelier bruxellois de Gustave Schildknecht (Laeken), est installée 2, rue de l'Évêché, où, déjà en novembre 1951, Alexis Curvers disait avoir « un petit bureau ». Elle servira à imprimer la revue poétique, créée par Curvers en hommage à Catherine Fauln, *La Flûte enchantée*, dont la devise, « Le chant ne fuira » est un anagramme de Catherine Fauln. Dernier hommage de Curvers : FAULN (C.), *Cinquante poèmes*. Préface d'Alexis Curvers. Verviers : Librairie La Dérive, 1988.

d'entrain). Hier, Marie, peut-être en raison de ce mieux, m'a parlé d'aller au printemps en Italie, et peut-être à Rome, supposant hors de question que nous retournerions nous loger à l'Academia Belgica¹! Et c'est là-dessus qu'a travaillé toute cette nuit mon angoisse.

Jamais je ne pourrai retourner à Rome avec, sur la conscience, le cadavre de mon roman. Revoir la via Flaminia, le garage, etc.²: autant vaudrait réintroduire Adam, pour une courte promenade, dans le paradis terrestre désaffecté! Quant à l'Académie, c'est vraiment^{mdclxxii} l'un des lieux les plus sinistres que j'aie connus sur la terre; tout y est faux et vulgaire, sauf peut-être le caractère des deux serveurs, Carlo et Resi; je n'ai^{mdclxxiii} nulle part avalé tant de couleuvres, ni goûté si mortel ennui^{mdclxxiv}; en tant qu'écrivain et en tant qu'individualité, je m'y suis senti^{mdclxxv} condamné à mort, particulièrement le soir du dîner forcé avec le jeune B³. Au sens propre du terme, j'étais *anéanti*. Là-dessus a pris élan mon roman, comme une tentative de résurrection, qui a, comme tout le reste, avorté⁴.

J'ai traduit tout cela, trop indirectement peut-être, dans mon livre, – comme d'ailleurs dans les précédents, qui au fond veulent tous dire la même chose. Faut-il que l'expression littéraire soit nulle et non avenue pour que^{mdclxxvi} Marie puisse m'ignorer aussi parfaitement qu'elle le fait et me proposer, dans la meilleure intention du monde, des remèdes aussi répugnants à ma nature! J'aurais peut-être dû m'en expliquer. Mais à quoi bon? Toute explication dégénère en conflit. Comment l'idée ne lui est-elle jamais venue de chercher à me comprendre par mes livres, où j'ai glissé les vérités brûlantes? Tout le monde en Belgique (ailleurs, je ne sais) conçoit la littérature comme un

-
- 1 C'est à l'Academia Belgica, via Omero, à Rome, que s'est tenu, du 17 au 19 septembre 2007, le colloque organisé pour commémorer le cinquantième de la parution de *Tempo di Roma*. Coïncidence? Voir « *Tempo di Roma* ». Actes du colloque présentés et édités par Gravet (C.), déjà cités.
 - 2 Voir les anecdotes racontées par Curvers dans *En marge de « Tempo di Roma »*. Liège : Éditions Dynamo, Pierre Aelberts Éditeur, coll. Brimborions n° 55, 1958.
 - 3 La consultation des archives de l'Academia Belgica nous permettrait peut-être de retrouver la trace de Carlo, de Resi et du mystérieux B.
 - 4 Le roman terminé, c'est encore le pessimisme qui l'emportera quand Curvers écrira à Marie Gevers, le 18 août 1956 : « Gallimard et Julliard ont déjà refusé mon roman italien (*Tempo di Roma*), par des raisons assez basses pour me valoir du moins la consolation de me sentir mal jugé par des imbéciles. Je renonce sagement à toute nouvelle tentative de publication. Cette dernière aventure m'a trop écorché. Il est curieux que ne m'y ait pas mieux préparé l'expérience de mes livres précédents [...]. Je n'ai plus la force de braver les épines préalables, ni l'élasticité qu'il faudrait pour redébuter éternellement à zéro. » (Bruxelles, Archives et Musée de la Littérature, ML 542.)

exercice absolument extérieur à la vie, une sorte de passe-temps sans contenu ni conséquence réels. Je suis moi-même obligé de dissimuler avec le plus grand soin ce que la littérature est pour moi : une vie incomparablement plus importante que l'autre.

Ce que le commissaire de police de la rue Darchis ¹ me disait des homosexuels : « Ces gens-là,^{mdclxxvii} il vaudrait mieux les supprimer », devrait s'appliquer aussi aux artistes et, en général, à tous les êtres d'exception. Tel serait le parti non seulement le plus raisonnable, mais le plus humain, – plutôt^{mdclxxviii} que ce lent étouffement. Mais il est vrai que le monde a besoin de nous ; il veut que nous durions, il nous entretient à petit feu pour nous consommer peu à peu. Nous sommes une matière scandaleuse, mais comestible. « Les avanies démoniaques de la vie d'artiste », disait Léon Bloy².

Samedi soir 9 février 1952.

Toutes ces choses m'ont fait tant de mal qu'elles m'ont ôté jusqu'à la force de ne pas penser à elles – interminablement.

Des souvenirs me reviennent en foule, obsédants, – de mauvais souvenirs. Les bons au contraire, les féconds, les utiles, me désertent. J'oublie tout, et n'emploie mon peu d'activité dérisoire qu'à réparer,^{mdclxxix} à faire excuser les plus fâcheux de mes oublis.

Je revois des objets de chez Père, de chez Bonne-maman, de la rue de Sclessin, dont je ne sais ce qu'ils sont devenus. Le pillage du peu qui me restait a continué à Tilff, dispersé par négligence et par gâchis entre des mains indignes. Les premiers livres que j'avais achetés étant encore au collège, mon petit^{mdclxxx} Ronsard jaune de Pierre de Nolhac³, mon petit Racine^{mdclxxxii} bleu ou vert où, une nuit,^{mdclxxxii} à la bougie, j'ai lu pour la première fois *Bérénice* que la Comédie-Française venait jouer le lendemain (Colonna-Romano⁴, Jean

-
- 1 Le commissariat d'Avroy-Laveu est toujours situé rue Darchis n° 34 à Liège.
 - 2 BLOY (L.), *Œuvres*. T. 3 : *Le Désespéré*. Édition établie par Joseph Bollery et Jacques Petit. Paris : Mercure de France, 1964, p. 30.
 - 3 Difficile de déterminer de quel titre il s'agit parmi les livres sur Ronsard de l'historien et poète Pierre de Nolhac (1859-1936). Un *Pierre de Ronsard* a paru en 1924 : Curvers avait dix-huit ans.
 - 4 M^{me} Colonna-Romano (Curvers orthographe ce nom sans trait d'union), née Gabrielle Dreyfus (1888-1981) entre à la Comédie-Française en 1913 où elle reste jusqu'en 1936.

Hervé¹ et, je crois, Alexandre²). Ma petite *Odyssée* classique où j'avais mis à sécher un chrysanthème blanc recueilli sur la tombe de Père, après l'enterrement. La vitrine sans style où je rangeais ces livres, et que^{mdclxxxiii} Robert Bellefroid m'avait cédée en échange de quatre ou cinq^{mdclxxxiv} bouteilles de liqueur fournies par tante Annette³ à prix quelque peu réduits... Bellefroid faisait la noce et avait le sens des affaires, et moi, j'aimais les livres.^{mdclxxxv}

Le moindre objet a^{mdclxxxvi} pour moi et garde dans ma mémoire une valeur sacrée. Je pense^{mdclxxxvii} à l'esprit qui l'a créé, aux mains qui l'ont façonné, à celles qui l'ont employé, à tout ce qui de ma vie s'est rattaché à lui. Mais je n'ai jamais su rien défendre. Il ne me reste que les regrets. Les^{mdclxxxviii} signes de décrépitude se multiplient, ou d'épuisement.

La gravure de Rome qui se trouvait dans notre vestibule, représentant le Forum tel qu'il était anciennement, le pied des colonnes enfoui dans la terre. Chaque fois que je passe là, je sens son absence, – cinquante fois le jour. Tout ce qui a trait à Rome m'est souffrance.

Lu avec une complète et constante adhésion l'admirable livre de Marguerite Yourcenar : *Mémoires d'Hadrien*⁴, que m'avait recommandé Paul Dresse. Elle comprend tout et fait tout comprendre et aimer, et peint notre siècle à travers celui des Antonins.

Dimanche 10 février 1952.

Hier samedi, après-midi, me suis tout d'un coup et profondément endormi chez Jean Puraye. Accablement indicible, douleurs dans tout le corps, fatigue causée par trop d'insomnies, etc. Par-dessus tout, envahissement invincible

-
- 1 Jean Hervé entre à la Comédie-Française en 1919 où il reste jusqu'en 1941. Il joue le rôle de Don Diègue dans la pièce de Corneille (*Le Cid*) mise en scène par Jacques Copeau en 1940.
 - 2 René Alexandre (1885-1946) entre à la Comédie-Française en 1908. Il joua dans de nombreux films.
 - 3 Annette Raskin, femme de l'oncle Albert Curvers.
 - 4 YOURCENAR (M.), *Mémoires d'Hadrien*. Paris : Plon, 1951. Au sujet de la relation entre les Curvers et la future académicienne, voir notre article avec DELCROIX (M.), « Alexis Curvers et Marguerite Yourcenar au temps de l'amitié », dans *Relief*, revue électronique de littérature française [Actes du colloque « Identité et Altérité chez Marguerite Yourcenar », Université d'Utrecht], vol. 2, n° 2, 2008, p. 199-215 et, avec DELCROIX (M.) et BUEGER (A. de), le « Dossier belge », dans *Société internationale d'Études yourcenariennes*, Bulletin n° 29, décembre 2008, p. 127-183.

des idées noires, toujours les mêmes, et de plus en plus tenaces et mesquines. Quand je me suis réveillé, il y avait^{mdclxxxix} sur la Meuse d'opaques rafales de neige grise. Jean s'était à son tour endormi dans son fauteuil. J'ai regardé avec admiration, avec une envie pleine de douceur, son visage si calme, sans une ride, sans un signe de contraction, respirant le parfait abandon, la totale confiance d'un enfant. Il a hérité de l'heureux naturel de sa mère. Nulle contrariété ne le trouble. Il se meut dans la vie avec aisance et liberté. C'est ce qui me rend si apaisante sa compagnie, je n'ose dire son amitié, car, s'il se montre fort amical, ses vrais sentiments restent très secrets. Je ne connais personne de plus indifférent à l'opinion d'autrui. Quelle force !

Je viens d'avoir^{mdcxc}, non, je vais avoir 46 ans, âge auquel Père déjà était mort.

*J'ai perdu ma force et ma vie
Et mes amis et ma gaieté,
J'ai perdu jusqu'à la fierté
Qui faisait croire à mon génie¹.*

Fausse légèreté de Musset. Tous les termes de ce constat sont d'une vérité profonde, et j'y peux souscrire entièrement. Fierté : c'est le ressort essentiel de l'individu, que la vie s'emploie et s'entend à détendre, puis à briser. Jean de Merten² (le délicieux *Mandefu*) m'écrit d'Élisabethville, à propos de son livre *L'Honnête Homme en Afrique*³, qu'il ignore « où se situe la frontière entre la vanité et le légitime amour-propre ». Pareille confusion, soigneusement entretenue par l'*aura democratica*⁴, nous en sommes tous victimes. Ma fierté, ce que j'avais de meilleur, on l'a tant appelée vanité, susceptibilité, voire « fatuité masculine » (!), que j'ai fini par m'en défendre et par m'en cacher comme d'une tare. J'étais celui qui passe après les autres, qui est toujours content, toujours^{mdcxc} prêt à rendre service, universel débiteur à

1 MUSSET (A. de), *Tristesse*.

2 Avocat, Jean de Merten (1901-1966) occupe différents postes au Congo belge. Lorsqu'il écrit à Curvers, il est conseiller à la cour d'Appel d'Élisabethville. « Pendant la guerre 1940-1945, il fut durant deux années chargé des cours de littérature française à la section universitaire ouverte à Élisabethville. [...] [Il] fut président et conseiller littéraire de la revue *Jeune Afrique*, dès sa création en 1947 [...]. Il fut également co-fondateur de la revue *Lovania* à laquelle il collabora. » SOHIER (J.), dans *Biographie belge d'outre-mer*. T. 6. [Bruxelles] : Académie royale des Sciences d'Outre-Mer, 1968, col. 724-725.

3 MANDEFU [Jean de Merten], *L'Honnête Homme en Afrique*. Dison (Belgique) : « À l'Enseigne du plomb qui fond », 1951. Réunion des textes de conférences sur Montaigne, Léon Bloy, Émile Verhaeren, Guido Gezelle, Georges Duhamel, Auguste De Boeck...

4 Le « souffle de la démocratie ».

qui nul ne doit rien : telle fut toujours pour moi la conduite vertueuse. Et, comme les actes déteignent sur la pensée, j'ai fini par concevoir pour moi-même le mépris que j'inspirais aux autres, que ceux-ci d'ailleurs ne se sont pas fait faute de me suggérer ni d'exploiter. Quand je me suis aperçu de la duperie, et que je sacrifiais du^{mdcxcii} précieux à du médiocre, il était trop tard, le ressort était brisé.

Lundi 24 mars 1952¹.

Hier soir, dimanche, l'abbé Boonen vient dîner avec nous sans façons comme il aime à le faire². Il avait prêché cinq fois dans la journée au profit de ses œuvres, mais la paroisse était pauvre et il a^{mdcxciiii} recueilli à peine quelques milliers de francs, qu'il transporte en menue monnaie dans une lourde^{mdcxciiv} mallette. Il sait parfaitement que nous sommes des mécréants^{mdcxcv} (mon *Printemps* l'a cruellement déçu par l'absence de tout élément surnaturel, du moins de ce que l'abbé considère comme tel, car il est fermement convaincu de la réalité des dogmes, de la nécessité d'appartenir à l'Église seule détentrice de la révélation et des moyens de salut, etc.). Mais je crois qu'il éprouve le besoin de s'entendre confirmer par nous un certain nombre de vérités simplement humaines dont il doute, et faute desquelles il perdrait peut-être le courage d'agir. Il nous peint des cas épouvantables : vieillards abandonnés, réfugiés clandestins, etc. Cas de tuberculose et cas de folie sont également fréquents, en particulier parmi les ouvriers italiens³. Ceux-ci

-
- 1 En février 1952, Alexis Curvers s'est rendu à Paris, accompagné de son neveu Philippe, et a rencontré le poète Vincent Muselli (1879-1956), « poète du ciel, mélange de Socrate et de Verlaine », comme il l'écrira dans une lettre à Yves-Gérard Le Dantec le 25 novembre 1952 (Paris, Bibliothèque nationale, Fonds Le Dantec). Nulle trace ici du poète d'Argentan à qui Curvers écrira jusqu'à sa mort.
 - 2 Nous n'avons pas identifié ce prêtre. Comme le rapporte Lise Thiry (*Marcoplette. Mémoires 1921-1977*. Bruxelles : Les Éperonniers, coll. Sciences pour l'homme, 1999), Marie Delcourt regrette qu'à sa table, des curés aient remplacé, pour manger ses rôtis, les beaux éphèbes de jadis.
 - 3 L'historiographie de l'immigration italienne en Belgique s'est développée rapidement, notamment grâce aux travaux de l'historienne Anne Morelli. Elle met en évidence une première vague d'immigration dans les années 20 (principalement des antifascistes), suivie d'une deuxième vague après la Seconde Guerre. Le 23 juin 1946, le ministre Achille Van Acker signe à Rome un protocole qui prévoit d'« échanger » 50 000 ouvriers italiens contre 3 millions de tonne de charbon. Vers 1955, les Italiens représentent plus de 32 % du total des mineurs belges. Après les catastrophes de 1956 (à Quaregnon et à Marcinelle), l'accord italo-belge est rompu.

vivent^{mdccxvi} entassés dans des baraquements et sont souvent envoyés en prison, paraît-il, pour^{mdccxvii} faits d'homosexualité. (On m'a même assuré qu'une brigade spéciale de policiers italiens va être requise par la police belge^{mdccxviii} de venir la seconder dans la répression de ce genre de délits.) Ceci est admirable et je ne peux m'empêcher de le dire à l'abbé : on montre plus de sollicitude pour la vertu de ces malheureux que pour l'état de leurs poumons ! Il faudrait des logements, de l'hygiène, des médecins, etc. On leur dépêche des policiers ! Bons pour travailler dans les mines, où l'on ne craint cependant pas^{mdccxix} de faire descendre des enfants de moins de quinze ans¹, on tremble pour leur pudeur dès qu'ils entendent disposer d'eux-mêmes à des fins personnelles. C'est d'ailleurs très logique, dans la mesure où la liberté sexuelle est une affirmation de l'individu, par conséquent une menace pour la société. L'esclavage doit être complet. Bien entendu, l'abbé ne me suit pas jusque-là. Mais il est peut-être plus indigné que nous par l'inhumanité de cette société avec laquelle il est chaque jour en conflit, avec laquelle il est pourtant obligé de composer s'il veut en obtenir quelque chose. « Pour la classe dirigeante, dit-il, nous sommes un moyen : elle se sert de nous et de la charité pour se maintenir. » Une révolution aurait du moins l'avantage de balayer cette classe. Mais pour la remplacer par une autre qui serait peut-être pire, qui en tout cas ne vaudrait pas mieux, toute classe dirigeante étant nécessairement abjecte : tel est profondément mon sentiment. À la fin, c'est l'abbé qui objecte contre l'Église de fait, qui trahit sa mission, et c'est nous qui tentons de le rassurer sur l'efficacité des efforts individuels, appuyés par la grâce. Il nous cite le cas d'un vicaire apostolique qui est l'un des plus gros propriétaires fonciers du Congo².

-
- 1 Sur les recommandations de la « Commission du Travail » (publiées en 1888), les lois visant la réglementation du travail se multiplient en Belgique : interdiction de tout travail industriel pour les enfants de moins de 12 ans, limitation à 12 heures de la journée de travail pour les enfants de 12 à 15 ans, interdiction du travail de nuit pour les garçons de 12 à 16 ans, pour les filles de 12 à 21 ans (loi du 31 décembre 1889). La loi du 26 mai 1914 interdit le travail des enfants de moins de 14 ans...
 - 2 La honte, l'indignation et la colère qu'il éprouvera au moment de l'indépendance du Congo, Curvers les exprimera dans quelques articles à la une du journal *Le Soir* : « Il faut appeler les choses par leur nom », n° 205, 26 août 1960, p. 1-2 ; « Un poison que Médée apporta dans Athènes », n° 289, 2 septembre 1960, p. 1-2 ; « Éloge de l'autorité », n° 12, 13 janvier 1961, p. 1-2 ; « Étrangler la poule sans la faire crier », n° 225, 19 septembre 1961, p. 1-2 ; « La Grande Mystification », n° 286, 29 novembre 1961, p. 1-2 ; « Le Coupe-Gorge de l'Europe », n° 7, 9 janvier 1962, p. 1-2 ; « Humanisme et science », n° 271, 13 novembre 1962, p. 1 et 5 ; et « *Des choses horribles...* », n° 298, 16 décembre 1964, p. 1-2. Son amie l'artiste Hélène Desmaroux le félicite, le 29 janvier 1962 : « Bravo pour vos articles. La haine et la sottise continuent leur règne affreux. » Et déjà le 26 janvier 1961 : « Nous ne sommes pas de ceux qui peuvent

Nous sortons de cette conversation désespérés, lui ne croyant plus à l'action personnelle (qu'il pratique cependant avec héroïsme), nous ne croyant ni à l'action politique ni aux remèdes surnaturels. Il est persuadé que l'Europe n'échappera pas au châtement, que^{mdcc} les bons seront frappés avec les mauvais, mais qu'ensuite,^{mdcci} dans la persécution, l'esprit pourra se régénérer. C'est avoir en la catastrophe une confiance que je n'ai pas.

Mardi de Pâques, 15 avril 1952.

Francis de Bois¹ lisait récemment et me faisait relire quelques passages assez anciens de ce journal. Quelle déception ! Naïveté, bavardage, grisaille, et attention excessive donnée aux événements les plus extérieurs, c'est-à-dire les plus insignifiants. Il n'est presque pas une de mes opinions d'alors que je ratifierais aujourd'hui. J'ai pensé tout brûler. Retenons cette leçon : c'est en soi-même et en soi seul qu'il faut chercher, sans s'inquiéter du tout des circonstances. Dans la difficile entreprise de devenir moi-même, il y a toujours quelque chose qui me paralyse, m'intimide et me fait différer. Combien salubres, par comparaison, l'aisance, la décision, la promptitude qu'il y avait dans toutes les attitudes de Gide (vainement égratigné par tous ses thuriféraires nécrophages) !

Jeudi saint à Namur avec Francis : fête des étalages. Nous y fîmes halte pour jouir du spectacle. Débauche de lumières, de fleurs, d'opulence et de vitalité. Curieux alliage de goût flamand et de goût français, avec assez peu d'éléments wallons. Respect de tout ce qui est beau et ancien : rien du

s'enfermer dans leur tour d'ivoire. La misère, la cruauté, l'égoïsme, la folie des hommes nous atteignent au contraire plus que d'autres. » (Archives Curvers).

1 Francis de Bois, né en 1926, fut quelques temps le secrétaire d'Alexis Curvers. Il l'aide par exemple à récolter, notamment chez Jean Cocteau à Paris, les documents qui servent à l'exposition Proust (du 20 février au 2 mars 1950, salle de l'Émulation, Association pour le Progrès intellectuel et artistique de la Wallonie-Liège. Voir l'article de CURVERS (A.), « Une visite de Marcel Proust, à Liège », dans *Tout-Liège*, n° 35, 28 avril-4 mai 1959, réédité dans *La Revue générale*, 132^e année, n° 10, octobre 1997, p. 7-16). Le jeune homme avait suivi les cours de Marie Delcourt en philologie classique, à l'Université de Liège. Frais émoulu de l'université et aspirant-journaliste, il écrivit un article sur Curvers qu'il avait entendu parler avec beaucoup de finesse des poètes liégeois. Cet élogieux papier lui valut d'être invité à Tilff et de devenir un familier du couple, d'autant plus que son oncle maternel, Léon Plomteux (1905-1985), émigré au Canada, était déjà un condisciple et un ami d'Alexis. Licencié en droit, Francis, une fois marié, quitta la Belgique, en 1956, pour une carrière de diplomate, sans perdre tout à fait le contact avec les Curvers.

vandalisme liégeois. Jolies rues doucement tournantes, ménageant sans cesse de charmantes perspectives. *Rivus* : la rue coule, littéralement, suivant la pente presque insensible du terrain, – tandis que les artères modernes, à Bruxelles et à Liège, sont tirées au cordeau, monotones et dures. À Namur, on se laisse glisser à petits pas¹. Revu Saint-Loup² et l'Athénée. Un serrement de cœur pourtant : ces bêlements d'agneaux que nous entendîmes jusqu'à minuit dans le magasin d'un charcutier, transformé en exposition d'animaux morts et vivants.

Revu à Bruxelles l'Office^{mdccii}, arrangé en passage public, bordé^{mdcciii} de petites boutiques de pacotille. Fallait-il que cette librairie fût grande ! Je revoyais sous l'aspect actuel les coins sombres et vétustes où mon frère Guillaume avait son pupitre, où il téléphonait, où il me faisait asseoir^{mdcciv} quand je venais l'attendre. Au bout du couloir, dans un redent, subsiste comme dernier vestige l'ancien escalier qui menait aux bureaux : beau bois, inusable, bien travaillé, poli par les ans, – témoignage et protestation du passé englouti. Je pensais à ces palais romains de la Renaissance, où l'on apprend que l'escalier qu'on gravit est contemporain de Néron.

Printemps merveilleux.

Mes pensées toujours trop systématiquement négatives. Est-ce que je mourrai désespéré ?

Trois choses me tiennent éloigné de l'Église : son dogmatisme exclusif, sa morale sexuelle (les deux choses d'ailleurs se ramènent à une seule) et son indifférence à l'égard des animaux³.

Dimanche 27 avril 1952.

Lu dans un article de Jo Gérard : *Bruxelles, grise Babylone de fonctionnaires*¹. La définition est parfaite.

-
- 1 Francis de Bois se souvient de nombreuses promenades avec Curvers qui avait notamment attiré son attention sur l'attrait de la ville de Namur.
 - 2 L'église Saint-Loup à Namur est une des plus remarquables églises du XVII^e siècle en Belgique. Elle fut achevée au XVIII^e siècle et sa façade refaite au XIX^e. En 1866, c'est sur les marches de Saint-Loup que Baudelaire, en compagnie de Félicien Rops et d'Auguste Poulet-Malassis, fut frappé de la première attaque de la maladie qui devait l'emporter.
 - 3 Curvers dira plus directement « l'attitude de l'Église envers les homosexuels et les animaux ».

Parmi les revendications qu'ont présentées (avec succès) les^{mdccv} mutins de la prison américaine de Jackson, on cite : abolition de l'isolement des homosexuels. Il serait intéressant de savoir si cette demande a émané des intéressés eux-mêmes ou... des autres. Elle révèle en tout cas la férocité du régime antérieur. Y aura-t-il un changement réel ? On veut l'espérer, pour la justice et pour l'humanité, – et simplement pour la raison. Mais cette fois encore, s'il y a progrès, c'est à la révolte des victimes qu'on le devra.

Mercredi 7 mai 1952.

La vie se passe^{mdccvi} essentiellement à voir mourir ce qu'on aime. Ainsi se prépare-t-on soi-même à^{mdccvii} la mort.

Sur^{mdccviii} quelqu'un dont j'ignorais le décès, on me renseigne par ce mot étonnant : « Oh ! lui, il est mort, pour le moment. »

1 L'historien Jo Gérard (1919-2006) est surtout connu comme partisan de la Belgique unitaire et fervent royaliste. Article non retrouvé dans l'immense production de ce polygraphe.

1960

Liège, jeudi 7 janvier 1960.

Par paresse, et pour ne pas trop encourager la sottise, j'ai pris pour règle de ne pas répondre aux vœux de nouvel an. Je reçois ceux d'un étudiant noir, Charles Baranyanka, pauvre grand diable mal portant et triste, qui est d'ailleurs un garçon de qualité¹. Que faire ? Si je ne lui réponds pas, il croira que je me dispense d'être poli envers un noir. Mais si je lui réponds et qu'il apprenne que je n'ai répondu qu'à lui, il croira que je le ménage parce qu'il est noir et verra dans l'exception que^{mdccix} j'aurai faite en sa faveur un signe de déférence insultante.

L'autre jour, place de l'Yser, un petit cheval bien sage avec sa charrette était attaché à un arbre, sans doute pendant que son maître était allé casser la croûte. L'attelage stationnait immobile sur le bord du terre-plein, hors de la circulation et ne dérangeant personne. Survient un agent du genre gringalet, qui se met à parcourir en tous sens l'immense place, entrant dans les cafés, interrogeant les gens, à la recherche du charretier. Une^{mdccx} pauvre à capuchon comme il y en a tant dans ce quartier d'Outre-Meuse (dernier refuge des « petites vieilles » de Baudelaire²) s'approche du cheval et lui donne du

1 Dans un article publié dans *Les Beaux-Arts*, « Images africaines », n° 848, 20 mars 1959, p. 1 et 4, Alexis Curvers regrette que les Belges ignorent tout de l'art nègre, de la poésie ou de la musique congolaises. « Nous n'avons rien appris d'eux », « notre colonisation a pu être bienveillante ; mais elle a été béotienne ». Il continue : en 1959, parmi une douzaine de Congolais étudiants à l'Université de Liège, Curvers épingle Charles Baranyanka qui, il l'espère, deviendra écrivain. Muganwa Charles Baranyanka, né en 1935 au Burundi, membre d'une ancienne famille royale tutsie, a étudié les sciences politiques, est devenu diplomate et même ambassadeur, a obtenu la nationalité belge en 2004.

2 Rappelons les deux premiers quatrains du poème *Les Petites Vieilles* :

Dans les plis sinueux des vieilles capitales
Où tout, même l'horreur, tourne aux enchantements,
Je guette, obéissant à mes humeurs fatales
Des êtres singuliers, décrépits et charmants.
Ces monstres disloqués furent jadis des femmes,
Éponine ou Laïs ! Monstres brisés, bossus
Ou tordus, aimons-les ! ce sont encor des âmes.
Sous des jupons troués et sous de froids tissus.

pain à manger. Là-dessus le charretier revient avec sa femme : des gens très doux, apparemment. L'agent leur dresse contravention. Ils baissent la tête, exhibent leurs papiers, ne discutent pas et, chose plus rare, traitent sans colère le petit cheval qui reste impassible. Dans le café d'où j'assiste à la scène, la radio joue par hasard une sérénade de Mozart. Le petit cheval et ses bons maîtres,^{mdccxi} victimes de la sottise, ne se doutent pas que cet incident de leur vie est ainsi sanctifié. Cela^{mdccxii} me rappelle un épisode d'un roman que je n'écrirai plus : Hyacinthe Grandrieux, mobilisé comme sergent en 1939, voit à travers la fenêtre de son baraquement une prise d'armes (où figure le soldat Pascal) et écoute en même temps le concerto pour trompette de Haydn, qui semble rythmer les évolutions des personnages de ce ballet militaire.

Admirable page de Mauriac sur Mozart, dans ses *Mémoires intérieures*¹. (« Quelqu'un pleure sur un banc dans l'ombre... »)

Pourquoi Mauriac traite-t-il avec une sorte de honte son œuvre d'écrivain, et avec tant de complaisance sa vie religieuse et son activité de journaliste ? Comme si la littérature était un péché qu'il aurait besoin d'excuser par la dévotion et la politique... Ce renversement de l'ordre des valeurs tient peut-être à la persistance de ses préjugés bourgeois.

L'artiste qui n'accepte pas sa propre singularité ou même, si l'on veut, sa monstruosité, se perd à la fois comme artiste et comme homme.

Mauriac parle avec émotion et justice de M^{me} André Gide, et je crois qu'il a raison de ne pas « partager le point de vue optimiste de Schlumberger qui veut que ce couple ait eu en somme une histoire heureuse² ». Mais est-il sûr que M^{me} Mauriac ait eu une vie plus heureuse que ne fut celle de Madeleine Gide ? À peine s'il fait mention d'elle une fois en passant, sans même la nommer³. Il

1 MAURIAC (Fr.), *Mémoires intérieures*. Paris : Flammarion, 1959. À 20 ans, Curvers donnait au *Vaillant* une note de lecture de MAURIAC (FR.), *Le Jeune Homme*. Paris : Hachette, coll. Les Âges de la vie, 1926 (un exemplaire conservé dans les archives familiales) où il retenait que l'auteur a mis beaucoup de lui-même dans un héros qui charme et émeut.

2 SCHLUMBERGER (J.), *Madeleine et André Gide*, dans *Œuvres*. T. 7 : (1944-1961). Paris : Gallimard, 1961, p. 209-382. L'objectif de ce livre est de « veiller à ce qu'[...] on ne fasse pas d'André et de Madeleine Gide un couple tragique, qu'on ne range pas indûment Madeleine parmi les insignes victimes de l'amour trahi » (p. 213). Schlumberger accomplit ainsi un devoir de mémoire non seulement envers son ami, mais également envers la femme de celui-ci.

3 L'essai de Jean-Luc Barré (*François Mauriac. Biographie intime*. Fayard, 2009) fait du prix Nobel 1952, de ce chrétien à la vie apparemment irréprochable, un « torturé » « derrière les barreaux vivants d'une famille », « dévasté par un amour sans issue »

est curieux que tant d'écrivains semblent ignorer leur femme, alors qu'ils parlent tout le temps de leur mère. *L'horror conjuncti* est chez eux plus vif, plus^{mdccxiii} insurmontable. Mais y a-t-il un seul artiste accompli qui n'ait sacrifié son entourage à son œuvre, dans la mesure où d'ailleurs il s'y sacrifie lui-même ? Si l'entourage résiste, il est odieux ; s'il se résigne, il n'en sera pas récompensé, si ce n'est par l'œuvre elle-même qui seule profitera du sacrifice.^{mdccxiv} Non,^{mdccxv} il n'était pas nécessaire que Gide fût pédéraste pour faire le malheur de sa femme. Il suffisait qu'il fût écrivain.

Vendredi 8 janvier 1960.

Levé à 3 heures du matin, à peine capable de lire les journaux. Je vois qu'un peu partout dans le monde on dessine des croix gammées, on insulte les juifs, etc. Comment expliquer cette simultanéité, cette identité des incidents ? De même, avant la révolution, des gens qui ne se connaissaient pas^{mdccxvi} manifestaient^{mdccxvii} au même moment en diverses villes de France, protestaient ou raillaient^{mdccxviii} dans les mêmes termes, etc. On a tenté d'expliquer cela par des consignes maçonniques données d'avance. Et quel est actuellement le lien entre les manifestations des « blousons noirs », qui se répètent dans toutes les villes du monde (on en signale même au Congo, où elles sont l'œuvre de « blousons blancs », mais c'est la seule différence qui les distingue de celles d'Europe et d'Amérique). Des phénomènes aussi étendus doivent avoir plus d'une cause commune. La plus apparente est évidemment un besoin général de révolte, né d'un mécontentement universel (justifié ou non). Mais pourquoi cette révolte prend-elle partout les mêmes formes, et souvent les plus absurdes ou les plus basses ? C'est ici qu'il faut bien recourir à l'hypothèse d'un^{mdccxix} centre d'influence d'où émanent les mots d'ordre. Cette source unique peut être de nature politique. Elle pourrait être aussi de nature purement spirituelle. Je crois de plus en plus qu'il existe dans l'invisible un Parti de la Subversion, agissant dans tous les domaines, parfois par les détours les plus imprévus (pédagogie, arts, etc.). Il importe peu que ce parti soit animé par^{mdccxx} des hommes ou par le diable en personne. Dans les deux cas, son activité est également mystérieuse et également efficace : elle^{mdccxxi} vise à tout ébranler, à tout dérégler, à tout démoraliser. Nous la voyons triompher dans les faits. Non seulement tout ce qui est sot et méchant est aujourd'hui assuré du succès, mais tout ce qui pourrait s'opposer à la victoire du mal semble frappé d'impuissance et condamné à périr, ou du moins à

pour un homme marié, un écrivain suisse qui était venu lui soumettre un premier roman en 1927.

végéter (par suite de la fameuse « stanchezza dei buoni » dont parlait Pie XII, étrange maladie épidémique qu'on n'a pas assez étudiée).

Moi-même, je me demande si l'incapacité de travail dont je souffre, l'inutilité de mes efforts et l'insignifiance de leurs résultats ne viennent pas de ce que je lutte contre un courant trop fort pour moi. La langue que j'écris, les choses que je pense, ma manière de penser et le fait même^{mdccxxii} d'essayer de penser ne sont pas de l'époque. De plus habiles, qui au fond pensent comme moi, composent avec elle. C'est peut-être à cette condition qu'ils ne sont pas réduits au silence où je m'enfonce. Mon combat est par trop inégal.

Jeudi 21 janvier 1960.

Je trouve dans *La Vie des bêtes* mention d'un évangile apocryphe dit « des Douze Saints » (publié à Londres en 1923^{mdccxxiii} – année de la mort de mon père – par Francis Udny, « prêtre de l'Église Catholique Libérale »)¹ où Jésus, paraît-il, est représenté comme l'ami, le protecteur et le sauveur des animaux. Dans le même article du docteur Fernand Méry, j'apprends que « saint Jean Chrysostome et saint Thomas d'Aquin traitaient de "scélérats" tous les bourreaux des bêtes... »² À vérifier. Ce qui est curieux, c'est que pas une fois, durant mes dix-huit années d'éducation, de pratique et même de ferveur religieuses, je n'ai entendu parler, ni en chaire, ni en confession, ni au catéchisme, ni ailleurs, des devoirs de l'homme envers les animaux³. L'Église ne les rappelle^{mdccxxiv} dans aucune partie de son enseignement ni de sa morale.

Voilà qui me rend un peu suspect le bel article de l'abbé Jacques Gauthier, directeur du séminaire de Saint-Sulpice^{mdccxxv} : *L'Église aime-t-elle les bêtes ?* (*ibidem*, n° 18⁴, p. 40)⁵. Cet homme de cœur, digne fils de saint François

1 Ernest Francis Udny devint membre de l'Église catholique libérale à Londres en 1917. Il mourut en 1935. Il est l'auteur de nombreux ouvrages théosophiques. L'ouvrage cité dans l'article est *The Gospel of the Holy Twelve*.

2 Éditorial du Dr Fernand Méry, « Sabots... de Noël », dans *La Vie des bêtes* (Paris), n° 17, décembre 1959, p. 3.

3 Ces intéressantes réflexions sur les droits des animaux auraient pu prendre l'allure d'une discussion politique ou théologique (comme chez l'Américain Peter Singer, en 1975, dans *Animal Liberation*, ou l'Allemand Eugen Drewermann, en 1990, avec *De l'immortalité des animaux*.)

4 Lire 17.

5 Abbé GAUTHIER (J.), « L'Église aime-t-elle les animaux ? », dans *La Vie des bêtes* (Paris), n° 17, décembre 1959, p. 40-41. Curvers écrit erronément Gautier.

d'Assise, veut que l'Église aime les bêtes, parce qu'il les aime. Cela est à son honneur mais ne me paraît pas moins une erreur. Il ne se rend pas compte que sa position^{mdccxxvi} doctrinale d'ami des bêtes est, dans l'Église, novatrice, pour ne pas dire révolutionnaire. Il invoque l'Ancien Testament et la description du crocodile dans le livre de Job¹. Plein d'admiration pour la force et la beauté de cet animal décrié, ce passage n'explique cependant ni compassion ni souci du sort qu'on lui réserve. Il y a des animaux dans la Bible, mais nul d'entre eux n'est *aimé* ni adopté par l'homme (comme^{mdccxxvii}, chez les Grecs, le chien d'Ulysse², le cheval d'Alexandre³, etc.) ; ils ne sont qu'instruments, victimes,^{mdccxxviii} signes de richesse, en tout cas *objets*. Tout au plus sont-ils parfois revêtus, par exemple chez Isaïe, d'une dignité purement symbolique, qui s'étend alors à toute une espèce mais ne commande aucun ménagement particulier pour les représentants de celle-ci. L'ânesse de Balaam^{mdccxxix} n'est connue que parce que Dieu lui donne la parole, après qu'elle a reçu des coups pour s'être, plus clairvoyante^{mdccxxx} que son maître, arrêtée devant^{mdccxxxi} l'ange qui lui barre la route. Balaam est réprimandée^{mdccxxxii} non pour avoir frappé sa bête, mais pour avoir été moins^{mdccxxxiii} docile. Il est vrai que la pauvre ânesse parle peut-être au nom de tous les autres animaux, et singulièrement des petits ânes d'Orient, quand elle dit : « Que t'ai-je fait, que tu m'aies frappée ces trois fois ?... Ne suis-je pas ton ânesse, que tu as toujours montée jusqu'à présent⁴ ? » Dommage que Dieu n'ait pas également départi à ses frères et sœurs maltraités le don d'exprimer de la sorte leur plainte séculaire.

La vérité, c'est que les Sémites, tant musulmans que juifs, sont^{mdccxxxiv} de tradition sans pitié envers les animaux, parce que leur religion reste muette en cette matière et ne leur fait pas un péché de donner libre cours à leur cruauté. Il est curieux de retrouver cette même lacune de la sensibilité chez certains auteurs juifs contemporains. Il n'y a pas un seul animal dans toute l'œuvre de Proust⁵, pas plus que dans la Bible.

Le christianisme n'a pas comblé cette lacune du judaïsme, sauf qu'en prêchant la charité envers les hommes, il a pu disposer certaines âmes à pousser plus loin l'application du précepte. La bonté envers les animaux n'est pas une vertu chrétienne : c'est un sentiment profane et facultatif. On peut être

1 Job, 40, 25.

2 Argos, le vieux chien d'Ulysse, est le seul à le reconnaître, le seul à tirer des larmes à son maître (d'où l'essai de GRENIER (R.), *Les Larmes d'Ulysse*. Paris : Gallimard, 1998).

3 Bucéphale qui avait peur de son ombre. Alexandre, âgé de 16 ans, le maîtrisa en le plaçant face au soleil.

4 Nombres, 22, 30.

5 Pas un seul animal au sens où Curvers l'entend, d'être à part entière.

excellent catholique et torturer un animal sans qu'il y ait lieu de s'en accuser en confession. Les siècles de foi ont, sans remords ni rappel à l'ordre, cloué des chouettes aux portes des granges, brûlé des chats vivants, etc. Le pays le plus catholique du monde continue à pratiquer les courses de taureaux¹. L'abbé Gauthier nous dit que des évêques ont protesté. Fort bien, mais pourquoi ne sont-ils pas écoutés sur ce point, dans un pays où ils sont, sur tout le reste, omnipotents ? Il leur^{mdccxxxv} suffirait d'interdire aux fidèles, sous peine de péché, d'assister encore à ces jeux barbares.

C'est précisément ce que l'Église, comme telle, ne veut pas : engager son autorité dans une matière que la théologie répugne à annexer à la morale, parce qu'elle réserve à l'homme le privilège d'une âme immortelle. Reconnaître des droits aux animaux, ce serait risquer de leur concéder une âme. Hérésie contre laquelle le dogmatisme est en garde^{mdccxxxvi} au point de s'aveugler et de nier l'évidence, comme le sot Malebranche rudoyant sa chienne pour se montrer persuadé qu'elle ne sentait pas les coups². (Pourquoi dès lors avait-il une chienne ?)

Faute du principe métaphysique qu'elle croit nécessaire, sur quoi fonder les droits des animaux, l'Église préfère donc abandonner ceux-ci à leur sort et s'en laver les mains. Elle a peut-être raison de^{mdccxxxvii} se récuser devant un problème de toute façon insoluble, car il n'y a pas de solution au problème que posent les animaux, et la non-violence est un mythe. Mais elle a tort de croire que ce problème échappe à la morale parce que la métaphysique n'y trouve pas de point d'appui. Il ne serait^{mdccxxxviii} pas nécessaire que les animaux eussent^{mdccxxxix} une âme pour avoir des droits. Il suffit que l'homme en ait une pour avoir des devoirs envers eux comme envers toute la création. Les droits de l'animal et même de la plante sont très solidement fondés sur les devoirs de l'homme. L'homme qui cède à ses mauvais instincts dégrade son âme, quel que soit l'objet de sa méchanceté. Sa méchanceté, d'ailleurs, se retourne tôt ou tard contre lui-même et contre les autres hommes.

1 Voir les articles de Curvers, notamment dans la *Luxemburger Zeitung* : « De la corrida à la guerre civile » (20 septembre 1939) ou dans *Itinéraires* : « Pages de journal » (février 1979).

2 On raconte que le philosophe Nicolas Malebranche (1638-1715), ayant donné un coup de pied à une chienne, répondit aux protestations de Fontenelle qui l'accompagnait : « Eh ! quoi, ne savez-vous pas bien que cela ne sent point ? » Selon Malebranche, la souffrance est punition d'un péché qu'étant irresponsable l'animal ne peut avoir commis, sinon, « sous un Dieu infiniment juste et tout-puissant, une créature innocente souffrirait de la douleur qui est une peine, et la punition de quelque péché ». Dieu ne pouvant être injuste, les animaux ne sauraient souffrir, « ils crient sans douleur » (*De la recherche de la Vérité*).

Lundi 25 janvier 1960.

Il paraît qu'en Russie on a élevé un monument à la mémoire du fameux chien de Pavlov, « martyr de la science¹ ». C'est là, comme le tombeau du Soldat inconnu, un monument du remords, résultat d'un besoin d'expiation. On verra peut-être un jour, dans quelque ville arabe, un monument à l'Âne...

Hier, au théâtre Royal, représentation des *Huguenots*². Je continue à adorer l'opéra. Il m'est souvenu^{mdccxi} des cours d'apologétique du collège, où l'on s'échinait si malencontreusement à justifier ou du moins à excuser l'Inquisition, la Saint-Barthélemy, etc. Rien de mieux pour nous faire « perdre la foi ». Le P. van Bastelaere innocentait l'Église en prétendant qu'elle se bornait à désigner, comme à regret, comme contrainte et forcée, l'hérétique au bras séculier... Je trouvais plus honteuse encore qu'une violence déclarée cette feinte sujétion de l'Église acceptant^{mdccxli} de se faire, en service commandé, la pourvoyeuse des bourreaux, alors qu'elle avait pleine autorité sur eux.

Mardi 16 février 1960.

Marquise est morte³, mardi dernier, vers 9^{mdccxliii} heures, tombée du toit où je la promenais. Il y a juste une semaine, car il est maintenant 7 heures du soir, elle passait chez nous les derniers moments de sa vie, devenue si triste depuis que le déménagement l'avait privée de jardin et de liberté... Nous ne nous consolons pas. Je reverrai toujours le regard qu'elle me lança dans la cuisine, dressée sur deux^{mdccxliiii} pattes, peu avant que je l'emmène sur le toit : un regard noir, à la fois brillant et vitreux, qui implorait je ne sais quoi que je ne pouvais lui donner.

Je lis dans les journaux que le ténor Corelli⁴ s'est battu au théâtre San Carlo de Naples avec un spectateur qui^{mdccxliiv} n'adressait d'applaudissements

-
- 1 Ivan Petrovitch Pavlov (1849-1936), médecin russe, étudia la digestion sur le chien, particulièrement le réflexe salivaire, et formula la notion de réflexe conditionné ou acquis provoqué, en l'absence de l'excitant normal, par un excitant qui lui a été préalablement associé. Le chien de Pavlov est devenu une icône de la libération animale.
 - 2 *Les Huguenots* (1836), opéra en cinq actes du compositeur allemand Jakob Liebmann Beer, dit Giacomo Meyerbeer (1791-1864). Livret d'Eugène Scribe et Émile Deschamps.
 - 3 La chatte a suivi ses maîtres dans leur déménagement de la maison de Tilff à l'appartement de Liège, quai Churchill.
 - 4 Dario Corelli, dit Franco (1921-2003), célèbre ténor italien.

qu'à la *prima donna*. En même temps, à Charleroi, Jean Marais¹ tirait plusieurs fois la langue à une spectatrice blonde qu'il désignait finalement au public comme coupable d'impolitesse parce qu'elle n'avait pas applaudi. Il se justifia en expliquant^{mdccxlv} qu'au restaurant, même si le repas est détestable, on donne un pourboire au garçon. Charmante comparaison. Au XVII^e siècle, on pouvait siffler, on sifflait. Il a ensuite été interdit de siffler. Aujourd'hui, on est obligé d'applaudir. *O tempora, o mores!*

Samedi 20 février 1960.

Animaux de la Bible. La baleine de Jonas, le serpent de Moïse, « le poisson qui rendit la vue au vieux Tobie »² n'ont évidemment aucune existence personnelle : ce sont de purs instruments, ou symboles. Le bouc émissaire, de plus, est maudit, chargé des péchés d'Israël et condamné à périr dans le désert. Seul, le chien de Tobie est mentionné comme compagnon de voyage, quand, tout joyeux, il court en avant pour annoncer le retour de son maître. Rien de comparable au chien d'Ulysse, à l'animal ami de l'homme.

Les détails abondamment fournis par le *Lévitique* sur les sacrifices, les animaux purs et impurs, etc., sont atroces et dégoûtants. Étrange idée que la Bible prête à Dieu : il faut se purifier du péché (ou plutôt de la souillure) en tuant un animal. Les prêtres faisaient fonction de bouchers. Je ne sais si un seul d'entre eux est seulement nommé pour avoir^{mdccxlvii} exercé une action morale quelconque. Ce sont les prophètes, souvent opposés aux prêtres, qui pensaient, enseignaient, prêchaient une religion de l'esprit et du cœur.

Caryl Chessman³ a échappé, une fois encore, à la chambre à gaz. Dieu soit loué. Les journaux sont pleins de protestations qui l'ont peut-être sauvé. Elles émanent de tous les pays du monde, du Vatican, de la reine Élisabeth, etc. Il y en avait, tous ces derniers jours, des colonnes entières. Cependant, quatre^{mdccxlviii} lignes dans les dernières pages, suffisent à nous apprendre que six Russes viennent d'être condamnés à mort, en Russie, pour crimes de

1 Jean Marais (1913-1998), célèbre acteur français qui fut le compagnon de Jean Cocteau. Pour cette année-là, nous n'avons pas trouvé trace d'une éventuelle tournée dans le Pays noir : l'acteur vient d'ailleurs de démissionner de la Comédie française afin de se consacrer au cinéma.

2 C'est Tobie qui rend la vue à son père Tobit avec du fiel de poisson. Cf. Tobie, 11, 9.

3 Caryl Chessman (1921-1960), délinquant californien qui passa la plus grande partie de sa vie d'adulte en prison. Condamné à mort pour kidnapping, il tenta d'échapper pendant douze ans à la chambre à gaz et écrivit quatre livres pour sa défense. Il fut finalement exécuté le 2 mai 1960.

guerre, datant donc d'une quinzaine d'années au moins. Aucun détail sur les procès, les témoignages, la défense, etc. Bien entendu, personne ne proteste ni ne protestera. Non seulement toute protestation mais toute espèce d'enquête,^{mdccxlviii} toute demande d'information sont absolument exclues. Et les gens, même les gens de droite trouvent cela tout naturel ! Est-ce bêtise, ou vivons-nous déjà sous la terreur ?

Lundi 14 mars 1960.

Vu hier à Ostende *Les Femmes savantes*, par la Comédie-Française. Escande et Lise Delamare¹, de trop d'envergure pour leurs rôles de demi-sots (Chrysale et Philaminte) : lui trop intelligent, elle trop néronienne. Mais quelle fête ! Les jeunes ne savent plus prononcer, notamment plus siffler les s, qu'ils chuintent presque tous².

Dans la salle (comble, en dépit du flamingantisme³), bon nombre de marins allemands, sérieux et éblouis. J'apprends qu'ils sont ici pour recevoir de l'armée belge des leçons de déminage. Autrement dit, ils s'exercent, sous la conduite de ceux qu'elles devaient^{mdccxlix} pulvériser, à rendre inoffensives les machines de guerre laissées sur place par leurs aînés. Mais ils en profitent pour rencontrer, en pays flamand,^{mdcccl} Molière et la France. Douce Europe, tout de même !

Toute la pièce est sous-tendue par l'insatisfaction sexuelle du ménage. À noter pour ma future étude (sur l'humanité chez Molière)⁴.

-
- 1 Née en 1913, Lise Delamare, sociétaire de la Comédie-Française, joua dans plusieurs films.
 - 2 Voir la « Lettre à Marcel Thiry » de Curvers sur la diction des comédiens, dans *Le Soir* du 15 juin 1961.
 - 3 Le mouvement flamand, qui revendique, entre autres, l'homogénéité linguistique des provinces, prendra bientôt la forme de marches sur Bruxelles qui feront céder le gouvernement Lefèvre-Spaak. La loi du 24 juillet 1961, notamment, consacra la suppression des questions relatives à l'usage des langues dans le recensement de la population ; celle du 8 novembre 1962 modifia les limites des provinces et fixa le tracé de la frontière linguistique. Les transferts de communes qui s'en suivirent déclenchèrent des émeutes au sein de la population hostile.
 - 4 Voir l'article dans *Forces nouvelles* du 23 mars 1946 : « Deux aspects de la farce. Molière et Gogol ». Nous n'avons pas trouvé d'autre article de Curvers sur Molière.

Jeudi 24 mars 1960.

5 heures. Je me penche au balcon sur la ville déserte et illuminée. De temps en temps passe une voiture sur les quais. Je tousse, et ma toux fait se retourner une femme, déceintement mise, qui marche au milieu de la chaussée, sans bagage, se dirigeant vers le pont. Où va-t-elle ? Elle s'est retournée, et il me semble que la lumière de nos fenêtres doit la rassurer, ainsi que le sentiment qu'il y a là quelqu'un qui s'est levé aussi tôt qu'elle, qui tousse, et qui la regarde.

Ce qui me jette hors du lit, c'est la noirceur des pensées qui m'assaillent dans l'insomnie de l'aube. Noirceur, on dirait, nécessaire. Entre les pensées noires, je n'ai que l'embarras du choix. Après un peu d'hésitation, mon esprit s'empare de l'une d'entre elles, commence à la méditer, à la ruminer et n'arrive plus à s'en défaire, tant qu'elle devient intolérable. Par exemple, je pense au cancer. Je me lève pour n'y plus penser, et pour venir fumer une cigarette cancérogène.

Cette femme sur le pont, dans son manteau bleu, où allait-elle ? La vue des gens qui se lèvent avant les autres m'a toujours ému. Ils ont quelque chose de mystérieux, de tragique. C'était plus courant autrefois. Il y avait une messe à 5 heures du matin. Je pensais au prêtre qui avait dû se réveiller, au frère salésien qui l'avait réveillé.

Maintenant, je vois s'éclairer des fenêtres de l'évêché, une à la façade, plusieurs dans le petit bâtiment latéral qu'occupent, je crois, les religieuses. Deux cyclistes passent sur l'autre rive. Un tram. Et à mes pieds quatre ouvriers flamands, qui marchent et parlent avec force, sans se regarder.

1961

Liège, janvier 1961^{mdccli}.

N'ayant plus de nouvelles de Philippe [Curvers] depuis avant Noël, à cause des grèves¹, je rêve cette nuit que je reçois une lettre où il me parle des oiseaux, qu'il me dit ne pas aimer².

Il a près de lui un couple d'oiseaux qu'il croit être « des loriot », et dont le mâle chante jour et nuit. « Mais cette cour incessante qu'il fait à son épouse me bassine » (phrase textuelle).

Puis il raconte qu'un jour, nourrissant des oiseaux, il a vu les plus forts combattre et tuer impitoyablement les plus faibles. « Et les pauvres petits venaient mourir à mes pieds. »

Enfin : « J'entends qu'on célèbre la philanthropie des tyranneaux qui se réclament de la liberté. » Allusions évidentes aux grèves actuelles.

Je m'étonnais que la lettre fût si longue et si cohérente. C'est donc que j'étais^{mdcclii} à demi conscient de la fabriquer moi-même en rêve. Et j'admira en même temps qu'elle fût si conforme au style de Philippe, à son tour de pensée. Je me suis réveillé aussitôt, à 4 heures et demie du matin, me promettant de ne pas oublier cette lettre et de la noter aussitôt, ce que je^{mdccliii} viens de faire.

1 Les grandes grèves de l'hiver 1960-1961 ont paralysé le pays. Elles sont provoquées par les nombreux événements ou mutations qu'a connus la Belgique, parmi lesquels l'indépendance du Congo, la montée du problème communautaire (une nouvelle législation linguistique verra le jour en 1962-1963 qui mènera à une révision de la Constitution), les injustices générées par la croissance économique...

2 Philippe Curvers, le neveu d'Alexis, termine ses études de philologie romane à l'Université libre de Bruxelles en septembre 1958. Il commence son service militaire en 1960 et depuis le 1^{er} novembre, est caserné à Ostende. Il rentrera à Bruxelles en janvier 1961 et terminera son service en novembre 1961. Philippe n'a jamais eu de loriot mais se souvient que ses parents ont eu un bengali en cage.

Lundi 9 janvier 1961.

La Dernière Heure publie un communiqué du bureau de l'Université libre de Bruxelles, rappelant (à l'occasion des troubles actuels) « les principes auxquels elle demeure profondément attachée »¹.

Ces principes tiennent en une phrase : « Le libre examen contient implicitement le devoir moral qui favorise et sollicite l'engagement. » On ne comprend pas très bien. D'abord parce que c'est horriblement rédigé. Ensuite parce qu'il y a contradiction dans les termes : le libre examen ne peut entraîner le devoir de « s'engager », c'est-à-dire de renoncer à examiner librement.

Jeudi 9 février 1961.

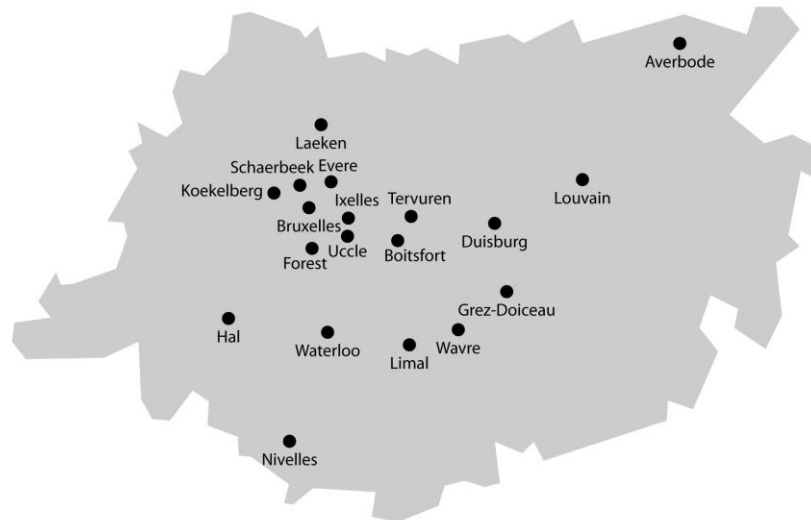
Hier à Anvers, le jardin zoologique sous la pluie. Je ne sais si j'ai plus éprouvé l'épouvantable tristesse des animaux, ou plus admiré leur dignité dans le malheur. Kangourous et d'autres animaux plus petits, du même type, construits pour bondir et traînant sur le pavé des cages leur difformité rendue inutile. Perroquets superbes, fixés à leur barreau par une chaîne qui n'a pas 50^{mdccliv} centimètres de long ; parfois, tous ensemble, ils s'agitent en de grands battements d'ailes désespérés ; parfois se déchaînant en un furieux concert ; plus souvent immobiles et silencieux. Hiboux comme pétrifiés dans un recoin de leurs petites niches grillagées. Lions impassibles qui ne nous accordent pas même un regard ; d'autres au contraire, tels les cervidés, viennent, tout contre les grilles, mendier un peu sympathie. Tous semblent demander : « Qu'est-ce qui nous est arrivé ? » Et « Jusques à quand ? » Étrange spectacle que celui de ces êtres vivants mis dans l'impossibilité définitive d'exercer aucune de leurs fonctions naturelles. On ose montrer cela aux « enfants des écoles ». La visite d'une prison serait moins immorale. Du reste, dans leurs forêts natales, et quel que soit leur sort, ces animaux encourraient d'autres calamités. On se demande à quoi Dieu, leur^{mdcclv} créateur, a pensé. On dirait qu'il les a sommairement munis des moyens de subsister, puis qu'il les a abandonnés à leur sort. Tous les animaux pourraient dire : « Seigneur, pourquoi nous as-tu abandonnés ? »

1 Malgré nos recherches, nous n'avons pas trouvé trace de ce communiqué. Au cours d'une tenue de sa loge « Les Amis philanthropiques », et en réaction à la création de l'Université catholique de Malines (plus tard de Louvain), l'illustre avocat belge Pierre Théodore Verhaegen (1796-1862) fonda, le 24 juin 1834, l'Université libre de Bruxelles. En 1854, dans une allocution à Léopold I^{er}, il lança l'expression « libre examen », principe sur lequel se fonde l'enseignement de l'U.L.B. (laïcité, refus de la vérité révélée, émancipation des consciences...)

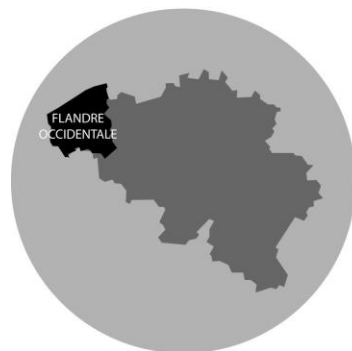
Communes de la province d' Anvers



Communes de la province de Brabant



Communes de la province de Flandre occidentale



Communes de la province de Flandre orientale



Communes de la province du Hainaut



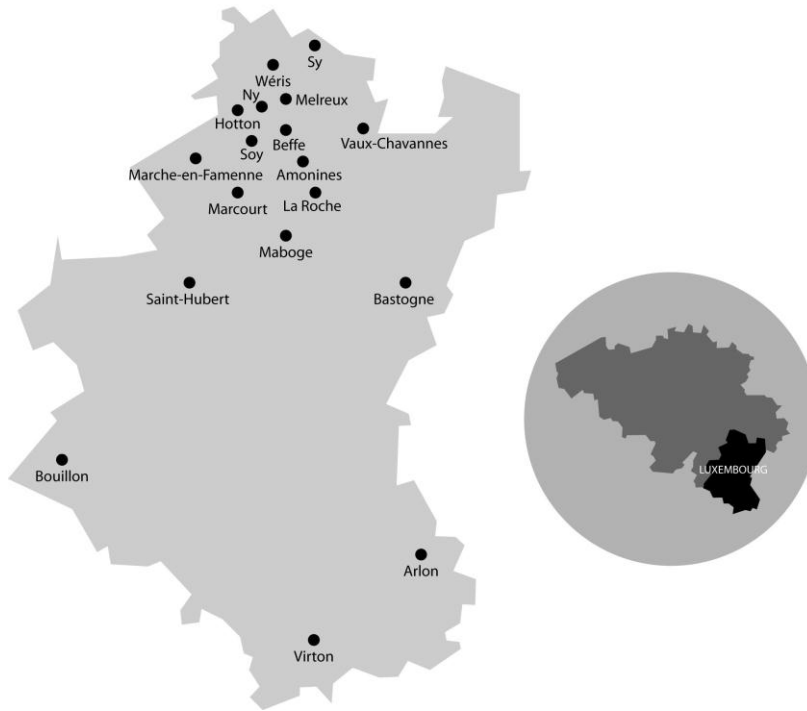
Communes de la province de Liège



Communes de la province de Limbourg



Communes de la province de Luxembourg



Communes de la province de Namur



APPARAT CRITIQUE DU JOURNAL

i	encore <i>addition interlinéaire</i>
ii	– le Sentiment ! – <i>addition interlinéaire</i>
iii	de] nos <i>avant correction</i>
iv	autorisent] autorise <i>manuscrit</i>
v	humeur] humeurs <i>avant correction</i>
vi	faire <i>suivi de</i> la même chose <i>barré</i>
vii	me retient] m'empêche <i>avant correction</i>
viii	Je connais ce monsieur] Je le connais <i>avant correction</i>
ix	pas <i>suivi de</i> choisi <i>barré</i>
x	<i>paragraphe ajouté en regard</i>
xi	fort <i>précédé de</i> beaucoup <i>barré</i>
xii	dans les limites <i>au-dessus de</i> à l'intérieur <i>barré</i>
xiii	agissait <i>précédé de</i> vivait et <i>barré</i>
xiv	à vrai <i>suivi de</i> dire lui <i>barré</i>
xv	calotins] calottins <i>manuscrit (sic)</i>
xvi	A.F., <i>suivi d'un mot barré</i>
xvii	malgré <i>précédé de</i> de <i>barré</i>
xviii	se <i>précédé de</i> est <i>barré</i>
xix	par <i>précédé de</i> avec <i>barré</i>
xx	ou plutôt — proviennent, <i>addition en regard</i>
xxi	que <i>précédé de</i> et <i>barré</i>
xxii	comme <i>suivi de</i> j'ai <i>barré</i>
xxiii	<i>phrase ajoutée en regard</i>
xxiv	sent <i>suivi de</i> que <i>barré</i>
xxv	I après III <i>barré</i>
xxvi	la <i>suivi de</i> petite <i>barré</i>
xxvii	whisky <i>précédé d'un mot barré</i>
xxviii	et <i>suivi d'un mot barré</i>
xxix	en <i>au-dessus de</i> lui <i>barré</i>
xxx	chercher <i>suivi de</i> de <i>barré</i>
xxxi	reste <i>au-dessus de</i> devient <i>barré</i>
xxxii	sur <i>suivi de</i> les <i>barré</i>
xxxiii	inventé <i>en dessous de</i> tiré <i>barré</i>
xxxiv	dire <i>suivi de</i> plus <i>barré</i>
xxxv	toujours <i>addition interlinéaire</i>
xxxvi	le <i>au-dessus de</i> on <i>barré</i>
xxxvii	tel] tels <i>avant correction</i>
xxxviii	surpris <i>précédé de</i> entend[u] <i>barré</i>
xxxix	<i>suivi de</i> (pensé à cela voyant un film de l'admirable Katherine Hepburn <i>barré</i> et <i>remplacé par les trois paragraphes suivants ajoutés en regard</i>

xi	me <i>addition interlinéaire</i>
xli	qui <i>précédé de et barré</i>
xlII	parle <i>précédé de et barré</i>
xlIII	Le <i>précédé de</i> L'expression <i>barré</i>
xliv	moins <i>au-dessus d'un mot barré</i>
xlV	Faussée <i>suivi de</i> par la présence de celui <i>barré et deux mots barrés</i>
xlvi	Comment — ridicule ? <i>addition en regard</i>
xlVII	action <i>précédé de</i> hom[me] <i>barré</i>
xlVIII	vérité <i>au-dessus de</i> raison <i>barré</i>
xlIX	un <i>précédé d'un mot barré</i>
I	<i>suit une phrase barrée</i> : Sa femme et sa fille sont des créatures vigoureuses.
li	moment <i>suivi de</i> j'ai <i>barré</i>
lii	fort <i>suivi d'un mot barré</i>
liii	Sur <i>précédé de</i> Avec <i>barré</i>
liv	déjà <i>suivi de</i> longuem[ent] <i>barré</i>
lv	ma <i>précédé de</i> la <i>barré</i>
lvi	à <i>précédé de</i> deux lettres <i>barrées</i>
lvii	Le] Les <i>avant correction</i>
lviii	de <i>suivi de</i> conscience <i>barré (sic)</i>
lix	bien <i>précédé de</i> bientôt <i>barré</i>
lx	dédain <i>au-dessus de</i> mépris <i>barré</i>
lxi	je note cette phrase, prononcée] je notes ces phrases prononcées <i>avant correction</i>
lxii	car <i>suivi de</i> la discipline <i>barré (voir après)</i>
lxiii	valent <i>précédé d'un tiret barré et suivi de</i> que <i>barré</i>
lxiv	en <i>précédé de</i> dans <i>barré</i>
lxv	un <i>précédé d'un mot barré</i>
lxvi	accoutumé <i>suivi de</i> aux brimades <i>barré</i>
lxvii	tenus <i>précédé de</i> incarcérés <i>barré</i>
lxviii	un véritable] de véritables <i>avant correction</i>
lxix	un à un] les deux <i>avant correction</i>
lxx	les <i>précédé d'un mot barré</i>
lxxi	nous <i>suivi de</i> attien <i>barré (sic)</i>
lxxii	nous attendions <i>addition interlinéaire</i>
lxxiii	bienvenue <i>suivi de</i> dans le pays <i>barré</i>
lxxiv	seul <i>précédé de</i> seul <i>barré</i>
lxxv	tourmenter <i>au-dessus de</i> épouser <i>barré</i>
lxxvi	encadrée] encadré <i>manuscrit (sic)</i>
lxxvii	étincelant et <i>addition interlinéaire</i>
lxxviii	les deux paragraphes suivants sont ajoutés en regard
lxxix	n' <i>addition interlinéaire</i>
lxxx	donné] donnée <i>avant correction</i>
lxxxi	se déduisant] s'engendrant <i>avant correction</i>
lxxxii	de <i>addition interlinéaire</i>
lxxxiii	avec...] avec et plusieurs mots <i>barrés avant correction</i>

lxxxiv	abandonnée précédé de deux mots barrés
lxxxv	organisés suivi d'un mot barré
lxxxvi	alignés suivi de selon la barré
lxxxvii	les suivi de deux lettres barrées
lxxxviii	prends suivi de deux lettres barrées
lxxxix	me suivi de deux lettres barrées
xc	sens précédé de sente barré
xc i	écrit précédé d'une ou deux lettres barrées
xc ii	a signé] signe avant correction
xc iii	sa lettre : ton pauvre frère addition en regard
xc iv	rêveuse, suivi de coiffée d'une s[orte] barré (voir plus loin)
xc v	cuir suivi de nouée barré
xc vi	où précédé de là barré
xc vii	parle suivi de de barré
xc viii	âme précédé de héro[isme ?] barré
xc ix	(que précédé de deux lettres barrées
c	montrant précédé de où il barré
ci	a suivi de imiter sa vie barré
cii	si précédé de qui barré
ciii	profonde addition interlinéaire
civ	pour précédé de et de barré
cv	seulement suivi de deux ou trois lettres barrées
cvi	conviennent suivi de et de même barré
cvii	minorité suivi de d'exception barré
cviii	facilement addition interlinéaire
cix	et suivi de de barré
cx	Mieux valait au-dessus de Il fallait barré
cx i	sein au-dessus d'un mot barré
cx ii	sommes suivi de quittés barré
cx iii	en précédé d'une lettre barrée
cx iv	heures suivi de enviro[n] barré (voir après)
cx v	le désordre addition interlinéaire
cx vi	dégage] dégagent avant correction
cx vii	ça ne se fait pas au-dessus de c'est sale barré
cx viii	conférence] conférences avant correction
cx ix	perça précédé de percèrent barré
cxx	Droz suivi de quelques lettres barrées
cx xi	diligemment suivi de toutes les organisatio[ns] barré
cx xii	de l'hitlérisme] du hitlérisme <i>manuscrit (sic)</i>
cx xiii	clinqant au-dessus de clinqant barré (<i>sic</i>)
cx xiv	Tout précédé d'une lettre barrée
cx xv	Une précédé d'un mot barré
cx xvi	à suivi de la force des poi[gnets] barré (voir plus loin)
cx xvii	ceci suivi d'un mot barré
cx xviii	dont suivi de je compris d'abord mal barré

cxxix	trahissent <i>au-dessus de</i> déçoivent barré
cxxx	poêle précédé de poêle barré (sic)
cxxxi	a précédé de et barré
cxxxii	Mou précédé de mo[u] barré (sic)
cxxxiii	se précédé d'une ou deux lettres barrées
cxxxiv	figure suivi de humble barré
cxxxv	Les suivi de ho[mes] barré (voir après)
cxxxvi	C'est donc l'idée de] C'est donc avant correction
cxxxvii	tant de <i>au-dessus de</i> chaque barré
cxxxviii	que <i>au-dessus d'un mot</i> barré
cxxxix	phrase entre parenthèses ajoutée en interligne
cxl	pour suivi d'un mot barré
cxli	jolies addition interlinéaire
cxlii	aperçus <i>au-dessus de</i> rencontrés barré
cxliii	me suivi de fait du bi[en] barré (voir après)
cxliv	insolemment <i>au-dessus de</i> incomparablement barré
cxlv	à précédé de sur barré (voir plus loin)
cxlvi	sépare suivi de le co[eur ?] barré
cxlvii	percer <i>au-dessus de</i> vaincre barré
cxlviii	me précédé de me barré (sic)
cxlix	effort suivi de pour paraître gai[e] barré
cl	phrase ajoutée en regard
cli	Leur sympathie] Leurs sympathies manuscrit (le pluriel est ajouté)
clii	s'ils <i>au-dessus de</i> de barré
cliii	inexprimé addition interlinéaire
cliv	bêtes suivi d'un mot ou d'une partie de mot barré
clv	quel <i>au-dessus de</i> quelle barré
clvi	estudiantin précédé de estudiantion barré (sic)
clvii	doublement addition interlinéaire
clviii	l'eau suivi de qui ne barré
clix	et qui seront] qui sont avant correction
clx	rouge addition marginale
clxi	enfin suivi de formelleme[nt] barré
clxii	Tina précédé de deux lettres barrées
clxiii	maintenant suivi de trouver aut[ant] barré
clxiv	à suivi de parler barré
clxv	de ce temps de <i>au-dessus d'un mot</i> barré
clxvi	écrivain précédé d'une lettre barrée
clxvii	j'ai précédé de il me se[mble] barré
clxviii	Wauters suivi de grâce à quoi toute la presse barré (voir plus loin)
clxix	corps à corps] corps-à-corps manuscrit
clxx	mais suivi de bientôt barré
clxxi	L'autorité a — celle-ci addition en regard pour remplacer L'insensibilité barré
clxxii	elle faiblit] et s'affaiblit avant correction
clxxiii	toujours addition interlinéaire

clxxiv	<i>l'ordre suivi de d'aller barré</i>
clxxv	<i>Même précédé de Les h[ommes] barré (voir plus loin)</i>
clxxvi	<i>tombola précédé de tombola barré (sic)</i>
clxxvii	<i>une précédé de la barré</i>
clxxviii	<i>par suivi de des barré</i>
clxxix	<i>paraît-il, addition interlinéaire</i>
clxxx	<i>coiffer précédé de coffrer barré</i>
clxxxi	<i>paraît suivi de être à base barré</i>
clxxxii	<i>les deux paragraphes suivants sont ajoutés en regard de la page précédente</i>
clxxxiii	<i>parti suivi de avec moindres frais barré</i>
clxxxiv	<i>affectueuse addition marginale</i>
clxxxv	<i>Elle au-dessus de Cette année barré</i>
clxxxvi	<i>avons suivi de aimé barré (voir après)</i>
clxxxvii	<i>adroitement au-dessus de massivement barré</i>
clxxxviii	<i>les précédé d'un mot barré</i>
clxxxix	<i>brûlante] brûlantes avant correction</i>
cxc	<i>émotion suivi de et barré</i>
cxci	<i>riche suivi de de Gide barré (voir plus loin)</i>
cxcii	<i>aussi addition interlinéaire</i>
cxciii	<i>Laveu précédé de Laveu barré</i>
cxciv	<i>du suivi de train barré (voir après)</i>
cxcv	<i>foin et de addition interlinéaire</i>
cx cvi	<i>trempee] trempées avant correction</i>
cx cvii	<i>Un précédé de Je le barré</i>
cx cviii	<i>avec en dessous de à barré</i>
cx cxix	<i>de suivi de téléphoner barré</i>
cc	<i>pourra suivi de et barré</i>
cci	<i>autres, suivi de à moins qu'il ne les barré</i>
ccii	<i>il au-dessus de on barré</i>
cciii	<i>femme suivi de dans la cuisine barré (voir plus loin)</i>
cciv	<i>d'un précédé de du barré</i>
ccv	<i>ayant suivi de écrit pour barré (voir après)</i>
ccvi	<i>sera au-dessus de est barré</i>
ccvii	<i>si beau addition interlinéaire</i>
ccviii	<i>une au-dessus de la barré et une ou deux lettres barrées</i>
ccix	<i>zéro. suivi de La neige tient ferme. barré</i>
ccx	<i>comprends suivi de maintenant barré (voir plus loin)</i>
ccxi	<i>servies précédé de deux lettres barrées</i>
ccxii	<i>que suivi de des vaissea[ux] barré</i>
ccxiii	<i>qui précédé de celui-ci barré</i>
ccxiv	<i>noms au-dessus de mots barré</i>
ccxv	<i>squelette précédé de squell barré (sic)</i>
ccxvi	<i>montrer précédé de exp[liquer ?] barré</i>
ccxvii	<i>impitoyable] impitoyables avant correction</i>
ccxviii	<i>aussi précédé de là barré (voir après)</i>

ccxix	s'écrite <i>suivi de</i> Marcel Aghio[n] <i>barré (voir après)</i>
ccxx	lettre <i>suivi de</i> que j'ai reçue <i>barré (voir après)</i>
ccxxi	Brouillards gris <i>au-dessus de</i> deux mots <i>barrés</i>
ccxxii	et <i>au-dessus de</i> ou <i>barré</i>
ccxxiii	les <i>au-dessus d'un mot barré</i>
ccxxiv	salle <i>précédé de quelques lettres barrées</i>
ccxxv	yeux <i>suivi de</i> volait avec un calme et une rectitude admirables dans le ciel tout chargé de neige, et <i>barré (voir plus loin)</i>
ccxxvi	chaque fois qu'elle va <i>au-dessus de</i> au moment de <i>barré</i>
ccxxvii	est <i>suivi de</i> de <i>barré</i>
ccxxviii	Le <i>précédé d'un mot barré</i>
ccxxix	où <i>suivi de</i> mêt[ne ?] <i>barré</i>
ccxxx	toujours <i>addition interlinéaire</i>
ccxxxi	qui <i>suivi de</i> se plaint <i>barré</i>
ccxxxii	vu <i>suivi de</i> simultan[ément] <i>barré (voir après)</i>
ccxxxiii	les <i>précédé de</i> de <i>barré</i>
ccxxxiv	tant <i>précédé de</i> et <i>barré</i>
ccxxxv	admettre <i>précédé de</i> admettre <i>barré (sic)</i>
ccxxxvi	Steinberger <i>précédé de</i> Stein <i>barré</i>
ccxxxvii	qui <i>au-dessus de</i> il <i>barré</i>
ccxxxviii	n'est <i>suivi de</i> pas toute à <i>barré</i>
ccxxxix	due <i>précédé de</i> imputer <i>barré</i>
ccxl	veut <i>précédé de</i> l'attribue
ccxli	grand <i>addition interlinéaire</i>
ccxlii	un <i>précédé de</i> par
ccxliii	famille <i>au-dessus de</i> femme <i>barré</i>
ccxliv	toute la suite du paragraphe est ajoutée en regard
ccxlv	l'est <i>suivi de</i> par <i>barré</i>
ccxlvi	carte, <i>suivi de</i> « mon cher Gaston » <i>barré (voir plus loin)</i>
ccxlvii	Et <i>suivi de</i> toujou[rs] <i>barré</i>
ccxlviii	Sur <i>au-dessus de</i> Avec <i>barré</i>
ccxlix	que <i>suivi de</i> pour <i>barré</i>
ccl	avec <i>précédé de</i> com[me] <i>barré</i>
ccli	matin <i>au-dessus de</i> jour <i>barré</i>
cclii	les <i>suivi de</i> arbre[s] <i>barré (voir après)</i>
ccliii	ce <i>au-dessus de</i> cet emplacement <i>barré</i>
ccliv	et <i>suivi de</i> là <i>barré</i>
cclv	Je <i>suivi d'un mot barré</i>
cclvi	par <i>précédé d'un mot barré</i>
cclvii	non <i>addition interlinéaire</i>
cclviii	l'ouvrage). <i>Suivi de trois mots barrés et de</i> Un peu, aussi <i>barré</i>
cclix	peu <i>précédé de</i> rien <i>barré</i>
cclx	de grosses <i>au-dessus d'énormes barré</i>
cclxi	d'ailleurs — ficelles <i>addition en regard</i>
cclxii	qui <i>précédé d'une parenthèse barrée</i>

cclxiii	contribuent <i>suivi de des barré</i>
cclxiv	les <i>suivi de prétendus barré et d'un autre mot barré</i>
cclxv	1918] 1914 <i>avant correction</i>
cclxvi	alors <i>addition interlinéaire</i>
cclxvii	Idéologies ; <i>précédé et suivi de mots barrés</i>
cclxviii	contraire, <i>suivi de en sont nées barré</i>
cclxix	Jallez <i>précédé de Jallez barré</i>
cclxx	1939] 194 <i>avant correction</i>
cclxxi	affectait — d'autant plus] affectait et croyait d'autant plus être de l'avis de Paul Robin, <i>avant correction</i>
cclxxii	Romains <i>précédé de Jules barré</i>
cclxxiii	<i>phrase entre parenthèses ajoutée en regard</i>
cclxxiv	étrangement <i>suivi de suffisante barré</i>
cclxxv	pour l'heure <i>addition interlinéaire</i>
cclxxvi	bizarre <i>au-dessus de singulier barré</i>
cclxxvii	hommes <i>suivi d'un mot barré</i>
cclxxviii	passer <i>suivi de dedans barré</i>
cclxxix	le <i>suivi de pt' barré</i>
cclxxx	père <i>précédé de père barré</i>
cclxxxi	Léo, <i>suivi de antiquaire barré (voir après)</i>
cclxxxii	place <i>précédé de à côté barré (voir après)</i>
cclxxxiii	l'effet de <i>addition interlinéaire</i>
cclxxxiv	assassiné] assassiner <i>avant correction</i>
cclxxxv	lui, <i>suivi de le pouvoir barré (voir plus loin)</i>
cclxxxvi	le <i>précédé de de barré</i>
cclxxxvii	et <i>suivi de archi barré (sic)</i>
cclxxxviii	on <i>suivi de a offert barré</i>
cclxxxix	j'ai <i>suivi d'un mot barré</i>
ccxc	ligne, monsieur) <i>au-dessus de ligne) barré</i>
ccxci	avec <i>addition interlinéaire</i>
ccxcii	les <i>précédé de leur barré</i>
ccxciii	Leclercq <i>suivi de me barré</i>
ccxciv	en imposant ma volonté <i>addition interlinéaire</i>
ccxcv	fois <i>suivi de une carte de sa mère barré (voir plus loin)</i>
ccxcvi	pu <i>suivi de le toucher l'encaiss[er] barré</i>
ccxcvii	ramener <i>suivi de de Liège barré</i>
ccxcviii	mis <i>suivi de à Tilff barré</i>
ccxcix	force <i>suivi de de n'être pas endi[manché] barré</i>
ccc	a <i>précédé de présen[?] barré</i>
ccci	Ribbentrop] Ribbentropp <i>manuscrit</i>
cccii	assez <i>suivi d'un point d'exclamation barré</i>
ccciii	ça <i>précédé de ça barré (sic)</i>
ccciv	le <i>au-dessus de son barré</i>
cccv	ce soir <i>addition interlinéaire</i>
cccvi	panne <i>suivi de Grez-Doiceau barré (voir plus loin)</i>

cccvii	des <i>précédé de et barré</i>
cccviii	disputes, et <i>ajouté</i>
cccix	de <i>suivi d'un mot barré</i>
cccx	encore <i>suivi d'un mot barré</i>
cccxi	j'ai <i>suivi de quelques lettres barrées</i>
cccxii	et, <i>suivi de dans barré</i>
cccxiii	gens <i>précédé de ge barré</i>
cccxiv	nous <i>précédé de soir barré</i>
cccxv	allés <i>précédé de aller barré (sic)</i>
cccxvi	avoir <i>addition interlinéaire</i>
cccxvii	cherché] chercher <i>avant correction (sic)</i>
cccxviii	marins <i>suivi de morts barré</i>
cccix	Nic ; <i>suivi de elles s[ont] barré</i>
cccxx	de] à <i>avant correction</i>
cccxxi	violets <i>suivi de offrant barré</i>
cccxxii	foudroyante <i>addition interlinéaire</i>
cccxxiii	à la Norvège. <i>au-dessus de aux Norvégiens. barré</i>
cccxxiv	ils <i>suivi de disaient barré</i>
cccxxv	avait <i>au-dessus de aurait barré</i>
cccxxvi	en <i>après correction</i>
cccxxvii	parfois <i>addition interlinéaire</i>
cccxxviii	aurais <i>au-dessus de ai barré</i>
cccxxix	en prison, <i>addition interlinéaire</i>
cccxxx	exclu] exclus <i>manuscrit (sic)</i>
cccxxxi	toujours <i>suivi de mon barré et de deux lettres barrées</i>
cccxxxii	pour <i>suivi de l'involon[taire] barré (voir plus loin)</i>
cccxxxiii	gravi <i>ajouté après monté barré</i>
cccxxxiv	plus <i>après correction</i>
cccxxxv	la <i>après correction</i>
cccxxxvi	belle <i>au-dessus d'un mot barré</i>
cccxxxvii	Paul <i>suivi de de S barré (sic)</i>
cccxxxviii	Ces] Les <i>avant correction</i>
cccxxxix	illogique <i>précédé de absur[dité] barré</i>
cccxl	Parmi <i>précédé de par barré</i>
cccxli	nourriture <i>au-dessus de soupe barré</i>
cccxlii	le seul état] la seule solution souhaitable position le seul état qui me semble qu'il nous soit possible de <i>avant correction</i>
cccxlili	Agir <i>précédé de Ne barré</i>
cccxliv	Ne <i>suivi de je barré</i>
cccxlv	qui <i>suivi de dîne barré</i>
cccxlvi	chacun <i>au-dessus de l'on barré</i>
cccxlvii	le <i>après correction</i>
cccxlviii	joyeux <i>au-dessus de gratuit barré</i>
cccxliv	essentiel <i>au-dessus d'un mot barré</i>
ccccl	Le remarquable] L'admirable <i>avant correction</i>

cccli	blâmé <i>suivi de plus</i> t[ôt] plus tôt l'équivoque <i>barré (voir après)</i>
ccclii	point <i>suivi de en idée barré</i>
cccliii	dimanche <i>addition interlinéaire</i>
cccliv	Notre <i>précédé de Le soir barré</i>
ccclv	déjà <i>suivi de quelques lettres barrées</i>
ccclvi	Un <i>au-dessus de Le barré</i>
ccclvii	nous <i>suivi d'un début de mot barré</i>
ccclviii	Aux Guillemins – récemment) <i>addition en regard</i>
ccclix	quel, <i>suivi de quelle barré</i>
ccclx	Brusque <i>suivi de les adieux barré (voir après)</i>
ccclxi	<i>suivent ces mots barrés</i> : à mon frère Jean, qui me dit son intention de rester chez lui avec les siens jusqu'à nouvel ordre ; me dit que Nic, que je ne sais où attendre, est dans le même cas ; et passe le cornet à Arnould qui se trouve par hasard dans le bureau de l'oncle Gérard et, mobilisé lui aussi, nous dit adieu. Puis je téléphone
ccclxii	puis <i>addition interlinéaire</i>
ccclxiii	je <i>addition interlinéaire</i>
ccclxiv	la] le boulevard[d] <i>avant correction</i>
ccclxv	Tante Anna] Je retourne à <i>avant correction</i>
ccclxvi	Du précédé de Quand <i>avant correction</i>
ccclxvii	nous <i>suivi de deux lettres barrées</i>
ccclxviii	retour <i>au-dessus de reviens barré</i>
ccclxix	luxe <i>suivi de de la barré</i>
ccclxx	propose <i>suivi de de noter barré</i>
ccclxxi	militaire <i>addition marginale</i>
ccclxxii	la <i>au-dessus de ma barré</i>
ccclxxiii	conseil] conseils <i>avant correction</i>
ccclxxiv	presque <i>suivi d'une ou deux lettres barrées</i>
ccclxxv	fois, <i>suivi de pour aller barré</i>
ccclxxvi	tout de même <i>addition interlinéaire</i>
ccclxxvii	voitures <i>suivi de qui barré</i>
ccclxxviii	Beaucoup <i>précédé de Je barré</i>
ccclxxix	<i>suit une phrase barrée</i> : Le pont de Tilff a sauté le vendredi soir, avant que tous les évacués aient passé.
ccclxxx	apaisante <i>précédé de reposante barré</i>
ccclxxxi	la <i>addition interlinéaire</i>
ccclxxxii	partie <i>suivi de le barré</i>
ccclxxxiii	eux, <i>suivi de dé[?] barré</i>
ccclxxxiv	détruite <i>addition interlinéaire</i>
ccclxxxv	lequel <i>précédé de de barré</i>
ccclxxxvi	hôtel de ville] hôtel-de-ville <i>manuscrti</i>
ccclxxxvii	incroyable <i>suivi de assortiment barré</i>
ccclxxxviii	On me demande — « bodets ». <i>addition en regard</i>
ccclxxxix	les] des <i>avant correction</i>
cccxc	je <i>suivi de vais barré</i>

cccxc	Je précédé de On ne sait barré
cccxcii	fort addition interlinéaire
cccxciii	de la] d'une avant correction
cccxciv	maison suivi de pourtant barré
cccxcv	Je suivi de dis barré
cccxcvi	grandissait suivi de et qu dur[ait] barré
cccxcvii	la] le sol de avant correction
cccxcviii	murs, suivi de et barré
cccxcix	Les] La avant correction
cd	femmes précédé de plusieurs lettres barrées
cdi	nous, au-dessus de nous barré (sic)
cdii	on suivi de retenait barré (sic)
cdiii	plâtras, suivi de nous barré
cdiv	D'Egmont, suivi de le long barré
cdv	,] et avant correction
cdvi	loin, suivi de les barré
cdvii	mon suivi de pasteur barré
cdviii	Dovillée suivi de quitte[nt] barré et de deux lettres barrées
cdix	aussitôt, suivi de quasi ta[citement] barré (sic)
cdx	ficelle suivi de les barré
cdxi	ce au-dessus de leur barré
cdxii	ombres précédé de fu[rtives] barré
cdxiii	ce au-dessus de la barré
cdxiv	voulu suivi de quelques lettres barrées
cdxv	révolutions suivi d'un partie de mot barré
cdxvi	chargé au-dessus d'un mot barré
cdxvii	lesquels suivi de il barré
cdxviii	dont précédé de qui barré
cdxix	erre suivi de deux lettres barrées
cdxx	allons tenter de caser au-dessus de conduisons barré
cdxxi	par qui le au-dessus de qu'il mettrait dans son barré
cdxxii	avec suivi de un im[mense] barré (voir plus loin)
cdxxiii	Gaule... suivi de le maréchal pour la pre[mière] barré (voir plus loin)
cdxxiv	observée au-dessus de suivie barré
cdxxv	autant suivi de que barré
cdxxvi	tout, suivi de quelques lettres barrées
cdxxvii	et charmant Jean-Marie addition en regard
cdxxviii	d' addition interlinéaire
cdxxix	d'où ils sont — prisonniers] où ils ont été faits prisonniers et ont avant correction
cdxxx	et suivi de des camions barré
cdxxxi	de] de de manuscrit (sic)
cdxxxii	partis suivi de voir Je [?] barré
cdxxxiii	à Clairac addition en regard
cdxxxiv	Amonimes] Ammonimes manuscrit (sic)

cdxxv	Hamoir <i>au-dessus de</i> Liège barré
cdxxvi	aux échecs <i>précédé de</i> à jouer barré
cdxxvii	« stalinisme » <i>au-dessus de</i> communisme barré
cdxxviii	3 <i>ajouté devant</i> 4 barré
cdxxix	de Berlin <i>précédé de</i> allemands barré
cdxl	à <i>précédé de</i> aux barré
cdxli	<i>Texte sous cette date ajouté en regard.</i>
cdxlii	contribué <i>précédé de</i> réchauffé nos barré (<i>voir après</i>)
cdxliii	l'information <i>au-dessus de</i> la science barré
cdxliv	étant] était (est encore, j'espère) <i>avant correction</i>
cdxlv	et me lève <i>addition interlinéaire</i>
cdxlvi	et emploie <i>addition interlinéaire</i>
cdxlvii	à <i>précédé de</i> deux lettres barrées
cdxlviii	nous <i>précédé de</i> mais barré
cdlxix	tout le mal <i>au-dessus de</i> la difficulté barré
cdl	le temps <i>précédé de</i> mon dé[?] barré
cdli	et <i>précédé de</i> dans le barré (<i>voir plus loin</i>)
cdlii	pour <i>précédé de</i> pour eux barré
cdliii	de nature <i>addition interlinéaire</i>
cdliv	en tout cas] en tout, cas je suis <i>avant correction</i>
cdlv	je <i>suivi de</i> suis barré
cdlvi	dès <i>addition interlinéaire</i>
cdlvii	pourrait] pourraient [<i>sic</i>] <i>manuscrit</i>
cdlviii	servitudes <i>au-dessus de</i> sujétions barré
cdlix	tel que <i>au-dessus de</i> où barré
cdlx	le <i>précédé de</i> l'avènement du paradis sur barré
cdlxi	Valery Larbaud] Valery(-)Larba[ud] <i>avant correction</i>
cdlxii	cette vue <i>au-dessus de</i> l'idée barré (<i>voir plus loin</i>)
cdlxiii	pénétrante !) <i>précédé de</i> profonde !) barré
cdlxiv	abandonnée <i>précédé de</i> ce matin barré
cdlxv	des <i>précédé de</i> et barré
cdlxvi	peut-être <i>précédé de</i> de vie utile barré (<i>voir après</i>)
cdlxvii	je pourrais <i>précédé de</i> on pourrait barré
cdlxviii	l'étouffoir <i>suivi de</i> de barré
cdlxix	qu'artistes] d'artistes <i>avant correction</i>
cdlxx	ascétique <i>précédé de</i> plus barré
cdlxxi	L'obligation me fausse <i>au-dessus d'une phrase barrée</i>
cdlxxii	la] ma [<i>sic</i>] <i>manuscrit</i>
cdlxxiii	ayant <i>précédé de</i> Vivier barré (<i>voir plus loin</i>)
cdlxxiv	un peu <i>précédé de</i> trop barré
cdlxxv	Annotation, entre parenthèses, au crayon, sur la page en face.
cdlxxvi	derrière un cendrier] à l'aide d'un <i>avant correction</i>
cdlxxvii	manqueraient de <i>précédé de</i> manquent de barré
cdlxxviii	tout à fait] tout-à-fait <i>manuscrit</i>
cdlxxix	ne <i>addition interlinéaire</i>

cdlxxx	tant <i>précédé d'un mot barré</i>
cdlxxxi	seuls <i>précédé d'un mot barré</i>
cdlxxxii	cependant <i>au-dessus d'un mot barré</i>
cdlxxxiii	celui-ci <i>précédé de chaque fois barré</i>
cdlxxxiv	qui l'attire <i>précédé de qu'il attire barré</i>
cdlxxxv	ses <i>au-dessus de les barré</i>
cdlxxxvi	aucun <i>précédé de personne barré</i>
cdlxxxvii	reprend <i>précédé de est barré</i>
cdlxxxviii	à qui <i>au-dessus de dont barré</i>
cdlxxxix	forme <i>au-dessus de représentation barré</i>
cdxc	une <i>précédé de plus encore barré</i>
cdxcii	réalité <i>au-dessus de image barré</i>
cdxciii	faire illusion <i>au-dessus de donner le change barré</i>
cdxciv	toilettes <i>suivi de féminines barré</i>
cdxcv	de sa science <i>précédé de de la féminité non cer[tes] barré (voir plus loin)</i>
cdxcvi	cette préférence <i>précédé de ce goût barré</i>
cdxcvii	regretter <i>précédé de n'avoir barré</i>
cdxcviii	de renoncer à mentir, à mentir [<i>sic</i>] de ne pas mentir <i>avant correction</i>
cdxcix	c'est] il est <i>avant correction</i>
d	seul <i>addition interlinéaire</i>
di	il a] il a <i>présumé de ses forces avant correction (voir plus loin)</i>
dii	sur un point <i>au-dessus de le plus barré</i>
diii	plus <i>au-dessus de moins barré (voir plus loin)</i>
diiii	du futur] de l'avenir <i>avant correction</i>
div	par <i>précédé de pour barré</i>
dv	de cette liberté <i>précédé de de cette d'une tel[le] barré</i>
dvi	au <i>addition interlinéaire</i>
dvii	je <i>précédé de j'ai fen[du] barré</i>
dviii	16 devant 16 <i>barré (sic)</i>
dix	matin <i>au-dessus de soir barré</i>
dx	nouveaux <i>au-dessus de inconnus barré</i>
dxii	Jacques Chardonne <i>au-dessus de ceux de barré</i>
dxiii	parler <i>précédé d'un mot barré</i>
dxiv	mauvaise conscience <i>précédé de honte à la provocatio[n] barré (voir après)</i>
dxv	a <i>addition interlinéaire</i>
dxvi	au <i>suivi de ont barré</i>
dxvii	qu'avant <i>suivi de la déception de Russie rupture avec barré (voir après)</i>
dxviii	compense <i>précédé de justifie barré</i>
dxix	dithyrambes <i>suivi de de journalistes qui emplissent barré</i>
dxix	dont <i>addition interlinéaire</i>
dxix	sont pleines <i>addition interlinéaire</i>
dxxi	que <i>précédé de qui précède barré (voir après)</i>
dxxi	églises <i>précédé de monuments barré</i>
dxxii	sous <i>précédé de sous un seul f[?] barré</i>
dxxiii	ignorance <i>au-dessus de embarras barré (voir après)</i>

dxxv	embarras <i>au-dessus de</i> ignorance barré
dxxvi	ville <i>suivi de</i> s'appelle Démé barré (<i>voir plus loin</i>)
dxxvii	vêtus <i>précédé de</i> à moitié barré
dxxviii	Laveu <i>précédé de</i> Laveu barré [<i>sic</i>]
dxxix	mais <i>précédé de</i> et va prier barré
dxxx	sans <i>précédé de</i> il ne se ret[ourne] barré
dxxxi	prêt à riposter, <i>addition interlinéaire</i>
dxxxii	ne répété <i>et</i> barré
dxxxiii	le] un <i>avant correction</i>
dxxxiv	Dîner] Diné <i>avant correction</i>
dxxxv	le bras <i>précédé de</i> le bras) barré (<i>sic</i>)
dxxxvi	en bas, <i>au-dessus de</i> dans la salle à manger, barré (<i>voir plus loin</i>)
dxxxvii	Paragraphe <i>ajouté en regard du texte.</i>
dxxxviii	leur objet <i>au-dessus de</i> son barré
dxxxix	aussi <i>addition interlinéaire</i>
dxl	On <i>précédé de</i> Je barré
dxli	Europe <i>suivi de</i> aucune ligne de résistance spirituelle barré (<i>voir après</i>)
dxlii	ont <i>précédé de</i> ont bénéficié d'une lége[nde] barré (<i>voir plus loin</i>)
dxliii	recomposez <i>au-dessus d'un mot</i> barré
dxliv	en <i>précédé de</i> avec les mêmes couleurs, barré
dxlv	l'appareil <i>ajouté après</i> n'y puisse voir de même barré
dxlvi	tableau <i>au-dessus de</i> l'original barré
dxlvii	passages <i>précédé d'un mot</i> barré
dxlviii	journaux <i>précédé d'un mot</i> barré
dxlix	pas <i>suivi de</i> de l'idée excellente mais vague qu'exprime la « Kultur » germanique. Alors qu'en ont fait les communistes, de l' barré
dli	et justifie <i>addition interlinéaire</i>
dlii	pouvoir] que pouvoir prêcher <i>avant correction</i>
dliii	du <i>précédé de</i> de barré
dliiii	leurs] les <i>avant correction</i>
dliiv	leurs] les <i>avant correction</i>
dliiv	partage <i>précédé de</i> transfert de la responsabilité conscience, barré
dlivi	acceptation <i>au-dessus de</i> tolérance barré
dliiii	que <i>au-dessus de</i> dont barré
dliiii	faisons <i>après correction</i>
dlix	petites <i>précédé de</i> bouts barré
dlx	dont <i>précédé de</i> qui barré
dlxi	une <i>précédé de</i> une scène une apparition barré
dlxii	la <i>précédé de</i> extre[?] barré
dlxiii	nous <i>précédé de</i> de là vient que barré
dlxiv	étaient <i>précédé de</i> était barré
dlxv	mouvement <i>précédé de</i> cours barré
dlxvi	valeur <i>précédé de</i> pause barré (<i>voir après</i>)
dlxvii	j'y <i>après correction</i>
dlxviii	noms, <i>suivi de</i> au sommaire, au temps barré

dlxix	génération <i>au-dessus de</i> classe barré
dlxx	comme <i>précédé de</i> dans le barré
dlxxi	les vainqueurs <i>addition interlinéaire</i>
dlxxii	les] leurs <i>avant correction</i>
dlxxiii	vaincus <i>suivi de</i> flagorneurs ! barré
dlxxiv	où triomphe] le triomphe <i>avant correction</i>
dlxxv	dans <i>précédé de</i> ainsi barré
dlxxvi	laissait <i>précédé de</i> était barré
dlxxvii	il <i>addition interlinéaire</i>
dlxxviii	s'amuse <i>nt</i> <i>suivi de</i> pour le moment à un massacre barré
dlxxix	d'une encre <i>précédé de</i> d'encre barré
dlxxx	réfugiée, <i>précédé de</i> qui lui barré (<i>voir après</i>)
dlxxxi	(Allemands] (officiers allemands <i>avant correction</i>
dlxxxii	lui <i>addition interlinéaire</i>
dlxxxiii	un <i>précédé de</i> pourrait le faire barré
dlxxxiv	se <i>précédé de</i> répondait par des injures barré
dlxxxv	incapable <i>précédé de</i> ne barré
dlxxxvi	rouerie] roueries <i>avant correction</i>
dlxxxvii	toutes les vertus] tout ce <i>avant correction</i>
dlxxxviii	voyant <i>précédé de</i> étant barré
dlxxxix	et qui ne — néant. <i>ajouté en regard du texte</i>
dx	14 <i>au-dessus de</i> 15 barré
dxci	tiré] tirée <i>manuscrit (sic)</i>
dxcii	exemples <i>au-dessus de</i> cas barré
dxci	« intellectuels ». <i>suivi de</i> Quelqu'un me le disait encore ce matin. barré (<i>voir plus loin</i>)
dxci	Boche] boche <i>avant correction</i>
dxci	avec soin <i>addition interlinéaire</i>
dxci	d'] de <i>avant correction</i>
dxci	a <i>suivi d'un mot</i> barré
dxci	avais <i>précédé de</i> avaient barré
dxci	d'école <i>précédé de</i> flâneri[e] barré
dxci	dans <i>au-dessus de</i> pour barré
dxci	domo <i>suivi de</i> pour nous barré
dxci	compte <i>suivi de</i> que de l'aspect barré
dxci	que <i>addition interlinéaire</i>
dxci	ne pouvant <i>précédé de</i> n'ai pu barré
dxci	près de <i>addition interlinéaire</i>
dxci	qu'il voyait] qu'un nom il voyait <i>avant correction</i>
dxci	pudeur <i>précédé de</i> réserve étant une barré » (<i>voir après</i>)
dxci	plus <i>addition interlinéaire</i>
dxci	donné <i>précédé de</i> pas en <i>addition interlinéaire</i> barré
dxci	que <i>précédé de</i> sinon barré
dxci	des <i>addition interlinéaire</i>
dxci	a commencé <i>addition interlinéaire</i>

dcxiii	avait lieu <i>au-dessus de</i> était barré
dcxiv	plébéienne précédé de très barré
dcxv	jouent <i>addition marginale après</i> font barré
dcxvi	tours <i>au-dessus de</i> niches barré
dcxvii	moquent précédé de jettent d[es] barré
dcxviii	<i>suit une phrase barrée</i> : L'autre jour, elle m'appelle, indi[gnée] (<i>voir plus loin</i>)
dcxix	ou <i>au-dessus d'un mot</i> barré
dcxx	la précédé de elle barré
dcxxi	Vous n'avez qu'à <i>au-dessus de</i> Il faut barré
dcxxii	bien <i>addition interlinéaire</i>
dcxxiii	après précédé de contre barré
dcxxiv	Devant <i>au-dessus de</i> Quand barré
dcxxv	quand ils <i>addition interlinéaire</i>
dcxxvi	soir suivi de à Liège barré (<i>voir plus loin</i>)
dcxxvii	décourage <i>au-dessus de</i> refroidit barré
dcxxviii	mènerions précédé de serions barré
dcxxix	<i>suit</i> L'atmosphère est obscure barré
dcxxx	dû précédé de porté barré
dcxxxi	chez précédé de le barré
dcxxxii	sur précédé de où il barré (<i>voir plus loin</i>)
dcxxxiii	rose précédé de ga[rçon] barré (<i>voir après</i>)
dcxxxiv	d'une main précédé d'un mot barré
dcxxxv	un précédé de d' barré
dcxxxvi	Je précédé de Nous soupo[ns] barré
dcxxxvii	« Oui, j'ai – si je vous l'avais <i>au-dessus de</i> « Alors je ne vous ai pas demandé l'autorisation de marché sur votre terrain, parce que, barré
dcxxxviii	et toujours à la fête <i>addition interlinéaire</i>
dcxxxix	à Bruxelles <i>addition interlinéaire</i>
dcxl	oppresser précédé de oprim[er] barré
dcxli	necessité précédé de obligation barré
dcxlii	le précédé de et barré
dcxliiii	matin précédé de cou[p] barré (<i>voir après</i>)
dcxliv	la Russie précédé de l'Italie barré
dcxlv	cette année <i>addition interlinéaire</i>
dcxlv	dans <i>au-dessus de</i> avec barré
dcxlvii	Paragraphe <i>ajouté en regard du texte</i> .
dcxlviii	finissent suivi de d'ailleurs barré
dcxlix	: <i>ajouté</i>
dcl	suis-je précédé de sur moi-même barré
dcli	d'un <i>au-dessus de</i> du barré
dclii	samedi <i>au-dessus de</i> dimanche barré
dcliii	ce <i>au-dessus de</i> le barré
dcliv	publié] impubli[?] <i>avant correction</i>
dclv	à vélo <i>addition interlinéaire</i>

dclvi	interroge <i>précédé d'un mot barré</i>
dclvii	orange, <i>suivi de – tous barré</i>
dclviii	rien que <i>addition interlinéaire</i>
dclix	eu <i>addition interlinéaire</i>
dclx	Jeudi <i>au-dessus de Avant-hier barré</i>
dclxi	V <i>précédé de de [?] barré</i>
dclxii	couvraient <i>précédé de étaient barré</i>
dclxiii	voire <i>suivi de en couleur barré</i>
dclxiv	et <i>au-dessus d'un mot barré</i>
dclxv	Sa figure <i>précédé de Elle étai[t] barré</i>
dclxvi	Conduit <i>précédé de En Ard[ennes] barré</i>
dclxvii	recevoir <i>précédé de aller barré</i>
dclxviii	maison <i>suivi de et tout (achet[ée] barré</i>
dclxix	et <i>précédé d'un mot barré</i>
dclxx	je lis <i>suivi de avec barré</i>
dclxxi	lui <i>précédé de la salua en s'inclinant trois fois barré</i>
dclxxii	La remarque serait moins anodine aujourd'hui !
dclxxiii	tout <i>précédé de toute autre attitude barré</i>
dclxxiv	crayonner <i>précédé de de[ssiner ?] barré</i>
dclxxv	Jeudi <i>au-dessus de Avant-hier barré</i>
dclxxvi	devant <i>précédé de avec barré</i>
dclxxvii	dans <i>précédé de de barré</i>
dclxxviii	formait] formaient <i>manuscrit</i>
dclxxix	allait <i>précédé de fini[rait] barré</i>
dclxxx	chaque <i>précédé de presque barré</i>
dclxxxi	l'écho <i>suivi de loint[aines] barré (voir après)</i>
dclxxxii	juste <i>précédé de tout barré</i>
dclxxxiii	déplaçaient <i>précédé de promenaient barré</i>
dclxxxiv	de <i>précédé de d'une barré</i>
dclxxxv	trempent <i>précédé de ont barré</i>
dclxxxvi	motifs <i>précédé de rais[ons] barré</i>
dclxxxvii	confisqués <i>précédé de expédié en Allema[gne] barré</i>
dclxxxviii	camps <i>suivi de (institution sauvage remise barré</i>
dclxxxix	ont <i>précédé de son[t] barré</i>
dcxc	parmi <i>suivi de eux (et une lettre) barré</i>
dcxci	préparent <i>au-dessus de amènent barré</i>
dcxcii	la <i>au-dessus de une barré</i>
dcxciii	probablement <i>précédé de actuelle[ment] barré (voir plus loin)</i>
dcxciv	toutes façons] tout espèces <i>avant correction</i>
dcxcv	qui] ce qui l' <i>avant correction</i>
dcxcvi	s'inspirent toutes <i>au-dessus de n'émanent plus que barré</i>
dcxcvii	de la volonté <i>en-dessous de de qui barré</i>
dcxcviii	Que <i>suivi de ne barré</i>
dcxcix	brouillard <i>précédé de matinée de barré</i>
dcc	Phrase <i>ajoutée en regard.</i>

dccj	Et je sens] Je sens <i>avant correction</i>
dccii	Batte <i>précédé de</i> Batte <i>barré (sic)</i>
dcciii	frais <i>précédé de</i> dans <i>barré</i>
dcciv	Phrase <i>ajoutée en regard</i> .
dccv	Aller ramasser] Ramasser <i>avant correction</i>
dccvi	aucun <i>suivi de</i> art <i>barré</i>
dccvii	ai <i>après correction</i>
dccviii	Mardi] Lundi <i>manuscrit (sic)</i>
dccix	B. à <i>précédé de</i> D. à <i>barré</i>
dccx	je <i>suivi de</i> ne <i>barré</i>
dccxi	rarement <i>au-dessus de</i> ne <i>barré</i>
dccxii	j'ai <i>précédé de</i> je <i>barré</i>
dccxiii	avec dans la voix une] avec une <i>avant correction</i>
dccxiv	<i>suit une page blanche</i>
dccxv	en silence <i>addition interlinéaire</i>
dccxvi	de <i>suivi de</i> le <i>barré</i>
dccxvii	à l'Office un] un <i>avant correction</i>
dccxviii	avait <i>précédé de</i> avait <i>barré (sic)</i>
dccxix	Phrase <i>ajoutée en regard</i>
dccxx	pour <i>suivi de</i> en <i>barré</i>
dccxxi	amendes <i>au-dessus de</i> et <i>barré</i>
dccxxii	promulguées <i>au-dessus de</i> signifiées <i>barré</i>
dccxxiii	m'a <i>suivi de</i> tenu <i>barré</i>
dccxxiv	versé <i>suivi de</i> en ao[ût] <i>barré (voir plus loin)</i>
dccxxv	regagner <i>suivi de</i> leur <i>barré</i>
dccxxvi	les <i>précédé de</i> les <i>barré (sic)</i> et <i>suivi de</i> qui <i>barré</i>
dccxxvii	honneur et <i>précédé de</i> honneur et <i>barré (sic)</i>
dccxxviii	était <i>au-dessus de</i> est <i>barré</i>
dccxxix	notes <i>précédé de</i> d[?] <i>barré</i>
dccxxx	m'adressant <i>au-dessus de</i> faisant <i>barré</i>
dccxxxi	dispense <i>au-dessus de</i> dispose <i>barré</i>
dccxxxii	Cette <i>après correction</i>
dccxxxiii	certain <i>suivi de</i> Coune <i>barré (voir après)</i>
dccxxxiv	blesseure <i>suivi de</i> va un peu mieu[x] <i>barré</i>
dccxxxv	Streupas <i>au-dessus de</i> Angleur <i>barré</i>
dccxxxvi	délicat <i>au-dessus de</i> difficile <i>barré</i>
dccxxxvii	distinction <i>suivi de</i> et des nuanc[es] <i>barré (voir après)</i>
dccxxxviii	Mouche <i>précédé de</i> Mouche <i>barré (sic)</i>
dccxxxix	qui <i>suivi de</i> préparaient <i>barré (voir plus loin)</i>
dccxl	Belgicisme pour désigner la cuisine en sous-sol.
dccxli	d'ailleurs <i>précédé de</i> et <i>barré</i>
dccxlii	Jean, <i>suivi de</i> effrayant <i>barré</i>
dccxliii	Marie <i>suivi de</i> si simplement étonnante de raison, d[?] <i>barré</i>
dccxliv	jeune <i>addition interlinéaire</i>
dccxlv	gai <i>précédé de</i> jeune <i>barré (voir avant)</i>

dccxvi	saluts <i>au-dessus de</i> deux mots barrés
dccxvii	politique <i>suivi de</i> écarté barré
dccxviii	Mené <i>au-dessus de</i> Conduit barré
dccxlix	matin précédé de matin barré (sic)
dccl	bleue précédé de bleutée barré
dccli	étant précédé de deux mots barrés
dcclii	aurait fallu <i>au-dessus de</i> faudrait barré
dccliii	prétendent <i>au-dessus de</i> veulent barré
dccliv	poneys précédé de po[neys ?] barré (sic)
dcclv	plus précédé de donc barré
dcclvi	jamais <i>addition interlinéaire</i>
dcclvii	cet après correction
dcclviii	ceux-ci, une fois <i>au-dessus de</i> qui à peine barré
dcclix	préliminaire d' <i>au-dessus de</i> barré
dcclx	travaillent précédé de et barré
dcclxi	les <i>au-dessus de</i> des barré
dcclxii	cours <i>suivi de</i> coloniaux barré
dcclxiii	d'elle-même <i>suivi de</i> en gelant barré
dcclxiv	exemple précédé de exp[?] barré
dcclxv	le précédé de un barré
dcclxvi	terre <i>suivi de</i> dégagé sous les barré
dcclxvii	Dalimier précédé de Dalim[ier] barré (sic)
dcclxviii	Il <i>suivi de</i> est lié à l' barré (voir plus loin)
dcclxix	à la caserne <i>addition interlinéaire</i>
dcclxx	Faites précédé de Ne v[ous ?] barré
dcclxxi	gentiment <i>suivi de</i> que barré
dcclxxii	Charleroi précédé de Brux[elles] barré
dcclxxiii	déjeuné] déjeuner avant correction
dcclxxiv	questionnés <i>au-dessus de</i> interrogés barré
dcclxxv	jurer précédé de révé[?] barré
dcclxxvi	ne <i>au-dessus de</i> de barré
dcclxxvii	Gestapo, <i>suivi de</i> à part l'Évangile) barré (voir après)
dcclxxviii	la <i>au-dessus de</i> une barré
dcclxxix	titre mis entre parenthèses avant correction
dcclxxx	chefs précédé d'un mot barré
dcclxxxi	après <i>suivi de</i> m'être le barré
dcclxxxii	pas <i>suivi de</i> même barré
dcclxxxiii	paru <i>suivi de</i> un mot barré
dcclxxxiv	Colbat <i>addition interlinéaire</i>
dcclxxxv	perpétuel <i>addition interlinéaire</i>
dcclxxxvi	pincement <i>suivi de</i> perpétuel barré (voir ci-avant)
dcclxxxvii	seule <i>addition interlinéaire</i>
dcclxxxviii	de <i>suivi de</i> tous barré
dcclxxxix	Suivent quelques mots barrés.
cccxc	air précédé de allure barré

dccxci	est <i>suivi de</i> acheté par barré (sic)
dccxcii	guerre <i>suivi de</i> est un barré
dccxciii	ressemblant <i>précédé de</i> un visage barré
dccxciv	un] une <i>avant correction</i>
dccxcv	inquiétudes <i>précédé de trois mots</i> barrés
dccxcvi	matin <i>suivi de</i> (6 h 30), j'enten[ds] barré (sic)
dccxcvii	des] les <i>avant correction</i>
dccxcviii	demeurant <i>suivi de</i> encore barré
dccxcix	les] des <i>avant correction</i>
dccc	commandement <i>précédé de</i> command[ement] barré (sic)
dccci	Monsieur. » Mon <i>en addition marginale pour remplacer</i> Mon barré
dcccii	Impossible <i>précédé de</i> Puis je s[ors] barré (voir plus loin)
dccciii	mais elle – Puis je sors <i>addition marginale pour remplacer</i> qu'elle dirige [tient braquée <i>au-dessus de</i> dirige barré] sur son livre <i>et</i> Puis je sors barré
dccciv	le compartiment] l'indication de po[?] <i>avant correction</i>
dcccv	l'indication : <i>précédé de</i> la mention : barré
dcccvi	Un grognement – C'est tout. La <i>addition marginale pour remplacer deux mots</i> barrés
dcccvii	inscription <i>précédé de</i> év[?] barré
dcccviii	vers <i>au-dessus de</i> sur barré
dcccix	dû <i>précédé de</i> lui barré
dcccx	vous <i>précédé de</i> J'ai barré
dcccxi	courtois <i>précédé de</i> poli que barré
dcccxii	pas <i>au-dessus de</i> jamais barré
dcccxiii	homme <i>suivi d'un mot</i> barré
dcccxiv	véritablement <i>précédé de</i> pr[intanier] ?] barré (voir après)
dcccxv	au <i>au-dessus de</i> le barré
dcccxvi	ont <i>précédé de</i> sont barré
dcccxvii	deux <i>suivi de</i> sortes du réel barré
dcccxviii	étant ailleurs <i>addition interlinéaire</i>
dcccxix	Et <i>au-dessus de</i> Mais barré
dcccxx	il] Philippe <i>avant correction</i>
dcccxxi	Les <i>précédé de</i> Gui barré (sic)
dcccxxii	comparaison <i>précédé de deux lettres</i> barrées
dcccxxiii	note <i>précédé de deux lettres</i> barrées
dcccxxiv	Je <i>suivi d'une lettre</i> barrée
dcccxxv	autre chose <i>au-dessus de</i> plus barré
dcccxxvi	par <i>précédé d'un mot</i> barré
dcccxxvii	révélé <i>au-dessus de</i> annoncé barré
dcccxxviii	inopinée <i>addition interlinéaire</i>
dcccxxix	déménager <i>au-dessus de</i> enlever barré
dcccxxx	moyennant <i>suivi de deux lettres</i> barrées
dcccxxxi	règle <i>précédé de</i> rèl[?] barré
dcccxxxii	pendant <i>au-dessus de</i> de barré
dcccxxxiii	de <i>suivi de</i> révéler barré (voir plus loin)

dcccxxxiv	ici <i>addition interlinéaire</i>
dcccxxxv	réviser] reviser (<i>sic</i>) <i>manuscrit</i>
dcccxxxvi	Moteur] Moteurs <i>avant correction</i>
dcccxxxvii	pare-brise <i>suivi de quelques lettres barrées</i>
dcccxxxviii	plus <i>précédé de carrosserie barré (voir plus loin)</i>
dcccxxxix	sainte <i>précédé de Sainte barré</i>
dcccxl	à qui <i>après correction</i>
dcccxli	après <i>précédé de il barré</i>
dcccxlii	d'angoisse] d'angoisses <i>avant correction</i>
dcccxliii	déporté <i>précédé de civil barré</i>
dcccxliv	avant-hier <i>précédé de le lundi barré (voir après)</i>
dcccxlv	on <i>suivi de ann[once] barré</i>
dcccxlvi	prévoit <i>après correction</i>
dcccxlvii	troisième <i>précédé de 3e barré</i>
dcccxlviii	changement <i>au-dessus de une modification barré</i>
dcccxliv	3 et 6] 6 et 8 <i>avant correction</i>
dcccl	voyage, sans] voyage. Il ne <i>avant correction</i>
dcccli	à] un <i>avant correction</i>
dccclii	un <i>ajouté</i>
dcccliii	légéreté <i>suivi de est barré</i>
dcccliv	Vendredi <i>précédé de Lundi barré</i>
dccclv	sauter <i>suivi de mercredi après-midi, veille barré</i>
dccclvi	attendait] était debout <i>avant correction</i>
dccclvii	remède <i>suivi de un p[rix] barré (voir après)</i>
dccclviii	qui <i>précédé de deux lettres barrées</i>
dccclix	Écrit trois poèmes d'affilée. <i>addition interlinéaire</i>
dccclx	dirai-je <i>après correction</i>
dccclxi	de trop entamer] d'enta[mer] <i>avant correction</i>
dccclxii	d'hybris <i>après correction</i>
dccclxiii	garçons <i>suivi de plusieurs lettres barrées</i>
dccclxiv	ceux <i>précédé de de barré</i>
dccclxv	sait <i>suivi de ce qu'ils de[viendront] barré (voir après)</i>
dccclxvi	uniquement <i>au-dessus de seulement barré</i>
dccclxvii	c'est <i>précédé de eux barré</i>
dccclxviii	commandement <i>au-dessus de gouvernement barré</i>
dccclxix	confessionnaux <i>précédé de confessionnaux barré (sic)</i>
dccclxx	observant <i>au-dessus de appliquant barré</i>
dccclxxi	de <i>suivi de son intention seule barré</i>
dccclxxii	à l'amour <i>au-dessus de au désir [?] barré</i>
dccclxxiii	tous] tout (<i>sic</i>) <i>manuscrit</i>
dccclxxiv	mérite <i>suivi de ; l'objet, de ceux qui s'aiment de celui qui aime barré</i>
dccclxxv	plus <i>précédé d'un mot barré</i>
dccclxxvi	ne recommande] n'exige <i>avant correction</i>
dccclxxvii	il est légitime] qu'il est permis <i>avant correction</i>
dccclxxviii	chère <i>suivi de sous barré</i>

dccclxxix	ce <i>suivi de</i> qu'on com[prend] <i>barré</i> (voir après)
dccclxxx	surtout <i>suivi de</i> dans ce <i>barré</i> et un mot <i>barré</i>
dccclxxxi	la <i>au-dessous de</i> notre <i>barré</i>
dccclxxxii	qu'on nous demande <i>addition interlinéaire</i>
dccclxxxiii	horreurs <i>suivi de</i> commises <i>barré</i>
dccclxxxiv	Peu <i>précédé de</i> L' <i>barré</i>
dccclxxxv	laissons <i>au-dessus de</i> quittons <i>barré</i>
dccclxxxvi	jusqu'à la fin de <i>au-dessus de</i> toute <i>barré</i>
dccclxxxvii	de <i>suivi de</i> me qui[ter] <i>barré</i> (voir plus loin)
dccclxxxviii	pour être ensuite <i>au-dessus de</i> deux ou trois mots <i>barrés</i>
dccclxxxix	les] mes <i>avant correction</i>
dcccxc	au <i>après correction</i>
dcccxc	domine <i>suivi de</i> chez [?] <i>barré</i>
dcccxcii	faculté <i>précédé de</i> deux lettres <i>barrées</i>
dcccxciii	Je <i>après correction</i>
dcccxciv	une <i>suivi de</i> seule <i>barré</i>
dcccxcv	l'amour <i>suivi de</i> malheureux a épuisé ses reproches [fureurs <i>au-dessus de</i> reproches] contre les causes de son malheur, il la tourne contre son objet même <i>barré</i>
dcccxcvi	est mort <i>au-dessus de</i> meurt <i>barré</i>
dcccxcvii	enfin <i>addition interlinéaire</i>
dcccxcviii	Penia <i>suivi de</i> et de Poros <i>barré</i> (voir après)
dcccxcix	ni <i>suivi de</i> Dieu <i>barré</i>
cm	il <i>suivi de</i> est l'intermédiaire essenti[el] <i>barré</i> (voir après)
cmi	aimant <i>suivi de</i> recherche <i>barré</i>
cmii	la] le <i>avant correction</i>
cmiii	suite <i>précédé de</i> développement sublime <i>barré</i> (voir après)
cmiv	le nom <i>précédé de</i> le nom <i>barré</i> (sic)
cmv	l'activité du cœur <i>au-dessus de</i> l'activité <i>barré</i>
cmvi	exemple <i>suivi de</i> de l' <i>barré</i>
cmvii	renouvelée <i>précédé de</i> renouvelable <i>barré</i>
cmviii	d'art <i>suivi de</i> deux mots <i>barrés</i>
cmix	mission <i>suivi d'un mot barré</i>
cmx	actions <i>au-dessus de</i> actions <i>barré</i> (sic)
cmxi	enfin <i>suivi de</i> la connaissance parfaite <i>barré</i> (voir après)
cmxii	que <i>suivi de</i> l'œuvre d'art seule <i>barré</i>
cmxiii	dans la vie <i>addition interlinéaire</i>
cmxiv	irréalisable <i>suivi de</i> dans la vie <i>barré</i> (voir ci-avant)
cmxv	telles <i>suivi de</i> pour <i>barré</i>
cmxvi	a été <i>précédé de</i> fut <i>barré</i>
cmxvii	possible <i>suivi de</i> sentiment <i>barré</i>
cmxviii	la <i>après correction</i>
cmxix	amants <i>précédé de</i> seules faveurs <i>barré</i> (voir plus loin)
cmxx	là <i>addition interlinéaire</i>
cmxxi	mentionnées <i>au-dessus d'un mot barré</i>

cmxxii	chez <i>au-dessus de</i> dans barré
cmxxiii	2e volume précédé de deux mots barrés
cmxxiv	25 après correction
cmxxv	Anxieux » suivi de qui d'un être barré
cmxxvi	en l'occurrence <i>au-dessus de</i> plusieurs mots barrés
cmxxvii	la <i>au-dessus de</i> une barré
cmxxviii	lyrique suivi de ce que l'on nomme l'amitié barré
cmxxix	sont après correction
cmxxx	grecque suivi de est que l'am[our] barré
cmxxx1	devient] devient une anomalie avant correction
cmxxxii	inimaginable suivi de et dont le barré
cmxxxiii	nous suivi d'un mot barré
cmxxxiv	la possession physique, simulacre] le simulacre de la possession physique avant correction
cmxxxv	ses projets] sa volonté avant correction
cmxxxvi	tourmente le rêve] tourmentent le rê[ve] avant correction
cmxxxvii	une <i>au-dessus de</i> la barré
cmxxxviii	absolu suivi de dans ce système barré (voir plus loin)
cmxxxix	maintenant suivi de le barré
cmxl	avaient, suivi d'un mot entre crochets barré
cmxli	prédit suivi de pour l'année prochaine l'invasion de l'Europe barré
cmxlii	déjà addition interlinéaire
cmxliii	1941 après correction
cmxliv	pour 1942, puis pour 1943, addition marginale
cmxlv	a-t-il suivi de dit cependant [cependant addition interlinéaire], pour mettre fin aux misères du continent, a aussitôt aggravé celles-ci, ses paroles ont eu [ont eu <i>au-dessus de</i> ayant barré] pour premier effet d'aggraver les dites misères en faisant [d'aggraver — faisant <i>au-dessus de</i> de faire monter le beurre de 50 francs au kilo barré] barré
cmxlvi	tout addition interlinéaire
cmxlvii	portant <i>au-dessus de</i> faisant monter barré
cmxlviii	prix suivi de du beurre jusqu' barré
cmxlix	beurre suivi de jusqu'à barré
cml	claires précédé de deux lettres barrées
cml1	a précédé de est barré
cml2	conduite précédé de condui[te] barré (sic)
cml3	crainte précédé de deux lettres barrées
cml4	non par l'amour, mais addition interlinéaire
cml5	seraient suivi de deux mots barrés
cml6	voyant <i>au-dessus de</i> sentant barré
cml7	Un double <i>au-dessus de</i> Il faut donc le barré
cml8	amusées] amuser avant correction
cml9	amusant, suivi de Mick[ey] barré (sic)
cmlx	froid précédé de froi[d] barré (sic)
cmlx1	Jean précédé de Murat barré (sic)

cmlxii	d'elle-même <i>suivi de</i> , les jeunes sont insignifiants <i>barré (voir plus loin)</i>
cmlxiii	contrefait <i>au-dessus de</i> exprime <i>barré</i>
cmlxiv	régionalisme <i>précédé de</i> provin[cialisme ?] <i>barré</i>
cmlxv	des] les <i>avant correction</i>
cmlxvi	chevaux 8 <i>précédé de</i> 8 chevaux <i>barré (sic)</i>
cmlxvii	même <i>addition interlinéaire</i>
cmlxviii	parti pris] parti-pris <i>manuscrit</i>
cmlxix	et <i>suivi de</i> cultiver <i>barré</i>
cmlxx	sottes <i>après correction</i>
cmlxxi	Achévé <i>suivi de</i> avec Marie <i>barré (voir après)</i>
cmlxxii	<i>paragraphe suivi d'un paragraphe barré</i> : On annonce l'exécution du comte Ciano. (<i>voir plus loin</i>)
cmlxxiii	Alphonse <i>suivi de</i> de de [?] <i>barré</i>
cmlxxiv	Chacun <i>précédé de</i> On <i>barré</i>
cmlxxv	raisons] raison <i>avant correction</i>
cmlxxvi	en] à toute <i>avant correction</i>
cmlxxvii	hâte <i>suivi de</i> deux lettres <i>barrées</i>
cmlxxviii	déplore <i>précédé de</i> regrette <i>barré</i>
cmlxxix	les] des <i>avant correction</i>
cmlxxx	qui] en tant qu'elles <i>avant correction</i>
cmlxxxi	simplement <i>au-dessus de</i> seulement <i>barré</i>
cmlxxxii	invoker <i>suivi de</i> de <i>barré</i>
cmlxxxiii	camouflés, <i>suivi d'un mot barré, puis de</i> des assertions de tyran honteux qui s'énerve. Quels <i>et un mot, le tout barré</i>
cmlxxxiv	creux <i>au-dessus d'un début de mot barré</i>
cmlxxxv	réduire <i>au-dessus de</i> pousser <i>barré</i>
cmlxxxvi	Sinistres] Les sinistres <i>avant correction</i>
cmlxxxvii	fait <i>au-dessus de</i> écrit <i>barré</i>
cmlxxxviii	parce <i>suivi de</i> qu'on enviait [prenait ombrage <i>au-dessus de</i> enviait] leur indépendance <i>barré</i>
cmlxxxix	maître <i>suivi de</i> le <i>barré</i>
cmxc	n'ai pas de <i>au-dessus de</i> suis sans <i>barré</i>
cmxci	dans <i>au-dessus de</i> deux lettres <i>barrées</i>
cmxcii	affaire <i>précédé de</i> Affai[re] <i>barré (sic)</i>
cmxciii	travail <i>au-dessus de</i> mal <i>barré</i>
cmxciv	tort <i>suivi d'une parenthèse et de</i> deux lettres <i>barrées</i>
cmxcv	nous <i>précédé de</i> et <i>barré</i>
cmxcvi	à peine <i>addition interlinéaire</i>
cmxcvii	le magasin <i>au-dessus de</i> celui <i>barré</i>
cmxcviii	emploi <i>précédé de</i> office <i>barré</i>
cmxcix	m'apparaissait <i>suivi de</i> vieilli <i>barré</i>
m	Disais : <i>suivi de</i> « Maintenant <i>barré</i>
mi	et je refais – rêve <i>addition marginale</i>
mii	et une <i>au-dessus de</i> dans <i>barré</i>
miii	telle <i>après correction</i>

miv	identité <i>suivi de</i> et barré
mv	venait <i>suivi de</i> encore barré
mvi	dont <i>au-dessus de</i> que barré
mvii	tout <i>addition interlinéaire</i>
mviii	oublié <i>après correction</i>
mix	que <i>suivi de</i> noyait ça et là barré (sic)
mx	Elles <i>précédé de</i> Leurs vols barré
mx1	nous <i>précédé de</i> je l'ai barré
mx2	coffre <i>suivi de</i> monté sur deux ro[ues] barré
mx3	en <i>suivi de</i> sumombre barré
mx4	eu <i>au-dessus de</i> vu barré
mx5	touchés, <i>suivi de</i> paraît-il, barré
mx6	15 <i>précédé de</i> 15 barré (sic)
mx7	Nouveaux <i>précédé de</i> Afflux de fugitifs barré (voir après)
mx8	cibles <i>précédé de</i> objectifs barré
mx9	cessé <i>suivi de</i> que barré
mx10	sur les quartiers de l'ouest <i>addition interlinéaire</i>
mx11	25 <i>précédé de</i> 26 barré
mx12	qui <i>addition interlinéaire</i>
mx13	bonheur <i>au-dessus de</i> amour barré
mx14	fleurir <i>précédé de</i> s'ou[vrir] barré
mx15	soient <i>au-dessus de</i> sont barré
mx16	sur <i>suivi de</i> des po[ints] barré (voir après)
mx17	de <i>suivi de</i> la banlieue barré
mx18	a <i>suivi de</i> donné barré
mx19	combien <i>précédé de</i> je tremble barré (voir après)
mx20	me sens <i>au-dessus de</i> suis barré
mx21	genre <i>suivi d'un mot</i> barré
mx22	incessamment <i>précédé de</i> con[stamment] barré
mx23	ni <i>au-dessus de</i> et barré
mx24	repas <i>suivi de</i> sont interminables et ratés barré
mx25	de <i>suivi de</i> ces lieux barré
mx26	16 <i>précédé de</i> lundi 17 barré
mx27	créateur, <i>addition interlinéaire</i>
mx28	mais <i>suivi d'un mot</i> barré
mx29	et <i>suivi d'un mot</i> barré
mx1	aurait <i>suivi de</i> décliné barré
mx11	vœu <i>suivi de</i> souhait barré
mx12	Matin : <i>addition marginale</i>
mx13	la] <i>La avant correction</i>
mx14	de <i>suivi de</i> relire barré
mx15	trouve <i>suivi de</i> plus barré
mx16	elle <i>suivi de</i> ne barré
mx17	du <i>suivi de</i> quelques lettres barrées
mx18	et <i>suivi d'un mot</i> barré

mxlix	et <i>suivi de</i> qui barré
ml	de <i>suivi de</i> Crevel barré (sic)
mlj	d'années <i>suivi de</i> de vie barré
mljii	cédant <i>précédé d'un mot</i> barré
mljiii	à peu près <i>au-dessus de</i> presque barré
mljiv	La <i>au-dessus de</i> La barré (sic)
mljv	là <i>suivi de</i> nul près[age] barré (voir après)
mljvi	leur camouflage] leurs camouflages <i>avant correction</i>
mljvii	soldats <i>au-dessus de</i> homme barré
mljviii	d'amples <i>précédé de</i> de gr[os] barré
mljix	, lequel <i>après correction</i>
mljx	en <i>suivi de</i> deux lettres barrées
mljxi	pénétré <i>suivi de</i> dans la maison barré (voir après)
mljxii	terre <i>suivi de</i> dans la rue barré
mljxiii	leur <i>suivi de</i> ballade barré
mljxiv	Les <i>suivi de</i> Anglais barré
mljxv	j'avais <i>précédé de</i> je n'avais barré
mljxvi	Ouffet ! On le <i>addition après plusieurs mots</i> barrés
mljxvii	à la <i>au-dessus de</i> chez le barré
mljxviii	nos <i>suivi de</i> deux ou trois lettres barrées
mljxix	je] l'eussé-je fait <i>avant correction</i> (voir plus loin)
mljxx	navette <i>suivi de</i> jusqu[à] barré (voir plus loin)
mljxxi	femmes <i>suivi d'un mot ou d'une partie de mot</i> barré
mljxxii	combats <i>suivi d'un mot</i> barré
mljxxiii	Or <i>précédé de</i> Mais barré
mljxxiv	baiser <i>suivi de</i> à barré
mljxxv	Ce soir, <i>addition marginale</i>
mljxxvi	déjà dénazifié, <i>addition interlinéaire</i>
mljxxvii	émissions <i>suivi de</i> mais déjà dén[azifié] barré (voir ci-avant)
mljxxviii	chez le fossoyeur, <i>addition interlinéaire</i>
mljxxix	leurs <i>suivi de</i> émit barré
mljxxx	Londres <i>précédé de</i> on cite barré
mljxxxi	Pierre Bourdan <i>précédé de</i> Pierre Bourdan barré (sic)
mljxxxii	retrouva <i>précédé de</i> était si barré
mljxxxiii	de nouveau <i>addition interlinéaire</i>
mljxxxiv	d'Esneux <i>précédé d'Esneux !</i>) barré (sic)
mljxxxv	des émissions <i>addition interlinéaire</i>
mljxxxvi	poste <i>suivi de</i> émetteur barré
mljxxxvii	Phrase <i>précédée de</i> la même phrase barrée.
mljxxxviii	empêcher <i>précédé de</i> empêcher de penser que des terres beaucoup plus nobles de l'Europe, en Italie et en France [me demander par quelle méchanceté du so[rt] <i>au-dessus du début de cette phrase</i>] barré (voir après)
mljxxxix	autrefois <i>précédé de</i> aujourd'hui barré
mljxc	montrent <i>précédé de</i> désignent barré
mljxci	réjouissons <i>précédé de</i> réjouissons barré

mxcii	plaignons précédé de alar[m]o[ns] barré
mxci	Allemands suivi de et attiré ain[si] barré (voir plus loin)
mxci	terrible suivi de repré[sai]lle] barré (voir après)
mxcv	en précédé de pour barré
mxv	une réaction] les réactions barré
mxvii	représailles précédé de deux lettres barrées
mxviii	La précédé de Le silence a barré (voir plus loin)
mxix	emportant suivi de d[es] barré
mc	les précédé de des barré
mc	et suivi de par en addition interlinéaire barré
mcii	le long de addition interlinéaire
mciii	son suivi de la barré
mciv	en majorité addition interlinéaire
mcv	8 précédé de 21 barré
mcvi	argent précédé de quelques lettres barrées
mcvii	écrit addition interlinéaire
mcviii	survenu suivi de entre barré
mcix	qui suivi de ne soit pas dérisoire barré
mcx	tant soit au-dessus de quelque barré
mcxi	sérénité précédé de gravité barré
mcxii	flattant précédé d'un mot barré
mcxiii	Débat suivi de sans barré (voir après)
mcxiv	de répété et barré
mcxv	Bain] Bains avant correction
mcxvi	les suivi de instructions données par l'autorité barré
mcxvii	mais suivi de qui ne [+ quelques lettres] causent cette fois barré
mcxviii	Hamoir précédé d'une majuscule barrée
mcxix	accomplie précédé d'un mot barré
mcxx	au village addition interlinéaire
mcxxi	les suivi de communiqués barré
mcxxii	suit une phrase barrée : La lecture des divers communiqués bruxellois
mcxxiii	Les suivi de Américains barré
mcxxiv	on suivi de avait barré
mcxxv	certaines suivi de auraient barré (voir après)
mcxxvi	auraient suivi d'un mot barré
mcxxvii	pont après correction
mcxxviii	que suivi de dans l'esprit barré
mcxxix	suit une phrase barrée : On l'annonçait ce matin de Nancy
mcxxx	et, suivi de aux dernières puis en interligne de selon barré
mcxxxi	Catastrophe au-dessus de Perspective barré
mcxxxii	slogans au-dessus de slogans barré (sic)
mcxxxiii	les suivi de deux lettres barrées
mcxxxiv	la précédé de la barré (sic)
mcxxxv	par précédé d'une ou deux lettres barrées
mcxxxvi	derniers suivi de plus sûrs d'eux-mêmes barré

mcxxxvii	la <i>suivi de hauteur barré (voir après)</i>
mcxxxviii	vers le sud, <i>addition interlinéaire</i>
mcxxxix	impression <i>au-dessus de illusion barré</i>
mcxl	de la pensée <i>addition interlinéaire</i>
mcxli	serait <i>précédé de est barré</i>
mcxlii	s'enfuir <i>au-dessus de partir barré</i>
mcxliii	nous <i>suivi d'une ou deux lettres barrées</i>
mcxliv	de <i>suivi de Bo[mans] barré (voir plus loin)</i>
mcxlv	qui <i>suivi de est barré</i>
mcxlvi	auteurs <i>précédé de membres barré</i>
mcxlvii	le <i>précédé de son barré</i>
mcxlviii	le chat <i>au-dessus de les poules barré (voir ci-avant)</i>
mcxlix	de <i>précédé de en barré</i>
mcl	le <i>précédé de le ou la barré</i>
mcli	déloge <i>au-dessus de déménagement barré</i>
mclii	assumant <i>précédé de les dé[ménageant ?] barré</i>
mcliii	que <i>suivi de Colle barré (voir après)</i>
mcliv	et <i>suivi d'une ou deux lettres barrées</i>
mclv	non <i>précédé de p[as ?] barré</i>
mclvi	gai <i>précédé de heureux e[t ?] barré</i>
mclvii	faudra <i>suivi de quel[que] barré (voir après)</i>
mclviii	Dîné <i>précédé de Dîner barré</i>
mclix	il <i>au-dessus de on barré</i>
mclx	été (ajouté ?) <i>au-dessus de semblé barré</i>
mclxi	et <i>suivi de lui offrons barré</i>
mclxii	Il <i>suivi d'une lettre barrée</i>
mclxiii	Zachari <i>corrigé et retranscrit en regard</i>
mclxiv	fruits <i>suivi d'un mot ou d'une partie de mot barré</i>
mclxv	allemand <i>après correction</i>
mclxvi	Trooz <i>précédé deux fois du même nom barré</i>
mclxvii	crimes, <i>suivi de ils craignent le sort barré (voir plus loin)</i>
mclxviii	bel <i>au-dessus de grand barré</i>
mclxix	était <i>au-dessus de est barré</i>
mclxx	Il <i>suivi d'une lettre barrée</i>
mclxxi	Vendredi <i>précédé de Sa[medi] barré et suivi de 16 barré</i>
mclxxii	Aujourd'hui <i>précédé de No[ouvelle] barré (voir après)</i>
mclxxiii	d'autres <i>suivi de choses barré</i>
mclxxiv	vain <i>suivi de de barré</i>
mclxxv	La <i>suivi de Belgique barré (voir après)</i>
mclxxvi	seule <i>addition interlinéaire</i>
mclxxvii	préoccupations <i>suivi de des survivan[ts] barré (voir après)</i>
mclxxviii	qu'une <i>au-dessus de que la barré</i>
mclxxix	dispositions, <i>suivi de je parviens à ne pas insister barré (sic, voir après)</i>
mclxxx	de <i>précédé d'un d barré</i>
mclxxxi	de <i>suivi de formation militaire barré</i>

mclxxii	Les] Ce sont les <i>avant correction</i>
mclxxiii	guerre <i>suivi de</i> qui sont les plus pré[cieux] <i>barré (voir plus loin)</i>
mclxxiv	la <i>ajouté, suivi de</i> celui <i>barré</i>
mclxxv	l'oppression <i>au-dessus de</i> la guerre, <i>barré</i>
mclxxvi	Avec <i>précédé de</i> Elle <i>barré</i>
mclxxvii	Sottens <i>au-dessus de</i> Sottens <i>barré (sic)</i>
mclxxviii	veut <i>après correction</i>
mclxxx	A.B. <i>suivi de</i> (« armée blanche ») <i>barré (sic)</i>
mcxc	actuellement <i>addition interlinéaire</i>
mcxci	faute <i>précédé de</i> les a <i>barré</i>
mcxcii	tout] tous <i>avant correction</i>
mcxciii	sans ordre et le <i>au-dessus de</i> le <i>barré</i>
mcxciv	retraite <i>suivi de</i> par des <i>barré (sic)</i>
mcxcv	généralement <i>au-dessus de</i> toujours <i>barré</i>
mcxcvi	C'est <i>précédé de</i> Des cha[mpignons] <i>barré (voir après)</i>
mcxcvii	Des <i>suivi de</i> deux lettres <i>barrées</i>
mcxcviii	Allemands tourne à l'idée fixe.) <i>ajouté en regard</i>
mcxcix	venons <i>au-dessus de</i> risquons <i>barré</i>
mcc	risquer <i>addition interlinéaire</i>
mcci	libérer <i>addition interlinéaire</i>
mccii	avec des conditions <i>au-dessus de</i> dans des <i>barré</i>
mcciii	Dans <i>précédé d'un mot</i> <i>barré</i>
mcciv	cet] ces <i>avant correction</i>
mccv	un] on <i>avant correction</i>
mccvi	les <i>après correction</i>
mccvii	qu'il faisait <i>addition en regard</i>
mccviii	ne serait] n'est <i>avant correction</i>
mccix	même air – me dit-on <i>addition en regard</i>
mccx	brutal <i>précédé de</i> sénile <i>barré</i>
mccxi	emploie <i>précédé de</i> emploient <i>barré</i>
mccxii	retour, <i>suivi de</i> coup de sonnette : c'est Paul. <i>Barré (voir plus loin)</i>
mccxiii	on <i>suivi de</i> deux lettres <i>barrées</i>
mccxiv	sombres <i>au-dessus d'un mot</i> <i>barré</i>
mccxv	On en <i>au-dessus de</i> pour les <i>barré</i>
mccxvi	cœur <i>suivi d'une lettre</i> <i>barrée</i>
mccxvii	les <i>précédé de</i> leurs <i>barré</i>
mccxviii	ont] a <i>avant correction</i>
mccxix	l'esclavage <i>suivi de</i> aux <i>barré (voir plus loin)</i>
mccxx	le <i>précédé de</i> manque <i>barré</i>
mccxxi	œil <i>précédé de</i> regard <i>barré</i>
mccxxii	pour <i>précédé de</i> avant de <i>barré</i>
mccxxiii	à <i>suivi d'une lettre</i> <i>barrée</i>
mccxxiv	du moins <i>addition interlinéaire</i>
mccxxv	éclaircir <i>précédé de</i> éclairer <i>barré</i>
mccxxvi	radio <i>suivi d'un mot</i> <i>barré</i>

mccxxvii	Allemands <i>suivi de</i> Leur impression. J'imagine leur impression. <i>barré</i>
mccxxviii	en naissant <i>au-dessus de</i> dater <i>de</i>
mccxxix	manifeste <i>suivi de</i> surtout à <i>barré</i> (<i>voir après</i>)
mccxxx	pas <i>suivi de</i> exclusivem[ent] <i>barré</i>
mccxxxi	peut <i>addition interlinéaire</i>
mccxxxii	qui <i>suivi d'un mot barré</i>
mccxxxiii	grégarisme <i>précédé de</i> esprit <i>barré</i>
mccxxxiv	profonde <i>addition interlinéaire</i>
mccxxxv	leur <i>précédé de</i> ne leur <i>barré</i>
mccxxxvi	tués, <i>au-dessus de</i> morts <i>barré</i>
mccxxxvii	enfin <i>addition interlinéaire</i>
mccxxxviii	de <i>précédé de</i> de <i>barré</i>
mccxxxix	vers <i>après correction</i>
mccxl	un sursaut] une sorte <i>avant correction</i>
mccxli	d'ailleurs <i>suivi de</i> parf[aitement ?] <i>barré</i>
mccxlii	les] des <i>avant correction</i>
mccxliii	Même tendance – Zweig.) <i>addition en regard</i>
mccxliv	cette <i>précédé de</i> le mot <i>barré</i>
mccxlv	quoique plus enveloppé, <i>addition en regard</i>
mccxlv	le] la <i>avant correction</i>
mccxlvii	plaidoyer pour <i>au-dessus de</i> défense de <i>barré</i>
mccxlviii	allemande <i>suivi de</i> toute <i>barré</i>
mccxlix	entrepris <i>au-dessus de</i> contre Gide, pourtant si mesuré <i>barré</i>
mccl	que <i>suivi de</i> je parle <i>barré</i>
mccli	réchauffe <i>au-dessus de</i> change <i>barré</i>
mcclii	demi-heure <i>suivi de</i> Après quoi, oubliant son désir de rentrer <i>barré</i>
mccliii	notre <i>précédé d'un mot barré</i>
mccliv	en pareil cas, <i>addition interlinéaire</i>
mcclv	Je <i>suivi de</i> puis dire q[ue] <i>barré</i>
mcclvi	devant le guichet après parviennent (<i>voir plus loin</i>) <i>avant correction</i>
mcclvii	un <i>suivi de</i> admirable et <i>barré</i>
mcclviii	Plus <i>précédé d'une lettre barrée</i>
mcclix	déposer <i>suivi de</i> à entrer <i>barré</i> (<i>voir plus loin</i>)
mcclx	que <i>précédé de</i> qu'il me <i>barré</i>
mcclxi	trop <i>suivi de</i> Comme je <i>barré</i> (<i>voir plus loin</i>)
mcclxii	Ma voix <i>au-dessus de</i> La voix <i>barré</i>
mcclxiii	ma volonté <i>addition interlinéaire</i>
mcclxiv	déchaîne <i>précédé de</i> déchaîne <i>barré</i> (<i>sic</i>)
mcclxv	Non pourtant sans achever de <i>au-dessus de</i> Pourtant, j'achève de <i>barré</i>
mcclxvi	Enfin <i>au-dessus de</i> Puis <i>barré</i>
mcclxvii	Trop tard. De] De <i>avant correction</i>
mcclxviii),] et <i>avant correction</i>
mcclxix	était <i>précédé de</i> est p[révu] <i>barré</i>
mcclxx	pays <i>suivi d'un mot ou d'une partie de mot barré</i>
mcclxxi	Les <i>suivi de</i> quelques lettres <i>barrées</i>

mcclxxii	citadins <i>suivi de</i> ne deman[deraient] <i>barré (voir plus loin)</i>
mcclxxiii	La <i>précédé de</i> Ils cré[?] <i>barré</i>
mcclxxiv	et <i>addition interlinéaire</i>
mcclxxv	prudente <i>au-dessus de</i> habile <i>barré</i>
mcclxxvi	:] (<i>avant correction</i>
mcclxxvii	Bor <i>précédé de</i> Bo <i>barré (sic)</i>
mcclxxviii	dernières <i>suivi de</i> munitions <i>barré</i>
mcclxxix	que <i>suivi de</i> celui de <i>barré</i>
mcclxxx	signale <i>au-dessus de</i> annonce <i>barré</i>
mcclxxxi	un fait <i>au-dessus de</i> une nouvelle <i>barré</i>
mcclxxxii	sont <i>au-dessus de</i> est <i>barré</i>
mcclxxxiii	mot <i>précédé de</i> propos <i>barré</i>
mcclxxxiv	Bénard <i>suivi de</i> rapporté [que en <i>addition interlinéaire</i>] à la radio vient de <i>barré</i>
mcclxxxv	à Liège <i>addition interlinéaire</i>
mcclxxxvi	placés, <i>suivi d'une lettre barrée</i>
mcclxxxvii	est <i>au-dessus de</i> était <i>barré</i>
mcclxxxviii	lui-même <i>suivi de</i> soumis à l'occupant s'étant placé sous la <i>barré</i>
mcclxxxix	à <i>suivi d'un mot barré</i>
mccxc	mais <i>suivi de</i> ne <i>barré</i>
mccxci	il <i>précédé de</i> le bruit é[était ?] <i>barré</i>
mccxcii	Paradis <i>suivi de</i> deux mots <i>barré</i> et de de chez bon papa <i>barré</i>
mccxciii	consommaient <i>au-dessus de</i> consomment <i>barré</i>
mccxciv	discours <i>suivi de</i> qui <i>barré</i>
mccxcv	Gérard <i>suivi de</i> a placé son argent d[ans] <i>barré (voir plus loin)</i>
mccxcvi	et] , <i>avant correction</i>
mccxcvii	relations <i>suivi de</i> Comme je causais avec tante An[na] <i>barré</i>
mccxcviii	et] , <i>avant correction</i>
mccxcix	de <i>suivi d'un mot barré</i>
mccc	rapport <i>au-dessus de</i> article <i>barré</i>
mccci	que peut offrir <i>en dessous de</i> de <i>barré</i>
mcccii	qui <i>suivi d'un mot barré</i>
mccciii	en <i>suivi d'un mot barré</i>
mccciv	Je <i>précédé D'une barré</i>
mcccv	racheter <i>au-dessus de</i> sauver <i>barré</i>
mcccvi	une <i>suivi de</i> deux lettres <i>barrées</i>
mcccvii	à propos <i>précédé de</i> cette phrase <i>barré (voir plus loin)</i>
mcccviii	moi, <i>suivi de</i> je <i>barré</i>
mcccix	je serais] j'aurais é[crit ?] <i>avant correction</i>
mcccx	de ce <i>au-dessus de</i> du <i>barré</i>
mcccxi	fixer <i>suivi de</i> au <i>barré</i>
mcccxii	ma <i>précédé de</i> la <i>barré</i>
mcccxiii	toilette <i>suivi de</i> le ménage <i>barré</i>
mcccxiv	la corvée des cigarettes, <i>addition interlinéaire</i>
mcccxv	pensées, <i>suivi de</i> souvenirs <i>barré (voir après)</i>
mcccxvi	que, <i>suivi de</i> l'impression <i>barré (voir plus loin)</i>

mcccxvii	toi, <i>suivi de</i> tu auras un rôle tout désigné <i>barré</i>
mcccxviii	admirablement <i>suivi de</i> l'opinion <i>barré</i>
mcccxix	parmi <i>suivi de</i> tous <i>barré</i>
mcccxx	(Lui-même était] Il était lui-même <i>avant correction</i>
mcccxxi	au <i>précédé de</i> que <i>barré</i>
mcccxxii	est <i>suivi d'un mot barré</i>
mcccxxiii	idées <i>suivi de</i> dont <i>barré (voir plus loin)</i>
mcccxxiv	urinaient <i>suivi de</i> sur lui <i>barré</i>
mcccxxv	réactionnaire, <i>suivi de</i> catholique inquisitorial <i>barré</i>
mcccxxvi	capital <i>au-dessus de</i> essentiel <i>barré</i>
mcccxxvii	à notre égard <i>addition interlinéaire</i>
mcccxxviii	était <i>au-dessus de</i> est <i>barré</i>
mcccxxix	et <i>suivi de</i> ne les ont ensuite <i>barré</i>
mcccxxx	l'État belge, <i>ajouté en regard</i>
mcccxxxi	Sa phobie de la France l'égaré <i>ajouté en regard</i>
mcccxxxii	faut <i>suivi de</i> aller <i>barré</i>
mcccxxxiii	libérés <i>suivi de</i> veulent <i>barré</i>
mcccxxxiv	botté, <i>suivi de</i> sûr de lui <i>barré</i>
mcccxxxv	exactement <i>suivi de</i> là <i>barré</i>
mcccxxxvi	j'ai <i>suivi de</i> su qu'il était <i>barré</i>
mcccxxxvii	que je <i>au-dessus de</i> je ne <i>barré</i>
mcccxxxviii	sache, <i>suivi de</i> rien que <i>et quelques mots barrés</i>
mcccxxxix	sauf <i>suivi de</i> quelqu[es] <i>barré</i>
mcccxl	Beaufays <i>précédé de</i> Beaufays <i>barré (sic)</i>
mcccxli	Certes <i>précédé de</i> Gaspard vient d[e] <i>barré (voir plus loin)</i>
mcccxlii	à <i>précédé de</i> des <i>barré (voir plus loin)</i>
mcccxliii	plus <i>suivi de</i> haïssable que jamais cette [?] étouffante que jamais <i>barré (voir après)</i>
mcccxliv	nous <i>après correction</i>
mcccxlv	venir <i>suivi de</i> quelque temps <i>barré</i>
mcccxlvi	improviser, <i>suivi de</i> de la fatigue de Marie que je j'aurais à prévoir, etc., <i>barré</i>
mcccxlvii	risquerais <i>suivi d'un mot barré</i>
mcccxlviii	que <i>suivi de</i> moi <i>barré</i>
mcccxliv	place <i>précédé de</i> place <i>barré</i>
mccccl	me pesait] m'ennuyait <i>avant correction</i>
mccccli	Pour <i>précédé de</i> J[e] <i>barré</i>
mccccli	j'ai <i>précédé de</i> et ne m'est pas d'un pratique d'ailleurs, il, j'ai [eu <i>addition interlinéaire</i>] peu d'occasion de le pratiquer <i>barré</i>
mccccli	présente <i>suivi d'un mot barré</i>
mccccliv	me <i>précédé de</i> je <i>barré</i>
mcccclv	les <i>suivi de</i> deux lettres <i>barrées</i>
mcccclvi	et <i>suivi de</i> ce sont deux choses <i>barré</i>
mcccclvii	faussé <i>suivi de</i> mes acti[ons] <i>barré (voir après)</i>
mcccclviii	fait <i>suivi de</i> voyagé <i>barré</i>
mcccclix	comme <i>suivi d'un mot barré</i>

mccclx	aveugle <i>suivi de</i> qui file dans le ciel, avec <i>barré</i>
mccclxi	la <i>suivi d'un mot barré</i>
mccclxii	<i>cette phrase est ajoutée en partie entre les lignes en partie en regard et suivie d'une phrase barrée</i> : Rhume accablant et profond [profond <i>au-dessus d'un mot barré</i>] mécontentement de moi-même. (<i>voir après</i>).
mccclxiii	Berck <i>précédé de</i> Berck <i>barré (sic)</i>
mccclxiv	arrêté <i>suivi de deux mots barrés</i>
mccclxv	été <i>suivi de</i> sur mon <i>barré</i>
mccclxvi	victime <i>suivi de de barré</i>
mccclxvii	de ma part <i>addition interlinéaire</i>
mccclxviii	anciens <i>addition interlinéaire</i>
mccclxix	malgré <i>précédé d'un mot barré</i>
mccclxx	rappelé <i>précédé de dit barré</i>
mccclxxi	convaincu – s'abstenir <i>addition en regard (le début de la phrase étant sans doute ajoutée)</i>
mccclxxii	écrit] écrite <i>avant correction</i>
mccclxxiii	poète <i>précédé de poète barré (sic)</i>
mccclxxiv	la <i>précédé de y barré</i>
mccclxxv	vivons <i>suivi de très seuls barré</i>
mccclxxvi	Il] Ils <i>avant correction</i>
mccclxxvii	sentiment <i>suivi de que barré</i>
mccclxxviii	que <i>suivi de</i> l'objet de leurs désirs, ici, n'est pas dédaigné <i>barré</i>
mccclxxix	et] en <i>avant correction</i>
mccclxxx	aient <i>précédé de ait barré</i>
mccclxxxi	relâché <i>au-dessus de vulgarisé barré</i>
mccclxxxii	dont <i>précédé de deux lettres barrées</i>
mccclxxxiii	à <i>suivi de</i> Escande <i>barré (voir après)</i>
mccclxxxiv	a <i>précédé de la barré</i>
mccclxxxv	crains <i>suivi de avoir écrit barré</i>
mccclxxxvi	justifiées] justifiés <i>avant correction</i>
mccclxxxvii	de] d'être <i>avant correction</i>
mccclxxxviii	poèmes <i>suivi de</i> à l'occasion de l'anniversaire <i>barré (voir plus loin)</i>
mccclxxxix	aussi <i>addition interlinéaire</i>
mcccxc	écoute <i>au-dessus de entends barré</i>
mcccxc	et <i>suivi de</i> quand <i>barré</i>
mcccxcii	villes <i>suivi de</i> dont le [?] <i>barré</i>
mcccxciii	la lutte inutile <i>addition interlinéaire</i>
mcccxciv	une <i>suivi de</i> rage <i>barré (voir après)</i>
mcccxcv	<i>suit un paragraphe daté du 12 entièrement barré</i> : Article de V. Bohet, en date du 5 novembre dans <i>Liberté</i> , hebdomadaire organe communiste feuille communiste qui paraît à Liège feuille communiste paraissant à Liège le dimanche, sans doute parce que les quotidiens, dont le <i>Drapeau rouge</i> ne p[?] (<i>voir plus loin</i>)
mcccxcvi	bien <i>addition interlinéaire</i>
mcccxcvii	sachant <i>après correction</i>

mcccxcviii	russe, <i>suivi de deux mots barrés</i>
mcccxcix	<i>phrase ajoutée en regard</i>
mcd	n' <i>addition interlinéaire</i>
mcdi	Bohet <i>suivi de profess[eur] barré</i>
mcdii	connaisseur <i>suivi de des hommes barré</i>
mcdiii	Trois des fils] Les fils <i>avant correction</i>
mcdiv	(catholique] – catholique <i>avant correction</i>
mcdv	guerre,] guerre) <i>avant correction</i>
mcdvi	(avec Gogo). <i>addition marginale</i>
mcdvii	et <i>précédé d'un mot barré</i>
mcdviii	ces <i>suivi de jeunes barré</i>
mcdix	tièdes <i>suivi de est barré</i>
mcdx	absolue <i>suivi de aux press[?] barré</i>
mcdxi	de <i>suivi de jocisme barré (sic)</i>
mcdxii	et <i>suivi de d'opposer ainsi barré</i>
mcdxiii	puisque <i>suivi de le barré</i>
mcdxiv	<i>suit une phrase barrée</i> : Gide II ressort d'un passage de Gide
mcdxv	Les deux <i>précédé de Deux barré</i>
mcdxvi	jusqu' <i>addition interlinéaire</i>
mcdxvii	volantes <i>suivi de qui survolent la vallée barré</i>
mcdxviii	camionneurs <i>suivi de ne veulent pas barré</i>
mcdxix	partout <i>suivi de et peut-être sans doute même barré</i>
mcdxx	sinon <i>addition interlinéaire</i>
mcdxxi	mais <i>suivi d'un mot barré</i>
mcdxxii	Harald <i>précédé de Harald barré (sic)</i>
mcdxxiii	le bylbergia renversé et <i>addition en regard</i>
mcdxxiv	s'éclairaient <i>suivi de crûment barré (voir après)</i>
mcdxxv	ensemble <i>suivi de comme quand ce n'était barré</i>
mcdxxvi	<i>phrase ajoutée en regard</i>
mcdxxvii	eux <i>précédé d'un mot barré</i>
mcdxxviii	Harald <i>précédé de Harald barré (resic)</i>
mcdxxix	<i>suit le début du paragraphe suivant barré</i> : Hollange, le plom[bier]
mcdxxx	État de <i>précédé de État de barré (sic)</i>
mcdxxxi	devant <i>précédé d'un mot barré</i>
mcdxxxii	possède <i>suivi de d'ailleurs barré</i>
mcdxxxiii	mais <i>suivi de refuse la barré</i>
mcdxxxiv	or, <i>au-dessus de le barré</i>
mcdxxxv	commissaire <i>suivi d'un trait d'union et d'un mot illisible</i>
mcdxxxvi	vient <i>précédé de de barré</i>
mcdxxxvii	les <i>suivi de vitres barré</i>
mcdxxxviii	leur <i>précédé de deux lettres barrées</i>
mcdxxxix	seule <i>suivi de deux lettres barrées</i>
mcdxl	un peu <i>au-dessus d'un mot barré</i>
mcdxli	se tait <i>addition interlinéaire</i>
mcdxlii	De <i>précédé d'une lettre barrée</i>

mcdxliii	jour et nuit <i>addition interlinéaire</i>
mcdxliv	venu <i>suivi de déco[ré] barré et au-dessus de décoré barré</i>
mcdxlv	décorer <i>addition interlinéaire</i>
mcdxlvi	de poste <i>addition interlinéaire</i>
mcdxlvii	largement <i>addition interlinéaire</i>
mcdxlviii	échouer <i>après correction</i>
mcdxlx	Fraiture <i>précédé deux fois de Fraiture barré (sic)</i>
mcdli	une <i>précédé de deux barré</i>
mcdlii	recherches <i>suivi de et tentatives inutiles barré (voir plus loin)</i>
mcdliii	Nous <i>précédé de Atten[te] barré (voir plus loin)</i>
mcdliiii	Daxhelet <i>précédé de Destexh[e] barré</i>
mcdliiv	batterie, <i>suivi de puis on constate barré (voir plus loin)</i>
mcdliv	eût <i>suivi d'un mot barré</i>
mcdlvi	effet <i>précédé de effet barré (sic)</i>
mcdlvii	moteur <i>suivi de se cale barré (voir plus loin)</i>
mcdlviii	attendent <i>précédé de attenden[t] barré</i>
mcdlix	arrivera <i>suivi de quelque barré (voir après)</i>
mcdlx	Esneux <i>précédé de Esneu[x] barré (sic)</i>
mcdlxi	son <i>après correction</i>
mcdlxii	et <i>suivi de y allume son é[?] barré</i>
mcdlxiii	Herstal <i>suivi de une peinture d'horreur barré</i>
mcdlxiv	nouvelle <i>suivi de d'une entrevue barré (voir après)</i>
mcdlxv	passé <i>au-dessus de venu barré</i>
mcdlxvi	venir <i>précédé d'un mot barré</i>
mcdlxvii	moindre <i>suivi d'un mot barré</i>
mcdlxviii	à <i>après correction</i>
mcdlxix	La <i>après correction</i>
mcdlxx	française <i>suivi de deux mots barrés</i>
mcdlxxi	et <i>suivi de pas barré</i>
mcdlxxii	et <i>suivi de les Alle[mands] barré</i>
mcdlxxiii	retour <i>précédé de venu barré</i>
mcdlxxiv	émotion <i>suivi de pour nous barré</i>
mcdlxxv	animation <i>suivi de dans le ciel barré</i>
mcdlxxvi	ciel <i>suivi de deux lettres barrées</i>
mcdlxxvii	parle <i>suivi d'un mot barré</i>
mcdlxxviii	l'aménagement <i>en dessous de le rangement barré</i>
mcdlxxix	Modzar] Modzart <i>avant correction</i>
mcdlxxx	si <i>précédé d'un mot barré : quand [?]</i>
mcdlxxxi	consigne <i>au-dessus de note barré</i>
mcdlxxxii	c'est <i>précédé de voilà barré</i>
mcdlxxxiii	compléter <i>précédé de achev[er] barré</i>
mcdlxxxiv	du reste <i>précédé de du reste barré (sic)</i>
mcdlxxxv	de] d'une fa[mille] <i>avant correction (voir plus loin)</i>
mcdlxxxvi	le <i>suivi de Ca[pitaine] barré</i>
mcdlxxxvii	regagner <i>addition interlinéaire</i>

mcclxxxviii	premier <i>suivi d'un mot barré et de combat barré</i>
mcclxxxix	exerçant <i>au-dessus d'un mot barré</i>
mcclxc	perdu <i>suivi de en épan[ouissement] barré (voir après)</i>
mcclxci	nature <i>suivi de (mutandis barré (voir après)</i>
mcclxcii	qui <i>suivi de rendent possibles barré</i>
mcclxciii	inavouée <i>précédé d'un mot barré</i>
mcclxciv	chef-d'œuvre <i>suivi d'une lettre barrée</i>
mcclxcv	pour s'entendre <i>addition interlinéaire</i>
mcclxcvi	Howard <i>précédé de Howard barré (sic)</i>
mcclxcvii	résulte <i>au-dessus d'un mot barré</i>
mcclxcviii	peuvent <i>suivi de se trouvent à se barré</i>
mcclxcix	agrément <i>suivi d'un être barré (voir plus loin)</i>
md	par <i>suivi d'une ou deux lettres barrées</i>
mdi	J'éprouve <i>suivi de naturellement barré</i>
mdii	de <i>suivi de réel barré</i>
mdiii	se <i>suivi de dérobent barré (voir plus loin)</i>
mdiv	atteindre <i>addition interlinéaire</i>
mdv	d'eux <i>suivi de bien autre chose et bien plus barré</i>
mdvi	ont] n'ont pas <i>avant correction</i>
mdvii	ainsi <i>au-dessus de aussi barré</i>
mdviii	la <i>suivi de vérité ni l'hor[eur] barré (voir après)</i>
mdix	La <i>précédé de Probablement barré (voir plus loin)</i>
mdx	détails <i>suivi de parmi d'autres barré</i>
mdxi	à <i>addition interlinéaire</i>
mdxii	supplément <i>suivi d'une lettre barrée</i>
mdxiii	de <i>addition interlinéaire</i>
mdxiv	chercher <i>au-dessus de demander barré</i>
mdxv	et <i>après correction</i>
mdxvi	tirés <i>précédé de à peine barré (voir après)</i>
mdxvii	à peine <i>suivi de leur barré (voir plus loin)</i>
mdxviii	vaudra <i>au-dessus de vaudront barré</i>
mdxix	l'homosexualité <i>suivi de était l'objet barré</i>
mdxx	Camille <i>suivi de Caganus barré</i>
mdxxi	énormes <i>au-dessus de énormes barré (sic)</i>
mdxxii	atomique <i>suivi de s'est barré</i>
mdxxiii	dépêche <i>suivi de Reut[er] barré (sic)</i>
mdxxiv	perd <i>suivi de beaucoup barré</i>
mdxxv	progresses <i>au-dessus d'un mot barré</i>
mdxxvi	Parmi] Parmis <i>avant correction</i>
mdxxvii	Après <i>précédé de Séjour barré (voir après)</i>
mdxxviii	bavardage <i>au-dessus de reportage barré</i>
mdxxix	conspirateur <i>au-dessus d'un mot barré</i>
mdxxx	et <i>ajouté et suivi de deux lettres barrées</i>
mdxxxi	Robert <i>précédé d'un mot barré</i>
mdxxxii	Nous <i>précédé d'un mot barré</i>

mdxxxiii	encore <i>suivi de</i> reçu ni vitres ni matériaux de réparations <i>barré</i>
mdxxxiv	vents <i>suivi d'un point et de</i> Aucune importance <i>barré (voir plus loin)</i>
mdxxxv	Loup. <i>suivi de</i> Quant aux américains <i>barré</i>
mdxxxvi	fond,] fond et <i>avant correction</i>
mdxxxvii	Curtius <i>suivi de</i> ne <i>barré</i>
mdxxxviii	ces <i>précédé de</i> les <i>barré</i>
mdxxxix	phrase <i>ajoutée en regard</i>
mdxl	c'est <i>suivi de</i> Gide qui <i>barré (sic)</i>
mdxli	ainsi le <i>suivi de</i> vîmes-nous encore en 40 [en 40 <i>addition interlinéaire</i>] recevoir à Cabris [<i>un mot illisible</i>] d'autres de ses acolytes [<i>plusieurs mots illisibles</i>] <i>barré</i>
mdxlii	40 <i>suivi de</i> à Cabris <i>barré</i>
mdxliiii	vîmes-nous – Messugière. <i>addition en regard</i>
mdxliv	seul <i>suivi de</i> titre à tant de faveurs <i>barré (voir plus loin)</i>
mdxlv	surpassent <i>au-dessus de</i> dépassent <i>barré</i>
mdxlvi	de <i>suivi de</i> ses élèves actuels <i>barré (voir après)</i>
mdxlvii	<i>paragraphe ajouté en regard</i>
mdxlviii	ou syndicale <i>addition interlinéaire</i>
mdxlx	littérature <i>suivi de</i> à l'é[<i>tat</i>] <i>barré</i>
mdli	<i>suit une coupure de presse</i>
mdlii	déclarait <i>précédé de</i> appelait <i>barré</i>
mdliii	momentanément <i>addition interlinéaire</i>
mdliiii	une <i>suivi de</i> machine <i>barré</i>
mdliv	policiers <i>suivi de</i> se font <i>barré (voir après)</i>
mdlv	par <i>suivi de</i> public <i>barré</i>
mdlvi	désapprouveraient-ils <i>au-dessus de</i> réprimeraient-ils ces embûches policières <i>barré</i>
mdlvii	Qui <i>suivi de</i> passent pour immorales <i>barré</i>
mdlviii	la <i>suivi de</i> plus honnie <i>barré (sic)</i>
mdlix	d'une <i>suivi de</i> conjuration <i>barré</i>
mdlx	Croyance <i>précédé de</i> Cette croyance es[<i>t</i>] <i>barré</i>
mdlxi	prêter <i>suivi de</i> de / des intentions <i>barré</i>
mdlxii	enfin <i>suivi de</i> deux mots <i>barrés</i>
mdlxiii	un <i>suivi de</i> univers <i>barré</i>
mdlxiv	celles-ci <i>suivi de</i> n'ont <i>barré</i>
mdlxv	dès <i>après correction</i>
mdlxvi	cendres <i>suivi de</i> (Pierre Froidebise à l'orgue) <i>barré (voir plus loin)</i>
mdlxvii	aprêt, <i>suivi de</i> de cœur à cœur <i>barré</i>
mdlxviii	employer <i>précédé de</i> appliquer <i>barré</i>
mdlxix	des <i>ajouté et précédé de</i> les <i>barré</i>
mdlxx	recettes <i>suivi de</i> son éloquence <i>barré</i>
mdlxxi	et <i>suivi de</i> la f[?] <i>barré</i>
mdlxxii	mais <i>suivi de</i> ainsi <i>barré (voir plus loin)</i>
mdlxxiii	considérer <i>suivi de</i> d'un œil plus amer la vanité des choses) <i>barré</i>
mdlxxiv	la <i>suivi de</i> notice que voici <i>barré</i>

mdlxxv	<i>suit une coupure de presse</i>
mdlxxvi	<i>où ajouté et suivi de que barré</i>
mdlxxvii	<i>qu'il] où il avant correction</i>
mdlxxviii	<i>effet précédé de effet barré (sic)</i>
mdlxxix	<i>sirocco] scirocco manuscrit (sic)</i>
mdlxxx	<i>vides additions interlinéaires</i>
mdlxxxi	<i>vrai suivi de cent[re] barré</i>
mdlxxxii	<i>pareillement suivi de accumulés sur barré</i>
mdlxxxiii	<i>Merceria précédé de Merceria barré (sic)</i>
mdlxxxiv	<i>les suivi de bras barré</i>
mdlxxxv	<i>Marcuola précédé de Marcuola barré (sic)</i>
mdlxxxvi	<i>Apôtres précédé de Apô[tres] barré (sic)</i>
mdlxxxvii	<i>aux suivi de deux lettres barrés</i>
mdlxxxviii	<i>Certains précédé de Beaucou[p] barré</i>
mdlxxxix	<i>Correr précédé de Correr barré (sic)</i>
mdxc	<i>flanc suivi de de barré</i>
mdxc	<i>légère précédé de plus barré</i>
mdxcii	<i>fatuité au-dessus de vanité barré</i>
mdxciii	<i>moins suivi de que barré</i>
mdxciv	<i>le après correction</i>
mdxcv	<i>phrase ajoutée en regard</i>
mdxcvi	<i>robes précédé d'un mot barré</i>
mdxcvii	<i>la toge rouge] le costume avant correction</i>
mdxcviii	<i>phrase ajoutée en regard</i>
mdxcix	<i>aussitôt addition interlinéaire</i>
mdc	<i>chrétienne suivi de a barré et d'un mot barré</i>
mdci	<i>phrase ajoutée en regard</i>
mdcii	<i>soir, suivi de je suis barré</i>
mdciii	<i>l'une suivi d'elles barré</i>
mdciv	<i>Brágora précédé de Brágora barré (sic)</i>
mdcv	<i>Crisostomo] Grisostomo manuscrit</i>
mdcvi	<i>Théories précédé de Enf[ants] barré</i>
mdcvii	<i>Masque ? en dessous de masque barré (sic)</i>
mdcviii	<i>généralement précédé de presque tou[s] barré</i>
mdcix	<i>espèce suivi de (O barré</i>
mdcx	<i>Les Français d'aujourd'hui – de Jouvet ! » phrases ajoutées en regard</i>
mdcx	<i>fois, suivi de dans le barré</i>
mdcxii	<i>dont suivi de il barré</i>
mdcxiii	<i>une suivi de petite barré</i>
mdcxiv	<i>de suivi de l'hôtel nous explique barré</i>
mdcxv	<i>ici addition interlinéaire</i>
mdcxvi	<i>midi, suivi de etc.) barré</i>
mdcxvii	<i>cheminées suivi de blin[dées] barré (voir plus loin)</i>
mdcxviii	<i>en suivi d'une lettre barrée</i>
mdcxix	<i>ont suivi de toutes barré</i>

mdcxx	déploient <i>suivi de</i> leurs comme de grandes ailes d'ombre
mdcxxi	est <i>suivi d'un mot barré</i>
mdcxxii	regrettait <i>suivi d'une virgule et de</i> parce que le curé s'y opposait, qui disait à ce moment son bréviaire dans l'église <i>barré (voir plus loin)</i>
mdcxxiii	les <i>suivi d'un mot barré</i>
mdcxxiv	laquelle <i>au-dessus de</i> qui cependant <i>barré</i>
mdcxxv	projecteurs, <i>suivi de</i> qui cependant <i>barré</i>
mdcxxvi	de la décence du] du <i>avant correction</i>
mdcxxvii	une <i>suivi de</i> officielle <i>barré</i>
mdcxxviii	fait <i>précédé de</i> donné <i>barré</i>
mdcxxix	,] et <i>avant correction</i>
mdcxxx	Jamais <i>suivi de</i> la <i>barré</i>
mdcxxxi	amator <i>suivi de</i> just[<i>tiae</i>] <i>barré (sic)</i>
mdcxxxii	doges <i>suivi de deux mots barrés</i>
mdcxxxiii	réhabilité <i>suivi de</i> Ben[<i>assi</i>] <i>barré</i>
mdcxxxiv	me <i>suivi de</i> frappent d[<i>e</i>] <i>barré (voir plus loin)</i>
mdcxxxv	que <i>suivi d'un mot barré</i>
mdcxxxvi	que <i>suivi de</i> ce que <i>barré</i>
mdcxxxvii	vit <i>suivi de</i> en mai et que, positivement <i>barré</i>
mdcxxxviii	sans <i>suivi de plusieurs mots barrés</i>
mdcxxxix	documentation <i>suivi de là-dessus barré et d'un mot barré</i>
mdcxl	bâteaux <i>suivi de deux mots barrés</i>
mdcxli	ne m'ont] tout cela ne m'a <i>avant correction</i>
mdcxlii	,] et <i>avant correction</i>
mdcxliii	il <i>suivi de</i> vaut mieux <i>barré</i>
mdcxliv	humeur <i>au-dessus de</i> caprice <i>barré</i>
mdcxlv	m'efforce <i>suivi de</i> d'appliquer partout <i>barré</i>
mdcxlvi	les] des <i>avant correction</i>
mdcxlvii	vraiment <i>addition interlinéaire</i>
mdcxlviii	indifférenciée <i>après correction</i>
mdcxlix	souffle, <i>suivi d'un mot barré</i>
mdcl	quelque <i>précédé de</i> quel <i>barré</i>
mdcli	si <i>précédé de</i> quand <i>barré</i>
mdclii	d'esprit. <i>Suivi de</i> Et pourtant il est, il vit, il anime tout ! <i>barré (voir plus loin)</i>
mdcliii	le <i>suivi de</i> plu[s] <i>barré</i>
mdcliv	soulève tout <i>au-dessus de</i> domine, <i>barré</i>
mdclv	introduit <i>précédé de</i> a <i>barré</i>
mdclvi	que <i>suivi de</i> le latin <i>barré (voir plus loin)</i>
mdclvii	pendant <i>précédé de</i> pour <i>barré</i>
mdclviii	sous-diacre <i>suivi d'un mot barré</i>
mdclix	et <i>suivi de</i> produit moins d'impression <i>barré</i>
mdclx	Elles <i>suivi de</i> veulent par la <i>barré</i>
mdclxi	pas <i>suivi de</i> assez de <i>barré</i>
mdclxii	et <i>suivi de</i> ceux <i>barré</i>
mdclxiii	quand <i>suivi de</i> ils <i>barré</i>

mdclxiv	cahier, <i>suivi de</i> juste barré
mdclxv	soir <i>suivi de</i> rue de barré
mdclxvi	psychiatre] psychiatre <i>manuscrit</i>
mdclxvii	de <i>suivi de</i> l'enn[ui] barré
mdclxviii	tenait <i>au-dessus de</i> tient barré
mdclxix	qu'alors] qu'il avait <i>avant correction</i>
mdclxx	le matin après faudra <i>avant correction</i>
mdclxxi	ils] il <i>manuscrit</i>
mdclxxii	vraiment <i>suivi de</i> le lieu barré
mdclxxiii	n'ai <i>suivi de</i> le lieu barré
mdclxxiv	ennui <i>précédé de</i> ennui barré (<i>sic</i>)
mdclxxv	senti <i>suivi de</i> vraiment senti vraiment barré
mdclxxvi	que <i>suivi de</i> Marie, dans la meilleure intention du monde, puisse barré
mdclxxvii	gens-là, <i>suivi de</i> on devrai[t] barré
mdclxxviii	plutôt <i>suivi de</i> que barré (<i>sic</i>)
mdclxxix	réparer, <i>suivi de</i> plutôt barré
mdclxxx	petit <i>suivi de</i> Ronsard, mo[n] barré (<i>sic</i>)
mdclxxxi	Racine <i>suivi de</i> bleue-bl[eu] barré (<i>sic</i>)
mdclxxxii	une nuit, <i>suivi de</i> j'ai lu pour la pre[mière] barré (<i>voir après</i>)
mdclxxxiii	que <i>suivi de</i> Belle[froid] barré (<i>voir après</i>)
mdclxxxiv	quatre ou cinq <i>au-dessus de</i> quelques barré
mdclxxxv	livres. <i>suivi de</i> Le moindre objet barré (<i>voir après</i>)
mdclxxxvi	a <i>suivi de</i> et gard[e] barré (<i>voir après</i>)
mdclxxxvii	pense <i>suivi de</i> aux mains barré (<i>voir plus loin</i>)
mdclxxxviii	Les <i>précédé de</i> Signes barré
mdclxxxix	avait <i>suivi de</i> d' barré (<i>voir plus loin</i>)
mdcx	d'avoir <i>suivi de</i> quara[n]te] barré
mdcxci	toujours <i>précédé de</i> qui barré
mdcxcii	du <i>après correction</i>
mdcxci	a <i>précédé de</i> n' barré
mdcxci	lourde <i>suivi de</i> deux lettres barrées
mdcxci	mécréants <i>suivi d'un mot barré et de</i> (Prin[temps] barré
mdcxvi	vivent] sont <i>avant correction</i>
mdcxvii	pour] pours <i>manuscrit</i>
mdcxviii	belge <i>suivi de</i> pour barré
mdcxix	cependant pas] pas cependant <i>avant correction</i>
mdcc	que <i>précédé de</i> et barré
mdcci	mais qu'ensuite <i>au-dessus de</i> puisque barré
mdccii	Office <i>suivie de</i> transf[ormé] barré
mdcciii	bordé <i>précédé de</i> avec barré
mdcciv	asseoir <i>suivi de</i> pour causer barré
mdccv	les <i>suivi de</i> priso[n]niers] barré
mdccvi	se passe <i>au-dessus de</i> consiste barré
mdccvii	à <i>suivi de</i> mor[t] barré
mdccviii	Sur <i>précédé de</i> À propos barré

mdccix	que <i>suivi de j barré</i>
mdccx	Une <i>précédé de En barré</i>
mdccxi	maîtres, <i>suivi de ne barré (voir plus loin)</i>
mdccxii	Cela <i>précédé de Ainsi, dans barré</i>
mdccxiii	plus <i>suivi d'un mot barré</i>
mdccxiv	Il n'en sera – du sacrifice. <i>au-dessus d'une phrase barrée</i>
mdccxv	Non, <i>suivi de ce n'est barré</i>
mdccxvi	des gens qui ne se connaissaient pas <i>au-dessus d'une phrase barrée</i>
mdccxvii	manifestaient] manifestait <i>avant correction</i>
mdccxviii	protestaient ou raillaient <i>au-dessus de revendiquaient barré</i>
mdccxix	un] une <i>avant correction</i>
mdccxx	par <i>suivi de un homme barré</i>
mdccxxi	elle <i>précédé de il barré</i>
mdccxxii	même <i>suivi de de penser barré</i>
mdccxxiii	1923 <i>suivi de par Francis Udny barré (voir plus loin)</i>
mdccxxiv	rappelle <i>au-dessus d'un mot barré</i>
mdccxxv	Saint-Sulpice <i>suivi d'une phrase barrée</i>
mdccxxvi	position <i>suivi de d'ami barré</i>
mdccxxvii	comme <i>suivi de les chiens d'Ulysse chez les Grecs barré (voir après)</i>
mdccxxviii	victimes, <i>suivi de ou barré</i>
mdccxxix	Balaam <i>suivi d'une lettre barrée</i>
mdccxxx	s'être, plus clairvoyante <i>au-dessus de deux mots barrés ; clairvoyante précédé de docilement barré</i>
mdccxxxi	arrêtée devant <i>au-dessus de deux mots barrés</i>
mdccxxxii	réprimandée] réprimandé <i>manuscrit</i>
mdccxxxiii	moins <i>suivi de obéissant barré et de deux mots barrés</i>
mdccxxxiv	sont <i>suivi de sans barré (voir plus loin)</i>
mdccxxxv	leur <i>addition interlinéaire</i>
mdccxxxvi	garde <i>suivi de au poi[nt] barré (sic)</i>
mdccxxxvii	de <i>suivi de refuser barré</i>
mdccxxxviii	serait <i>au-dessus de n'est barré</i>
mdccxxxix	eussent <i>au-dessus de aient barré</i>
mdccxl	m'est souvenu <i>au-dessus de souvenait barré</i>
mdccxli	acceptant <i>précédé d'un mot barré</i>
mdccxlii	9] 8 <i>avant correction</i>
mdccxliii	deux <i>au-dessus de ses barré</i>
mdccxliv	qui <i>suivi de n'applaudissait barré</i>
mdccxlv	expliquant <i>suivi d'une ou deux lettres barrées</i>
mdccxlvi	avoir <i>suivi d'un mot barré</i>
mdccxlvii	quatre <i>au-dessus d'une phrase barrée dont on peut lire : lignes suffisent [...]</i> dans
mdccxlviii	d'enquêtes, <i>suivi de d'information barré (voir plus loin)</i>
mdccxlix	devaient <i>au-dessus de avaient destinées à barré</i>
mdccl	en pays flamand, <i>addition marginale</i>
mdccli	1961] 1960 <i>manuscrit</i>

mdcclii *étais au-dessus de avais barré*
mdccliii *je suivi de fait [?] barré*
mdccliv *50 précédé de cin[quante] barré (sic)*
mdcclv *leur addition interlinéaire*